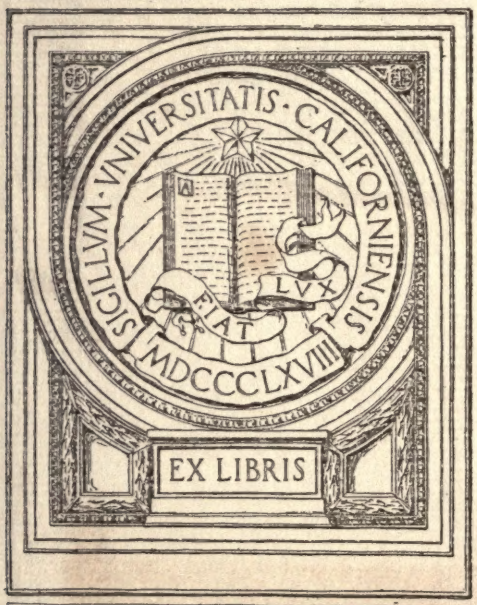
GIFT OF
SEELEY W. MUDD
and
GEORGE I. COCHRAN MEYER ELSASSER
DR. JOHN R. HAYNES WILLIAM L. HONNOLD
JAMES R. MARTIN MRS. JOSEPH F. SARTORI
to the
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
SOUTHERN BRANCH



JOHN FISKE

This book is DUE on the last date stamped below

E
112
R72
1857
v.2. Roselly-
Cristoforo Colombo.

Form L-9-10m

Southern Branch
of the
University of California
Los Angeles

Form L 1

E
112
R72
1857
v.2

CRISTOFORO COLOMBO

CRISTOFORO
COLOMBO

STORIA

DELLA SUA VITA E DEI SUOI VIAGGI

SULL' APPOGGIO DI DOCUMENTI AUTENTICI RACCOLTI IN ISPAGNA ED IN ITALIA

DEL CONTE

ROSELLY DE LORGUES

CAV. DELLA LEGIONE D'ONORE, DE' SS. MAURIZIO E LAZZARO,

DI S. GREGORIO MAGNO, EC. EC.

Volgarizzata per cura

DEL CONTE TULLIO DANDOLO

VOLUME SECONDO.

MILANO

PRESSO VOLPATO E COMP. EDITORI

1857

93410

Tip. Guglielmini.

E
112
R72
1857
v.2

AL CONTE ROSELLY DE LORGUES

LETTERA

DEL C. T. DANDOLO

Mon cher Ami!

Au *Deserto*, sur la frontière Suisse,
ce premier Avril 1857.

Je touche à la moitié de ma laborieuse besogne, et j'aime à m'arrêter, non à la guise d'un voyageur essoufflé qui veut reprendre haleine, mais comme un touriste, qui, arrivé sur un plateau élevé, suspend son ascension pour jouir des agréables perspectives qui se déploient à l'entour.

Jamais de ma vie histoire d'homme (je laisse de côté celle de Dieu, supérieure à toute comparaison) n'offrit à mon imagination des horizons si vastes, si variés, si étonnans. Votre Colomb a frappé mon intelligence d'une manière ineffaçable, parce qu'elle y a saisi des lumières dont se sont éclairés de vastes ordres d'idées, parcequ'il y a fécondé de précieuses intuitions, des convictions consolantes. Mais ce que votre Colomb a satisfait encore davantage en moi, c'est le cœur touché de tant de bonté, de tant de malheur.

L'homme qui lutte ainsi contre l'iniquité pour une sainte cause, et, dans un combat toujours renaissant, toujours fécond de déceptions et d'angoisses, non seulement ne se décourage jamais, mais tire parti de l'adversité pour croître en vertu, et poursuit sa marche avec sérénité au milieu des aboyemens de l'ignorance, et des morsures de la méchanceté, cet homme mérite d'être placé au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Aux yeux du philosophe que sont les conquérans dont le nom est devenu synonyme de gloire, de génie? des égoïstes réussissans, qui se firent un marchepied de trônes renversés, de

peuples écrasés, afin d'atteindre à une vaste domination. L'ivresse qui poussait Alexandre à brûler sa capitale, à poignarder son ami, ne fut pas la passion plus funeste dont il subit l'esclavage : les enivrantes fumées d'orgueil qui avaient envahi son âme, le firent pleurer d'être homme, lui qui avait rêvé d'être Dieu; et il comprit d'être homme envisageant avec épouvante ce monde inconnu qu'il ne pouvait se flatter de conquérir à son tour, dont la tombe béante, où il se sentait descendre, lui ouvrait la porte. César, chez qui les faiblesses et les vices furent plus grands que les vertus, périt pour avoir voulu saisir un dernier hochet dont sa vanité fut tentée. L'insatiabilité qui entraîna Napoléon de Cadix à Moscou fut expiée, en partie, par les méditations que lui imposèrent l'exil et la solitude : abandonné, mais éclairé, il fut plus grand qu'Alexandre et César, parcequ'il envisagea l'adversité avec fermeté, et mourut sans faiblir: c'est là la pierre-de-touche des grandeurs humaines : Solon, qui répondait au roi Crésus — j'attends pour t'appeler heureux de voir comme tu mourras, — n'affirmait qu'à demi une grande vérité philosophique ; il aurait dû ajouter — ta mort m'apprendra si tu étais vertueux. —

Non seulement chez nombre d'individus, mais, j'ajouterai, dans l'âme collective du genre humain existe un fond d'injustice persévérante, incorrigible : le fils apprend de son père, l'écolier de son instituteur à connaître et admirer Alexandre, César, Napoléon : ils ignorent Colomb : et cependant Colomb vaut mieux que cette triade fameuse. Affrontant l'Océan ténébreux, et découvrant le Nouveau Monde, il n'obéit pas, lui, à l'ambition, mais à l'amour de la civilisation, qu'il voulait doter de la notion complète du globe, à l'amour des hommes, des quels il aspirait à éloigner les ténèbres qui les perdaient; à l'amour de Dieu, qu'il se proposait de révéler à d'innombrables intelligences déchues. Colomb ne sortait pas de souche royale comme le Macédonien

grandi aux arts de la politique et de la guerre par un Philippe, aux sciences abstraites et physiques par un Aristote, contemporain de Socrate, et d'un pays où résonnaient les tragédies d'Eschyle, les épopées d'Homère : le Génois était né d'un cardeur de laine, citoyen obscur d'une petite république italienne du moyen-âge, sans autre guide que ses propres inspirations : nonobstant, il rêva et il accomplit une conquête plus grande que celle du fils du roi Philippe, lui fils du cardeur de laine Dominique !

Colomb ne se trouva point poussé, comme le Dictateur, au faîte de la puissance par les évolutions d'une société que des siècles de vertus civiques et militaires avaient mûrie : César parut plus grand qu'il n'était, parcequ'à partir de lui l'Occident commença sa rapide décadence vers l'abyme de la barbarie : l'illustration passée, et la chûte prochaine de Rome contribuèrent également à l'exhausser, semblable à ces pics des Alpes, qui semblent plus gigantesques quand les nuages en voilent la base, et qu'ils paraissent nager dans l'espace : assis sur la sommité de l'édifice croulant, les coups de poignard, qui l'en précipitèrent, ont ajouté aux splendeurs épiques de sa vie l'intérêt tragique de sa mort... Pour Colomb les campagnes de son jeune âge se réduisirent à des navigations ignorées ; et les créations de sa virilité à des mappemondes, à des cartes qu'il dessinait et coloriait pour acheter du pain, employant ce qui lui en restait à courir l'Europe, en quête d'un Sénat, d'un Prince qui daignât se prêter à réaliser les perceptions de son âme ; mendiant sublime demandant à toutes les portes une aumône, qu'il voulait payer d'un monde ! Rien ne les découragea parcequ'il s'était choisi une mission de sacrifice : il n'y a que l'entraînement de l'enthousiasme religieux qui puisse soutenir la volonté dans de pareilles entreprises : les hommes ne sauraient les récompenser ; Dieu s'est réservé d'y pourvoir dans son éternité : si Colomb ne s'en fût pas rapporté à Dieu, s'il n'avait pas

cru à l'éternité, il ne se serait pas roidi dix-sept ans contre les difficultés avilissantes qui entravèrent ses poursuites préliminaires, il n'aurait pas lutté corps à corps, durant les quatorze années suivantes, avec la méchanceté triomphante, jusqu'au jour, que, saluant dans la dissolution imminente de son être la délivrance de son âme, il s'éteignit comme un martyr souriant et tranquille. Napoléon n'eut pas cette grandeur d'âme; aussi de ses lèvres mourantes laissa-t-il à la Grande Bretagne un legs d'infamie, que toutes les eaux qui la baignent ne laveront jamais: le volcan révolutionnaire l'avait jeté à la tête des armées; porté par la victoire sur le trône, il foula tout sous ses pieds, même la thiare, et osa inscrire sur son diadème récent — Dieu me l'a donné, gare à qui y touche! — Dieu lui répondit lui touchant les pieds d'argile; et le colosse s'écroula.

L'histoire a été prodigue de flatteries mensongères à cette triade de conquérans. Quinte-Curce et Arrien se sont servis des deux langues les plus parfaites, et les plus répandues de l'ancien monde occidental pour raconter Alexandre: mieux que Suétone, que Dion-Cassius, que Diodore de Sicile, Jules-César s'est raconté lui-même: Napoléon, dans les dictées de Sainte Hélène, s'est sculpté en buste avec le ciseau de Phidias, sans compter que le plus populaire de nos historiens contemporains fait preuve en son honneur d'une verve intarissable. Avant vous, mon illustre ami, quel a été le Suétone, le Quinte-Curce, le Thiers de Colomb? Trois siècles ont pesé sur sa tombe, et en ont fait oublier jusqu'à l'emplacement, avant qu'une voix retentissante se soit élevée pour invoquer en sa faveur les droits de la critique, et le témoignage des faits. La biographie, l'honneur du parfait catholique ont été laissés à la merci de protestans, de libres penseurs! Irving, Humboldt, à quelles sympathies auraient-ils pu se laisser prendre pour l'homme qu'ils taxaient de fanatisme? Quant aux historiens espagnols, à commencer de

l'ancien Valdez-y-Oviedo jusqu'au récent Navarrète, tous bassement envieux de l'Étranger qui avait ajouté un Monde à leur Monarchie, pourrait-on de bonne foi leur demander le récit véridique de la vie de Colomb, c'est-a-dire le détail des hontes de leur nation ?

La perversité avait hâté la fin du grand Homme ; l'injustice, l'ignorance, les préjugés continuèrent à le frapper après sa mort, déformant son caractère, soulevant autour de sa mémoire je ne sais quel infect brouillard d'absurdes calomnies. C'était le droit, et le devoir d'un italien de frapper d'impuissance cette lâche conjuration d'étrangers haineux contre une des plus pures illustrations de son pays . . . Je ne saurais, toutefois, me plaindre que ce soit à vous, mon ami, que cette magnifique tache est échue: vous n'êtes pas étranger à l'Italie, puisqu'elle revendique votre origine et votre nom : ce Roselli, qui du pied du Vésuve émigra sur les rives également fleuries de la Provence à la suite du bon René d'Anjou, et en reçut l'investiture d'une charge royale transmise de père en fils jusqu'à nos jours, n'était-il pas un comte napolitain ? Colomb, alors officier de marine au service du Roi dépossédé, accueillit votre ancêtre sur son bord : vous payez splendidement la dette de cette ancienne hospitalité. Issu de souche guelphe et italienne, vous vous êtes servi, pour défendre cette cause sacrée, de votre plume, avec la même ardeur que vos ayeux déployaient à la soutenir de leur épée. Après vous, il ne sera plus permis de douter de la magnanimité, je dirai plus, de la sainteté de Colomb ; et j'ose croire que le jour n'est pas loin, dans lequel son nom sera recommandé à la vénération de la Catholicité par la voix de Celui dont elle reconnait l'infaillibilité. Vouz avez hautement exprimé ce vœu ; et il a été accueilli avec sympathie. C'est beau à vous d'accompagner ainsi votre Héros jusqu'au-delà de la mort ; et, non content d'avoir soigné sa réputation contre la malignité et

l'incurie, c'est beau à vous, je le répéterai, de chercher qu'on lui décerne l'éblouissante auréole des Élus ! Je joins de tout mon cœur mes vœux aux vôtres, pour que ce dernier cachet d'immortalité brille au front du grand Homme. Cela vaut mieux que de s'engouer d'une Dame du XVIIme siècle, lui décerner les ovations posthumes d'une admiration passionnée, et dépenser des veilles, qui appartenaient naguère à la science, à élaborer l'apologie rétrospective des nombreuses expiations aux quelles cette dame dût s'assujettir, vu que les saturnales de la Fronde, dont elle avait été la Clorinde et l'Armide, avaient fait plus que l'effleurer.

Peut-être je vous paraîtrai sévère envers l'illustre Eclectique à l'endroit de la bizarre rétrospectivité de ses amours platoniques ; d'autant plus que vous aussi me paraissez boiter un peu du même pied, épris, comme je vous soupçonne, de la reine Anacoana, cette gracieuse *fleur d'or* dont l'histoire est si touchante et dramatique...

Votre style est fait exprès pour animer tout ce qu'il touche : il saisit avec un rare bonheur les traits caractéristiques des objets, des événemens, des physionomies ; on dirait d'un pinceau au lieu d'une plume : les couleurs locales en découlent avec une richesse qui bien des fois m'a fait songer à Bernardin de Saint-Pierre, non sans trouver que votre entraînante chaleur catholique n'admet pas de comparaison avec les déclamations philantropiques de ce pauvre amant de la Nature. Des traits de sentiment qui s'adressent au cœur, et le saisissent à force de vérité et de spontanéité, embellissent et varient vos tableaux : j'y trouve la palette radieuse de Rubens, la grâce exquise de l'Albane, l'ascétisme pénétrant du Dominiquin, une transparence, un reflet moral, dont la portée est plutôt sentie qu'exprimable. Je vous assure, mon ami, qu'il y a là de quoi faire pâlir et rougir alternativement cette pauvre traduction, vis-à-vis

de la quelle je me suis arrogé jurisdiction de réviseur, et qui me condamne de temps en temps aux soucieuses sollicitudes d'un tuteur contraint de se contenter que son pupille évite des vices, au lieu de professer des vertus.

Je cède à la tentation de vous transcrire une de ces pages qui font pâlir et rougir (à votre choix) traducteur et réviseur; elles reviennent un peu trop souvent dans votre Colomb, et je crains qu'il y en ait plus d'une qui se soit tirée de là meurtrie de l'épreuve.

« Un jour il vit (Colomb) s'élever à la surface des flots une multitude innombrable de tortues aux larges écailles, qui, pareilles à une armée en marche, suivant une direction unique, et, comme sous l'ordre d'un chef, allaient se dirigeant au nord. Cette population s'avançait régulièrement, et couvrait au loin la mer de ses carapaces. Telle était l'affluence de la tribu cuirassée, que ses foules mouvantes retardaient la marche des caravelles: les proues heurtaient envain cette épaisse migration: c'était le moment de la ponte. Des abymes lointains mystérieusement convoquée sur ces parages, la peuplade des chéloniens allait aborder la côte méridionale de Cuba pour y déposer sur le sable ses œufs, que le soleil devait faire éclore.

» Le lendemain une scène différente remplit l'horizon de mouvement et de cris: des phalanges d'oiseaux pélagiques traversaient les airs: des bandes de grues se suivaient; des vols de corbeaux se succédaient par troupes: c'était une caravane aérienne, une migration immense: ils venaient des *archipels des Pins*, des *Jardins de la Reine*, des îles plus éloignées *des Caimans;* et, comme s'ils avaient un rendez-vous à jour fixe, ils se dirigeaient, en passant par Cuba, vers un point inconnu.

» Ce passage bruyant fut suivi par l'arrivée silencieuse, mais éclatante des plus légers hôtes de l'air; des papillons aux ailes richement diaprées se déployèrent dans l'atmosphère en mo-

bile tenture. Cette frêle nation égarait son vol incertain au large : sa masse compacte, passant au dessus des navires, interceptait les rayons du soleil : cette multitude se poussant elle-même, et chassée par la brise, se heurtait contre les mâts, les cordages ; et nombre de blessés restaient sur le tillac des caravelles : leurs nuées se succédaient sans interruption : mais le soir le vent de l'ouest, et les fortes ondées qui le suivaient, dispersèrent dans l'espace cette fragile population. — »

Voila, mon ami, une de ces pages dont je vous fais cas de conscience dans l'intérêt des pauvres traducteurs et réviseurs. Passe encore celle ci, qui m'a fort édifié et consolé :

« Pour remercier Dieu de sa protection signalée à travers des dangers si continus, Colomb fit dresser un autel sous les ombrages, et la Messe y fut solemnellement célébrée.

» Pendant la cérémonie, un cacique âgé, et vénérable en dépit de sa nudité, s'approcha observant avec attention ce que l'on faisait. Il comprit qu'il s'agissait d'un acte religieux. Après que Colomb eut fini ses actions de grâce, le vieillard le saluant lui offrit une corbeille de beaux fruits qu'il tenait à la main ; et s'asseyant auprès de lui, au moyen de l'interprète Diego, dont il entendait l'idiôme, lui dit : — il est juste de rendre grâce à Dieu des biens qu'il nous accorde. Il m'a été dit que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance des contrées qui jusques-là t'étaient inconnues, répandant une grande frayeur parmi les populations : mais ne t'enorgueillis pas pour cela : rappelle-toi, je te le recommande, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes, l'une conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée pour ceux qui ont désolé leurs semblables ; l'autre menant à un séjour délicieux et fortuné, disposé pour ceux, qui, pendant leur vie, aimèrent la paix, et la maintinrent parmi les hommes : par conséquent, si tu te crois mortel, et

penses que chacun sera rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne. — »

Voila un sauvage qui croit à l'unité de Dieu, au paradis, à l'enfer, et donne, sur marché, à Colomb une haute leçon de charité : la grande âme de l'Amiral dut en être touchée, et émerveillée... Pour mon compte cette anecdote, que vous démontrez authentique, me saisit, parceque j'y trouve la preuve qu'il n'y a pas d'être humain, vécût-il à l'état sauvage, au fond d'un archipel perdu dans les immensités océaniques, à qui la pureté du cœur n'assure le salut, dût un ange descendre exprès du ciel pour lui comuniquer les vérités divines dont la connaissance est indispensable; dût (ce qui revient au même) Colomb appareiller de Cadix pour débarquer à Sainte-Croix, précisément à l'heure marquée pour le baptême du bon vieux cacique.

Le sentiment religieux qui déborde de votre livre, et en parfume chaque page, s'allie naturellement à la vie de Colomb, ce grand serviteur de Jésus-Christ : il fait bon pour un catholique de retremper sa foi dans la foi de cet héroïque croyant : il apprend de Colomb à étreindre dans le cycle de son amour même les frères inconnus, devinés existans par le cœur; il apprend de Colomb à subir sereinement, pour une cause juste, les offenses des adversaires, les trahisons des amis ; il apprend de Colomb à se confier au fond de l'adversité, vis-à-vis d'une mort inhonorée, dans la justice de Celui, qui sait, peut, et veut féliciter les justes, parce qu'il a l'éternité pour soi, et est le tout-puissant, et le souverainement-bon.

C'est plongé dans ces considérations, qui sont autant de bénédictions sur vous et sur votre œuvre, que je vous quitte aujourd'hui, sentant que je reviendrai...

T. Dandolo

STORIA

DI

CRISTOFORO COLOMBO

LIBRO TERZO

CAPITOLO PRIMO

Cristoforo Colombo partito da San Lucar di Barrameda, passa per le Canarie, e le isole del Capo Verde; discende sotto il parallelo di Sierra-Leone, subisce le calme della zona torrida nella loro maggiore intensità. — Il calore corrompe i viveri, fa scoppiare le botti, dileguare il catrame. — L'Ammiraglio, in pericolo di morire di sete, è costretto di mutare strada. — In mezzo alla costernazione degli equipaggi, il suo famiglio scopre l' isola della Trinità. — Scoperta della Terraferma. — Primo aspetto del Nuovo Continente. — L'Orenoco, il golfo di Paria. — La bocca del Serpente e la bocca del Drago. — Felice uscita delle navi dal passo terribile della bocca del Drago. — Scoperta successiva delle isole, i Testimoni, la Margherita, e Cubaga, ove si pescano le perle. — Il guasto dei viveri, delle navi, e il suo stato di cecità sforzano Colombo a partire per la Spagnuola.

§ I.

Il 30 maggio 1498, le sei caravelle ancorate nel porto di San Lucar di Barrameda avevano spiegato le vele. L'Ammiraglio era partito sotto l'invocazione della Santissima Trinità [1], avendo

[1] Cristoforo Colombo. — « Partì en nombre de la santisíma Trinidad, miercoles, 30 de mayo, de la villa de San Lucar. » — *Relazione del terzo viaggio indirizzata at Re Cattolici.*

fatto il voto d'imporre l'augusto nome di Lei alla prima terra che scoprirebbe [1].

Colombo non andava più in cerca d'isole: non voleva più investigare le spiagge della gran terra di Cuba, creduta principio delle Indie: andava allora ad interrogare gli spazi sconosciuti dell'Oceano a mezzogiorno, e si avanzava risolutamente alla ricerca di un Nuovo Continente, che la sua intuizione gli diceva dover essere sotto una latitudine più avanzata vers'Occidente. Le sue speranze collocavano quasi pari questo nuovo viaggio quanto all'importanza, alla sua prima scoperta [2]. Da principio si drizzò al sud per evitare una flotta francese in crociera verso il Capo San Vincenzo [3].

Giunto il 7 giugno a Porto-Santo, l'Ammiraglio vi udì la Messa, fece le provviste di legne e d'acqua, e andò a gettar le ancore a Madera, ove il governatore e la maggior parte degli abitanti, che già lo conoscevano, lo ricevettero con gran pompa. Vi passò sei giorni per provveder viveri e sugo di canna, o cassonade. Di là andò alla Gomera; indi continuò la sua strada.

Preoccupato sempre dei bisogni della colonia, giunto l'Ammiraglio all'altezza dell'isola del Ferro, spedì direttamente alla Spagnola tre navi comandate da suo cognato Pedro de Arana, da suo cugino, genovese, Giovanni Antonio Colombo, e da Alonzo Sanchez di Carvajal: insegnò loro qual via dovevano tenere, indicando la più breve. Ciascuno di questi tre doveva per una settimana, e per turno avere il comando della flottiglia.

Allora Colombo colle altre tre navi mise la prora verso la zona torrida « in nome della Santissima Trinità [4]. »

Un attacco di gotta, che sin dal quarto giorno er' aggravato

[1] Oviedo y Valdez, *Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. III.

[2] « Una empresa tan importante y gloriosa en su idea como el primer descubrimiento. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 23.

[3] Herrera dice che questa flotta era portoghese, ma Las Casas accerta ch'essa era francese; ed anche la relazione di Colombo non ammette dubbio in riguardo a ciò.

[4] Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali*. Decade I, lib. III, cap. IX.

da febbre, crebbe i suoi guai: ma colla gagliardia della sua volontà, superando la violenza del male, non cessò di dirigere la navigazione [1]. Quando ebbe oltrepassato l'isola sterile di Bella Vista, rifugio de' lebbrosi Portoghesi, il mercolodì 4 luglio l'Ammiraglio voltò al sud-est. Dopo il 27 giugno non si erano potute osservare le stelle, cotanto dense regnavano le nebbie. Egli proseguiva in quella direzione, quantunque la violenza delle correnti, dirigendosi al nord e al nord-est ritardassegli penosamente la marcia. Il 7 luglio er' ancora in vista dell' isola di Ferro: tuttavia volle tenere questa direzione finchè fosse per giungere alla linea equinoziale, donde sarebbesi poi vôlto alla terraferma delle Indie vers' occidente.

In breve scontrò erbe simili a quelle, che avevano spaventato cotanto gli equipaggi nella prima navigazione. Corse centoventi leghe al sud-est; il 13 luglio, sotto il parallelo di Sierra Leone, il vento mancò affatto: il mare si appianò; le vele pendevano immobili lungo gli alberi. Nessun soffio increspava l' ardente specchio delle acque. Le navi sembravano inchiodate sulla superficie di un mare d' argento. La calma soffocante dell' aria, l'immobilità dell' Oceano, la cui immensità non offriva che un colore uniforme, la sensazione di un calore intollerabile avevano abbattuto lo spirito de' marinai: si trovavano nella regione tuttavia sconosciuta delle calme; intorno alla quale i novellieri di bordo narravano senza fine funeste avventure.

Nel primo giorno, il sole cui niun velo di vapore temperava, parve incendiare lo spazio: ogni cosa ardeva; il catrame si dileguava. Per buona ventura, la dimane dense nubi coprirono il cielo, e cadde una breve pioggia di grosse gocciole. Nondimeno il calore era sempre soffocante. Per quell' ardore, unito all' umidità, i viveri si alteravano rapidamente, e le carni salate si corrompevano. Il lardo si liquefaceva come dinanzi al fuoco. Il frumento si raggrinzava e pareva arrostire. Seccando il legno delle botti, e riuscendo inutili i cerchi, vino ed acqua filtravano dalle fessure [2]. Non ostante il pericolo, era tale quel-

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXV.

[2] Fernando Colombo, *Storia dell'Ammiraglio*, cap. LXV. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI.

l' ardore asfissiante « che niuno ardiva discendere sotto ponte a riparare le botti, e aver cura dei viveri [1]. Questa incandescenza durò otto giorni. La mancanza del vento impediva di potervisi sottrarre. Come usava sempre in simili circostanze, l' Ammiraglio si rivolse a Dio che lo aveva soccorso in ogni pericolo: si ricordò di aver trovato un gran mutamento nella temperatura ogniqualvolta era passato a cento leghe all' ovest delle Azorre, al punto indicato dalla famosa linea della demarcazione papale. « Per questo, dic' egli, mi determinai, se fosse piaciuto a nostro Signore di mandarmi del vento e un tempo propizio, e trarmi dai luoghi in cui mi trovava, di non andar più innanzi al mezzodì, però senza indietreggiare, ma di navigare all' occaso infino a che avessi raggiunto la temperatura che aveva trovato quando era nel parallelo delle Canarie; e allora di navigare più al sud. Piacque al Signore, in capo a questi otto giorni, di concedermi un buon vento d' est, ed io mi diressi verso ponente. »

Il fatto giustificò la congettura cosmografica dell'Ammiraglio. Avanzando verso l'ovest, trovò quell'atmosfera temperata e serena, che, sotto il meridiano indicato, aveva rinfrescato il suo petto. « Per diciassette giorni, Dio nostro Signore mi diede un buon vento. » Ma le vettovaglie erano guaste, e la maggior parte putrefatte. Le botti di vino giacevano vuote. Non rimaneva altro che un barile d'acqua in ciascuna delle tre navi. In pericolo di morire di sete, nonostante il dispiacere di allontanarsi dalla sua strada, l'Ammiraglio fece governare al nord, verso le isole Caraibe, nella speranza di prender quivi viveri, acqua, e di far racconciare le caravelle. Gli equipaggi trovavansi in uno stato miserabilissimo. Mentre tutti erano in preda ai più vivi timori, al mezzodì del 31 luglio, un marinaio di Huelva, Alonzo Ferēz Nizzardo, famiglio dell'Ammiraglio, salito a caso in cima all'al-

[1] « Y entre en tanto ardor y tan grande que crée que se me quemasen los navios y gente, que todo un golpe vino á tan desordenado, que no habia persona que osase descender debajo de cubierta á remediar la vasija y mantenimientos, etc. » — Cristoforo Colombo, *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici.*

bero maestro, vide spuntare all'occidente tre cime di montagne che parevano unite alla base.

Era la terra tanto desiderata!

Essa pareva lontana circa quindici leghe [1]; e per una prodigiosa singolarità, sembrava a tale distanza presentare misteriosamente l'emblema della Trinità, di cui l'Ammiraglio aveva fatto il voto d'imporle il nome!

§ II.

Le strane circostanze di questa scoperta, le tre vette uscenti dalla medesima base, e ricordanti in una maniera così precisa il voto dell'Ammiraglio hanno percosso di stupore li cronisti contemporanei, e gli storiografi regi. Pietro Martire, nel raccontare l'avvilimento degli equipaggi oppressi dai più gran timori, e tormentati dalla sete, descrive la gioia che suscitò la vista improvvisa di quelle tre cime elevatissime [2]. Oviedo riferisce che l'isola della Trinità fu « così chiamata dall'Ammiraglio, perchè aveva deliberato di nominare la prima terra che scoprirebbe a quel modo, e aggiunge; che vide tre montagne in una medesima ora, molto vicine le une alle altre [3]. » In due suoi scritti sulle Indie occidentali, Herrera prova questa strana coincidenza tra'l voto dell'Ammiraglio, e l'apparizione di quella terra sconosciuta. « Il marinaro dalla gabbia vide tre punti di terra, in modo che il nome dell'isola si riferì interamente al voto dell'Ammiraglio [4]. » Muñoz, il quale ebbe sott'occhi relazioni e documenti, che dappoi, si smarrirono, c'insegna che Colombo attribuì quella scoperta ad un benefizio segnalato di

[1] Fernando Colombo, *Storia dell'Ammiraglio*, cap. LXV.

[2] « Nauta quidem speculator tres montes altissimos sublatis præ lætitia ad cœlum vocibus se conspicere proclamat. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primae*, lib. sextus.

[3] Oviedo y Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. III. — Traduzione in francese di Giovanni Poleur, cameriere di Francesco I.

[4] Herrera, *Descrizione delle Indie occidentali, che oggidì chiamansi Nuovo-Mondo*, cap. VII, pag. 16. — Edizione d'Amsterdam, 1622.

Dio [1]; considerava quali miracolose le circostanze di tempo, di luogo, e l'aspetto, delle tre cime, apparizione in così intimo accordo col suo disegno di consacrare alla Santa Trinità la prima terra di cui farebbe la scoperta.

Nella sua relazione ufficiale, l' Ammiraglio espone ai Re cattolici, succintamente, colla sua sublime semplicità, le circostanze penose in mezzo alle quali la Provvidenza lo soccorse. Egli si limita a dire: « e siccome il Signore mi ha sempre usato misericordia, un marinaro salì per caso sopra un albero, e vide a ponente tre monti riuniti [2]. Abbiamo cantato il *Salve Regina* ed altre orazioni, e rendemmo azioni di grazie a nostro Signore ».

Incontanente l'Ammiraglio, cessando di navigare al nord, si volse verso la terra che gli era additata, e la chiamò la Trinità, secondo il voto da lui fatto in uscir dal porto di San Lucar. All'*ora di compieta*, giunse ad un capo, che per la sua forma fu detta « Punta della Galera: » vi trovò una baia attorniata di terreni coltivati, disseminati di abitazioni.

La vegetazione esuberante e balsamica dei dintorni ricordava gli orti di Valenza in primavera. A suo malincuore Colombo non vi potè entrare perchè le áncore non facevano presa su quel fondo: andò lungo la sponda a mezzodì per cinque leghe; e, scontrato un luogo acconcio, vi si fermò, ed empiè una botte di acqua.

La dimane, 1 agosto 1498, rimise alla vela, e seguì la costa per cercare un porto, affine di racconciare una nave, riparare le botti, empiere i tini e procacciarsi viveri. Giungendo ad un promontorio, che l'Ammiraglio chiamò « il Capo di Sabbia » fu veduto un porto comodo, e gli equipaggi discesero a

[1] « El presente attribuyó á un señalado beneficio de Dios; mirando como milagroso el tiempo, el modo y la vista de tres cumbres, etc.... » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 23.

[2] « Y como Su alta majestad haya siempre usado de misericordia conmigo, por acertamiento subió un marinero á la gavia, y vido al Poniente tres montañas juntas. » — Per modestia, senza dubbio, Colombo non dice qui, che il marinaio che ebbe la ventura di veder ciò pel primo, era Alonso Perez Nizzardo, suo domestico.

terra per riposarsi delle loro fatiche: trovarono alcune impronte di passi umani, reti e utensili di pesca, ma non videro alcuno: notarono altresì molte tracce di animali dai piè forcuti, e nondimeno non ne videro che uno, il qual era morto, specie di daino, assai comune in quell'isola. Secondo la sua invariabile abitudine, Colombo fece piantare una croce elevatissima sulla riva, e glorificò il nome di Gesù Cristo. Questa circostanza ommessa da Las Casas, e dal curato di Los Palacios, risulta dalle parole dell' Ammiraglio nella sua relazione ai Re Cattolici [1].

L' indomani giunse dall'est un canotto montato da ventiquattro uomini tutti giovani, armati d' archi, di frecce, e aventi ciascuno uno scudo: recavano la testa coperta di un fazzoletto di cotone tinto a varii colori, e portavano altresì un simile tessuto intorno alle reni in forma di gonnella: avevano i capelli neri, lunghi e tagliati quasi alla moda di Spagna. La loro pelle era più bianca di quella degl' isolani sin allora noti. Quando il canotto fu a portata della voce, i rematori si fermarono, e chiamarono a parlamento la caravella dell'Ammiraglio, ove nessuno comprese le loro parole. L'Ammiraglio fece ad essi segno di avanzare; ma parve che diffidenza li trattenesse. Per oltre due ore stettero osservando; talvolta si avvicinavano per esaminare gli specchi, le corrazze rilucenti ed altri oggetti brillanti di cui veniva lor fatta mostra per attirarli; poscia, in quella appunto in cui si erano accostati da vantaggio maggiormente si allontanavano di nuovo improvvisamente. Volendo l' Ammiraglio guadagnarli coll' attrattiva di un allegro spettacolo, raccolse sulla parte anteriore della nave tutti i giovani marinai per farli danzare a suon di flauto e di un piccolo tamburo: ma appena gli Indiani videro eseguire i primi passi, deponendo incontanente i loro remi, imbracciarono gli scudi, afferrarono gli archi e cominciarono l' attacco. Secondo la loro abitudine di entrare in campo con una danza di guerra, avevano veduto in quell'allegro esercizio degli stranieri, un preludio ostile, ed accettavano la

[1] « Y en todo cabo mando plantar una alta cruz, y á toda la gente que hallo notifico, etc. » — *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici.*

sfida. A quell'improvviso assalto l'Ammiraglio rispose con due colpi di balestra, il che bastò a moderare l'ardore degli assalitori. Essi andarono ad ordinarsi sotto la poppa della caravella vicina, il cui piloto discese coraggiosamente nel loro canotto, e diede a colui che parvegli essere il capo, un abito ed un berretto scarlatto. Essi gli fecero segno di venire a terra, che gli darebbero tutto quanto volesse, e se ne andarono ad aspettarlo sulla riva. Non osando scendervi senza averne prima ottenuta licenza dall'Ammiraglio, mosse a chiedergliela. Appena gli isolani lo videro salir la nave ove si era ballato, sospettando qualche tradimento, si gettarono nel canotto e fuggirono a furia di remi [1].

Nell'avanzare, l'Ammiraglio notò fra l'isola della Trinità ed una terra vicina, che reputò essere un'isola, una violenta corrente, accompagnata da romore fin allora sconosciuto, e sommamente spaventevole. « L'acqua veniva, diceva egli, dal levante all'occaso colla impetuosità che ha il Guadalquivir allora che straripa. » Vide che quella direzione dell'est all'ovest continuava senza interruzione con una forza e velocità di due miglia e mezzo all'ora [2]: temette di non poter nè andare avanti a motivo de' bassi fondi indicatigli da quel fracasso, nè dar indietro a motivo della violenza della corrente. Mentre, ad ora molto avanzata della notte, la veglia, l'inquietudine e il suo desiderio di osservare lo rattenevano sul ponte, nonostante la sua oftalmia, udì improvvisamente un terribile romore che si levava dal lato di mezzodì: esaminò con grand'ansia, e vide il mare che veniva da ponente, formando una montagna alta quanto gli alberi delle navi e venendo contro di lui. A quel romore si mescolava il tumulto d'altre correnti. Tuttavia la massa liquida si abbassò, sollevando la caravella, ed all'imboccatura del canale, rimase per qualche tempo ammucchiata nella lotta contro la corrente opposta. L'Ammiraglio sentì così vivamente l'imminenza del pericolo, che varie settimane dopo ne provava

[1] Cristoforo Colombo, *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici.*

[2] Annotazione idrografica di Navarrete.

ancora le penose impressioni [1]. Tutti si erano reputati perduti irrimediabilmente. La dimane, fece fare lo scandaglio dalle scialuppe, le quali trovarono sei o sette braccia di fondo e riconobbero una doppia corrente, una per entrare e l'altra per uscire. « Piacque al Signore di darmi buon vento, diceva, traversai l'interno di quella imboccatura; dopo di che trovai la tranquillità. » L'Ammiraglio diede a questo pericoloso passo il nome di « Bocca del Serpente. »

§ III.

È generalmente ammesso che il primo punto del Nuovo Continente che scoprì Cristoforo Colombo fosse la costa di Paria. Questo è, nondimeno, un errore confutato anticipatamente dall'Ammiraglio medesimo nella sua relazione ai Re Cattolici.

Non è affatto privo d'interesse l'appuntare scrupolosamente la prima riva del Nuovo Mondo, che si offerse agli avidi sguardi degli Europei: e lo si può fare con certezza mercè la relazione di Colombo su questo terzo viaggio.

Prima di uscire dal terribile passo che nominò la « Bocca del Serpente, » l'Ammiraglio aveva alla sua destra, un po' innanzi alla prora, l'ultimo capo occidentale della Trinità, e sulla sinistra, così innanzi come indietro, l'estremità superiore del Delta dell'Orenoco, fiume immenso che si scarica nell'Atlantico per sette gran bocche e quaranta uscite, sopra un'estensione di circa cinquanta leghe, che tagliano isole ed isolotti di diverse grandezze. Una fitta e gagliarda vegetazione vi fa pompa della sua confusa prodigalità. Era impossibile di non credere isole e isolotti que' terreni allora quasi coperti dall'acqua, fra cui nessuna corrente regolare indicava lo scaricarsi di un fiume: per lo contrario, i venti stabiliscono quivi false correnti, e fanno rimontare invece di discendere. L'uniformità di quella prodigiosa vegetazione rende siffatte isole così simili pel loro

[1] Nel momento in cui dettava al suo segretario la sua relazione pei Re Cattolici.

aspetto, che spesso i Guarauni [1], navigando continuamente per gl'interstizii delle isole ove abitano sugli alberi, si smarriscono in tai labirinti [2].

Lo sguardo dell'Ammiraglio si volse primieramente su que' cumuli di cupa verzura, che parevano uscire dalle acque, e sollevarsi grado grado sino a circoscrivere l'orizzonte. Quantunque nessun indizio potesse far supporre che quelle isole occupassero la imboccatura di un fiume, pur egli indovinava alcunchè di nuovo, di strano, d'inesplicabile rispetto la natura di que' luoghi; perocchè lungi dal dare un nome collettivo a tali isolotti, impose loro nome di « Terra di Grazia, » perchè la sola grazia di Dio lo aveva là condotto; nè parlò d'isole in questa parte della sua relazione. Si vede che non era sicuro, nonostante le apparenze di quel frastagliamento, di aver da fare con un vero arcipelago.

Il primo punto del Nuovo Continente che fissò necessariamente l'attenzione di Cristoforo Colombo, quando volle oltrepassare la punta Jeacos per riconoscere la costa interiore della Trinità, giace compreso tra il capo del Morto e il capo de Medio, nel Delta dell'Orenoco. Allo spessore di quella vegetazione colossale, a qualche cosa di immenso e di potente che rivelavasi alla sua intuizione, il rivelatore del globo sentiva di non esser più sotto l'azione predominante dell'umidità salina, che l'influenza dei mari cedeva all'abbondanza dell'acqua dolce; e che si trovava giunto finalmente alla terraferma.

Siccome questa prospettiva di uniforme verzura non gli offriva alcun punto di riconoscimento, così lo cercò altrove. Scoprì discosto dodici leghe al nord-est, la cresta di un promontorio, che credeva una continuazione della terra di Gracia, lo che era esatto: fece attinger acqua nel mare, e la trovò tanto dolce da poterlasi bere: andando da quel lato sentì una corrente che lo

[1] Impropriamente molti scrittori danno a questi indigeni il nome di Guarani. Gli Indiani Guarani sono al Paraguaj. I Guarauni differiscono dai Guarani pel linguaggio e pei costumi del paro che per la regione da essi occupata. — Dauxion-Lavaysse, *Voyage aux iles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite, et dans diverses parties de Vénézuéla*, t. I, p. 3.

[2] Depons, *Viaggio alla parte orientale della Terra Ferma nell'America meridionale*, t. III, p. 274.

spingeva verso l'est-nord-est; ed accostandosi, riconobbe presso il capo Lapa un'imboccatura molto più stretta di quella della Bocca del Serpente: il romore e l'agitazione delle onde non erano minori. Diede addietro così per trovare un'altra uscita, come per comunicare cogli abitanti del paese, e seguì la costa occidentale. Quanto più si avanzava, e tanto più trovava l'acqua dolce e gradevole. Appena scoperti dei terreni diboscati e messi a coltura, l'Ammiraglio mandò a terra Pietro di Terreros con una schiera di uomini: trovarono sentieri praticabili, fuoco, pesce ed una casa senza tetto: videro una gran copia di scimmie, ma nessun abitante. L'Ammiraglio navigò ancora oltre la riva per otto leghe, e mandò di nuovo genti a terra. Furono trovati eccellenti porti, molte terre coltivate, alberi da frutti succulenti ed una specie di uva; ma senza potere scoprire alcun indigeno. Esercitando sin dall'infanzia i loro sensi, gli indigeni acquistavano una tale superiorità di veduta e di odorato, che vedevano gli stranieri prima di essere da loro veduti, udivano i loro passi, riconoscevano le loro tracce, e così toglievansi al loro incontro: per questo alla terra di Grazia, e nell'isola della Trinità, gli Spagnuoli non avevano potuto sorprenderne alcuno.

Essendo quel giorno una domenica, Colombo comandò di celebrarla su quella nuova terra, di cui prese possesso nella solita forma. Fu alzata una gran croce [1] nel punto culminante della riva, e il nome del Redentore risuonò su quella plaga sconosciuta: l'Ammiraglio fuvvi rappresentato dal suo virtuoso maggiordomo, il capitano Pietro de Terreros [2], perchè la sua oftalmia lo costringeva in quelle ore a rimaner chiuso al buio. Il primo europeo che ponesse il piede sul Nuovo Continente fu dunque Pietro di Terreros, e il secondo, Andrea di Corral.

La dimane, lunedì 6 agosto, l'Ammiraglio costeggiò. Un piccolo canotto montato da cinque Indiani passò presso la piccola caravella, il *Corriere*, la cui leggerezza permetteva di accostarsi

[1] « Una gran cruz hincada en tierra. » — Deposizione di Hernando Pacheco, nell'ottavo interrogatorio del processo. » — Pleyto, *Probanzas del Almirante.*

[2] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo,* lib. VI, § 26.

molto alla riva. L' ufficiale chiamò gli Indiani, e fece loro segno che voleva scendere a terra insiem con loro. Essi lo compresero e si approssimarono per prenderlo. Questi saltando nel loro leggero batello, lo fece a bello studio capovolgere. Gli Indiani volevano salvarsi a nuoto, ma gli Spagnuoli gettatisi in mare impedirono loro il passo; li presero, eccettuato un solo, e li condussero all'Ammiraglio [1].

Que' selvaggi erano robusti e ben proporzionati nelle loro membra: il lor colore ricordava la loro origine. L' Ammiraglio diede ad essi le solite cosucce di vetro, pezzi di zuccaro, sonaglietti, tutte cose che li colmarono di gioia; indi comandò che fossero ricondotti a terra. Secondo la sua previsione, gli abitanti edotti dalla buona accoglienza fatta ai loro compatrioti, empierono in breve la spiaggia. Tutti volevano andare alle caravelle, recavano pane, acqua, una bevanda verde, specie di vino, scudi, archi, e perfino frecce avvelenate. Consideravano con uno stupore indicibile gli Spagnuoli; li guardavano curiosamente; palpavano le loro vesti, le loro scialuppe e le bagattelle che davano loro [2]: trovavano in quegli stranieri un sentore gradevole [3]. La dimane, a otto leghe di là, vers' occidente, l'Ammiraglio vide il capo dell' Ago e vi trovò la campagna magnifica e la spiaggia assai popolata. « Io feci gettar l'áncora, dice, per avere il diletto di contemplare quella verzura, quel bel paese e i suoi abitanti [4]. »

Ma era solo alla sfuggita ch' egli poteva gettare il suo sguardo su quel ricco paese; perchè la sua oftalmia lo impediva di abbandonare la sua stanza: interrogava ed era a lui reso conto: tentava giudicare, ma solo sull'altrui giudizio. Quel luogo parvegli delizioso, perciò lo chiamò *i Giardini*. Molti Indiani

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e delle conquiste*, ecc., *nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. III, cap. IX.

[2] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 27.

[3] Herrera, *Storia generale dei viaggi*, ecc., *delle Indie occidentali*. Decade I, lib. III, cap. XI.

[4] Cristoforo Colombo, *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici*.

vennero a pregarlo, da parte del loro re, di scendere a terra: Colombo non poteva rispondere a tal invito: la sua apparente indifferenza raddoppiò la curiosità. « Siccom' essi videro che io non prestava loro attenzione, andarono in grandissimo numero alle navi. » La loro statura er' alta, i loro capelli neri e flessibili, si coprivano in parte con una stoffa brillante, di cui cingevano anche il loro capo: non avevano altra veste che un fazzoletto circondante i lombi: quello delle donne era più lungo. I canotti dei capi, grandi, leggeri e costrutti meglio degli altri, avevano verso il mezzo una cabina ove que' capi stavano colle loro mogli. La maggior parte recavano al collo lastre d'oro della grandezza di un ferro di cavallo: andavano alteri di tale ornamento; e nondimeno non ve ne fu neppur uno che non lo cedesse volentieri per un campanello. Si videro altresì donne che portavano braccialetti di perle fine, « che fecero spalancar gli occhi ai Castigliani [1]. » L'Ammiraglio adoprò ogni arte per sapere d'onde traevano l' oro: tutti indicavano una terra molto alta verso l'occaso, ma poco lontana; tuttavia non lo consigliavano ad andarvi perchè vi si mangiavano gli uomini: Colombo dimandò loro ove raccoglievano le perle; ed essi additarono nuovamente l'occaso ed il nord. Nonostante il suo desiderio di condursi a que' luoghi, Colombo dovette rinunziarvi: le stringenti necessità della colonia lo empievano di inquietudine: i viveri che aveva imbarcati per gli abitanti dell'Hispaniola si andavano sempre più corrompendo. La caravella che montava, a motivo del suo gran peso non er'acconcia per una esplorazione di questo genere. La sua salute rovinata dalle veglie continue, i suoi occhi in uno stato vicino alla cecità gli facevano sentire il bisogno di arrivare all'Hispaniola, donde avrebbe mandato suo fratello Bartolomeo a continuar le scoperte.

Cristoforo Colombo comandò volgere al ponente, e seguì questa direzione finchè non si ebbero che tre braccia di profondità: gettata l'áncora spedì innanzi il *Corriere*, per vedere se il passo era aperto. Il *Corriere* giunse sino al mezzo di un golfo

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade I, lib. III, cap. XI.

grandissimo, circondato da altri quattro golfi minori, ne' quali si scaricavano le acque di varii fiumi; il Paria, il Guarapiche, il Fantasima, il Cacao, il Caripe. Si trovarono dappertutto cinque braccia di fondo: l' acqua era dolcissima: « Io non ne ho mai bevuto di simile, » diceva l' Ammiraglio: chiamò questa specie di mare interiore, « il golfo delle Perle, » oggi detto golfo di Paria. Sperava trovare uno stretto al nord; perchè non v'era uscita ned a ponente ned a mezzodì: ma si vide chiuso da tutte parti dalla terra. Il dì 11 agosto, levando le áncore, Colombo tornò indietro per tentare tra il capo Paria e l'isola della Trinità il passo del pericoloso stretto all'est-nord-est, da cui si era prudentemente allontanato il 5 agosto. Le correnti lo spingevano sì forte, che non potè riguadagnare la riva *de' Giardini*: in ogni luogo l'acqua era dolce e chiara. La dimane riuscì ad ancorarsi presso il capo Paria, in un porto che nominò *Porto delle Scimmie*, a motivo della gran copia di quegli animali che vide posati sugli alberi. Egli vi si fermò per santificarvi la domenica, coll'intenzione di uscirne il lunedì, e di valicare il terribile stretto.

§ IV.

Il lunedì, 24 agosto, le navi si accostarono allo stretto.

L'estremità nord-est della Trinità non prospetta immediatamente il sud-ovest del capo Paria. Fra la punta dell'isola e la punta della terraferma giacciono più isole, che non lasciano fra loro che passi impraticabili alle navi: ma fra la più grande di queste isole e il continente americano, si apre un passo largo circa una lega e mezzo, il solo che sia meno sconsideratamente accessibile, e che sbocca nel mare Caraiba. Tuttavia, nei mesi di luglio e di agosto, la copia delle pioggie e lo straripamento de' gran fiumi che si scaricano nel golfo di Paria danno alle correnti di acqua dolce un impulso terribile. Questa gran copia d' acqua fluviale urta le isole che si oppongono alla sua uscita; e dalla lotta tra' flutti di acqua dolce, e le onde salate ne conseguita un affronto romoroso, che imita il fragor sordo delle onde che si rompono fra gli scogli.

Se per entrare in questo vero mare interiore, che si chiama il golfo di Paria, aveva Colombo avuto bisogno del soccorso della Provvidenza, l'assistenza di lei non gli fu punto manco necessaria per uscirne. Noi insistiamo sulle particolarità di questo sbocco nel mar Caraiba, perchè non fu mai riferito con esattezza. Il veridico Herrera riconosce il fatto. « Quivi l'Ammiraglio durò non minor pena di quella che aveva patito nella *Bocca del Serpente*, allorchè penetrò nel golfo: solo che il pericolo fu maggiore [1].

Un po' avanti il mezzodì, le tre caravelle si trovarono vicine al passo. Si vedevano i flutti in uno spaventevole sconvolgimento. L'acqua fluviale sospinta verso il mare si trovava combattuta dall'acqua salata, che la marea spingeva fortemente contro l'entrata del golfo. Le onde si agitavano con tale violenza che si levavano in montagne, e con sì gran fragore da spaventare i più ardimentosi. Colombo congetturò che « i letti della corrente e le colline d'acqua che uscivano ed entravano in quel canale con un rumore così terribile, procedevano dall'urto dell'acqua dolce coll'acqua salata. L'acqua dolce si opponeva all'entrata dell'acqua salata; e questa si opponeva all'uscita dell'altra [2]. » Quietando il vento i piloti non potevano aiutarsi colle vele, e temevano di essere gettati dalla violenza delle correnti sui bassi fondi, e rotti contra gli scogli. L'Ammiraglio confessò che se riuscivano a cavarsi dal mal passo, potrebbero dire a ragione di essere stati liberati dalla boca del Drago; e gliene rimase il nome [3].

Non ostante l'imminenza del pericolo, giovandosi l'Ammiraglio di un venticello di terra, fece avanzare le caravelle. « Ma appena erano le navi entrate in quella specie di terribile stretto che il vento cadde interamente; ed esse correvano ad ogni

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste nelle Indie occidentali*, Decade I, lib. III, cap. XI.

[2] Cristoforo Colombo, *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici.*

[3] Herrera, *Storia generale dei viaggi nelle Indie occidentali.* Decade I, lib. III, cap. XI.

istante il rischio di essere gettati contro gli scogli [1]. » Colombo non invocò invano il suo protettore. Nel momento del maggior pericolo, gli venne dall' alto il soccorso. Il vento si levò con forza: l' acqua dolce ingrossò le sue onde come colline. « Finalmente volle Iddio che questa medesima acqua dolce, superando la salata, gettasse le navi fuori dello stretto. » La potenza del vento fu quella che provvide alla loro salute. Ma tal era la sicurezza dell'Ammiraglio, e la sua fiducia nella « misericordia della sua Alta Maestà, » che in quel momento solenne si occupava tranquillamente di osservazioni idrografiche. Abituato ai prodigi dell'assistenza divina, non mentova neppure quel soccorso maraviglioso, e si restringe a provare la sua osservazione colla sua eroica semplicità: dice solamente: « Io uscii per l'imboccatura nord, e trovai che l' acqua dolce era sempra vittoriosa: e quando io passava, il che avvenne per la forza del vento, trovandomi sopra una di queste liquide colline, notai che nei letti della corrente, l' acqua della parte interiore era dolce, laddove quella della parte esteriore era salata [2]. » Durante lo scandaglio gli equipaggi si erano a fatica riavuti dalla loro costernazione.

Appena le tre caravelle ebbero valicata la spumante Bocca del Drago, Colombo diede pubblico sfogo alla sua gratitudine, ringraziando altamente il Signore di averlo sottratto ai pericoli dell'abisso [3].

Da principio navigò al nord-ovest: riconobbe la costa esteriore di Paria; segnalò in faccia al capo « dei tre picchi » le tre isole che chiamò *i testimoni*, alludendo sicuramente ai tre avvenimenti miracolosi di questo terzo viaggio, intrapreso in nome della Trinità. Indi, lasciando al nord-est due isole più lontane che chiamò, in onore della Santa Vergine, l'una la *Con-*

[1] Washington Irving, *Vita e viaggi di Cristoforo Colombo*, lib. X, cap. III.

[2] Cristoforo Colombo, *Relazione del terzo viaggio indirizzata ai Re Cattolici.*

[3] Cólon dadas infinitas gracias al Señor que le habia librado, etc. — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 29.

cezione e l'altra l'*Assunzione*, giunse alla *Margherita*, vero gioiello della natura, vestita di una verzura sontuosa, piena di amenità, ricca dei doni del suolo, delle produzioni del mare, e tutta seminata di abitazioni [1]. Di là andò a Cubaga, piccola isola vicina, arida e cupa, indi famosa per la pesca delle perle.

Sedotto da queste scoperte, l'Ammiraglio avrebbe continuata la sua navigazione, e sarebbe entrato nel golfo di Venezuela, passando per la costa di Caracas, al di là di Cumana, il cui orizzonte, eternamente puro, offre all'ammirazione dell'uomo, nel sereno costante delle notti, diverse costellazioni dei due mondi, e riunisce sul limite aereo dell'antico emisfero le sorprese del cielo australe. Di là si scoprono all'estremo nord gli astri familiari all'Europa, il Carro, la Lira, Arturo, Sirio, Cassiope, Orione, mentre nei campi dello spazio folgoreggiano le stelle zenitali dell'Aquila e del Serpentario, la splendida Nave, la Corona, la magnifica Croce del sud, e scernonsi da lungi, simili a luminoso vapore, le nubi magellaniche.

Ma l'Ammiraglio dovette rinunziare a questi godimenti. La corruzione scemava ogni giorno più i viveri che aveva ottenuti con tanta pena: la sua cecità quasi intera si opponeva alle sue osservazioni: non poteva ritrarre dal suo viaggio nozioni intere; e la salute degli equipaggi correva gravi pericoli se avesse prolungata questa ricognizione del Nuovo Continente. E però l'Ammiraglio volse decisamente le prore verso la Spagnuola.

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. III, cap. XI. — Oggidì la Margherita, affatto spogliata delle sue foreste, ha perduto la sua freschezza e la sua bellezza. Ivi è coltivato il cotone, la canna di zuccaro, nelle parti meno aride; il rimanente dell'isola sembra triste e sterile.

CAPITOLO SECONDO.

Presentimenti di Colombo sul carattere dei luoghi esplorati. — Sua scoperta del gonfiamento equatoriale. — Suo concetto della forma della Terra. — Sue idee sul sito del paradiso terrestre. — Per le sue induzioni Colombo giunge alla certezza di aver trovato un nuovo Continente. — Sua scoperta del fiume Oceanico, o gran corrente equatoriale. — Conquiste scientifiche risultanti da questo terzo viaggio. — Arrivo dell'Ammiraglio alla picciola isola Beata, davanti la Spagnuola. — Suo fratello l'Adelantado gli va incontro con una caravella.

§ I.

In nessuna delle sue tante esplorazioni Cristoforo Colombo aveva riscontrato aspetti così strani come quelli di cui il suo spirito si sforzava a que' giorni di penetrare le cagioni. Superando le convulsive contrazioni delle sue palpebre infiammate da ottalmia, non temendo lo splendore del giorno: superando la gravezza della veglia, e le fitte della gotta, aveva egli tentato d' interrogare con rapidi sguardi questa natura grandiosa: le qualità del suolo, la gagliardia della vegetazione, il colore degli indigeni, che non erano negri come in Africa sotto il medesimo parallelo, la dolcezza della temperatura, la vivezza del cielo, il mutamento delle costellazioni, il movimento de' flutti, la direzione delle correnti, l' abbondanza dell' acqua dolce in mezzo al mare, sollevavano nel suo spirito un gran cumulo di dubbiezze, e di idee.

A certi tratti di fisonomia cosmica, non riconoscibili da qualsiasi altro osservatore, egli aveva riconosciuto la faccia d' una delle grandi divisioni geografiche del globo, e la parte opima d'uno de' principali continenti. Guidato da percezioni spontanee, e da impressioni confuse, che mal avrebbe potuto definire, egli andava conscio che la parte della terra, ove si trovava allora, era più elevata di quella d'ond' era partito: parevagli di avere salito il mare come una montagna: assicurava di aver aggiunto alla parte più alta del mondo.

Questa semplice asserzione oltrepassava già, di quanto è alto il genio, gl'insegnamenti della scienza contemporanea. Colombo era sulla via di una grande scoperta cosmografica, il rigonfiamento equatoriale.

Nel rapido scritto che diresse ai Re cattolici con titolo di *relazione*, l'Ammiraglio dice chiaramente di credere che la terra sia rotonda, ma che da quello che ha veduto, congettura ch'essa non sia perfettamente sferica, ed abbia piuttosto forma di una pera assai rotonda [1], la cui parte, che si rappicca al peduncolo, è più allungata, onde questa parte trovasi più vicina al cielo. Di fatto, il rigonfiamento equatoriale aggiugne ad un' altezza di circa ventun chilometri, o cinque leghe di posta [2]; presso a poco cinque volte l'altezza del Monte Bianco. Questa parte del globo s' immerge più profondamente nell'etere.

Colombo dice che Aristotele collocava il punto più culminante della terra sotto il polo antartico; che altri dotti lo avevano combattuto, e volevano, per lo contrario, che tal maggior elevazione esistesse sotto il polo artico; quanto a lui, trova che il rigonfiamento del globo giace situato verso l'equatore: conosce e scusa l'errore de' predecessori, poichè non potevano aver conoscenza delle regioni da lui allora scoperte: dichiara di non portar giudizio della costituzione geodetica dell' altro emisfero del globo, poichè non l'ha visitata; ma quanto alla Terra, certifica che non è rotonda come palla, come si crede; ma che è formata a modo di pera assai rotonda, eccetto l' estremità dove si rappicca al peduncolo. Egli ricorre ad un' altra imagine più sensibile, e più esatta di questo rigonfiamento, e del poco mutamento ch' esso deve apportare al tutto insieme della fisonomia del globo [3].

[1] « Y fallé que no era redondo en la forma que escriben; salvo que es de la forma de una pera que sea toda muy redonda salvo alli donde tiene el pezon. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.* — Coleccion de los viages y descubrimientos, etc., t. I.

[2] Humboldt, Cosmos, *Saggio di una descrizione fisica del Mondo*, t. I, pag. 189.

[3] « O como quien tiene una pelota muy redonda, y en un lugar della fuese como una teta de muger alli puesta, y que esta parte deste pezon

Il signor Humboldt, le tante volte ripetuto dai biografi di Colombo, ha censurato con assai leggerezza l'opinione di questo grande Uomo sulla figura della terra; ed ha preteso che egli la concepiva sotto forma di una pera, la qual forma sarebbe capricciosa e bislacca. Quest'asserzione, per mala ventura cotanto accreditata, è compiutamente falsa. Non potendo l'Ammiraglio disegnare, per esprimere esattamente la sua idea, un oggetto perfettamente sferico, non doveva parlare nè di un arancio nè di una palla: ha dunque scelto l'imagine di una pera: osserviamo che non si tratta di una pera oblunga od ovale, ma di una pera totalmente rotonda, « toda muy redonda, » eccettuato nella parte aderente al peduncolo « salvo allí donde tiene el pezon. » L'idea del rigonfiamento equatoriale è così chiara nello spirito di Colombo, che determina il tratto geodetico della sua formazione: dice che questa elevazione non è prodotta da un rialzo improvviso della terra in quella regione, nè vuolsi credere casuale, ma deriva da lungi, procurata e derivata da una progressione insensibile, lo che suona perfettamente esatto.

Dalla scoperta del rigonfiamento equatoriale, Colombo procede più innanzi nella scienza: si sforza di riconoscere il carattere storico di quella regione. Come se avesse ammesso questo principio della filosofia alemanna « la terra è la profezia della storia, » cerca quale può essere la destinazione di una plaga così differente da quelle che ha percorse, o che hanno descritto i viaggiatori. Essendo quel paese il più vicino al cielo, per conseguenza stato rischiarito e scaldato prima d'ogni altro dai raggi del sole, Colombo domanda a sè stesso se quella sublime elevazione, se quell'amenità di temperatura non indicano l'antico soggiorno del primo uomo, il paradiso terrestre? non dice di aver trovato il luogo di questo soggiorno di delizie, ma suppone che, al punto culminante del rigonfiamento equatoriale, deve trovarsi quel luogo, a cui nessun uomo potrebbe, dice, aggiugnere senza il permesso divino [1]. E ciò che

sea la mar alta é mas propinca al cielo, » — *Tercer viage de Cristobal Colon.*

[1] « Adonde no puede llegar nadie, salvo por voluntad divina. » — *Tercer viage de Cristobal Colon.*

ne lo persuade è quel fiume gigante il cui immenso volume d'acqua non può essere paragonato ad alcuno de' sin allora conosciuti. Egli presume che questo fiume sì potente da addolcir l'acqua del mare ad una tanta distanza dalla riva, è uno dei quattro fiumi che sgorgano dal paradiso terrestre, e di cui è parlato nella Scrittura.

§ II.

Due membri dell'accademia delle scienze, uno a Parigi, l'altro a Berlino, hanno ingratamente scherzato sulla credenza di Colombo al paradiso terrestre. Noi non crediamo che vi sia ragione d' avvilire questo grand' Uomo per tale congettura, allora ragionevole, e motivata. Lorchè rimanevano tuttavia da scoprire quasi due terzi del globo nulla indicava che non si troverebbe il paradiso terrestre. Colombo non apparteneva alla scuola razionalista e naturalista della moderna filosofia: credeva con fede viva e implicita ciò che insegna la Chiesa cattolica; non dubitava punto dell'esistenza del paradiso terrestre. Collocando la regione equatoriale al di sopra dell'abitato dalle razze umane, era cosa naturale pensare ch'ella non fosse stata, come il dominio dell' uomo, posta a soqquadro dalle acque del diluvio, rimanendo intatta dopo il trascorrer de' secoli come a' primi giorni. I teologi, i dotti del medio evo supponevano, secondo l' espressioni della versione dei Settanta, il paradiso terrestre situato nella parte più orientale dell'Asia: ora, essendo la terraferma agli occhi di Colombo il principio dell' Oriente, egli poteva molto ragionevolmente pensare di aver rinvenute le regioni vicine al paradiso terrestre. L' induzione di Colombo, trovasi essere più ragionevole della opinione generalmente ammessa allora sul paradiso terrestre: egli ricorda che gli uni lo avevano collocato alle sorgenti del Nilo in Etiopia, altri alle isole Fortunate; che sant' Isidoro, Beda, Strabone, sant' Ambrogio, ecc., si accordano a dirlo in Oriente [1]; quanto a lui confessa di non

[1] Algunos le ponian allí donde son las fuentes del Nilo en Etiopia .... algunos gentiles quisieron decir por argumentos, que el era en as islas

aver mai trovato negli scrittori greci e latini indicazioni precise a questo risguardo; mentre i nuovi influssi de' cieli, delle acque, della terra, e quella elevazione, e quel fiume senza pari gli parevano corrispondere meglio all' opinione di un siffatto luogo di delizie.

Dopo Colombo, un viaggiatore famoso, Amerigo Vespucci, pensava anch'esso che il paradiso terrestre fosse posto in quella regione: disse che deve trovarsi in cosiffatti dintorni, « se nel mondo è alcun paradiso terrestre. » Nessuno degli storici spagnuoli ha trovato argomento di beffe e facezie nella dotta congettura di Cristoforo Colombo. Gomara, Herrera, Delrius, Acosta, Casaneus, Maluenda discussero molto seriamente questa idea. Il gran giureconsulto delle Indie, Solorzano, trova, che, considerando la serenità di quella regione, la sua dolce temperatura, la sua perpetua primavera, se non le si dà nome di paradiso terrestre, le si deve dare almeno quello di giardino di delizie, di Valle di Tempe, di campi elisei, e via via [1]. Washington Irving si è qui mostrato più giusto di Humboldt. « I dotti, dic' egli, nel silenzio e nella tranquillità del gabinetto, sopra tutto adesso che la scienza non avventura nulla, e si appoggia a fatti positivi, possono sorridere di queste imaginazioni; ma esse erano confermate dalle congetture dei filosofi più eruditi di quella età [2]. »

Qualunque fosse l'errore di Colombo intorno al paradiso terrestre, la perspicacia delle sue induzioni compensa largamente l'arrischiato de' suoi supposti. Non si potevano cavare da quanto aveva scoperto deduzioni più larghe delle sue. I suoi giudizi

fortunatas que son las Canarias, etc. San Isidoro y Beda y Strabo, y el maestro de la historia escolástica y san Ambrosio y Scoto, y todos los sanos téologos conciertan quel Paraiso terrenal es en el Oriente. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.* — Ibid.

[1] « Todavia no se puede negar que considerada la templanza, y casi perpetua primavera de las mas estas provincias, merezcan sino el nombre de Paraiso, el de huerto de deleite ó las alabanzas del Tempe, Campos Eliseos, etc.... » — Solorzano y Pereyra, *Politica indiana*, lib. I, cap. IV, § 4.

[2] Washington Irving, *Storia della vita e dei viaggi di Cristoforo Colombo*, lib. X, cap. IV.

sulle cose presenti o apparenti, quantunque ancora sconosciute, sono sempre appoggiati a fatti cosmografici ed a considerazioni profonde.

Vedendo quell'immensa massa d'acqua dolce scaricata da un fiume, Colombo giudica che se questo fiume non discende dal paradiso terrestre, esso deve avere necessariamente un corso lunghissimo, quindi procedere da una terra immensa, situata al mezzogiorno, e sulla quale mancavano sin allora le notizie. Navarrete è costretto di convenirne: « questa riflessione dice, persuase l'Ammiraglio che quella era la terraferma. » Come al raddolcimento dell' acqua del mare aveva riconosciuto il fiume che non vedeva, così dalla potenza del fiume aveva dedotta la sua lunghezza, da questa la estensione della terra, e dall' estensione della terra il carattere geografico del suolo: non poteva essere un' isola, dunque era un continente.

Da quel punto il rivelatore del globo sentì di avere toccato una terra, della quale l' Europa non aveva per anco avuta contezza [1]: dunque egli non credeva più di essere in Asia, ma sopra un continente sconosciuto.

Colombo aveva additato il nuovo mondo.

Come alla qualità dell' acqua aveva indovinato il carattere della terra, così al movimento de' flutti aveva indovinato una delle leggi generali del globo, il gran fiume dell'Oceano, la corrente equatoriale. Egli affermava che le acque del mare si muovono come i cieli, d'Oriente ad Occidente [2]; ciò ch' è l'opposto del movimento della terra, da Occidente in Oriente. Egli affermava altresì che in quelle regioni meridionali il procedimento del fiume oceanico trovavasi accelerato; perocchè il giorno stesso della Madonna d'agosto, festa della patrona dei mari, fra l'ora della Messa e quella di Compieta, si erano fatte con fiacco vento

[1] « Y creo esta tierra que agora mandaron descubrir Vuestras Altezas sea grandissima; y haya otras muchas en el Austro de que jamais se hobo noticia. »

[2] « Muy conoscido tengo que las aguas de la mar llevan su curso de Oriente á Occidente con los cielos. » — *Tercer viage de Cristóbal Colon.*

sessantaquattro leghe marine. Egli attribuiva a questo rapido movimento, la dislocazione dell'isola della Trinità, la quale aveva dovuto dianzi far parte del continente; e lo stato attuale di numerose isole. In appoggio della sua opinione additava la configurazione generale delle isole del mar Caraiba; tutte orientate nel medesimo senso; tutte ad un modo allargantisi da ponente a levante, e dal nord-ovest al sud-est; per lo contrario restringentisi dal nord al sud-est, dov' era riconciliabile la corrosione prodotta dalla corrente oceanica [1].

§ III.

Durante questo viaggio in cui l'Ammiraglio aveva scoperto tante cose in sì breve tempo, dal primo al diciotto agosto, il suo ingegno si rivelò superiore alle sue scoperte, e vide infinitamente più coll'intelletto che collo sguardo. Ciò che abbracciò collo sguardo è un nulla a raffrontarlo colla ampiezza delle sue intuizioni. Quest' uomo, oppresso da' patimenti, quasi cieco, ha veduto e osservato ogni cosa obbiettivamente e subbiettivamente; la terra, le sue produzioni, la sua verzura; l'aria, la sua qualità, le sue influenze, la sua temperatura, la sua freschezza. Così, dunque, com' egli pensava prima di partire, questo viaggio intrapreso in nome della Santissima Trinità non era riuscito meno importante della sua prima spedizione. Egli riedeva avendo fatto la pacifica conquista di tre grandi verità, di tre fatti cosmografici per sempre utili alle scienze:

L'esistenza del Nuovo Continente;

Il rigonfiamento equatoriale;

La gran corrente oceanica.

La minore di queste tre scoperte avrebbe assicurata l'immortalità di qualsia uomo. A siffate rivelazioni delle grandi leggi

1 « Y por esto han comido tanta parte de la tierra porque por eso son acá tantas islás, y ellas mismas hacen desto testimonio, porque todas á una mano son largas de Poniente á Levante, etc.... » — *Tercer viage de Cristöbal Colon.*

del globo, si erano congiunti, moltiplicati dal suo genio, trovati strani, e preziosi per la scienza.

Colombo possedeva sin d'allora una certezza scientifica, non convalidata peranco da testimonianze nè da veruna osservazione, ma che non era per questo men sodamente stabilita nel suo spirito, che al di là della gran terra, donde scorreva cotesto immenso fiume, si estendeva nuovamente l'Oceano: lo sapeva; noi lo proveremo più innanzi; lo sapeva e lo aveva affermato.

Attraverso le infermità che gli sopraggiungevano, colpivanlo certe chiarezze improvvise, fecondate dalla potenza di Lui donde scende ogni lume ed ogni dono perfetto; sicchè intravvedeva molto più di quello che diceva.

L'importanza di questo terzo viaggio era già tale da intercludere la possibilità ad ulteriori grandi scoperte: il messaggero della croce non lasciava che poco da fare alle seguenti generazioni: la mercè di lui, il mondo intero era oggimai aperto all'investigazione dell'uomo.

Si vuol notare che la relazione di Colombo sopra il suo terzo viaggio, cotanto comentata e censurata da certuni, non era stata studiata tranquillamente nel silenzio del gabinetto; sibbene improvvisata da rapida penna durante la navigazione: l'Ammiraglio, giacente ammalato nella sua cabina, l'aveva dettata ad uno de' suoi due segretari, Diego de Alvarado, o Bernardo di Ibarra. Questo documento scaturì di getto sotto la pressione di grandi pensamenti: la grande erudizione di Colombo vi spiccherebbe [1], se il sapere non iscomparisse interamente dinanzi la grandezza della sintesi, la profondità delle rivelazioni, la novità degli aspetti offerti alla riflessione de' contemporanei. Questo documento contiene prove che lo chiariscono composto durante il tragitto dalla Margherita all'isola Spagnuola.

[1] In questo dettato Colombo cita occasionalmente e senza neppur pensare all'erudizione di cui dà saggio: le Sacre Scritture, la Storia Romana, Tolomeo, Strabone, Sant'Ambrogio, Beda, Sant'Isidoro, Scott, Nicola di Lira, Averroe, Aristotele, Seneca, il cardinal Pietro d'Ailly, Sant'Agostino, il libro d'Esdra, Francesco di Mairones, ecc.

§ IV.

L'Ammiraglio navigava direttamente alla volta di San Domingo, città che don Bartolomeo doveva aver fatto costruire durante la sua assenza. Ma le correnti e i venti dell'est lo trascinarono molto al dissotto; e quando credeva di entrar il porto nell'imboccatura dell'Ozama, si trovò dinanzi alla piccola isola Beata. Sulle prime l'Ammiraglio stupì di questo errore di calcolo; tuttavia la sua riflessione vi trovò in breve la prova e la conferma della sua scoperta della corrente oceanica. Temendo di essere per troppo lungo tempo ritardato dal vento contrario e dalla forza della corrente, mandò una scialuppa alla riva per trovare un indiano che s' incaricasse di portare attraverso i monti un messaggio all'Adelantado, e continuò a far vela verso il porto. Pochi giorni dopo vide una caravella che manovrava per raggiungerlo: era don Bartolomeo che accorreva con affettuosa impazienza: e, per verità, il suo attaccamento era più che mai necessario a Cristoforo. Dopo la sua partenza dalle isole del Capo Verde, l' Ammiraglio, divorato dalla febbre, travagliato dalla gotta, e preso dalla più dolorosa ottalmia, non aveva provato tregua a' suoi lunghi patimenti: egli arrivava pallido, dimagrato, quasi cieco, bisognoso più che mai di dare riposo al corpo, e calma allo spirito; nondimeno, l'ingratitudine e il delitto, non dovevano permettergli un' ora di posa, e di quiete ristoratrice.

Già lo attorniavano triste notizie, nunzie di disinganni, presagi delle tribolazioni e delle prove che il gioielliere di Burgos aveva predette all'araldo della Croce.

CAPITOLO TERZO.

Avvenimenti accaduti ad Hispaniola durante l'assenza dell'Ammiraglio. — Divieto fatto, per suo ordine, ai cattivi cristiani di lavorar nelle miniere. — Malcontento de' Castigliani. — Viaggio dell'Adelantado a Laragna. — Corte della regina poetessa Anacoana. — Il gran Cacico Behechio consente a pagare il tributo. — Durante l'assenza dell'Adelantado il gran giudice dell'Isola si mette in ribellione. — Arrivo delle tre caravelle che l'Ammiraglio aveva dalle Canarie spedite direttamente alla Spagnuola. — Il ribelle Roldano ottiene viveri ed armi. — Su quaranta condannati sbarcati sotto gli ordini del capitano Giovanni Antonio Colombo, trentatrè si uniscono ai ribelli.

§ I.

Perchè il lettore sappia in quali circostanze l'Ammiraglio ripigliava le redini del governo, consideriamo di volo i fatti accaduti alla Spagnuola durante la sua assenza, dal 10 marzo 1496 al 30 agosto 1498.

Nell'abbandonar l'isola l'Ammiraglio aveva promesso ai coloni che avrebbe loro mandato pronti soccorsi. Le tre caravelle condotte da Pier Alonzo Niño erano, per verità, cariche di viveri; ma così a motivo delle connivenze della marina per la loro fornitura, come per la poca cura posta a conservarli durante il viaggio, la maggior parte delle provvigioni andò perduta; sicchè questo primo soccorso era quasi illusorio. Da quel tempo fino al giorno in cui l'Ammiraglio, troppo inquieto sulla sorte di Hispaniola per aspettar l'intero armamento delle sei caravelle destinate alla sua terza spedizione, aveva fatto partire, sotto gli ordini di Pedro Coronel, le due prime che furono pronte, erano passati quattordici mesi [1] senza che gl'infelici abitanti della colonia avessero ricevuto alcuna notizia dalla metropoli: si credevano dimenticati, e accagionavano l'Ammiraglio del

[1] « .... Que pasados mas de catorce meses de su partida no habia cumplido la palabra de mandarles socorro. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 10.

loro abbandono: le loro vesti, i loro utensili erano logori; e avendo solo un picciol numero di muratori e falegnami, non potevano fabbricare oggetti di prima necessità. L' umiliazione si aggiungeva alle privazioni ed alla noia. Gl' idalghi vanitosi e ciurmadori, e i cadetti venuti per raccoglier oro, indispettivano vedendosi acconciati come lazzeri, mal coperti di cenci d' ogni colore, e ridotti finalmente a vestire tessuti di scorza d' albero e di cotone fabbricati dagl' isolani. La loro irritazione si era convertita in odio. Di tutti i loro disinganni accagionavano l'Ammiraglio, quel cianciatore genovese e bigotto, che punto non si curava de' nobili figli della Castiglia, e maledicevano i Re, perchè gli avevano posti sotto il governo di questo straniero. Attirati alla Spagnuola dall' attrattiva dell'oro, la loro speranza era svanita, non ostante la scoperta delle ricche miniere d' Hayna, perchè l'Adelantado non permetteva loro di lavorarvi.

Questo divieto di lavorar nelle miniere, mentre l'Ammiraglio metteva sì grande ardore a scoprirne, merita di essere spiegato.

Vedendo Cristoforo Colombo che gl' ingordi oziosi e infingardi, da cui fu seguito nel suo secondo viaggio, erano corsi tutti alla Spagnuola come sopra una preda, che vi tiranneggiavano gl' Indiani, rubando loro il poco oro che avevano, e violando tutte le leggi del Cristianesimo e dell'umanità, ripugnò di averli cooperatori, e che mani impure fossero per contaminare quell'oro che voleva offrire a Gesù Cristo, e con cui sperava un giorno di riscattare il suo sepolcro. Egli desiderava che braccia innocenti cavassero dalle viscere della terra quel puro omaggio della fede. Come nell'antica legge, per la costruzione del Tabernacolo e degli ornamenti del gran sacerdote, dovevano essere scelti operai animati dallo spirito della sapienza [1], così il rivelatore del globo voleva che solamente veri cristiani conseguissero l'onore di cooperare a quell' atto di pietà cattolica.

Anche prima dell'arrivo degli Europei, gl' indigeni attribuivano all' oro un certo valore; viaggiavano per procurarsene; lo compravano col mezzo di scambi, e adempievano certe cerimonie superstiziose per iscoprire i luoghi ove si trovava in mag-

[1] Exodi, cap. xxxv, v. 31, 35.

gior copia: ne' venti giorni che precedevano que' loro lavori, si separavano dalle mogli [1], vivevano casti e s'imponevano digiuni [2]. Quest' uso fu messo a profitto dell' Ammiraglio: dichiarò agl' infingardi affamati d'oro, venuti ad Ispaniola per isbramarsi, che sarebbe vergogna a' cristiani di far meno degl' indigeni pagani, tralasciando di porre la loro ricerca sotto la protezione di Dio. Soggiunse che, affine di rendere doppiamente utili le loro fatiche, essi dovevano, prima di porre mano alle miniere, cessare dalle loro violenze, dismettere la loro vita dissoluta, confessare lo loro colpe, porsi in istato di grazia, vivere nella continenza, e far penitenza; che, così riconciliati con Dio, le loro fatiche sarebbero benedette, ed otterrebbero più abbondantemente anche i beni temporali [3]. Cristoforo Colombo non concedette licenza di lavorar nelle miniere altro che a quelli la cui regolarità di costumi era attestata dai sacerdoti della colonia.

Questo comando irritò nel più profondo del cuore gli alteri e stizzosi idalghi, che non avevano potuto imbarcarsi col commissario reale Aguado: avevano sperato, che, partito l'Ammiraglio, suo fratello l'Adelantado, meno scrupoloso, fosse per concedere loro la facoltà di andare alle miniere; ma don Bartolomeo teneva mano ferma all' esecuzione degli ordini del vice-re.

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. V, cap. III.

[2] Gli indigeni della costa di Veragua, vicino all'istmo di Panama, dicevano altresì, che essi scoprirebbero l'oro, osservando l'astinenza, e separandosi dalla compagnia delle donne. — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] Tuttavia questa santità non era a grado di tutti. Poichè, quanto alle donne, alcuni dicevano che eglino ne erano separati più degli Indiani, perchè esse erano in Ispagna; e quanto ai digiuni, molti cristiani morivano di fame, e mangiavano sole radici ed altri cibi cattivi. Dicevano poi quanto alla confessione, che la Chiesa non ve li obbligava che una volta all' anno, a Pasqua; che Dio non domandava a loro di più, e tanto doveva bastare all'Ammiraglio. — Oviedo e Valdez, *Storia generale e naturale delle Indie*, lib. V. cap. III. Traduzione di Giovanni Poleurs, cameriere di Francesco I.

La miseria faceva più amaro l'inganno; e il malcontento cresceva ogni giorno più. La negligenza calcolata degli ufficiali della marina otteneva così il suo scopo. Impedire che fosse vettovagliata la Spagnuola, era suscitare la ribellione, aggiungendo la forza del numero al suscitamento della miseria e della disperazione. Coll'inasprire gli spiriti, e coll'esasperare l'orgoglio castigliano, speravano di rendere impossibile il governo dell'Adelantado. Ma don Bartolomeo Colombo valeva poco meno di suo fratello: quanto più crescevano le noie e i pericoli, e tanto più mettea fuori energia ed operosità: ovunque si presentava, era certo di essere obbedito. Così, non ostante la penuria e il mal volere generale, era stata costrutta una fortezza vicino alle miniere d'Hayna, chiamata San Cristoforo. Altra fortezza più vasta sorse sulla riva destra dell'Ozama, detta San Domingo: case in linee regolari furono costrutte sotto la protezione delle sue mura, e formarono una città diventata la sede del governo. Tuttociò era stato eseguito giusta le istruzioni dell'Ammiraglio portate da Cadice dal piloto Pier Alonzo Niño, che al suo ritorno aveva condotto in Castiglia i trecento prigionieri di guerra indiani, da lui bonariamente qualificati carico d'oro, pensando al prodotto della loro vendita.

Tutta la parte dell'isola visitata dagli Spagnuoli poteva essere considerata come sottomessa: ma la parte più occidentale, equidistante dall'Isabella e da San Domingo, per una estensione di foreste e di montagne di oltre sessanta leghe, conservava la sua indipendenza. Questo regno, su cui regnava il gran cacico Behechio, non attaccava, e nemmeno riconosceva l'autorità castigliana. Dopo il ratto del « Signore della casa d'oro, » la moglie di lui, la celebre Anacoana [1] si era ritratta in casa di suo fratello Behechio, sul quale la sua buona grazia e la sua grande superiorità di spirito le davano un grande ascendente. L'immobilità

[1] Uniformandosi all'ortografia generalmente adottata abbiamo nominato Anacoana questa celebre regina, ma il suo nome dovrebbe scriversi come si pronunciava Anacaona, che significava « fiore d'oro » nell'idioma indigeno, e componevasi delle due parole *Ana* « fiore » *Caona*, « oro fino. »

del cacico veniva attribuita alla regina Anacoana, cui elevate inclinazioni disponevano favorevolmente a pro degli Spagnuoli. Nondimeno, don Bartolomeo non credette di dover differire più oltre ad assoggettare questo regno, il solo che non avesse peranco riconosciuta la sovranità della Castiglia. Al vantaggio di non lasciare un tale esempio d'indipendenza dinanzi ai cacichi sottomessi, si univa l'occasione di occupare utilmente e di mantenere nella disciplina uomini che l'ozio corrompeva, e avversione alle fatiche manuali inaspriva. L'Adelantado mosse verso Xaragua pronto alla guerra, senza desiderarla, e sotto apparenze di una escursione topografica. Behechio, sommamente suscettivo nel suo orgoglio, al primo sentore di quella visita raccolse in armi circa quarantamila uomini, che divisi in coorti, e protetti dallo spessore degli alberi, seguivano senza essere visti la marcia degli Spagnuoli. Ma in breve, pe' consigli di sua sorella Anacoana, richiamò le sue genti.

§ II.

Anacoana non era solamente la prima poetessa dell'isola; ne formava altresì la poesia più soave: la sua persona, la sua vita, i suoi concetti avevano dell'incantevole: ell'era ispiratrice prima di essere ispirata, autrice di ballate, di poesie parlate e cantate con accompagnamento di danze e pantomime: il credito letterario di Anacoana rendeva nazionali i balli di sua invenzione; e tutti i sovrani dell'isola si trovavano tributari della sua coreografia: regina della lingua, del cerimoniale, de' giuochi e de' piaceri, ell'aveva messi alla moda i suoi acconciamenti, i suoi mobili e i fiori che preferiva: il suo palazzo era pieno di utensili eleganti, di frivolezze graziose, di strumenti fragili, piccoli capolavori dell'arte indigena; erano panieri di tessitura trasparente, stoviglie, per bere, cesellate o dipinte, stoffe tinte di vivi colori, seggiole pieghevoli e leggere, letti aerei, ventagli non più visti, maschere ornate d'oro, e monili di conchiglie. Nè meno dell'eleganze Anacoana studiava le dolcezze della vita: aveva

per la mensa tovaglie fine di cotone smaltate di fiori, e una certa qualità di tovaglioli di foglie odorose [1].

Tempio del gusto sempre aperto all'invenzione, il palazzo di Anacoana imbalsamato di odori, popolato di uccelli domestici e di leggiadre fanciulle, risuonava spesso di suoni armoniosi. L'influenza di Anacoana sui principi dell'isola [2], e la preponderanza delle sue idee, provano del resto che in mezzo agli sbozzi letterari ed alle ingegnose bagatelle che il suo gusto inventivo proteggeva, erano in lei sode ed alte doti. Presso popoli in cui il rispetto della consuetudine diventa una religione, il suo desiderio di cose nuove, e il riuscire che faceva in patrocinarle, indicava una perspicacia ed un'attidudine a dominare gli animi, che faceva prova di una irrecusabile superiorità: ell'era naturalmente attirata sulle vie dell'incivilimento: la sua fecondità di concetti sembrerà singolarmente ardita ove si pensi all'isolamento della sua intelligenza.

Noi non possiamo parlare di questa donna, che accoglieva in sè la individualità più notevole d'Haiti, senza rendere giustizia ai suoi talenti, alla sua grandezza relativa, alle simpatie che l'attiravano verso stranieri, già diventati argomento di inquietudine e di spavento pel rimanente de' principi dell'isola: perfino il crudele calunniatore di Anacoana, Oviedo, è costretto di far la seguente confessione: « del resto, ell'era assai spiritosa, e sapeva mantenersi servita, riverita e temuta dalle sue genti [3]: dopo la morte del fratello e del marito, rimase obbedita e venerata quanto o più di essi medesimi. » Un gesuita, scrivendo dietro note raccolte a San Domingo, si esprime così: « Essa era donna di un genio molto superiore al suo sesso ed alla sua nazione; lungi dall'avere i sentimenti di suo marito contro gli Spagnuoli, faceva bella stima di loro, e bramava averli vicini [4]. »

[1] Ramusio, *Delle navigazioni e viaggi, Raccolte*, vol. III, fol 9.

[2] Emile Nau, *Storia dei Cacichi d'Haïti*, opera composta a San Domingo e stampata a Porto Principe nel 1855, in 4.°

[3] Oviedo y Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie occidentali*, lib. V, cap. III. Traduzione di Giovanni Poleur.

[4] Le P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. II, p. 147.

Il protonotaro apostolico, Pietro Martire d'Anghiera, gli storiografi regi di Spagna, Herrera e Muñoz, fanno testimonianza del genio e dell' eminente superiorità di Anacoana [1]. Tutti gli scrittori, accordandosi sull'altezza ch'era in lei di pensare, riconoscono col dotto segretario del Senato di Venezia, Giambattista Ramusio, che accoppiava alla grazia, il genio, l'attrattiva, l'autorità [2].

Quando don Bartolomeo fu giunto nella parte del regno di Xaragua, ove l' aspettava Behechio alla testa di ragguardevole schiera, il cacico gli dimandò a quale scopo entrava sul suo territorio. Avendolo l'Adelantado assicurato delle sue pacifiche intenzioni, il cacico spedì corrieri a sua sorella, per annunziarle la visita dell' Adelantado, e per darle in pari tempo agio di fare i suoi apparecchi di ricevimento. Quanto più si accostava l'Adelantado alla residenza reale, tanto più si facevano sentire gl'influssi della misteriosa regina. I cacichi degli stati per cui egli passava, spedivano viveri in copia, e venivano poscia essi medesimi a presentare i loro omaggi all' ospite del loro sovrano. Finalmente quando gli Spagnuoli furono vicini all'agreste capitale di Xaragua, una calca timida e curiosa venne ad incontrarli. Gl'impiegati e gli ufficiali della corte, nelle semplici assise delle loro dignità, precedevano leggiadre schiere di giovani donzelle, le quali si avanzavano in bell' ordine, ornate di fiori, cinta la fronte di fasce, e le mani armate di palme ondeggianti, cui intrecciavano in cadenza, formandone ad ora ad ora arcate, mazzi, fasci, e componendo danze al suono delle lor voci. Il delizioso rezzo di que' profumati boschetti presso al lago di Xaragua, l'amenità di quella natura, e la singolarità di tal poetica accoglienza parevano avverare pegli Spagnuoli i sogni mitologici del secolo d'oro; solo che le muse erano più che

[1] Questi due storiografi la chiamano: « la insigne Anacoana... Muger prudente y entendida.... Famosa heroïna, etc. » — Herrera, lib. III, cap. VI. — Muñoz, tomo I, lib. VI, § 6, § 10, § 11.

[2] Alla bellezza s'aggiungeva l' ingegno e piacevolezza, per le quali cose era di tanta autorità che la governava, etc. » — Ramusio, *Delle navigazioni, viaggi. Raccolte*, vol. III, fol. 9, verso.

nove, e le grazie più che tre. In presentarsi all'Adelantado, ciascuna di quelle ninfe, piegando alla sua volta il ginocchio, deponevagli appiedi un ramoscello, a segno di omaggio [1].

Dopo questi seducenti gruppi, e in mezzo ad un coro di canefore appariva, come in mezzo ad un nugolo di fiori, l'illustre Anacoana, attorniata dalla sua corte, e portata a spalle in un palanchino aperto. In lei si personificava la molle poesia e il vivo splendore delle Antille. Sicura della sua potenza, e trasandando gli attributi esteriori della dominazione, Anacoana cingeva, invece del diadema reale, una corona di fiori; a monile, a braccialetti, a calzari, a cintura, non aveva che fiori [2]. La fascia d'un tessuto brillante che le avvolgeva le reni s'intrecciava pur essa di fiori. Sarebbesi detto, che, conformemente al suo nome *fior d'oro*, Anacoana era la Flora di quell'Eden. Appariva anco più bella che graziosa; perocchè, eccettuata sua cognata, Guanahattabenechena, senza pari nell'ammirazione e nei ricordi di quegl' isolani [3], così prima come dopo quel tempo nessuna donna delle Antille, unqua potè sostenere il paragone colla regina Anacoana. La sua vista rapiva gli Spagnuoli. La regina discesa dalla lettiga, fece all'Adelantado la più graziosa riverenza, e lo condusse alle stanze che gli aveva fatto apprestare.

Don Bartolomeo passò due giorni da Behechio, ricolmo di cortesie e di onori; perocchè ebbe splendidi banchetti, lo spettacolo de'più drammatici ludi ginnastici, ed anche una piccola guerra all'indiana: in mezzo alle quali distrazioni, in un'amichevole conferenza, recò molto astutamente il cacico a pagare un tributo ai Re Cattolici, in contraccambio della loro protezione. Siccome non si conoscevano miniere d'oro nello stato di Be-

[1] « Y alfin entregan sus ramos al Adelantado, dobladas las rodillas en señal de reverencia. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 6.

[2] « In testa, al collo e braccia havenda girlande di fiori rossi e bianchi odoratissimi. » — Ramusio, *Delle navigazioni e viaggi, Raccolte*, vol. III, fol. 9, verso.

[3] « Guanahattabenechenam aiunt parem nullam in universa iusula habuisse pulchritudine. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber nonus*, fol. 68.

hechio, don Bartolomeo levò ogni difficoltà, accettando un tributo di viveri, cosa che non era punto grave al paese. L'Adelantado partì maravigliato di Anacoana, lasciandone la Corte favorevolmente impressionata e disposta verso de' Castigliani.

§ III.

Continuando il suo viaggio, don Bartolomeo visitò le miniere di Cibao, passò in ispezione la Vega e l'Isabella; e riconobbe che la scarsità degli oggetti necessari, sopratutto l'insufficienza degli alimenti, erano state le cagioni delle malattie che decimavano i Castigliani. Per procacciare loro vettovaglie in copia senza gravar troppo gl' indigeni, accantonò le sue genti in piccoli drappelli nelle borgate meglio provvedute. Ma invece di alleviare agli Indiani questa forzata ospitalità, affezionarseli con buoni diportamenti e attirarli alla fede cristiana, i Castigliani giunsero a far loro abborrire il nome di cristiani.

Tutti gli sforzi del francescano Giovanni Borgognon, e del frate Romano Pane non erano riusciti che alla conversione di una sola famiglia, composta di sedici persone, il cui capo, chiamato Guaycavanù [1], fu battezzato sotto nome di Giovanni Matteo. Il gran cacico Guarionex riceveva ospitalmente i Missionari, gli ascoltava con piacere; aveva anche imparato i nostri principali dommi, sapeva il *Pater,* e faceva recitare alle genti della sua casa il *Credo;* quando una specie di facchino, chiamato Barahona, cui aveva ospitato, credendolo un vero gentiluomo, sedusse e rapì una moglie di lui, la più amata tra tutte. Abborrendo il Cristianesimo a motivo di quel tristo cristiano, Guarionex non volle più udir parlare di una religione che non sapeva impedire la violazione delle più sante leggi.

Epperò scaduti da ogni speranza i Missionari si allontanarono dalla sua residenza.

[1] « Entrò el primero como mas instruido, Guaycavanù, recibiendo con el bautismo el nombre de Juan Mateo. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 8.

L'ingiuria fatta al più gran cacico dell'isola fu vivamente sentita dai cacichi subalterni. I suoi vicini, i cui sudditi erano indegnamente malmenati, si rivolsero a Guarionex, che si trovava per nascita il più nobile, e il primo de' sovrani d' Hispaniola, e lo strinsero a liberare il paese da que' tiranni stranieri, allor appunto ch' erano dispersi, e di cagionevole salute. Guarionex, poco battagliero, e sopratutto poco sicuro sull'esito di una lotta contro gli Spagnuoli, che, oltre alle loro taglienti spade, portavano con sè la folgore, ed avevano per alleati cavalli indomiti e cani sanguinari, non approvava la guerra, e proponeva dilazioni. Ma i suoi cacichi inferiori, e i suoi ufficiali si erano infiammati di un sì patriotico ardore, che gli lasciarono la scelta di pigliar subito le armi o di venire considerato qual traditore al suo paese, indegno del suo popolo e spogliato della corona. Dovette cedere. Alla testa di quindicimila guerrieri, Guarionex moveva a raggiungere segretamente altre schiere ne' boschi circondanti la Vega, allorchè l'Adelantado informato del complotto, riunì in fretta ai soldati validi i convalescenti, e con una marcia notturna andò a sorprendere il campo di Guarionex. La sua prontezza e la sua vigoria, del paro che l' abilità della sua tattica, ebbero in breve messo in rotta quell'esercito, comechè grosso. Don Bartolomeo riuscì ad impadronirsi de' principali cacichi autori del complotto, e fra gli altri dello sciagurato Guarionex, che prima n' era stato disapprovatore, indi vittima.

Confidenti nella generosità del fratello dell'Ammiraglio, i sudditi di Guarionex, che certamente rimproveravano allora a sè medesimi la sua sorte, vennero a supplicare l'Adelantado di render ad essi il loro re. Questa dimanda non poteva essere accolta. Allora si raccolsero in numero di circa cinquemila, e si fecero presso alla dimora ov' era imprigionato il loro principe: non avevano ad armi che i loro gemiti, e passavano le notti e i giorni ad urlar di dolore coricati per terra: non potendo liberarlo, gli provavano almeno il loro attaccamento con quelle testimonianze di desolazione. Tocco delle loro lagrime, e forse importunato dai loro urli, non potendo risolversi ad incrudelire contra un' afflizione sì naturale, e punir di morte

un succumbente così fatalmente sospinto a rovina, l'Adelantado per mutare improvvisamente in gioia la desolazione di quel popolo, rendettegli il suo monarca; accoppiando però la giustizia alla clemenza, condannò a morte i due cacichi ch'erano stati i primi promotori della ribellione, pose in libertà Guarionex, e cacciò prigione quel Barahona che lo aveva oltraggiato. La punizione inflitta al libertino spagnuolo, esempio inquietante per gli altri scioperati tiranni degli Indiani, pose in fermento la feccia dei coloni, e gli animò d'odio violento contro del punitore.

Poco dopo, messi di Behechio vennero a partecipare all'Adelantado che i tributi imposti erano pronti. Siccome il trasporto per la via di terra sarebbe riuscito una gravezza cento volte più dura del medesimo tributo, l'Adelantado mandò a prendere quelle provvigioni da una caravella, sulla quale s'imbarcò egli stesso, divisando stringere viemmeglio le buone relazioni già iniziate col re a Xaragua.

Don Bartolomeo fu accolto col cerimoniale della prima visita. Behechio e Anacoana mostrarono sincera soddisfazione in rivederlo. Egli fu ricolmo di cortesie, carezze, doni e feste. Anacoana, vaga di conoscere le maraviglie straniere, espresse il desiderio di salire la caravella, perocchè non aveva per anco veduta nave europea. Behechio fece incontanente armare due gran canotti scolpiti e colorati, uno per sua sorella e per le sue mogli, l'altro per sè ed i suoi ufficiali. Ma don Bartolomeo avendo messo la scialuppa agli ordini della Regina, ella preferì d'imbarcarsivi coll'Adelantado.

In quella che la scialuppa si avvicinò alla caravella, l'artiglieria fece i saluti usati pei sovrani. Al fragore delle artiglierie le indiane caddero come morte lungo le tavole. Anacoana si era istintivamente gettata contro il petto dell'Adelantado, il quale ve la strinse con un sentimento di affettuosa protezione. Assicurata da quell'atto, Anacoana si riebbe incontanente, e rise del proprio spavento: montò sulla caravella accompagnata dal fratello; e ne visitò tutte le parti con indicibile stupore. L'Adelantado fece a ciascuno doni preparati a lor intenzione, comandò alcune manovre, si allontanò dalla terra,

93410

indi tornò ove ancorava, e ricondusse la Regina sulla spiaggia nella sua scialuppa, al fragore delle salve di artiglieria, che allora, anzi che spaventarla, facevano pago il suo orgoglio.

Quando l'Adelantado salutò il cacico, Anacoana mostrò vivo dispiacere della sua partenza, si sforzò di rattenerlo, e non lo lasciò partire se prima non ebbe la sua promessa di far ritorno a Xaragua. Alcuni scrittori spagnuoli, che avevano interesse a calunniare questa nobil donna, piacquersi colorare maliziosamente le sue simpatie per l'Adelantado. Certamente, la bellezza, la nobiltà infusa di Anacoana, e l'attrattiva agreste della sua dimora, ove i suoi componimenti poetici e la sua coreografia infantilmente elegante presentavano graziose singolarità, avranno suscitato in don Bartolomeo un vivo interesse: Anacoana era la sola donna delle Antille che meritasse cattivarsi la sua attenzione: nondimeno egli non le si mostrò cortese che come si addice a gentiluomo. Quantunque fosse meno pio dell'Ammiraglio, don Bartolomeo aveva pari la fermezza dei principii, la regolarità de' costumi, e accompagnava sempre col suo esempio l'autorità de' suoi comandi.

§ IV.

Mentre l'Adelantado recava sulla sua caravella tali provvigioni che dovevano alleviare la miseria della disseminata colonia, e permettere di riunirne nuovamente i membri, alcuni malcontenti si erano giovati della sua lontananza per tentare di distruggere la sua autorità, e impadronirsi dell'isola. Chi si fece lor capo era un antico servo dell'Ammiraglio, innalzato dal Vice-re alla dignità di gran-giudice della colonia, Francesco Roldano.

Dopo la partenza del commissario Giovanni Aguado, col quale aveva avuto segrete relazioni, Roldano mirava in segreto a impadronirsi del governo. Aguado avendo in lui riconosciuta l'indole di un traditore, gli aveva palesati in confidenza i disegni degli uffici di marina, e sopratutto l'odio portato all'Ammiraglio da don Giovanni Fonseca, favorito del re Ferdinando.

Egli sapeva che Pedro Margarit e i disertori collegati contro Colombo non avevano al loro ritorno in Ispagna ricevuto alcun castigo. Sicurato di protezione nel caso che gli riuscisse felicemente un qualche tentativo contro l'Ammiraglio suo benefattore, costui aveva, da quel momento, cominciato a procurarsi cavalli, armi, ed a formarsi un partito. Roldano pretendeva di essere la sola autorità dell'isola; non riconosceva quella dell'Adelantado, dicendo che per la sua carica avanzava in potestà l'Ammiraglio, e che i Re non avevano ratificata la elezione che questi avea fatto del proprio luogotenente. Egli aveva saputo che Ferdinando, ad istigazione di Fonseca, si era adontato di quel titolo di *adelantado* dato dall'Ammiraglio a suo fratello don Bartolomeo. Per interessare alla sua causa gl' indigeni e far che abbracciassero le sue accuse contra l'Adelantado, si mostrò sopratutto indegnato che don Bartolomeo facesse trasportare in Castiglia Indiani del territorio della Concezione, presi coll' armi alla mano quando si sollevò il Guarionex: portossi quale lor difensore, dichiarando che nella sua qualità di grangiudice non poteva consentire a quel trasporto troppo contrario alle note intenzioni della Regina: in nome, pertanto, dell' umanità e del rispetto dovuto alle leggi, Roldano si sollevava contro un' autorità usurpata, ed una violazione del diritto naturale. Uomo non meno astuto che audace, prese qual pretesto della sollevazione la circostanza che don Diego Colombo aveva fatto entrare la caravella nel picciolo porto, invece di lasciarla, come dianzi, nella rada; lo che provava che non voleva che si potesse tornare in Ispagna: così il pretesto di tal ribellione non aveva nulla di nuovo; era, come quello di Bernal di Pisa, come quello di Pedro Margarit e de' suoi aderenti, il desiderio di ripatriare.

Diffatti, reso consapevole della trama, don Diego Colombo aveva fatto entrare nel porto la caravella, per meglio assicurarne la guardia durante la notte. Affine di offrire un alimento alla vanità del giudice cospiratore, don Diego lo incaricò di condurre quaranta soldati nel distretto della Concezione, per mantenervi l'ordine: ma appena si sentì sostenuto da quegli

armati; l'audacia pareggiò nel ribaldo l'ingratitudine, levò la maschera, assalì l'arsenale, lo pose a sacco, del paro che i magazzini regi, al grido di vivano i Re, e non uscì della città che per andare ad ingrossar la sua schiera nella campagna.

Il comandante del forte la Maddalena, che si trovava personalmente obbligato all'Ammiraglio, Diego di Escobar, si unì con Roldano, tentò di trascinare nella sua ribellione trenta uomini comandati dal capitano Garcia di Berrantes. Questo bravo ufficiale, indovinando la prossima sollevazione della sua compagnia, tentata dagli emissari di Roldano, la fece stare chiusa ne' quartieri per preservarla da pericolosi contatti. Roldano andò risoluto al forte della Concezione, nella speranza di tirarne a sè la piccola guarnigione: ma il comandante Michele Balester, antico ufficiale fedele al dovere, gli vietò l'entrata, fece avvertito della ribellione l'Adelantado, e lo indusse a ritirarsi presso di lui alla Concezione; ben sapendo il debole presidio dell'Isabella, e il disegno di Roldano di assassinare don Bartolomeo, unico ostacolo alla sua ambizione. Fidando i ribelli nella impunità, perchè, dicevan essi, la nomina dell'Adelantado essendo di nessun valore, la sua autorità non era che un' usurpazione, si diedero a saccheggiare senza pietà gl' indigeni, ed a rapinar anco i greggi del governo reale: in breve portarono la desolazione in tutti i distretti. I pochi coloni dell'isola, assaliti e malmenati dai loro compatrioti, che li volevano arruolare per violenza sotto la propria bandiera, cessarono le fatiche: gl' indigeni disperati per le rapine de' predoni, cessarono anch' essi ogni coltura, di modo che il primo frutto della ribellione fu un addoppiamento di miseria. I ribelli si gettarono, come sopra una preda, sullo Stato di Xaragua, ove l'ospitalità di Anacoana profittava cotanto ai Castigliani.

Ma, poco stante, i ribellati, abbandonati a sè medesimi, si trovarono impacciati della propria indipendenza, e si ruppero in quattro principali fazioni, guidate da Diego di Escobar, Pedro Riquelme, Adriano di Mogica e Pedro Gamez: i più agitati da vaghi timori, dopo la prima soddisfazione consentita ai malvagi istinti, prevedendo che quella violazione di tutti i doveri non

potea durar sempre, avrebbero desiderato rientrare sotto la legge dell'ubbidienza, senza però soggiacere alla punizione dei loro misfatti.

Mentre passeggiavano le coste di Xaragua insiem coi loro vizi e le noie della sazietà, videro con timore spuntare tre vele all' orizzonte; erano le tre navi che l'Ammiraglio aveva distaccato dalla sua squadra alle Canarie, e mandate affrettatamente alla colonia, sotto gli ordini di Pedro di Arana, di Giovanni Antonio Colombo, e di Alonzo Sanchez di Carvaial.

Avendo le caravelle gettate le ancore, i ribelli si tennero perduti, credendo che una forza imponente venisse a punirli. Ma Roldano comprese addirittura che i sovraggiunti, da lungo tempo in mare, avevano senza dubbio sbagliata la strada, ed ignoravano i recenti misfatti: ardì condursi a loro quale incaricato dell'Adelantado di vigilare al paese, e asserendo la penuria di cui pativano i coloni, a chiedere armi e viveri per la sua gente: i tre capitani glieli concedettero di buon grado: così Roldano mise i suoi uomini in rapporto cogli equipaggi. I ribelli vantavano ai marinai la vita agiata e sensuale che menavano a Xaragua, e suggerivano loro la diserzione. Venuta, ma tardi, in luce la trama, fu vietato agli equipaggi di comunicare coi ribelli, e scendere a terra. Alonzo Sanchez di Carvaial, nella speranza di ricondurre al dovere il traditore Roldano, andò a conferire con lui: Roldano protestò de' suoi buoni sentimenti per l' Ammiraglio, rispose che si era sollevato solamente contro l'Adelantado, e che aveva preparata una lettera pel suo antico signore, di cui aspettava con impazienza l'arrivo.

Riconoscendo i tre capitani riuniti in consiglio che i venti e le correnti potevano ritardare ancor lungamente l' arrivo delle tre caravelle a San Domingo, convennero di sbarcare, sotto gli ordini di Giovanni Antonio Colombo, i lavoratori al soldo reale, i quali se ne andrebbero per terra a San Domingo, affine di economizzare tempo e viveri. Ma, appena questi uomini, erano quaranta, perfettamente armati e muniti di provvigioni, furono scesi a terra, che si posero sotto la bandiera di Roldano, ad eccezione di sette, cui i malvagi consigli non poterono riuscire a

distaccare dal loro dovere [1]. Nondimeno con questa piccola mano di brava gente, Giovanni Antonio Colombo, degno veramente del suo illustre parentado, osò andar a trovare Roldano e dimostrargli l'enormità dei suoi torti verso l'Ammiraglio suo benefattore, verso i Re suoi padroni, e verso la colonia di cui era gran-giudice. Cadendo infruttuosa la sua eloquenza, il cugino di Colombo risalì la caravella accompagnato dai sette uomini fedeli, e partì per San Domingo col cognato dell'Ammiraglio, il nobile Pedro de Arana, mentre Carvaial rimaneva alcuni altri giorni all'áncora volendo tentare un ultimo sforzo sui ribelli.

Alonzo Sanchez di Carvaial nascondeva non comune finezza sotto apparenze di semplicità militare. Lasciando da parte le ragioni del cuore e della coscienza, non parlando che sotto l'aspetto degli interessi materiali, mostrò al gran-giudice il cattivo stato della sua posizione; gli fece vedere, che, avendo i Re eletto don Bartolomeo adelantado delle Indie, la sua principale accusa andava in dileguo; che, giungendo l'Ammiraglio con tre caravelle, troverebbe negli equipaggi delle sei navi, e negli uomini di Michele Ballester, riuniti con quelli di Garcia Barrantes, una forza sufficiente per farsi obbedire; e ch'era molto meglio, poichè occupava la prima carica dell'isola, e disponeva in quel momento di un certo numero di partigiani, profittare di tale circostanza per ottenere il perdono a condizioni vantaggiose, anzichè correre i rischi troppo sfavorevoli di una battaglia, le cui conseguenze riuscirebbero funeste, qualunque ne fosse l'esito. Carvaial parlò in guisa da sembrare un opportuno intermediario per la causa di Roldano: fece comprendere a Roldano che in ogni caso, era molto importante per lui avvicinarsi a San Domingo, affine di trattare più facilmente al momento opportuno.

Ed infatti i ribelli, divisi in quattro schiere, si diressero separatamente sopra Bonao, ove l'intimo amico di Roldano, Pe-

[1] « Colombo con solos seis o siete de quarenta que eran faé á reconvenir á Roldan. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 40.

dro Riquelme, aveva nascosto la miglior parte delle sue rapine, e possedeva vasti dominii. Avendo Alonzo Sanchez di Carvaial fatto partire la sua caravella sotto gli ordini di un luogotenente, andò per terra a San Domingo, colla scorta di un drappello di ribelli, i quali volevano proteggere contra un attacco degl' indigeni un uomo che risguardavano siccome lor affezionato; nè lo abbandonarono che quando si trovarono giunti presso alla fortezza.

CAPITOLO QUARTO.

Manifesto del Vice-re delle Indie agli abitanti della colonia. — Licenza di ritornare in Europa, conceduta ai malcontenti. — Sospetti degli ufficiali di Colombo sulla persona di Carvaial. — Fiducia dell'Ammiraglio nella sua lealtà. — Egli lo elegge per negoziare coi ribelli. — L'Ammiraglio, ridotto a combattere i ribelli, passa in revista la forza armata di San Domingo e riconosce la sua debolezza. — Non può tentare la lotta. — I ribellati assediano il forte della Concezione, si fanno beffe d'un nuovo manifesto dell'Ammiraglio, che offre loro amnistia. — Carvaial induce Roldano ad un componimento col Vice-re.

§ I.

Fino dal suo ritorno, l'Ammiraglio aveva diretto ai coloni un manifesto, che ratificava gli atti amministrativi dell'Adelantado, e additava nella ribellione di Roldano la cagione della pubblica miseria.

Presentandosi all'Ammiraglio, Carvaial, gli dipinse in quale stato si trovava Roldano, senza occultargli nulla di ciò che offriva d'inquietante la forza di cui quel tristo disponeva: a senno di lui bisognava usar dolcezza, risguardi, perocchè mancavano i mezzi di repressione. Gli equipaggi condotti dall'Ammiraglio erano in gran parte malati per le fatiche della navigazione e le prove di un nuovo clima. Degli antichi coloni, gli uni erano presi da nostalgia, disgustati dell'esistenza, gli altri affezionati ai ribelli, tutti disincantati di un soggiorno in cui li ratteneva unicamente la impossibilità di uscirne. Per addolcire gli animi ed affezionarseli, l'Ammiraglio annunziò che permetteva di ritornare in Castiglia, sulle cinque caracche che stavano per salpare, a chiunque avesse voluto; contemporaneamente incaricò Michele Ballester, comandante del forte la Concezione, di condursi a Roldano, e promettergli l'oblio del passato; ed anche, se così pretendeva, consegnargli una dichiarazione scritta di quel tenore, affinchè potesse venire a San Domingo.

Alcuni giorni dopo, avendo saputo Ballester che i ribelli si erano riuniti a Bonao, vi andò, e li trovò pieni di arroganza.

Dispregiando la grazia offerta, Roldano rispose che non l'accettava, non avendone bisogno; che per lo contrario egli poteva a suo grado sostenere o distruggere l'autorità dell'Ammiraglio. Affettando l'indegnazione dell'uomo onesto, dichiarò di non volere ascoltare alcuna proposizione sin che non gli fosse reso conto degli sciagurati Indiani rapiti nel distretto della Concezione; che, ad ogni modo, non consentirebbe trattare altro che con Alonzo Sanchez di Carvaial, il qual era uomo onesto.

Questi elogi, e questa eccezione fecero dapprima sospettare della fede di Carvaial. Si misero fuori contra di lui indizi, pratiche aperte, e segrete intelligenze coi ribelli; venne ricordato che aveva dato loro viveri ed armi; che invece d'imprigionare Roldano, quando lo aveva seco a bordo, lo aveva convitato e festeggiato due giorni interi; indi, ch'era tornato da Xaragua scortato dalla schiera di Gamez sino in vicinanza di San Domingo; e che, il giorno medesimo del suo arrivo, aveva scritto ai ribelli riuniti a Bonao. Nonostante la gravità di queste presunzioni, Colombo ebbe sempre fede nella lealtà di Carvaial; e, lungi dall'ascoltar quelli che aveva intorno, e che lo stimolavano a non impiegarlo più oltre in sì dilicato ufficio, avendo l'Ammiraglio per vera la nobiltà di carattere di quell'idalgo, si fidò alla sua lealtà, e lo incaricò di continuare il cominciato componimento.

Carvaial fu, dunque, di nuovo mandato ai ribelli; ma questi, tanto più alteri, quanto più erano fatti conscii della debolezza del governo, non vollero punto udirlo, quantunque fosse il commissario di loro elezione; sendochè, dicevano, presentavasi senza ricondurre i prigionieri indiani, condizion prima della sommissione. Nondimeno Carvaial, avendo ottenuto, a motivo delle sue relazioni anteriori, di conferire col capo di quelle masnade brutali, consegnò a Roldano una lettera dell'Ammiraglio, in cui l'anima di lui traspariva in uno stile chiaro e semplice come il suo cuore.

Amiamo darla qua per intero:

« Caro amico, la prima mia cura giungendo in questa capitale, dopo avere abbracciato mio fratello, fu di chiedere le vostre notizie. Voi non potreste dubitare, che, dopo la mia fami-

glia, non abbiate da lungo tempo il principale posto nel mio cuore; ed io ho fatto sempre capitale del vostro, sicchè non v'è nulla, che io non avrei con fiducia commesso a voi. Da questo giudicate quale debba essere il mio dolore, sentendo che voi siete in alterco colle persone che mi toccano più davvicino, e mi devono essere le più care. Nondimeno fui consolato nell' udire che voi aspettavate con ardore il mio ritorno; confidai allora che i vostri primi sentimenti per me non fossero mutati; e mi aspettava, che, appena saputo il mio arrivo, non avreste tardato a venir a me. Non vedendovi comparire, e credendo che temiate qualche risentimento da parte mia, vi mandava Ballester perchè vi desse tutte le sicuranze che potevate desiderare. Il poco riuscimento di questo mio partito ha posto il colmo alla mia afflizione. E donde vi possono dunque venire le diffidenze che mostrate? mi avete dimandato Carvaial, e ve l'ho mandato: aprite a lui il cuore, e ditegli quello che posso fare per racquistare la vostra confidenza; ma, in nome di Dio, pensate a quello di cui siete debitore alla patria, ai Re nostri Sovrani, a Dio, a voi medesimo: pigliate cura della vostra riputazione, e giudicate più sanamente di ogni cosa di quello che avete fatto per lo passato; considerate attento l'abisso che vi scavate sotto i piedi, e non persistete più lungamente in una risoluzione disperata. Io vi ho rappresentato alle loro Altezze siccome l'uomo della colonia sul quale esse potevano meglio contare; ne va del mio e del vostro onore, che una testimonianza così vantaggiosa non sia smentita dalla vostra condotta; affrettatevi, dunque, a mostrarvi nuovamente quale vi conobbi in passato. Trattengo le navi, che sono pronte a partire, nella speranza che con una immediata e perfetta sommissione, mi renderete libero di confermare tutto il bene che ho detto di voi. Prego il Signore che vi abbia nella sua santa custodia [2]. »

Questo linguaggio era così tranquillante, questa bontà così persuasiva, che Roldano, Riquelme, Adriano di Mogica e Gamez, salendo a cavallo, si disponevano di andarne al vice-re accom-

[1] Traduzione del Padre Charlevoix nella sua *Storia di San Domingo*, t. I, lib. IV.

pagnati da Carvaial; ma la masnada de' ribelli si accorse della ideata partenza e vi si oppose, significando a' suoi capi, ch'essi non dovevano venirne a trattative isolate, e giurando che niun accordo si stringerebbe, che non fosse per iscritto, e di comune consenso.

Invitati da Carvaial i ribelli posero in carta le loro condizioni: erano così dure e disonorevoli pel governo, che parevano una beffa.

Il bravo Michele Ballester, che si era unito a Carvaial, riconobbe, al paro di lui, che quegli scherani non cercavano che a prolungare l'impunità della loro tirannia, esercitata a' danni degli sciagurati Indiani, di cui nientemeno si dicevano i difensori: scrisse all'Ammiraglio pregandolo di stringere un qualche accordo con essi; perchè il fuoco della ribellione si propagava sordamente, e temeva che anche la sua piccola schiera, già scemata per alcune diserzioni, si trasferisse ai ribelli. Questi avvertimenti erano fondati; e, volendo l'Ammiraglio sapere positivamente qual forza potrebbe opporre ai ribelli, annunziò che passerebbe una revista di tutti gli abitatori di San Domingo, intimando loro che si presentassero in armi. Corse voce che l'oggetto di questa revista era una marcia improvvisa contro i ribelli di Bonao. Soli settanta uomini risposero alla chiamata; e anche questi pochi erano mal acconci alla guerra, perchè gli uni non avevano cavalli, agli altri mancavano le balestre; questi erano convalescenti, quelli sul cadere malati, e più della metà de' rimanenti parteggiavano pe' ribelli per sangue, inclinazioni, od abitudini [1]. L'Ammiraglio comprese che qualsivoglia lotta armata non riuscirebbe che a sperdere l'ultimo prestigio della sua autorità. Perciò la moderazione diventava una necessità: bisognava con astuto temporeggiare lasciar agio a qualche propizia eventualità.

Colombo offrì incontanente di concedere licenza di partire a chi voleva tornare in Castiglia: aveva cinque caravelle in pronto, sulle quali trovavansi gl'Indiani fatti prigionieri nell'ultima sollevazione: tre settimane ritardò la loro partenza a bella posta

[1] Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. I, cap. CXXXIII. Ms.

per imbarcarvi que' ribelli, che maledivano l'isola e risguardavanvi il loro soggiorno come la maggiore condanna: ma nessuno de' malcontenti testè sì ardenti a sollecitare il termine del loro esilio, pensava allora a mettersi in mare. Finalmente, il 18 ottobre, fu dato l'ordine della partenza.

§ II.

Col mezzo di queste navi l'Ammiraglio spedì ai Re la relazione della scoperta della terraferma, la carta geografica del suo viaggio e la marittima della via da seguire per giungere alla costa di Paria. Siccome pativa ancora delle conseguenze della sua oftalmia, dettò la lettera a Bernardo di Ibarra [1]. Diede ad un gentiluomo chiamato Arroyal [2], perchè le presentasse alla Regina, cento settanta perle [3], scelte fra le più belle, e certi gioielli d'oro, che si era procacciati nel Nuovo Continente: Colombo pregava i Re di osservare che quelle perle erano le prime che giungevano dall'Occidente: si proponeva di far continuare le sue scoperte della terraferma da don Bartolomeo, con tre navi, tostochè la presenza dell'Adelantado e quella degli equipaggi non sarebbe stata più oltre necessaria alla Spagnuola a motivo della sollevazione suscitata da Roldano.

In un rapporto particolare sugli affari della colonia, l'Ammiraglio esponeva nella loro trista realtà, gli avvenimenti accaduti durante la sua assenza: diceva, che, nonostante che ogni cosa sembrasse perduta, perchè in mezzo alle conturbazioni ed alle fazioni non si coltivavano più le terre, perchè si era cessato di pagare le imposte, perchè il libertinaggio degli Spagnuoli ribellati, i quali vivevano senza fede nè legge, tiranneggiando gli Indiani, derubandoli delle loro mogli e mettendoli anche a morte

[1] Pleyto. — *Probanzas del Amirante*, Pregunta XIII. Deposizione di Bernardo de Ibarra.

[2] Oviedo y Valdès, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. VI.

[3] Herrera, *Storia generale dei viaggi e delle conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade I, lib. III, cap. XV.

per puro capriccio, influiva perniciosamente sui Castigliani rimasti fedeli, i quali, sebbene fossero meno crudeli, non erano però meno vili e infingardi, senza timore di Dio, vivevano colle loro concubine ed avevansi ciascuno due o tre schiavi Indiani; nondimeno le cose si potrebbero rimettere in buono stato, se per la protezione dei Re, cessassero i mali effetti dell'invidia contra le sue imprese, e gli uffici della marina si astenessero dall'infamare le Indie, e dal ritardare ogni spedizione di affari e di navi, come avevano fatto in occasione della partenza della sua squadra; il qual ritardo aveva cotanto gravemente pregiudicata la colonia durante la sua assenza: conchiudeva che da Siviglia era stato portato alle Indie il fermento di tutti i disordini.

Dopo di avere così sinceramente dichiarato il male e la sua sorgente, l'Ammiraglio indicava il modo di rimediarvi.

Conveniva prorogare di uno o due anni ancora la facoltà concessa ai coloni d'impiegare al loro servizio indigeni fatti prigionieri di guerra. Ad eccezione delle vesti, degli equipaggiamenti e del vino che bisognerebbe portar dalla Spagna, il rimanente degli oggetti necessari alla vita sarebbero tratti dal suolo: egli preparava pel lavoro degli indigeni una gran copia di cassave, alimento a cui i Castigliani erano già abituati. Le patate, e le varie radici conosciute sotto il nome generico di ajès, abbondavano per tutto: i fiumi erano in gran numero e copiosi di pesci: i polli, i maiali si moltiplicavano prontamente. Animali, detti *utia* dagl' indigeni, più succulenti dei conigli, vi crescevano a tale che un solo cane, condotto da un cacciatore, ne pigliava da quindici a venti ogni giorno. Le vettovaglie erano, quindi, assicurate; rimaneva unicamente da ottenere che i cristiani vivessero da cristiani.

Perciò, intendeva di rimandare ad ogni partenza delle caravelle per la Castiglia, cinquanta indomiti e viziosi, che sarebbero surrogati da un numero eguale di agricoltori onesti. Al tempo stesso si condurrebbero dalla Spagna Religiosi di merito per lavorare alla conversione degli Indiani; e particolarmente alla riforma delle inclinazioni viziose de' cristiani indegni di

questo nome [1]. Ma, per agevolare la missione spirituale di questi Religiosi, dimandava, si mandasse un giudice abile, versato nella scienza del diritto, e già esercitato ad amministrare la giustizia, senza la quale, diceva, i Religiosi otterrebbero poco frutto: insisteva per avere un giudice che fosse spagnuolo, perchè i malcontenti si lamentavano del suo rigore, dicendo, che per essere genovese, non risparmiava il sangue de' figli della Castiglia.

Questa maniera libera di esporre il male, e d'indicare i rimedi, dinotante ad un tempo la rettitudine della intenzione, la precisione de' giudizi, l'autorità dell'esperienza, non fu apprezzata a corte.

§ III.

Tuttavia, dopo la partenza delle caravelle, Roldano mostrò desiderio di raccostarsi all' Ammiraglio e di compiacerlo: dimandò un salva-condotto per andare a trattare della sua sommessione: appena l'ebbe, fu veduto presentarsi a San Domingo. Nondimeno la sua condotta fece pensare che non vi era venuto se non per guadagnare al suo partito alcuni uomini rimasti fedeli. Si mostrò altero, e minaccioso verso gli ufficiali affezionati al suo antico signore: pose condizioni esorbitanti, non volle accettare alcuna di quelle che proponeva l'Ammiraglio, e sotto pretesto che doveva prima deliberare co' suoi compagni, ritornò a Bonao.

Il 6 novembre Roldano trasmise all'Ammiraglio articoli inaccettabili, di cui pareva confessare egli stesso l' esorbitanza, dichiarando che non aveva potuto ottener di meglio da' compagni. Nonostante il pericolo della situazione, Colombo si serbò dignitoso, rifiutando la sua firma a tale convenzione: contemporaneamente mandò fuori un manifesto in cui offriva l'oblio del passato, il passaggio gratuito per la Spagna, e il soddisfacimento della paga a tutti i partigiani di Roldano che prima

[1] « Que vengan religiosos de virtud así para la conversion de los Isleños, como principalmente para la reforma de las costumbres estragadas de los Españoles. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 44.

dello spirare di un mese avessero fatto la loro sommissione; laddove quelli che persistessero nella ribellione sarebbero trattati a rigor di legge: indi mandò ai ribelli il bravo Carvaial, accompagnato dal maggiordomo Diego di Salamanca, con potestà di trattare ed anche ampliare l'amnistia: ma giungendo alla Concezione, Carvaial la trovò attorniata dalle genti di Roldano che ne facevano l'assedio: non potendo pigliare il forte per assalto, cotesti scherani tentavano prenderla per la fame e stornando l'acqua che alimentava la piazza [1]. L'amnistia, affissa alle porte della cittadella suscitò le risa e le beffe dei ribelli [2]. Nondimeno, dopo lungo parlamento, il 17 novembre fu scritta una convenzione fra' capi delle bande e Carvaial, per essere sottomessa all'approvazione dell' Ammiraglio.

Eravi stipulato, 1.° che Roldano e i suoi partigiani s' imbarcherebbero per la Spagna nel porto di Xaragua, sopra due navi, che dovevano essere approvvigionate e pronte entro cinquanta giorni. 2.° Sarebbe dato loro un attestato che avevano ben servito, e un mandato per riscuotere la paga arretrata. 3.° Si restituirebbero ad essi certe proprietà poste sotto sequestro, fra le altre a Roldano trecentocinquanta maiali, ecc. 4.° Si concederebbe a ciascuno, per servirli, alcuni indiani, che potrebbero condurre in Castiglia, se questi consentivano a seguirli, con facoltà di menar seco di preferenza le donne indiane che avevano rese madri, od a cui poco mancava a diventar tali.

Il 21 novembre, nel firmare questa convenzione, l'Ammiraglio vi aggiunse una nuova grazia pei partigiani di Roldano, di rimanere, cioè, nell'isola, se volevano, agli stipendi regii, oppure di ricevere una patente di abitatore, il che implicava la concessione gratuita di un terreno, di un luogo per fabbricare, e il prestito di un certo numero di indigeni per eseguire i lavori. Questo provvedimento era un largo elemento di prosperità per la colonia. Ma in quel tempo i ribelli parevano impazienti di partire, e si misero in via per Xaragua. Questa stipulazione di

[1] Ferdinando Colombo, *Storia dell'Ammiraglio*, cap. LXXXIX.

[2] « De que los rebeldes hicieron grande mofa. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 46.

partenza costrinse a sospendere la spedizione dell'Adelantado, il quale deveva proseguire la scoperta di Paria, e assicurare la pesca delle perle. Questa fu una contrarietà profonda per l'Ammiraglio. Non gli rimanevano che tre navi in istato di andare in Castiglia, ed erano appunto quelle che aveva destinato a continuare le scoperte. Le vettovaglie bastavano appena pel viaggio de' ribellati, quindi, con molto maggior ragione, non si poteva pensare a continuare l'esplorazione della costa del Nuovo Continente.

Tuttavia l'Ammiraglio trovava un gran ristoro nella partenza di que' faziosi: poteva finalmente occuparsi della colonia, ristabilirvi l'ordine e la riscossione dei tributi, allargare la coltura delle terre e l'allevamento del bestiame, organizzare il lavoro delle miniere, migliorare il soggiorno e la condizione degli Spagnuoli nell'isola. Senza frapporre dimora incaricò il suo più giovane fratello, il modesto e pio don Diego, del governo di San Domingo, e partì, accompagnato da Bartolomeo, per visitare la parte interna d' Hispaniola.

Quando le caravelle furono sul punto di levar le áncore, l'Ammiraglio scrisse ai Re, invocando la loro giustizia; esponendo ad essi in qual estremità, affine di assicurar la pace, egli aveva firmato quegli accordi con ribelli, che non poteva combattere; li pregava, in nome della suprema loro autorità, di non riconoscere obblighi presi contro suo grado sotto le minacce della ribellione, e veramente di niun effetto, per mancanza di libertà nel consenso d' una delle parti, e di leale esecuzione quanto all'altra. Perciò li supplicava di punire il traditore Roldano e la sua masnada, usando particolare severità contra que' malfattori, che, mandati nel Nuovo Mondo per la grazia ottenuta, si erano, sbarcando, uniti a' ribelli con armi e bagagli. L' Ammiraglio chiedeva che si togliesse a que' malfattori il molt'oro che dicevano di aver seco, e le donne che avevano condotte via per forza, fra le quali diverse figlie di cacichi. Questa lettera venne fidata ad un ufficiale affezionato e fedele all'Ammiraglio.

CAPITOLO QUINTO

I malcontenti non vogliono più imbarcarsi. — Non potendo Roldano governare i ribelli, confessa a Carvajal che vuole rappattumarsi col Vice-re. — Propone un trattato esorbitante, che l'Ammiraglio sottoscrive per necessità. — Ojeda, conducendo quattro caravelle, sbarca sulla costa sud-ovest dell'isola, e viene a far sollevare di nuovo i ribelli assopiti. — Ribellione simultanea degli indigeni. — Abbandono in cui è lasciato l'Ammiraglio. — Egli pensa a fuggire sul mare la rabbia de' suoi nemici. — Assistenza miracolosa che riceve il giorno di Natale nel momento più pericoloso. — Scoperta di nuove miniere. — Partenza di Ojeda: sommissione degli indigeni: obbedienza sincera di Roldano. — Complotto degli antichi complici di Roldano contro la sua vita. — Arresto, giudizio e punizione de' colpevoli. — Riforme amministrative, sicurezza e miglioramento della colonia: principii di prosperità ad Hispaniola.

§ I.

Mentre l'Ammiraglio credeva i ribelli partiti per la Spagna, essi avevano determinato di non volersi più imbarcare. La vita che menavano negli stati di Xaragua li ratteneva colle sue attrattive. Sotto pretesto che le navi non erano giunte nel termine prefisso di cinquanta giorni, e ch'erano male equipaggiate, i faziosi ricusarono di salirvi. Fatto sta che le caravelle non arrivarono che al principio d'aprile a Xaragua: ma esse avevano patito tempeste e tocchi sì fatti guasti, che bisognò tempo per ristorarli. Una lettera dell' Ammiraglio, spiegando ai ribelli questo ritardo per causa di forza maggiore, non fu che un nuovo argomento di oltraggi e di beffe. Riconoscendo Carvajal, che tornerebbe inutile discutere con que' sordi volontari, non insistè che fossero eseguiti i fatti accordi: tennesi pago di far provare il loro rifiuto dal notaro Francesco di Carai, e di compiangere Roldano che avesse così poca autorità da non potersi far obbedire da quegl' insubordinati; indi si accomiatò. Roldano volle cortesemente accompagnarlo: montarono a cavallo: quando furono addentro nelle foreste, il giudice cospiratore, che cavalcava silenzioso e rifletteva sulla difficoltà di governar genti che non si potevano dirigere, gli dichiarò improvvisamente che

si arrendeva alla perfine a' suoi consigli; ch'era impaziente di far cessare la discordia; e che se gli otteneva un nuovo salva-condotto, andrebbe incontanente all'Ammiraglio a proporre un componimento conveniente sotto tutti i rispetti; ma che, per riuscire a bene in questa faccenda, bisognava serbare il più impenetrabile segreto. Carvajal tornò lieto a San Domingo. Colombo gli diede incontanente il salva-condotto; e per infondere maggior fidanza ai ribelli, i capitani di mare Carvajal, Coronel, Pedro de Ferreres, del paro che Alonzo Malaver, Diego de Alvarado e Raffaele Cataneo, idalghi avuti in grande estimazione, guarentirono colla loro firma l'inviolabilità del salva-condotto [1], per tutto il tempo che durerebbe il negoziato. Noi non possiamo tacere fra questi di un galantuomo, buon cristiano, Cristobal Rodriguez soprannominato *la lingua*, perchè fu il primo castigliano che parlò l'idioma principale d'Haiti: l'Ammiraglio lo aveva incoraggiato a questo studio [2]: con una costanza eguale al suo disinteresse, Rodriguez rese grandi servigi al governo dell'isola, espose sovente la propria vita in mezzo agl'indigeni, e diventò, quale interprete, l'ausiliario zelante de' Francescani.

Poco dopo, Cristoforo Colombo, seguendo l'esempio del Buon Pastore che cerca la pecorella smarrita, andò egli stesso ad incontrar Roldano con due caravelle nel porto d'Azua. Invece di essere tocco di una bontà alla quale aveva perduto tutti i diritti, Roldano montò sulla caravella dell'Ammiraglio, e fece alteramente le sue condizioni come da vincitore: si obbligava a deporre le armi mediante: 1.° il suo ristabilimento nella sua carica di gran-giudice, che diventerebbe inamovibile: 2.° una dichiarazione che le controversie sopraggiunte erano il frutto della malevolenza e di falsi rapporti; 3.° l'espulsione dall'isola e la partenza immediata in Ispagna di quindici persone che si riserbava di far conoscere: 4.° il diritto di residenza, coi vantaggi che vi erano annessi, accordato a tutti gli uomini della sua masnada.

[1] Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, t. I, lib. VI, § 49.

[2] Herrera, *Storia dei viaggi nelle Indie occidentali*, Decade I, lib. IV, cap. VIII.

Nonostante l'enormità di queste pretensioni, l'Ammiraglio le approvò per amore della pace. Incontanente Roldano fu a terra per proporre a' suoi compagni queste basi del trattato. Per due giorni quegli spiriti turbolenti si agitarono, e s'inasprirono nell' esaminare e scandagliare gli articoli: finalmente gli aggravarono di condizioni eccessive, l' ultima delle quali portava, che, se il governatore contravvenisse ad un solo articolo, essi avrebbero il diritto di radunarsi, e di ottenerne l'esecuzione con quei mezzi che giudicassero convenienti. Quest'era il colmo dell' insolenza e dell'insulto. Nondimeno, cedendo all' inesorabile necessità, l' Ammiraglio dovette apporre la sua firma a quella oltraggiosa stipulazione. Solamente la modificò un poco, aggiungendo che la consentiva, se però essi medesimi obbedissero agli ordini dei Re, a' suoi e a quelli de' magistrati da lui eletti: questa condizione espressa egli la fece inserire nella lettera di nomina di gran-giudice data a Roldano: ma appena l'ebbe veduta, costui si levò pieno di insolenza, comandò si cancellassero quelle parole; e appellandosene alla brutalità de' suoi complici, minacciò di far impiccare subitamente chiunque ardisse contraddirlo. Anche in ciò l'Ammiraglio dovette arrendersi alla volontà del suo servo, ingrato e ribelle.

Questa moderazione calmava appena l' arroganza del tradimento trionfante. Dappertutto, Roldano si faceva innanzi come la sola autorità sussistente, anche sotto gli occhi dell'Ammiraglio. A San Domingo, sempre attorniato dai malcontenti e dai nemici dichiarati dei Colombi, egli offendeva, molestava e minacciava apertamente chiunque aveva ricusato di far parte della sua fazione: costrinse un onest' uomo, Rodrigo Perez a dismettersi dal suo ufficio di luogotenente del giudice, perchè voleva investirne il proprio complice, Pedro Riquelme, stanziato a Bonao, col segreto pensiero di fortificarvisi.

Il racconto di questi oltraggi ci rende nauseati. La tristezza va del paro coll' indegnazione a vedere il rivelatore del Nuovo Mondo, l' eroe cristiano, obbligato a contrastare con siffatti ribaldi, ridotto ad accettare le condizioni di un servo atrocemente ingrato, minacciato nella sua potestà e nella sua esistenza da sfacciati idalghi, da soldati nemici della disciplina,

da operai infingardi, da condannati a cui egli aveva procurato il mezzo facile di andar debitori a sè medesimi della loro riabilitazione.

Per giunta a questi ostacoli, invece dell' efficace protezione che Colombo si aspettava dai Re, ricevette una risposta scritta sotto l' ispirazione di don Juan di Fonseca, i cui termini ambigui indicavano disposizioni equivoche. Gli si diceva che i Sovrani avevano ricevuto le sue lettere. Rispetto alla ribellione di Roldano, essendo questo affare di grande conseguenza, le loro Altezze lo esaminerebbero attentamente, e, senza frapporre ritardo, vi rimedierebbero. Il rapporto dell' Ammiraglio così preciso e completo, non aveva convinto i Monarchi: le denunzie calunniose avevano prevalso nel loro spirito. Così, la superiorità de' suoi disegni, le sue geste miracolose, i pericoli, le fatiche, tutti i suoi sforzi per la grandezza e la gloria della Spagna, non riuscivano a contrabbilanciare le calunnie d' uomini vili e perversi: bastava accusarlo per essere accolto. L'ingiustizia della corte non avanzava forse la cieca animosità dei ribelli, spiriti volgari o rozzi? Colombo sacrificava la propria vita, e quella de' suoi fratelli agl' interessi della corona di Castiglia, senza riuscire ad ispirare ai Re la nobile fiducia di cui era sì degno, e che sarebbe stata la prima ricompensa per un tal cuore. . . .

Questa convinzione desolante, che avrebbe atterrata qualunque volontà, fuor della sua, non lo impedì di seguitare il suo piano di riorganizzazione della colonia. Per prima cosa, cercò di guadagnare colla dolcezza e gl' interessi materiali, gli antichi compagni di Roldano, dando ad essi terreni da coltivare; solamente le concessioni furono divise per modo che i ribelli si trovarono disseminati sopra una grande superficie, separati gli uni dagli altri, ed a gran distanza dalle altre abitazioni. Compose una compagnia d' uomini scielti, il cui attaccamento non era meno provato della moderazione e del valore, affinchè potesse, ad un tempo, riscuotere i tributi degli indigeni, mantener la pace fra loro e gli Spagnuoli e rintuzzare subito tostochè nati, i costoro traviamenti. Si disponeva a liberare la colonia dagli incorreggibili, che non volevano ad alcun patto la-

vorare, e fra gli altri di quindici individui, la cui turbolenza intrattabile era stata dinunziata dal medesimo Roldano.

Incaricò i due onorevoli alcaldi, Garcia di Bartantes e Michele Ballester di andare in Castiglia a sostenere alla corte le sue dimande relative al reggimento interno della colonia. Affinchè potessero illuminare i Re sulla ribellione di Roldano, e il bisogno urgente de' provvedimenti ch' egli aveva dovuto prendere, consegnò loro le informazioni e i processi cominciati contro ai ribelli al suo ritorno. Di nuovo l'Ammiraglio insisteva per l'invio di un giudice integro e dotto, che mettesse fine alle accuse contro il suo rigore e la sua durezza.

Giovandosi di questa partenza, molti malcontenti s' imbarcarono, menando seco alcune donne indiane, le quali erano madri, o poco stavano a diventarlo: per giunta trassero seco di soppiatto alle caravelle, e per forza, alquante schiave, contro il divieto espresso dell'Ammiraglio.

§ II.

Ma prima che partissero le caravelle, voci sinistre giunsero dall' estremità nord-ovest d'Hispaniola, essere, cioè, in pronto una ribellione generale. I Ciguaiani, più battaglieri e più impazienti del giogo straniero che non era il rimanente degl' isolani, si erano levati in armi. L'Ammiraglio spedì contra di essi in gran fretta l'Adelantado con quanti combattenti aveva disponibili.

Mentre suo fratello era separato da lui da popoli ribellati, e San Domingo giaceva quasi senza mezzo di difesa, notizia anco più grave gli giunse dal lato opposto dell'isola; quattro caravelle erano entrate nel porto di Jaquimo. Alonzo di Ojeda, già protetto e favorito dall'Ammiraglio, e allora creatura di Giovanni Fonseca, le comandava. Violando i privilegi conceduti dai re all' Ammiraglio, er' approdato alla costa di Paria, nel golfo delle Perle; e traeva di là oro e schiavi. La sua temerità, incoraggiata dalla protezione di Fonseca, gl' ispirò l'idea di precipitare la caduta di Colombo, impadronendosi del suo po-

tere e della sua persona: offrì agli Spagnuoli che dimoravano ne' dintorni del porto Jaquimo di liberarli dalla tirannia dei Colombo: pretese che questi stranieri, caduti nella disgrazia del Re, non erano più sostenuti a corte che dalla Regina, la cui salute, dacchè aveva perduto il figlio, non lasciava speranza di guarigione; che oggimai don Juan Fonseca, suo patrono, era il solo arbitro delle Indie: dicevasi autorizzato ad assumere il governo temporaneo dell'isola, di buon accordo con Carvaial [1], e propose di far pagare immediatamente la loro paga arretrata a quelli che volessero muovere con lui sopra San Domingo.

Gli antichi compagni di Roldano, incapaci di ricusare un' occasione di ribellione, applaudirono a questa proposta. Avendo Ojeda riunito i più audaci di cotai nemici della quiete, volle costringere a ingrossare la sua fazione i coloni pacifici, o meno proclivi alla disubbidienza, e assalì improvvisamente nella notte le loro abitazioni.

Quando l'Ammiraglio ricevette queste brutte notizie, non aveva forze di cui disporre; anzi le intenzioni sospette della debole guarnigione di San Domingo crescevano i suoi timori: non gli rimaneva alcun mezzo di far fronte a tanti pericoli, di comprimere la sollevazione degli Indiani, di tenere in rispetto gli antichi ribellati e di respingere gli assalitori venuti d'oltremare. Allora l'unico partito che gli rimaneva era forse il primo de' suoi pericoli, e sicuramente la più crudele delle sue umiliazioni; non gli rimaneva, cioè, che di porsi sotto la protezione del traditore Roldano. Ma come dubitare che sin dalla loro prima conferenza il gran-giudice e l'Ojeda, uomini ad ugual modo violenti ed ambiziosi, non si fosser accordati per abbattere il potere legittimo, e soppiantarlo? La defezione si era dichiarata fra' subordinati dell'Ammiraglio: uno dopo l'altro l'abbandonavano in così gran cumulo di pericoli.

[1] « Ei se ostento con todo el favor del obispo Fonseca, arbitro en los negocios de las Indias; y finge tener provisiones para tomar parte en el mando de la colonia junto con Carvajal. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 53.

A questo assalto dei nemici di fuori, che venivano a ridestare la ribellione sopita, ed a rafforzare la sollevazione degl' indigeni, l'Ammiraglio riconosceva la segreta ispirazione degli uffici di Siviglia. Ricordando l'ingratitudine della corte, la costante malevolenza del re Ferdinando, mal mascherata da fredde cortesie; vedendo la sua autorità senza sostegno in Ispagna, senza rispetto nell'isola e senza forza esecutiva; la sua vita e quella de' suoi fratelli minacciate continuamente da scherani avvezzi ad ogni misfatto; sentendo il proprio isolamento, l' impotenza che ne conseguiva, la rovina degli Indiani, cui gli eccessi d'empi cristiani ributtavano dal cristianesimo, Colombo provò una grande sazietà degli uomini. Allora, umiliata sino all'amarezza, vacillante sotto il peso di tante afflizioni, quella grande anima, che non si era unqua lasciata dominare da tema e abbattimento, giacque presa da mortale tristezza.

Correva il giorno anniversario della nascita del Salvatore, 25 dicembre del 1499 [1].

La valentia di Colombo, fin allora invitta, cesse improvvisamente: il suo spirito fremette d'orrore al pensiero dell' assassinio che gli era destinato: l'istinto della conservazione fu il solo che gli restasse; e per la prima volta l' Ammiraglio pensò alla salvezza della propria vita. Risolvette di gettarsi, in un co' suoi fratelli, sopra una caravella, e fuggire sull'Oceano la rabbia de' suoi nemici. Ma in mezzo ai più sinistri timori de' suoi ufficiali e delle mortali angosce del suo cuore, non invocò Dio invano [2]. La Provvidenza, che gli aveva le tante volte dimostro di tutelarlo, venne personalmente in suo aiuto: una voce dall' alto gli disse: « Ti rialza, uomo di poca fede: che temi tu? Non sono forse io qui! [3] Fa cuore, non ti abbandonare alla tristezza ed allo spavento, io provvederò a tutto. »

[1] « Il giorno di Natale del 1499 havendomi tutto il mondo abbandonato, fu assalito con guerra da indiani e da cattivi cristiani... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXIV.

[2] « Così á punto de desesperar, recurrió al auxilio de Dios, y fué consolado como milagrosamente. » — Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo*, lib. VI, § 56.

[3] « Mi soccorse all' hora Nostro Signore, dicendomi; o huomo di poca

§ III.

Diffatti, secondo il misterioso annunzio dell'ausiliario divino, le cose mutarono incontanente aspetto. Prima che il giorno cadesse udì che si erano scoperte immense miniere d'oro. Lungi dal voler dividere la potestà con Ojeda, Roldano allora non pensò che a respingere dall'isola questo emolo pericoloso. La lotta fu viva fra' due avversari, degni l'uno dell'altro per audacia, astuzia, e forza fisica. Finalmente, dopo una serie di strani e drammatici incidenti, Roldano costrinse Ojeda a risalire le sue caravelle.

La facilità che aveva avuto l'Ojeda di procacciarsi partigiani fra gli antichi ribellati, fece riflettere seriamente Roldano, e gli ispirò il desiderio di sostenere omai sinceramente l'autorità dell'Ammiraglio, donde traeva forza la sua.

Appena videro il gran-giudice assicurare l'esecuzione degli ordini dell'Ammiraglio, e adoperarsi al ristabilimento dell'ordine, i suoi antichi complici gli posero grandissimo odio.

In quel mentre un giovane idalgo, Fernando di Guevarra, cugino di Adriano di Mogica, ch'era stato uno dei capi di sezione nella ribellione di Roldano, venne a Xaragua per imbarcarsi sulle navi d'Ojeda, perchè l'Ammiraglio lo aveva bandito dall'isola a motivo dello scandalo che cagionavano a San Domingo i suoi depravati costumi. Ma, quando giunse, le caravelle del turbolento favorito di Fonseca erano già partite. Roldano gli permise di dimorare a Xaragua finchè l'Ammiraglio avesse deciso sulla sua sorte. Fernando di Guevarra, giovandosi della sua bella presenza e della sua eleganza, si era fatto ammettere alla corte della regina Anacoana, e osava aspirare alla mano di sua figlia, la giovane Higuenemota. Avendo saputo guadagnare le buone grazie della leggiadra principessa, ottenne da sua madre consenso di matrimonio, cui pareva volesse legittimare col sacramento della Chiesa. Ma sia che lo

fide non haver paura, io sono. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXIV.

stesso Roldano andasse preso di quella vaga giovane, come ha detto Las Casas, o che non credesse gran fatto verace la promessa dello sfacciato libertino, o sia altresì che non potesse tollerare, nello stato precario in cui era Fernando di Guevarra, un matrimonio che avrebbe dato qualche importanza politica ad un uomo percosso amministrativamente dal Vice-re, il gran-giudice significò a Guevarra, che dovesse immantinente partirsi di là, dove aveva temporaneamente preso la sua stanza.

Non ostante quest'ordine, cattivato da Higuenemota, il giovane idalgo non sapeva strapparsi al luogo ov'ella dimorava. Informato di questa disobbedienza, Roldano chiamò a sè Guevarra, lo sgridò severamente, rimproverandolo che abusava della confidenza di una donna così eminente qual era la regina Anacoana; slealtà che il grande Ammiraglio non perdonerebbe sicuramente. Guevarra lo supplicò di lasciarlo a Xaragua. Ma Roldano essendosi mostrato inflessibile, egli fece mostra di rassegnarsi. Tuttavia il gran-giudice venne a sapere che, invece di obbedire, Guevarra si era nascosto nel palazzo medesimo della regina, ed aveva mandato a cercare un prete per battezzare la sua fidanzata. Roldano gli fece intimare di uscire incontanente dagli stati di Xaragua, e di andarsi a presentare in persona all' Ammiraglio.

Lungi dall'obbedire il prosontuoso idalgo rispose con minacce a tali ingiunzioni, e ordì con alcuni malcontenti un complotto contro la vita del gran-giudice. Essi convennero d' impadronirsi di lui per sorpresa, e di accecarlo. Roldano, appunto allora, preso da oftalmia, non usciva della sua stanza. Informato del loro disegno, comprese che un atto vigoroso era il solo che potesse prevenire una nuova ribellione; mandò subito l'ordine d'imprigionare Fernando di Guevarra e sette suoi complici. Il loro improvviso imprigionamento venne eseguito nel palazzo medesimo di Anacoana e sotto i suoi occhi: incatenati questi otto, furono condotti nella cittadella di San Domingo.

Udendo la prigionia di Guevarra, suo cugino Adriano di Mogica, già complice di Roldano, divenne furibondo contra di lui: partì incontanente per Bonao, luogo di riunione de' primi ribel-

lati, ove dimorava Pedro di Riquelme, l'amico più intimo di Roldano. Non fu cosa difficile al Mogico di sollevare gli abitatori di Bonao, e di trarre a sè anche Pedro di Riquelme, di cui Roldano si teneva tanto sicuro, che lo aveva nominato luogotenente del giudice. Adriano di Mogica capitanava una schiera grossa di numero, e piena di audacia: voleva non solamente finirla con Roldano che aveva in conto di traditore, ma porre altresì a morte l'Ammiraglio.

Fatto Roldano consapevole del loro disegno, li seguì di soppiatto senza che se ne avvedessero: poi, una notte, in cui i principali cospiratori erano convenuti a ritrovo, che reputavano segretissimo, il gran-giudice, uomo ardimentoso, gagliardo del corpo e molto valente nelle armi, arrivando improvvisamente con sette servi e tre soldati risoluti, irruppe improvvisamente su quel conciliabolo, s'impadronì di Mogico e di alcuni suoi complici, e li condusse tutti incatenati nella cittadella di San Domingo.

Incontanente Roldano mandò il suo processo verbale del fatto incarceramento all'Ammiraglio, chiedendo i suoi ordini.

L'Ammiraglio er' allora occupato a fortificare la Concezione: questa notizia fu per lui una grande afflizione, ed un grave imbarazzo. Egli aveva risoluto di « non torcere mai capello ad alcuno: » e si fu versando lagrime [1], che rispose al gran-giudice, che, poichè quegl' incorreggibili perturbatori avevano fatto senza ragione e motivo un nuovo tentativo di ribellione, dovesse far giustizia del loro delitto conforme alle leggi del regno. Perciò Roldano istituì immediatamente il loro processo. Adriano di Mogica, quale autore della cospirazione, fu condannato alla pena di morte; e i suoi complici, secondo il loro grado di colpabilità, al bando od al carcere. Il Mogica venne passato per l'armi sulle mura della cittadella. Alla vista del supplizio il rodomonte idalgo preso di spavento, e sperando forse che i suoi antichi amici

[1] Propriamente le parole di Cristoforo Colombo. — « Yo tenia propuesto en mi de no tocar el cabello á nadie, y á este por su ingratitud con lagrimas ne se pudo guardar, así como yo lo tenia pensado. » — *Carta del Almirante al Ama del principe Don Juan.*

verrebbero a liberarlo, respingeva il confessore, affine di guadagnar tempo, e protrarre il terribile momento. Roldano, indegnato della sua codardia, comandò fosse gettato dall'alto delle mura nel fosso [1]. Rispetto a Guevarra il gran-giudice lo tenne in prigione sino al 13 giugno, e allora lo mise nelle mani di Gonsalvo il Bianco, commettendogli di condurlo all'Ammiraglio, ch' era ancora alla Concezione.

I contumaci, condannati regolarmente, erano agli estremi. L'Adelantado da un lato, e il gran-giudice dall'altro mettevano contro di essi ad esecuzione la sentenza criminale ovunque veniva loro fatto di sorprenderli: perciò conducevano seco un prete, affinchè questi miserabili potessero almeno confessarsi e ottenere l'assoluzione.

La prontezza del castigo, l'inflessibilità del gran-giudice, la sua deferenza ai menomi desiderii del Vice-re, fecero cader di animo i ribelli, i quali presero la fuga. Gli uomini ben intenzionati sentironsi assicurati, gl' indigeni rientrarono sotto l'obbedienza della Castiglia, e ricominciarono a pagare i tributi. I coloni pacifici poterono intraprendere i gran lavori di coltura a cui gl'incoraggiava l'Ammiraglio. Si moltiplicavano le piantagioni, i greggi e gli armenti crescevano: la tranquillità regnava in tutta l'isola, e uno Spagnuolo isolato poteva traversarla con sicurezza, anche senz' armi. Già un certo numero d'Indiani cominciavano a vestirsi, a vivere all'europea, a dimandare il battesimo, a dismettere la loro vecchia usanza delle abitazioni isolate, lo che permetteva d' istruirli più facilmente nella religione cristiana. L'avvenire della colonia si annunziava sotto felici presagi. L'Ammiraglio si teneva sicuro, che, prima di tre anni, i soli diritti regi riscossi nell'isola ammonterebbero per lo meno a

[1] Approfittando dello sbaglio di Herrera, una certa scuola ha completamente snaturato questi fatti, attribuendoli a Colombo, che in allora era assente, e non li conobbe poi che per deplorarli. Abbiamo dovuto inserirli qui, conforme alla verità, e non dietro una versione contro la quale anticipatamente protestavano le proprie testimonianze di Cristoforo Colombo, e del figliuol suo Don Fernando.

più di sessanta milioni annuali; diffatti, cinque anni dopo oltrepassavano i cento.

Ma già per l'influenza degli uffici di Siviglia, in quel tempo stesso, si apparecchiava tale avvenimento che doveva mutare i destini degli Indiani, distruggere le più dolci speranze di Cristoforo Colombo, allontanare dal giogo del Vangelo que' figli delle foreste, e dare la loro razza in preda alla disperazione ed alla distruzione.

CAPITOLO SESTO

Nimicizia segreta del re Ferdinando contra l'Ammiraglio. — Preoccupazioni della Corte contra la sua amministrazione. — Arrivo a Siviglia dei malcontenti tornati da Hispaniola. — Gli uffici li suscitano a presentare le loro lamentanze al re. — Essi vanno a Granata a inquietare colle loro grida la Corte. — Le influenze della Corte determinano la Regina a nominare un commissario per giudicare e punire gli autori delle turbolenze che hanno afflitto la Spagnuola. — Nomina del commendatore Bobadilla. — Poteri straordinari ond' è investito. — Secondo arrivo di malcontenti che tornano dall' isola, o ne sono stati scacciati. — Essi vendono come schiavi degli Indiani che avevano di nascosto imbarcati sulle caravelle. — La Regina annulla questa vendita, e comanda di rimandar liberi quegl'Indiani ai loro paesi. — Viaggio d' Isabella a Siviglia. — Ella accorda la spedizione dei poteri dati al commendatore Bobadilla, e affida gl' Indiani alle cure de' Religiosi di San Francesco.

§ I.

Affine di apprezzare esattamente la cagione del fatto che siamo per descrivere, bisogna che ci trasportiamo al tempo in cui Cristoforo Colombo era partito pel suo terzo viaggio.

L'insulto fattogli da Jimeno di Bribiesca fu premiato colla promozione del ribaldo all'ufficio di pagatore generale della marina. Giovanni di Fonseca guiderdonava come un servigio reso alla corona ogni odio dichiarato contro la famiglia de' Colombo. Il mal volere del re Ferdinando contro di essa non era più un mistero. Il monarca invidiava la celebrità del grand'Uomo; e ingelosiva dell'alta opinione, e del rispetto affettuoso che aveva per lui concepito la Regina. La costante fiducia d' Isabella irritava l'egoistica suscettibilità di suo marito. Fin dall' anno 1496, egli era dispiacente del titolo di Vice-re stato dato ad uno straniero, la qual cosa parevagli scemasse la maestà della sua propria corona. Nelle sue lettere non lo chiamava mai con altro appellativo che con quello di Ammiraglio delle Indie. I titoli di Vice-re e di governatore perpetuo erano maliziosamente passati sotto silenzio.

La nuova scoperta della terraferma, e le profonde osservazioni di Colombo su quelle regioni ignorate, la spedizione delle perle, de' veli dipinti, e de' gioielli d'oro procedenti da quelle contrade misteriose, avevano soddisfatta la Regina. Tuttavia non iscrisse punto ella medesima, ma incaricò della risposta il vescovo ordinatore della marina, il quale, nell'accusare a Colombo la ricevuta delle sue lettere e relazioni, lo biasimò di non avere più presto informato i Re della avvenuta ribellione, alla quale, diceva, essi avrebbero prontamente rimediato. Quanto a Ferdinando, non trovava che i risultati di quelle spedizioni avessero sin allora ristorato le anticipazioni del tesoro; e non vedeva nella persona dell'Ammiraglio che una occasione di sterile dispendio; onde prestava compiacente orecchio a' suoi accusatori.

I malcontenti tornati dall'Hispaniola, o scacciati di là, diffondevano a Siviglia le calunnie che i partigiani di Roldano avevano messe fuori a' danni del Colombo. Non si può negare che costoro non fossero mossi e suscitati da un interesse medesimo, e non sembrassero eseguire segrete istruzioni. A Siviglia dovevano riscuotere la loro paga arretrata; perocchè solamente a Siviglia potevano effettuarsi validamente i pagamenti per le spese coloniali. Ma pei loro rifiuti o per le loro insinuazioni, gli uffici della marina determinarono una cinquantina di questi infingardi ad andarsene a Granata per chiedervi al Re Cattolico il pagamento dei loro crediti. Quest'impudenti osarono stanziare nel cortile stesso dell'Alhambra, e aspettarvi l'uscita del Monarca per inquietarlo colle loro interpellazioni e col grido pagate! pagate! [1] che facevano risuonare dietro la sua carrozza. Anzi un giorno ardirono comprare due gran panieri di uva, formanti la carica di un mulo e porsi a mangiarla sotto le finestre di Ferdinando, gridando, che, la mercè dell'ingratitudine del Re e dell'Ammiraglio, era quello l'unico alimento permesso alla loro miseria. Quando, per caso, comparivano i

[1] Se il Re Cattolico usciva fuori tutti lo circondavano e toglievanlo in mezzo, gridando « paga, paga. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXV.

figli di Colombo, cui l'ufficio di paggi della Regina obbligava a traversare i cortili del palazzo, quest' impudenti infingardi mettevano tali grida che salivano al cielo, e inseguivano i due paggi schiamazzando « ecco i figli dell'Ammiraglio delle mosche, di colui che ha trovato le terre di vanità e di menzogna, per la sciagura e la sepoltura dei gentiluomini di Castiglia! [1] »

La strana pazienza del Re, a questi richiami insolenti, la libertà lasciata a costoro di starsene nel cortile del palazzo per ispiare l'uscita del Sovrano, e rinnovare quegli insulti, dice abbastanza chiaro che l' astuto Monarca, dissimulato fin ne' più intimi rapporti della vita, aveva qualche interesse a tollerare tali oltraggi: consentiva che gridassero forte, onde nessuno potesse ignorar la cosa: le loro grida penetrarono sin negli appartamenti della Regina.

Accuse fatte in simil guisa dovevano essere intese: e la Regina voll' essere informata della verità.

Quelle genti si lamentavano della miseria a cui gli aveva ridotti l'Ammiraglio dopo di averli oppressi con fatiche durissime e mali trattamenti: attribuivano a lui così la loro malattia, come la povertà loro: lo accusavano di voler far morire tutti i veri idalghi, affinchè, non avendo più sotto i suoi ordini che gente vile e rozza, gli fosse facile di farla ribellare ai Re, e lui dichiarare sovrano indipendente [2]; che a tale scopo si er'accordato con certi cacichi: che impediva di lavorare alle miniere per timore che si conoscessero troppo presto le ricchezze che riserbava per sè solo: per questo aveva sulle prime sperato di nascondere ov' erano le perle, e non si era deciso a parlarne se non dopo che la sua scoperta erasi divulgata. La sua avidità, dicevano, era eguagliata solo dalla sua superbia. Egli si faceva

[1] Gridavano fino al cielo, e ci perseguitavano dicendo « ecco i figliacoli dell' Ammiraglio de' mosciolini, di colui che ha trovate terre di vanità e d'inganno per sepoltura e miseria de' gentiluomini castigliani. — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXV.

[2] « Comincierono adunque questi nobili á publicare per tutta la corte, come Colombo e suo fratello trovandosi richissimi, si volevano dell'isole impatronire e farsi signori di tutti i paesi ritrovati. » — Girolamo Benzoni, *la Historia del Mondo Nuovo*, lib. I, p. 23, verso.

un piacere di umiliare i Castigliani, sopratutto i gentiluomini. Durante la carestia se chiedevano il permesso di andare in cerca di viveri, l'Ammiraglio lo concedeva; indi negava di aver data una tale facoltà, e per questo, senza remissione li faceva appiccare. Del paro lo accusavano di avere impedito ai Religiosi di battezzare Indiani, perchè amava meglio farli schiavi che cristiani.

Queste accuse erano sì gravi e sì fattamente opposte al carattere dell'Ammiraglio, che cadevano per la loro medesima esagerazione. D'altronde, nessuna di tali odiose imputazioni era fatta per iscritto, e firmata da uomini conosciuti: la Regina non prestò loro grande attenzione.

Ma se l'Ammiraglio aveva spedito una relazione particolarizzata sulla ribellione di Roldano, colui aveva mandato alla sua volta alcune memorie ai suoi amici di Siviglia. Tutti gli atti dell'amministrazione dell'Adelantado e di suo fratello l'Ammiraglio, erano in quelle carte abilmente falsati. In qualunque modo, anche lasciando star l'odio e l'esagerazione, era chiarita la gravità della situazione: l'Ammiraglio la confessava, dimandando che gli fosse spedito un giudice, e un capo-ragioniere. Le apparenze lo accusavano tanto maggiormente, perchè il principale autore della sollevazione era un uomo di sua scelta, un suo obbligato, il quale, contuttociò, non aveva potuto sopportare, come gran-giudice, gli atti di violenza e di tirannia commessi in sua presenza. Gli spiriti erano disposti a credere facilmente a siffata accusa, perocchè, si diceva, prima della sua partenza da San Lucar, che l'Ammiraglio, nel porto, quasi sotto gli occhi dei Re, aveva dato segno della sua violenza e della sua brutalità. D'altra parte, l'elezione di quel Roldano, che ora suscitava tali imbarazzi, accusava l'imperizia amministrativa di Colombo; e la sua opinione sulla schiavitù degl' Indiani, non ostante le risoluzioni così formali della Regina, attestava la sua ostinazione. Era dunque necessario, per rimediare a tale stato di cose, eleggere un commissario istruttore, un magistrato illuminato, che andasse, secondo la dimanda dello stesso Ammiraglio, ad amministrare la giustizia nell'isola, e cominciasse per fare il processo ai ribelli: durante queste

processo, si scoprirebbero senza dubbio le cagioni del male: si provvederebbe poscia ai mezzi di rimediarvi.

La Regina approvò questo partito.

Un giudice illuminato sarebbe stato un benefizio per la colonia. Ma, per mala ventura, invece d'un giureconsulto, dimandato dall'Ammiraglio, fu eletto, qual magistrato, un uomo di spada, il commendatore Francesco di Bobadilla, che godeva della stima di Fonseca, ed era in gran credito a corte. Certamente della costui incompetenza andò conscia la Regina, perchè, invece di nominarlo giudice superiore dell'isola, con decreto del 21 marzo 1499 non lo munì che di una commissione speciale di assumere informazioni intorno le sollevazioni avvenute alla Spagnuola, di procedere contro coloro che si erano ribellati, di farli imprigionare [1], di sequestrare i loro beni e di giudicarli, presenti o contumaci, nel civile e nel criminale, col più gran rigore delle leggi.

Fin qui tutto andava per lo meglio.

Ma importava a quelli che volevano distruggere l'autorità di Colombo di far convertire questo mandato speciale in titolo definitivo, mercè cui spodestare finalmente l'Ammiraglio. Dopo due mesi d'intrighi astutamente mascherati, giunsero a fare ammettere la ipotesi, che, se, per mala ventura, il risultato delle informazioni del commissario regio fosse per fornire la prova dell'incapacità amministrativa dell'Ammiraglio, e giustificare o scusare la ribellione di Roldano, importerebbe di provvedere senza ritardo a riparare mali così inveterati: dimodochè nella nomina di Bobadilla al governo delle Indie sembrò antiveduto il caso della surrogazione dell'Ammiraglio: e così, il 21 seguente maggio, un'ordinanza reale conferì al commendatore Bobadilla [2] il governo delle Indie.

Tuttavia, nel timore che l'Ammiraglio, giovandosi de' suoi privilegi e trattati colla corona di Castiglia, che gli assicuravano il governo perpetuo delle regioni da lui scoperte, volesse mante-

[1] *Comision al comendador Francisco de Bobadilla.* — Coleccion diplomatica. — *Documentos,* n° CXXVII.

[2] Coleccion diplomática. — *Documentos,* n° CXXVIII.

nervisi coll'aiuto delle forze di cui disponeva, fu dato ordine a lui ed ai suoi fratelli per decreto reale del medesimo giorno, di dover consegnare al commendatore Bobadilla le fortezze, i castelli, le navi, le armi, l'artiglieria, le munizioni, i cavalli, i greggi [1], non che ogni altro oggetto appartenente alle loro Altezze.

Però, quantunque la Regina fosse stata insidiosamente tirata a supporre possibile il caso della surrogazione di Colombo, e perciò a firmar gli atti che n'erano la conseguenza necessaria, pure non si ottenne senza nuovi sforzi questa lettera di credenza per la quale Bobadilla poteva operare a suo piacere, e porsi immantinente in possesso del governo delle Indie. Cinque giorni di esitazione e di lotta interiore trascorsero prima che i raggiri di don Juan Fonseca, segretamente secondato dall' appoggio di un'altra influenza, estorquessero ad Isabella la firma di quest'ordine [2] che lasciava il Vice-re delle Indie in balia di Bobadilla.

Tuttavia, nonostante il consenso dato alle pretensioni amministrative suggerite apparentemente dalla prudenza, Isabella differì tal cosa più di un anno prima di permettere che si attuasse ciò contro di cui protestavano le voci del suo cuore. L'amicizia della Regina pel grand'Uomo non fu meno ferma di quello che fosse costante l'odio de' suoi nemici: ella sperava sempre di ricevere qualche notizia favorevole che fossse per ristabilire il credito dell'Ammiraglio.

Tutti gli scrittori hanno a torto affermato che il motivo che fece scadere Colombo dall'affezione della Regina fu l'arrivo delle caravelle che riconducevano dall'Hispaniola i malcontenti e i colpevoli, accompagnati da un carico di schiavi. Questo è uno dei tanti errori dei biografi, procedente dal modo leggero e superficiale con cui fu sempre scritta la storia dello scopritore del Nuovo Mondo.

I partiti presi contra Colombo avevano la data del 21 marzo,

[1] « Y casas y navíos y armas y pertrechos y mantenimientos y caballos y ganados, etc... » — *Coleccion diplomática.* — Doc., n° cxxix.

[2] *Carta de creencia.* — De Madrid á 26 de mayo de 1499. — *Coleccion diplomática,* n° cxxx.

21 e 26 maggio 1499; laddove l'arrivo delle due caravelle cariche di schiavi non avvenne che alla fine dell'anno, nel dicembre 1499.

Non fu, dunque, la spedizione di quel carico umano, che potè dar motivo alle disposizioni combinate contro l'Ammiraglio sei mesi prima. D' altronde, il fatto di una spedizione di schiavi in Castiglia non costituiva una violazione degli ordini dei Monarchi. Perocchè, s'era vietato di fare schiavi gl' Indiani disposti a convertirsi, e gl' indigeni pacifici, era lecito ridurre in ischiavitù e trasportare in Castiglia quelli di loro che avevano partecipato all' uccisione di Spagnuoli, del paro che i prigionieri côlti colle armi alla mano. Già il 18 ottobre 1498 l'Ammiraglio aveva spedito un certo numero di prigionieri senza che gliene fosse fatto aggravio. Nella sua adozione materna, la Regina certamente era contraria ad ogni partito di rigore verso gl'Indiani; li proteggeva, nè voleva udir parlare di schiavitù, così opposta all'eguaglianza cristiana. Ma essa non avversava la necessità della schiavitù qual mezzo di timore, e di azion repressiva. Mentre gli uffici della marina si mostravano indegnati contro Colombo per aver permesso a Spagnuoli di condur seco schiavi legali, col libero loro consenso, il protetto del vescovo ordinatore, Alonzo di Ojeda [1] tranquillamente, sotto gli occhi di que' teneri filantropi, effettuava la vendita degli infelici Indiani di Porto Ricco da lui rapiti, senza provocazione da parte loro, qual vero ladro di uomini. Mentre si faceva sì gran pompa di bugiarda virtù, la Regina firmava a Siviglia, il 5 giugno 1500, col notaro navigatore Rodrigo di Bastidas, un contratto nel quale si riserbava la quarta parte degli schiavi [2] ch'egli fosse per fare. Precedentemente la Regina aveva ordinato di

[1] La condotta di Ojeda, impunemente predatore e rubatore d'uomini, era tanto contraria all' umanità, che l'elemosiniere della sua squadriglia, non potendo reggere alla vista del suo ladroneccio, se ne fuggì e si rimase nascosto nei boschi della Hispaniola sin dopo la partenza delle sue caravelle. — Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali.* Decade I, lib. IV, cap. IV.

[2] *Asiento con Rodrigo de Bastidas.* — Regist. del archiv. de Ind. en Sevilla.

fornire al capitano di mare Juan di Lescano, cinquanta Indiani scelti fra gli uomini dai venti ai quarant'anni, per menar i remi sulle galere [1]: e tre anni dopo, Isabella, adottando francamente l'idea di Colombo, con decreto del 30 ottobre 1503, autorizzò i suoi sudditi nelle Indie a fare schiavi tutti i cannibali di cui si potessero impadronire: potevano venderli e comprarli senza incorrere pena, perchè, diceva essa, essendo trasportati nelle nostre contrade, e i cristiani avendoli al loro servizio, saranno più facilmente convertiti e attirati alla nostra santa fede cattolica [2]. Dunque la causa della disgrazia di Colombo non deve cercarsi in questa spedizione di schiavi, spedizione, d'altronde, della qual egli non era autore, e contro della quale aveva anzi protestato.

La rovina di Colombo fu causata dal viaggio della Regina a Siviglia.

Se eccettuiamo l'onorevole Francesco Pinelo, tesoriere, che dal proprio isolamento veniva condannato al silenzio, a Siviglia tutti i magistrati superiori della marina e delle colonie, e con essi tutta quanta la burocrazia, non avevano che una voce contro l'Ammiraglio delle Indie. A Siviglia, l'accusa contro Colombo era così generale e unanime, e l'opinion pubblica pronunziata così fortemente, che questa concordanza di biasimo soffocò la difesa che avrebbero potuto presentare il bravo Michele Ballester e Garcia di Barrantes. La Regina medesima finì col cedere al numero.

L'abbandono della Regina fu il trionfo di Juan di Fonseca. Colombo si trovò condannato senza essere stato udito, e giudicato sulle deposizioni de' suoi nemici.

Si giunse a provare alla Regina che l'Ammiraglio delle Indie, facendosi gioco della libertà degli Indiani, aveva donato ad ogni Castigliano uno o più indiani liberi, e innocenti d'ogni delitto, acciò ne cavasser danaro, vendendoli sui mercati dell'Andalusia. Isabella, ributtata all'idea di un simile oltraggio all' uma-

[1] Ordinanza 13 gennaio 1496. — *Suplemento primero á la coleccion diplomática*, n° XXXIII.

[2] *Provision para poder cautivar á los Canibales rebeldes.* — Apendice á la coleccion diplomática, n° XVII.

nità, dicesi che sclamasse: « con qual diritto l'Ammiraglio delle Indie dispone così de' miei sudditi? Chi gli ha permesso di fare liberalità di questa specie? » E incontanente fece pubblicare a Siviglia, a Granata e in altre città « che, sotto pena di morte, » tutti quelli che avevano ricevuto schiavi dall'Ammiraglio dovessero renderli per essere rimandati alle Indie. Ella incaricò la guardia del corpo Pedro de Torres [1] e alcuni altri ufficiali di ricevere questi disgraziati e di consegnarli poi al commendatore Bobadilla per imbarcarli. Il maggiordomo dell'arcivescovo di Toledo ne ricevette ventuno in deposito. Alcuni vollero dimorare con quelli che avevano seguito; fra gli altri una giovane, stabilita nella casa di Diego Escobar, dichiarò di voler rimanere in Castiglia e non ritornare più alle Indie [2].

L'indegnazione d'Isabella è naturale, al pensiero di una simile violazione de' più sacri diritti: ma come potè ella ammettere che l'Ammiraglio se ne fosse reso colpevole, ella che aveva letto in quell' anima eroica? Il suo errore non può spiegarsi che per l'infernale astuzia de' nemici di Colombo; certamente spinsero l'audacia sino a fabbricare prove materiali del delitto che gli attribuivano.

Colombo aveva dato a ciascuno spagnuolo che ripatriava, uno schiavo per servirlo; scegliendoli cioè fra gli schiavi legali, quelli, che, in virtù del diritto allora esistente, a pena della loro partecipazione alle uccisioni dei cristiani od alle ribellioni, si trovavano ridotti in ischiavitù; ed aveva conceduto ai Castigliani di condurre in loro vece le indiane che si erano con essi congiunte di legami, fosser anco meramente naturali: ma lungi dal far dono d'indigeni liberi e non percossi dalla legge a Spagnuoli, l'Ammiraglio aveva stipulato nel trattato, da lui ratificato il 21 novembre 1498, che questi « non imbarcherebbero schiavi di viva forza: » era sì alieno dal disporre d'Indiani liberi per venderli, che scriveva ai Re, alla partenza delle navi che trasportavano que' medesimi schiavi, pregandoli di togliere a siffatti sudditi vi-

[1] Ordinanza 20 giugno 1500. — Coleccion diplomática, *Documentos*, n° CXXXIV.

[2] Nota *al documento n° 134 della collezione diplomatica.*

ziosi e ribelli l'oro e gli Indiani che recavano seco, atteso che gli accordi ch'era stato costretto firmare erano di niun valore, poich'essi pei primi vi avevano derogato; e perciò le loro Altezze non si trovavano legate dal suo trattato. Se i coloni ripatriati conducevano schiavi liberi, ciò avveniva in violazione degli ordini dell'Ammiraglio: nondimeno venne pubblicato che la vendita degli schiavi avveniva in conformità colle sue istruzioni.

La Regina intorno la quale si agitavano sì feroci nimicizie, ipocritamente mascherate alla sua chiaroveggenza, consentì finalmente alla surrogazione che da oltre un anno giaceva sospesa.

Da quel punto non fu cosa domandata dall'Ammiraglio che gli venisse conceduta. Si rifiutò di mandargli il suo primogenito don Diego, ch'ei voleva preparare al governo che doveva un giorno esercitare secondo le convenzioni del 17 aprile 1492, firmate al campo di Santa Fè; già lo si considerava come spodestato: infatti si annullavano le convenzioni con cui la corona di Castiglia si era obbligata verso di lui.

In violazione dei privilegi dell'Ammiraglio, i Re concedevano licenza a Rodrigo di Bastidas di fare scoperte nelle Indie occidentali: quindici giorni dopo, un'altra simile licenza è conceduta al commendatore Alonzo Velez di Mendoza; e nel suo testo leggesi, che i diritti di Cristobal Guerra e di Alonzo di Ojeda erano pareggiati quelli di Cristoforo Colombo [1]. Una raccomandazione espressa venne fatta il 30 maggio a Bobadilla, di esigere dall'Ammiraglio il pagamento delle quote di paga che riconoscesse dover essere a suo carico. I Monarchi gli confidarono brevetti segnati in bianco, affinchè potesse riempierli a suo talento. Al commendatore Bobadilla, già nominato governatore nelle intenzioni degli uffici di Siviglia, e per segreto consenso del Re, furono dati accompagnatori venticinque stipendiati dal tesoro. Egli aveva seco qual notaro regio Gomez de Rivera. Gl'Indiani furono commessi alla cura de' padri francescani, Juan de Fra-

[1] *Capitulacion hecha en el nombre de les señores Reyes Catolicos.* — Coleccion diplomática, n° cxxxv.

siera, Juan Frances, Juan el Bermeio, accompagnati dal padre Alfonso de Viso benedettino, e da due altri religiosi. Il commendatore Bobadilla si pose sulla caravella la *Gorda:* un'altra caravella più piccola portavá gl'Indiani e le munizioni. Verso il cadere del giugno le due navi salparono per la Spagnuola.

CAPITOLO SETTIMO

Arrivo a San Domingo del commendatore Bobadilla. — Egli fa pubblicare sulla soglia della Chiesa il suo titolo di commissario reale. — Bobadilla intima tre volte a Diego Colombo e Rodrigo Perez di consegnargli i prigionieri detenuti nella fortezza. — Rifiutandovisi essi replicatamente, assedia la fortezza, vi entra senza contrasto, e mette in libertà i condannati. — Il commissario s'impadronisce della casa, delle masserizie e delle carte dell'Ammiraglio, e annunzia che lo manderà in Ispagna incatenato. — Carceramento successivo di don Diego Colombo, dell'Ammiraglio e dell'Adelantado. — Sono posti in prigioni separate. — Bobadilla comincia il processo contra di loro. — Li manda in Castiglia incatenati sotto la guardia di un ufficiale, creatura di Fonseca, con ordine di toglier loro le catene arrivando. — Colombo, sulla caravella, rifiuta di farsi sciogliere dai ceppi. — Egli scrive a dona Juana de la Torre, nutrice dell' infante.

§ I.

Mentre l'Ammiraglio, confidando nella saviezza della Regina e nella giustizia della sua causa, vedendo rinascere nell'isola l'ordine e la sicurezza, si occupava assiduamente in ampliare la fortezza della Concezione, della quale, da valente ingegnere qual era, faceva una cittadella di prim'ordine, la mattina del lunedì, 23 agosto, si videro da San Domingo due caravelle che lottavano contro i venti di terra, e manovravano alla distanza di circa una lega per guadagnare l'entrata dell'Ozama.

Pensando don Diego Colombo che queste caravelle menassero il suo nipote don Diego, figlio primogenito dell'Ammiraglio, del quale bramava con ardore la venuta, spedì incontanente verso le caravelle una scialuppa che accostatasi alla *Gorda,* dimandò chi n'era il comandante. Bobadilla, appoggiato al parapetto, rispose essere egli stesso; che si chiamava il commendatore Francesco di Bobadilla [1]; che giungeva in qualità di commissario dei Re, per giudicare i ribelli, e che il giovane don Diego non era stato imbarcato. La scialuppa tornò indietro.

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi nelle Indie occidentali.* Decade I, lib. IV, cap. VIII.

Questa notizia, prontamente sparsa, diffuse spavento ne' ribelli.

Verso le dieci, caduto il vento di terra, le caravelle entrarono nel porto. Il commendatore potè vedere a bella prima due patiboli dai quali pendevano due corpi. Non occorreva più in là per giustificare a' suoi occhi le accuse di crudeltà fatte all' Ammiraglio. La maggior parte degli impiegati andarono subito sulla caravella a presentare i loro omaggi all'inviato de' Monarchi. Il commendatore decise che non scenderebbe a terra quel giorno.

L'indomani, accompagnato dal suo stato maggiore, trasse direttamente alla chiesa, ove si trovavano già don Diego Colombo, e Rodrigo Perez, ristabilito nel suo uffizio di luogotenente del giudice dopo defezione di Pedro Riquelme. All'uscire dalla messa, sulla porta stessa della chiesa, Francesco Bobadilla fece, alla presenza di don Diego Colombo e di tutti gli astanti, dar lettura, per mezzo del notaro Gomez di Ribera, del rescritto reale; indi in virtù dei poteri che aveva fatto conoscere, intimò a Diego Colombo e al luogotenente del giudice Rodrigo Perez di dargli nelle mani i prigionieri chiusi nella fortezza, fra gli altri Fernando di Guevarra, Pedro Riquelme e tre altri che si dicevano condannati a morte.

Diego Colombo rispose che il Vice-re delle Indie aveva prerogative e titoli superiori a questa commissione, come lo proverebbe in tempo e luogo; che in assenza di lui non poteva secondare quelle dimande: e chiese al commendatore copia de' suoi titoli per dirigerla all' Ammiraglio, da cui dipendeva ogni cosa nell'isola. Bobadilla replicò a don Diego, che, poich' egli non aveva alcuna potestà di fare, era inutile dargli la copia dimandata; ma che in breve farebbe valere altra autorità, diversa da quella di capo della giustizia, perchè aveva il diritto di comandare a tutti, ed allo stesso Ammiraglio.

Il seguente mattino, al finir della messa, Francesco Bobadilla si fermò di nuovo sulla soglia della chiesa: fece fare dal notaro Gomez di Ribera, lettura dell'ordinanza reale del 21 maggio 1499, la quale conferivagli il governo e la giudicatura delle isole e della terraferma delle Indie, e prescriveva ad ogni suddito di

riconoscerlo e di obbedirgli. Immediatamente il nuovo governatore prestò il giuramento d'uso, e ordinò a don Diego Colombo e al luogotenente del giudice Rodrigo Perez, in virtù dell'obbedienza che a lui dovevano portare, di consegnargli i prigionieri. Essi gli risposero che in nome dei Re, obbedirebbero sempre a' suoi ordini, ma che l'Ammiraglio essendo assente, non potevano far cosa senza le istruzioni di quello che dal suo titolo di Vice-re trovavasi investito di poteri perpetui, e superiori.

Siccome la maggior parte degli astanti, e sopratutto gl'impiegati pareva fossero di quel medesimo avviso, e non volessero credere senza riserva ai titoli che aveva pubblicato il commendatore, Bobadilla fece far silenzio e leggere da Gomez di Ribera l'ordine dei Re, firmato il dì medesimo, il quale prescriveva all'Ammiraglio ed a' suoi fratelli, del paro che ad ogni persona soggetta alla loro autorità, di consegnare in sue mani castelli, magazzini, arsenali, munizioni da guerra, cavalli, armi, greggi, tutto ciò che apparteneva alla Corona. Quest'ordine così imperioso parve cominciasse a piegare la convinzione degli astanti. Affine di attirarsi presto la benevolenza del popolo, Bobadilla disse che aveva un'altra pubblicazione da fare.

La turba ascoltava con vivissima curiosità.

Allora il notaro reale lesse l'ordine dato dalle loro Altezze al commendatore in data del 30 precedente maggio, di verificare i conti, e far pagare dall'Ammiraglio ciò che doveva personalmente. Siccome la maggior parte degli astanti trovavansi creditori, questa nuova suscitò viva soddisfazione e conciliò gli animi all'inviato dei Re. Facendo capitale del sostegno della moltitudine, il commendatore intimò di nuovo a don Diego Colombo e al luogotenente Rodrigo Perez di consegnargli i prigionieri, coi documenti del loro rispettivo processo, dichiarando che se non gli eran dati colle buone, saprebbe averli nelle mani colla forza.

Diego Colombo rispose quanto aveva già detto.

Scortato dai suoi e accompagnato dalla moltitudine, Bobadilla andò con aria marziale verso la fortezza. Essa era difesa

dall'Alcalde Michele Diaz, quel gentiluomo aragonese, che dianzi a' servigi di don Bartolomeo Colombo, era fuggito dopo un duello alla catalana, e aveva risaputo dalla cacica Catalina, da cui era amato, ove giacevano le miniere d'oro sulle rive dell'Ozama. Michele Diaz, sapendo le intenzioni del commendatore Bobadilla, addoppiava di vigilanza. Le porte erano chiuse e l'Alcalde trovavasi sulle mura, quando sopravenne il nuovo governatore, il quale, dopo fatta replicar la lettura de' suoi poteri, notificò all'alcalde di consegnargli i prigionieri. Michele Diaz chiese di verificare co' suoi propri occhi que' poteri, e ne dimandò copia. Bobadilla rispose che non v'era da temporeggiare trattandosi di prevenire l'esecuzione di una sentenza di morte, e che si dovesse subito consegnargli i prigionieri. L'alcalde replicò, che, tenendo il suo mandato dall'Ammiraglio che aveva conquistato quelle isole, attenderebbe le sue istruzioni. Bobadilla caduto di speranza di vincere quella fermezza, si ritrasse e andò a preparare l'attacco.

Il nuovo governatore fece sbarcare i marinai delle due caravelle, li riunì ai venticinque uomini menati seco ed alla paga regia, raccolse i militari sparsi nella città, fece appello a tutti quelli che si lamentavano di Colombo, e seguito da queste schiere di malcontenti, venne a porre l'assedio a quella fortezza, la quale non aveva di pauroso altro che il nome. Bobadilla formò le sue colonne di attacco sotto l' artiglieria delle mura, che rimase muta.

La prima schiera mandata gagliardamente contro la porta principale, gli diede tale scossa che i suoi cardini ne furono smossi, i catenacci si ruppero, la serratura in breve cedette, e l'entrata fu inaspettatamente libera, mentre si appoggiavano le scale contra i bastioni, e si cominciava un assalto inutile, poichè già la porta maggiore era aperta. Durante questo simulacro di assalto, due soli uomini erano apparsi colla spada in mano, pronti a combattere, l'Alcalde Michele Diaz e Diego di Alvarado, segretario dell'Ammiraglio. Il governatore trionfante, fece un' entrata romorosa nell'aperta cittadella, comandò che i prigionieri, che si erano trovati racchiusi in una sala incatenati,

fossergli addotti; e, dopo un breve esame, li diede in guardia all'alguazil Juan Espinosa.

Di là corse ad una conquista non meno facile: s' impadronì della casa del Vice-re, il qual, diceva, non era per averne più bisogno, perocchè intendeva mandarlo in Ispagna co' suoi fratelli [1], carico di catene. Prese possesso di tutti i suoi mobili, dono personale della Regina; s' impadronì del suo vasellame, della sua biancheria, de' suoi cavalli, delle sue armi, delle sue vesti, delle sue perle, delle sue pietre preziose: pigliò il danaro, l' oro in verghe, e quanto altro trovò; e ciò senza testimoni, senza verificazione, senza inventaro; fece scomparire pepite d' oro preziose, pezzi rari che l' Ammiraglio aveva messo in serbo per mostrarli ai Re, grani grossi molto, simili ad uova d' oca o di gallina, ed una catena che pesava venti marchi. Le curiosità mineralogiche, le rare conchiglie, le collezioni vegetali che Colombo aveva raccolto ne' suoi viaggi, le figurine, le memorie religiose che gli erano state date, diventarono la preda di quell' ignorante cupido e brutale. Le note di Colombo, le osservazioni della sua sagacità, le operazioni del suo genio, le sue carte, i suoi disegni, le sue note scientifiche [2], l'espansioni della sua pietà, le più intime confidenze di quel cuore sublime vennero frugate e contaminate dallo sguardo di tal sicofante. Egli confiscò i segreti del genio, e levò dalle carte amministrative tutti i documenti che avrebbero messo in confusione gli accusatori dell'Ammiraglio [3].

Al tempo stesso, per inaugurare la sua nuova amministrazione con un atto solenne, fece pubblicare l'autorizzazione conceduta per venti anni ad ogni abitatore dell' isola di cercar l' oro nelle

[1] Cristoforo Colombo. — « Y publicó que á mi me habia de enviar en fierros, y á mis hermanos. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi*, ecc., *nelle Indie occidentali.* Decade I, lib. IV, cap. IX.

[3] Cristoforo Colombe. — « Y aquellas que mas me habian de aprovechar en mi disculpa, esas tenia mas ocultas. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

miniere. Invece di mantenere il terzo del prodotto riserbato da Colombo alla corona, riduceva ad un undecimo i diritti del tesoro. Così, con questo primo provvedimento, che procurava a lui certamente una grande popolarità, egli diminuiva di molti milioni le rendite della colonia; e, formando la ricchezza di alcuni privati, gravava la Castiglia di un gran peso.

§ II.

Un messo di don Diego Colombo venne a sorprendere l'Ammiraglio in mezzo alle fortificazioni che innalzava alla Concezione. Nelle prime notizie, ogni cosa era confusa. L'Ammiraglio pensò a bella prima che questo inviato, come già Juan Aguado, infatuato de' suoi poteri, gli esagerasse. Non trovando nella sua coscienza cosa che desse motivo ad un tal rigore dalla parte dei Re, era quasi per credere che questo Bobadilla avesse fabbricato questi titoli per imporne ai creduli, e, ad esempio d' Ojeda, ricominciare le turbolenze con tanta pena quietate. Tuttavia, affine di essere più vicino, e meglio informato degli affari di San Domingo, andò a Bonao. Quivi riseppe altre particolarità, e scrisse al commendatore Bobadilla per gratularglisi del suo arrivo nell' isola, e indurlo a non prendere partiti importanti prima di avere studiato i luoghi. Ei gli faceva comprendere che, desiderando di andare in Castiglia, rimetterebbe tra poco nelle sue mani le redini del governo, e gli darebbe tutte le notizie di cui potrebbe aver bisogno. Il commendatore non rispose a questa lettera; attennesi al silenzio dell'odio o del dispregio per un emolo abbattuto: invece diresse cortesie all' antico ribelle Roldano, e gli mandò una patente che lo confermava nella sua carica di gran-giudice. Alcuni de' principali complici della ribellione, contra i quali la cedola del 21 marzo 1499 prescriveva di usar rigore, ricevettero anch'essi impieghi col mezzo de' brevetti che i Sovrani avevano firmato in bianco.

Alcun tempo dopo, Bonao vide arrivare un alcalde, mandato dal nuovo governatore, a pubblicare l'ampliazione de' suoi poteri, e a comandare agli abitanti obbedienza. Udita questa

notificazione dell' alcalde, l' Ammiraglio protestò dinanzi a lui, che i suoi titoli di Vice-re e di governatore perpetuo non potevano essere annullati dalle facoltà date a Bobadilla; che la nomina del commissario regio era solo valevole per l'amministrazione della giustizia; e intimò agli astanti di continuare a prestargli obbedienza in tutto il rimanente, come prima.

Tuttavia, quantunque si fosse impadronito alla maniera dei corsari della casa del Vice-re, il commendatore non era interamente assicurato. L'Ammiraglio aveva seco ufficiali affezionati; esercitava un grande ascendente sui cacichi; suo fratello l' Adelantado si trovava nel Xaragua comandante di una schiera fedele. La voce correva a San Domingo essere imminente un moto generale nell'isola. Siccome in virtù de' suoi trattati colla Castiglia, Cristoforo Colombo era Vice-re e governatore perpetuo delle Indie, così nessun ordine poteva distruggere i suoi privilegi; ed aveva diritto di tutelarli ricorrendo, se fosse bisogno, anche alle armi. Temendo, dunque, il nuovo governatore che l'Ammiraglio non respingesse colla spada il mandato firmato dall' ingratitudine di Ferdinando e dall' errore di Isabella, giudicò prudente di usare le vie della persuasione e della dolcezza per recarlo a cedere.

Era nota la pietà di Colombo e come amava l'Ordine di San Francesco: il governatore avvisò che il migliore intermediario in questo affare sarebbe stato un francescano. Perciò il 7 di settembre pregò il padre Juan di Frasiera [1], ch' era stato incaricato degl'Indiani ricondotti ad Hispaniola per ordine della Regina, di andare a Bonao all'Ammiraglio, e di mostrargli la lettera di credenza data dai Sovrani al nuovo governatore. Il Francescano non potè rifiutarsi a quella trista commissione: raccontò al Vice-re ciò ch'era avvenuto a Siviglia, e ciò ch'era testè accaduto a San Domingo. Per convincerlo della realtà di que' fatti, pose sotto i suoi occhi la lettera di credenza, il cui terribile laconismo troncava ogni incertezza e dispensava da ogni spiegazione.

[1] « Per un Fra Giovanni della serra á 7 di settembre gli mando una regal lettera. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXV.

Eccola nel suo sinistro tenore:

« Don Cristoforo Colombo, nostro ammiraglio del Mare Oceano: noi abbiamo ordinato al commendatore Francesco di Bobadilla, latore della presente, di dirvi da nostra parte certe cose di cui egli è incaricato; e vi preghiamo di prestargli fede e credenza e di operare conseguentemente. »

La lettera firmata dal Re e dalla Regina, portava il contrassegno del segretario Michele Perez di Almazan [1]. Non vi era più da dubitare. I Sovrani rompevano le convenzioni fatte con lui, violavano la loro parola, e disponevano di privilegi e di cariche ch'erano diventati sua proprietà: lo percuotevano prima di informarsi, prima di permettergli giustificazione veruna; e ciò contro ogni decoro, ogni ragione, ogni equità, senza neppur l'ombra di un torto da parte sua. Colombo fu oppresso dalla tristezza, e arrossò di vergogna pei Re. Ma se soffocavan essi la riconoscenza, dimenticavano le loro promesse e falsavano la loro parola, l'Ammiraglio rispettava i suoi giuramenti: risolvette di non rompere l'obbedienza e di dare cristianamente l'esempio della sommissione all'autorità comechè ingiusta: solamente il suo cuore gemeva in segreto: che quell'Isabella, sempre sì grande, sì generosa e sì pura, si fosse lasciata sorprendere dai nemici della sua gloria: pativa per lei più che per sè.

Affine di non offuscare la superbia del nuovo governatore, Colombo andò a San Domingo, a cavallo, senza scorta, quasi senza servi [2], non avendosi a centurone che il suo cordone di san Francesco, e ad arme che il suo breviario. Così, fra la preghiera, la poesia dei Salmi e la contemplazione della natura equinoziale, il discepolo della croce, pienamente rassegnato alla volontà divina, andò umilmente incontro al suo nemico. Appena fu Bobadilla avvertito del suo giungere, fece prendere e incatenare il fratello dell'Ammiraglio don Diego, e lo mandò ad una delle caravalle, coi ferri ai piedi, senza addurgliene alcun

[1] Coleccion diplomática. — *Documentos*, n° cxxx.

[2] Y luego partí así como le dija muy solo. « Christophe Colomb, *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

motivo, senza pigliare neppur la pena di osservare con lui le menome forme di giustizia.

Poco appresso, giunto il Vice-re per salutare il nuovo governatore, questi, rifiutando vederlo, comandò incontanente di serrarlo nella fortezza coi ferri ai piedi. Non oppose Colombo alcuna resistenza, e seguì nella prigione i satelliti.

Ma quando si venne al punto di attaccar le catene a quei piedi che avevano condotto la Castiglia al conquisto del Nuovo Mondo, tutti i cuori si commossero d'indegnazione. Nessuno degli ufficiali e delle guardie del governatore sentì in sè la forza di adempiere quell'ordine esecrabile. Il dolore compresso soffocava tutte le voci: si rivoltavano segretamete contra la loro degradante obbedienza. La serenità della calma dell'eroe imponeva un doloroso rispetto. Le catene, quantunque portate dinanzi a lui, giacevano sulle pietre della prigione, e non era alcuno degli astanti che osasse sollevarle. Davanti a tale opera, i medesimi carcerieri indietreggiavano come all'idea di un sacrilegio. L'ordine del governatore non poteva dunque eseguirsi, quando venne ad offrirsi lietamente per un tale misfatto, non un seida di Bobadilla, un Indiano stupido od odioso, ma un uomo della casa dell'Ammiraglio, il suo proprio cuoco. Questo infame s'inflisse allegramente una tale vergogna, e con impudente prestezza, ribadì le catene del suo padrone. Las Casas lo conosceva: si chiamava Espinosa [1].

Come suo fratello don Diego, neppur l'Ammiraglio conobbe il motivo di quel duro e feroce procedere. Non fu conceduto ad alcuno di vederlo nè di parlargli. Solamente Bobadilla gli fece dire di scrivere a suo fratello l'Adelantado, che si guardasse bene dal far eseguire la condanna di morte sui rinchiusi nella prigione di Xaragua, e di prescrivergli tornare senza la sua gente a San Domingo. Uniformandosi Colombo alle intenzioni di Bobadilla, esortò don Bartolomeo a sottomettersi docilmente agli ordini dati in nome dei Re, pregandolo a non inquietarsi per la sua prigionia, e assicurandolo che tornerebbero in Castiglia, ove sarebbero ristorati dal male che loro ve-

[1] Las Casas. *Historia de las Indias*, lib. I, cap. CVIII. Ms.

niva fatto. Come fu sempre pieno di deferenza ai desiderii di suo fratello, l'Adelantado si spogliò incontanente del suo comando, e prese la via di San Domingo. Appena giunto, fu carcerato e messo in catene in un'altra caravella, dimodochè i tre fratelli si trovavano isolati, privi di notizia gli uni degli altri, tenuti in segreto e nella privazione d'ogni cosa.

L'Ammiraglio non aveva che la veste leggera che portava nel calore del giorno al momento della sua carcerazione: chè Bobadilla si era impadronito di tutti i suoi indumenti, perfino del suo soprabito, *sayo*, veste lunga che somigliava pel colore e la forma alla tunica de' Francescani [1]. Sulle pietre della sua segreta, co' suoi dolori reumatici, e quelli della gotta, egli dovette patire crudelmente di freddo nella notte, poich'era quasi ignudo, *desnudo en cuerpo*. I vili alimenti ond'era cibato si componevano di ciò che gli altri ributtavano. Perchè un vecchio marinaio abituato alle privazioni si lamentasse della sua razione di carcerato, bisognava che fosse ben nauseante.

Mentre pativa così cattivi trattamenti [2], senza pur sapere di quali colpe lo si accusava, Bobadilla cominciava il processo delle ribellioni scoppiate nell'isola. Ma invece di carcerare, secondo gli ordini della Regina, coloro che si erano ribellati contra l'Ammiraglio e i suoi fratelli, rovesciato il senso delle sue istruzioni, chiamò tutti i ribelli, i faziosi, i colpevoli, i prigionieri che aveva fatto mettere in libertà, a venire a deporre contra l'Ammiraglio, l'Adelantado, perfino contra il pacifico don Diego Colombo. La riunione di questi uomini senza fede dissipò l'interesse involontario suscitato dalla carcerazione dell'Ammiraglio. Tutti coloro che la sua chiaroveggenza aveva sturbato nelle

[1] Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503. — Il *Sayo* specie di soprabito molto lungo, senza bottoni nè bottoniere, che discende sino alla metà della gamba è il vestito particolare dei paesani Spagnuoli. Questa parola, il *Sayo*, sembra una prova novella dell'umiltà dell'Ammiraglio, e del suo costume. Anche quando egli non vestiva l'abito francescano, cercava ciò che vi si accostava di più pel colore e la forma.

[2] Parole di Cristoforo Colombo. « Desnudo en cuerpo; con muy mal tratamiento. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

loro rapine, nella loro vita licenziosa, nella loro tirannia contro gli Indiani, cominciarono a metter fuori le proprie lamentanze. V'ebbero tra essi emulazione di odio, e gara di diffamazione. Il direttore dello spedale, Diego Ortiz, si segnalò per la sua impudenza. Nella sua sollecitudine pei malati, Colombo vigilava sulla qualità de' viveri e delle medicine, sull'uso del materiale e delle provvigioni; e rivedeva i conti; perciò Diego Ortiz, non contento de' cartelli ingiuriosi che faceva attaccare sui muri di San Domingo, compose un libello contro l'Ammiraglio, leggendo poi in pubblico le insultanti lucubrazioni del suo odio [1].

L'originalità della sua mordente satira, forse l'audacia delle sue calunnie e sopratutto le disposizioni del suo uditorio, gli acquistarono fama. Come d'ordinario avviene, il successo suscitò emoli. In breve i gridatori gareggiarono ad aguzzare le loro penne. Questa fu gran gioia pel nuovo governatore, il quale giunse così, per la sola forza delle cose, a diffondere contra l'Ammiraglio ogni incredibile calunnia. Nella sua purezza Colombo non imaginava che neppur nell'inferno [2] se ne potessero inventare di simili. Con un po' meno di preoccupazione e di abitudine alla menzogna, questi accusatori avrebbero riconosciuto, che, a forza di esagerazione, oltrepassavano lo scopo. Ma l'occhio, sturbato dal furore, non calcola le distanze e s'inganna sulle proporzioni. I partigiani del governo di Bobadilla non avrebbero avuto che un trionfo incompiuto, se non ne avessero potuto rendere testimoni i Colombi: essi manifestavano la loro gioia sulle mura della fortezza, al di sopra della prigione dell'Ammiraglio; e andavano a sonare il corno intorno alle caravelle in cui erano incatenati i suoi due fratelli [3].

Intanto il processo contra i Colombi andava innanzi. Tutti si intrattenevano dei loro misfatti, ch' essi soli ignoravano ancora. Veramente non sapevano il motivo della loro prigionia. Non era

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

[2] Cristoforo Colombo. — « Que al infierno nunca se supo de las semejantes. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[3] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap LXXXVI.

stato ad essi significato alcun atto. Il nuovo governatore aveva vietato, sotto pena di morte, di comunicare con essi.

Tuttavia, quando credette di aver raccolto contra questi colpevoli le prove d'ogni generazione di delitti, eccettuata, però, la menoma colpa contro la castità, Bobadilla risolvette di mandare i tre prigionieri al vescovo ordinatore della marina, o al suo amico Gonzalo Gomez Cervantes a Cadice. Per sicurare la stretta esecuzione de' suoi ordini, scelse un giovane ufficiale Alonzo di Vallejo, giunto con lui dalla Spagna, nipote di Gonzalo Gomez di Cervantes e protetto da Fonseca, nella cui casa era stato allevato [1].

Sinistre apprensioni assediavano lo spirito dell'Ammiraglio. Quel dispregio d'ogni forma di giustizia, quel segreto rigoroso, quel trattamento disumano erano terribili augurii: non osava prevedere ove si arresterebbe l'attentato cominciato contra di lui: e quando il silenzio della sua oscura prigione fu tutto ad un tratto rotto da romor d'armi e di passi, temette che si venisse ad assassinarlo od a condurlo al patibolo. Riconoscendo capo a' soldati un favorito del vescovo Fonseca, il giovane Vallejo, da lui già veduto a Siviglia, l'Ammiraglio credette sonata l'ultima sua ora, e gli disse tristamente « Vallejo, ove mi conduci tu? » L'ufficiale rispose: « Io conduco vostra signoria a bordo della *Gorda*, che sta poco a partire. » Dubitando ancora l'Ammiraglio, e temendo, che, per un avanzo di umanità, l'ufficiale lo ingannasse, insistette in questi termini: « Vallejo, è egli proprio vero ciò che tu mi dici? » Vallejo, che, non ostante i suoi protettori, era un vero gentiluomo, replicò: « per la vita di vostra signoria, giuro che la conduco alla caravella per imbarcarsi [2]. » L'accento di sincerità del marinaro assicurò l'Ammiraglio: si sentì sollevato da un peso enorme, perocchè in quel momento le sue palpebre s'inumidirono di mestizia. Egli temeva di essere ucciso senza giudizio, com'era stato

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi*, ecc., *nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. IV, cap. x.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. CLXXX. Ms.

carcerato senza processo, e di lasciare dopo di sè i suoi figli sepolti sotto l'obbrobrio con cui i suoi avversari avrebbero oppressa la sua memoria.

Colombo fu messo a bordo della *Gorda*, in cui si trovavano i suoi due fratelli.

Tutti e tre erano carichi di catene.

Essendo stati fidati alle cure di Alonzo Vallejo, comandante, e di Andrea Martin, padrone della caravella, i voluminosi processi fatti contra di loro, si levarono le ancore al cominciar d'ottobre.

Quantunque Alonzo di Vallejo, per essere nipote di Gonzalo Gomez di Cervantes, e protetto del vescovo ordinatore Giovanni di Fonseca, possedesse l'intera fiducia del commendatore, pur egli era uom d'onore, al dire di Las Casas, che lo conosceva intimamente e lo diceva suo amico: aveva il carattere di un vero idalgo. Vallejo soffriva internamente di vedere incatenato il maestro di tutti i navigatori, il vincitore del *mar tenebroso*, la cui dolce e serena dignità in mezzo a tanti affronti smentiva le odiose imputazioni sollevate contro la sua gloria. Il padrone della *Gorda*, il vecchio marinaio Andrea Martin, aveva in suo cuore le stesse simpatie del giovane capitano. Perciò, appena furono fuori del porto, presentatisi rispettosamente all'Ammiraglio, lo pregarono di permettere che lo sciogliessero da' suoi ceppi [1]. Colombo, il quale non arrossiva per sè, ma unicamente pei Re, del maltrattamento onde si era creduto vituperarlo, reso più grande dall'ingiustizia, dalla persecuzione, rifiutò quell'alleviamento a' suoi mali: non volle, neppure a quella distanza, nella libertà dell'Oceano, e sotto la malleveria del capitano, contravvenire agli ordini dati dal rappresentante de' Sovrani. Nonostante l'impaccio, i disagi e i patimenti che i ceppi arrecavano alle sue membra dolorate, volle conservarle, non riconoscendo altro che nei Sovrani,

[1] Quantunque poi in mare... volesse trarre i ferri all'Ammiraglio, á che egli non consentì mai... — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

in nome dei quali era stato incatenato, la potestà di sciogliernelo.

Il discepolo del Vangelo non fece udire alcun lamento, non uscì in alcun'amara parola: non fece alcuna protesta contra la violenza commessa verso di lui, e la indegnità del modo con cui era trattato: tacque, volendo dar l'esempio di una cristiana sommissione all'autorità legittima anche allorquando s'inganna od abusa del suo potere. Ma se Colombo non indirizzò alcuna supplica ai Sovrani sull'iniquità di cui pativa, il suo cuore si sollevò almeno scrivendo alla virtuosa amica della Regina, dona Juana della Torre, che aveva nodrito del suo latte il figlio di Isabella, l'infante don Juan.

Per evitare ogni abbaglio storico è forse bene lo spiegare in qual maniera dona Juana della Torre era realmente la nutrice del Principe reale di Castiglia, l'infante don Juan, in tempi, ne' quai questo titolo di nutrice, *Ama*, così eminente e così ambito dalle grandi dame, toccava di pieno diritto alla più nobile e più qualificata.

Dovendo l'educazione cominciare alla culla, perchè d'ordinario le prime impressioni influiscono sul rimanente della vita, er' ammesso in Ispagna che la donna più vicina alla Regina per antichità di lignaggio, splendore di grado, e lustro della virtù era quella che meritava di dare i primi alimenti e le prime cure all'erede del trono.

Quando, pertanto, il martedì 30 giugno 1478 nacque a Siviglia l'infante don Juan, primo atto della Regina Cattolica fu di nominare ufficialmente nutrice la più nobile matrona delle Spagne, dona Maria di Guzman [1], moglie dell'illustre Pedro de Ayala, e zia di don Juan di Guzman, erede dei Medina-Sidonia.

Dona Maria discendeva dell'antica stirpe dei Guzman, che, nel medio evo, ebbe la gloria di dare alla Chiesa, in San Dome-

[1] « La cual declaró luego Aya del principe, que llaman comunmente Ama (durando esto estilo antiguo) á doña Maria de Guzman. » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclestasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XII, Año 1478, § II, p. 383.

nico, la valorosa milizia de' fratelli predicatori, e che a' nostri giorni ha dotato la Francia di un tipo inimitabile delle grazie sovrane, nella persona di S. M. l' imperatrice Eugenia.

Come la nutrice dell'Infante, così la dama scielta ad essere madrina del rampollo reale doveva aver sortito i natali da uno de' più cospicui casati di Castiglia.

Quando si fece il battesimo di don Juan, in cui i padrini furono Sua Santità il Papa, il Re di Francia, la Repubblica di Venezia, e il regno di Castiglia, individualmente rappresentati dal Nunzio Apostolico, dal conte di Beaumont, dal plenipotenziario di Venezia, e dal gran conestabile don Pedro Fernandez de Velasco, nella nobiltà dei due regni non fu trovata possibile che una matrina per sostener l'onore di tale cerimonia; e fu dona Leonora di Ribera y Mendoza, duchessa di Medina-Sidonia [1], congiunta anch'essa pel sangue agli avi di S. E. madamigella Eugenia di Montijo, contessa di Tebe, presentemente imperatrice de' Francesi.

Evidentemente nel suo alto grado, co' suoi doveri principeschi, e le sue regie attinenze, la nutrice in titolo non poteva andar costretta al regolare disimpegno dei doveri della sua carica; sicchè non ne accettava che le prerogative e i privilegi: quando aveva soddisfatto all'esigenze dell'etichetta, e chiarita la sua deferenza all'autorità suprema, illustrando colla sua presenza le grandi solennità, dona Maria di Guzman tornava a primeggiare nella sua propria corte, nelle sue ville, ne' suoi castelli. Bisognava, dunque, oltre la nutrice ufficiale ed onorifica, una nutrice officiosa, che adempiesse le funzioni positive del suo impiego. La tenerezza della Regina scelse a quest' uopo una donna, le cui qualità morali rispondevano alle condizioni fisiche necessarie per ufficio così importante e fu dona Juana della Torre, sorella del suo segretario Pedro de Torres e di Antonio de Torres, condotto dall'Ammiraglio alla Spagnuola nel suo secondo

[1] « Fueron padrinos, el Nuncio de el Pontefice, el embaxador de Venecia, el condestable don Pedro de Velasco, el conde de Veaumont, y madrina sola, la duquesa de Medina Sidonia, doña Leonor de Ribera y Mendoza. » — Andres Bernaldez, *la Historia de los Reyes Católicos.*

viaggio. L' amicizia di dona Juana della Torre era divenuta necessaria alla Regina: Isabella la ricolmò de' suoi favori, e li profuse a' suoi figli [1].

L'elevazione di spirito, e la pietà di dona Juana, le avevano meritate le affettuose simpatie e la fiducia di Cristoforo Colombo: e si fu a lei che fece sapere primieramente lo strano rivolgimento avvenuto nella sua fortuna.

§ III.

Questa lettera, che vorremmo riprodurre nella sua interezza, esprime mirabilmente il carattere provvidenziale, e la missione sovrumana di Colombo.

Ciò che, a prima giunta, sorprende nel suo contesto è la impronta della spontaneità, il nessuno studio, e l' oblio di ogni ordine di esposizione: evvi chiaro che lasciò correre la penna come il cuore dettava. Nella precipitazione della sua espansione, nessun' asprezza scema la gagliardia delle sue lamentanze, e spesso qua e là, irrompe, senza sua saputa, il sublime. Aveva soggiaciuto ad oltraggi, per servigi a' quali non era premio che fosse per bastare. Nella foga del suo stile rilevasi il trascinamento d'un cristiano ispirato, e il parlar franco d'un uomo di mare.

La disgrazia non commove Colombo al modo ordinario: ei non considera quest'avversità come un fatto puramente individuale, conseguenza di una nimicizia di persone o di fazioni: in ciò che prova, riconosce la guerra mossa dal mondo allo spirito della fede. « Nuovo è in me, dice, lamentarmi del mondo, ma l'abitudine che il mondo ha di maltrattare è molto antica: esso mi ha mossi mille attacchi, ed io ho resistito a tutti sino

[1] Per ordinanza, datata da Granata il 31 agosto 1499 la Regina avevagli costituito una rendita annua di 60000 maravedis. Dopo la sua morte, diede in dote alla figlia di lui un milione e mezzo di maravedis, l' 11 luglio 1503, trovandosi ad Alcala di Henarez.

a questo momento, in cui non hanno potuto giovarmi nè armi, nè consigli: sicchè mi ha trabalzato nel fondo con barbarie [1]: la speranza in Colui che ci ha tutti creati mi sostiene, il suo soccorso mi giunse sempre prontissimo. Non è molto, essendo ancor più abbassato, mi rialzò dicendomi — sorgi, uomo di poca fede, son io: non temere [2].— » Egli ricorda alla virtuosa Juana com'è stato spinto a servir que' principi con un' affezione intima, e a render loro servigi inuditi. « Dio, dice, mi fece il messaggero del nuovo cielo e della nuova terra, di cui parlava nell'Apocalisse per bocca di san Giovanni, dopo di averne parlato per quella di Isaia; e mi additò il luogo ove si dovevano trovare. Tutti si mostrarono increduli. Ma il Signore diede alla Regina, mia signora, lo spirito d'intelligenza, le concedette il coraggio necessario, e la rese erede del Nuovo Mondo, siccome quella ch' era la cara ed amata sua figlia [3]. »

Il rivolgimento della opinione, il dispregio, l'ingratitudine a suo danno non lo sturbano punto. Egli sa che le sue imprese sono di quelle « che non possono altro che guadagnare ogni giorno nella estimazione degli uomini. » Nondimeno, la cosa è giunta al punto che non vi ha codardo miserabile, il quale non creda aver titolo di vilipenderlo impunemente; ma, dice, i miei tristi casi giungeranno a notizia di tale, che avrà il potere di tutelarmi [4]. »

Questa autorità di cui l'araldo della croce invoca la protezione, qual è mai se non il Papa? Chi può opporsi alla violazione de' suoi diritti, all'ingiustizia che lo percuote, se non il successore del principe degli Apostoli, l'autore della donazione fatta ai

[1] Proprio le parole di Cristoforo Colombo. — « Con crueldad me tiene echado al fondo, » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] « O hombre de poca fede, levantate que yo soy, no hayas miedo. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[3] « En todos hobo incredulidad, y á la Reina mi señora dió dello el espiritu de inteligencia y esfuerzo grande, y lo hizo de todo heredera, como á cara y muy amada hija. »

[4] « Por virtud se contará en el mundo á quien pude no consentillo. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

Re Cattolici? A lui solo apparteneva di evocare a sè quella causa, di proteggere colle sue folgori il rivelatore del globo, e d'impedire che il messaggero della Chiesa sotto que' nuovi cieli, non succumbesse sotto il cumulo della iniquità, inretito dagli artificii della fellonia reale. I legami intimi che univano la missione di Colombo agli interessi apostolici della Santa Sede, gli facevano collocare naturalmente la sua speranza nel soccorso di questa. Nondimeno non insiste su questa eventualità; non si ferma ad alcun disegno; non compone alcun piano; nè si discolpa di nulla, poichè non sa di che cosa lo si aggravi. Egli non si fa anticipatamente a respingere accuse che non può prevedere non avendo fatto cosa che potesse meritar riprensione.

Solamente presume che gli verranno apposti vizi di forme, irregolarità amministrative, perchè ha esercitato atti nuovi o fuori delle consuetudini della burocrazia. Risponde anticipatamente che non dev'essere giudicato « come un governatore mandato in una città o in una provincia amministrata regolarmente, ed ove le leggi esistenti possono essere eseguite letteralmente, senza pericolo per la cosa pubblica. » Egli esprime chiaro la sua posizione; — « essere giudicato qual capitano mandato dalla Spagna a conquistare alle Indie una nazione numerosa e guerriera, i cui costumi e la cui religione sono in tutto opposti ai nostri: nelle Indie non vi hanno nè città nè trattati politici. »

Non gli sfugge una parola che faccia allusione alla Regina. Si direbbe che sa com' ella fu indotta in errore: si scusa, perfino, di ricordare un'antica calunnia de' suoi nemici.

Quale ammirabil cristiano!

Fu deposto, oltraggiato, carico di catene; le porta in quel momento; la sua carne n'è illividita; e nonostante, questo violento mutamento di fortuna, l'audace spoliazione di cui è vittima, la segreta inimicizia del Re, l'involontaria complicità della Regina, il trionfo de' suoi persecutori, non hanno fiaccata la sua costanza. L'eccesso di questo abbassamento non può far incurvare la sua fronte, ned umiliare la sua penna: dice alteramente, terminando la sua lettera: « Dio, nostro Signore, ri-

mane colla sua potenza, colla sua scienza, qual era prima, e punisce sopratutto l'ingratitudine [1]. »

[1] « Dios Nuestro Señor está con sus fuerzas y saber, como solia y castiga en todo cabo, en especial la ingratitud de injurias. — *Carta del Almirante al Ama del príncipe D. Juan.*

CAPITOLO OTTAVO

Rapido viaggio dalla Spagnuola in Castiglia. — La lettera di Colombo giunge alla nutrice dell'infante. — Dolore della Regina in udire le indegnità commesse contro l'Ammiraglio. — Essa gli scrive per protestare contro di quelle: lo consola e gli manda di che ristorarsi. — Arrivo di Colombo e de' suoi fratelli alla Corte. — Accoglienza dei due Monarchi. — Conferenza particolare di Colombo e d'Isabella. — Deposizione di Bobadilla. — Nomina di un governatore interinale. — È scelto il commendatore Ovando, segretamente legato con Fonseca. — Gli è conceduto un magnifico stato di casa, e, per condurlo al suo governo, una flotta di trentadue vele. — Colombo ospitato da' suoi amici Francescani si occupa della liberazione del Santo Sepolcro. — compone poesie religiose, e un estratto delle Sante Scritture, intitolato *Libro delle profezie*.

§ I.

Parve che la Provvidenza per abbreviare i patimenti dell'Ammiraglio, gli desse venti continuamente propizii. Il suo viaggio fu de' più felici e de' più rapidi. Partite in ottobre, le due caravelle entravano il 20 novembre nella baia di Cadice. Nessuno prima era mai venuto dalle Indie in sì pochi giorni. Ad esempio del loro capitano, tutti gli ufficiali avevano dimostro ogni rispetto all'Ammiraglio ed a' suoi fratelli [1]. Per le cure del padrone della *Gorda* Andrea Martin, appena fu gettata l'áncora, un uomo di confidenza venne segretamente spedito a Granata, ove allora dimoravano i Monarchi, latore della lettera scritta alla nutrice dell'Infante. La celerità di quel messaggero precedette l'arrivo dei dispacci e del processo mandati da Bobadilla. Per buona ventura di Colombo Granata non era Siviglia: le ostilità burocratiche, e gli odi locali non vi pervertivano l'opinione. Intorno all'Alhambra, conquistata alla fede cattolica, la gloria del gran Porta-croce della Chiesa si conservava intatta. Quali che si fossero i suoi detrattori, lo splendore de' suoi

[1] Il P. Charlevoix. *Storia di San Domingo*, lib. III.

servigi, la grandezza dell'opera sua, la memoria trionfale della sua prima scoperta, ammirata anco dai Musulmani, sollevarono una unanime indegnazione contra quell' oltraggio, che pareva a stento credibile. Nella stessa Cadice, in cui Colombo e i suoi fratelli, giusta gli ordini di Bobadilla, erano stati consegnati al podestà di Jerez, Gonzalo Gomez de Cervantes, amico di Fonseca, il sentimento pubblico esprimeva una riprovazion severa per tale attentato. Da tutto questo si argomenti ciò che dovette provare la Regina.

Appena dona Giovanna della Torre ebbele comunicata la lettera di Colombo, l'indignazione d' Isabella non fu superata che dal suo dolore. Un corriere straordinario spedito al momento portò l' ordine a Gonzalo Gomez di Cervantes di restituire in libertà immantinente l'Ammiraglio e i suoi fratelli: la Regina scrisse a Colombo una lettera firmata anche da Ferdinando, nella quale deploravano l'ingiuria inflittagli, così opposta ai loro sentimenti, e dalla quale dicevano sentirsi offesi essi medesimi; l'invitavano a venire immediatamente alla corte, e comandavano gli fossero pagati duemila ducati d'oro, affinchè potesse riparare l' odiosa nudità a cui lo aveva osato ridurre Bobadilla.

Secondo ogni apparenza, la costui relazione e i documenti del processo da lui compilato non diventaron oggetto di attento esame; furono percorsi solamente per avere la misura dell' audacia e dell' odio dei nemici dell'Ammiraglio. I fatti di quella relazione erano così inconciliabili colla natura elevata e tutta cristiana di Colombo, che quel cumulo di atroci denunzie, virtuosamente respinte dalla collera della Regina, fu distrutto sotto i suoi occhi; nè si parlò di tal processo e di tal relazione, che per annunziare la destituzione e il castigo di Bobadilla.

Il 17 dicembre, Colombo, co' suoi fratelli, fu condotto all'udienza solenne de' Sovrani, i quali lo accolsero coi segni più soddisfacenti della loro benevolenza, e di un amaro risentimento verso il suo insultatore. Questo primo ricevimento dei Re, tutto di gala, non era, propriamente parlando, che una riparazion pubblica dell'oltraggio commesso in loro nome con-

tro l'uomo a cui essi andavano debitori di tanto [1]. Ma pochi giorni dopo, la Regina chiamò in udienza particolare Colombo, per avere una spiegazione sui motivi dell'odio che lo perseguitava, e sul vero stato delle Indie.

In questa conferenza Cristoforo Colombo era solo.

A mirarsi innanzi lo scovritore del Nuovo Mondo, ricordando la Regina l'indegnità del trattamento da lui patito in suo nome, si sentì tocca in fondo al cuore, e i suoi occhi si empierono di lagrime. Scorgendo quella emozione ch'esprimeva eloquentemente tenerezza e dolore, Cristoforo tentò indarno di trovar parole per accusare o per difendersi. L'uomo che aveva intrepidamente sopportati i colpi della fortuna, non potè contenere più lungamente gli affetti compressi entro il suo cuore, e diessi a piangere dirottamente. Colombo e Isabella piangevano al tempo stesso, senza proferire parola. Solamente dopo questa comunanza di tenerezza e dopo la muta eloquenza del colloquio delle loro anime, il rivelatore del Nuovo Mondo gettò a terra con brevi parole l'intero sistema de' suoi accusatori.

Le lagrime d'Isabella furono un balsamo sovrano al cuore dell'eroe. La Regina Cattolica promisegli che punirebbe i suoi oltraggiatori, riparerebbe tutte le loro ingiustizie e lo rintegrerebbe nella sua dignità. Tuttavolta, a motivo delle ardenti inimicizie sollevate contra di lui, avvisò non convenire di esporlo a nuovi guai, rendendogli immediatamente il governo della Spagnuola. Dopo questa udienza, Colombo diresse ai Sovrani una querela formale contra gli atti tirannici commessi dal commendatore Bobadilla, e fece conoscere i vizi, e i gravi danni recati dalla nuova amministrazione: poi, affine di interessare al suo richiamo alcuni personaggi che facevano parte del consiglio dei Re, compilò un promemoria, la cui brutta-copia, scritta di sua mano, ci è stata felicemente conservata.

[1] L'Ammiraglio parlò poco in presenza del Re, cui egli ben sapeva non essergli favorevole, ma alcuni giorni dopo, essendo stato ammesso ad un' udienza della Regina... egli commosse sino alle lagrime il cuore di questa buona principessa. — Il Padre Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. III.

Non è in quella carta nè artifizio di lingua, nè ordine oratorio, nè abilità diplomatica: il messaggero della croce vi si esprime con semplicità: ricorda ch'è venuto volontariamente ad offrire alla Spagna il conquisto delle Indie; che ha conservato a lei la preferenza, mentre Francia, Inghilterra e Portogallo erano decisi a tentare la spedizione. « Allora il nostro Redentore, dice, mi assegnò la via. Io ho posto sotto il dominio delle loro Altezze terre più grandi dell'Africa e dell'Europa... Evvi ragione di credere che la Santa Chiesa vi prospererà grandemente. In sette anni integrai sì fatta impresa per la volontà divina [1]. Lorch'io sperava di ottenere riconoscenza e riposo, mi sono veduto pigliare improvvisamente, e incatenare a danno del mio onore e del servizio delle loro Altezze, ecc. » L'Ammiraglio prega i membri del consiglio, nella loro qualità di fedelissimi cristiani [2], di esaminare tutti i suoi trattati colla corona, di considerare come sia venuto da lungi a servir que' principi, come abbia abbandonato moglie [3] e figli, condannandosi a non vederli quasi mai, per attendere meglio al loro servizio; e di notare, che, in contraccambio di questo attaccamento, è stato, sul tramonto di sua vita, spogliato della sua dignità e de' suoi diritti senz'alcun risguardo di giustizia e di misericordia. E temendo che s' ingannassero sul senso di questa parola, ripiglia in questi termini: « dico misericordia; nè s'intenda ch'io abbia voluto dire clemenza da parte di sua Altezza, perchè non fu da me commessa alcuna colpa [4]. »

[1] « En siete años hice yo esta conquista por voluntad divina. » — *Lettera di Cristoforo Colombo ai membri del Consiglio, alla fine dell'anno* 1500. — Documento originale dello storiografo D. Martino Fernandez di Navarrete.

[2] Sono parole di Cristoforo Colombo. « *Con zelo de fielisimos cristianos.* »

[3] « Y como vine á servir estos principes de tan lejos, y deje muger y fijos que jamas ví por ello. » — *Copia alle lettere, delle bozze scritta dall'Ammiraglio di propria mano.* — Coleccion diplomática. *Documentos*, nº CXXXVII.

[4] « ... Y que en ello ni se aguardó justicia ni misericordia. Dije misericordia, y non se entienda de S. A. porque no tienen culpa. » — *Copia*

Rispetto al promemoria con cui egli giustificava la sua amministrazione, non si può dubitare che non contenesse fatti concludenti e considerazioni importanti: perocchè, dopo questa comunicazione, non ostante l'influenza degli uffici di Siviglia, le principali innovazioni di Bobadilla furono annullate, e i regolamenti di Colombo rimessi in vigore.

Diverse ordinanze reali ne fanno fede.

Quantunque i Sovrani riconoscessero così autenticamente la saviezza amministrativa di Colombo, pure non giudicarono cosa prudente rimandarlo alla Spagnuola prima che si avesse tempo di quietare il fermento degli spiriti irritati contro di lui. Fu deciso che si nominerebbe, in surrogazione di Bobadilla, un governatore temporaneo, incaricato di amministrare le Indie per due soli anni; il qual tempo pareva dover bastare a dissipare le fazioni, cancellare la traccia delle nimicizie, e ristabilire a regolarità tutti gli uffici amministrativi. Fu dichiarato che si adottava un tale partito, principalmente nell'interesse dell'Ammiraglio.

Quando prometteva di rintegrarlo ne' suoi titoli e nelle sue funzioni, la Regina era sicuramente sincera e veridica; ma lo scaltrito Ferdinando aveva interiormente deciso di togliere per sempre a Colombo, oltre la dignità di Vice-re, il governo delle Indie. Da quel momento tutto fu concertato a questo scopo.

§ II.

Vedendo l'odio de' coloni della Spagnuola contro l'Ammiraglio, e la segreta determinazione del Re a non rendergli il suo governo, la maggior parte degli storici hanno pensato che realmente Colombo non era destinato, a malgrado del suo genio, a governare popoli, e ch' esisteva in lui una qualche incapacità a ben amministrare.

Nel sistema degli scrittori che negano ogni azione provvidenziale sull'umanità, e trovano che il solo progresso della navi-

alla lettera, delle bozze scritte dall'Ammiraglio di propria mano. — Coleccion diplomática, *Documentos*, n° CXXXVII.

gazione portoghese avrebbe necessariamente causata la scoperta di un continente posto all'ovest dell'Europa, Colombo non ha potuto mancare di commettere colpe come governatore, perchè non poteva possedere tutte le qualità, e perchè, « per le sue qualità medesime, non era conveniente a questo difficile incarico [1]. » Ma i nostri lettori, i quali ricorderanno i doni superiori conceduti all'araldo della croce, le sue doti eminenti superate dalle sue virtù; quelli che sanno che nel cristiano, animato dall'amore di Dio e del prossimo, la sapienza viene infusa in aggiunta alla giustizia, non dubiteranno che tante facoltà eccellenti, tante diverse attitudini, una penetrazione sì grande, unita allo spirito di osservazione, all'esperienza e ad una pazienza così lungamente provata, non lo rendessero atto ad amministrare utilmente i paesi da lui scoperti.

Anzichè contrastare a Colombo la sua capacità amministrativa, bisognerebbe, per lo contrario, stupire se, in mezzo a cosiffatta superiorità in tutto il resto, ne fosse stato privo. Tuttavia i suoi biografi, non vedendo in lui imperfezione, nè come cristiano, nè come uom di mare, noiati sicuramente di dover sempre lodare, hanno creduto di variare il loro stile, e fare atto d'imparzialità scrupolosa censurando certi provvedimenti della sua amministrazione. Tenersi a buona ventura convalidare alcune frasi del suo vecchio nemico Oviedo con due brani di Las Casas, (d'altronde ridotti quasi a nulla da questo medesimo scrittore, in altri luoghi del suo manoscritto), per tentare una specie di biasimo altrettanto vago quanto mite.

Fin ad oggi, gli storici di Colombo si erano limitati a reticenze timide, a dubbi, a congetture, senza entrar mai francamente nell'esame delle accuse supposte. Le accuse contra il governo di Colombo non hanno realmente preso corpo che sotto la penna parziale e preoccupata di Fernando Navarrete, il quale è venuto a rafforzare la scuola protestante sulle orme di Humboldt. Noi ne ringraziamo quest'ultimo. La sua mercè, le oscure e tortuose insinuazioni dell'accademico spagnuolo, imputazioni

[1] Washington Irving, *Storia di Cristoforo Colombo.* — Humboldt. *Esame critico della storia della geografia,* ec.

confuse, come calunnia che arrossì di sè medesima, sono precise, schiettamente articolate e perciò tali da potersi discutere.

Incontrastabilmente, quando le si considerano in faccia, spogliate delle ambagi e delle precauzioni, di cui i loro relatori tentarono avvolgerle, queste accuse sorprendono per la loro gravità.

Colombo è accusato formalmente: 1.° di durezza inflessibile e di crudeltà: 2.° di attentato contro la libertà degli Indiani, raccomandati dalla Regina alla sua protezione: 3.° d'imperizia e d' incapacità amministrativa.

Verifichiamo primieramente la più grave di queste accuse: la crudeltà.

Colombo manifestò, si dice, sopratutto la sua crudele severità — nel complotto di Bernal Diaz di Pise; — nelle sue istruzioni scritte al comandante Pietro Margarit; — nel supplizio di Adriano di Mogica.

Esaminiamo i fatti.

Bernal Diaz di Pise formò contro la colonia un complotto, il cui piano, scritto di sua mano, gli fu trovato addosso. Il delitto non poteva essere negato. Colombo, però, invece di fare, secondo il suo diritto, giudicare e mettere incontanente a morte il capo del complotto, si contentò mandarlo in Ispagna.

Ecco come l' americano Washington Irving giudica un tal atto:

« L'Ammiraglio procedette con gran moderazione. Avuto riguardo al grado ed allo stato di Diaz, si astenne dall'infliggergli alcun castigo; ma lo consegnò a bordo di una delle sue navi; proponendosi mandarlo in Ispagna, perchè fosse quivi giudicato . . . Alcuni de' suoi complici di un grado inferiore venner puniti secondo il loro grado di colpabilità, ma non col rigore che meritava la loro colpa. I partiti che Colombo prese, quantunque necessari per la sicurezza generale, e i più temperati che fosse possibile, furono qualificati arbitrari e parvero a certuni dettati da uno spirito di vendetta [1]. »

Perchè il Vice-re era straniero, la sua autorità riusciva insop-

[1] Washington Irving, *Storia della vita e dei viaggi di Cristoforo Colombo*, lib. VI, cap. VIII.

portabile ai Castigliani, non ostante la sua moderazione. Scrive il padre Charlevoix nella sua *Storia di San Domingo*: « questo atto di giustizia così necessario, e in cui furono esattamente osservate tutte le formalità, gli alienò per sempre la moltitudine, ed ebbe conseguenze molto funeste per lui e per tutta la sua famiglia [1]. » Da quel punto venne tenuto crudele. I suoi nemici lo accusarono che infliggeva a capriccio « le punizioni corporali più rigorose alle genti di bassa condizione, e che caricava d' oltraggi i gentiluomini castigliani » ma si guardarano bene, dice nuovamente Washington Irving, di parlare delle circostanze imperiose che avevano comandati que' lavori straordinari, nè delle dissolutezze e dei delitti di ogni genere commessi dai coloni, e che bisognava reprimere, nè delle cabale sediziose de' cavalieri spagnuoli, i quali avevano assaggiata più assai la sua indulgenza che il suo rigore [2]. »

Rispetto alle istruzioni date al comandante Pedro Margarit, avendole il governo spagnuolo pubblicate nella raccolta dei documenti diplomatici, noi medesimi abbiamo potuto giudicarne: e confesseremo, che ciò che a bella prima ci ha sorpresi, ella si è la penetrazione colla quale Colombo aveva indovinata l'indole particolare di que' popoli fanciulli: crederebbesi ch' ei gli avesse dianzi governati.

Eppure la filantropia di Humboldt fu ributtata d'un procedere contro i ladri, raccomandato da Colombo nel corso di queste istruzioni ammirabili.

La penalità varia secondo i luoghi e i tempi: esigere la sua attenuazione, la sua uniformità, e le cure dilicate che la frenologia e la filantropia protestante vogliono oggi prodigalizzate ai colpevoli, è un sogno degli ideologi moderni. Al tempo della scoperta, gli Spagnuoli, ed anche più gl' Indiani, non trattavano così delicatamente il delitto. Nell' abbondanza e negli agi della vita che loro porgeva la natura, i popoli delle Antille risguardavano il furto come un'odiosa perversità, perocchè male avrebbe potuto addurre a scusa il bisogno; perciò lo punivano in un

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. II, pag. 119, in-4.

[2] Washington Irving, *Storia di Cristoforo Colombo*, lib. VIII, cap. VIII.

modo spaventevole. Ecco ciò che ne dice l'autore della storia naturale delle Indie, Oviedo, che ne aveva assunte informazioni sopra luogo. « La colpa che più avevano in odio gli abitatori di quest'isola era il furto: se qualcuno era côlto sul fatto, per piccola che fosse la cosa rubata, impalavano bello e vivo il ladro, come si dice che si fa in Turchia, e lo lasciavano così impalato fino a che rendeva l'anima [1]. »

Era tale nei costumi d'Haiti l'orrore del furto, che il colpevole « era impalato di qualsivoglia condizione esso fosse, e rimaneva esposto in tale stato alla vista di tutti; e non era neppure permesso ad alcuno d'intercedere per lui. Una così grande severità aveva prodotto l'effetto desiderato [2]. »

Ma, incoraggiati dalla pazienza degli Spagnuoli, che sul principio ridevano della loro avidità per le bagattelle d'Europa, e chiudevano gli occhi su piccoli furti, molti, che il timor del castigo avrebbe impedito di derubare i compatriotti, si erano messi a svaligiare sulle strade e colla violenza i lor ospiti. Colombo prescrisse, adunque, di punire i ladri. Invece d'infligger loro il supplizio del palo, a cui si sarebbero condannati fra loro, cento volte peggiore della forca e della ruota, sostituì una pena, che, senza spegnere la vita, dopo un dolore passaggero lasciava un segno durevole, affinchè il reo servisse ovunque di esempio e di terrore: questa pena consisteva nella recisione della punta del naso o delle orecchie, ed anche questa suggeritagli dai codici spagnoli di Valenza [3] e della Hermandad [4]. In Ispagna la recidiva veniva punita di morte. Un popolo, che, per secondare gl'istinti della vanità, col dipingersi e forarsi certe parti del corpo, si sottoponeva di buon grado a dolori più vivi e protratti del raccorciamento degli orecchi o del naso; era mal preparato

[1] Oviedo y Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. V, cap. III. — Traduzione di Giovanni Poleur.

[2] Il Padre Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. I, p. 48, 49.

[3] Codice di Valenza. — Tarazona, *Instituciones del fuero y privilegios del reino de Valencia*, tom. VIII, p. 396.

[4] Rousseeuw-Saint-Hilaire, *Storia di Spagna*, lib. XVIII.

ad impaurirsi dello staffile, o delle verghe o del bastone siccome punizione di furto: Colombo applicò, dunque, agli Indiani la pena in vigore in Castiglia [1] contro i ladri recidivi. Quest'era un introdurre nel codice criminale degli indigeni un temperamento cristiano. Nondimeno questa umanità, che fu certamente benedetta e ammirata dagl'isolani, scandolezzò la bacchettoneria filantropica di una certa scuola.

L'accusa di crudeltà lanciata a Colombo sembra principalmente giustificata da circostanze accompagnanti il supplizio di Adriano di Mogica.

Ricordiamo brevemente i fatti.

Dopo la sua ultima ribellione, Adriano di Mogica fu arrestato improvvisamente in un conciliabolo notturno co' suoi principali complici dal gran-giudice Roldano, il quale scrisse all'Ammiraglio, occupato da più settimane alla costruzione della fortezza della Concezione, per dimandargli i suoi ordini. L'Ammiraglio rispose che questa nuova sollevazione essendo avvenuta senza alcun motivo, la sua impunità produrrebbe effetti deplorabili: che doveva, dunque, venir fatta giustizia di tal ribellione, conforme alle leggi del regno: per conseguenza il gran-giudice fece fare il processo di Mogica e de' suoi complici.

La sentenza condannò Mogica, qual capo di complotto, alla pena di morte, e i suoi coaccusati, secondo il grado della loro partecipazione, gli uni al bando perpetuo, gli altri a prigionia temporaria. Nel momento del supplizio fu mandato a Mogica un prete; ma costui, sin allora insolente e bravaccio, vedendo che, nonostante la sua nobiltà e i suoi amici, la cosa si faceva seria, fu preso da paura: studiandosi di guadagnar tempo, rifiutava di confessarsi: fu condotto sugli spalti della cittadella; il prete lo esortava, ed ei rifiutava di ascoltarlo, per ritardare il momento terribile. Il gran-giudice, informato di questo maneggio, indegnato di tal codardia succeduta a tanta arroganza, comandò di attaccar la corda ad uno dei merli e di lanciare il condannato giù dal bastione.

[1] « Quibus deinde furto gravius iterum cœsis aures amputantur. » — Luici Marini Siculi, *De rebus Hispaniæ*, lib. XIX.

Questo atto di brutalità, conforme al naturale altero e violento di Roldano, mostra al vivo la sua durezza e offende il sentimento cristiano. La soppressione del Sacramento, ultima consolazione del moribondo, stringe il cuore. Sciaguratamente lo storiografo reale Herrera, abitualmente esatto e giudizioso, ingannandosi in ciò, ha imputato all'Ammiraglio, allora lontano da San Domingo, il carceramento e il supplizio di Adriano di Mogica, che furono atti di Roldano. Gli storici posteriori hanno riprodotto questo errore, e tutti lo ripeterono.

Navarrete, Washington Irving, Humboldt hanno un bel accreditarlo, noi lo smascheriamo: chiunque ama la gloria di Colombo, e cerca la verità nella storia ci saprà grado di questa giustizia.

Primieramente il carattere dell'uomo, la natura del fatto, le circostanze del tempo e del luogo, le regole dell'etichetta e del decoro, e le disposizioni materiali provano l'errore di Herrera. Egli stesso dice che l'Ammiraglio era alla Concezione quando avvenne la ribellione di Mogica, e questo è esatto. Colombo amava quella residenza, chiave della magnifica pianura chiamata la Vega Real, e che godeva di deliziosi prospetti. Fin dal suo secondo viaggio, vi aveva eretto, finchè potesse costruirvi una chiesa, una gran croce, appiè della quale riceveva invisibili consolazioni, e ch' è noto essere stata lungamente privilegiata di favori divini e di non pochi prodigi [1]. L' araldo della croce si compiaceva in quel soggiorno per cause misteriose.

Poco prima, Roldano aveva fatto imprigionare Fernando di Guevarra, cugino di Mogica, e chiesti gli ordini dell'Ammiraglio: questi aveva risposto di mandare l'incolpato nella fortezza di San Domingo. Alcun tempo dopo, avendo Roldano carcerato Adriano di Mogica, dimandò nuovamente le sue istruzioni all'Ammiraglio, il quale risposegli come abbiam detto. Mogica fu dunque condotto, per esservi giudicato, a San Domingo, ove venne del pari menato il suo complice Pedro Riquelme, ex giudice di Bonao. Non si poteva convenientemente procedere con-

[1] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. v.

tra i ribelli alla Concezione, non trovandovisi che l'Ammiraglio, ed operai ch'eseguivano i suoi piani, onde non vi erano là nè tribunale, nè cancelliere, nè usciere, nè ufficiale di polizia, ma semplicemente un posto di cavalleria. Fu dunque alla sede del governo, e nella prigione della cittadella, che furono rinchiusi, poi esaminati e giudicati i colpevoli: l'ardito colpo di mano che fece cader Mogica di notte tempo in potere di Roldano, non poteva essere tentato dall'Ammiraglio; non conveniva nè alla sua dignità nè al suo carattere. D'altronde, se fosse venuto lo stesso Ammiraglio, come non avrebbe preso nella guarnigione della fortezza altro che tre soldati, oltre i sette servi di cui è parlato? Per lo contrario, questo picciol numero di soldati spiegasi dalla posizione topografica di Roldano, il qual era in campagna, lungi da ogni guarnigione: l'Ammiraglio non aveva abbandonato la Concezione da più mesi, e non se ne allontanava quasi mai.

L'Herrera si è ingannato, non intorno al fatto, ma rispetto ai nomi.

Per lo contrario, lo scrupoloso storico don Fernando rettifica i nomi e le date, e attribuisce a ciascuno ciò che gli appartiene in questi avvenimenti. Egli prova l'assenza dell'Ammiraglio [1]; parla del suo carteggio col gran-giudice intorno agli incolpati; menziona il processo regolarmente fatto a San Domingo, e seguito dal supplizio del principale autore del complotto. Fra il dire contraddittorio di Herrera e l'asserzione particolarizzata di don Fernando, non è lecito di poter dubitare; e noi diciamo, come don Eustachio Fernandez de Navarrete, ove confuta con lealtà il suo avo, che tra le due relazioni di questi storici, quella di Fernando appare la più veridica [2].

D'altronde la pietà di Colombo gli avrebb'essa permesso il rigore quasi empio, che priva un moribondo di un sacramento, sua ultima consolazione, e sua unica speranza? Il Vice-re avea

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXIV.

[2] « Pero en cuestiones como estas en que el afecto filial non ha podido ladear la pluma de D. Hernando, su relacion debe ser la mas veridica. » — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete, *Coleccion de Documentos ineditos para la historia de España*, tom. XVI, p. 524.

fatto voto « di non torcere neppure un capello de' suoi amministrati. » Non avvenne mai nelle sue spedizioni marittime che sottoponesse un suo dipendente ad un consiglio di guerra; non avvenne mai che comandasse un supplizio capitale. Quando scrisse a Roldano rimettendogli Adriano di Mogica, lo fece « colle lagrime del dolore: » ma la necessità parevagli tale che avrebbe creduto di non poter fare altramente neppur con un suo proprio fratello in caso simile [1]. Colombo dice formalmente che Roldano arrestò esso medesimo Adriano di Mogica con una parte della sua schiera, e che lo fece mettere a morte senza ordine da parte sua. « Il fatto, dice, è che Roldano ne fece giustizia senza che io lo avessi ordinato [2]. » Sicuramente, il vendicativo alcalde, sapendo la mansuetudine cristiana del Vice-re, e temendo una sospensione indefinita od una commutazione di pena, ne prevenne gli effetti colla prontezza dell'esecuzione.

Noi dobbiamo, eziandio, notare, che, raccontando queste particolarità, Colombo non previde la imputazione postuma che gli si farebbe relativamente a Mogica; deplorava quel supplizio, perchè si era lusingato, e aveva l'evangelica speranza che sangue non si verserebbe mai sotto il suo governo. Il gran-giudice, che aveva provocata e fatta eseguire la sentenza, era ancora in funzione; i testimoni assegnati, gli agenti della forza pubblica vivevano ancora. D'altronde gli atti del processo rimanevano presso il cancelliere. Se realmente, come nota Herrera, contr' ogni verosimiglianza, avesse lo stesso Colombo carcerato, fatto giudicar, e mettere a morte Adriano di Mogica, avrebbe egli poi osato attribuire questo triplice incidente al gran-giudice Roldano, che appunto allora era nel pieno esercizio della sua carica, avendovelo conservato Bobadilla?

Rispetto all'accusa di essersi beffato della libertà degli In-

[1] « A mi hermano no hiciera menos si me quisiera matar y robar el señorio que mi Rey é Reina me tenian dado en guarda. » — *Carta del Almirante al Ama del principe D. Juan.*

[2] « El alcade le prendió y á parte de su cuadrilla; y el caso era que él los justiciaba sin que yo lo proveyere. » — *Idem, ibidem.*

diani e di aver fatto di questa parte de' suoi amministrati una materia di vendita, essa cade innanzi al più rapido esame.

Ne' costumi di quel tempo, la schiavitù non era quale ci appare oggidì. Il cavaliere preso alla guerra apparteneva a colui che lo aveva costretto ad arrendersi, e non diventava libero che pagando il proprio riscatto. Dopo Pavia, Francesco I apparteneva a Carlo V. Temperata dal cristianesimo la schiavitù non aveva appo gli Spagnuoli il carattere odioso che le hanno dato il fanatismo de' Musulmani e il disumano orgoglio de' piantatori americani. Già, sotto il regno di Enrico III, si vedevano a Siviglia schiavi neri trattati con benevolenza [1]. Dopo conquistata Malaga, Ferdinando e Isabella fecero dono alle regine di Napoli e di Portogallo di un certo numero di giovani scelte fra le più belle. I due Re mandarono al papa Innocenzo VIII, tra gli altri magnifici presenti, cento schiavi [2]. Il Santo Padre li accettò; ma in meno di un anno, per l'influenza augusta della sua bontà e delle sue persuasioni, aveva fatto di loro altrettanti cristiani, e stimava sì alto la loro fedeltà, che gli incorporò nella sua guardia [3].

Fin dal suo arrivo fra' Caraibi, Colombo sentì che la dolcezza e l'esortazioni riuscirebbero inefficaci su quelle barbare tribù, nemiche dell'ordine provvidenziale, e che non conoscevano altra legge che la violenza. Egli chiese l'autorizzazione di ridurre in ischiavitù quella razza antropofaga, affine di toglierla alle sue feroci abitudini, trapiantarla e insegnarle, insiem colla lingua castigliana, il Vangelo, che solo poteva preservarla da una intera distruzione. Per eccesso di filantropia, gli fu risposto di trattare i Cannibali come gli altri Indiani [4]. I fatti diedero pienamente

[1] Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*, etc., introduccion, § XIX.

[2] Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XII, p. 401.

[3] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Storia di Spagna*, t. V, lib. XVIII, cap. II, p. 490.

[4] Memorial que para los Reyes católicos dió el almirante D. Cristóbal Colon en la ciudad Isabela. — *Respuesta de los Reyes al márgen de cada capitulo.*

ragione all'Ammiraglio: i filantropi degli uffici della marina furono costretti in appresso a chiedere che fossero praticati i partiti proposti da Colombo [1].

Trasportando in Castiglia gl'Indiani dichiarati schiavi legali, l'Ammiraglio non considerava il prezzo della loro vendita come rappresentante la proprietà dell'uomo, ma la locazione del suo lavoro. Questa schiavitù, temperata dalla dolcezza cristiana, non era, in realtà, che un usufrutto del lavoro dell'Indiano colpevole di aver partecipato ad un complotto, o di avere avuto mano nell'uccisione di uno spagnuolo.

Lungi dal ridurre in ischiavitù gli Indiani pacifici, Cristoforo Colombo si costituiva lor difensore: faceva rispettare la loro persona, la loro famiglia, la loro proprietà; perciò i dissoluti, gli avventurieri rapaci, e gli infingardi dell'Hispaniola si erano collegati contra di lui. Mentre l'eco degli uffici di Siviglia biasimava alla corte la pretesa crudeltà di Colombo verso gl'indigeni, i Castigliani d'Hispaniola, per lo contrario, scrivevano in Ispagna che non permetteva che gli Indiani fossero assoggettati ai cristiani. Lo stesso Humboldt ha notato questa fragrante contraddizione [2]. Colombo non consigliò che la schiavitù degli antropofaghi; e questo consiglio era salutare: ma non attentò mai alla libertà degl'Indiani pacifici.

L'ignoranza, e la preoccupazione gli hanno imputato di avere organizzata la schiavitù degl'Indiani, istituendo il sistema dei *ripartimientos*, o distribuzioni di lavori penosi senza paga, e il lavoro degli indigeni nelle miniere.

Questo è un doppio errore di fatto e di data, al tempo stesso una calunnia, ed un anacronismo.

Primieramente Colombo non possedette mai neppure un solo Indiano in qualità di schiavo [3]: no, Colombo non ebbe un solo

[1] Apéndice á la Coleccion diplomática, num. XVII. — *Registr. del sello de carte en Simancas.*

[2] Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, t. III, sez. II, p. 282.

[3] Colombo non ebbe un solo schiavo; ma il vescovo ordinatore della marina, primo autore delle calunnie sparse contro di lui, ne possedeva in piena proprietà duecento, dei quali un nobile francescano, il cardinal

schiavo; laddove il vescovo ordinatore della marina, primo autore di tutte le calunnie sparse contra l'Ammiraglio, ne possedeva dugento, di cui un frate francescano, il cardinale Ximenes, l'obbligò a spogliarsi. Ritiratosi Ximenes dal ministero, il vescovo ordinatore Fonseca si fece restituire dal Re quella proprietà anticristiana.

Ricordisi poscia ch'era vietato rendere schiavo un indiano battezzato; indi, che l'Ammiraglio non permetteva neppure ai Castigliani di lavorare alle miniere senza certe condizioni religiose. Unqua sotto la sua amministrazione gli Indiani furono costretti ad estrarre l'oro dalla terra. Rispettando il modo di governo stabilito fra loro, non volle mai invertire l'ordine esistente, e levare ai cacichi i loro sudditi naturali. Solamente, quando, dopo ribellioni o misfatti doveva punire i cacichi, invece di mandare tutti i rei in Castiglia, secondo il rigore del diritto, imponeva loro gravezze di viveri o d'altro a profitto della colonia: i cacichi puniti dovevano fornire un numero d'uomini, che lavoravano pel governo spagnuolo un giorno o due per settimana in opere di pubblica utilità.

Talvolta l'Ammiraglio propose di surrogare col mezzo di questi lavori il pagamento dell'imposta; il qual cambio fu liberamente accettato. I cacichi soddisfacevano di buon grado a questa tassa ch'essi medesimi esigevano dai loro sudditi. Gl'Indiani designati dai cacichi a quell'uopo non cessavano per questo di appartenere ai loro sovrani naturali: la loro dipendenza e la loro libertà non pativano menomamente per siffatto lavoro periodico: solamente si abituavano a riunirsi, a lavorare insieme: le loro relazioni cogli Europei potevano agevolare la loro iniziazione al cristianesimo.

Questo pubblico servigio non era schiavitù, somigliava alle odierne prestazioni comunali, le quali non degradano chichessia. Ma i governatori surrogati all'Ammiraglio, in dispregio d' ogni diritto, falsando il principio e lo scopo di tal prestazione, con-

Ximenes, l'obbligò a privarsi. — Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. V, p. 337, in-4. — Quando il cardinale ministro si ritirò don Juan Fonseca il Re e si fece restituire questa proprietà antichissima.

vertironla in ischiavitù, e la schiavitù in distruzione della razza indigena. Bobadilla e il suo successore furon essi che organizzarono il sistema dei *repartimientos*, diventato fatale agl'indigeni d'Haiti. Lungi dal consentirvi Colombo deplorò per primo un tale abuso.

La sola accusa fondata che facessero contro Colombo i suoi nemici consisteva nella sua opposizione formale al battesimo degl'Indiani.

Potrà sembrare strano che il messaggero della salute, il quale piantava in ogni luogo croci e invitava gl'indigeni a venerare questo Simbolo, li respingesse dalla Chiesa lorchè desideravano entrarvi; e tuttavia è una cosa verissima.

Molti Indiani, adescati dall'attrattiva della novità, tirati dall'inclinazione fanciullesca all'imitazione, e, sopra tutto, adescati dall'immunità concedute ai convertiti, senza avere la menoma nozione del Cristianesimo, dimandavano il battesimo come avrebbero dimandato una veste od un cappello d'Europa. L'Ammiraglio si oppose alla condiscendenza di certi ecclesiastici, il cui proselitismo troppo indulgente favoreggiava questo preteso movimento religioso, e che, nel desiderio di accrescere prontamente il loro gregge, ammettevano al battesimo gl'indigeni sulla lor semplice dimanda. Egli impediva l'abuso del Sacramento, vale a dire la sua profanazione, per sentimento di pietà. Il suo modo di trattare gl'Indiani fu sempre paterno: riconosceva in que' figli delle foreste suoi fratelli in Gesù Cristo: gli amava anche come sue creature, avendoli egli scoperti, per acquistarli al Vangelo.

Il carattere amante e contemplativo di Colombo lo recava alla dolcezza, all'indulgenza. Se pubblicò editti severi, fu per proteggere la vita e l'onore degl'indigeni, di cui gli Spagnuoli si pigliavano giuoco. La sua pretesa crudeltà non fu che la giustizia messa al servigio della fraternità cristiana.

Dicasi altresì che l'odio dei nemici dell'Ammiraglio studiavasi di attribuire a lui tutti i provvedimenti presi da suo fratello l'Adelantado; il quale retto e giusto, ma conscio della sua utilità e della sua alta superiorità su tutti que' licenziosi, infingardi bravacci, e rodomonti cogl'Indiani, non si dava cura di

temperare con ispiegazioni verbali e l'affabilità delle forme la precisione de' suoi comandi. Egli correva diritto la sua via, offendendo nel vivo l'orgoglio degli arroganti idalghi, senza curarsi della loro rabbia: faceva incurvare le loro fronti impudenti sotto l'autorità legittima di suo fratello, il Vice-re: a testimonianza di Las Casas, la sua giusta severità fu sopratutto cagione delle accuse di crudeltà sì spesso mosse contra l'Ammiraglio [1]. E, nondimeno, secondo la confessione di don Eustachio Navarrete, non si vede come, senza rigore, avrebbe potuto contenere quella popolazion mobile, piena di superbia, ardente alla cupidigia e così naturalmente licenziosa [2].

Anzichè venir biasimato alla corte per la sua durezza verso i propri amministrati, Colombo fu al contrario accusato di troppa dolcezza e di troppi risguardi. Perciò, nelle istruzioni date al suo successore in udienza solenne, alla presenza dei Re, il consigliere di stato Antonio de Fonseca, fratello del vescovo ordinatore della marina, raccomandava al nuovo governatore, per timore che non gli accadesse come all'Ammiraglio, di usare severità sin dal principio contra ogni ribellione, e di percuotere come la folgore [3].

E così considerando attentamente, le più gravi accuse fatte a Colombo, elle dileguano una dopo l'altra.

Rimane ora la presunzione generale d'imperizia amministrativa.

Qui, vuolsi convenirne, l'accusa diventa singolarmente indeterminata e confusa; nè sa presentare un solo fatto preciso. Vien rimproverata a Colombo la proposizione da lui fatta di coloniz-

[1] « Por ventura fué la causa de las cosas de rigor y crudeldad que se imputaron al Almirante. » — Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. XXIX. Ms.

[2] « Verdad es que toda esta severidad hacia falta, y no se sabe como hubiera podido gobernase de otro modo gente tan revoltosa y discola. » — D. Eustaquio Fernandez de Navarrete, *Noticias de D. Bartolomé Colon*. Coleccion de documentos ineditos, tomo XVI, p. 527.

[3] Herrera, *Storia generale delle conquiste e viaggi dei Castigliani nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. IV, cap. XIII.

zare la Spagnuola con galeotti, e la sua scelta infelice di Roldano ad esercitare le funzioni di gran-giudice dell' isola.

L'idea di arruolare i coloni nelle prigioni e nelle galere non deve ascriversi all'Ammiraglio, ma alla stessa necessità; e mette in luce la penosa estremità a cui era ridotta la Corte. Non si dimentichi che al momento di tale proposta, la preoccupazione contra le Indie era così grande, che nessuna ricompensa avrebbe potuto muovere un Castigliano ad andarvi. Il soggiorno di due anni alla Spagnuola riscattava da pena capitale; ci avea là una quistione di vita o di morte per la colonia. D' altra parte l'esclusioni volute da Colombo, cadendo sui malfattori più colpevoli, davano motivo di sperare che questo reggimento penitenziario recherebbe felici frutti. E se i condannati non fossero stati sbarcati in avverse circostanze in mezzo a ribelli, il cui esempio, e le cui suggestioni ridestarono ogni lor malvagità non si avrebbe avuto motivo di lamentarsi della loro deportazione. La necessità di aprire le prigioni per popolare la Spagnuola suona piuttosto accusatrice de' Castigliani che dell'Ammiraglio. Risulta da questa dura necessità, com'egli avesse a cuore di salvare la colonizzazione cattolica di quelle contrade. Prima di abbandonarle, Colombo andava a cercare gli elementi della coltura e dell' incivilimento, fuori di tutti gli usi e di tutte le idee del suo tempo: non diceva, come un eloquente girondino « periscano le colonie anzichè un solo principio; » ma accettava i rischi d'incessanti lotte contro indoli ingrate e perverse, piuttostochè lasciar perire il germe della fede cattolica che aveva seminato. A' nostri giorni, la rapida prosperità dell'Australia, e il nostro primo tentativo nella Guiana sembrano giustificare il penetrante ardimento delle speranze di Colombo.

Per ciò che risguarda le scelte da lui fatte, esse furono sempre eccellenti. La rea condotta di Roldano non accusa il discernimento di Colombo. Essendo stato Roldano fra' suoi dimestici, l'Ammiraglio aveva potuto apprezzare il suo amore della legalità, la sua attitudine agli affari contenziosi, alle soluzioni giudiziarie: ei gli aveva sulle prime confidata la carica di giudice di prima

istanza, da lui esercitata con soddisfazione di tutta la colonia: l'elevazione alla dignità di gran-giudice o alcade, era ad un tempo una ricompensa ed un incoraggiamento a ben fare. L'ambizione allignò in cuore a Roldano, lo rendette ingrato e traditore; ma la sua capacità, la sua specialità rimangono incontrastabili; nè si potrebbe con equità rendere Colombo mallevadore dell'ingratitudine di un uomo da lui ricolmo di benefizi, fino ad onorarlo del titolo di amico.

Sicuramente, abbiamo un bel cercare, non troviamo errore, nè difetto nell' ingegno amministrativo di Colombo.

Noi non emettiamo come una semplice nostra opinione, che durante il corso della sua amministrazione egli non commettesse errore; sibbene l'affermiamo perentoriamente; lo sosteniamo di certa scienza; lo dichiariamo conscii della sincerità delle nostre investigazioni, dell'estensione delle nostre fatiche, della leale testimonianza, a cui ha diritto la verità travestita, e l'interesse che ispira l'eroismo calunniato.

Non v'ebbe mai governo più difficile dell'affidato a Colombo: egli operava sullo sconosciuto, sprovvisto d'ogni precedente lume amministrativo, continuamente attraversato dalle difficoltà del clima, dell'igiene, delle antiche abitudini e de' nuovi bisogni; dai conflitti perpetui cogli idalghi e cogli indigeni, dalle diffidenze, dalle brame brutali, dall'insubordinazione permanente, e dalle pedantesche pretensioni della burocrazia di Siviglia, inapplicabili alle esigenze impensate di un reggimento affatto nuovo.

Nondimeno Colombo non commise pur l'ombra di una colpa. Sicuramente, non era infallibile; tuttavia non fallì. La protezione di Dio si allargò sulle sue opere. Nessuna delle sue istituzioni conteneva il germe di un vizio, l'occasione di un disordine, o di un imbarazzo per l'avvenire.

Non iscovriamo difetti nella sua amministrazione, a quella guisa che non riscontriamo vizii in un santo. Ei non aveva in vista la propria elevazione personale, la grandezza della sua casa, la ricchezza de' suoi figli; sibbene la gloria di Gesù Cristo, l'ingrandimento della Castiglia, l'incivilimento cristiano,

il buon governo delle Indie, e l'amministrazione economica di quelle regioni collocate nelle migliori condizioni e col più gran vantaggio del popolo: credendo alla perpetuità dell'opera sua, Colombo non sagrificava mai al presente i vantaggi dell'avvenire.

A dir intero il pensiero nostro, non siamo menomamente sorpresi di non trovare errori nella sua amministrazione, e nella sua vita pubblica: ciò che, per lo contrario, ci sorprenderebbe, sarebbe di rinvenire una qualche lacuna in uomo così perfetto, un qualche difetto di logica, una qualche violazione dei doveri del cristiano: Colombo viveva alla presenza di Dio, e sentiva incessantemente nel suo cuore il peso di una gratitudine infinita pei favori dell' Onnipotente.

Questi vincoli misteriosi, queste comunicazioni coll'ordine sopranaturale, sono precisamente ciò che distingue Colombo dagli altri amministratori, e costituiscono la sua vita un insegnamento memorabile.

Volendo conformarci all' umiltà francescana, da cui Colombo non si discostò mai nella sua difesa, ci ristringiamo a respingere il biasimo, mentre potremmo al contrario mostrare la sua capacità quasi sovranaturale per l'amministrazione.

Il suo senso retto e pratico gl'indicò sempre l'opportunità dei provvedimenti, e del paro i mezzi più semplici e più diretti di recarli ad effetto. Ogni particolarità della sua amministrazione rivela la forza d' unità dell' insieme; e l'aspetto dell' insieme fa fede che la sua scienza sapeva scendere anche a' più minuti particolari: questa era la scienza che l'imperator Napoleone I giudicava la più rara e più importante, così nella guerra come nella pace. Colombo ricordava questa sentenza della Scrittura: « colui che trascura le piccole cose cadrà a poco a poco. » A che giova discutere qualche atto del suo governo? I fatti parlano più forte d'ogni interpretazione.

Lorchè, dopo la scoperta del Nuovo Continente, tornò malato alla Spagnuola, in mezzo alla sollevazione degl'indigeni, alla ribellione de' Castigliani, al dispregio de' suoi ordini ed all'abbandono de' suoi subordinati; egli si trovava senza soldati, senza danaro, senz' appoggio morale; la sua condizione pareva

disperata: nondimeno, seppe con astute concessioni, con un abile temporeggiare, domare la violenza, disarmare il delitto, ristabilire l'autorità, la sicurezza pubblica, organizzare i lavori ed iniziare la prosperità d'Hispaniola. Se questa non è abilità in fatto di amministrazione, domandiamo che ci venga spiegato un tal prodigio, e siagli assegnato il suo vero nome.

Come dubitare dell'ingegno amministrativo di Colombo, quando si vede quest'uom di mare diventare ad un tratto, secondo la necessità, agricoltore, architetto, ingegner militare, consultore di ponti e strade, economista, agronomo eccellente, impareggiabile magistrato? L'eminenti doti necessarie ai fondatori di colonie, i quali spesso con poco devono bastare a molto, valendosi d'un presente assai difficile per assicurar l'avvenire, erangli state largite in copia maravigliosa.

Non ostante la sua ardente brama di trovar oro, Cristoforo Colombo, appena venne a governare que' nuovi paesi, alieno dall'occuparsi esclusivamente delle miniere e de' progressi metallurgici, provvide con gran diligenza alla coltura delle terre, primo principio e ultimo scopo d'ogni buona colonizzazione.

Sotto nome di *Podere Reale*, aveva fondata una scuola di agricoltura, in cui si trovavano conservati nella loro purezza di razza gli animali riproduttori di ogni specie. Per sua cura, crescevano le piantagioni, e si tentavano saggi di *acclimatazione* e di orticoltura. Egli sentiva che bisognava rinunziare al reggimento europeo per adottare l'igiene dei naturali, e si sforzava di avvezzare i nuovi coloni agli alimenti degl' indigeni. In questo la sua penetrazione precedeva e superava le costose lezioni dell'esperienza. Voleva che i coloni potessero all'uopo far di meno della metropoli e renderle più di quello che fossero per riceverne. Invece di celibi affamati d'oro, incapaci di collocare affezione nella terra per coltivarla, e che non sapevano che metterla sossopra, egli non voleva ammettere che uomini ammogliati, laboriosi e che dovessero occuparsi di lavori utili di coltura, di dissodamenti, di canalizzazioni, o di prosciugamenti, di moltiplicazione dei greggi [1].

[1] *Cédula para que Fernando de Zafra busque veinte hombres de*

Per menare di fronte l'agricoltura e il lavoro delle miniere d'oro, stabilì con esatta equità i diritti del fisco sui lavoratori. I cercatori d'oro pagavano volentieri alla corona il terzo del prodotto de' loro scavi. Senza gravare il proprietario, arricchiva così il tesoro, invece d'impoverirlo, come aveva fatto Bobadilla, sacrificando l'interesse della Regina ad una bugiarda e fuggevole affezion popolare.

Temendo per gli abitatori della colonia il contagio causidico, facile a svilupparsi al sovraggiungere di que' legulei che inventano le cause, avvelenano i richiami, soffiano la discordia e fanno da ogni nonnulla scaturir cause e liti, Colombo interdisse ad avvocati e patrocinatori l'entrata nella Spagnuola [1], come l'aveva vietata agli stranieri ed agli eretici.

L'attestato ufficiale della superiorità amministrativa dell'Ammiraglio si legge tuttavia nell'istruzione generale del 23 aprile 1497, data dai Re al governatore delle Indie relative al modo di popolare l'isole e la terra-ferma. Questa istruzione, pretto riassunto delle idee di Colombo, prova che aveva trovato i veri mezzi di proteggere gl'interessi degli assenti, degli eredi lontani, e le forme di giustizia che potevano meglio assicurare tutti i diritti; ed in così bel modo, che in quel documento, i Re cattolici si riportano alla istruzione dell'Ammiraglio, e la riproducono testualmente [2].

Ma diremo di più: un fatto prova irrefragabilmente la superiorità di Colombo e la sua attitudine al governo degli uomini; ed è questo: tutti i suoi decreti, e regolamenti coloniali, da prima censurati e abrogati dalla corte, sono stati poscia rimessi in vigore: per la forza delle cose tornò a galla il pensiero di Colmbo

campo y otro que sepa hacer acequias. — Coleccion diplomática. Documentos n° XXIII.

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. III, p. 141, 142, in-4.

[2] Nos parece que se debe guardar la forma que está en el capitulo de vuestro memorial, que sobre esto nos distes que es el siguiente: « Muchos extrangeros é naturales son muertos en las Indias, etc... » — *Instruccion de los señores Reyes católicos al Almirante para la poblacion de las islas y Tierra firme.* — Coleccion diplomática. Documentos n° CIV.

mentre la sua persona veniva sprofondata da un'ingiusta critica e da un biasimo calunnioso.

Per riassumere:

Noi diciamo che nell'amministrazione di Cristoforo Colombo non si scovre errore. In lui la scienza del governo per essere innata; poichè, non avendo potuto acquistarla collo studio, e prepararvisi durante le sue navigazioni, nondimeno ne fece sempre prova a tempo opportuno.

Fu dunque accusato alla corte d'imperizia amministrativa in contraddizione dei fatti, dell'evidenza, in dispregio d'ogni giustizia e d'ogni convinzione: l'invidia aveva bisogno di un pretesto per velare il suo accanimento, simulando lo zelo degli interessi pubblici.

Il re Ferdinando, spirito piccolo, pieno di artificii, e che si credeva tanto valente nel governo, quanto nelle mariolerie politiche, disamava Colombo a motivo della sua superiorità, e le colonie perchè troppo lontane. Il sospettoso monarca temeva che la sua autorità s'indebolisse per effetto della distanza. La produzione immediata era il primo scopo delle sue speranze. Quantunque il suo tesoro non avesse arrischiato alcuna anticipazione a prò delle Indie, pur si doleva che la Castiglia si fosse obbligata a sostenere un'impresa, i cui risultati non erano proporzionati ai sogni della sua ambizione, ed al suo bisogno di danaro pe' suoi disegni sull'Italia. La sorte del Nuovo Mondo eragli tanto indifferente [1], quanto estraneo glien era stato lo scovrimento. Dopo di avere per brevi istanti cavata vanità da Colombo, considerò con occhio d'invidia la sua vasta rinomanza, e si adombrò della elevazione a cui era salito quel marinaro genovese mercè trattati che gli assicuravano titoli e governo.

In proporzione che si estendevano le scoperte, crescevano anche i diritti di Colombo. I nemici del grand'Uomo, gli ufficiali superiori della marina, l'ordinator vescovo Fonseca, il controllore generale Giovanni di Soria, il pagatore generale Jimeno di Bribiesca, sapendo il pensiero del Re, e la sua segreta av-

[1] José Quintana. — « Consideraba el Nuevo Mundo como ageno, y no lo estimaba sino por el producto que rendia. »

versione contro l'Ammiraglio, lo mantenevano fermo nell'idea che quel titolo di Vice-re scemava il prestigio della corona. Fu messo tutto in opera per annullare i titoli e i privilegi che Colombo possedeva, e per violare, anche apertamente, le convenzioni fermate con lui, e ratificate con tutte le forme legali. Si vuole nonpertanto riconoscere che l'ingratitudine e il mal volere del Monarca non ebbero tanta parte in questa iniquità, quanta l'egoismo e gli odii dell'ufficio delle colonie. L'animosità del vescovo Fonseca avanzò in nequizia la malevolenza e le meschine gelosie del re Ferdinando.

§ III.

La surrogazione temporaria all'Ammiraglio nel governo delle Indie essendo stata confermata, col consenso della Regina, che si era persuasa della prudenza di un tale partito, la scelta di Isabella fu astutamente diretta sopra un personaggio ben veduto a corte, ligio all'ordinatore generale della marina, accetto al Re, e il cui contegno grave, riservato, in bell'accordo colla cortesia del parlare, ispirava naturalmente riverenza. Questo personaggio era il commendatore di Larez don Nicola di Ovando.

A questa surrogazione, temporaria in apparenza, ma definitiva nella mente del Re, fu concessa la pompa d'uno splendido corteo e d'una magnifica flotta di trentadue vele. Il vescovo ordinatore, il pagatore Bribiesca e Gonzalvo Gomez di Cervantes, allora stabilito a Siviglia, per un'attività inudita, misero, in meno di sei mesi, le navi in istato di salpare. Se Colombo avesse potuto abbassarsi all'invidia, non avrebbe notato senza dispiacere e senza sospetto questo apparato guerriero, questo sfoggio di forze prodigalizzato ad un ordinamento provvisorio. Il controllore della marina, che gli aveva dianzi negato il passaggio gratuito per un solo servo, non faceva difficoltà per le dieci guardie del corpo a cavallo, e le dodici guardie a piedi del nuovo governatore, il quale menava seco ufficiali di alto grado, e andava con tale pompa che l'Ammiraglio non avrebbe neppure osato averne il pensiero. Evidentemente il governatore temporario era favo-

rito in guisa ben maggiore del governatore a titolo perpetuo ed ereditario.

§ IV.

Ma le diffidenze e le volgari gelosie trovavano chiuse le vie al gran cuore di Colombo. Mentre veniva allestita la flotta, egli, nel suo ritiro, immerso nello studio e nella preghiera, aveva perduto di vista gl' intrighi della corte e le meschine agitazioni del mondo. Un' ambizione più ardita faceva palpitare il suo cuore. Non gli bastava di avere scoperto il Nuovo Mondo, rimanevagli di ricevere il prezzo delle sue fatiche.

La gloria umana era impotente a rimunerarlo: Colombo aspettava la sua ricompensa da più alta parte: egli sperava che, mettendo il colmo a' suoi favori, Dio si degnerebbe concedergli la liberazione del Santo Sepolcro, fin allora rifiutata agli sforzi delle Crociate.

È noto, che tal era sempre stato il voto costante di Cristoforo Colombo. Dopo questo terzo viaggio, nel quale l'Ammiraglio aveva aumentato di un'altra metà lo spazio della terra, er'egli impaziente di recare ad effetto quell'eroico disegno. Ricoverato presso de' suoi amici Francescani di Granata, e poscia nel pittoresco monastero de' Francescani di Zubia, costrutto sul teatro della guerra, in memoria della *scaramuccia della Regina* [1], donde lo sguardo abbracciava ad un tempo l'estensione della Vega, maraviglia della vegetazione europea, e l'Alhambra e l'Albacyn, prodigi dell'architettura araba, egli viveva studiando il capolavoro di san Tomaso d'Aquino, si pasceva deliziato delle Sante Scritture, aspirava nelle rivelazioni de' Profeti e nell'elevazioni del Salmista il profumo esoterico del testo, tentava scoprire, sino al fondo delle imagini apocalittiche, alcuni raggi luminosi, che sperava avessero a rischiarare la que-

[1] La sola importante battaglia avvenuta nella pianura di Granata durante l'assedio della città, impegnossi improvvisamente, in occasione d'una passeggiata della Regina Isabella sul colle di Zubio; questa giornata denominossi *la scaramuccia della Regina.*

stione de' Luoghi Santi, attirare l'attenzione dei Re cattolici, e indurli a questa gloriosa impresa.

Talvolta nell'intervallo delle sue investigazioni il contemplatore del Verbo, elettrizzato dalla poesia d'Israele e dagli inni magnifici della Chiesa romana, si provava di rendere in versi l'emozioni della sua pietà. Poeta per sentimento, lo era altresì per la espressione, ed anche nel linguaggio della sua patria adottiva.

Questi carmi cristiani di Cristoforo Colombo sono andati per mala ventura perduti: alcuni vestigi se ne rinvengono conservati a caso nello schizzo d'un suo lavoro sulle profezie [1]. La poesia n'è grave e solenne come il genio cristiano. Evvi sentito il disinganno del mondo, la profondità della fede, la logica delle cose divine. Il componimento più lungo tratta dei fini dell'uomo. Colombo ha sviluppato in sei strofe, ognuna delle quali comincia con una parola latina, questa massima cattolica: *Memorare novissima tua, et non peccabis in æternum.* Queste sei strofe sono improntate della grandezza e dell'inflessibilità dei nostri dommi. Vi si ritrovano quelle impressioni profonde, quell'ardente sete del paradiso, quell'orrore del peccato, che sono così naturali alle sante anime. Se in una lingua ch'ei non cominciò a balbettare che verso il suo quarantesimonono anno, Colombo si mostrava poeta, quante armonie non avrebb'egli rivelate nell'idioma di Dante Alighieri e di Torquato Tasso, il dolce favellare della sua infanzia?

Questo fatto dell'ispirazione poetica destasi in Colombo durante la sua sciagura, e nella sua vecchiezza, ci pare degna di osservazione. Grandi genii, e grandi Santi scrissero anch'essi poesie in lor ultimi anni: la gioventù comincia col ritmo, la vec-

[1] Per mala ventura, la parafrasi del *Memorare novissima tua*, il cominciamento di un'ode sulla nascita di San Giovanni Battista intitolata « Gozos del nascimiento de Sant'Juan Bautista, » poi una stanza che ha per soggetto il dovere cristiano, ed alcuni versi sparsi qua e là sui fogli del libro de las Profecias, compongono unicamente ciò che ci pervenne delle poesie di Cristoforo Colombo.

chiaia lo riprende come ad un sollievo, ed una consolazione. Questo ritorno alla poesia e diciam lo stesso della musica, dà segno dell'eterna gioventù dell'anima, e sembra la ricompensa esclusiva dell'età che incanutì praticando la virtù. Per non ricordare che un esempio, poco prima della sua morte, Bossuet godevasi a tradurre in versi francesi i Salmi di Davide. A due secoli di distanza questi due uomini sublimi sentivano il medesimo bisogno, e cercavano alla medesima sorgente lo stesso sollievo.

Per quasi sette mesi, di conserva con alcuni dotti Religiosi versatissimi nelle Sante Lettere, Colombo esaminò la Bibbia e gli autori ecclesiastici, affine di riunire i diversi testi e indicare le interpretazioni che si adattavano agli avvenimenti ne' quali er'egli stato protagonista; ed anche i passi applicabili alla tomba del Salvatore. Finalmente, parendogli d'aver compiuto il suo lavoro, il 3 settembre 1501, ne mandò copia ad un dotto teologo di Siviglia, il padre Gaspare Gorricio, della Certosa delle Grotte, perchè lo esaminasse e l'ampliasse se bisognava.

Questo prezioso manoscritto, destinato ai Re cattolici, andò perduto. La sua brutta-copia formava un grande e smilzo volume in folio di 336 facce, con questo titolo: « Raccolta delle profezie sulla ricuperazione di Gerusalemme, e la scoperta delle Indie. Humboldt non ha temuto di chiamare questo lavoro » schizzo dell'opera stravagante delle *Profecias*: « Lo qualificò, altresì, dispregevolmente « *profezie* pagane e bibliche [1] »: l'onnipotenza del suo nome ha fatto accettare questo giudizio, che tende a screditare Colombo nella opinione de' lettori eruditi. Noi non sapremmo acquetarci a questa sentenza pronunziata senza giustizia e senza esame dei documenti; e vogliamo primieramente stabilire la verità sopra due punti. Humboldt riconosce che « l'opera stravagante » non è che uno *schizzo*; e conviene che varii Religiosi aiutarono Colombo in tal lavoro.

Diffatti, il frammento stampato « dell'opera stravagante » che Humboldt lesse in fretta, non è che uno *schizzo,* una specie di

[1] Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente,* t. I, p. 102.

sbozzo, scritta in parte da mano straniera; un embrione senza coordinamento. I passi raccolti, le autorità diversamente classificate, non procedono unite col ragionamento, ed offrono un semplice apparecchio di materiali. È egli permesso di giudicare di un' opera da frammenti di abbozzo, compendiati e tronchi da quattordici mutilazioni? I dotti Religiosi che aiutarono Colombo nel suo lavoro, non lo giudicaron essi un' « opera stravagante. » Al sapiente teologo de' Certosini di Siviglia fu noto questo libro nella sua interezza, vale a dire finito e integrato dalle quattordici pagine che una mano colpevole ha poscia furate allo *schizzo*, solo esemplare che ce ne sia rimasto. Queste quattordici pagine avevano dovuto formar la parte più importante del lavoro; Muñoz e Navarrete ne convengono [1]. Avendo il padre Gaspare Gorricio posseduto intero questo manoscritto, se n'era desso formata una opinione molto diversa da quella di Humboldt.

Il dotto certosino diresse più d'una lettera all'Ammiraglio intorno a questo argomento. Appena ebbe ricevuto e letto il suo manoscritto, gli scrisse che si applicherebbe con tanto maggior calore a secondare le sue intenzioni, in quanto che sperava di aguzzare la sua intelligenza mercè d'una occupazione così salutare, consolante, istruttiva, così stimolante al servizio di Dio [1], così profittevole al bene come all'onore della Spagna e di tutta la Cristianità. Dopo di avere seriamente esaminata l'opera, confessava di non potervi aggiungere che poco, perchè Colombo aveva già raccolto il fiore di tutte le autorità, sentenze, parole e profezie nelle Sante Scritture, e ne' glossatori; onde trovava che non gli rimaneva altro che spigolare poveramente: nondimeno, si dava a tale studio con unzione, edificazione e conso-

[1] « Pero le falten catorce hojas que han cortado, y es factible fuese lo mejor de la obra. » — Nota alla collezione del manoscritto mutilato fatto dall' istoriografo a Siviglia il 14 marzo 1784.

[2] « Esperando de mi enseñar y despertar mi entendimiento en cosa tan salutifera, consolatoria, admonitoria y provocativa al servicio de Nuestro Señor Dios, y al pro é honra destos Nuestros Reyes é de toda la religion Cristiana. » — *Respuesta del P. D. Frey Gaspar Gorricio.* — Coleccion diplomática. *Docum.*, n° CXL.

lazione interna. Sollevandosi ai pensieri generosi del contemplatore della creazione, il padre Gaspare Gorricio dimandava a Dio d' illuminare le sue ricerche, affinchè potesse corrispondere « ai santi desiderii [2] » di sua signoria il Vice-re delle Indie.

Avendo il lavoro di Colombo ad unico oggetto la liberazione de' Luoghi Santi, l'Ammiraglio non insisteva sui vantaggi di questa conquista. I due Re conoscevano il suo disegno: egli ne aveva parlato con essi avanti la sua prima spedizione, ne aveva parlato da capo, reduce dal suo secondo viaggio, era tornato su questo argomento prima di andare alla scoperta del Nuovo Continente: perciò non si tratteneva a riepilogarne i motivi: solamente, siccome si fondava sull'autorità de' Santi Libri per accreditare lo scopo esclusivamente religioso della proposta spedizione, metteva primieramente quale introduzione al suo scritto, certi principii spettanti alla migliore interpretazione delle scritture, tratti da sant'Agostino, da san Tomaso, da sant' Isidoro, da Gersone: indi, entrando in materia, ricordava in qual maniera maravigliosa fu eletto ad attuare le diverse parole de' profeti, specialmente i detti di Isaia, relativi alle nazioni dei confini del globo.

Nonostante il numero de' suoi nemici, che spiavano ogni occasione di rovinarlo, la vigilanza dell' Inquisizione, allora ardentissima a reprimere il menomo pensiero sospetto d'eterodossia, Colombo scrisse candidamente che la Santissima Trinità gl'inspirò la prima idea della sua impresa; che il Redentore, vale a dire il Verbo fatto carne, fu quello che gl'indicò la via; che nostro Signore si era mostrato propizio al suo desiderio, gli aveva conceduto lo spirito d'intelligenza; che nostro Signore gli aprì poscia l'intelletto in un modo quasi palpabile, e gli diede la forza necessaria di eseguir l'ideato [3]. Egli riconosce che, nella sua scoperta, le scienze matematiche gli furono di piccolo

[1] « Rogando á Nuestro Señor que cumpla quod locutus est per os Prophetarum, y plega á su infinita clemencia de lo asi hacer, y llevar los santos deseos de V. S. » — *Respuesta del P. D. Frey Gaspar Gorricio.*

[2] « Ansi que me abrió Nuestro Señor el entendimiento con mano palpable... Y me abrió la voluntad para la ejecucion dello. » — *Carta del Almirante al Rey y à la Reina.* — Libro de las Profecias, fol. IV.

aiuto; e che da Dio solo erangli venute l'idea e la risoluzione che assicurarono il riuscimento.

Chi si spoglierà di ogni preoccupazione, non troverà certamente nè esagerazioni, nè « stravaganze » in questo lavoro sulle profezie. Quanto a noi, abbiamvi ammirate l'erudizione, e la grandezza unite alla semplicità del ragionamento. Rispetto al compimento delle profezie, Colombo stabiliva un fatto già dichiarato sei anni prima dal nobile gioielliere di Burgos, don Jaime Ferrer, e da quel tempo riconosciuto da filosofi cristiani, da teologi, da vescovi, da principi della Chiesa di un merito eminente.

Sforzandosi di penetrare tutti i segreti di questo globo, e misurando lo zelo degli uomini dal suo proprio, il servo di Dio sperava, ora che aveva avvicinate le contrade lontane, che il nome del Salvatore renderebbesi rapidamente noto a tutta la Terra. Nell'ardore della sua fede, procedeva arditamente da siffatto risultato a questa induzione, che tutte le nazioni si convertirebbero a Cristo; e che, al consentire di tutte le genti nella medesima legge e nella osservanza d'un medesimo pastore, la fine del mondo sarebbe vicina. Quella mente investigatrice, allargato lo spazio, tentava conquistare la nozione del tempo futuro, e conghietturar l'epoca in cui finirebbe. Appoggiandosi all'opinione di sant'Agostino, ammessa da varii teologi, e in particolare dal cardinale Pietro d'Ailly, che il mondo doveva finire nel settimo migliaio d'anni a cominciare dalla creazione dell'uomo, egli aveva calcolato, secondo le tabelle Alfonsine, che la durata di questo globo non doveva andar oltre centocinquant'anni ancora.

Ne' suoi scritti l'abate Gioachimo di Calabria, tenuto, mentre era in vita qual profeta e santo, e celebrato da Dante, san Vincenzo Ferreri, e san Bernardino da Siena, in alcuna delle loro predicazioni, rappresentarono anch'essi prossima la fine del mondo, quantunque dicessero che Dio poteva disporre altramente. Il dotto astronomo cardinale Nicola di Cusa si occupò anch' egli di siffatta quistione. Penetrato delle idee di Pietro d'Ailly, sull' estinzione del maomettismo e la venuta dell'Anticristo, Colombo tentava, alla sua volta, di fissare mercè calcoli il giungere dell'ultima ora del nostro globo. Ma egli non si fermò

a queste probabilità, nè fece di questa possibilità il punto fondamentale del suo ragionamento.

L'adempimento delle profezie, l'infallibilità della parola di Dio, tale è la base della sua dimostrazione. « Nostro Signore ha detto, che, prima della consumazione di questo mondo, tutto ciò che è stato scritto accadrà [1] »: e di qua, per una serie di ragionamenti, che una mutilazione di quattordici pagine c'impedisce apprezzare, conchiude la necessità di liberare prontamente il Santo Sepolcro, nè già affine di assicurare alla Spagna un vantaggio politico, ma per farne dono alla Chiesa Cattolica.

Ciò che ambiva il discepolo del Verbo, era, liberando dal giogo degl'infedeli la terra de' miracoli, di riunire Gerusalemme a Roma, di dare la tomba del Salvatore al Successore del Principe degli Apostoli. Così la Palestina sarebbe appartenuta alla Santa Sede, secondo il legame naturale che unisce all'antica la nuova Gerusalemme, come l'antica legge al Nuovo Testamento. I Luoghi Santi sarebbero stati aggiunti al dominio di san Pietro, qual appanaggio del diritto di primogenitura apostolica. La quistione de' Luoghi Santi, nodo gordiano degli interessi religiosi dell'avvenire, sarebbe stata sciolta dall'oro del Nuovo Mondo, o troncata dalla spada del suo rivelatore, e non avrebbe potuto servire attualmente di pretesto all'ambizione degli scismatici Greci e Russi, i quali osano pretendere d'esser essi la Chiesa Ortodossa. Non si sarebbero vedute nazioni separate dalla Comunione Romana, governi protestanti e panteisti, venire audacemente a disputarsi, come una parte di eredità paterna, privilegi, che, pei diritti dell'antica possessione, del martirio, della cavalleria, appartengono alla sola Chiesa cattolica, apostolica romana, e, dopo di lei alla Francia, sua figlia primogenita.

Cristoforo Colombo calcolò, che col prodotto de' suoi diritti di decima, potrebbe sostenere la impresa: combinava il suo

[1] « Nuestro Redentor dijo que antes de la consumacion deste mundo se habrá de complir todo lo questaba scritto por los profetas. » — Libro de las Profecias, fol. IV. *Carta del Almirante al Rey y á la Reina.*

budget in modo da levare in due volte un esercito di centomila fanti e diecimila cavalli [1]. Mentre l'eroe cristiano faceva questo pio calcolo, non riscuoteva delle sue entrate il bastevole per comperarsi un mantello. I duemila ducati che la Regina gli aveva fatto pagare a Cadice, erano stati impiegati per la sua casa e per quella dell'Adelantado: gli bisognava sostenere a Cordova la modesta casa di sua moglie dona Beatrice Enriquez, e fornire l'occorrente a suo fratello don Diego, che inclinava separarsi interamente dal mondo. Nella sua doppia qualità di Vice-re delle Indie e grande Ammiraglio dell'Oceano, era obbligato ad un vivere pomposo, doveva mantenere un certo numero di ufficiali e di servi: dopo d'aver soggiornato oltre di un anno in Ispagna trovavasi aver dato fondo ad ogni suo avere.

Nondimeno, allora che si ricordano i principii severi di ordine e di economia domestica, a cui si attenne sempre l'Ammiraglio, non si comprende, come, anche avuto risguardo alle sue spese eccezionali, si trovasse così privo di danaro. Non sapremmo dubitare che il suo zelo per gli spedali, e il suo amore de' poveri, non abbiano particolarmente contribuito a quel suo impoverimento. Secondo ogni apparenza, facendo capitale delle sue rendite allora scadute, che dovevano montare ad oltre ottomila ducati, volle contentare la sua riconoscenza e la sua pietà, rendendo alla famiglia francescana di Granata ciò che ne aveva dianzi ricevuto alla Rabida.

Ma siccome non potè in quell'anno riscuotere il danaro che gli era dovuto alla Spagnuola, e che la prima spedizione di quattromila ducati non venne fatta che il 2 agosto 1502, così ei si trovò all'asciutto di danaro. Ei che aveva dato alla corona territorii cento volte più estesi della Castiglia, non possedeva un cantuccio di terreno, non un giardino per passeggiarvi, non un tetto per ricoverarvi sotto; ridotto a vivere all'osteria, e spesso

[1] « Que donde á siete años yo le pagaría cincuenta mil de pie y cinco mil de caballo en la conquista della, y donde á cincos años otros cincuenta mil de pie y otro cinco mil de caballo, que serian diez mil de caballo é cien mil de pie para esto. » — *Carta del Almirante Calon à Su Santitad.*

senz'avere di che pagare lo scotto. Non solamente egli non trovava sempre con che « pagare lo scotto [1], » ma, cosa più penosa alla sua carità, non aveva neppure una piccola moneta per dare all'offerta quando era in chiesa; e questo era ciò che gli dolea da vantaggio: solo per questa circostanza si lamenta della sua miseria: non potere offrir nulla alla Chiesa [2] ed ai poveri, questo è ciò che gli cuoce del suo povero stato. Colombo non accenna a queste strettezze che tendono a diminuire lo splendore del suo grado, ad abbassare la dignità de' suoi titoli: per lui la povertà non è penosa, sopratutto, se non perchè nuoce ai poveri, che non può assistere.

Il disfavore gettato sulle colonie impediva che l'Ammiraglio ottenesse anticipazioni. Le sue strettezze, e il discredito di pecunia e d'influenza in cui era caduto, noti in Castiglia, traspirarono anco fuori. Una lettera del segretario dell'ambasciator veneto in Ispagna, nella quale Angelo Trivigiano si vanta di essere diventato « grande amico » di Colombo, mostra ad un tempo le di lui strettezze, e la sua inesauribile bontà. In mezzo alle sue tribolazioni il Vice-re delle Indie faceva eseguire dai piloti di Palos, per Domenico Malipiero, una carta di gran dimensione [3], rappresentante tutte le terre scoperte nelle Indie.

I grandi che pigliano qual bussola nelle loro relazioni il favore della corte, avevano abbandonato il vecchio marinaro. Eccettuati i Francescani [4], e alcuni dotti stranieri, nessuno rompeva la solitudine del Vice-re caduto in disgrazia. Egli comprese allora, che chi si dedica a tutti non ottiene riconoscenza individuale; che i servigii resi all'universale son come resi

[1] « Y las mas de las veces falta para pagar el escote. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] « No tengo solamente una blanca para el oferta. » — *Ibidem.*

[3] Lettere di Angelo Trivigiano del 21 agosto 1501. — Morelli, *Lettera rarissima*, pag. 44.

[4] Humboldt riconosce che a Granata Colombo viveva nella società dei Francescani. — *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, t. III, § 2, p. 258.

a nessuno: ricordava quel proverbio: « Chi serve al comune, serve a nessuno [1]. » Alleviato dal peso dell'amministrazione, si elevava più liberamente a Dio. Con sublime slancio sublimavasi più di frequente l'anima sua alle altezze inscrutabili della conversazione celeste. Il contemplatore del Verbo trovava consolanti compensi al suo sforzato ozio. L'ingratitudine del Re, l'ingiustizia dell'opinion pubblica non facevano che distaccare sempre più Colombo dagl'interessi temporali, e lo recavano, come l'Apostolo delle nazioni, felice ammiratore dell'invisibile, a vivere unicamente in Cristo, e a non voler possedere altra scienza, che Gesù morto in croce.

[1] « Chi serve al comune, serve a nessuno. »

CAPITOLO NONO

Varii motivi di Colombo per intraprendere il suo quarto viaggio. — Prima della sua partenza da Granata, egli mostrava alla Regina, sulla carta non finita del globo, il luogo ove doveva trovarsi un passo per entrare nel grande Oceano. — Don Bartolomeo rifiuta da prima di accompagnare l'Ammiraglio, e vi si decide poi per fraterno attaccamento — Colombo scrive al Santo Padre, e gli parla del suo disegno di liberare il Santo Sepolcro dalla schiavitù dei Turchi. — Diffidenza dell'Ammiraglio rispetto al re Ferdinando. — Sue precauzioni contro la perfidia della Corte. — Ardore cattolico dell'araldo della Croce.

§ I.

Lungi dal pensar finalmente a riposare delle sue fatiche di mare, e delle sue lotte contro la malvagità degli uomini, durante il governo temporaneo di Ovando, impaziente di un riposo che non tornava a profitto del cattolicismo, Colombo offrì alla Regina di proseguire senza ritardo le sue scoperte.

Gli storici moderni, giudicando secondo gl'interessi umani, il movente di questo perfetto cristiano, hanno attribuito la sua proposizione al timore di essere superato da' suoi emoli di Spagna e di Portogallo, corsi sulle sue tracce, e che già alzavano romore di sè: credono invidia, ed emolazione marittima l'ardore che lo spingeva, a dispetto dell'età e delle infermità contratte in mare, ad investigare le profondità dello spazio terrestre, che rimanevano ancora intentate.

Questo è un errore solenne, una interpretazione direttamente contraria alla realtà; conseguenza, nondimeno, naturale delle preoccupazioni, in cui si ostinano certi scrittori a disonore di questo tipo di disinteresse e di fede. Noi possiamo affermare che Colombo omai non conservava alcuna illusione sulla Corte, e non ne aspettava favori o ricchezze: volle rimettersi in via unicamente per glorificare il Redentore, e far conoscere la Croce al rimanente del globo, compiendo così l'opera sua di scoperte. Durante la spedizione, scriveva ai Re cattolici: « Io non ho fatto questo viaggio per ottenere onori o fortuna: questo è

certo, perchè ogni speranza su questo particolare era già svanita prima della mia partenza [1]. »

Trovato il Nuovo Mondo, egli pensava restargli fare il giro del globo, e riscattare il Santo Sepolcro; voleva prima di morire schiuderne la via ai popoli, ai quali aveva apportato il Segno della salute.

Un segreto movente si aggiungeva al suo fervor religioso per ispingerlo a questa navigazione; la contentezza di contemplare parti sconosciute della Terra. Il ghiaccio dell'età non aveva per niun modo raffreddato il suo entusiasmo. Colombo non poteva stancarsi di ammirare la creazione, e d'innalzare la sua anima verso il Creatore. Nessun uomo in questo mondo aveva percorso una tale estensione di mare e di rive. Quanto più aveva veduto, e più larga era la sua nozione delle magnificenze del Verbo, tanto maggiore era la profondità e la grandezza delle sue impressioni.

Durante il suo riposo, appena il suo genio terminava di essere alle prese collo sconosciuto, e la sua penetrazione cessava di studiare per sorprendere una qualche gran legge del nostro universo, il suo spirito meditativo si adagiava in una contemplazione deliziosa. Quando nel silenzio del suo isolamento, tra gl'intervalli della preghiera, raccogliendosi in sè stesso, Colombo si abbandonava alla dolcezza del ricordarsi, gli pareva ascoltare, in fondo all'eco lontano dell'anima, le sonore armonie della poesia equatoriale, il fremito de' venti e dell' onde, le austere note delle melodie dell' Oceano. Ad ogni suo menomo interrogar la memoria, vedeva succedersi innanzi i più variati prospetti dalle buie nebbiose de' mari germanici e de' ghiacci dei mari polari, sino agli splendori delle Antille, ed alle magnificenze della flora equinoziale. Le isole Fortunate, le Azorre, l'arcipelego del Capo Verde, i grandiosi aspetti della terraferma, la maestà dell' Orenoco, il golfo delle Perle, il cielo

[1] « Yo no vine este viage á navegar por ganar honra ni hacienda: esto es cierto, porque estaba ya la esperanza di todo en ella muerta. » — *Lettera di Cristoforo Colombo ai Re Cattolici, scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

raggiante della Trinità, le costellazioni australi, tutto ciò che avevano veduto i suoi occhi, tutto ciò che avevano indovinato le sue intuizioni cresceva forze alla speranza di ciò che intravvedea nel futuro. L'immensità delle sue investigazioni si schierava intera nella sua fantasia come un solo quadro; e il suo concetto del Creatore giganteggiava in proporzione di questo inesprimibile infinito.

Siccome Dio aveva degnato conservargli, nonostante gli anni, le fatiche, le oppressioni di spirito e di corpo, tutta la vivezza dell'emozioni della gioventù, così Colombo lo ringraziava di tanta bontà, ed apprezzava degnamente questo benefizio dell'anima, ricchezza del genio cristiano cui nessun Monarca può sospendere o distruggere: parevagli nella sua umiltà, che un sì dolce godimento non fosse dovuto a peccatore pari suo; conciossiachè precisamente i migliori cristiani sono i meno soddisfatti di sè; e scriveva con edificante candore, memorando la bontà di Dio « entrai piccolo in mare per darmi alla navigazione, ed ho continuato sino ad oggi: questo arringo invita chi lo segue a voler penetrare i segreti del mondo: quantunque io sia un grandissimo peccatore, la compassione e la misericordia di nostro Signore, che ho sempre implorate, coprendo le mie colpe, hannomi colmo di benedizioni; ed ho trovata ogni mia consolazione a contemplare i maravigliosi aspetti dell'opera sua [1]. »

Questa vasta contemplazione, di cui il solo Colombo aveva allora il privilegio, era, infatti, il più gran godimento dell'ammiratore del Verbo divino. Soddisfazione sì pura non è dono fatto indistintamente a' mortali: le nature rozze, carnali, gl'istinti cupidi e materiali la concepiscono poco; e nonostante la perfezione de' loro sensi, gli animali non la conoscono. Le serene voluttà della contemplazione sembrano partecipare del-

[1] « Yo soy pecador gravissimo: la pietad y misericordia de Nuestro Señor siempre que yo he llamado por ellas me han cobierto todo: consolacion suavisima he fallado en echar todo mi cuidado á contemplar su maravilloso conspeto. » — *Carta del Almirante al Rey y á la Reina.* — Libro de las Profecias, fol. IV.

l'infinito; l'empio e l'incredulo non le classificarono fra' loro piaceri.

Cosa prodigiosa! in mezzo alle maraviglie dell'Alhambra un rischiaramento improvviso del genio di Colombo mostravagli attraverso lo spazio e lo sconosciuto come una imagine di questo globo, e gl'indicava, tra le due grandi divisioni del Nuovo Continente, uno stretto di mare, che doveva servire di punto di comunicazione tra' due emisferi; solo che in questa intuizione misteriosa, scambiava l'istmo in uno stretto [1]; parlava di uno stretto di mare, mentr' esisteva uno stretto di terra; e mostrava ad Isabella sulla carta incompiuta del Mondo inesplorato, il punto ove doveva trovarsi quel passo, pel quale si potrebbe andare drittamente in Asia: lo indicava con una precisione sorprendente. Lopez di Gomara riferisce che cercava uno stretto, di cui aveva parlato coi Re, per passare all'altro lato del mare, e tagliare la linea equinoziale [2]. Herrera attesta che, prima di partire, Colombo aveva annunziato che credeva d'aver a trovare lo stretto verso l'altezza del porto *El Retrete* [3], vicino al *Nombre de Dios*, spiagge totalmente sconosciute, e che scoprì alcuni mesi dopo; Las Casas dice che pensava, questo stretto dovere essere vicino al *Nombre de Dios*; Benzoni afferma che andava direttamente alla ricerca di un tale stretto [4]; Washington Irving riconosce, che « congetturava che questo stretto fosse si-

[1] « Ma s'ingannano nell' intenderlo, perciocchè ei non pensava che fosse stretto di strettura di terra, come gli altri sono, ma di mari, che passasse come bocca di un mare all'altro. » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. cx.

[2] « Quisiendo buscar estrecho para pasar de la otra parte de la Equinocial, como lo avia dado á entender á los Reyes. » — Francisco Lopez de Gomara, *la Historia de las Indias*, capit. *El cuarto viage*, pl. IV — Opera scritta nel 1552, stampata a Medina del Campo, da Guglielmo de Millis.

[3] Herrera, *Storia generale dei viaggi e delle conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. V, cap. I.

[4] « Ricercar lo stretto ch'entra nel mare di mezzogiorno... » — Girolamo Benzoni, *la Istoria del Mondo Nuovo*, lib. I, fol. 28.

tuato verso l'istmo di Darien [1]: » diffatti, ivi giace l'istmo che unisce le grandi regioni del Nuovo Continente.

Avendo la Regina approvato quel disegno, della cui grandezza si era invaghita, Colombo pensò agli apparecchi della spedizione: dimandò l'autorizzazione di condur seco il suo secondogenito don Fernando, paggio d'Isabella, fornito di doti felici, la cui compagnia sarebbegli stata un temperamento alla continua separazione della famiglia impostogli dalla sua missione. Sempre previdente e materna nelle sue bontà appagando quel desiderio di lui, la Regina concedette la paga di ufficiale di mare al giovane Fernando, e durante la sua assenza diede il suo salario di paggio a suo fratello primogenito [2].

L'Ammiraglio andò poscia a Siviglia per fare gli apparecchi del suo viaggio. Quantunque confidasse senza riserva nella Provvidenza, nondimeno prese tutte le precauzioni che la prudenza dettavagli, e stimolò l'Adelantado ad accompagnarlo. Il valoroso marinaro, disingannato della corte di Castiglia, giunto all'età in cui il riposo è una ricompensa, non avendo l'entusiasmo cattolico dell'Ammiraglio, si mostrava poco inchinevole ad affrontare i pericoli di una impresa di quel genere [3]: nondimeno, pensando alla grande età di Cristoforo, vedendo il suo indebolimento fisico, a cui per l'energia della volontà egli non poneva attenzione, ricordando in quale stato era tornato dalle sue due ultime esplorazioni, comprendendo d'essergli indispensabile, don Bartolomeo sacrificò di bel nuovo all' amore fraterno le sue inclinazioni, il suo bisogno di riposo e la sua risoluzione di non voler più servire un governo ingrato: consentì ad imbarcarsi.

[1] Washington Irving. *Storia di Cristoforo Colombo*, lib. XIV, cap. v, tom. III, p. 155.

[2] « É SS. AA. prometieron al Almirante su padre que le serian pagados al dicho D. Diego, porquel dicho D. Fernando iba en su compañia en servicio de SS. AA. » — *Partida de pago hecho par el tesorero de SS. AA.* — Suplemento primero á la coleccion diplomática, nº LVII.

[3] « Porque lo truje contra su grado. » — *Lettera di Cristoforo Colombo ai Re Cattolici scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

Rispetto a don Diego, fratello dell'Ammiraglio, le ingiustizie commesse a danno del Vice-re, lo confermarono della malvagità degli uomini: risolvette di abbandonare la Corte, ed il mondo per non servire oggimai altro che la Chiesa; ed abbracciò lo stato ecclesiastico, di cui già disimpegnava elettivamente gli offici in mezzo alle cure del governo.

§ II.

Dopo la morte del suo concittadino papa Innocenzo VIII, Cristoforo Colombo non si era peranco messo in relazione col suo successore. Partendo per questo viaggio, che doveva essere il compimento delle sue spedizioni, l'araldo della croce scrisse al Capo della Chiesa per rendergli conto del suo silenzio, delle sue azioni, delle sue intenzioni, e per domandargli la sua protettrice cooperazione.

Allo stile nobilmente familiare di questa lettera, si direbbe che un augusto parentado congiungesse la missione di Cristoforo Colombo coi destini del Cattolicismo: traspira la fiducia del figlio che parla al proprio padre. Quantunque laico, ammogliato, padre di famiglia, Colombo dimanda al Papa, naturalmente e senza esporre i suoi titoli, una delegazione di autorità spirituale, propriamente come avrebbe potuto fare un vero Legato della Santa Sede: prega il Sommo Pontefice di emettere un Breve, che prescriva a tutti i capi di Ordini Religiosi di lasciargli scegliere nei loro conventi, per costituirli missionari apostolici, sei Religiosi, che riservasi eleggere direttamente, ed alla cui partenza non possa opporsi alcuna giurisdizione ecclesiastica o secolare: vuole che al ritorno nei loro conventi questi Religiosi sienvi ricevuti e trattati come se non ne fossero usciti, ed anche con maggior favore, se così meritassero le opere loro: dimanda cooperatori, perchè « spera in nostro Signore di poter proclamare il suo santo nome, e il suo Vangelo in tutto l'universo [1]. »

[1] « Porque yo espero en Nuestro Señor de divulgar su santo Nombre y Evangelio en el universo. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática. Docum. n° CXLV.

Non potendo per la sua lunghezza riportare intera questa lettera, ne compendieremo i termini.

Colombo diceva primieramente, che, sin dalla partenza per la sua prima scoperta, aveva fatto disegno di venire al suo ritorno in persona a presentare a Sua Santità la relazione di questa spedizione; ma che le pretese del Portogallo lo avevano obbligato a disporre in tutta fretta il suo secondo viaggio, e che, perciò, non aveva potuto mandar ad effetto il suo desiderio. Egli parlava altresì del suo terzo viaggio verso il sud-ovest, nel quale aveva trovato immense terre, e l'acqua del mare diventata dolce

Soggiungeva che la sua anima fruirebbe di perfetta gioia, ove gli riuscisse finalmente di potersi presentare a Sua Santità colla storia delle sue scoperte, che aveva scritta espressamente per lei, tessuta nella forma ed alla maniera de' *Commentarii di Cesare* [1], cominciando dal primo momento sino al giorno attuale, nel quale si disponeva di fare in nome della Santa Trinità un nuovo viaggio, che sarebbe a gloria di lei e ad onore della santa religione cristiana. L'araldo della croce confessava al Santo Padre che lo scopo delle sue fatiche gli riusciva di ricreazione, e lo rendeva impavido ai pericoli, facendogli risguardare come nulla i patimenti, e i diversi generi di morte che ne' suoi viaggi aveva affrontato, senza che il mondo gliene avesse la menoma gratitudine [2].

Il rivelatore della creazione confida al Capo della Chiesa lo scopo dell'intimo suo desiderio: affrontò la grande impresa di impiegare i provventi che gliene risultassero per restituire il Santo Sepolcro alla Chiesa. Egli ricorda che fin dal suo arrivo in quelle nuove regioni, scrisse al Re ed alla Regina, che prima che trascorressero sette anni leverebbe cinquantamila fanti, e cinque-

[1] « La cual tengo para ello que es en la forma de los comentarios é uso de César. » — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática, Docum, nº CXLV.

[2] « La cual razon me descansa y hace que yo no tema peligros ni me dé nada de tantas fatigas é muertes que en esta empresa yo he pasado con tan poco agradecimento del mundo. » — *Carta del Almirante Colon à su Santidad.* — Coleccion diplomática. Docum. nº CXLV.

mila cavalli, di cui cinque anni dopo raddoppierebbe il numero, approntando così un esercito di centomila fanti, e diecimila cavalli. Nostro Signore gli aveva chiarito che il danaro occorrente a tale impresa poteva essere fornito da' suoi redditi; ma che Satana impiegò tutti i suoi sforzi perchè a quel tempo non si fosse potuto ancora recar nulla ad effetto: il governo gli è stato violentemente tolto; ed in siffatte iniquità, Colombo vedeva un' astuzia dell'eterno nemico, il quale temeva che si compiesse un sì pio disegno [1].

La brutta-copia, che possediamo di questa lettera dettata dall'Ammiraglio al giovane Fernando suo figlio, non tocca al suo fine; ma è certo che fu terminata, e fece parte delle cose che Colombo aveva incaricato Francesco di Rivarol di spedire a Roma: ne abbiamo la prova implicita.

Preparando la partenza, Colombo scrisse un pro-memoria pel suo primogenito don Diego, nel quale stabiliva i suoi diritti, enumerava i suoi titoli, e indicava i mezzi di farli valere. Questa precauzione manifestava i suoi timori. Le cattive disposizioni del Re gli erano note. Pel timore che nella sua assenza, o dopo la sua morte, sopraggiunta in lontane regioni, non si aggiungesse alle violenze già commesse un' aperta spoliazione, mercè cui gli fossero rubati i titoli e le pergamene de' suoi privilegi, fidò ogni cosa a' suoi fedeli amici, i Religiosi, depositandoli per copia in duplicato nei loro conventi.

Quantunque prendesse questi partiti di prudenza, scrisse ai Re per raccomandare alla loro benevolenza i suoi figli e i fratelli, se mai venisse a morte nel corso di quella spedizione. La sua lettera rivelò le sue inquietudini. Isabella, che si trovava allora a Valencia della Torre, per calmarlo risposegli, il 14 marzo, una lettera firmata dai due Re, in termini di una deferenza e di una considerazione straordinaria, inusitata anche co' più

[1] « Satanas ha destorbado todo esto, y con sus fuerzas ha puesto esto en término que non haya efecto.... por muy cierto se ve que fue malicia del enemigo, y porque non venga á luz tan santo propósito. « — *Carta del Almirante Colon á su Santidad.* — Coleccion diplomática, n° CXLV.

alti personaggi. I Sovrani gli ricordavano con qual dolore avevano udita la sua carcerazione, promettevano di fare per lui molto più di quello ch'era specificato ne' suoi privilegi, e rinnovavangli l'assicurazione di porre dopo di lui in possesso de' suoi titoli, cariche e dignità don Diego suo primogenito [1].

Nonostante queste promesse, Colombo continuò a prendere le sue guarentigie contro la malevolenza della corte. Fidò al giureconsulto Nicola Oderigo, ambasciatore della Repubblica di Genova, una copia de' suoi privilegi, che teneva chiusa in una cassetta, messa in deposito al convento della Certosa delle Grotte, a Siviglia. Avrebbe voluto porre i suoi titoli e trattati colla corona di Castiglia in un cofano impenetrabile di sughero, coperto di cera [2], da venire nascosto in una cisterna, affine di assicurarli meglio contro le ricerche de' suoi nemici. Non solamente diede copia al dotto Nicola Oderigo di tutti i suoi titoli; ma vi aggiunse, altresì, la lettera del 14 marzo, appena ricevuta dai Monarchi: Francesco di Rivarol fu incaricato della sua spedizione [3]: Colombo pregava il suo compatriota di prevenire segretamente don Diego, del luogo nel quale avrebbe deposto [4] il fascio de' suoi privilegi e delle lettere regie.

Per timore de' tentativi de' suoi nemici contro tutto ciò che spettava al suo nome, a' suoi diritti, a' suoi onori, egli diede ai suoi amici Francescani, ed ai Geronimiti una doppia copia de' suoi trattati coi Re cattolici: e fatto ch'ebbe questo, occupossi a tutt'uomo degli apparecchi della partenza.

Colombo stava per salpare palpitante di speranza, e inconcusso di risoluzione, come a' giorni della sua poetica gioventù: partiva, non più per servire un Re, la cui ingratitudine e sorda

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[2] « ... Y esos privilegios querria mandar hacer una caja de corcha enforrada de cera. » — *Lettere autografe dell'Ammiraglio D. Cristoforo Colombo al R. Padre Gaspare della Certosa di Siviglia.*

[3] Lettre de Christophe Colomb à Messire Nicolas Oderigo. — *Codice Colombo-Americano*, pag. 322.

[4] « Del recabdo y el lugar que porneis en ello, os pido per merced que los escribais á D. Diego. » — *Carta familiar de D. Cristóbal Colon.* — Coleccion diplomática, n° CXLVI.

nimistà gli erano palesi, ma sacrificandosi anticipatamente al bene della umanità. Le dolcezze del riposo in seno alla famiglia, che non aveva potuto peranco gustare, la sua età, i suoi dolori, il riaprimento di una antica ferita, i patimenti da lui durati nella sua ultima esplorazione, non ebbero forza di rattenerlo: minacciato dagli anni, era impaziente di compiere l'opera sua: solo col mezzo di fatiche vieppiù prodigiose pensava di poter superare gli ostacoli, e giungere al suo scopo definitivo, la liberazione del Santo Sepolcro: ora, scoperta essendo la terraferma, parevagli che se giungesse a valicare lo stretto che doveva esistere verso la metà del Nuovo Continente, niente più si opporrebbe alla sua circumnavigazione; sicché tornerebbe in Ispagna per l'Asia e la costa africana. In quest' ardita esplorazione confidava interamente sull' assistenza provvidenziale, che lo aveva sempre sostenuto: e coll' ardore della gioventù il rivelatore del globo si gettava a settant' anni verso l' ignoto, di cui sperava, sta volta, sollevare interamente il velo.

LIBRO QUARTO

CAPITOLO PRIMO

Cristoforo Colombo parte da Cadice con quattro navi. — In passare, soccorre la fortezza portoghese d'Arcilla, sulla costa del Marocco, assediata dai Mori. — Giunge dinanzi all'Isola spagnuola, e fa dimandare al governatore Ovando il permesso di sbarcare per riparare una delle sue navi in cattivo stato e procurarsene un'altra. — Rifiuto del governatore. — Colombo predice una violenta tempesta e avvisa Ovando di trattenere nel porto la Flotta che partiva per la Spagna. — Ovando si beffa del suo avvertimento. — La tempesta scoppia e distrugge la flotta. — Intervenzione manifesta della Provvidenza. — L'Ammiraglio e le sue navi sono preservate. — Colombo, trascinato, prima, in vicinanza di Cuba, nell'Arcipelago dei *Giardini della Regina*, discopre, poscia, l'isola di Guanaia presso il Nuovo Continente.

§ I.

Obbligato a restringere in due volumi la storia di quest'Uomo immenso, noi condensiamo gli avvenimenti principali della sua vita, ommettendo forzatamente ogni particolarità che non risguardi la sua persona: abbiamo deliberatamente sacrificato lo stile al laconismo, mirando primieramente alla maggiore brevità, abbreviando sempre la nostra frase, spesso il nostro pensiero, e spogliando volontariamente ogni apparenza di forma letteraria. Senza dolercene, accettiamo il rimprovero di aridità o di esiguità, purchè almeno giungiamo, non ostante la ristrettezza del nostro quadro [1], a riprodurre i fatti principali di questa vasta esistenza.

[1] La Storia di Washington Irving, si incompleta, sì estranea al carattere di Colombo, componesi di 4 vol. in 8.° Humboldt consacrò 5 vol. in 8° a questa Biografia sotto il titolo di *Esame critico della Storia della geografia del Nuovo Continente.*

Per quanto era da noi, la nostr'ammirazione si è messa in guardia contra il fascino naturale di una tale grandezza: ci siamo costantemente astenuti dal sostituire lo scrittore alla storia, e d'impinguare questa istruttiva biografia di considerazioni filosofiche anche le più opportunamente tratte dal soggetto.

Preghiamo solo il lettore di non attribuire la nostra brevità solamente a difetto di spazio, e di tenere per certo, che, anche le asserzioni secondarie, i fatti accessori, i benchè menomi particolari usciti dalla nostra penna, sono invariabilmente l'espressione della più scrupolosa esattezza storica: non v'è un nome, un numero, una data, che non siano stati verificati scrupolosamente, e di cui non accettiamo la piena malleveria.

La quarta spedizione di Cristoforo Colombo è riuscita manco nota delle altre, quantunque fosse a' suoi occhi « la più nobile e la più vantaggiosa [1]: molti scrittori l'hanno perfino ignorata [2].

Oggi, per ricomporre nella sua realtà il racconto di tal gigantesca impresa, lasciando stare la testimonianza degli storiografi reali di Spagna, ci gioveremo di quattro narrazioni contemporanee, compilate dai testimoni e dagli attori principali di quel memorabile viaggio, l'ultimo che facesse Cristoforo Colombo: primieramente, la relazione dell'Ammiraglio, diretta in forma di lettera ai Re cattolici; poi la storia che scrisse don Fernando Colombo, aiutandosi ora della sua memoria, ed ora delle annotazioni di suo padre; in terzo luogo il riassunto dei drammatici incidenti di quella spedizione, esposto da Diego Mendez, virtuoso marinaro, in molta estimazione dell'Ammiraglio; e, finalmente le note e il giornale di un nemico di Colombo, il notaro reale, Diego de Porras.

Nessun' altra spedizione marittima a que' giorni fornì tante

[1] « Bien que él sea el mas noble y provechoso. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici, datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] Più di dieci scrittori francesi che hanno parlato di Colombo per incidenza, perdendo di vista l'Ammiraglio dopo la sua scoperta della Terra-Ferma e la sua prigionia, ci sembrano ignorare assolutamente il suo quarto viaggio.

particolarità, nessuna si appoggia su altrettanti documenti, ed offre simili guarentigie di veracità storica.

§ II.

L'Ammiraglio aveva eseguito con tre caravelle i tre primi viaggi: intraprendendo il quarto, dimandò quattro navi fornite di viveri per due anni; perocchè sperava, trovato lo stretto, che lo avrebbe addotto dall'Atlantico nel grande Oceano, di compiere il giro del globo, tornando pel mare dell'Asia e la costa d'Africa. Era questo, dopo la creazione del mondo, il primo tentativo di circumnavigazione.

Per una spedizione di tal genere l'Ammiraglio volle scegliere l'equipaggio, i viveri, i mezzi di difesa: diede agli uffici di Siviglia la dimensione delle navi: la più grande non doveva essere che del carico di settanta tonnellate, la più piccola di cinquanta.

L'ordinatore della marina pigliò a nolo quattro caravelle ancorate presso Siviglia: furono disposte pel viaggio, e il 3 aprile 1502 discesero il Guadalquivir dovendo andare al carenaggio della Puebla Vieja [3]. Volendo vigilare i lavori, e farli eseguir presto, l'Adelantado partì sulle navi, e le condusse poscia a Cadice, per procedervi al fornimento d'ogni cosa necessaria: l'Ammiraglio si occupava contemporaneamente delle munizioni e della composizione de' suoi equipaggi. Il poco aiuto che gli avevano prestato gli uffici di Siviglia lo avevano obbligato a fare ogni cosa da sè, a tale che si vide costretto di rinunziare ad ogni altra cura, tanto fu oppresso da quella bisogna [2]. Finalmente, un mercoledì mattina, partì per Cadice, affine di compiervi l'ar-

[1] Cartas del Almirante — *Lettera autografa dell'Ammiraglio Cristoforo Colombo, diretta il 4 aprile 1502 al R. P. Don Gaspare Goriccio, alla Certosa di Siviglia.*

[2] « Las cosas de mi despacho me han cargado tanto que he dejado el resto. « — *Lettera autografa dell'Ammiraglio Cristoforo Colombo, diretta il 4 aprile 1502 al R. P. Don Gaspare Goriccio, alla Certosa di Siviglia.*

mamento della flottiglia; conduceva seco il suo secondogenito don Fernando, che allora aveva tredici anni, ed era paggio della regina Isabella.

Passati in ispezione gli equipaggi, Cristoforo Colombo inalberò la bandiera ammiraglia sulla caravella di settanta tonnellate, che fu detta la *Capitana;* la seconda, in grado, si chiamava il *San Giacomo* di Palos; la terza era il *Galiziano*, e la più piccola era nominata la *Biscaglina* [1].

Eccettuati i fratelli Francesco e Diego de Porras, da lui accettati per condiscendenza verso il tesoriere reale di Morales, egli aveva scelto il suo stato maggiore, componendolo sopratutto di ufficiali acconci a tale impresa, la maggior parte formati all'alta scuola delle sue precedenti navigazioni. In questo numero di scelti marinari, non si dovrebbe comprendere il medico fornito dagli uffici di Siviglia, un medicastro, già farmacista a Valenza, chiamato mastro Bernal, uomo perverso le cui cure erano temute dai malati, e che, al dire dell'Ammiraglio, avrebbe meritato cento volte di essere squartato [2], se fosse stata resa giustizia alle sue opere.

Lasciando stare gli ufficiali della sua casa, e quattro interpreti, l'Ammiraglio conduceva seco su queste quattro navi cento cinquanta uomini. Con questo piccolo polso di gente pigliava a fare il giro del globo, e a difendersi contra ogni assalto di popoli sconosciuti, fra' quali sarebbesi trovato probabilmente costretto di rinnovare i viveri e riparare ogni avaría. La necessità di visitare tutte le coste, di entrare in tutte le baie o golfi per cercare lo stretto, l'obbligava a non impiegare che piccole navi; ed aveva voluto aumentare la loro forza mercè il carattere de' marinari che le montavano. Merita di essere notato il modo con cui scompartì le sue genti.

[1] Vedi lo stato degli equipaggi e vascelli, che conduceva per le sue scoperte l'Ammiraglio Cristoforo Colombo. — *Relacion de la gente é navios que llevó á descubrir el Almirante D. Cristobal Colon.* — Cuarto y ultimo viage de Colon.

[2] « Fue preso e accusado de muchos casos, que por cada uno dellos merecia ser fecho cuartos. » — *Lettera autografa dell'Ammiraglio a suo figlio primogenito Don Diego, datata da Siviglia il 29 dicembre 1504.*

Alla *Capitana* diede comandante il capitano della bandiera dell'Ammiraglio, Diego Tristan, vero tipo di ufficiale di marina, il quale possedeva eminentemente l'istinto della sua professione, e dei doveri della sua arma. Egli aveva sotto i suoi ordini il primo luogotenente o piloto maggiore della squadra, Juan Sanchez, e i piloti Giacomo Martin Cabrera, Pietro d'Umbria, Martin de los Reyes. L'Ammiraglio prese, quali aiutanti di campo, il capitano Guillermo Ginoves, e il luogotenente Francesco Ruiz, fratello del piloto Sanchez Ruiz, che avea preso parte al primo viaggio. Oltre Ambrogio Sanchez, il maestro della *Capitana*, e il suo degno contro-mastro Antonio Donato, stavano a bordo due ufficiali iscritti come scudieri. L'equipaggio consisteva in quattordici marinai di prim'ordine e venti mozzi, un maestro cannoniere, Matteo, un mastro armaiuolo, Juan Barba, un mastro falegname, di origine francese, un bottajo, Martin Arriera, un maestro impeciatore, Domenico, sopranominato il Biscaglino, e quattro trombetti [1]. A bordo della *Capitana* si trovavano, altresì, un indiano d'Hispaniola, che doveva servire d'interprete, e tre spagnuoli, che parlavano arabo. Evvi ragione di credere che il genovese Giovanni Antonio Colombo accompagnava l'Ammiraglio.

Il comando del *San Giacomo di Palos* fu dato al primogenito dei Porras, raccomandato dal tesoriere generale. A fianco di questo ufficiale non meno incapace che arrogante, l'Ammiraglio moltiplicò i consigli e le influenze, collocando sul suo bordo il segretario in capo della flotta, uno de' suoi antichi scudieri, Diego Mendez, il qual era ad un tempo uom di mare consumato, soldato intrepido, fervoroso cristiano e servo fedelissimo. Lo

[1] Nel suo *ruolo degli equipaggi* Diego De Porras ne ha inseriti soli due Giovanni De Cuellar, e Gonzales de Salazar; ma per lo meno ve n'erano quattro, secondo l'uso dell'Ammiraglio. D'altronde lo stato segretamente disposto dal notaio dellaspedizione, non era un documento ufficiale: ma un'indicazione fatta a memoria, per suo proprio conto, con vista ostile all'Ammiraglio. Diego de Porras non aveva qualità per possedere un simile documento. Anche riconoscendone l'importanza, noi dobbiamo appuntarvi alcuni errori, e molte ommissioni, che passarono inavvertite ai biografi di Colombo.

scudiere Diego Mendez guadagnò nel corso di questa spedizione il grado di capitano di vascello, uno stemma e il titolo di cavaliere. Egli era accompagnato da diversi ufficiali affezionati a Colombo: i due fratelli Andrea e Battista Ginoves, Francesco di Farrias, Giovanni Jacome e Pietro Gentil, intendente dell'Ammiraglio. Francesco Bermudez, padrone della caravella e il suo contro-mastro Pero Gomez, erano due perfetti marinai. Il *San Giacomo di Palos* aveva undici marinari, quattordici mozzi, un mastro impeciatore, un mastro fabbricator di botti di Siviglia, Juan di Noya, un mastro falegname, e qual primo mastro cannoniere un abile armaiuolo di Milano, chiamato Bartolomeo. L'Ammiraglio creò notaro reale della squadra, Diego di Porras, il quale prese posto sulla nave di suo fratello.

Quanto al *Galiziano*, nave grande, pesante, e difettosa nella sua alberatura, noleggiata a soli ottomilatrecentotrentatrè maravedis per ogni mese, mentre il *San Giacomo di Palos* ne costava diecimila, fu confidato dall'Ammiraglio al fedele capitano Pietro di Torreros, il primo europeo che pose piede sul Nuovo Continente, ed ebbe l'insigne onore di rappresentarvi Colombo. Il mastro e contro-mastro Juan Quintero e Alonzo Ramon, ambedue di Palos, erano sperti marinai. Questa nave aveva nove marinai e quattordici mozzi: inoltre un ufficiale istrutto, Camacho, prossimo parente del capitano: in tutto trenta uomini [1].

Per montare la più piccola caravella, la *Biscaglina*, la quale doveva penetrare gli stretti, entrar le piccole baie, investigare le rive, e non aveva in tutto che venticinque uomini, compresi gli ufficiali, l'Ammiraglio, affine di compensare la debolezza numerica dell'equipaggio colla qualità, scelse otto marinai di prim'ordine, tutti gagliardi e sperimentati, aggiungendo ad essi dodici mozzi, animati da emulazione, fra' quali si trovava un paggio, nominato Cheulco. A questa schiera eletta diede, a degno capo,

[1] Nel ruolo d'equipaggio del Galiziano, il regio notaro Diego de Porras, non ne conta che 28. Ma egli ha dimenticato i due piloti ed il lombardo Sebastiano.

un uomo di mare di elevato carattere, suo nobile compatriota, Bartolomeo Fieschi « personaggio dotato di grandi perfezioni, » con un luogotenente, il cui attaccamento gli era noto, Giovanni Pasan, anch'esso di Genova, iscritto quale scudiere, e che doveva essere efficacemente secondato dal padrone della caravella Juan Perez, e dal valente contro-maestro Martin di Fontarabia. A questa piccola nave, per essere la più esposta a trovarsi separata dalla squadra, confidò il solo sacerdote che avea potuto imbarcare, un zelante francescano, il padre Alessandro [1].

Tutti salirono le caravelle, ma non si potè subito mettere alla vela, perchè il vento soffiava dal sud, e inchiodava le navi nella rada di Cadice. Durante questa sforzata immobilità, un battello, che il vento contrario all'uscita aveva sospinto vivamente sulla costa d'Europa, informò che i Mori avevano da poco bloccata la fortezza portoghese d'Arcilla, sulla costa del Marocco. Incontanente l'Ammiraglio, cavaliere della Croce, senza preoccuparsi del vento contrario, fe' levar le ancore a suon di tromba, secondo l'uso dei grandi ammiragli di Castiglia [2]. « Uscì, non ostante quel medesimo vento [3], e giunse rapidamente ad Arcilla.

La vista delle navi spagnuole bastò per mettere in fuga la truppa moresca. Il governatore della piazza aveva, combattendo valorosamente, tocca sulle mura una onorevole ferita: l'Ammiraglio gli mandò suo figlio, suo fratello, e gli ufficiali comandanti per offrirgli i suoi servigi e gratularglisi della sua prode difesa. Il governatore fece bell' accoglienza a questa deputazione, ricolmò di carezze il giovanetto don Fernando, e mandò per

[1] Strana cosa! Il padre Alessandro fu inscritto sul Ruolo d'equipaggio, non già col titolo di Elemosiniere, ma in qualità di Scudiere. Ecco la sua iscrizione: *Fray Alejandre, en lugar de Escudero.* — Relacion de la gente é navios que llevó á descubrir el Almirante D. Cristobal Colon.

[2] In adempimento dell' ordinanza dell'Ammiragliato di Castiglia del 1430, resa da don Fadrique.

[3] « Y con él salí al socorre y fué al puerto. » — Lettera di Cristoforo Colombo, scritta dalla Grande Canaria, al R. P. Gaspard, il 24 aprile 1502.

ringraziare l'Ammiraglio, i suoi primi ufficiali, tra' quali se ne trovarono alcuni che avevano l'onore di essere a lui congiunti, pel loro parentado colla sua prima moglie doña Filippa Moñis di Perestrello [1].

Colombo seguitò la sua via il giorno stesso. Come se avesse ricevuto la ricompensa della sua sollecitudine, il vento era diventato favorevole. « Nostro Signore mi diede poscia un sì buon tempo che arrivai qui in quattro giorni, » scriveva Colombo dalla Gran Canaria, ove si fermò per rinnovare l'acqua, e prender legne. Nella sua lettera diretta al padre Gorricio della Certosa delle Grotte a Siviglia, gli raccomandava l'affare di cui l'aveva incaricato per Roma: rendeva grazie a Dio nel vedere tutta la sua gente in buona salute, e annunziava che imprendeva il suo viaggio in nome della Santa Trinità, e ne sperava vittoria [2]. Questa espressione militare indica il suo unico pensiero. Cristoforo Colombo vedeva in fondo a tutte le contrarietà che avevano ritardato l'adempimento dell'opera sua, la lotta dello spirito del mondo contra lo spirito della Chiesa, di cui egli era il cavaliere. La sua vita era un combattimento contra il principe del mondo, e si teneva certo di trionfarne: terminava la sua lettera raccomandandosi alle preghiere del padre Priore e di tutta quella santa comunità [3].

La sera del 25 maggio, Colombo partì in nome della Santa Trinità.

Il tempo era magnifico: il vento spinse la piccola squadra con un soffio così costante che, senza mutar direzione giunse in sedici giorni al gruppo dei Caraibi; e si avvicinò a Santa Lucia, donde l'Ammiraglio si drizzò alla Martinica.

Quivi gettò le àncore per rinnovar acqua e legne, prendere alcuni viveri freschi, lavar le biancherie e ricrearsi sotto la ridente verdura degli alberi. Vi passò tre giorni. Indi mosse

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[2] « Agora sera mi viage en nombre de la Santa Trinidad, y espero dolla la vtoria. » — *Cartas del Almirante al R. P. Fray Gaspar.*

[3] « Al padre Prior y á todos esos devotos religiosos me encomiendo. » — *Cartas del Almirante al R. P. Fray Gaspar.*

verso l'isola San Giovanni, oggidì Porto Rico, andando lungo la deliziosa curva formata da quell'arcipelago che si allarga dalla Granata alle grandi Antille, e sembra continuare coi gruppi di Bahama sino alla Florida. Nonostante la conoscenza che già ne avevano gli equipaggi erano nell'ammirazione di quelle armonie della luce, della terra e delle acque. Fragranze balsamiche nuotavano nell'aria, e i venticelli le portavano sulle caravelle. L'amenità di quelle rive, di cui una temperatura moderata aumentava l'incanto, pareva convertire siffatta navigazione in una corsa di piacere.

L'Ammiraglio voleva dall'isola di San Giovanni dirigersi sul porto di San Domingo, affine di consegnarvi i dispacci di cui era incaricato, e mutarvi il *Galiziano* con una delle trentadue navi che sapeva dover tornare in Ispagna sotto gli ordini del suo antico luogotenente Antonio de Torrez, perchè, a malgrado del bel tempo, durante il viaggio si erano riconosciuti i difetti del *Galiziano*, lentissimo, e i cui alberi non entravano abbastanza nella carena: le altre caravelle avevano dovuto scemar le vele per non lasciarlo indietro.

Il 20 giugno, la squadra, giunta avanti al porto di San Domingo, gettò l'áncora ad una lega in mare. L'Ammiraglio mandò il capitano del *Galiziano*, Pietro di Terreros, nella sua scialuppa, per esporre egli stesso al governatore la necessità di procurarsi un' altra nave, dimandare, o che gliene cedesse una fra quelle che dovevano partire, o gli permettesse comprarne una che l'Ammiraglio pagherebbe con propri danari. Egli doveva altresì dimandare da parte dell'Ammiraglio di poter ricoverare nel porto colle sue quattro navi, per porsi al coperto da una violenta tempesta che prevedeva dovere in breve scoppiare.

Il governatore, che aveva ricevuto intorno all'Ammiraglio ordini particolari dei Re, e nel dispaccio medesimo che gli era recato trovava copia delle istruzioni date a Colombo intorno il suo itinerario, sapendo che gli era vietato di approdare alla Spagnuola, obbiettò l'ordine formale dei Re. È vero che il bisogno di rimediare a guasti o di ripararvisi contro tempeste non vi era preveduto. Certamente Ovando avrebbe potuto concedere il permesso cercato; ma temeva di far cosa spiacevole

ai Sovrani, e sopratutto di alienarsi gli uffici della marina, se consentiva alla dimanda dell'Ammiraglio. Forse, non era convinto della necessità di surrogare una nave, messa in mare da soli due mesi. Quanto al bisogno di sfuggire alla procella, la serenità del cielo, lo splendore del sole, la calma dei flutti facevalo parere in quel punto una beffa. Non solo non concedette all'Ammiraglio di pigliare un'altra nave, ma gli « vietò di entrar nel porto, anzi di toccar terra ».

Il capitano del *Galiziano* tornò a bordo della *Capitana* a rendere conto del niun successo della sua dimanda. Potè, passando in mezzo alle navi, contarne trentaquattro, con bandiera di partenza; era la flotta che doveva ricondurre Torrez, alla quale si erano riunite due caravelle comprate dal notaro navigatore Rodrigo di Bastidas.

È più facile figurarsi ch'esprimere l'indegnazione onde fu preso il grand'Uomo vedendosi rigettato « da una terra e dai porti che, per la volontà di Dio, aveva guadagnati alla Spagna a prezzo del suo sangue [1], » non potendo nè ripararsi nè ricoverare in un'isola, di cui egli era il Vice-re e il governatore perpetuo; costretto, per conseguenza, ad offerirsi preda alla procella ed a continuare il suo viaggio con una nave inetta a navigare: quel rifiuto così contrario alle leggi dell'umanità ed agli usi del mare, diffuse la costernazione negli equipaggi: lamentarono di essere sotto la condotta di tale, cui un simil rigore pareva rigettare fuor del diritto naturale. I marinari di Siviglia, sopratutto, e dei dintorni, imbevuti delle preoccupazioni che avevano sempre avute contro l'Ammiraglio gli uffici di marina, si reputarono collocati in grave pericolo, e trassero funesti pronostici da cotesto rifiuto.

Ma per profonda che fosse l'indegnazione dell'Ammiraglio contro la crudeltà di quel divieto, la sua umanità, e la sua carità cristiana la vinsero sopra il suo risentimento: spedì di nuovo al governatore per dirgli, che, poichè rifiutavagli un asi-

[1] Parole di Cristoforo Colombo. — ... La tierra y los puertos que yo por la voluntad de Dios, gané á España sudando sangre. » — *Lettera ai Re Cattolici, datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

lo, non ostante la necessità di ricoverarsi nel punto di un pericolo imminente, rigidezza che non credeva conforme all'intenzione dei Re, almeno trattenesse la flotta vicina a partire, e non la lasciasse uscire avanti di otto giorni [1], perchè l'uragano si distenderebbe in lontane spiagge: che, quanto a lui andava subito in cerca di un luogo ove ripararsi.

Quantunque Ovando fosse persuaso che l'Ammiraglio cercava un pretesto per isbarcare, siccome non aveva cognizione del navigare, e la sua prudenza lo recava a non trascurare un avviso utile, prese consiglio dai piloti e dal capitano generale Antonio de Torrez. A dir vero, nessuna apparenza atmosferica pareva giustificare la previsione dell'Ammiraglio; e perciò fu deciso che si partirebbe com'era stato convenuto. Guardando il cielo i piloti si risero del sinistro annunzio del canuto Ammiraglio, il quale fu trattato da spirito dispettoso, falso profeta [2], e fors'anco scimunito.

In gran pensiero per lo stato in cui era il *Galiziano*, Colombo non trovò altro mezzo che di dare alla nave peggiore il miglior capitano: posevi comandante suo fratello don Bartolomeo, uom fecondo di ripieghi, e immediatamente cercò rifugio lungo la costa vicina. Ad alcune leghe di là, trovò una piccola baia a sufficienza chiusa, che chiamò porto nascosto, *puerto escondido*: vi si assicurò alla meglio apparecchiandosi a sostener l'uragano.

§ III.

Tuttavia il buono stato del mare, lo splendore del cielo, la mitezza dei venti incoraggivano que' che dovevano partire. Dopo una dimora assai lunga, discosto dalle loro famiglie, erano impazienti di rivedere la patria. Giusta gli ordini della Regina, Ovando aveva conceduto licenza di ritorno a tutti i ribelli e per la maggior parte non cercavano di meglio, perchè la loro

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi e delle conquiste dei Castigliani nelle Indie Occidentali*, Decade, 1, l. V, cap. II.

fortuna era fatta. Inoltre, recavano tutti seco tal copia d'oro ch'era capace di mitigare la severità dei loro giudici.

Essi erano stati scompartiti, in numero di oltre cinquecento, su diverse caravelle. Bobadilla, che si consolava della subita dimissione co' suoi cumuli d'oro, aveva preso posto sulla *Capitana*. Roldano, deposto al pari di lui, e chiamato a render conto della sua ribellione, aveva del pari ammucchiato su quella nave una copia grandissima d'oro ch'era il frutto di rapine esercitate durante la sua ribellione. Su quella caravella erano stati imbarcati centomila *pesos* procedenti dai diritti regi. Vi era stato altresì trasportato il più enorme pezzo d'oro nativo di cui mai ricordasse la storia. Questa *pepite*, che mille persone avevano tocca [1], con ammirazione e cupidigia, ammontava secondo una testimonianza autentica, al peso di trentasei libbre di metallo d'oro, d'onde diffalcando, al dire di sperti minatori, tre libbre di pietra, restavano tremilletrecento libbre d'oro netto [2]. I ribelli avevano, in aggiunta, posta su quella nave centomila once d'oro fuso, e gran copia di grossi grani d'oro natio, per mostrarli in Ispagna. Non fu mai vista tanta copia d'oro raunata.

Altre ricchezze, egualmente acquistate in onta alla giustizia ed alla umanità, a prezzo del sangue e della vita di tanti infelici Indiani, giacevano accumulate sopra ciascuna caravella della flotta.

[1] « Globum cum mille amplius homines viderunt atque attrectaverunt. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ, liber decimus*, fol. 24, § D.

[2] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie occidentali*, lib. III, cap. VII. Ci pare che la cifra d'Oviedo abbia ad essere esatta, perchè questo cronista ufficiale era stato controllore della fusione delle monete d'oro nelle Indie. Egli s'attenne a riferire esattamente il peso e il valore di questo pepite fenomenale. Egli ricorda che se nella sua memoria scritta a Toledo nel 1525 egli aveva segnata la cifra di tremila duecento, ciò avvenne perchè non aveva sott'occhio le sue note, il suo libro giornale; ma che ora, scrivendo la sua storia, trovasi sul luogo, ed ha la propria testimonianza di chi ha veduto questo grano, pesante un po' più di 3600, compresavi la pietra.

Ogni cosa essendo pronta, il capitano generale diede il segnale della partenza, e la flotta aprendo le vele, si allontanò maestosamente dalle rive dell'Ozama, governò direttamente al sud-est, per oltrepassare il capo della Spada al di sopra dell'isola Saona, e, dopo passato il promontorio dell'Engaño, guadagnar l'alto mare.

Ogni cosa correva propizia. Spinta da mite soffio giunse all'altezza del Capo Raffaele, ad una distanza di circa otto leghe; là tacquero i venticelli, e improvvisamente si manifestarono segni di grande conturbazione. Il cielo perdette la sua trasparenza, e lo splendore del giorno si oscurò rapidamente. L'Oceano continuava ad esser quieto e cupo: l'aria era grave e soffocante. I piloti esercitati non potevano illudersi; quegli erano precursori della procella.

Quantunque fossero a vista di terra, non avevano modo di cercarvi un rifugio: le vele pendevano flosce lungo gli alberi: l'Atlantico diventato muto e verdastro se ne stava immobile come un feretro di piombo. Non era più possibile nè di tornare in porto, nè di fuggire il pericolo delle coste affrontando l'alto mare. Sicuramente qualche marinaro che aveva sbeffeggiato l'Ammiraglio avrebbe in quel momento voluto, secondo il consiglio della vecchia esperienza di lui, non essere uscito dal porto; ma era troppo tardi.

Alla minaccia seguitò in breve l'effetto.

Un vasto ondeggiare increspò la superficie delle acque: dopo alcune larghe oscillazioni, le onde si gonfiarono annerendo; in breve il fondo del mare sembrò sollevarsi; il soffio della tempesta strideva negli alberi, e squassava fra le enormi spume la flotta. Le verghe percuotevano l'acqua; prora e poppa s'immergevano ad ora ad ora sotto le onde. Il furore di queste faceva urtare l'una contro l'altra le caravelle. Alcune si aprirono e affondarono subito; altre lottarono con impotenti manovre. Densa nebbia addensava la spaventevole oscurità del cielo: non si vedevano l'un l'altro; appena udivansi i comandi inutili del porta-voce, e le grida disperate dell'orrore.

La *Capitana*, sì mirabilmente onusta d'oro, non ostante la sua

solidità, fu côlta dall'uragano, fracassata, aperta ne' fianchi, fatta in pezzi, e sprofondò. Di tutto quanto ella portava, uomini e tesori, nulla ricomparve. Più di ventisei caravelle, tutte cariche delle spoglie degli sciagurati Indiani, andarono spezzate e sepolte nei vortici; altre, portate ne' solchi spumanti dell'Oceano, vennero trascinate sotto meridiani sconosciuti e perirono più lungi dopo aver più lungamente sofferte le angosce della disperazione.

Di tutta quella superba flotta non tornarono ad Hispaniola che due o tre navi fracassate, mezzo sommerse, mentre una sola, la più meschina, la più logora, la più piccola di tutte, chiamata l'Ago *El Aguja*, continuava la sua via verso l'Europa: essa portava la proprietà dell'Ammiraglio, consistente in quattromila pesos; e fu la prima che giungesse in Castiglia [1]. Le navi malconce che ritornarono alla Spagnuola per ripararvisi, portavano le genti più povere, più oscure della flotta: non v'era fra loro che un solo idalgo, il notaro navigatore Rodrigo di Bastidas, onesto uomo [2], che Bobadilla aveva perseguitato.

In quella terribile giornata perirono tutti, nessuno eccettuato, i traditori, i calunniatori, i nemici giurati di Colombo. « Ivi, dice uno storiografo reale, ivi finiva Francesco Bobadilla, che aveva mandato l'Ammiraglio e i suoi fratelli, incatenati, senza accusarli, nè lasciare loro modo a difendersi; ivi moriva il ribelle Francesco Roldano ed i suoi complici, che si erano sollevati contro i Re, contro l'Ammiraglio, e che avevano tiranneggiato gli Indiani: ivi periva, altresì, il cacico Guarionex (che aveva ostinatamente respinto il Vangelo): i duemila pesos andaron sommersi insieme alla pepite d'oro di grandezza prodigiosa [3]. Tutto fu perduto: il mare inghiottì insieme con queste inique

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade, 1, lib. V, cap. II.

[2] « Bastidas hombre bueno y piedoso con indios. » — Rafael Maria Baralt, *Resumen de la historia de Venuezela*, t. I, cap. VII, p. 132.

[3] Herrera, *Storia generale dei viaggi e delle conquiste de' Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, lib. V, cap. II.

ricchezze i loro iniqui possessori, in numero di oltre cinquecento [1]. »

Mentre si compieva quel disastro, l'Ammiraglio, ritirato nel porto nascosto, *puerto escondido,* lasciava romoreggiare l'uragano e confidava in Dio.

Durante il giorno, le quattro caravelle, difendendosi come potevano meglio dai colpi del vento e del mare, resisterono. Ma la tempesta fu terribile la notte, e rovinò le navi. « In mezzo all'oscurità tre navi furono strappate fuori del porto, ove rimase la sola *Capitana* [2]. Ciascuna di esse reputò le altre irremissibilmente perdute: dovettero abbandonarsi alla violenza de' flutti. Il *Galiziano* su cui si trovava l'Adelantado, perdette la scialuppa, e per riaverla corse gran pericolo senza riuscita: tutte si sforzarono di guadagnar l'alto mare. Le tre caravelle assai malconce perdettero una parte dei loro utensili e delle loro provvigioni. La nave dell'Ammiraglio, quantunque orribilmente squassata, non soggiacque a verun'avaria: egli stesso ebbe a dire: « Nostro Signore salvò la caravella su cui io era, in guisa, che, quantunque stranamente assalita, non provò il menomo danno [3]. » Dopo essere state sbattute dalla tempesta per diversi giorni, le quattro caravelle si riunirono nel porto d'Azua la domenica [4], come per ringraziare Dio della sua manifesta protezione. Le circostanze di questa riunione insperata pareva avessero colpito di stupore l'Ammiraglio, sebbene cotanto abituato alla bontà di Nostro Signore.

Questo disastro non fu considerato come un semplice sinistro di mare: tutti i contemporanei hannovi intravveduto un castigo della Provvidenza. L' azione della giustizia divina fu qui tal-

[1] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie.* lib. III, cap. IX.

[2] « La notte con grandissima oscurità si partirono tre navigli della sua compagnia, ciascun per lo suo cammino. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio,* cap. LXXXVIII.

[3] « En el que yo iba, abalumado á maravilla, Nuestro Señor le salvó que no hubo daño de una paja. » — *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giammaica, 7 luglio* 1503.

[4] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio,* cap. LXXXVIII.

mente chiara, che, senza eccezione, tutti gli storici di quella età ne andarono compresi di rispetto e spavento.

Se il discernimento della tempesta, la quale risparmia il giusto e infuria contro i colpevoli, spazza col suo soffio le loro speranze, si porta via le loro suppliche, versa ne' vortici dell'Oceano le ricchezze cumulate a prezzo della loro anima; se il salva-condotto dato fra gli abissi al piccolo tesoro dell'Ammiraglio, stato collocato con mala intenzione sulla più fragile delle navi, e che lo conduce attraverso l'Atlantico nel porto destinato, ci toccano di maraviglia, questa maraviglia si muterà in istupore pensando alla protezione che durante quel tempo stesso sotenne la persona e la squadra dell'Ammiraglio nel mare delle Antille. Le sue quattro caravelle sono egualmente preservate sulla costa e in alto mare. Il *Galiziano*, nave pericolante pel solo ondeggiare dopo una tempesta, resiste all'impeto de' flutti: la *Capitana* non perde nulla, nè un uomo, nè un'áncora, nè una tavola, non soffre la menoma avaria.

Il carattere veramente soprannaturale di questo avvenimento toccò profondamente la Spagna. La stranezza di queste circostanze, l'immensità della perdita, il corruccio di oltre cinquecento famiglie, diedero ai particolari di questo fatto un' autenticità lugubre e memorabile.

La Regina fece al governatore Ovando una doppia colpa del suo doppio rifiuto di secondare l'avvertimento dell'Ammiraglio e di concedergli un rifugio in così pressante necessità [1]; il Re lamentò l'oro fuso, sopratutto quel pezzo d'oro massiccio, di cui nessun lavoro di miniere offrì mai l'eguale. Per lungo tempo la memoria del terribil evento si conservò viva nell' isola. L'arcicronografo imperiale Oviedo, che vi stanziò, e ne parlò sulla

[1] « I Re provarono grande afflizione per la flotta, e lo manifestarono apertamente... Fecero conoscere a Nicola de Ovando che era loro spiaciuto il rifiuto fatto all'Ammiraglio di ritirarsi nel porto nella stringente necessità in cui versava; e di non aver voluto seguire il suo consiglio, ritenendo la flotta alcuni giorni di più ». — Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. V, cap. XII.

fede di testimonii di veduta, fu tocco del suo carattere prodigioso. In tre passi della sua storia naturale delle Indie occidentali, torna sulla flotta perduta per aver trascurato il consiglio dell'Ammiraglio [1]. Il milanese Girolamo Benzoni, che andò all'Hispaniola quarant'anni dopo il compimento del terribile giudizio, e potè interrogarvi ancora testimonii di veduta, non potè trattenersi dall'iscovrire in tuttociò un decreto celeste [2]. Il castigo dei ribelli, l'annientamento del loro iniquo tesoro, parvegli un esempio salutare dato al mondo, ed un'alta lezione di filosofia storica.

§ IV.

La predizione di Colombo, il suo terribile adempimento, l'immunità concessa al piccolo tesoro del messaggero della Croce sull'Atlantico, e la conservazione delle sue quattro navi nel mare Caraiba, la sua caravella, sola esentuata da ogni danno e guasto durante lo spaventevole tumultuar de' flutti; fatti attestati da testimonii, da carte ufficiali, da documenti autentici, e dall'unanimità degli storici, non potrebbero oggidì esser posti in dubbio.

Cosa da notare: nessuno ha mai osato attribuire una tale serie di circostanze al caso, patrono compiacente del difficile, al qual piace attribuire l'impreveduto e lo straordinario, ogniqualvolta la nostra ragione non trova una spiegazione che la soddisfaccia.

Indarno si tenterebbe spiegare naturalmente questo formidabile avvenimento. Niuno si provi attribuirlo all'abilità, all'e-

[1] « ... Che si perdettero per non aver creduto all'Ammiraglio, nè preso consiglio da lui. » — Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, traduzione di Giovanni Poleur. — Oviedo ritorna a questo fatto nei capitoli VII, IX e X del III lib. della sua Storia.

[2] Benzoni. — « Qui è da notare quanto la giustizia di Dio permette per castigare la malignità degli uomini e considerare che tutti i nostri tesori e le nostre ricchezze nelle quali tanta fidanza abbiamo, tutte sono sogni e ombre false, ecc. » — *La Historia del Nuovo Mondo*, lib. I, fogl. XXIV. *Venezia*, 1572.

sperienza dell'Ammiraglio: un tal genere di predizione è al di sopra dei fatti dell'osservazione e della pratica. Interrogate gli uomini speciali, gli ufficiali di mare: meglio d'ogni altro essi vi proveranno l'impossibilità di cosiffatta profezia giusta le nozioni della scienza nautica. Il dotto Arago non credeva alla possibilità di presagire una tempesta, e meno ancora d'indovinarla prima dell'arrivo dei segni che le son precursori. Ecco ciò che dice intorno alla predizione di Colombo, un ufficiale superiore della marina, antico direttore di una scuola navale, autore del *Manovratore perfetto* e del *Dizionario di marina a vela ed a vapore*, il barone di Bonnefoux.

« Noi ci crediamo fondati a non ammettere l'infallibilità assoluta di alcun uomo, di alcuno strumento meteorologico, d'alcuna nozione preventiva, di alcun segno precursore, in quanto risguarda predizioni od annunzii sul tempo che farà, non solamente due giorni, ma neppur due ore anticipatamente. Che Colombo, per esempio, in questa occasione, abbia notato che le nubi delle regioni superiori avevano un corso molto pronunziato a paragon di quello delle nubi più vicine alla terra; ch'egli abbia osservato che i venti regolari diminuivano, che ad intervalli i soffii dell'ovest si rinforzavano ed abbia giudicato cosa prudente porsi al sicuro, noi lo comprendiamo facilmente, tanto più che da uom di mare provetto, Colombo aveva contratta abitudine, che è quella di tutti i capi prudenti, di aver sempre il pensiero preoccupato della sua strada, della sua nave, dello stato del cielo e delle probabilità del momento: ma rispetto al dichiarare pubblicamente che una tempesta doveva scoppiare di lì a due giorni, noi crediamo che sia cosa al di sopra delle facoltà umane, e che nè Colombo nè altra persona del mondo non abbia mai potuto predirla con certezza [1]. »

Noi pure siam persuasi che una tale predizione sia al di sopra delle facoltà umane: è precisamente per questo che l'annunzio officiale di Colombo al governatore Ovando, il consiglio di non lasciar partire la flotta, dato con insistenza, due giorni prima della tempesta, ci sembrano presentare un carattere prodigioso

[1] Bonnefoux, *Vita di Cristoforo Colombo*, p. 363, 364.

in armonia col dramma soprannaturale di questo castigo della Provvidenza.

Le circostanze positive dei fatti non lasciano alcun appiglio al caso. Humboldt e Washington Irving [1], scrittori razionalisti, dispregiatori dell'ordine soprannaturale, non hanno ardito far intervenir qui il caso, e arrischiare una interpretazione secondo il loro sistema di questo avvenimento formidabile.

Quale sagacità, infatti, non mostrò la tempesta, lasciando continuare la sua via alla nave più fragile, carica degli averi dell'Ammiraglio, e contentandosi guastare le caravelle di Rodrigo di Bastidas, mentre inghiottiva inesorabilmente, dopo di averla fracassata, il rimanente della flotta, carica d'uomini perversi e di ricchezze omicide! Qual perspicacia nell'uragano, che rispetta la *Capitana* su cui sventola la bandiera del messaggero della Croce, non la guasta neppure di un filo, secondo l'espressione di Colombo [2], e la lascia nel porto, mentre strappa dalle loro ancore, trasporta e squassa in alto mare le tre altre navi, le tiene in pericolo, come per notare, con questa differenza di trattamento, la differenza del loro destino e per far meglio conoscere una protezione affatto speciale!

E che pensar della calma la qual si direbbe d'accordo colla procella, affine di ricondurre a Colombo, la domenica, al medesimo luogo, le caravelle disperse e scomparse nello spazio, come per consentir loro di solennizzare quel giorno, conforme alle pie abitudini dell'Ammiraglio?

[1] Humboldt, in una nota, con semplice tocco portò qualche denigramento alla opinione di Las Casas e di Fernando Colombo. Da parte sua, Washington Irving pretende che se i colpevoli furono puniti, a l'innocente cacico Guarionex toccò l'egual sorte, venendo così confusi gli innocenti coi colpevoli. Or prima di tutto noi faremo osservare, che sotto il punto di vista cattolico, questa objezione è senza valore; poi, che in fatto, Guarionex ostinatamente sordo alla parola evangelica, replicatamente perdonato da Colombo e dall'Adelantado, ingrato verso di loro, istigatore d'assassini, e complice dei sediziosi, non potrebbe nemmeno ad occhio umano comparire innocente.

[2] « No hubo daño de una paja. » — *Lettera ai Re Cattolici scritta dalla Giammaica*, il 7 *luglio* 1503.

Queste sorprendenti preveggenze son esse l'opera del caso? In questa circostanza almeno, il caso è talmente ingegnoso nelle sue combinazioni, trascendente ne' suoi calcoli, si allontana sì forte dall'accidentale, dall'impreveduto, da divenirne disconoscibile: che se è realmente lui, confessiamo che esso è molto mutato, nè somiglia più a sè medesimo.

I nemici di Colombo stupefatti dell'immunità che preservava i suoi beni e i suoi equipaggi, e vedendo in qual modo in una sola volta, era stato vendicato da' suoi persecutori, attribuirono al suo magico potere quella terribile giornata [1].

Quando ricordando la pietà religiosa di Colombo, ravviciniamo col pensiero le sue gigantesche fatiche, i suoi sacri diritti, le sue intenzioni così pure, all'attentato commesso contro di lui dalla ingratitudine, dalla ribellione, e memoriamo il mandatario di un potere ingannato, che strappa al suo governo, getta in prigione carico di catene, e trascina fuor dell'isola il messaggero della salute, sentiamo il cuore, d'accordo colla ragione, riconoscere in ciò una gran lezione data al mondo. Come la sapienza del Creatore si rivela nelle maraviglie delle sue opere, così l'eterno governo della Provvidenza diventa manifesto per noi in un tale atto. Pongasi mente all' evangelica generosità del consiglio di Colombo. Dopo il rifiuto duramente espresso di Ovando, l'Ammiraglio gli rimandò un messo, non che sperasse ricondurlo a migliori sentimenti verso di sè; ma per istornare da que' suoi nemici il pericolo a cui esponevano lui medesimo, preservare la loro flotta da una imminente distruzione.

Pare che, nella sua misericordia, la Provvidenza avesse procacciato ai colpevoli questo avvertimento come un'ultima prova della durezza del loro cuore.

Ma quegli uomini ingordi, e sopracarichi di ricchezze, erano impazienti di rivedere la patria; sospiravano l'ora di godersi

[1] « Por cuyo motivo podian culparle los que le aborrecian de que havia tramado aquella borrasca por arte magica, para vengarse de Bobadilla y de los demas enemigos suyos que iban en su compañia. » — Hernando Colon, *Historia del Almirante don Cristóbal Colon*, capit. LXXXVIII.

oziosamente in Castiglia il frutto delle loro rapine. Il passato trovavasi per essi anticipatamente legittimato dal loro oro; e si tenevano sicuri di conseguire i favori, di cui il credito del vescovo Fonseca avrebbe guiderdonato il loro odio contro l'Ammiraglio: ributtarono dispettosamente il consiglio del patriarca dell'Oceano; risposero colle beffe e col dispregio a quell'atto di cristiana magnanimità: dopo di averlo abbeverato di amarezze e calunnie, quando egli lor sovrastava, vedevano con gioia le sue navi respinte dalla terra da lui scoperta: la presenza del giusto avrebbe sturbato le loro illusioni colpevoli. Non volendo nulla da lui, neppure un consiglio, rigettarono il suo avvertimento, come dianzi la sua persona aveano reietta dall'isola, di cui era il Vice-re: dissero al servo di Dio, come l'empio dell'antichità all'Onnipotente: « Ti allontana da me [1]. »

Questa ingratitudine pose il colmo alla loro iniquità. L'Altissimo accecò que' superbi.

L'angelo del Signore trasmise i suoi ordini alla tempesta, e il castigo piombò.

Il pio storico dell'Ammiraglio, don Fernando Colombo, informato di tutte le circostanze di questo provvidenziale sinistro, assicura che la sua esecuzione fu opera del divino volere, perchè i ribelli, pieni d'oro e di delitti, giunti in Castiglia, invece del castigo meritato, avrebbero, mercè la protezione di don Giovanni Fonseca, ottenuto favori [2].

Questo atto di suprema giustizia, autenticato da carte ufficiali, da documenti politici, dalle testimonianze di reali storiografi, avveratosi nel secondo anno dell'era della rinascenza, durante gli sforzi della stampa, lo sviluppo letterario della Spagna, la chiaroveggenza del progresso e le investigazioni della

[1] « Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. » — Job, cap. XXI, v. 14.

[2] « Yo tengo por cierto que esto fué providencia divina, porque si arribaran estos á Castilla, jamas serian castigados segun merecian sus delitos, antes bien porque eran favorecidos del obispo, huvieran recibidos muchos favores y gracias. » — Hernando Colon, *Historia del Almirante don Cristobal Colon*, capit. LXXXVIII.

critica, sembra che venga a provare e rendere credibili ai più ostinati increduli i miracoli dell'Antico Testamento; a dimostrare indubbiamente l'intervento, qualche volta palpabile, del Monarca de' cieli nelle cose della terra, e dar credito ai castighi temporali de' popoli sotto l'antica legge, riferiti dai Libri Santi, confermati dalle più remote tradizioni dell'Oriente, e di cui la stessa antichità profana conservò memoria.

Ned ai tempi de' Patriarchi, nè dopo l'uscita dall'Egitto, sotto i Giudici e i Re, non fu mai che nell'eredità di Giacobbe si manifestasse segno più evidente di questo, con cui scoppiò lampante la collera di Dio nelle solitudini dell'Atlantico.

Nondimeno l'uomo in cui favore parve adempiersi questo giudizio divino, Colombo, allora simile al profeta che avverte gli uomini per dar loro il tempo di pentirsi, non ha mai fatto allusione al suo avvertimento dispregiato: ignorò dapprima, nel proseguire la sua via, il prodigio accaduto, in cui egli aveva figurato in guisa sì conforme al suo carattere di messaggero della salute: ma quando, due anni dopo, conobbe ne' suoi particolari quella catastrofe, la chiamò col suo nome, un *miracolo*, e fece notare ai Re che da lungo tempo (forse da secoli) Dio nostro Signore non aveva percosso il mondo con un prodigio così sorprendente [1].

La catastrofe, che aperse a quel tragico modo la quarta esplorazione dell'Ammiraglio, percosse di stupore i contemporanei a motivo dell'enormità del disastro: ma, in sostanza, quantunque miracoloso, questo avvenimento non ha per noi nulla che avanzi in istraordinarietà certe circostanze dei precedenti viaggi di Colombo.

La predizione di questa tempesta non ci pare più mirabile dell'annunzio della terra fatto a giorno e quasi ad ora fissa la sera dell'11 ottobre 1492, quando ell'era lungi ancora venti

[1] « Grande tiempo ha que Dios Nuestro Señor no mostró milagro tan público. » — *Carta del Almirante don Cristobal Colon pediendo al Rey Católico, nombre á su hijo D. Diego para sucederle*, etc. — Suplem. primer. á la coleccion diplom., n° CVI.

leghe, ned occhio umano poteva scernerne segno per la immensità delle onde: questo fatto non deve sembrare più strano dell'assicurazione data agli equipaggi esasperati dalla fame e macchinanti eccidio agl' Indiani, che in tre giorni giungerebbero al Capo San Vincenzo, ove giunsero infatti: la qual previsione non è più degna di stupore della scoperta dell' isola della Trinità, appresentatasi a Colombo col segno medesimo del nome che le destinava, prima di escire dal porto.

Nel corso della navigazione, di cui siamo sul compendiare la storia, lo straordinario è così vicino al prodigioso, e il prodigioso circonda così costantemente l'araldo della Croce, che bisogna a forza dimesticarvisi.

Le leggi dell'ordine generale non sono punto interrotte a pro di Colombo: egli non può evitare nè pericoli nè patimenti; nondimeno la maniera con cui supera i pericoli più tremendi, la fiducia che mostra dinanzi alle più paurose estremità non può spiegarsi senza la fede al soccorso invisibile, senza l'assistenza di una forza soprannaturale. Noi lo diciamo fin d'ora colla sincerità di un'intima convinzione: chi non crede al soprannaturale non può comprendere Colombo.

§ V.

L'Ammiraglio passò alquanti giorni ad Azua, per far riposare i suoi equipaggi dalle loro fatiche, e per provvedere ad alcune riparazioni alle tre caravelle ch'erano state maltrattate. I marinari si raccontarono reciprocamente i pericoli da loro corsi, e le manovre che avevano eseguito per uscirne: non erano tranquilli sulla sorte della flotta, partita contra l'avviso dell'Ammiraglio. La piccola squadra andò a fermarsi nel porto Jaquimo, e vi aspettò il buon tempo.

Il 14 luglio, sembrando propizio il mare, l'Ammiraglio prese a via del sud. Ma il vento cesse alquanto e le correnti lo portarono alle Caje Morant, piccole isole sabbiose, ove si procurò acqua dolce facendo aprir buchi nella sabbia. La calma continuò, e la forza delle correnti lo trascinò nel gruppo degli innumerabili isolotti che corcondano la costa sud-ovest di Cuba,

da lui scoperta nel suo secondo viaggio, e che aveva chiamati *I Giardini della Regina*. Quivi trovò buon vento e governò al mezzogiorno verso la parte della terraferma, ove aveva deciso che doveva trovarsi lo stretto.

Egli teneva il sud quarto sud-ovest [1]. La sua navigazione fu contrariata da uno stato assai strano della temperatura. Il cielo era nuvoloso, il sole velato, le stelle non si mostravano: nonostante la forza e la variazione dei venti, sentiva il mare opporre alla sua andata una forza costante, quantunque irregolare nella sua violenza. Frequenti diluvii di pioggia inondavanlo. Spesso baleni fiammeggianti parevano incendiar l'orizzonte: era mestieri tutta la vigilanza ed energia di volontà dell'Ammiraglio per non deviare. Tuttavia qualche volta il raddoppiamento della tempesta ve lo costringeva; allora, in una sola notte, perdeva la poca via percorsa con tanta fatica in varii giorni. Gli stenti, le veglie, l'umidità complicata di freddo improvviso e di pesante calore, abbattevan ogni coraggio.

L'ardente fede di Colombo superava sola le contrarietà degli influssi esteriori. Occupato del suo disegno, cogli occhi fisi continuamente nel suo scopo, egli non si fermava a numerare gli ostacoli. Il sessantesimosettimo anno cominciava a pesare sopra di lui senza che se ne fosse accorto. La squisitezza de' suoi sensi non era punto scemata: nonostante i reumi che lo tribolavano, la sua statura, tuttavia ritta, rispondeva maravigliosamente alla maestà della sua fisonomia, raggiante della nobiltà del suo pensiero. Quanto più avanzava in età, e tanto più cresceva in perfezione cristiana. La dolcezza del suo sguardo esprimeva qualche cosa di evangelico. Le fatiche di mare, le tribolazioni, la operosità di spirito, le patite ingiustizie non avevano scavati solchi profondi sovra il suo viso. I suoi capelli, di un bianco lucido, circondavangli la fronte a modo di quella corona di onore di cui parla la Scrittura. Avvolto nell'ampia veste francescana, per dignità di attitudine e di persona, faceva pensare ai patriarchi ed ai profeti di cui ci parla la Bibbia. Lo

[1] Fue la via del Sur cuarta al surueste. — *Giornale del notajo reale Diego de Porras.*

si sarebbe detto un re pastore trasportato dall'Idumea o dalla Mesopotamia sulle pianure dell'Atlantico.

L'altezza de' suoi pensieri, essendo in armonia coi lineamenti del volto, v' imprimeva alcunchè di severo, di mortificato, di cavallerescamente pio; e ne trasparivano santità e grandezza. Colombo infatti non offese mai persona, non proferì mai espressione brutale per affermare, certificare o minacciare, ned usava che un solo modo [1] « per san Ferdinando! » Nonostante la sua vivacità, l'Ammiraglio « non mandava mai al diavolo, » nè marinaro, nè strumenti, nè manovre, nè contrarietà di bordo o di atmosfera, come si fa perpetuamente, per abitudine, sul mare.

Penetrato della santità del suo scopo, dell'importanza del dovere, del merito dell'obbedienza, avvertiva delle loro colpe i disobbedienti; minacciava di abbandonare a Dio colui che si ostinava a mal fare, o che per negligenza commetteva qualche mancamento. Essendo sempre Dio l'unico scopo delle sue azioni e de' suoi pensieri, quando comandava qualche nuova manovra, o ch' esigeva qualche fatica, diceva alle sue genti « siam debitori a Dio [2] » di far così, e si sforzava di inculcare in que' volgari intelletti la nozione del dovere, di cui la maggior parte non si dava alcun pensiero. Porgendo fedelmente l'esempio di ciò che raccomandava a' suoi inferiori di tutt' i gradi, quanto più il tempo era cattivo, tanto più si affratellava coll'equipaggio, incuorando i marinai, sostenendoli collo sguardo o colla voce, incoraggiandoli quanto meglio poteva. Se non riusciva sottrarli alle intemperie di quei paesi sconosciuti, almeno divideva con loro ogni sofferenza. I dolori della gotta non iscemavano la costanza cristiana da cui Colombo era sostenuto.

Per colmo di sciagura, in uscir del porto Jaquimo, ammalò gravemente, e corse pericolo di morte. Il sentimento della sua

[1] « Io giuro che mai non lo sentii giurare altro giuramento, che per San Fernando. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. IV.

[2] Herrera, *Storia generale delle conquiste e viaggi dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, libr. VI, cap. XV.

malleveria, e dello scopo della sua spedizione sopravvivendo alla deficienza delle sue forze, lo indusse a costruire una piccola cabina sulla parte di dietro, in cui abitare, sicchè dal suo letto dirigeva la via [1], e proseguiva a sostener quella lotta gigantescamente sproporzionata contro le forze di un cielo sempre velato e di un mare sconosciuto. Gli equipaggi dimandavano di riparare alla Giamaica od alla Spagnuola: qualunque altro l'avrebbe fatto, non aspettando neppure di esserne richiesto: ma nessuno sapeva meglio di Colombo affrontare gli ostacoli: rianimò le sue genti e aspettò il vento favorevole, che alla fine si levò [2].

Allora in poche ore fu vista a mezzodì un' isola attorniata da isolotti: era Guanaja posta innanzi al golfo di Honduras. L'Ammiraglio comandò di riconoscerla. L'Adelantado fece incontanente armar due scialuppe, e scese a terra con un forte drappello: notò gran quantità di pini simili a quelli delle Antille, e alcune tracce d'incivilimento; perocchè si videro crogiuoli destinati a fondere il rame, particelle del quale parvero frammenti d'oro a' marinai che di nascosto gl'involarono.

In quel mentre si vide arrivare una specie di galera veneziana, larga otto piedi e molto lunga, fabbricata di un solo pezzo. La camera, in forma di gondola, coperta di foglie di palma artisticamente intrecciate e impenetrabili alla pioggia, era piena di mercanzie, pezze di cotone, coperte, camiciuole, accette di rame, spade messicane, vasi di terra e mandorle di cacao. L'Adelantado serrò questa galera fra le due scialuppe, se ne impadronì senza provar la menoma resistenza, e condusse alla *Capitana* quelli che la montavano [1]. Erano in essa donne vestite di stoffa di cotone, di cui si coprivano con pudore, e venticinque uomini che portavano una larga cintura intorno alle reni. Non mostrarono alcuno spavento nel vedersi

[1] « Yo habia adolescido y llegado fartas veces á la muerte. De una camarilla, que yo mandé facer sobre cubierta, mandaba la via. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

[2] Il P. Charlevoix, *Storia di san Domingo*, t. 1, lib. IV, p. 257.

[3] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXIX.

in potere di quegli stranieri. Colombo gli assicurò con dimostrazioni di bontà, tentò inutilmente di farsi intendere col mezzo de' suoi interpreti, gl'interrogò egli stesso per ottenerne qualche notizia, comprese che venivano dall'Yucatan, paese ricco e coltivato; fece acquisto di diversi oggetti del loro commercio, distribuì loro a ricambio bagatelle di cui rimasero ammirati, indi li restituì alla loro nave; ritenendo seco un vecchio nominato Giumbe, che parvegli intelligente e sperto nella navigazione delle coste.

CAPITOLO SECONDO

L'Ammiraglio scopre la Terraferma vicino al Capo Caxinas, giunge al *Fiume della Possessione*, segue la riva, arriva alla *Costa dell'Orecchio*. — Contrarietà atmosferiche, patimenti degli equipaggi, guasti delle caravelle. — Sinistro al *Fiume del Disastro*. — L'Isola Quiribi. — Curiosità dei popoli della riviera. — *La baia dell'Ammiraglio*. — Gl'indigeni assalgono gli Spagnuoli nella laguna di Chiriquì. — Ricerca dello stretto a Chagres. — L'Istmo di Panama. — Il capo *Nome di Dio*. — Il Porto delle Provvigioni. — Il Porto *ritiro*.

§ I.

Dall'isola di Guanaja l'Ammiraglio si diresse al sud in cerca della terraferma; e l'afferrò presso un capo carico d'alberi portanti una specie di pomo a nocciolo spugnoso, che gli indigeni chiamavano *Caxinas*, nome ch'ei diede al capo stesso. Appena l'ebbe oltrepassato la tempesta cominciò. Scrosci frequenti d'acqua, improvvisi colpi di vento affaticarono di nuovo la squadra. Tuttavia, la vigilia dell'Assunzione, domenica 14 agosto, l'Ammiraglio, sempre inchiodato nel suo letto, fece scendere a terra l'Adelantado, lo stato maggiore e gli equipaggi per assistere al Santo Sacrifizio celebrato dal padre Alessandro. Non si potè procedere alla solita presa di possesso, perchè bisognò risalire le caravelle e ricominciare il combattimento contro gli elementi. Finalmente il 17 agosto, schiaritosi il tempo, prese terra a quindici leghe dal capo sulle rive di un fiume; e vi eresse a segno d'impossessamento una gran croce. In memoria di questa circostanza il fiume fu chiamato della Possessione, *Rio de la Posesion*.

La squadra navigava a malgrado del vento sempre contrario, tenendosi a vista della terra. Secondo gli ordini dell'Ammiraglio, la piccola caravella di cinquanta tonnellate, la *Biscaglina*, si avanzava presso la riva più che le fosse possibile, entrava in tutti i golfi, e nelle baje un po' larghe, per la tema di non vedere il passo o stretto pel quale Colombo pensava di

dover entrare nei mari del Levante. Durante il giorno non si allontanava mai dalla costa, e la notte andava ad ancorarsi presso terra. La costa è pericolosissima, o almeno la copia d'acqua che cadde, e le tempeste la fecero apparir tale quell'anno [1] secondo che scrisse il notaro regio Diego de Porras. Attestando, senza proporselo, con quale costante vigilanza Colombo studiasse la configurazione del Nuovo Continente, scrisse nel suo giornale: « L'Ammiraglio si avanzava sempre senza perdere di vista la terra, come uno che partito dal Capo San Vincenzo andasse al Capo Finisterre vedendo sempre la costa [2]: se avesse navigato in alto mare non avrebbe sostenuto la metà delle fatiche, nè corsa la quarta parte dei pericoli a cui lo esponeva questa navigazione lungo rive sconosciute. — » Ma bisognava rimaner vicino alla terra per iscoprire lo stretto.

Il tempo non cessava di logorar uomini e navi. Torrenti di piogge, un mare agitato, correnti contrarie non davano requie dacchè avevano abbandonati i *Giardini della Regina.* Talvolta si fermavano per alcune ore su certe coste affine di osservarne gli abitanti e le produzioni: videro popolazioni che parlavano diversi idiomi, ma non intendevano che imperfettamente quello del vecchio indiano, l'interprete Giumbe: gli uni, dipinti in varie parti del corpo, teneansi ad onore di mostrare sulle loro membra figure di leopardi e di cervi; altri indossavano camiciuole di tela dipinta, e corazze di cotone. I maggiorenti recavano il capo adorno di un berretto di cotone bianco, o lo cingevano di una fascia di cotone rosso: alcuni s'erano pensati ornarlo con un gran ciuffo di capelli. Ne' giorni

[1] « Nunca de la costa desta tierra se apartó dia, é todas las noches venia á surgir junto con tierra: la costa es bien temerosa, ó lo fizo parescer ser aquel año muy tempestuoso, de muchas aguas é tormenta del cielo. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante D. Cristobal Colon.*

[2] « Iba contino viendo la tierra, como quien parte de cabo de San Vincente hasta el cabo de Finisterre, viendo contino la costa. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agorra nuevamente descubierta por el almirante D. Cristobal Colon*

di cerimonia, gli uni si impiastravano il volto di nero, gli altri lo tingevano di rosso; questi tiravano linee sulla fronte, quelli coloravano il giro degli occhi. Questi capricci di toeletta e di pretensione avevano colpito di stupore il giovane Fernando Colombo, il quale scriveva trent' anni dopo: « credono di essere perfettamente belli in questi differenti stati, e invece sono spaventevoli come diavoli [1]. »

Avanzando verso l'est, videro tribù in cui gli uomini, affatto ignudi, si cibavano di pesci crudi e di carne. La loro bruttezza, e la ferocia del loro sguardo appalesavano quella dei loro costumi: il vecchio Giumbé gli additò per antropofagi: scontrarono più all'est una popolazione notevole per la larghezza e la divisione delle orecchie. Uomini e donne esageravano questo genere di bruttezza, traforandosi gli orecchi con un buco tanto largo da farvi passare un uovo: empievano quel vuoto con un osso od un sasso liscio. Questa singolarità fece chiamar il sito la *Costa dell'Orecchia.*

Ma siffatte osservazioni erano accidentali e brevi, perchè le molestie del mal tempo non avevano mai dato tregua.

Il mare sempre contrario costringeva a continue fatiche, e il cielo pareva aumentar semprepiù i suoi rigori. De' marinai la maggior parte era malata o cagionevole. L'asprezza de' venti, la violenza de' flutti, e non veder mai sole scoraggiavano gli spiriti più fermi. Le pioggie dirotte avevano fatto marcir le vele. Si erano perdute alcune ancore, alcune scialuppe e la maggior parte delle provvigioni. In ogni caravella stavano aperte vie d'acqua; ed era tale la gravità della situazione, che ad ogni sorvenire di tempesta, tutti si tenevano perduti. L'equipaggio della *Biscaglina* si era preparato alla morte e aveva ricevuto dal padre Alessandro gli ultimi sacramenti. Nelle altre navi i marinai, privi dei soccorsi della Chiesa, vedendosi all'estremità, imploravano il perdono delle loro

[1] Fernando Colombo, *la vita di Cristoforo Colombo, e la scoperta da lui fatta nelle Indie occidentali, volgarmente detta il Nuovo Mondo.* Traduzione in francese dal provenzale Cotolendy, t. II, cap. XXVIII., presso Claudio Barbin, 1681.

colpe, e si confessavano gli uni agli altri. Non ve ne fu neppur uno, grande o piccolo, che non si legasse con qualche voto particolare, o non promettesse di far qualche pellegrinaggio [1]. Fra' servi dell'Ammiraglio alcuni si obbligarono ad abbracciare la vita monastica, se sfuggivano a quella morte imminente.

Queste scene di desolazione si ripeterono più volte tramezzo le minacce dell'Oceano.

Lo stesso Cristoforo Colombo confessa quanto era oppressivo quello stato di agonia: « Noi patimmo d'altre tempeste, ma nessuna è stata cotanto spaventevole, nessuna ha durato sì a lungo; dimodochè molti de' miei, che erano tenuti in conto d'intrepidi, perdettero interamente il coraggio [2]. » Quanto a lui, ciò che l'opprimeva, era sopratutto vedere che aveva esposto il suo giovanetto figlio a que' patimenti, e sapere sulla più cattiva nave il suo fratello l'Adelantado, che repugnante s'era condotto a quel viaggio, ned aveva consentito ad accompagnarlo, che per arrendevolezza a' suoi desiderii: rimproverava a sè stesso la loro sciagura. Un' altra pena lo tribolava: pensava al suo primogenito don Diego, da lui lasciato in Ispagna, e che si troverebbe orfanello, e forse spogliato degli onori e dei diritti che gli spettavano pel suo maggiorasco. Per buona ventura, il giovane Fernando, anzi che opprimerlo col proprio dolore, prendevasi di lui ogni maggior cura e spiegava una fermezza superiore alla sua età. Colombo scriveva: « Nostro Signore gl'infuse coraggio tale ch' era lui che incoraggiava gli altri, e quando si trattava di porre le mani all'opera, operava come avesse navigato ottant' anni; ond' era la mia consolazione [3]. »

[1] Cristoforo Colombo. — « Y todos contritos y muchos con promesa de religion, y no ninguno sin otros votos y romerías. Muchas veces habian llegado á se confessar les unos á les otros. » — *Lettera ai Re Cattolici, datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] « Otras tormentas se han visto, mas no durar tanto ni con tanto espanto. Muchos esmorecieron, harto y hartas veces que teniamos por esforzados. » — *Cristoforo Colombo*, ivi.

[3] « Nuestro Señor le dió tal esfuerzo que él avivaba á los otros, y en las obras hacia él, como si hubiera navegado ochenta años, y él me con-

Oltre la violenza dell'atmosfera, gli bisognava combattere una forza costante e regolare, la massa d'acqua che affluiva in senso opposto alla sua via, e ch'ei paragonava giustamente ad un fiume marino: era la gran corrente equatoriale da lui sì maravigliosamente scoperta nel suo precedente viaggio; la cui forza di resistenza spiegavasi così efficace, che, in una navigazione di sessanta giorni, si poterono percorrere appena settanta leghe [4]. A forza di perseveranza, il 14 settembre, giunsero finalmente al promontorio che voltava tutto ad un tratto dall'est. Appena l'ebbero valicato colsero un buon vento, e poterono correre al sud. In nome degli equipaggi l'Ammiraglio ringraziò Dio di quell'improvviso temperamento ai loro mali. In segno di gratitudine quel capo ricevette il nome di *Grazie a Dio*, che porta tuttodì.

Qui l'interprete indiano, il vecchio Giumbé, che aveva avuto la sua parte di patimenti, fu congedato con doni, e parve soddisfatissimo della munificenza dell'Ammiraglio.

Continuando sempre la sua esplorazione delle rive, e la ricerca dello stretto, Colombo seguiva la costa di Mosquitos. Le caravelle avevano mestieri di raddobbo, gli attrezzi bisognavano di riparazione, e gli equipaggi di riposo: andarono alla ricerca di un luogo favorevole. Siccom'era urgente rinnovare l'acqua e far legne, il sabbato 17 settembre si fermarono all'imboccatura di un largo fiume, e risalironlo, per vettovagliarsi, i canotti della *Capitana* e della *Biscaglina*: quando ebbero fatto il loro carico, tornarono alle caravelle. In quella, un violento colpo di mare invase nel fiume, e ne cacciò insù la corrente, ch'era larga e rapida: i due battelli n'andarono sollevati e avviluppati tra le spume vorticose: quello della *Biscaglina*, ch'era di una costru-

solaba. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giamaica il 7 luglio* 1503.

[4] Cristoforo Colombo. — « Combati con ellos sesenta dias, y en fin no le pude ganar mas de setenta leguas. » — Pietro Martire constata con un errore la violenza di questo corrente. — « Tantam scribit vim fuisse oppositi torrentis Oceani, quod diebus quadraginta lequas vix potuerit septuaginta percurrere. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneœ decadis tertiæ, liber quartus*, fogl. XLIX, § D.

zion più leggera, affondò non ostante l'abilità del bravo contro mastro Martin de Fontarabia e dell'aspirante Michele di Lariaga: non ricomparve nessuno di que' che lo montavano: il canotto della *Capitana* arrivò col suo carico. Questa perdita fu vivamente sentita da tutti gli equipaggi, e principalmente dall'Ammiraglio. Nella sua afflizione chiamò quel luogo « il Fiume del Disastro. »

§ II.

Questa diminuzione di braccia sulla *Biscaglina* obbligò a scemare il personale delle altre caravelle, che bastava già appena alle manovre. Tutti erano rifiniti da due mesi di fatiche incessanti. Per buona ventura, la domenica 25 settembre, tra la piccola isola Quiribi e la terraferma fu scoverto un luogo eccellente per ancorarsi, posto in faccia alla borgata chiamata Cariari, la quale presentava una deliziosa prospettiva. Un fiume vi mantenea ricca vegetazione, e vi lussureggiavano le forme più pittoresche della natura equinoziale. La bellezza del cielo, la magnificenza del sito, le balsamiche emanazioni di quella verzura rendettero le forze all'Ammiraglio. Egli contemplava coll'ardente curiosità del naturalista, e coll'ebbrezza del poeta l'intimo carattere di que' luoghi. Il sito er'acconcio al raddobbo delle caravelle. Appena giunti, cominciarono con turare le vie d'acqua, riparare gli attrezzi, e far asciugare le provvigioni che la temperatura e l'acqua del mare avevano guaste. I marinai preferirono, cotanto erano stanchi, di rimanere sui loro letti anzi che correre alla riva. La dimane l'Ammiraglio non diede il permesso di discendere. Gl' indigeni, radunati colle loro frecce, i loro giavelotti in legno di ferro, e le loro clave o macañas, per opporsi all'invasione degli stranieri, vedendo che non uscivano dalle navi, nè pareva si occupassero di loro, ristettero dai bellicosi apprestamenti. La curiosità la vinse poi sulla diffidenza: si accostarono facendo segni di pace e mostrando agli Spagnuoli coperte di cotone, camiciuole dipinte ed armi. I più ardimentosi gettaronsi a nuoto e vennero a proporre scambi.

Volendo dare un'alta idea della grandezza e della generosità degli ospiti che arrivavano in que' luoghi, l'Ammiraglio vietò

ogni specie di traffico: regalò agl'indigeni le solite bagatelle, e non volle accettar nulla in ricambio. Le genti di Cariari fecero segno agli Spagnuoli di andare alla riva; ma vedendo inutili i loro inviti e le loro istanze, tennero consiglio fra loro; e sia che la loro alterezza si offendesse del rifiuto di lor doni, sia che credessero di vedere una ingiuriosa diffidenza delle loro intenzioni, risolvettero di non ricevere alla lor volta i presenti di quegli sconosciuti: perciò li ammucchiarono sulla riva e ve li lasciarono. La mattina del mercoledì, avendo l'Ammiraglio conceduta la licenza a' marinari di scendere a terra, il primo oggetto che cadde loro sotto gli occhi fu quel cumulo degli oggetti donati e respinti [1].

Onde eccitare gli stranieri misteriosi a scendere, e per attirarsi la loro confidenza, le genti di Cariari deputarono un vecchio che portava una specie di stendardo di pace in cima ad un bastone, e recava, qual presente all'Ammiraglio, due giovanette adorne di tutti i lor acconciamenti, e segretamente provvedute di polvere magica. La più avanzata in età non aggiungeva agli undici anni: ambedue mostravano tale impudenza, che la maggiore non avrebbero potuto ostentare provette prostitute. Il vecchio le collocò in una scialuppa che veniva dall'aver fatto acqua, e pregò i marinari di condurle alle caravelle. L'Ammiraglio lor diede vesti, bagatelle, da mangiare, e la sera le rimandò. Siccome la spiaggia fu trovata deserta, la scialuppa dovette ricondurle a bordo. L'Ammiraglio prese gli occorrenti provvedimenti per sicurar loro una notte tranquilla. La mattina le restituì a terra; ma alcune ore dopo, quando i canotti tornarono a riva, le due fanciulle accompagnate da molti testimoni restituirono tutto quello che avevano ricevuto in dono.

La dimane, l'Adelantado discese a terra per informarsi del paese. Due principali del vicinato vennero ad incontrarlo prima che uscisse dal canotto, lo presero rispettosamente nelle loro braccia e lo condussero sopra una seggiola d'erba. L'Adelantado fece assai dimande, alle quali furono date benevole risposte: temendo di non poterle ricordare esattamente, don

[1] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCI.

Bartolomeo comandò al segretario maggiore della flotta, Diego Mendez, di scriverle immediatamente. Quando gl'Indiani videro vergare sulla carta caratteri neri, sospettaron artifizio di magia: paura li prese, fuggirono e credettero di render nullo il maleficio gettandosi al dissopra del capo, dal lato degli Spagnuoli, una polvere, che il vento spingeva verso di loro [1]. Nella sua orgogliosa suscettività, e nella sua corruzione, questo popolo pareva molto addentrato nell'arte magica [2]: gli abitanti della costa portavano talismani, praticavano l'imbalsamamento, rizzavano monumenti ai defunti, e ornavano le loro tombe di scolture rappresentanti figure d'animali, ed anche informi ritratti dei morti.

Appena terminata la riattazione delle caravelle, l'Ammiraglio, prima di mettere alla vela, prese per interpreti due indigeni. I loro parenti, afflitti per quella cattività, mandarono quattro di loro a trattare del riscatto, i quai recarono copia di pietre preziose. L'Ammiraglio fece loro doni, ma non rendette gl'interpreti. I quattro deputati raccontarono il niun successo della loro legazione: l'imbarazzo fu grande per quelle povere genti; non sapevano più che cosa dare al gran capo degli stranieri. Le pietre preziose non erano riuscite: il loro presente delle due fanciulle era stato rifiutato precedentemente: imaginarono di offrire piccoli maiali selvaggi, estremamente feroci, nominati *pecaris* [3]: l'Ammiraglio gli accettò, e diede a ricambio altri oggetti, ma non rendette i due interpreti.

Il mercoledì, 5 ottobre, l'Ammiraglio levò le ancore, dirigen-

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XLI.

[2] « En cariay, y en esas tierras de su comarca son grandes fechiceros y muy medrosos. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[3] « *Begare* que asi se llama adonde estaba. » Nell'idioma del paese si appellavano *begare* o *pecare*; donde noi abbiam fatto *pecari*. Secondo l'illustre Cuvier questo genere di porco differisce dai nostrali, « per un orifizio glanduloso aperto sul dosso, per le sannie corte e diritte che non sortono dalla bocca e pel difetto di coda e di un dito interno nel piede di dietro. » Cuvier, *Annotazioni al quarto viaggio di Cristoforo Colombo, tradotto dalli signori Verneuil e de la Roquette, membri dell'Accademia reale spagnuola di Storia.*

dosi verso il sud senza perdere di vista la riva: andava lungo la costa di Mosquitos, chiamata oggidì *Costa Rica*, a motivo della ricchezza delle sue miniere d'oro e d'argento. Avanzando, entrò in un golfo tagliato da più isole, che formano negl'intervalli piccoli canali profondi e senza scogli. Gli alberi giganteschi delle rive, intrecciando i rami delle loro alte cime, formavano come gran viali, sotto il cui vôlto passavano agevolmente le antenne della squadra. La freschezza e l'ombra odorosa delle foreste ricreavano gli equipaggi. Questo golfo leggiadro era la baia di Cerabaro, oggidì indicata sulle carte sotto il nome di *Baia dell'Ammiraglio*.

Scendendo a terra videro venti canotti tirati in secco, i cui proprietari si divertivano lietamente nei boschi: costoro erano ignudi, e portavano al collo piastrelle d'oro: il loro timore si dissipò quando ebbero veduti i due interpreti. Invitato da questi, uno degli isolani cambiò contra tre sonaglietti uno specchio d'oro: questo fu il primo luogo, dopo il Capo Caxinas, ove fu visto oro fino [1].

Una ubertosità favolosa allegrava quella terra: i pesci, gli uccelli, il selvaggiume, le radici, i grani, gli alberi da frutti, i fiori vi si miravano a profusione. Non cedendo alla seduzione, l'Ammiraglio volle andare sino al fondo del golfo, e trovò là un terreno disuguale e disseminato d'abitazioni costrutte sui punti culminanti: vide canotti pieni di Indiani cinti la fronte di corone di penne di uccelli, e di artigli di belve, e adorni il collo di foglie d'oro; ma invece di barattarle volonterosi, come facevano gli isolani, attribuivano loro gran pregio e rifiutavano di spogliarsene. L'Ammiraglio gl'interrogò sulla natura del paese e dei luoghi vicini; e venne a sapere che traevano l'oro da una regione posta verso mezzodì.

Essendo le caravelle entrate in una gran baia, oggi chiamata *Laguna di Chiriqui*, Colombo vi si procacciò notizie che confermarono le già ricevute: si allontanò da quelle rive, e si volse lungi dagli isolotti all'alto mare, per navigare più liberamente.

[1] Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el Almirante D. Cristobal Colon.*

Tuttavia osservava attentamente la riva: dopo averla costeggiata dodici leghe, vide l'imboccatura di un fiume, e mandò le scialuppe a prenderne cognizione. Approssimandosi alla spiaggia, gli Spagnuoli mirarono una schiera di circa dugento Indiani armati che venivano ad opporsi alla loro discesa, mentre il romore delle conche marine e dei tamburi di legno, risonando nelle foreste, convocava altri difensori. A misura che gli Spagnuoli si accostavano alla riva, gli Indiani furiosi parevano voler venire ad incontrarli; sputavano erbe masticate in segno di dispregio, entravano nell'acqua sino alla cintola per tirare più da vicino lor dardi e giavellotti. Secondo le istruzioni di Colombo, gli Spagnuoli soffrirono pazientemente quest'insulti, non vi rispondendo che con segni di pace. A poco a poco gl'indigeni si calmarono, e finirono per cambiare diciasette specchi d'oro contro sonaglietti, il cui suono gli allegrava forte [1]. La sera i canotti raggiunsero le caravelle, e tornarono l'indomani per continuare gli scambi; nell'accostarsi videro sotto gli alberi indigeni, che avevano passata quivi la notte per timore di una sorpresa: gli Spagnuoli li chiamarono, ed essi non risposero: dal canto loro gli Spagnuoli stettero immobili nelle scialuppe. Gl' indigeni, pigliando quella calma per codardia, risolvettero liberarsi di siffatti importuni visitatori: batterono il tamburo e scagliarono frecce: onde finir presto l'assalto, gli Spagnuoli tirarono un colpo di balestra, ed un di cannone. Il fragore produsse tale spavento fra gli indigeni, che le armi caddero loro di mano e fuggirono nel profondo de' boschi. Allora quattro Spagnuoli discesero, e li chiamarono; tornarono e cambiarono tre specchi d'oro, i soli che avessero, non essendo là venuti che per combattere.

Da queste spiagge la squadra si avanzò verso levante, passò dinanzi a Cobrava, e vide cinque grandi borgate poste in riva a fiumi: ivi ebbe notizie sull'oro: seppe che gl'Indiani raccoglievano a Veragua l'oro di cui facevano gli specchi, e che Veragua non era lontana. Gl'interpreti indiani assicurarono che là finiva la terra dell'oro.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCII.

§ III.

Qualunque uomo amico delle grandezze, sapendo che la possessione delle miniere procaccerebbegli il favore della corte e chiuderebbe la bocca a' propri nemici, sarebbesi dato, anzitutto, pensiero di rinvenire il paese dell'oro, prenderne possesso, e tornare in Ispagna, per ripartirne tosto con forze sufficienti ad occuparlo: ma Colombo, inteso a scoprire lo stretto, non volle tornare indietro per miniere che risguardava già come sue: partì, non ostante i torrenti di pioggia che lo molestavano, onde continuare il suo viaggio.

Trovavasi giunto precisamente al luogo, che a Granata, sotto le volte dell'Alhambra, aveva presagito dovergli aprire il passo al mare del mezzodì. Egli faceva praticare dalla *Biscaglina* le più attente esplorazioni delle coste sul littorale di Chagres, in faccia a Panama: presentiva quel punto geografico, da tre secoli e mezzo oggetto di tanti studii diligenti e perseveranti per parte degli odierni geologi: si ostinava a voler trovare lo stretto là dove, a malgrado che non esistesse, i bisogni dell'incivilimento lo reclamano, e sollecitano tuttodì; lo cercava ne' luoghi cui una configurazion particolare sembra aver preparato per la sezione delle due grandi regioni del continente americano: diresti che la natura si è improvvisamente arrestata nella sua opera per ordine dell'Altissimo, il quale riservò senza dubbio all'umanità l'apertura di quel passaggio siccome prodigio del suo genio ed ultimo termine della sua possanza. L'Ammiraglio cercava, dunque, lo stretto, non all'estremità delle contrade australi, ove si trovava, ma là dove doveva essere, e dove sarà: il rivelatore della creazione ne additò il luogo.

§ IV.

Non avendo trovato lo stretto a Chagres, Colombo continuò le sue ricerche; poichè, a rigore, quello stretto poteva trovarsi altrove. Seguì la costa a levante, e il 2 novembre, essendo passato fra due piccole isole, andò a gettare l'áncora in un porto

sicuro e comodo cinto da terre coltivate, animate da graziose abitazioni, alcune delle quali erano dipinte [1]. Alberi da frutti circondavano quelle case, ombreggiate da magnifiche palme e imbalsamate dagli ananas e dalle vaniglie. Colombo diede a questo porto il nome della sua qualità, e lo chiamò *Bel Porto* (Puerto Bello). Gl'Indiani dei dintorni recarono copia di frutti e di cotone lavorato; ma, ad eccezione di un capo e di sette principali, dalle cui nari pendevano fogliuzze d'oro, nessuno di essi possedeva di siffatto metallo. Il loro lusso consisteva in un impiastro rosso: il capo si era riservato il color nero. Fu mala ventura che grandi e violenti acquazzoni guastassero la giocondità della prospettiva. La pioggia trattenne le navi nel porto sette giorni: finalmente il mercoledì 9 novembre, non ostante lo stato del cielo, rimisero alla vela per continuare l'esplorazione della costa.

Senza saperlo, andavano lungo l'istmo di Panama.

Dietro le montagne, che limitavano la visuale, si distendeva l'Oceano Pacifico: e, come avesse udito il mormorare del gran mare, Colombo si ostinava a trovare un passo che vel conducesse: lottando contro il vento, giunse all'altezza del *Capo Nome di Dio*, (Nombre de Dios). Ma verso quel punto la burrasca l'assalì per modo, che dovette gettar le ancore nel più vicino rifugio.

Scelse un ricovero su costa ch'era ben coltivata, e forniva copia di frutti, di radici, sopratutto di mais, sicchè la chiamò il *Porto delle Provvigioni*. Rimase là fino al 23 novembre. Ripartì continuando il riconoscimento delle coste. Su d'una spiaggia chiamata Guaigua osservò da trecento indigeni che apportavano gioieli d'oro e viveri per fare scambi: ma, premuroso di giungere allo stretto, non fuorviò: tuttavia, tre giorni dopo, la forza del vento lo costrinse ad entrare nel primo porto che trovò, una baia stretta, la cui apertura, più stretta ancora, offriva solamente il vantaggio di rompere la forza delle onde. Le caravelle erano sì vicine alla spiaggia che i marinai d'un salto potevano scendere a terra: i dintorni presentavansi piani e sco-

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCII.

perti, per diffetto d'alberi. Le piante acquatiche, le alte erbe formicolavano di alligatori ch'esalavano un forte odore di muschio, sdraiati al sole. Per nove giorni il cattivo tempo ritenne la squadra in quel luogo che l'Ammiraglio chiamò (*el Cabinet*) la Ritirata.

Gl'indigeni, miti e fidenti, giunsero recando viveri e ornamenti d'oro, intavolando contrattazioni di cambi sotto la sorveglianza dell'Ammiraglio Per malaventura, protetti dalla disposizione dei luoghi, alcuni marinai, deludendo la vigilanza degli ufficiali, fuggirono la notte, andarono nelle capanne, ove erano dianzi stati accolti ospitalmente, e vi si bruttarono di violenze che ne irritarono gli abitatori: vennero questi ad assalire le caravelle. L'Ammiraglio fece di tutto per evitare lo spargimento del sangue: invano tentò acquetarli: divennero tanto più arditi, quanto maggiore era la dolcezza che lor si mostrava: Colombo volle intimorirli con una scarica di cannone a polvere: ma abituati ai fragori più spaventevoli del tuono, risposero a quella scarica con insulti, battendo la terra e gli alberi colle loro clave: allora, a suo gran malincuore, l'Ammiraglio fece pigliar di mira dal primo mastro cannoniere Matteo, con un cannone di grosso calibro, il luogo ove i selvaggi stavano riuniti: quando ebbero veduto l'effetto di quel colpo, fuggirono tremanti dietro le montagne.

CAPITOLO TERZO

Lotta accanita di Colombo contro l'atmosfera. — Rigori della tempesta, sevizie del mare. — Tempesta oceanica, lampi globulari, tromba marina. — Cristoforo Colombo agonizzante, rianimato dai gridi d'orrore degli equipaggi, invoca Dio e scongiura la tromba. — Il flagello passa tramezzo le quattro caravelle, e si dissipa da lontano. — Apparizione di cattivo augurio. — Gruppo di pesci cani girano intorno alle navi. — Corruzione de' viveri. — Patimenti de' marinai. — L'Ammiraglio entra nel fiume di Betlem, vicino al fiume di Veragua, e alle miniere d'oro. — Relazioni degli Spagnuoli cogl'indigeni. — Il loro capo disegna distruggere gli stranieri. — L'Adelantado s' impadronisce di lui in mezzo al suo popolo, e fa prigionieri i suoi ufficiali e i suoi servi.

§ I.

Venti desolatori continuavano a ruggire: da quattro mesi, salvo rade giornate presso al capo *Grazie a Dio*, soffi nemici, torrenti di pioggia, aspre intemperie avevano logore le forze e il morale degli equipaggi. I capitani e la maestranza, non men che i mozzi, chiedevano di ritornare direttamente in Castiglia. L'Ammiraglio, la cui fermezza non si era mai data vinta ad ostacoli, finì nonpertanto a dubitare dell'esatta posizione dello stretto: comprese che, forse, a malgrado delle forti probabilità delle sue congetture, quel passaggio aperto dalla natura poteva essere posto sotto una latitudine molto più meridionale, verso la terra che aveva detto esistere nella parte australe del globo. Considerando lo stato della sua gente, delle munizioni guaste, e delle navi cui nugoli d'insetti attaccavano dalla chiglia alla linea dell'acqua, risolvette di dar addietro, e andare a visitare le miniere d'oro della Veragua, intorno le quali gli erano state dette mirabilia.

Il lunedì 5 dicembre, uscì dal porto *il Cabinet*, e si drizzò a ponente, volendo giungere a Veragua. Arrivò a *Bel Porto*, ove passò la notte. La dimane, non ostante il vento contrario, seguitò la via, e il vento spirò in breve a levante; era il soffio

che l'Ammiraglio aspettava da tre mesi! Per un istante fu tentato giovarsene, non ostante il cattivo stato delle sue caravelle; nondimeno il suo istinto lo stornava da quel perfido invito. Diffatti, corse appena quattro leghe, continui colpi di vento impedirono di attenersi a qualsivoglia direzione. Colombo fu costretto di tornare a *Bel Porto* per attendervi il ritorno della calma; ma in quella che vi entrava, una violenta burrasca lo respinse al largo. Le onde erano sì alte, e le scosse così violenti, che non sapeva più come governare: ammalò di nuovo, gli si riaperse un'antica ferita, e per nove giorni lottò colla morte [1]. Soffi contrari e incessantemente variabili impedivano egualmente di entrare in porto e di guadagnar l'alto mare. Alle caravelle sovrimpendeva il pericolo di andare sommerse, oppure di rompersi contra gli scogli, che il ribollimento del mare impediva scernere.

Tuttavia i marinai e i piloti della spedizione, che pensavansi aver sostenuto in questa campagna tutti i rigori del mare, non avevano per anco subita una vera procella oceanica. È noto oggidì che sotto le latitudini intertropicali, presso la gran corrente equatoriale, i fenomeni metereologici aggiungono ad un grado di forza, di splendore e di maestà sconosciuto nelle nostre regioni. Talvolta la linea rotta dai lampi traversa tutto quanto l'orizzonte: il rimbombo della folgore vi ha una sonorità spaventevole: la portata delle onde vi oltrepassa le nostre misure.

Trastullo de' flutti, le quattro caravelle venivano ora spinte sulla cima delle onde diventate montagne, ed ora precipitate ne' cupi vortici scavati alla loro base: non fu mai che si vedesse l'Oceano cotanto orribile, e così coperto di spuma [1]. Il cielo, coperto di nubi tinte in rosso, cariche di folgori, era grave e soffocante. Ad ogni momento, immensi baleni solcavano le nubi e infiammavano l'orizzonte: gli occhi non sapevano sostenere lo splendore di quell'incessante sfolgoramento, e i marinai chiude-

[1] Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] « Ojos nunca vieron la mar tan alta, fea y hecha espuma. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

vanli per non vederlo [1]: l'aria pareva incendiata; le scosse che la violenza delle onde imprimeva alle navi le facevano gemere: ad ogni istante parea che si dovessero aprire ad essere inghiottite dall'abisso. Il color sanguigno delle nubi si rifletteva nelle tinte rossiccie « di quel mare che somigliava sangue, e bolliva come pentola sopra un gran fuoco. Unqua il cielo non avea presentato aspetto così spaventevole: arse un giorno e una notte continui come fornace [2]: per ventiquattr'ore respirammo fuoco. » Lampi globulari, la cui accensione durava varii secondi, si succedevano senza interruzione: e tale era il loro bagliore che ad ogni momento, nonostante la sua oppressione, l'Ammiraglio si sollevava sopra il suo letto per vedere se gli alberi e le vele non erano stati portati via.

E nondimeno in ciò non consisteva tutto il pericolo.

L'elettrico ammassato negli alti strati dell'atmosfera si scaricava ad ogni momento: il fuoco del cielo cadeva intorno alle caravelle, che, separate e nascoste dai mobili vortici del mare, avevano cessato di vedersi. A quegli scoppii così vicini, ogni nave credeva reciprocamente che l'altra scaricasse tutta la sua artiglieria per chiedere soccorso nel punto d'andare inghiottita [3]. Questa incandescenza durò la notte intera. Il fosforeggiare delle onde e le faville che si levavano dal mare conservavano uno splendor debole che impallidiva ad ogni istante alla luce dei lampi.

In mezzo a tutti questi disordini della natura, la pioggia cadeva in larghe gocce, e con iscrosci impetuosi. La pioggia finì col vincerla: spense le folgori, precipitò a torrenti le sue masse condensate: cadde senza interruzione e sì fitta che pareva la si versasse dall'alto a piene cataratte [4]: e continuò così per

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[2] « Allí me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El cielo jamas fue visto tan espantoso. Un dia con la noche ardió come forno. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

[3] Padre Charlevoix, *Storia di San Domingo*, l. IV, p. 241 in-4.

[4] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, lib. V, cap. IX.

lo spazio di otto giorni. Nè questo si potea dir piovere, perocch'era un altro diluvio. Gli equipaggi si trovavano talmente rifiniti che chiedevano la morte ad essere liberati da tanti mali [1]. Pare che allora, estenuato dai patimenti che gli cagionavano quelle continue burrasche, il padre Alessandro succumbesse alle conseguenze dello sfinimento. Così il primo cappellano, che morì sull'Oceano nelle fatiche dell'apostolato, fu un Francescano. Le gloriose primizie di una tal morte erano legittimamente dovute all'Ordine Serafico.

Mentre duravano questi furori oceanici, una delle caravelle fu trascinata discosto: ell'era riuscita a gettare un'àncora e mantenersi; ma un colpo di vento portò via il gran canotto degli ufficiali, e, per non perire, l'equipaggio dovette in fretta tagliar la gomena [2]: per tre giorni fu trastullo delle onde. In mezzo a queste convulsioni della natura, i marinai pativano del mal di mare; la veglia, le fatiche, il timore avevano finito con gettarli in un cupo abbattimento; le navi avevano perdute scialuppe, ed ancore; erano quasi aperte e non avevano più vele [3]. Il naufragio pareva l'inevitabile conseguenza di quello stato infelice: unicamente ci sorprende che queste navi, sulle quali nessuno si sarebbe reputato sicuro per un mare tranquillo, resistessero così lungamente ad una così strana agitazione [4].

Tuttavia, a malgrado delle sevizie dell'aria, e delle grandi collere dell'Oceano, dopo tanti pericoli, non era per anco venuto il maggiore: ultima impensata prova era riserbata a que' miseri.

Il martedì, 13 dicembre 1502, mentre l'Ammiraglio agonizzava sovra il suo letto di dolori, un grido straziante, partito da una delle caravelle, fu quasi incontanente ripetuto dalle altre.

[1] Cristoforo Colombo. — « La gente estaba ya tan molida que deseaban la muerte para salir de tantos martirios. » *Cuarto y último viage de Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] « Los navíos ya habian perdido dos veces las barcas, anclas, cuerdas, y estaban abiertos, sin velas. » — *Cuarto y último viage de Colon.*

[4] P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, l. IV, p. 241 in-4.

Questo grido di disperazione risonò sino all'anima del moribondo, che ne tremò dá capo a piè, e riaperse gli occhi.

Alcunchè di orribile accadeva a vista di ognuno.

Agitato da un movimento vorticoso, il mare, gonfiandosi di tutti i flutti che attraeva al suo centro, si sollevava come una montagna, mentre negri nuvoloni, discendendo in cono rovesciato, si allungavano verso il turbine marino, che si ergeva palpitante come in atto di cercare quel congiungimento. Siffatte due mostruosità del mare e dell'aria maritaronsi improvvisamente con uno spaventevole abbracciamento, e si confusero in forma di un X che girava intorno. Quest'era, dice il padre Charlevoix, storico di San Domingo, una di quelle trombe marine, che le genti di mare chiamano *fonks*, che allora erano mal note e che indi sommersero tante navi [1]. Un orrendo fischio precedeva verso le caravelle il sovraggiungere di tal mostro sin allora innominato nelle lingue d'Europa. Questo genere di tromba è la più spaventevole manifestazione della procella oceanica; l'Oriente imposegli il nome stesso dello spirito del male *Tifone*. Guai alle navi che si trovano sul suo passaggio!

Al grido d'orrore che lo percosse, Colombo si era rianimato ed escì dalla stanza affine di misurare il pericolo: a vedere il mare assorbito dal cielo, conobbe non avervi rimedio, e immantinente sospettò in questo spaventevole dispiegamento delle forze brutali della natura un' opera satanica. Egli non poteva scongiurare le potenze dell'aria secondo i riti della Chiesa, temendo usurpare l'ufficio del sacerdozio; ma ricordò ch'egli era capo di una spedizione cristiana; che il suo scopo era santo, e volle alla sua maniera, intimare allo spirito delle tenebre di lasciargli libero il passo: fece subito accendere ne' fanali ceri benedetti, inalberare lo stendardo della spedizione; cinse la sua spada sopra il cordone di san Francesco; prese in mano il libro de' Vangeli; e ritto in piedi contro il Tifone che si avvicinava, gli notificò la sublime affermazione che comincia il racconto del Discepolo prediletto di Gesù, san Giovanni, figlio adottivo della Vergine.

[1] P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, l. IV.

Sforzandosi coprire colla sua voce il fragore della tempesta, il messaggero della salute dichiarò che in principio era il Verbo; che il Verbo era in Dio, e che il Verbo era Dio; che tutte le cose sono state fatte da Lui, e che nulla di ciò ch' è stato fatto, è stato fatto senza di Lui; che in Lui è la vita, e che la vita é la luce degli uomini; che la luce risplende nelle tenebre, e che le tenebre non l'hanno compresa; che il mondo ch'è stato fatto da Lui non lo ha conosciuto; ch'Egli è venuto pel comun bene, ma che i suoi non l'hanno ricevuto; epperò diede a quelli che credono in suo nome, e non son nati nè dal sangue, nè dalla carne, nè dalla volontà dell'uomo, la potestà di essere fatti figliuoli di Dio; che il Verbo si è fatto carne ed ha abitato fra noi.

Allora, da parte di questo Verbo Divino, la cui parola calma i venti e tranquilla i flutti, Cristoforo Colombo comandò imperiosamente alla procella di risparmiar quelli che, figliuoli di Dio, vanno a portar la croce all'estremità delle nazioni, e navigano nel nome tre volte santo della Trinità. Indi, traendo dal fodero la spada, pieno di un'ardente fede, delineò nell' aria il segno della croce, e descrisse intorno a sè un circolo come a tagliar la meteora [1]: e diffatti, o prodigio! la meteora che veniva sopra le caravelle, assorbendo i flutti con un negro ribollimento, deviò, passò fra le navi a mezzo sommerse dal sommovimento delle onde, si allontanò ruggente, dislogata, e andò a perdersi nella tumultuosa immensità delle pianure atlantiche [2].

Questo improvviso ritrarsi del fenomeno distruttore fu giudi-

[1] Da quivi l'idea, dapprincipio sparsa nei marinari, che potevasi preservare dalle trombe tagliandole con una sciabola e coll'Evangelio di San Giovanni. Nella sua traduzione della vita di Cristoforo Colombo il provenzal Catolendy ci ricorda ingenuamente questa credenza. In una nota in margine al suo libro, parlando delle trombe dice, « si riesce a guarentirsene tagliandole con un coltello e l'Evangelo di San Giovanni. » *La vita di Cristoforo Colombo*, 2ª parte, cap. XXXII, in-12 da Claudio Berton 1681.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. II, capit. XXIV. Ms.

cato dall'Ammiraglio un nuovo favore di Dio. « Essi credettero di esserne stati guarentiti per virtù divina [1].

La stessa pietà che lo aveva fatto ricorrere a Dio per essere preservato, lo impedì di dubitare che non andasse a lui debitore della sua salute in questa circostanza [2]. « Il fatto è che la tromba passò vicino alla nave dell'Ammiraglio; che non avendo in pronto veruno spediente nautico per difendersene, recitò il principio del Vangelo di san Giovanni, che fece colla sua spada il segno di taglierla a mezzo [3], e che si allontanò rotta, spezzata, per dileguarsi discosto.

Non potendo obbiettar nulla contra l'autorità del fatto, il protestante Washington Irving, per indebolire l'effetto di questo miracoloso avvenimento, attribuisce ad una risoluzion collettiva degli equipaggi l'opera propria dell' ispirazione di Colombo. Egli dice: « a veder la tromba che si avanzava i marinai disperati, riconoscendo che nessuno umano sforzo poteva stornare quel pericolo, si misero a recitar passi di san Giovanni l'Evangelista. La tromba passò fra le navi senza fare ad esse alcun male, e i marinai tremanti attribuirono la loro salute all' efficacia miracolosa delle parole evangeliche [4]. »

Washington Irving ha un bel tentare di cancellare sotto il plurale l'iniziativa spontanea di Colombo, e di fare scomparire l'azion propria dell'ammiratore del Verbo; il fatto stesso intrinsecamente protesta contra questo mascheramento della storia e gli oppone impossibilità materiali e morali. Siccome le caravelle, separate da quella spaventevole agitazione, e che si potevano a grande stento vedere l'una l'altra in mezzo al vapore dell'acqua, (perocchè globi di spuma empievan l'aria, e meno

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. V, cap. IX.

[2] Il Padre Charlevoix, *Storia di San Domingo,* lib. IV, p. 242.

[3] « Manica che il martedì a 15 di decembre passò fra i navigli, la quale se non tagliavano dicendo l'Evangelio di san Giovanni, non è dubbio che annegava chiunque côlto ella avesse. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio,* cap. CXIV.

[4] Washington Irving, *Storia di Cristoforo Colombo,* lib. XV, cap. VI, tom. III, p. 211.

poi si potevano udire distintamente), come avrebbero saputo in tale stato accordarsi intorno ad un mezzo di combattere la tromba, concertarsi sulla scelta dell'Evangelista, indicarsi i passi giudicati capaci di scongiurare il pericolo? Nel rapido suo corso, il tifone lasciava tempo di deliberare? Come e da chi prendere consiglio? D'altronde in nessuna delle quattro caravelle v'aveva marinaro che possedesse l'antico e il nuovo Testamento. L'uso delle Bibbie non si è introdotto presso il popolo che col protestantismo; nemmen oggi la Spagna lo ha adottato. Washington Irving, ignorando il domma cattolico, dimentica che in Castiglia nessuno aveva una fede superstiziosa al potere del testo sacro, ed alla sua efficacia taumaturgica: non comprende che nessun piloto avrebbe avuto quell'improvvisa chiaroveggenza, e concepito uno spediente così singolarmente estraneo alla nautica, e al tempo stesso così ardito sotto l'aspetto delle attribuzioni spirituali: tutt' al più si sarebbero recitate preghiere liturgiche destinate a stornare le tempeste: per ricorrere alle parole del prediletto Discepolo, per iscegliere cotesta sublime dichiarazione dell'annunziatore del Verbo, bisognava essere ben addentro negli splendori della conoscenza divina, trovarsi quasi all'altezza di quella intuizione sovrumana, meritare la protezione celeste, essere gradevole agli occhi del Signore, a dir breve, chiamarsi Cristoforo Colombo. Ogni anima cattolica penserà come noi, e niuno, che sia giudizioso, crederà al plurale, veramente inammissibile, adoperato da Washington Irving.

§ II.

Dileguata appena la tromba, il mare ristette dal suo furore: cadde la violenza delle onde; a poco a poco l'Oceano depose la sua collera; i venti erano quietati, e si diffuse una specie di calma.

I marinari, per la maggior parte malati, rimanevano rifiniti, nè più capaci di alcuna manovra. Considerando questi travagli, questi riscuotimenti, e le fatiche a cui nessuna costituzione poteva resistere, l'Herrera risguarda la sovraggiunta calma, come un atto della misericordia divina. Egli dice positivamente che

Dio la concedette loro affine di conservarli in vita [1]: ma per ristorare le loro forze, non avevano che viveri corrotti e insufficienti.

Nonostante il quietare dell'aria, il sereno non ricompariva, l'orizzonte rimaneva cupo, una luce verdastra trascorreva sulla liquida pianura, della quale pesci-cani solcavano qua e là il torbido cristallo, sporgendone fuori tratto tratto le negre orride schiene: in breve, quasi convitati a sicura preda, quelle tigri dell'Oceano, che vanno ordinariamente sole, comparvero in sì gran numero intorno alle caravelle, che il loro adunamento riuscì a' marinai di funesto presagio: ma l'Ammiraglio ne ravvivò il coraggio. Siccome non si avevano viveri freschi, fece pigliare alcuni di quegli insecutori all'esca di brani di carne corrotta, o con cenci di panno rosso. Il giovane Ferdinando Colombo, a cui quella pesca riusciva nuova, conservò memoria de' suoi diversi casi. Vid' egli cavare dal ventre di un pesce-cane tartarughe larghe quattro piedi, le quali, vissero ancora lungamente a bordo della *Capitana*. Fu trovato in un altro pesce-cane, la testa di uno de' suoi simili ch'era stata gettata in mare, e ch'egli aveva inghiottito. Per quanto ributtante fosse la carne di que' mostri, pur la fame costringeva a cibarsene [2]; perocchè dopo otto mesi di mare, e tutte le intemperie patite, le provvigioni di carne si erano corrotte, e la farina guasta dall'umidità presentavasi piena di vermi: il biscotto era siffattamente coperto di muffa e d'altro di peggio, che l'equiqaggio non poteva decidersi a mangiare la zuppa, « a motivo della moltitudine degl' insetti che ne uscivano e cuocevano insieme [3]. » Gli uni mangiavano chiudendo gli occhi, gli altri aspettavano la notte, affine di non vedere a qual infetto nutrimento fosser ridotti [4].

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, lib. V, cap. IX.

[2] « Ora quantunque alcuni gli avessero per mal augurio, ed altri per cattivo pesce, tutti nondimeno lor facemmo onore, per la penuria che di vettovaglie avevamo. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[3] Herrera, *Storia generale delle Indie*, Decade 1, lib. V, cap. IX.

[4] « Io vidi molti, i quali aspettavano la notte per mangiar la mazza-

Nonostante i suoi dolori e la sua malattia, l'Ammiraglio non era servito meglio dell'ultimo de' marinai [1].

Il sabato, 17 dicembre, giunsero ad un porto stretto e lungo, vicino al quale videro un villaggio costrutto sovr'alberi. Quegl'Indiani costruivano così le loro dimore per evitare le sorprese notturne, essendo in guerra coi vicini. Ivi la squadra riposò tre giorni.

Il martedì, sembrando favorevole il vento, aprirono le vele racconciate, e si misero in mare. Avevano appena preso il largo, che si levò furiosamente un altro vento, e li costrinse di ricoverare in un porto vicino. Sedotti dalle apparenze, il quarto giorno partirono con buon vento; ma si mutò dopo poche leghe. La sua violenza fu tale che non vi si potè resistere, bisognò gettarsi in una baia, ove a gran fortuna trovarono un luogo acconcio per ancorarsi. I falegnami si posero tosto all'opera, e giunsero a riparare il *Galiziano*, e a turare alcune vie d'acqua delle altre caravelle: fu rinvenuta una certa quantità di mais, e rinnovata l'acqua delle botti.

Il nuovo anno trovò in questo luogo le quattro caravelle.

Il 3 gennaio 1503, non ostante la pioggia e un vento contrario, la squadra tentò di ripigliare la sua via, e riuscì a penetrare il 6 gennaio, giorno dell'Epifania, in un fiume, che l'Ammiraglio, in onore dell'Epifania, chiamò *Betlemme* o per abbreviazione, *Belen*: gl'indigeni lo chiamavano *Yehra*; non era lontano che una lega da Veragua, paese delle miniere d'oro. Da Bel Porto a Veragua, la distanza è di circa trenta leghe: a percorrerla era bisognato quasi un mese di sforzi e di patimenti. In memoria di siffatti patimenti l'Ammiraglio chiamò questa parte del littorale *Costa delle Contrarietà* [2].

mora, e non vederci i vermi che v'erano. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di san Domingo*, lib. IV.

[2] « La cagione di tutte queste contrarietà tanto è spaventevole da credere che giammai un navigatore abbia potuto averne di simili in sì breve cammino qual è quello da Porto Bello a Veragua. L'Ammiraglio denominò questa costa la *Costa de los contrastes*. Durante tutto questo perverso tempo egli ebbe la gotta con dolori acutissimi, e tutti quanti tro-

Mandò a misurare la profondità del fiume Veragua, e non vi si trovò sufficiente acqua, laddove il fiume Belen era profondo quattro braccia sull'entrata: vi rimase dunque ancorato: e fu buon pensiero dell'Ammiraglio di non uscir di là, poichè un giorno più tardi non avrebbe potuto rientrarvi: lo attesta egli medesimo: « Il giorno dell'Epifania giunsi a Veragua non ne potendo più. Quivi nostro Signore mi fece trovare un fiume, e un buon porto: vi penetrai con pena, e il dì seguente ricominciò la tempesta. Se mi fossi trovato fuori, non avrei potuto entrarvi a motivo della gran sabbia [1]. Sulle rive di Belen era una borgata indiana, che si mise in armi alla veduta degli stranieri. La si quietò e se ne ottennero, quantunque con grave difficoltà, alcune notizie sul luogo delle miniere d'oro. La dimane una scialuppa armata entrò nel fiume. Gli abitanti mostrarono di opporsi allo sbarco: ma l'antico scudiere di Colombo, Diego Mendez, che sapeva alcun po' l'indiano, fece loro comprendere che veniva unicamente per fare baratti: allora si calmarono, e cambiarono venti specchi d'oro con bagatelle d'Europa.

Il 12 gennaio, l'Adelantado coi canotti risalì il fiume di Veragua sino alla dimora del capo della contrada, che aveva il titolo Quibian, e che avvertito della sua visita andò a incontrarlo. L'abboccamento fu amichevole. Quibian diede i gioielli d'oro che aveva seco, e ricevette presenti che stimava di gran pregio: dipartironsi vicendevolmente soddisfatti. Il giorno dopo la curiosità condusse Quiban all'ancoraggio di Belen. L'Ammiraglio gli fe' le migliori accoglienze, e gli mostrò le caravelle. Quibian si intratteneva con lui per via di segni. Le sue genti cambiarono specchi d'oro con sonaglietti. Improvvisamente venuto in qualche sospetto, partì. Dopo tutti i pericoli corsi dall'Ammiraglio, un altro pericolo doveva minacciarlo nel porto.

Il 24 gennaio, mentre una tempesta metteva sossopra l'Oceano, e gli Spagnoli dovevano reputarsi fortunati di essere al si-

vavansi nei vascelli, furono ammalati, e affranti di forze in modo strano. — Herrera, *Storia generale dei viaggi, ecc., nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. V, cap. IX.

[1] *Cuarto y último viage de Colon.*

curo nel Belen, ad un tratto, senza motivo apparente, il fiume si gonfiò all'improvviso e con sì terribile violenza, che le gomene si spezzarono: le caravelle erano spinte le une sulle altre. La *Capitana* fu lanciata con tanta forza contro il *Galiziano* che gli recò gravi avarie, e spezzò un de' suoi alberi. Queste due caravelle andavano rasentando il fondo, ora sopra una riva del fiume ed ora sull'altra, trastulli della violenza e dello straripamento. « Fu per una grazia tutta particolare di Dio, che le due navi non andarono spezzate [1]. » L'Ammiraglio raccontava che il pericolo fu estremo. Le sue navi erano sul punto di essere portate via dalla furia delle acque, e aggiungeva schiettamente con modestia commovente « Nostro Signore apportò rimedio come ha fatto sempre [2]. » Donde procedeva questo rigonfiamento impreveduto? L'Ammiraglio non l'attribuì alle piogge continue, che avrebbero fatto crescere il fiume a poco a poco, ma ad una causa subitana, ad un immenso temporale scoppiato nell'interno delle terre sulla catena delle alte montagne che corrono dal nord all'ovest, alle quali aveva imposto il nome di San Cristoforo. L'esperienza ha giustificato l'ammirabile precisione della sua congettura.

Dal 6 gennaio al 14 febbraio la pioggia cadde senza interruzione; l'Ammiraglio lo ha scritto: « Piovette senza discontinuar mai sino al 14 febbraio, ed io non ebbi una sola occasione di penetrare nell'interno delle terre, nè di riparare in qualsivoglia luogo. » Tuttavia, a malgrado della incessante pioggia, l'Adelantado, alla testa di settanta uomini, si spinse nell'interno, e giunse dinanzi alla casa di Quibian il quale, con aria graziosa venne a incontrarlo. La dimane l'Adelantado, condotto da tre guide che gli aveva dato l'astuto Quibian, per far quattro leghe, dovette passare quarantatrè volte a guado [3] un fiume, sulla cui sponda spesero la notte seguente. A mattina trovarono una specie di

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, lib. V, cap. x.

[2] « Y cierto los vi in mayor peligro que nunca. Remedió Nuestro Señor, como siempre hizo. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici indirizzata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[3] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. xcv.

miniera d'oro alla superficie del suolo. Avendo le guide condotto l'Adelantado sopra una montagna elevatissima, gli additarono terre che si distendevano quanto può veder l'occhio, e lo assicurarono che in tutta quella regione ed anche a venti giornate al di là verso ponente, esistevano miniere d'oro, e nominarono le città e i villaggi ove se ne trovavano di più o meno abbondanti. Fu saputo poscia che Quibian aveva fatto condurre gli Spagnuoli, non alle sue miniere, di cui aveva tenuto celato il luogo, ma a quelle di un cacico suo nemico, affine di metterlo alle prese cogli stranieri.

Dopo ch'ebbe reso conto della sua missione, l'Adelantado ripartì il giovedì 16 febbraio, procedendo lungo la costa alla testa di cinquantanove uomini, seguiti dalle scialuppe: percorse una parte del littorale d' Urira, vi ottenne provvigioni, e se ne tornò con molt'oro ottenuto mercè di baratti.

L'Ammiraglio risolvette, poichè lo stato delle sue navi gli vietava allora la ricerca dello stretto, di stabilire su quel punto un posto militare, che sarebbe al tempo stesso una fattoria per la ricerca dell'oro, mentre egli se ne andrebbe direttamente in Castiglia a prendere rinforzi e munizioni. Fece diversi doni a Quibian affinchè non s'insospettisse di quello stabilimento sulle sue terre. Fu scelto un luogo un po' alto vicino al fiume, ad un chilometro dalla foce. Ottanta uomini vi sbarcarono sotto il comando dell'Adelantado, fecero case in legno con tetti di foglie di palma; costruirono sodamente un gran magazzino per racchiudervi le provvigioni da bocca, le armi e l'artiglieria. L'Ammiraglio lasciò loro il *Galiziano* provveduto il meglio che fu possibile, e munito di utensili di pesca; indi si dispose alla partenza. Già ai torrenti di pioggia ed alle innondazioni era succeduta senza transizione la siccità. Il fiume si era considerabilmente abbassato: la sabbia, spinta dai flutti, formava all' imboccatura una barriera insuperabile; non v' era là che un mezzo braccio d'acqua. Fu necessità pazientare. Colombo aspettò che coteste pioggie, tanto maledette dianzi da' suoi equipaggi, ed allora così vivamente desiderate, venissero a liberarlo da quel blocco.

§ III.

Quibian vedendo che si andava costituendo una durevole colonia sopra il suo territorio, risolvette di assalire all'improvviso quegli stranieri e d'incendiare lor navi. Dissimulando astutamente le sue intenzioni, fece mostra di raccogliere le sue schiere per combattere il cacico di Cobrava, con cui aveva testè avuta una scaramuccia, nella quale eragli tocca una ferita: mentre apparecchiava l'attacco sotto gli occhi degli Spagnuoli, a bordo del *San Giacomo di Palos* un uomo osservava attentamente l'andare ed il venire degl'indigeni.

Quest'uomo ha figurato troppo in questa spedizione, perchè abbiamo a non concedergli una menzione alla quale avrebbe diritto anche pel suo solo coraggio, se la virtù non superasse in lui il coraggio quantunque stupendo: egli era di Segura e si chiamava Diego Mendez: ammirazione lo aveva sin da principio attaccato alla persona di Colombo qual servo volontario: lo aveva accompagnato alla sua prima scoperta, ed era diventato uno de' suoi scudieri, seguendolo in questa qualità nel secondo e nel terzo viaggio. Avendo l'Ammiraglio riconosciuto il suo merito, lo aveva assunto capo segretario della squadra, e posto a bordo del *San Giacomo di Palos* per rimediare all'incapacità del capitano Francesco di Porras.

Diego Mendez venne a trovare l'Ammiraglio, e gli disse: « Monsignore, le genti che sono passate di qua in assetto di guerra, dicono che vanno ad unirsi con quelle di Veragua per muovere contra gli Indiani di Cobrava: ed io penso che sia per incendiare le nostre navi e trucidarci tutti [1]. » L'Ammiraglio incaricò Diego Mendez di vigilare sugl'Indiani. Senza metter tempo a mezzo, Diego Mendez armò un canotto, e mosse lungo la costa di Veragua per riconoscere il campo nemico. Non ebbe corsa mezza lega, che trovò raccolti più di mille guerrieri ben provveduti di viveri

[1] Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del Almirante don Cristóbal Colon.

e di liquori [1]. Facendo accostare il canotto, ardì scendere a terra ed avanzarsi solo in mezzo a loro: offrì di seguirli alla guerra; ricusarono, dicendo ch'era inutile. Egli rientrò in barca e rimase tutta notte a spiare le loro mosse. Quella notte medesima era stata scelta per l'esecuzione del loro disegno. Vedendosi scoperti, presero il partito di tornare a Veragua, mentre l'intrepido Mendez riedeva alla *Capitana* a far la sua relazione all'Ammiraglio: « raccontai, dice, ciò ch'era avvenuto, ed egli l'apprezzò infinitamente. »

Incoraggiato da questo primo successo e dai ringraziamenti dell'Ammiraglio, il bravo Diego Mendez si offerse di andar a spiare i selvaggi nel proprio campo: questo era il colmo dell'ardimento: siccome meditava uno stratagemma, gli bisognava un compagno, e lo trovò. Non è cosa che riesca meglio dell'audacia. Un giovane aspirante della *Biscaglina*, Rodrigo di Escobar, accettò d'andar seco. Fra via Diego Mendez incontrò due canotti d'Indiani stranieri, e seppe da loro che il disegno, sturbato dalla sua presenza, verrebbe messo ad esecuzione notturnamente fra due giorni: li pregò di condurlo, sino a Veragua nei loro canotti: ne lo dissuasero, perchè dicevano che in giungere verebbero trucidati [2]. A forza di istanze, ottenne di essere sbarcato in faccia ai villaggi indiani: là i guerrieri di Quibian gli attraversarono la via: Diego Mendez finse di venire nella sua qualità di chirurgo, per guarire il loro capo della sua ferita e lo lasciarono passare.

La casa di Quibian posta sopra un'eminenza, occupava il centro di una piazza decorata in giro da trecento teste di vinti. Non badando a quegli orridi trofei, Mendez giunse alla porta del palazzo: a vederlo uno stuolo di donne e di fanciulli che stavano

[1] « Cuando hallé al pie de mil hombres de guerra con muchas vituelles y brevages. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage*, etc.

[2] « É yo les rogué me llevasen en sus canoas el rio arriba, y que gelo pagaria; y ellos se escusaban aconsejándome que en ninguna manera fuese, porque fuese cierto que en llegando me matarian á mi y al compañero que llevaba. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontacimientos del último viage*, etc.

seduti sulla soglia rientrarono mettendo alte grida. Nonostante il sopravvenire di un figlio di Quibian, circondato da guerrieri, Diego osservò diligentemente i luoghi, e si ritirò senza che gli fosse recata noia.

Dietro la sua relazione fu risoluto l'imprigionamento di Quibian e de' suoi ufficiali; e l'Ammiraglio incaricò l'Adelantado di porlo ad esecuzione. Don Bartolomeo prese seco ottanta uomini che lo seguirono a due a due a qualche distanza dalla casa di Quibian, nascosi fra gli alberi: indi penetrò, seguito da soli cinque uomini, nella fortezza del Capo, s'impadronì di lui, e trasse un colpo d'archibugio, in udir il quale accorsero gli Spagnuoli imboscati. Incontanente i parenti e gli ufficiali di Quibian, una cinquantina circa, muti della sorpresa, furon parimenti incatenati.

I vassalli del cacico mettevano urli di disperazione; supplicavano l'Adelantado di rendergli la libertà, offrendo pel suo riscatto un tesoro che dicevano nascosto nella vicina foresta. Ma l'Adelantado non avendo tempo da perdere, per evitare il radunamento della intera tribù, fece immantinente trasportare i prigionieri sulle scialuppe.

Quibian venne fidato alla guardia del primo luogotenente e piloto generale della squadra, Juan Sanchez, un Ercole di gagliardia. Alle raccomandazioni espresse dell'Adelantado, costui rispose con aria da gradasso, che permetteva, se il prigioniero fuggivagli, che gli fosse strappata la barba a pelo a pelo; e tosto prese seco Quibian legato a dovere, lo pose in fondo al canotto, lo legò ad un banco, e discese a seconda del fiume, perchè annottava. Quibian si lamentava de' suoi ceppi che diceva essere troppo stretti. Juan Sanchez non era privo di umanità; trovandosi in mare ad una mezza lega dall'imboccatura di Belen, ov'erano ancorate le caravelle, sciolse i ceppi del selvaggio e distaccò la corda che lo teneva fisso alla tavola de' rematori, contentandosi tenerla in mano. Quibian seguiva attentamente i movimenti dal piloto. Cogliendo l'istante in cui guardava da un altro lato, l'indiano si slanciò nei flutti, cadde come un macigno in fondo al mare e scomparve. La scossa del salto aveva atterrato Juan Sanchez. Quibian, avvezzo a tuffarsi sott'acqua,

nuotò e scampò. Questo incidente fece addoppiare la vigilanza sugli altri prigionieri.

Ordinato l'imbarco di Quibian e de' suoi, l'Adelantado aveva inseguito l'esercito indiano; ma erasi questo disperso in boscaglie impenetrabili: egli si ristrinse, pertanto, ad esercitare i suoi diritti di conquista sulla casa di Quibian. L'oro non abbondava nella dimora del possessore delle più ricche miniere allora conosciute: non vi trovò che sei grandi specchi d'oro, due corone, diverse piastrelle e ventitrè gioielli [1]. Il tutto insieme poteva valere trecento scudi d'oro [2], e li portò all'Ammiraglio. Per ricompensare questa abilità di esecuzione, che non era costata una goccia di sangue, prelevati i diritti regi, Colombo diede all'Adelantado una delle due corone d'oro, e distribuì il rimanente fra gli uomini che lo avevano accompagnato.

Sopraggiunsero pioggie abbondanti, che permisero di tirare le tre caravelle fuor dell'imboccatura: ma il cumulo della sabbia era così alto che non si potè, a malgrado che penetrassero poco nell'acqua, farle passare senza scaricarle interamente: quando furono in mare, bisognarono diversi giorni per trasportare a bordo colle scialuppe il carico, e distribuirlo in un colla zavorra. L'Ammiraglio aveva gettato l'áncora ad una lega dall'imboccatura, aspettando un vento favorevole per andare direttamente alla Spagnuola, donde avrebbe mandato alla piccola guarnigione rinforzi e provvigioni prima della sua partenza per la Castiglia. Quibian intanto, uscito dai flutti, si aggirava per le abitazioni de' suoi sudditi, e ne infiammava l'odio contro gli Spagnuoli: nascoso tra gli alberi, spiava i loro movimenti e preparava segretamente la sua vendetta.

[1] Inventario della presa disteso dal notaio reale Diego de Porras. — *Relacion del oro que trajo el Adelantado de Veragua, cuando trajo preso al Cacique é ciertas piezas de guanì.*

[2] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV.

CAPITOLO QUARTO

Gl'indigeni attaccano il campo spagnuolo. — Coraggio dell'Adelantado e di Diego Mendez. — La scialuppa della *Capitana* è presa dagl'Indiani, che ne trucidano l'equipaggio — La violenza del mare impedisce all'Ammiraglio di soccorrerlo. — Afflizione estrema di Colombo — Visione e consolazione miracolosa. — L'Adelantado e la sua schiera raggiungono le Caravelle. — Partenza per la Spagnuola. — Le navi a mezzo sommerse sono spinte sulla Giamaica, ove si arenano volontariamente nella magnifica baia di *Santa Gloria*.

§ I.

Il 6 aprile, mentre l'Ammiraglio si apparecchiava alla partenza, sessanta uomini circa della piccola guarnigione erano andati colla scialuppa del *Galiziano* alle caravelle per dar gli ultimi saluti ai loro compagni. Colombo comandò di rinnovar l'acqua e di raccogliere legne. Il gran canotto della *Capitana* partì sotto gli ordini del capitano Diego Tristan. Tre marinai, Pedro Rodriguez, Pietro Inaga, Gonzalo Rodriguez e due mozzi, Juan de Miranda e Alonzo, famiglio del piloto Juan Sanchez, tenevano i remi. Il mastro bottaio di Siviglia, Juan Noya, assistito dai due mastri impeciatori, Domenico Darana e Domenico il Biscaglino, dovevano empiere le botti, e provvedere ai casi impensati. Due altri marinai e il mastro cannoniere erano i soli armati. Mentre la scialuppa andava alla volta dell'imboccatura del fiume, che doveva risalire sin dove l'acqua sarebbe stata trovata potabile, i venti uomini rimasti coll'Adelantado si trovavano dispersi, gli uni sulla riva del fiume, gli altri con Diego Mendez in mezzo alle baracche.

Quibian profittando della momentanea diminuzione della guarnigione, fece circondare dagli Indiani il campo spagnuolo. Erano più di quattrocento, armati di frecce e clave. « Tutto ad un tratto levarono un alto grido, poi un altro, e in breve un terzo. Per buona ventura queste grida diedero ai Castigliani il tempo di armarsi L'attacco cominciò con un nugolo di frecce e di dardi

Sulle prime, cinque o sei Spagnuoli caddero feriti presso le baracche, e il contro-mastro del *Galiziano*, Alonzo Rancon, ne morì. Incuorati da quel fortunato principio, i più prodi Indiani, avendo a vile i giavellotti, irruppero colle loro clave su quel pugno di stranieri di cui ignoravano il valore. « Ma nessuno di questi ritornava indietro, dice un attor principale di quel fatto, perchè colle nostre spade li ferivamo nelle braccia e nelle gambe, e gli uccidevamo ov'erano [1]. » Diciannove guerrieri caddero così in mezzo agli Spagnuoli. Una tale perdita gettò lo spavento nella schiera, che l'Adelantado, armato di una lancia inseguiva, quantunque ferito da un giavelotto. Gl'indigeni si ritrassero a' boschi, donde scagliavano impunemente le loro frecce. I marinai Bartolomeo Garcia, Giuliano Martin, Juan Rodriguez, i mozzi Donis, Bartolomeo Ramirez, Alonzo de la Calle, Juan Badronij, trovandosi fuor di combattimento per le tocche ferite, la maggior parte mortali, lo stuolo era ridotto a tredici uomini. L'Adelantado incoraggiava quel drappello di prodi: v' ebbe un d'essi che preso da spavento, abbandonò il suo posto e diessi a fuggire. Diego Mendez lo chiamò, comandandogli di tornare indietro, ma invano: il fuggiasco rispose, correndo sempre, che voleva salvare la vita [2].

In quel mentre, la scialuppa della *Capitana* giunse davanti la scena del combattimento. Tutti gli Spagnuoli imploravano il suo soccorso. Ma Diego Tristan, ligio alla sua consegna, non volle accostarsi: temeva che i suoi compatriotti, gettandosi d'un tratto nella scialuppa, ove le botti non erano ben allogate, la facessero affondare, il quale accidente avrebbe potuto forse cagionar la rovina dell'Ammiraglio. Egli ebbe il coraggio di resistere alle preghiere [3] della maestranza, e di rimanere spettatore del com-

[1] Diego Mendez. — « Pero ninguno dellos volvian porque quedaban allì cortados brazos y piernas y muertos á espada. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante don Cristóbal Colon.*

[2] « Al Lombardo chiamato Bastiano, fuggendo furiosamente per ascondersi in una casa, disse Diego Mendez: torna, torna, in dietro Bastiano! ove vai? » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCVIII.

[3] « Essendo egli dimandato ed anco da alcuni ripreso del non dare

battimento che ricominciava. Gl' Indiani erano di bel nuovo usciti dai boschi, e sta volta si tenevano sicuri di sterminare fin l'ultimo di quegli stranieri: ma i Castigliani, infiammati dall'Adelantado e da Diego Mendez, li cacciarono con tal vigore, che fuggirono a' loro ripari e non rinnovarono attacchi in quella giornata. Quel combattimento era durato tre ore.

L'Adelantado si occupò della sua ferita solamente dopo la zuffa e la fuga del nemico.

Diego Mendez, che conosceva le astuzie degl'Indiani prevenne il capitano Diego Tristan del pericolo che correva risalendo il fiume mentre i nemici tuttavia riuniti e nascosi fra' cespugli della riva, spiavano i suoi movimenti, e potevano improvvisamente circondarlo colla loro flottiglia di canotti: checchè fosse per avvenirne Tristan volle eseguir gli ordini ricevuti, e continuò a risalire il fiume sino ad un luogo in cui l'acqua era divenuta tale da potersene far provvigione. Alberi giganteschi delle due sponde stendevano lor tronchi gli uni verso gli altri, come se cercassero di intrecciare i rami. Mentre gli Spagnuoli si disponevano a sbarcare, un suono di buccine si fece udire nel profondo dei boschi.

In breve da tutte le sinuosità del fiume furono visti distaccarsi canotti, fin allora nascosi sotto cespugli, montati ciascuno da tre Indiani, provveduti d'archi e di giavelotti. In pochi istanti la scialuppa si trovò circondata. I dardi partivano alla scoperta dai canotti, o piovevano da mezzo le piante della riva. Gli Spagnuoli furono quasi tutti feriti al tempo stesso. La scialuppa non aveva che tre uomini armati. Questo improvviso attacco, le grida orribili e il numero grande dei nemici parve rendesse inutile ogni resistenza. Diego Tristan mostrava una calma eroica, quantunque ferito: un giavellotto lo colpì nell'occhio destro e cadde morto. Il capo bottaio Juan Noya, ferito sul bordo della scialuppa, si lasciò cader nel fiume; nuotando sott'acqua giunse a fuggire, e tornò al campo spagnuolo, nunzio del disastro. Il suo racconto vi gettò la costernazione. Vedendosi i Castigliani ri-

aiuto a' cristiani... » — Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. XCVIII.

dotti a sì picciol numero, quasi tutti feriti e attorniati da selvaggi implacabili, corsero precipitosi alla caravella, e vollero fuggire senza dir nulla all'Adelantado, che sapevano inflessibile: ma l'acqua non era abbastanza alta; non poterono trarre dal fiume il *Galiziano*, e furono costretti di ricondursi al loro pericoloso posto.

A sera, la scialuppa del *Galiziano* rientrò cogli uomini che erano andati a far gli ultimi saluti alle caravelle. La mattina seguente, tentarono di andare colla scialuppa a chiedere soccorsi all'Ammiraglio; ma la violenza del mare gl'impedì di valicare l'imboccatura. Per colmo di afflizione, la corrente del fiume portò sotto i lor occhi i cadaveri de' compagni, che i selvaggi avevano crudelmente mutilati. Attirati dalla putrefazione precoce in quel clima, corvi voraci, e puzzolenti avvoltoi conficcavano i loro artigli su quegli avanzi sfigurati, li laceravano battendo le ali, e mettendo strida di gioia durante l'orribile pasto.

Esaltati dalla presa della scialuppa, gli Indiani ricominciarono l'attacco del campo spagnuolo. La fitta vegetazione che lo attorniava permetteva loro di avvicinarsi senza essere veduti: provocavano gli assediati coi loro corni, i loro tamburi di legno e le loro grida feroci; tenevanli continuamente all'erta affine di stancarli e rifinirli. Per rimediare a tale inconveniente l'Adelantado stabilì il posto sopra un altipiano scoperto, ove con tavole, terra e botti elevò una specie di ridotto. Nel mezzo furono poste le provvigioni e le munizioni da guerra. Due piccoli cannoni in buono stato vennero collocati a difesa dei punti più esposti, e alcune scariche mantennero il nemico a distanza. Nondimeno gli Spagnuoli si trovavano bloccati.

§ II.

Dal canto suo l'Ammiraglio era immerso in mortali angosce. Da dieci giorni aspettava il ritorno della scialuppa, e nessuno appariva: temendo di qualche sciagura, aveva più volte mandato un canotto a ricercarne: ma sempre la violenza delle onde

contrarie aveva impedito il corso al canotto, il quale non era tornato alla *Capitana* se non correndo un gran pericolo.

Colombo, quantunque non avesse notizia nè della scialuppa nè del campo, pure sperava che gli indigeni non attaccherebbero lo stabilimento a motivo dei cinquanta prigionieri tenuti in ostaggio sul *San Giacomo di Palos*: ogni sera facea serrare gli Indiani al sicuro, e per giunta di precauzioni, alcuni marinai dormivano sul coperchio, il quale era tanto alto che i prigionieri non potevano aggiugnervi. Una sera, invece di affrancar la catena e chiudere i catenacci, i marinai si contentarono di apprestare il loro letto sulla tolda.

Avvertita dagl'Indiani questa dimenticanza, sovrapposero in silenzio le une sulle altre le pietre che servivano di zavorra, vi salirono sopra, giunsero così all'altezza del coperchio, e ad un segnale convenuto, con uno sforzo simultaneo delle spalle, lo sollevarono improvvisamente, rovesciarono i marinai che vi si trovavano addormentati sopra, e la maggior parte ebbero il tempo di gettarsi in mare, prima che, riavutisi dalla sorpresa, avessero chiamato gente in aiuto. Gli Indiani che non avevano potuto fuggire per primi, vennero respinti abbasso; e sta volta gli ufficiali chiuser essi il catenaccio. Quando la dimane venne aperta la porta per dar la razione ai prigionieri, non se ne trovò più vivo nessuno: si erano strangolati per la disperazione, con alcuni pezzi di corda, che avevano quivi trovati.

Questo suicidio in massa diffuse orrore nelle ciurme; e crebbe, per l'avvenuta fuga, l'inquietudine generale: si temette che gl'Indiani scampati dal *San Giacomo di Palos* non avessero fatto assalire lo stabilimento spagnuolo. L'esempio degli Indiani che avevano affrontato i flutti suscitò l'ardore di alcuni marinai.

Il primo marinaro della *Biscaglina*, Pedro de Ledesma, del porto di Siviglia, si offrì d'andare a terra, se l'Ammiraglio lo faceva condurre in canotto sino accosto alla riva: giunto inaspettatamente allo stabilimento spagnuolo, fuvvi accolto con gioia a guisa di un liberatore: parteciparongli lo scontro funesto del 6 aprile, la sorte del capitano Diego Tristan, la distruzione della scialuppa e degli uomini che la montavano: vide Juan Noya, suo compatriotta, il solo che si fosse salvato da quel disastro:

tutti lo incaricarono di supplicar l'Ammiraglio che li conducesse seco, prendendo Dio in testimonio, che se gli abbandonava su quella maledetta costa, s'imbarcherebbero sul *Galiziano*, e si abbandonerebbero alla mercè de' flutti, piuttosto che cader vivi nelle mani de' selvaggi, che riserbavano loro spaventevoli supplizi.

Pedro de Ledesma ripartì incaricato del messaggio verbale dell'Adelantado: egli raggiunse il canotto, e dall'Ammiraglio, a premio del suo coraggio, fu creato ufficiale [1].

§ III.

La relazione di Pedro de Ledesma gettò Colombo in una spaventevole perplessità: sapeva esposti a gran pericolo gli uomini che stavano a terra, e non aveva modo da soccorrerli: sapeva esser quivi suo fratello ferito, alla testa d'una schiera dimezzata, disperata, attorniata da una moltitudine di selvaggi furibondi. Le tre caravelle mal si reggevano sulle loro ancore: logore e facendo acqua per tutte le commessure, mal avrebbero potuto sostenere un nuovo assalto della tempesta. Gli equipaggi si abbandonavano alle loro sinistre apprensioni: quanto a lui, al parossismo de' suoi dolori si aggiungeva una febbre ardente: mare e cielo persistevano nella loro inclemenza: ei non si vedeva attorno che angosce e mestizia.

In questa cupa desolazione, Cristoforo Colombo si sforzò di

[1] Washington Irving, Humboldt e tutti gli Storici di Colombo indicano invariabilmente Pedro de Ledesma col titolo di piloto, dopo la partenza da Cadice; evidentemente è uno sbaglio. Egli fu debitore della sua promozione alla sola generosità dell'Ammiraglio. Fino allora, egli era inscritto nel ruolo d'equipaggio della *Biscaglina*, in qualità di primo marinaio. Figurava il primo nella classe dei *marinari;* ed il suo nome, nè altro nome simile al suo, non era inscritto nella lista dello Stato maggiore. Più tardi, Pedro de Ledesma, non contento del suo titolo di piloto, s'attribuì quello di Capitano Comandante della *Biscaglina*. Leggesi nel processo del Fiscale, fatto a Siviglia il 18 marzo 1513: — « Pedro de Ledesma piloto declaró que fué en el viage por capitan y piloto del navio Viscaino, etc. » — Pleyto, *Probanzas del Fiscal*. Pregunta 9.

salire sull' albero maestro, per esplorare se da lungi apparisse qualche segno salutare: si volse ai quattro punti dell'orizzonte chiamando i venti a suo soccorso: solo rispose alla sua voce la lugubre ondulazione del mare: allora cedendo all'oppressione della sua tristezza, si lasciò andar prosteso appiè dell'albero, come già il Profeta caduto sotto il ginepraio del deserto, e che, coll'anima oppressa, chiedeva al Signore di ritirarlo da questo mondo. Tuttavia Colombo non mormorò, e non espresse alcun desiderio. La sua oppressione era troppo grande per espandersi in parole: mise gemiti interni e per una transizione insensibile fe' passaggio dalla veglia al sonno, senza che il suo pensiero si assopisse per questo. L'afflizione assediavagli l'anima addormentata, lorchè gli si fece udire una voce compassionevole, di cui ci proveremo riprodurre le parole con fedeltà scrupolosa, quantunque disperiamo rendere nel nostro idioma l'espressione altera e la grandezza natìa del laconismo spagnuolo [1].

[1] Per l'onore della letteratura spagnuola, e nello scopo di porgere una giusta idea della dizione maestosa della voce che, durante il suo sonno, intese il Rivelatore del Globo, riproduciamo qui il testo delle parole da lui riferite.

« O! estulto y tardo á creer y á servir á tu Dios, Dios de todos! que « hizo él mas por Moysés ó por David su siervo? Desque nasciste siempre « él tuvo de tí muy gran cargo. Cuando te vido en edad de que él fue « contento, maravillosamente hizo sonar tu nombre en la tierra. Las « Indias, que son parte del mundo, tan ricas, te las dió por tuyas: tu « las repartiste adonde te plugo, y te dió poder para ello. De los ata- « mientos de la mar Océana que estaban cerrados con cadenas tan fuer- « tes, te dió los llaves; y fuiste obedescido en tantas tierras, y de los « cristianos cobraste tan honrada fama. Que hizo el mas alto pueblo de « Israel cuando le sacó de Egipto? ni por David, que de pastor hizo Rey « en Judea? Tórnate á el, y conosce ya tu yerro: su misericordia es infi- « nita: tu vejez no impedirá a toda cosa grande: muchas heredades tiene « él grandísimas. Abraham pasaba de cien años cuando engendro á Isaac, « ni Sara era moza. Tu llamas por socorro incierto: responde, quién te « ha afligido tanto y tantas veces, Dios ó el mundo? los privilegios y « promesas que dá Dios, no las quebranta, ni dice despues de haber re- « cibido el servicio que su intencion no era esta, y que se entendie de

Quella voce diceva a Colombo:

« O stolto! o lento a credere, e a servire il tuo Dio, il Dio di tutti gli uomini! Che fec'egli di più per Mosè e per Davide, suo servo? Fino dal tuo nascere t'ebbe in cura; quando ti vide giunto all'età rispondente a' suoi disegni, fe' maravigliosamente risuonare il tuo nome sulla terra. Ti ha date le Indie, acciò le distribuissi a piacer tuo: ti affidò le chiavi delle barriere del mare Oceano, chiuse sino allora da catene infrangibili! ti obbediscon contrade immense, e acquistasti una rinomanza gloriosa fra' cristiani! Che fec'Egli di più pel popolo d'Israele, lorchè lo trasse dall'Egitto? e per lo stesso Davide, che da semplice pastore divenne potente re? Rientra in te; riconosci il tuo errore: la misericordia di Dio è infinita: la tua vecchiezza non farà ostacolo alle grandi cose che tu devi compiere. Non aveva Abramo più di cent'anni quando generò Isacco? E Sara stessa era giovane? Tu riclami soccorsi incerti: rispondi; chi ti ha tanto e così spesso tribolato? Dio od il mondo? Dio mantiene i privilegi che ha conceduti e non fallisce mai alle sue promesse: reso che gli fu il servizio, non dice che vennero disconosciute le sue intenzioni, e che lo voleva in altro modo; non martoria affine di provare la sua potenza: ciò che promette, dà, ed anche di più. Non è forse questa la sua consuetudine? Ecco ciò che il tuo Creatore ha fatto per te, ciò che farà per tutti: or di' qual mercede conseguisti delle fatiche e de' pericoli che hai sostenuto servendo gli altri. »

« Io era, dice Colombo, come mezzo morto, udendo tutto questo; ma non seppi trovare risposta a parole sì vere; non potei che piangere i miei errori. Quei che mi parlava, chiunque fosse, terminò dicendo — non temere; rincuórati: tutte

« otra manera, ni dá martirios por dar color á la fuerza: él va al pie de « la letra: todo lo que él promete cumple con acrescentamiento. Esto « es uso? Dicho tengo lo que tu Criador ha fecho por ti y hace con to- « dos. Ahora medio muestra el galardon de estos afanes y peligros que « has pasado sirviendo á otros. »

queste tribolazioni rimangono scolpite sul marmo, e non senza ragione [1]. »

Qua ci fermiamo.

Trascrivendo quest'espressioni ripetute dal medesimo Colombo colla sua stupenda ingenuità andiamo compresi da un indefinibile rispetto. Nel buio di questa visione brilla un riflesso dall'Orebbe e dal Sinai; crediamo di udire il monologo misterioso che giustificava la Provvidenza agli occhi del suo inviato. Il racconto di questa consolazione celeste intessuto d'interrogazioni, e scovrente i più intimi segreti del cuore, è superiore a qualsia moderna creazion letteraria: bisogna rimontare ai cedri del Libano, alle palme de' Profeti, alle rive del Giordano per ritrovare una eloquenza così traboccante di forza e di grandezza. Si può egli concepire linguaggio di una elevazione più solenne, di una semplicità più maestosa? diremmo volentieri con Villemain: « bisogna chiudere il secolo decimoquinto con questa visione sublime, alla qual niente manca, nè il genio, nè l'entusiasmo, nè la sciagura di un grande uomo [2]. »

Quantunque ella riconosca l'elevazione e la poesia di queste inimitabili linee, la scuola protestante vuol intravvedervi l'opera dell'astuzia, o l'effetto di un delirio febbrile; sospetta la sincerità della visione, e riduce il racconto dell'Ammiraglio ad un componimento abilmente concepito, per dar una lezione indiretta al re Ferdinando, che violava i suoi obblighi verso di lui.

La nostra penna non si abbasserà a discutere questa odiosa imputazione: un fatto solo basterà a distruggerla.

Vi ha tanto men fondamento a vedere in ciò una lezione indiretta data ai Sovrani di Castiglia, che nella lettera medesima in cui riferisce questa visione, Cristoforo Colombo non usa alcuna figura per ricordare ai Re cattolici la maniera oltraggiosa e insieme ingiusta con cui fu spogliato del suo governo, per diman-

[1] « No temas, confia: todas estas tribulaciones estan escritas en piedra mármol, y no sin causa. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

[2] Villemain, *Prospetto della letteratura nel Medio Evo*, tom. II.

dare di essere rimesso ne' suoi poteri, nelle sue dignità, nei suoi onori, e per chiedere qual compimento di giustizia, il castigo de' suoi nemici.

Non vi ha qui, nè allusione astuta, nè mezzo indiretto; le vie oblique non piacquero mai a Colombo; l' apologo e la finzione non gli furono familiari.

Inoltre, quando mai la dissimulazione e l'impostura ispirarono il sublime? Unqua fu vista simile grandezza d'imagini vestire la menzogna e assicurarle gli omaggi e lo stupore dell'ammirazione? Chi può dubitare della realtà di questa visione, se non coloro che radicalmente negano il sopranaturale? Ciechi infelici, privi dello sguardo interiore, e manchevoli del senso religioso, ch'è l'essenza della ragione umana! Chiunque ammette la Rivelazione, e crede alle apparizioni di cui furono favoriti i Patriarchi, all' ispirazione de' Profeti, agli invisibili conforti dei Martiri, ai prodigi operati dai Santi, non esiterà ad ammettere la visione raccontata da Cristoforo Colombo, nè dubiterà di quelle sue parole che ben si ponno riferire ma non inventare.

Lasciando anche da parte l'intervento divino, e la realtà della voce che Colombo udiva durante l'infuriare della tempesta, gl'increduli non hanno ragione di mettere in forse la rettitudine dell'Ammiraglio: perocchè evidentemente, nel sonno di quella luminosa intelligenza, il pensiero cristiano colla sua forma biblica d'imagini, doveva sussistere. Colombo rimaneva lo stesso non ostantechè sopito; se quella visione non fu che un sogno assumette proporzioni convenienti all'anima del rivelatore del Globo, sublime come il suo genio, nobile come le sue intenzioni. Durante quella luminosa visione, il messaggero della croce udì parole degne dell'anima sua, capaci di rialzare il suo cuore abbattuto e di rimanere perpetuamente impresse nella sua memoria.

Ciò che racconta Colombo avvenne mentre dormiva: non fu neppure precisamente una visione come quella del padre dei credenti o d'Israele, avo delle dodici tribù; e neppure un vento pari a quello che soffiò sul Profeta della desolazione; era una voce: Cristoforo Colombo non riferisce ciò che ha sentito, o ciò che ha veduto, ma semplicemente ciò che ha udito *fides ex auditu.*

Donde veniva quella voce e di chi era? Il servo di Dio nol dice, certamente per modestia cristiana: non espone il fatto che con un riserbo pieno di rispettosa gratitudine; e senza designare la qualità dell'Essere pietoso che lo consolava, si ristringe a dire: — quello che mi parlava chiunque si fosse — testualmente: *quien quiera que fuese.*

In presenza di quello che gli ricordava le munificenze provvidenziali, la predilezione celeste, di cui era oggetto, e la bontà gratuita del Creatore, che non gli era debitore di nulla, a riscontro della ingratitudine di quelli che andavano a lui di tanto debitori, Colombo giacque poco meno che annichilito: confessa ch'era inetto a rispondere: non potè che piangere i suoi errori. Allora, come avviene ai giusti nelle lor estasi, con tremore ed amore lamentò la propria debolezza, e le proprie imperfezioni, che chiama suoi errori: avrebbe voluto essere puro come la luce per sentirsi meno indegno del sole di Giustizia. Nel suo laconismo si legge chiaro il suo pensiero. Ogni spirito addentrato negli studi psicologici riconoscerà qui la forza sperimentale del vero, e troverà nelle parole di Colombo un criterio infallibile di sincerità.

Sicuramente gli aggiramenti dell'astuzia, dell'ambizione scaduta non avrebbero nè trovata questa imagine, nè inventata questa sensazione dell'anima cristiana sotto il peso glorioso e formidabile di un favore celeste: son idee fuor dell'ordine della composizione diplomatica: le vendette cortigiane, per quanto siano fine non procedono a questo modo.

Ripigliamo il racconto.

Quando Colombo uscì dal suo stato di oppressione, si sentì fortificato. Ma le circostanze non mutavano. Per nove giorni fu di nuovo provata la sua costanza. Finalmente il mare quietò. Durante quel tempo il fedele Diego Mendez nella sua qualità di capo segretario della flotta, e di commissario della marina, aveva combinato i mezzi di raggiungere al più presto l'Ammiraglio, sacrificando quanto meno oggetti era possibile: spese quattro giorni a far colle vele inutili del *Galiziano* sacchi, ne' quali chiuse il biscotto che rimaneva: indi, attaccò due canotti in-

diani, l'uno all'altro fortemente, costrusse con tavole un cassero, su cui imbarcò la polvere, il biscotto, gli utensili, gli oggetti di cambio, fece con corde affrancare barili d'olio, di vino, di aceto; e appena il mare diventò quieto, il canotto del *Galiziano*, condotto dai migliori rematori rimorchiò questa zattera e la condusse alle caravelle: poscia, tornò successivamente a cercare quant'altro poteva essere imbarcato. In sette viaggi ogni cosa fu trasportata.

Diego Mendez ebbe il coraggio di rimaner ultimo a terra con cinque uomini, a vigilare, perchè nulla andasse perduto. Era stato cavato dal *Galiziano* tutto ciò che poteva riuscir utile: il corpo della nave, traforato e aperto da tutti i lati, fu abbandonato. I reduci furono con gioia incredibile accolti dai compagni che li aveano creduti morti. L'Ammiraglio, pieno di affezione pe' suoi servi e di attaccamento verso chi faceva il proprio dovere, ringraziò pubblicamente Diego Mendez; e durante la sua allocuzione lo abbracciò cordialmente più volte e lo baciò sulle due gote [1]: lo nominò suo capitano di padiglione, gli diede il comando della *Capitana* e godette in moltiplicare i segni della confidenza di cui l'onorava.

§ IV.

Verso il cadere dell' aprile, nella notte del santo giorno di Pasqua, l'Ammiraglio in nome della Santa Trinità, diede l'ordine della partenza.

Le tre caravelle spiegarono le logore vele, e si drizzarono all'Hispaniola, ove importava di andare il più presto per raddobbarsi e vettovagliarsi.

[1] Diego Mendez. — « Lo cual el Almirante tuvo á mucho, y no se hartaba de me abrazar y besar en los carillos por tan gran servicio como allì le hice, y me rogó tomase la capitanía de la nao Capitana, y el regimiento de toda la gente y del viage. » — *Relacion hecha por Diego Mendez, de algunos acontecimientos del ultimo viage del Almirante don Cristobal Colon.*

Il continuo mal tempo, quell'incredibile successione di tempeste, oltre che logorare le forze de' marinai, atterriva la loro imaginazione: i piloti non trovavano più alcuna spiegazione a que' rigori dell'atmosfera: gli equipaggi erano persuasi che i maghi della costa si erano valsi della lor arte tenebrosa per fuorviare le loro navi e farle perire. D'altra parte, gli abitatori delle contrade visitate dalle caravelle attribuivano al sopravvenire di quegli sconosciuti i disordini dell'aria e siffatti strani sconvolgimenti: avrebbero dato quanto possedevano al mondo, perchè quegli stranieri non si avessero a fermare [1]. Colombo intravvedeva nell'accanimento inudito degli elementi congiurati contro le sue caravelle, un supremo sforzo del nemico del bene per opporsi all'adempimento de' suoi voti.

Non si può negare che questo viaggio intrapreso affine di aprire il passo alla Croce sull'immensità dell'Oceano, e ricondurla in Europa a traverso la circumnavigazione del globo, non abbia incontrato nei venti, nei flutti, nelle meteore acquee ed ignee, una opposizione violenta e insieme eccezionale; e che l'ostinazione della lotta di Colombo non sia il più grande esempio della costanza umana contro forze che sopravanzavano così terribilmente i mezzi dell'umanità. I più vecchi marinai non avevano mai udito parlare di siffatti pericoli di mare; le caravelle non avevano sperimentato mai onde così potenti e sostenuti sì frequenti assalti. Non si era peranco veduta simile ostinazione nel furor dell'Oceano. Il segreto nemico di Colombo, il notaro Diego de Porras, che nella sua relazione tentava dissimulare le difficoltà di quella navigazione, affine di mostrare che le disposizioni prese dall'Ammiraglio erano l'effetto di un puro capriccio, è costretto confessare che si provarono quell'anno contrarietà straordinarie [2]. Queste inclemenze del-

[1] « En carlay y en esas tierras de su comarca, son grandes fechiceros y muy medrosos. Dieran el mundo porque no me detuviera allí una hora. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici, scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] « La costa es bien temerosa ó lo fizo parescer ser aquel año muy tempestuoso, de muchas aguas é tormenta del cielo. » — Diego de Por-

l'aria, questa vera ostilità degli elementi avevano sorpreso grandemente il giovane Fernando Colombo, quantunque mostrasse gran coraggio, per non crescere le angosce del padre. E poscia ch'ebbe più volte traversato l'Atlantico, quando scrisse la sua storia, avendo l'esperienza di trent'anni modificato le sue idee cosmografiche, ciò che aveva veduto, e ciò che aveva patito in quella campagna parevagli cosa sovrumana: diffidò de' suoi ricordi scritti, temendo l'esagerazioni di una imaginazione adolescente; e per sicurare la fedeltà della sua storia consultò la relazione di un ufficiale con cui aveva navigato, l'onorevole Diego Mendez [1]; e trovò in essa la giustificazione di quelle sue impressioni.

Ci aveva qualche cosa d'insolito, di formidabile e di aggressivo nel carattere di quegli sconvolgimenti dell'aria, di que' furori oceanici, di quelle variazioni di venti incessanti, però sempre contrari a Colombo, e che lo impedivano così dall'andare avanti, come dal tornare indietro lungo le coste. Tali contrarietà sembravano realmente combinate per costringerlo a guadagnare il largo, e ad allontanarsi per sempre dal Nuovo Mondo. Lo storiografo regio Herrera, fu anch'esso sorpreso da siffatta rabbia inudita negli annali del mare, vera ribellione dell'Oceano, « perocchè, dice, lorchè uscivano da un porto, pareva che i venti secondasserli per indi a poco a poco attaccarli con ogni lor posa sospingendoli ora verso oriente, e subito dopo verso ponente, e in tante guise e così sovente, che l'Ammiraglio e tutti quelli che erano con lui non sapevano qual partito prendere [2]. » È di fatto che d'allora in poi nessuna esplorazione marittima sul rimanente del globo, nessun viaggio posteriore in quelle parti fu mai più provato in così crudele maniera.

ras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el Almirante don Cristobal Colon.*

[1] « E fu ciò cosa tanta strana e non mai più veduta, che io non avrei replicate tante mutazioni, se oltra l'essermi trovato presente, non l'avessi veduto scritto da Diego Mendez... Il quale ancora scrisse questo viaggio. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. XCIV.

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. V, cap. IX.

Le navi, facevano acqua: le provvigioni erano guaste: tuttavia Colombo, non potendo rassegnarsi all'idea che lo stretto non esistesse in quelle parti, voleva continuare a cercarlo; e, nonostante l'avviso contrario dei piloti, e lo spavento degli equipaggi, si volse all'est invece di andare al nord. Siccome le contese degli ufficiali sulla strada seguita, e su quella da seguire, che ciascuno stimava secondo le carte che aveva fatte, potevano suscitar gravi disordini, con quella superiorità ch'era in lui, di comando nota e temuta, s'impadronì delle carte dei piloti, e impose a tutti silenzio [1]. Corse trenta leghe, le vie d'acqua della *Biscaglina* chiaririonsi tanto considerevoli che bisognò abbandonarla. Il suo equipaggio fu scompartito fra la *Capitana* e il *San Giacomo di Palos*. L'Ammiraglio continuò la medesima via; passò all'altezza del porto *Del Retrete,* indi traversò il gruppo delle isole Barbes, appartenenti al cacico Pecorosa: si accostò di nuovo alla terra, valicò il Capo San Biagio, e si avanzò dieci leghe all'ovest.

Avvezzo alle bontà della Provvidenza, che lo aveva le tante volte sostenuto e preservato, l'Ammiraglio continuava la sua esplorazione con navi logore e quasi senza viveri. Il primo maggio i piloti, giustamente spaventati, gli dipinsero lo stato delle navi e l'indebolimento degli equipaggi, rifiniti dalle privazioni e dalle fatiche. Colombo navigò allora direttamente al nord. Per due giorni ebbe buon vento. I suoi ufficiali temevano di essere stati spinti all'est dell'Arcipelago Caraiba, mentre per lo

[1] Humboldt accusa l'Ammiraglio di aver abusato della sua autorità per confiscare le carte dei piloti e restare così solo padrone della strada per cui potevasi giungere in queste nuove regioni. La testimonianza di un nemico di Colombo, il notaio Diego di Porras, gli dà una mentita, mostrando qual era lo stato degli animi a bordo, e giustifica così la prudente misura dell'Ammiraglio. — « Los marineros no traian ya carta de navegar que se les habia el Almirante tomado á todos: se decian que el yerro que se hizo al principio habia causado gran desconcierto en el descubrir. » — Diego de Porras, *Relacion del viage é de la tierra agora nuevamente descubierta por el Almirante don Cristobal Colon.*

contrario l'Ammiraglio temeva di essere stato trascinato all'ovest del Capo San Michele, cosa che di fatto er'avvenuta [1].

Il 2 maggio, l'Ammiraglio giunse a due isole coperte di tartarughe, e le chiamò con questo nome. Le correnti e i venti contrari li sospinsero di nuovo in mezzo ai bassi fondi dei *Giardini della Regina*, nonostante gli sforzi per evitarli. L'impetuosità del mare lo costrinse d'indietreggiare. Le provvigioni erano quasi esaurite. Non rimaneva altro più che un po' di biscotto, d'aglio, d'olio, di aceto, e l'acqua entrava da tutte le parti: bisognava dar mano alle pompe notte e giorno.

In questa trista situazione una tempesta lo assalì.

L'Ammiraglio perdette successivamente in brevi ore tre ancore. A mezzanotte le gomene del *San Giacomo di Palos* furono spezzate, e la caravella venne a dar di cozzo con tanta violenza nella *Capitana*, che le fracassò la poppa. « È una maraviglia che ambedue non sieno ite in pezzi [2]. « Il mare continuò nemico sei giorni, in capo ai quali l'Ammiraglio ripigliò la sua via. « Io aveva già perduto, dice, tutti gli oggetti dell'alberatura, le mie navi erano traforate come un favo d'api. » Giunse a Macaca, sulla costa di Cuba, per riposarsi e procacciarsi qualche vettovaglia: di là si drizzò alla Spagnuola; ma l'impulso delle correnti e dei venti lo gettarono molto al di sotto. L'acqua entrava per tanti buchi, che, non ostante il lavoro di tre pompe, delle caldaie ed altro, mal si riusciva a liberarne le navi [3].

La tempesta ricominciò.

[1] « E ancor che tutti i piloti, dicessero che noi saressimo passati al levante delle isole de Caribi, l'Ammiraglio nondimeno temea di non poter pur prendere la Spagnuola; il che se verificò. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. c.

[2] Cristoforo Colombo. — « Y á la media noche, que parecia que el mundo se ensolvia, se rompieron las amarras al otro navío, y vino sobre mí, que fue maravilla como no nos acabamos de se hacer rajas. » — *Lettera ai Re Cattolici scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[3] « Di giorno e di notte non lasciavano di seccar l'acqua in ciascuno di essi con tre trombe; delle quali se si rompeva alcuna era di mestiere, mentre si acconciava, che le caldiere supplissero, e l'ufficio delle trombe facessero. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. c.

Il *San Giacomo di Palos* fu costretto di gettarsi incontanente in un porto. La *Capitana* volle tenere il mare non ostante la procella. Nella notte l'acqua montava sì alto che fu presso a sommergersi: « non sapevano a qual Santo dedicarsi. La loro forza, la loro industria non potevano vincere l'acqua, quantunque lavorassero incessantemente colle pompe. Già l'acqua toccava il cassero [1], » è l'Ammiraglio che lo dice, « la mia nave era lì lì per affondare, quando nostro Signore mi condusse miracolosamente a terra [2]. »

Il 23 giugno, sull'alba, la *Capitana*, seguita dal *San Giacomo di Palos*, fu spinta sulla costa nord della Giamaica, in un porto ben riparato, ma disabitato, e privo d'acqua dolce. Era la vigilia della festa di san Giovanni Battista. Gli equipaggi la celebrarono seguendo forzati l'esempio di questo predicatore del digiuno.

La dimane, durando fatiche e pericoli inesprimibili fu cercato un asilo più all'est. L'Ammiraglio riconobbe verso il mezzo della parte nord dell'isola [3], la magnifica baia da lui veduta quando scoprì la Giamaica, ancoraggio comodo e sicuro, circondato da vaghezze che rapivano lo sguardo, e che, nella prima impressione della sua ammirazione aveva chiamato *Santa Gloria* [4], perchè l'armonia delle opere del Verbo Creatore ivi si spiegava con indicibile magnificenza, e perchè l'anima religiosa di Colombo gustava in siffatta contemplazione una felicità il cui rapimento parevale un'imagine di quello degli eletti.

Questa terra così graziosamente ospitaliera era molto popolata e abbondevole di ogni cosa necessaria alla vita. Nè l'Ammiraglio fu il solo a riconoscere la bontà di Dio: il suo capitano di

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. II.

[2] « El navio se me anegó, que milagrosamente me trujo Nuestro Señor á tierra. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Rè Cattolici*, *scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[3] « El puerto que se diz de Santa Gloria, que es casi en el medio de la parte septentrional. » — Cristoforo Colombo, *Nota inscritta sul foglio* LIX del Libro de las Profecias.

[4] Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, cap. CXXV. Ms.

padiglione, il prò Diego Mendez considerò questo avvenimento come un atto della misericordia divina. Nel riferire questo approdo alla Giamaica, lo storiografo regio Herrera dice alla sua volta: « in questa circostanza l'Ammiraglio fu grandemente favorito da Dio [1].

Le linee sporgenti della costa, che a destra e a sinistra scemavano lo sforzo delle onde, già rotte in lontananza dal promontorio Flat a ponente, e dal Capo Dax a levante [2] guarentivano la baia di Santa Gloria dalla violenza delle gran correnti che da levante volgono a ponente: la costa riccamente boscosa, costituiva una maniera di cornice che la proteggeva dalla furia dei venti di terra. Acque vive e fresche si scaricavano all'est da tre fiumi deliziosamente ombreggiati. Frutti d'ogni maniera, più squisiti di quelli delle altre isole, abbondavano nei dintorni. Il villaggio di Maima, lontano appena un quarto di lega, occupava il piè di una graziosa costa. L'Ammiraglio comandò che approdasse prima il *San Giacomo di Palos*. Quantunque la *Capitana* fosse piena d' acqua sino al cassero, onde che tutti stupivano come non fosse ancora calata a fondo, Colombo non diede ordine di arenarla che in capo a varii giorni, quando ebbe riconosciuto che sarebbe un tentare Dio il differire [3].

Allora la *Capitana* fu attaccata al *San Giacomo di Palos*, e legata a' suoi fianchi con forti tavole. Con tutti i pezzi degli alberi diventati inutili e delle tramezze interiori che si poterono levare, venner approntati sul davanti e sul di dietro delle due caravelle baracche ricoperte di paglia. L'Ammiraglio volle che tutti stessero a bordo per evitare ogni motivo di alterco cogli indigeni.

[1] Herrera, *Storia generale delle conquiste e viaggi dei Castigliani nelle Indie Occidentali*. Decade 1, lib. VI, cap. III.

[2] Vedasi la gran carta dell'isola levata d'ordine del governo inglese. — Mappa della Giammaica, *nell'Ufficio delle Colonie ed Ammiragliato* — presso John Arrowsmith.

[3] Nelle ultime note del giornale di Diego de Porras, ad onta dell' errore manifesto del nome del mese, si riconosce dal numero e dal nome dei giorni in cui si effettuò questo naufragamento, che la *Capitana* venne sagrificata solo molti giorni dopo il *San Giacomo di Palos*.

Un dì che il capitano di padiglione Diego Mendez, al quale, non ostante il suo titolo puramente onorifico, l'Ammiraglio aveva fidata la distribuzione dei viveri, ebbe messa fuori l'ultima razione di biscotto e di vino, che i magazzini seppero fornirgli; giganteggiò a spavento di tutti un orribil fantasma, la fame. Nessuno osava dimandare di scendere a terra per andare in cerca di vettovaglie. In quelle crudeli congiunture, la fede e l'intrepidezza del fedele scudiero di Colombo brillarono di nuovo.

Sguainata la spada e fattosi accompagnare da tre uomini coraggiosi, si avanzò nell'isola: se avesse scontrato indigeni bellicosi al paro di quelli del Rio Belen, era certamente perduto: ma, come diceva egli stesso, « piacque a Dio che trovassi abitatori assai miti; i quali non mi fecero alcun male, si ricrearono meco e mi diedero viveri di lor pieno grado [1]. »

Diego Mendez si concertò col cacico d'Aguacabilda per la somministrazione regolare di una determinata quantità di pesci, di uccelli, e di pane di cassave; che sarebbero pagati con sonagli, pettini, coltelli, ami e grani azzurri di cui gli indigeni facevano monili. Diego Mendez spedì incontanente uno degli Spagnuoli all'Ammiraglio, affinchè facesse ricevere e pagare cotai provvigioni: andò poscia tre leghe più lungi, a fare simili accordi con un altro cacico, e spedì nuovamente all'Ammiraglio, uno de' suoi compagni per avvertirlo del fatto negozio. Seguitando la sua via Mendez giunse al gran cacico di Haureo, che stanziava a tredici leghe da Santa Gloria. Il cacico lo accolse ottimamente, gli promise somministrazioni giornaliere di viveri, e diegli subito quanto gli dimandò; incontanente Diego Mendez spedì all'Ammiraglio il suo terzo messaggio.

Confidando in Dio, del qual egli, e il suo Ammiraglio aveano tante fiate sperimentata la protezione potente, Diego osò rimaner solo, e avventurarsi nella parte orientale dell'isola; e, ciò facendo, fu ben ispirato; giunse sulle terre del cacico Ameyro,

[1] « Y plugo á Dios que hallaba la gente tan mansa que no me hacian mal, antes se holgaban con migo y me daban de comer de buena voluntad. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunas acontecimientos del último viage del almirante don Cristobal Colon.*

il quale strinse immantinente amicizia con lui, mutò il proprio nome col suo, consentì a vendergli un canotto, e gli prestò sei rematori per condurlo ove volesse. In pagamento Diego Mendez diegli un piccolo bacile, una giubba e una delle due camicie che possedeva : indi empiè il canotto di viveri, e andò diffilato all'Ammiraglio. In quel momento non restava sulle navi neppure un pezzo di pane [1].

Gli equipaggi, minacciati d'aver a morir di fame, accolsero con trasporto il bravo Diego Mendez. L'Ammiraglio se lo strinse fra le braccia affettuosamente. Il suo cuore così generoso e così vasto alla gratitudine, apprezzava degnamente l'annegazione del suo zelante servo, e non si limitava a guardarlo con ammirazione, ma ringraziava Dio della sua evidente protezione. Diego Mendez « rendeva grazie a Dio, perchè lo aveva ricondotto sano e salvo da mezzo quelle nazioni selvagge [2]. » Da quel punto si videro ogni dì capitare alle navi Indiani carichi di viveri.

Affine di sollevare il bravo Mendez, l'Ammiraglio scelse due ufficiali degni di stima per vigilare agli scambi. Molti canotti stranieri alle popolazioni de' cacichi visitati de Diego Mendez vennero anch'essi a portar provvigioni. Questa concorrenza fece stabilire una specie di prezzo corrente. Così, per due begli *utias* si dava uno spillone ; per un paniere di pane di cassave alcuni granelli di vetro azzurro; per armi ed utensili un sonaglietto : rispetto le forbici, gli specchi e i berretti scarlatto, si riservavano in dono ai cacichi.

[1] « Al tiempo que yo llegué á las naos no habia en ellas un pan que comer. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante Cristobal Colon.*

[2] « Dando gracias á Dios que me habia llevado y traido á salvamiento de tanta gente selvage. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

CAPITOLO QUINTO

Cristoforo Colombo prepara pei Re una lettera, che non può far ricapitare altro che per miracolo. — Diego Mendez, s'incarica di portarla: — è maravigliosamente aiutato dalla Provvidenza, e approda finalmente alla Spagnuola sopra un canotto de' selvaggi in mezzo a spaventevoli pericoli. — Questo viaggio è veramente miracoloso. — I fratelli Porras ordiscono una trama contro l'Ammiraglio, loro benefattore. — Lor si associano le genti di Siviglia. — Tutti costoro mettono ad esecuzione il complotto. — Suo esito.

§ I.

La magnificenza del sito, la sua commodità, l'abbondanza dei viveri, le disposizioni amichevoli degli isolani non potevano però ingannare la chiaroveggenza dell'Ammiraglio. Egli conosceva la mobilità di spirito de' selvaggi, e la loro profonda dissimulazione. Queste popolazioni, ora soccorrevoli, potevano la dimane essere nemiche. Già due volte Colombo aveva potuto giudicare delle loro bellicose disposizioni [1]. Esse possedevano importanti flottiglie di canotti: riusciva lor facile affamare i naufraghi, o bruciarli insiem colle navi. Gli equipaggi estenuati dalle fatiche della subita navigazione parevano avere perduta ogni energia. Non si potevano rimettere in acqua le caravelle, nè costruirne altre; non rimanevano sufficienti operai per intraprendere un tal lavoro: inoltre tutti i mastri falegnami erano periti nella funesta giornata del 6 aprile.

Cristoforo Colombo si trovava naufrago senza tempesta; senza essere nè in mare nè in terra; esposto in prossimità della riva e privo dei vantaggi dei flutti; abbandonato all'immobilità ed all'impotenza. Situazione desolante perchè non v'avea modo ad uscirne. Come ottenere soccorso? Per qual via e per mezzo di chi far sapere alla Regina la scoperta delle miniere d'oro

[1] Nel suo secondo viaggio, quando venne alla Giammaica, prima e dopo la sua esplorazione della costa meridionale di Cuba.

di Veragua, e l'esistenza di un mare inesplorato dall'altro lato del Nuovo Continente? L'Ammiraglio non aveva più nè scialuppa nè nave che potesse tentare il viaggio dalla Giammaica alla Spagnuola, quaranta leghe di un mare fortunoso, e contro la forza delle correnti e dei venti d'est, che spesso obbligano una nave perfettamente equipaggiata a più di un mese di lotta continua. Egli erá mesto a motivo di questo suo stato quasi umiliante pel vincitore del *mar tenebroso;* era mesto per la sua lunga privazione dei Sacramenti della Chiesa e de' conforti spirituali; mesto, sopratutto, perchè questo esilio ignorato, il cui termine era indefinito, ritardava viemaggiormente la liberazione de' Luoghi Santi, tanto sospirata dalla sua pietà.

Nelle incertezze di questo suo stato, ad ogni buon conto scrisse ai Re cattolici il riassunto della sua esplorazione, chiedendo soccorsi che lo traesser di là.

Che Colombo abbia approntato un messaggio, non ostante l'impossibilità di farlo pervenire ai Re, è cosa che deve parer singolare: nessun altr'uomo in simile condizione avrebbe pensato a ciò [1], perocchè il mezzo di trasmetterlo trascendea le forze umane: perciò, quantunque avvezzo a' favori celesti, nello scrivere la sua lettera ai Re, Colombo diceva che se lor perveniva sarebbe stato un miracolo [2].

E, infatti, unicamente per miracolo giuns'ella nelle loro mani.

Questa lettera, per lungo tempo obliata, sebbene sia stata stampata in Ispagna [3], menò gran romore quarantacinque anni

[1] « Y tan apartado de los santos sacramentos de la santa Iglesia que se olvidará desta anima si se aparta acá del cuerpo. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici, scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

[2] « Mando questa lettera per mezzo e per mano degli Indiani; se giunge, sarà un miracolo. » *Quarto viaggio di Cristoforo Colombo.* — Traduz. dei signori di Verneuil e de la Roquette, membri dell'Accademia reale spagnuola di storia.

[3] Fernando Colombo accerta che questa lettera fu stampata nella sua Biblioteca occidentale, Leon Pinelo dice che questa lettera fu stampata in formato di 4°: l'originale era passato alle mani di don Lorenzo Ramirez de Prado; lo stampato vendevasi alla libreria di Giovanni di Saldierna. In Italia, Costanzo Bainera di Brescia, la tradusse; fu poi stampata

addietro nelle società scientifiche; Venezia, Bassano, Pisa, Firenze, Genova, Torino, Milano, Pavia, Roma e Parigi se ne occuparono: il dotto Morelli, bibliotecario a Venezia, la fece ristampare, accompagnata da note, sotto il titolo di *Lettera rarissima.*

Questa lettera è sommamente importante sotto i varii aspetti dei fatti marittimi, non meno che delle scoperte, degli avvenimenti raccontati e delle osservazioni raccolte. Ella ritrae sopratutto uno strano interesse dalle paurose circostanze in cui Colombo la scrisse, e dal modo, anche più sorprendente, con cui fu spedita. A dir vero questo documento non è una lettera: è una relazione, un riassunto di viaggi, una comunicazione del Rivelatore del Globo ai Re cattolici.

Alla semplicità sempre nobile dell'Ammiraglio si aggiunge qui un non so che di commovente ed antico, di superiore e divino, che sembra la suprema consacrazione della virtù mercè la sciagura. Come in tutti gli scritti di Colombo, qui spicca l'impronta della spontaneità: solamente la potenza del genio vi s'innalza e cresce per effetto della sublimità del cristiano in mezzo a prove estreme. Nondimeno l'araldo della croce pare non vi espanda più il suo amore per la creazione. Da poi che una penna straniera, quella del suo implacabile nemico, il vescovo Fonseca, è stata incaricata di rispondergli, diremmo ch'ei volle salvare da ogni profanazione la confidenza del suo ardente amore della natura e del suo inesauribile entusiasmo delle bellezze del Verbo. Un sentimento di scoramento traspira dalle sue parole, non ch'ei dubiti della Provvidenza o di sè; ma indovina che la salute della Regina, consumata dalle afflizioni, darà nelle mani ai consiglieri di Ferdinando gli affari delle Indie: perciò tace, vela o abbrevia certe particolarità; ha riservatezze di cuore e di effusion religiosa. Capo di un'impresa cristiana, sente che le sue parole saranno giudicate unicamente secondo il mondo, dallo spirito del mondo, coi ri-

a Venezia, nel 1505, vivente ancora Colombo. Il cavaliere Morelli le diede una nuova esistenza nel 1810, ristampandola sotto il nome di *Lettera rarissima.*

gori dell'inimicizia segreta, e col disfavore delle pubbliche preoccupazioni.

Primieramente l'Ammiraglio narra i patimenti e le infelicità inudite di quella navigazione. Annunzia l'esistenza dell'Oceano Pacifico, indica le miniere d'oro di Veragua, e delle contrade adiacenti; si distende particolarmente su questo soggetto, che sa essere l'unico che stia a cuore del Re, e dice: « io fo maggior caso di quella scoperta e delle miniere d'oro di questa terra, che di tutto ciò ch'è stato fatto sin qui nelle Indie [1]. »

Prima di parlare di sè si occupa de' suoi equipaggi, della loro paga scaduta; invoca in loro favore l'interesse dei Re. La miseria degli uomini che hanno servito e sofferto gli ricorda che i disertori dalla colonia, i quai fuggirono il lavoro e calunniarono la sua amministrazione, avevano ricevuto impieghi; la quale cosa, dice, è di cattivo esempio. Questo difetto di giustizia lo riconduce al difetto di gratitudine a cui soggiace la liberazione del Santo Sepolcro, pensiero costante della sua vita. Pare che per dignità cristiana egli non voglia accennare nuovamente un disegno già stato sacrificato dall'ambizion di Ferdinando ad incerti ingrandimenti in Italia: ei non si diffonde a parlarne e nemmeno lo nomina, tanto è noto ai Re; ma il suo pensiero nodrito del pane quotidiano delle Sante Scritture, lo espone per via di una figura biblica: riveste la quistione de' Luoghi Santi, che stanno attendendo la loro liberazione, della imagine del Salvatore medesimo, il quale aspetta colle braccia aperte, durante tutto il giorno, il popolo incredulo [2]. « L'altro affare, dice, ben più importante giace trasandato colle braccia aperte: fu tenuto sinora in conto di straniero [3]. »

Diciam di volo che questa magnifica imagine, evidentemente

[1] Christophe Colomb. — « Yo tengo en mas esta negociacion y minas con esta escala y señorio, que todo lo otro que está hecho en las Indias. » — *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giamaica il 7 luglio* 1503.

[2] « Expandi manus meas tota die ad populum incredulum qui graditur in via non bona post cogitationes suas. » — *Isaiæ*, cap. LXV.

[3] « El otro negocio famosísimo está con los brazos abiertos llamando: extrangero ha sido fasta hora. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giamaica il 7 luglio* 1503.

ispirata dal principe de' Profeti Isaia, è sfuggita all'attenzione dei biografi di Colombo: nessuno di essi ne comprese il senso: nessuno dei dotti editori e traduttori della *Lettera rarissima* ne penetrò il significato, e andò conscio qual era quell'affare così importante, che, chiamando indarno a sè colle braccia aperte, aspettava [1].

In conseguenza del suo sublime pudore, che gli vieta esporre più oltre ai dispregi ed alle dilazioni della corte ciò che serra in cuore, il Rivelatore del Globo vedendo chiaro che gli sarà d'uopo liberare co' suoi soli mezzi il Santo Sepolcro senza il sostegno di Ferdinando, dimanda il dovuto a sè, come la parte di Dio medesimo. Egli dice ai Re: « è giusto dare a Dio ciò che è di Dio; » come se la sua parte fosse quella della Chiesa: riclama che gli siano restituiti i beni ed onori; e dimanda il castigo di coloro che lo hanno derubato e calunniato. « Adoperando in questa guisa, dice, le Vostre Altezze mostreranno una grandissima virtù, e lasceranno alla Spagna un grande esempio, e una memoria gloriosa siccome principi giusti e riconoscenti [2]. »

Quantunque la sua ragione e la sua equità non siano meno indegnate del suo cuore pel modo con cui furono ricambiati

[1] La figura ricordata da Colombo essendo affatto inintelligibile pei traduttori, questi abbandonarono placidamente il testo alla pretesa sua oscurità, e sonosi compiaciuti di una traduzione faniastica. Così, i traduttori francesi del testo originale, signori di Verneuil e de la Roquette, entrambi accademici di Madrid, interpretarono questo passo così: « L'altro affare importantissimo, richiede che si abbia ad occuparsene senza indugio. Finora non vi si è pensato. » Il traduttore della Lettera rarissima, anco meno se n'è preso pensiero, e rende così questo passo nella versione italiana: « Su che mai fondansi i miei nemici, osando rimproverarmi che io sono straniero? » Non si può disconvenire che questo genere di traduzione non sia estraneo alla verità, e perciò riprovevole. Realmente però, i traduttori dei due testi neppur sognavansi il genuino senso delle parole di Colombo, tanto il loro spirito er' alieno alla natura religiosa di lui.

[2] Cristoforo Colombo. — « Y quedará á la España gloriosa memoria con la de Vuestras Altezas de agradecidos y justos principes. » — *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

i suoi servigi, pur non emergono dalle sue lamentanze nè amare reticenze, nè vendicatrici ironie: si scusa, anzi, di avere risvegliato memorie che avrebbe voluto seppellire nel silenzio. Ma l'enormità dell'ingiustizia, e l'eccesso dell'ingratitudine a cui soggiacque lo commovono sulla sua propria sorte. Il carattere epico delle sue sciagure, la gigantesca poesia delle sue prove di mare, l'iniquità che patisce, la più incomparabile sicuramente dopo quella di cui gli Ebrei fecero segno il Salvatore, lo trasportano al di là del tempo; e il Rivelatore del Globo considerandosi ricordato dai posteri, deplora il destino mortale di Cristoforo Colombo, e sclama: « io ho pianto sinora sugli altri; ora, che il cielo mi faccia misericordia, e che la terra pianga sopra di me!... che pianga sopra di me colui che ama la carità, la verità e la giustizia [1]. » Non la Castiglia e nemmeno l'Europa il messaggero della croce invita a piangere sopra di sè, ma il mondo che ha scoperto: « la terra pianga sopra di me! »

Qual mortale osò mai tenere un simile linguaggio? La sublimità di questa lamentanza corrisponde a quell'infortunio senza esempio. Qual poeta, qual profeta, qual eroe del Vangelo, parlando di sè, ebbe più potente ardimento d'imagini, e vestì di una più gran maestà l'accento sfuggito al suo cuore? Propriamente qui sentiamo che « lo stile è l'uomo; » la grandezza, la semplicità, la tristezza, l'ardimento vi si trovano naturalmente in armonia come una sola vibrazione dell'anima. » L'abbandono con cui questa lettera è scritta, dice l'illustre Humboldt, strana mescolanza di forza e di debolezza, di orgoglio e di umiltà commovente, c'inizia, per così dire, ai combattimenti interni della grand'anima di Colombo [2]. »

Scrivendo questa lettera, l'Ammiraglio annunziava che la man-

[1] Cristoforo Colombo. — « Yo he llorado fasta aqui à otros: haya misericordia agora el Cielo, y llore por mi la Tierra... llore por mi quien tiene caridad, verdad y justicia. » — *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giamaica il 7 luglio* 1503.

[2] Humboldt, *Storia della geografia del Nuovo Continente*, tom. III, sez. II.

derebbe col mezzo d'Indiani. Diffatti, venturosi pirati si arrischiavano talvolta coi loro canotti, e a gran distanze, seguendo certe correnti e facendo scala su diverse coste: ma nessuno di essi era tanto stolto e noncurante della propria vita, per voler andare direttamente dalla Giamaica ad Haiti, navigando sempre contra le correnti e i continui venti dell'est. A qualsivoglia prezzo, nessun Indiano volle tentare l'impossibile, e provare i suoi remi contra una corrente di quaranta leghe di largo col vento avverso quasi continuamente.

Il messaggio rimase senza messaggero.

Meglio d'ogni altro, l'Ammiraglio giudicava di queste difficoltà, e di questi pericoli: sapeva l'impossibilità di percorrere quaranta leghe contro le correnti, e i venti sulle fragili navicelle de' selvaggi.

Per nove giorni Colombo meditò tra sè e sè, e stette innanzi a Dio consultandolo; finalmente risolse di sapere ciò che l'Altissimo, secondo l'espressione di Pietro Martire, aveva deciso di lui [1].

Unicamente un vero cristiano, cioè avvezzo alle annegazioni e pronto a sagrificarsi in onore di Dio e per l'altrui salute, poteva tentare questa impresa: ma chi sarebbe il magnanimo? Colombo aveva un bel cercarlo; egli non vedeva capace di un tal eroismo che il suo antico servo, il capitano di padiglione, Diego Mendez, ufficiale formato alla sua intima scuola, che amava Dio, la scienza, l'Ammiraglio e non era stato mai soggiogato da veruna disordinata affezione terrena. Sul decimo giorno l'Ammiraglio chiamò Diego Mendez ad una conferenza particolare, che, rimasta segreta per trentatrè anni, fu divulgata da Diego stesso il 19 giugno 1536, nell'atto solenne delle sue ultime disposizioni [2]. La grandezza d'animo richiesta necessaria-

[1] « Quid de se Deus cogitet, statuit experiri. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceanæ Decadis tertiæ*, lib. IV, fol. 52, recto.

[2] Questo testamento olografo contenuto in tredici pagine fu scritto a Valladolid e deposto nelle mani di Fernando Perez, segretario del Re, e notaio di Corte, il 26 dello stesso mese, in presenza di sette testimonii, tutti officiali della casa della Vice-Regina delle Indie, dona Maria di To-

mente in un argomento sì delicato, e la gravità delle circostanze infondono a questo misterioso colloquio il più vivo interesse!

L'Ammiraglio e il suo capitano di padiglione erano soli davanti a Dio. Ecco le parole di Colombo:

« Diego Mendez, figlio mio, nessuno di quelli che sono qua, eccettuato tu ed io, conosce il pericolo in cui versiamo, a motivo del nostro picciol numero e della moltitudine degl'Indiani selvaggi, il cui carattere è incostante e capriccioso: quando venisse loro il ghiribizzo di arderci in queste due navi, che abbiam convertite in case di paglia, potranno farlo facilmente da terra, e bruciarci tutti. L'accordo che fermasti con essi, perchè ci portino viveri, può quando che sia non convenir loro più, e non v'avrebbe motivo di sorpresa in noi, se dimani non ci portassero più nulla: non siamo in istato di procurarci viveri a viva forza, e dovremo starcene a quello che vorranno. Ho pensato ad un mezzo per trarci d'impaccio, se tu lo trovi acconcio: e sarebbe che qualcuno si avventurasse sul canotto che hai comprato, per andare all'isola Spagnuola, e quivi procacciarsi una nave, la cui mercè uscire dallo stato pericoloso in cui ci troviamo. Dimmi su di ciò la tua opinione [1]. »

Diego Mendez rispose: « Signore, io vedo perfettamente il pericolo che ci minaccia, il quale è più grande assai che non si possa imaginare: considero il progetto di andar da qui all'isola Spagnuola con una navicella così piccola com'è quel canotto, non solamente cosa molto difficile, ma eziandio quas'impossibile, perchè non conosco anima viva che fosse per osare avventurarsi [2] a traversare un golfo di quaranta leghe, fra isole in cui il mare è tanto impetuoso. »

Detto ciò v'ebbe un istante di silenzio.

Colombo non replicò, perchè non aveva nulla da opporre.

ledo. È da notarsi che il primo di detti sette gentiluomini era l'onorevole Diego de Arana, nipote di Beatrice Enriquez, parente in qualche modo della Vice-Regina.

[1] « Decidme vuestro parecer. » — *Testamento olografo di Diego Mendez, fatto a Valladolid, il* 19 *giugno* 1536.

[2] « No sé quien se ose aventurar á peligro tan notorio. » — *Testamento olografo di Diego Mendez, fatto a Valladolid, il* 19 *giugno* 1536.

Non si trattava più di ragionamenti, ma di sacrifizio: il suo sguardo, la sua attitudine dicevano abbastanza chiaro al suo scudiero che spettava a lui, uomo di fede e di coraggio, offrirsi nuovamente per la salute comune.

Diego Mendez comprese quel muto linguaggio del pensiero, e rispose: « Signore, io ho avventurato più volte la mia vita per salvare la vostra, e quella di tutte le persone che sono con voi, e Dio mi ha miracolosamente salvato. Nonostante il mio procedere, non sono mancati maldicenti, i quali hanno detto che voi fidate sempre a me tutte le cose, in cui si può acquistare onore, mentre vi sono altri che l'eseguirebbero al pari di me. Per tale motivo, parmi conveniente che la Signoria Vostra li faccia chiamar tutti, e proponga loro questa impresa, per vedere se fra loro trovasi alcuno che voglia incaricarsene, cosa di cui dubito; e se tutti ricuseranno, io arrischierò la mia vita pel vostro servizio, come ho già fatto diverse altre volte. »

La dimane tutti gli ufficiali furono riuniti in consiglio: erano seduti in semicerchio intorno all'Ammiraglio, il quale, esposto lo stato delle cose, propose di mandare un canotto ad Hispaniola. A bella prima rimasero muti di sorpresa; indi alcuni mostrarono che una simile proposizione era senza scopo, perocchè riusciva impossibile tentare un simile tragitto.

Allora Diego Mendez si levò e disse:

« Signore, io non ho che una sola vita, e voglio avventurarla pel servizio di Vostra Signoria, e pel bene di tutti quelli che sono qua, perchè spero in Dio, nostro Signore, che, vedendo l'intenzione che mi guida, mi salverà, come ha già fatto tante volte [1]. »

Udita questa risoluzione, l'Ammiraglio si levò dalla sua seggiola, tirò a sè il nobile Diego Mendez, l'abbracciò santamen-

[1] « Señor: una vida tengo no mas, yo la quiero aventurar por servicio de vuestra señoria y por el bien de todos los que aqui estan, porque tengo esperanza en Nuestro Señor que vista la intencion, con que yo lo hago me librará como otras muchas veces lo ha hecho. » — *Relacion hecha por Diego Mendez, de algunos acontecimientos del ultimo viage del almirante don Cristóbal Colon.*

te, colla sua ammirazione espansiva, lo baciò sulle gote, e disse a voce alta: « io sapeva bene che voi solo osereste incaricarvi di una tale impresa [1]. » Dopo la giusta soddisfazione data all'ufficiale, volgendosi al cristiano, aggiunse colla vigoria di fede, misteriosa scaturigine della sua grandezza: « ho la ferma fiducia che Dio nostro Signore vi farà superare i pericoli che vi minacciano, come ha fatto in altre occasioni. »

Quantunque Diego Mendez avesse piena fede nella bontà divina, pure non trascurò veruna precauzione della prudenza umana. Fece tirare in secco il suo canotto, lo rivoltò, applicò ad esso una chiglia e un piccolo albero; ne rafforzò il davanti e il di dietro con sode tavole, lo spalmò con gran cura di sego e catrame, prese viveri per otto persone, e ricevuti i dispacci dell'Ammiraglio e le sue pie esortazioni si mise in mare con sei rematori indiani, ed uno spagnuolo cui la sua audacia aveva sedotto.

Prima di arrivare alla punta orientale dell'isola, bisognava andar lungo la costa trentacinque leghe, superare i colpi dei venti di terra, l'impetuosità delle correnti, e affrontare pericoli sconosciuti. Mendez fu sorpreso da una flottiglia di pirati indiani che lo fecero prigioniero: ma, racconta: « Dio mi liberò miracolosamente [2]. » Non lasciandosi intimorire da questo genere di accidenti, che non era entrato nel calcolo delle sue previsioni, continuò la via, e giunse finalmente all'estremità dell'isola.

L'inviato di Colombo aspettava quivi che il mare, allora agitato, si tranquillasse per cominciare il tragitto, quando gl'Indiani del vicinato macchinarono di trucidarlo e d'impadronirsi del suo canotto: già lo avevano preso e trascinato entro la terra a tre leghe, e giuocavano la morte di Diego ad una partita di palla; i perdenti dovevano incaricarsi dell'assassinio. Dio per-

[1] « Bien sabia yo que no habia aquí ninguno que osase tomar esta empresa sino vos. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

[2] « De que Dios me libró milagrosamente. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

mise che Mendez comprendesse il loro disegno, riuscisse a ingannare la loro vigilanza, a fuggire, a riconoscere la sua strada, ed a ritrovare il suo canotto. Il vento era propizio; spiegando la vela l'intrepido capitano tornò al porto di Santa Gloria, recando salvi i suoi dispacci all'Ammiraglio. « Io gli raccontai, dice egli, in qual maniera Dio mi aveva liberato dalle mani di cotesti selvaggi [1]. Sua signoria ebbe gran gioia del mio ritorno, e mi dimandò se ricomincerei il viaggio. » Diego Mendez rispose che sarebbesi rimesso in via, purchè uno stuolo bene armato lo accompagnasse finchè avesse potuto allontanarsi dalla punta orientale dell'isola nominata Aomaquique. L'Ammiraglio pose a sua disposizione settanta uomini condotti dall'Adelantado, i quali dovevano rimanere con lui alla punta Aomaquique infino a che egli ne fosse partito, e stanziarvi tre giorni dopo la sua partenza.

Questo coraggio suscitò una nobile emulazione. Il capitano della *Biscaglina*, Bartolomeo Fieschi, di stirpe illustre e ammiratore di Colombo, quantunque fosse suo compatriota, si offrì di portargli le notizie dell'arrivo di Diego Mendez ad Hispaniola. Fu allestito un altro canotto. Sopra ogni canotto salirono con Diego Mendez e Bartolomeo Fieschi sei spagnuoli da loro scelti e dieci indiani per remare. Fu convenuto che giunto con essi all'Hispaniola, Fieschi ritornerebbe ad informare l'Ammiraglio del loro felice arrivo, mentre Diego Mendez andrebbe a portare al governatore la lettera di cui era incaricato, e che dopo spedita alla Giamaica una caravella ben provveduta di viveri, porterebbe in Ispagna i dispacci diretti ai Monarchi.

§ II.

Remeggiando di conserva lungo la riva, i due canotti giunsero a gran fatica alla punta Aomaquique: passarono quivi quat-

[1] Y contéle todo lo sucedido, y como Dios milagrosamente me habia librado de las manos de aquellos selvages. — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

tro giorni aspettando che il mare si tranquillasse; in capo a' quali le onde parvero addormentarsi. Diego Mendez si raccomandò alla misericordia divina, alla protezione particolare di Nostra Signora d'Antigua, e pigliò congedo dall'Adelantado. In quel momento supremo gli occhi de' suoi compagni si empierono di lagrime. Gli Spagnuoli della scorta, commossi a vedere quella confidenza in Dio, tocchi dalla grandezza di quel sacrifizio, « versarono torrenti di pianto [1]. » Quell'addio straziava i cuori. Ma l'inviato dell'Ammiraglio, si fece arma, contro quella tenerezza, delle parole del suo Capo: « Io ho la ferma fiducia che Dio nostro Signore ti farà superare i pericoli che ti minacciano, come ha fatto in altre occasioni. » E si allontanò dalla costa, volendo profittare di quella benignità dei flutti, cotanto rara in quel capriccioso mare.

Egli teneva l'est, quarto sud. I rematori lavoravano come potevan meglio; nessun soffio increspava l'azzurro dell'acque. Il calore e la sete li molestavano: per rinfrescarsi e riposarsi si gettavano di tratto in tratto nel mare, e ripigliavano i remi gli uni dopo gli altri: siccome si lamentavano della sete i capitani davano loro di frequente fiaschetti pieni d'acqua: il primo giorno furono troppo compassionevoli [2].

Verso sera non fu più veduta terra.

Per evitare ogni sorpresa gli Spagnuoli fecero il loro quarto sopra ogni canotto: la mattina erano rifiniti. Il calore crebbe col giorno. I rematori arsi dalla sete cadevano sui banchi. Diego Mendez e Bartolomeo Fieschi avevano messo in riserva due barili, e quando li vedevano così rifiniti, distribuivan loro qualche piccolo sorso d'acqua: facevano loro sperare che in breve giungerebbero alla piccola isola Navasa. Questa idea rialzò il coraggio de' rematori, i quali temevano di averla lasciata fuori della loro strada.

Sopravenne la notte, che fu ardente.

[1] « Viendo que la mar se amansaba me despedi dellos y ellos de mí, con hartas lagrimas. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. cv.

Le loro braccia sceme di forza lasciavano cadere i remi; giacevano distesi immobili in fondo ai canotti. Il meno robusto di loro spirò fra' tormenti della sete, e il suo corpo fu gettato in mare. La dimane fecero l'ultimo sforzo; ma il sole li bruciava: mettevano in bocca un po' d'acqua marina per moderare quell'ardore, e non facevano che aumentarlo. Giunse la notte e non avevano per anco scoperta l'isola promessa. Allora una cupa desolazione occupò gli animi. Perduta ogni speranza determinarono di morire.

Solo l'inviato di Colombo confidava in Dio, e serbava in seno qualche speranza. Intanto la luna si levò al nord: e Diego Mendez, che girava senza posa gli occhi intorno, notò che una linea scura e spezzata nascondeva la parte inferiore del disco: congetturò che una massa opaca s'interponeva fra l'astro e lui [1]: allora ringraziando il Signore di averlo soccorso con quel segno celeste, risvegliò lo zelo de' rematori, che si posero tutti ai remi, e la dimane sull'albeggiare giunsero a Navasa.

Era questa un'isola bassa, arida, e che aveva solo una mezza lega di circuito, formata di nudi macigni senza fontane, alberi, piante. Per buona ventura nel concavo degli scogli giaceva ancor acqua delle ultime piogge. Diego Mendez rendette vive azioni di grazie a Dio di questa misericordia [2]. Vedendo la poca estensione ed elevazione di Navasa, comprese che, se il suo occhio non si fosse fissato sulla luna in quel momento preciso, avrebbe fuorviato senza distinguere la strada, e sarebbe perito per l'immensità dei flutti: quell'acqua riuscì a taluni funesta: v'ebbero Spagnuoli che, nonostante l'avvertimento dei due ufficiali, ne bevettero tanta da ammalare; e Indiani i quali spensero la loro sete con tale passione che ne furono soffocati, e quivi stesso morirono.

[1] « Concesse lor grazia che in tempo di tanto bisogno Diego Mendez all'apparir della luna vedesse, che uscia sopra terra, perciochè un'isoletta copria la luna a guisa di eclissi. Nè in altro modo avrebbono potuto vederla. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. cv.

[2] « Smontati adunque in essa ove meglio potettero, tutti resero molte grazie a Dio di tanto soccorso. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. cv.

Avendo riposato alquante ore, Diego Mendez e Bartolomeo Fieschi risalirono sui loro canotti.

Essi avevano fatto riempiere d'acqua i barili: remarono tutta notte, e la mattina presero terra al Capo San Michele, oggidì chiamato Capo Tiburon, sopra una bella spiaggia, ove accorse incontanente una moltitudine di abitanti del vicinato con gran copia di viveri [1].

Passati due giorni in quel luogo per ristorare le sue forze, Diego Mendez noleggiò sei rematori indigeni, e si diresse a San Domingo lontano tuttavia cento trenta leghe. Quando ne ebbe corse quaranta in mezzo ai più gran pericoli, perchè quella parte dell'isola non era per anco sottomessa, e le spiagge andavano talvolta infestate da Caraibi antropofagi, prese terra al porto d'Azua, ove il commendatore Gallego, che amministrava il distretto, lo informò che il governatore generale Ovando era a Xaragua, a cinquanta leghe nell'interno delle terre. Abbandonando il suo canotto, egli partì incontanente per raggiungerlo, andando solo e pedestre in mezzo a tribù non sottomesse o aspreggiate, fra monti alti, fiumi rapidi e foreste inestricabili, che parevano sfidare il suo eroismo: la solitudine non lo spaventava: la sua fiducia in Dio e la memoria del suo Signore lo sostenevano contra i pericoli veri, e contra i terrori dell'imaginazione.

Appena fu Diego Mendez partito, Bartolomeo Fieschi volle tornare indietro per partecipare all'Ammiraglio l'arrivo de' suoi dispacci ad Hispaniola: ma la spossatezza degli Spagnuoli e degli Indiani era tale, che non potè farli risolvere a seguirlo [2]. Per niente al mondo avrebbero ritentato in canotto un simile viaggio, il cui riuscimento pareva un miracolo, su cui non bisognava far fondamento due volte. Gli Spagnuoli consideravano quel prodigioso passaggio, fatto in tre giorni e tre notti, come

[1] « Donde luego vino mucha gente de la tierra y trajeron muchas cosas de comer, y estuve dos dias descansando. » — *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante don Cristobal Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. cv.

non meno maraviglioso della conservazione del profeta Giona durante il medesimo spazio di tempo nel ventre della balena [1]. L'intrepido gentiluomo dovette adunque aspettar la nave che Diego Mendez era andato a chiedere al governator generale.

§ III.

Trattenuti sempre a bordo delle caravelle, gli equipaggi volgevano continuamente verso il nord gli sguardi impazienti aspettando il ritorno del capitano Fieschi speranzosi di scoprirne il canotto. Molte settimane si erano succedute in questa inutile aspettazione. L'influenza della nuova temperatura, gli alimenti esclusivamente vegetali a cui erano ridotti, la mancanza del vino e di cordiali confortativi dopo i patimenti inuditi che aveano sostenuti in quella navigazione senza esempio, abbatterono i temperamenti più deboli [2]; e buon numero di marinai fu costretto di stare a letto.

Questa circostanza afflisse gli animi già irritati dalle privazioni, dall'incertezza dell'avvenire, dall'isolamento e dall'immobilità a cui erano costretti. I giuochi dei dadi e delle carte si trovavano severamente vietati nella marina castigliana [3]: d'altronde, a che cos'avrebbero loro servito dadi e carte, quando non si poteva guadagnare un fiasco di vino o perdere un bicchier di liquore? Il magazzino de' viveri era chiuso. Non vi aveano manovre da fare, nè esercizi di vele o di tiro. Due vedette poste in fazione sulle cabine del davanti bastavano per la sicurezza di quel noioso acquartieramento. La bellezza della rada, degna del suo nome, quella vision terrestre della *gloria* del

[1] « Parea loro appunto che Dio gli avesse liberati dal ventre della Balena corrispondendo i tre dì e le tre notti alla figura del profeta Giona. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. cv.

[2] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. IX.

[3] Sotto pena di confisca del denaro, e venti giorni di prigione per un marinaio; di quaranta giorni d'arresto per un ufficiale; di cento colpi di frusta per un rematore. — *Ordinanza dell'Ammiraglio di Castiglia del* 1430, art. XXXIV.

Creatore, non commovea punto quelle anime cupide e grossolane. La noia nacque dall' ozio; e l'ozio, è il padre dei vizi: i marinari sfaccendati facevano segretamente commenti sulla loro situazione.

I nostri lettori non avranno dimenticato che le quattro caravelle della spedizione erano state noleggiate a Siviglia, e che la maggior parte di quelli che le montavano appartenevano a quel porto. L'Ammiraglio aveva scelto tutti i suoi ufficiali, eccettuati i due fratelli Francesco e Diego di Porras, anch'essi di Siviglia, impostigli dal tesorier reale Morales. Cedendo alle costui istanze, egli aveva nominato l'uno capitano del *San Giacomo di Palos,* e l'altro, notaro della squadra. Colombo li giudicava in questi termini: « nessuno dei due aveva l'ingegno e la capacità necessaria pei loro impieghi: ma io chiusi gli occhi per riguardo a quello che me li aveva dati. Nelle Indie si mostrarono sempre più vanagloriosi: condonai loro molte mancanze, che non avrei perdonate ad un parente, e per le quali meritavano tutt'altra punizione che semplici rimproveri [1]. » Lungi dal mostrarsi riconoscenti per un' indulgenza così paterna, i due Porras risolvettero d'illustrarsi e conquistare uno splendido stato a danno dell'onore e della vita del loro benefattore: si tenevano sicuri dell'impunità, mercè della loro sorella, a que' dì in fama della più bella donna di Siviglia, della quale il tesoriere reale, Morales, era schiavo.

I fratelli Porras guadagnarono facilmente marinai e mozzi sivigliani che si trovavano onorati di aver a fare con gentiluomini concittadini. Corpo robusto, spirito rozzo, il già marinaio Pedro di Ledesma, dimentico della promozione di cui andava debitore all'Ammiraglio, si ascrisse complice della trama. Il piloto maggiore, natio di Cadice, ma affiliato alle genti di Siviglia, Giovanni Sanchez, che aveva lasciato fuggire il Quibian datogli in custodia, malgrado che rispondesse con parole da Rodo-

[1] « Y que eran tales que merecian otro castigo que reprension de boca. » — *Cartas de don Cristóbal Colon á su hijo don Diego*, en Sévilla á 21 de noviembre de 1504.

monte [1], malcontento di sè medesimo e credendo di rimediare al suo fallo con un delitto, si associò al complotto. Eccettuati questi due ufficiali essi non poterono guadagnare alcuno de' membri dello stato maggiore; sibbene nella maestranza e fra' marinai tirarono a sè quanti erano in voce di più gagliardi e più ardimentosi, il mastro bottaio di Siviglia, Juan Noya, il mastro armaiuolo di Siviglia, Juan Barba, uomo sfacciato, Gonzalo Gallego e Francesco Cordoba, che furono disertori, Andrés e diversi altri marinai e mozzi, tutti del porto di Siviglia o dei dintorni. Questo complotto, a cui presero parte unicamente sivigliani, venne ordito sulle prime alquanto lentamente, affine di assicurar meglio il segreto: gli affiliati erano istrutti delle malevolenze che gli uffici della marina portavano all'Ammiraglio.

I Porras dicevano, a voce bassa, che l'Ammiraglio li riteneva miseramente accampati sul carcame fradicio delle due caravelle, affine di aver buona compagnia e formarsi una guardia, perch'era esiliato nè poteva ritornare in Castiglia; ch'eragli anco vietato andare alla Hispaniola; che n'era stato scacciato e il governo di essa dato ad un altro; che aveva mandato le sue due creature affezionate, Mendez e Fieschi in Ispagna, affine di veder modo di ammansare i Monarchi; e che manifestamente erano quivi sacrificati tutti al suo interesse personale. A poco a poco batterono in breccia la sua autorità, ricordando in qual modo gli uffici della marina costumavano trattare quel genovese, e come Roldano lo avesse costretto a rintegrarlo nella sua carica. Nessuno, inoltre, de' marinai di Siviglia poteva ignorare le mene di cui era oggetto l'Ammiraglio; i sosptti e le umiliazioni senza fine che gli erano state inflitte: compresero che l'odio dell'ordinatore generale, Fonseca e la bellezza della sorella dei Porras [2] difenderebbe la loro causa e farebbe lor per-

[1] Nella sua millanteria aveva detto con aria vittoriosa che acconsentiva, ove il Quibian fuggisse, gli fosse strappata la barba a pelo a pelo. Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. II, cap. xv. Ms.

[2] « Hallarian al obispo don Juan de Fonseca, que les favoreceria y aun al tesorero Morales, el cual tenia por dama una hermana de los Porras. » — Fernando Colon, *Historia del Almirante don Cristobal Colon*, cap. cii.

donare la partenza: confidavano, altresì, per via delle loro accuse di fare in guisa che la corte, vedendo che nessuno poteva vivere con quello straniero, lo mandasse finalmente con Dio [1]. Giungendo a San Domingo, erano sicuri delle buone accoglienze del governatore Ovando, vero idalgo, che detestando l'Ammiraglio, sarebbe lietissimo di saperlo abbandonato da tutti, secondo i suoi meriti.

Diego Porras, che non aveva mai messo piede su di una nave prima di questo viaggio, trovava motivi nautici per giustificare la sua ribellione, dimostrando che l'Ammiraglio invece di venire scioccamente alla Giamaica, poteva molto bene andare dal Capo della Croce ad Hispaniola; e che le ultime avarie tocche alle caravelle, del paro che l'arenamento in quel maledetto porto erano la conseguenza del suo errore e del suo capriccio [2]. Nondimeno, siccome non si poteva recare ad effetto la partenza senza canotto, senz'armi, senza oggetti di cambio; e queste cose non si potevan ottenere che colla forza aperta, vale a dire con un combattimento contro le genti dell'Ammiraglio, lo ch'era un partito estremo, fu deciso di aspettare che spirasse l'anno; e se non giungeva alcuna notizia a quel tempo, il 2 gennaio farebbero il colpo, e partirebbero per la Spagnuola.

Frattanto l'Ammiraglio, occupato dei malati, e pieno di sollecitudine per gli uomini da lui condotti alla ricerca dello stretto, giaceva egli stesso oppresso da patimenti fisici. I suoi dolori articolari tenevanlo inchiodato in letto. Avvezzo a soffrire, esercitato da lungo tempo alla rassegnazione, non mostrava alcuna impazienza. Un presentimento segreto lo assicurava che Diego Mendez era giunto felicemente: sapeva che il nobile Fieschi sarebbe tornato se lo avesse potuto. Il rifiuto duramente espresso da Ovando di accoglierlo nel momento del pericolo, gli dava anticipatamente la misura della sollecitudine che avrebbe

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV, pag. 248.

[2] Questa accusa leggesi nel suo giornale. « La causa desta ida a la Jamaica no hay quien lo sepa mas de querello facer. » — *Relacion del viaje é de la tierra agora nuevamente descubierta por el almirante don Cristobal Colon.*

posta a soccorrerlo nella sua penuria: il ritardo non lo sorprendeva: d'altronde la sua sommissione alla volontà divina, allontanava da lui i violenti pensieri e le segrete irritazioni da cui andavano agitati molti de' suoi marinai.

Nonostante il segreto che i congiurati avevano promesso di serbare, il loro procedere e le acerbe loro parole palesavano i lor disegni ostili: alcunchè traspirò; sapevasi che v' avevano malumori: l'Ammiraglio aveva diverse volte raccolto a consiglio tutti i suoi ufficiali per chieder loro se trovavano qualche spediente onde uscire da quelle miserie: quanto a lui, non ne vedendo alcuno, il suo parere era di aspettare con fiducia e costanza, nonostante il lungo tempo già passato. In questi consigli i due Porras non avevano trovato nulla da obbiettare; quasi tutti gli ufficiali la pensavano come il loro Capo.

Cominciava il 1504.

Il 2 gennaio, giorno fissato dai ribelli, presero le armi. Francesco Porras, da essi eletto capo, entrò impudentemente la cameretta ove Colombo giaceva in letto inchiodatovi dai suoi dolori, e con modi provocanti gli disse: « pare, o Ammiraglio, che la signoria vostra non pensi a ritornar così presto in Castiglia, e sia risoluto di farci perir qua. » Questo principio sorprese Colombo, secondo la sua pittoresca imagine « come se i raggi del sole avessero prodotto tenebre [1]. » Udendo tali insolenti parole l'Ammiraglio sospettò incontanente l'avvenuto; e rispose con una moderazione piena di cortesia, esser chiara l'impossibilità di andare ad Hispaniola senza navi, e niuno ignorare ch'egli ne aveva mandato a chiedere al governatore; esser egli più d'ogni altro interessato a non soggiornare in simil luogo; che, attesa la gravità delle circostanze, non aveva voluto decider nulla senza conoscere l'avviso de' suoi ufficiali; che gli aveva raccolti diverse volte per deliberare su ciò; che se Porras avesse trovato qualche buono spediente, sarebbe lietissimo di radu-

[1] « De que fui yo tan maravillado como si los rayos del sol causaran tinieblas. » — *Cartas del don Cristóbal Colon á su hijo don Diego.* — *Lettera del 21 novembre 1504.*

nare espressamente il consiglio per comunicargli la sua proposizione.

A che Francesco Porras rispose in tuono motteggevole, crudelmente aggravato dall'insolenza del gesto, non avervi uopo di tanti discorsi, che dovesse pensare ad imbarcarsi subito, se no restasse alla guardia di Dio; e andò via. « Io me ne vado in Castiglia; chi mi ama mi segua, » gridava costui a' suoi concittadini sivigliani che gli si erano fatti intorno, e que' gridarono ad una voce — veniam tutti! E al tempo stesso si disseminarono in ogni parte dell'accampamento. L'armaiuolo Juan Barba osò sguainare la sciabola, minacciando le genti dell'Ammiraglio. I marinai di Siviglia saccheggiarono il magazzino delle armi, ov' erano custoditi gli oggetti da scambio: presero le mercanzie, gli utensili che loro convenivano, gridando Castiglia! Castiglia! mentre altri, suscitati dai Porras, urlavano — muoiano!

In quella orribile confusione, l'Ammiraglio cercò di uscire dal suo letto: cadde, si rialzò, e ricadde ancora, ma persistette a volere uscire e ad andare laddove si tumultuava. Il suo giovanetto figlio, i suoi ufficiali, i suoi scudieri lo presero nelle loro braccia, e lo riposero nel letto [1]. Intanto l'Adelantado, che aveva impugnata un'alabarda, si era messo vicino alla pompa, per vietare ai ribelli di accostarsi al castello di dietro. Gli ufficiali e i servi affezionati a Colombo lo trascinarono nella cabina dell'Ammiraglio; ed obbligarono i fratelli Porras a ritirarsi, dicendo loro, che, poichè si lasciavano fare e pigliar quello che volevano, sarebbe stata cosa prudente che si ritirassero prima di essere causa della morte dell'Ammiraglio, del qual fatto certamente sarebbero severamente puniti in Castiglia dalla giustizia della Regina [2]. Allora i ribelli s'impadronirono dei canotti che l'Ammiraglio aveva comprati dagli Indiani, così per servirsene al bisogno, come per toglier loro una facilità di attaccare il campo, e partirono mettendo grida di trionfo. Il successo ingrossò la loro fazione; facevano a chi raccoglierebbe più pron-

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi, ecc. nelle Indie occidentali*. Decade 1, lib. VI, cap. v.

[2] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXII. Ms.

tamente le propríe cose, e otterrebbe un posto nei canotti. La fazione di Porras ammontava a quarant'otto uomini. Non rimanevano all'Ammiraglio che gli ufficiali più fidati, i suoi servi e i malati che si abbandonavano alla disperazione, credendosi abbandonati.

Udendo la loro desolazione, l'Ammiraglio si fece portare all'infermeria per consolarli, rianimare il loro coraggio, parlare ad essi di Dio, il quale prova i suoi fidi colle tribolazioni, indurli a mettere in lui la loro fiducia e prometter loro che in breve recherebbe rimedio al loro stato; e pigliò provvedimenti onde a quegli sciagurati non venissero meno le cure di cui bisognavano.

Sostenuto dal braccio de' suoi servi, ogni giorno Colombo giungeva alla baracca che si era tramutata in ospedale, e stava coi malati per informarsi del loro stato, averne cura, distrarli, consolarli ciascuno in particolare. Affine di stimolar lo zelo del medico e degli infermieri, si occupava dei rimedi, delle pozioni, dei medicamenti, e colle sue proprie mani, dolorose per la gotta, medicava i malati [1]. L'assiduità delle sue cure fu benedetta da Dio, che invocava continuamente in favore di que' tapini [2]. Non solamente non morì alcun di loro, ma in breve non se ne trovava più uno all'infermeria [3]. Questa maravigliosa guarigione, l'assiduità dell'Ammiraglio, e la sua vigilanza rispetto il servizio medico, irritarono profondamente maestro Bernal, l'antico farmacista di Valenza [4]. Da quel punto, esisteva per Colombo sulle caravelle un pericolo di gran lunga più grave dell'arroganza de' fratelli Porras e dell'odio ardente della fazione di Siviglia.

[1] Herrera. *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. v.

[2] Conforme al consiglio dell'Ecclesiastico ai medici. — Eccli. cap. XXXVIII, vers. 14.

[3] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. CII.

[4] Poco dopo, su maestro Bernel cadde forte sospetto che avesse coi suoi rimedi, uccisi duo uomini, che non gli andavano a genio. — Cristoforo Colombo, *Lettera a don Diego Colombo, datata da Siviglia il* 29 *dicembre* 1504.

CAPITOLO SESTO

I ribelli, vogliono ad imitazione di Diego Mendez, andare alla Spagnuola. — Tre volte tentano valicare il passo, e tre volte il mare li respinge: — danno il guasto alle abitazioni degli indigeni e li suscitano contra l'Ammiraglio. — Gli Indiani disegnano far morire di fame gli stranieri stivati sulle due navi arenate. — Cessano di portar viveri. — Timori dell'Ammiraglio. — La carestia è imminente. — Egli si rivolge a Dio che gli dà l'idea di profittare del prossimo eclissi di luna. — Rettificazione di questo aneddoto. — La cospirazione dei malati. — Un emissario di Ovando viene in segreto a spiare lo stato di Colombo e de' suoi equipaggi. — Egli reca ad unico soccorso la metà di un porco salato ed un barile di vino.

§ I.

Francesco Porras, accompagnato dalla sua masnada, tenne la via seguita da Diego Mendez. Cammin facendo rubavano e maltrattavano gl'Indiani, dicendo loro di andare a farsi pagare dall'Ammiraglio, e di ucciderlo, se ricusava soddisfarli; assicurandoli che non avevano altro modo di liberarsi di lui, perchè il suo disegno era quello di struggerli tutti, come aveva già fatto altrove. Giunti al capo Aomaquique, i ribelli misero nei canotti viveri, acqua, mercanzie: presero rematori indiani, e partirono per l'Hispaniola.

Tuttavia, fatte appena quattro leghe, le onde cominciarono a gonfiarsi, il vento si fece loro contrario, e venne lor meno l'audacia: vollero tornare a terra; ma l'acqua entrava nei canotti e minacciava sommergerli: per alleviarli gettarono primieramente in mare la loro parte di merci, poscia i loro abiti, non conservando che le armi e le provvigioni: e siccome il tempo si faceva sempre più cattivo, risolvettero di alleggerirsi di una parte dei rematori, e uccisero a colpi di daga alcuni di quegl'infelici [1]. Vedendo la qual cosa, v'ebbero Indiani che si gettarono da sè medesimi in mare, fidandosi all'abitudine che avevano di nuotare. Ma, dopo essersi sostenuti alcun tempo sui flutti, la stanchezza

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CII.

li riconduceva vicino ai canotti: non chiedevano altro che di appoggiarvi una mano per riposarsi; « ma lungi dal far loro questa carità, gli Spagnuoli tagliavano loro le mani colle spade [1], e li facevano annegare. Finalmente i ribelli giunsero a riva.

Quivi deliberarono qual partito fosse da prendere: gli uni volevano andare a Cuba, e di là alla Spagnuola; gli altri volevano tornare alle caravelle, e prendervi quante più armi e mercanzie potevano; altri ancora, i quali non avevano seguito i ribelli che all'ultimo, proponevano di rientrare sotto l'obbedienza dell'Ammiraglio; il maggior numero risolvette di tentar nuovamente il passaggio per Hispaniola, scegliendo un tempo migliore.

Aspettarono più di un mese e mezzo il mar favorevole.

In questo correre di giorni, rovinavano e saccheggiavano tutte le terre intorno: finalmente, giudicando il tempo propizio, ascesero i canotti: ma scostatisi appena dalla costa, le onde si sollevarono da capo, ed essi durarono la più gran fatica a tornare là dond'erano partiti.

Dopo qualche tempo, pigliando per un invito le apparenze del mare, risalirono i canotti, risoluti di valicare quel passo così difficile; di nuovo la collera delle onde conturbò quelle coscienze colpevoli: nonostante i loro sforzi non poterono oltrepassare la distanza che avevano percorso la prima volta, e si reputarono fortunati di poter tornare a terra [2]. Rinunziando allora ad un disegno che parve ad essi chimerico, e tenendo per certo che Diego Mendez e Fieschi erano periti nel loro tentativo [3], abbandonarono i canotti e si diedero a correr l'isola da veri scherani, andando da una abitazione all'altra, esercitando ogni maniera di violenze a danno degli indigeni.

[1] Herrera, *Storia generale delle conquiste e viaggi dei Castigliani nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. VI, cap. VI.

[2] « Si stettero in quella populatione di Aomaquique più di un mese, aspettando il tempo e distruggendo il paese. Poi, venuta la calma, tornarono ad imbarcarsi dice altre volte; ma non fecero nulla per avere i venti contrari. Per la qual cosa essendo disperati..., ecc. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CII.

[3] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV, p. 251.

§ II.

La prudenza dell'Ammiraglio manteneva buone relazioni cogl'Indiani che recavano vettovaglie in copia: nondimeno, a poco a poco si mostrarono questi più pretendenti negli scambi. Sia che cedessero alle suggestioni de' ribelli, sia che le rapine di costoro, commesse negli altri quartieri dell'isola, avessero mutate le loro disposizioni, cessarono tutto ad un tratto di alimentare le caravelle. Questa interruzione di relazioni cogli indigeni destò grande inquietudine. Non si poteva entrare innanzi nelle terre a pigliarvi colla forza le provvigioni, lasciando esposti sulle caravelle l'Ammiraglio e i convalescenti. Inoltre, l'esaurimento di tutt'i viveri era imminente: la fame si aggiungeva a tutte le sciagure di quella navigazione, senza che spediente alcuno potesse sta volta salvare i naufragati.

E primieramente, notiamo bene la cosa; le parole che gli scrittori hanno prestato a Colombo non sono quelle che disse, nè potevano esser tali.

I contemporanei, Fernando Colombo, Diego Mendez, Oviedo, Las Casas, non le hanno raccolte. Fernando unico testimonio di veduta, che contava allora soli quindici anni, non aveva preso nota del fatto, ed ha scritto queste particolorità ventinove anni dopo ch'erano avvenute, sicchè ben ebbe agio di dimenticare le vere parole pronunciate dall'Ammiraglio: Diego Mendez er'allora assente, e dopo trentadue anni prese a ridurre a forma scritta le voci che correvano nel popolo: Oviedo non ebbe cognizione di questo fatto che per via indiretta: è noto che amava informarsi di Colombo da' suoi nemici; inoltre, non ha profittato de' loro rapporti che venticinque anni dopo l'avvenimento: Las Casas, finalmente, che scriveva di ottantaquattro anni la sua storia delle Indie, non l'ha terminata che cinquantatrè anni dopo morto l'Ammiraglio. È chiaro che tutti costoro non hanno attinto direttamente alla vera sorgente le parole che mettono in bocca a Colombo; e che fra tutte queste versioni, quella di Fernando, testimonio di veduta, merita d'essere preferita. Ma ci è dimostrato che le traduzioni del testo spagnuolo di Fernando, che

andò perduto, peccano d'inesattezza. Conchiudiamo dichiarando che il racconto dei quattro scrittori contemporanei ci pare degno di credenza, rispetto a ciò che risguarda il fatto principale: si accordano intorno ad esso, e non sembrano errare che prestando a Colombo azioni e parole contrarie alla sua natura. La qual cosa è provata dalla distanza che separa il fatto dalla narrazione che ne fu trasmessa. Quando gli storici hanno riferito come una gran novità lo spediente astronomico, affine di mostrare lo spirito inventivo di Colombo, gli attribuirono il linguaggio che avrebbero tenuto essi in sua vece, cioè quello che reputavano conveniente alla sua infelice condizione.

Restituiamo finalmente nel loro vero stato le circostanze di quell'avvenimento, e rappresentiamolo nel suo vero aspetto.

Quando per l'intromessione di Diego Mendez Cristoforo Colombo fece coi cacichi dei dintorni di Santa Gloria un trattato per l'approvigionamento delle caravelle a prezzi fissi e correnti, per prima cosa, disse loro, che Dio, suo Signore, l'aveva fatto giungere in quel luogo, e vi dimorerebbe finchè fosse a lui piaciuto ritrarlo di là: si presentò, dunque loro, conformemente al suo vero carattere, come l'ospite della Provvidenza, e comandò che gli equipaggi non abbandonassero le navi, unicamente per preservare dalle loro ribalderie gli ospitalieri abitatori di quelle spiagge. Quando, nonostante le precauzioni della sua vigilanza, gl'indigeni, violando la promessa, dieder opera di affamare i naufraghi, non vedendo Colombo alcun partito umano per isfuggire la morte, invocò il soccorso dell'Altissimo.

In vece di aiutarlo con un miracolo materiale, come avrebbe fatto per un patriarca, un profeta dell'antica Legge, mandando loro manna o quaglie, l'Altissimo lo assistè d'una idea; soccorse il suo servo con una nozione tratta dall'ordine scientifico, dipendente dall'ordinamento astronomico: gl'ispirò [1] un mezzo che

[1] « Perciochè Dio mai non abbandona colui, che gli si raccomanda, come facea l'Ammiraglio, lo avvertì del modo che dovea tenere per provedersi del tutto. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CIII.

non era mai stato impiegato dal principio del mondo, ed a cui l'Ammiraglio non avrebbe da sè medesimo pensato: Dio gli ricordò che fra tre giorni avverrebbe un eclisse di luna; e così la luna, mercè cui Diego Mendez era stato preservato da una morte orribile di sete, doveva salvare altresì dalla fame Cristoforo Colombo. Nelle sue incertezze, ogni volta che mettendosi a pregare supplicava il Signore di soccorrerlo, l'idea dell'eclisse tornava al suo spirito. Colombo riconobbe da ciò che doveva cavare la sua salute da quell'eclisse. Dio indicò a lui semplicemente il soggetto: il suo genio gli fornì il mezzo di fecondarlo.

L'Ammiraglio imaginò di profittare del fenomeno, in guisa da sicurarsi i viveri, e mostrare agli indigeni la superiorità del Dio de' Cristiani sopra i loro *Zemeti* (idoli); mandò, pertanto, un interprete d'Haiti ai cacichi per invitarli ad un grande spettacolo che gli stranieri darebbero. Come prevedeva, accorsero in calca. Allora rimproverolli della fede violata, e ricordò ad essi che si trovava lor ospite per volontà di Dio, suo Signore. Soggiunse che quel Dio, il quale aveva permesso a' suoi inviati di giungere felicemente ad Haiti, aveva per lo contrario sollevato il mare e respinto i tentativi dei ribelli che si erano da lui separati [1]. Proseguì dicendo che Dio, suo Signore, sapeva il loro disegno di far perire di fame gli stranieri, non ostante gli accordi conchiusi per l'approvigionamento delle caravelle; che sicuramente colui che guiderdona i buoni e punisce i colpevoli, era irritato della loro mala fede e inumanità. E per provare ad essi la superiorità de' servi del suo Dio sopra i loro Zemeti, annunziava ad essi ciò che i lor bohuti (sacerdoti) ignoravano, ciò che i loro Zemeti non sapevano; che al levarsi della luna, vedrebberla arrossare [2], a malgrado della serenità del cielo, indi oscurarsi e rifiutar loro la sua luce.

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV, p. 251.

[2] Troppo bene sapeva Colombo la mobilità di spirito dei selvaggi, per annunciare loro l'eclisse tre giorni prima, come ne scrissero gl'istorici per la maggior parte. Egli fece realmente la sua predizione nel giorno stesso, e poco prima che il fenomeno si avverasse.

A tale notizia pochi impaurirono, i più n'alzarono le spalle e risero [1].

Quando giunse la notte, il color sanguigno della luna riscosse gl'increduli, e appena la miraron oscurarsi, che misero urli di terrore e corsero alle caravelle carichi di provvigioni, supplicando l'Ammiraglio di ammansare il suo Dio irritato, promettendo portare da quel giorno in poi i viveri regolarmente. Supplicato da loro, l'Ammiraglio disse che andrebbe a parlare al suo Dio; e di fatto si ritrasse nella sua camera. Chi comprende il carattere di Colombo, avrà qual cosa certissima, che pregò Dio in lor favore, dimandandogli che aprisse il loro cuore ai lumi evangelici, ispirasse loro sentimenti dolci ed umani, e li guardasse dai mali che avevano afflitto gl' indigeni della Spagnuola.

In quel momento l'eclisse giungeva alla sua maggior intensione, e con esso il terrore degli Indiani ragunati sulla riva, come lo provavano i loro urli: supplicavano gli Spagnuoli di aver pietà di loro.

L'eclisse finiva quando l'Ammiraglio, terminata la preghiera, uscì dalla camera e disse ai cacichi che aveva parlato di loro al suo Signore; che a Dio era nota la loro promessa di trattar bene i cristiani, di provvederli di viveri, e che, poichè essi erano in tali sentimenti, il suo Signore sicuramente ne sapeva lor grado. Annunziò che quel fenomeno, oggetto di spavento alla maggior parte dei popoli idolatri, non era un presagio minaccioso pei servi del Cristo, e che in breve la luna ricomparirebbe pura e bianca come di solito. Il messaggero della croce colse una tale circostanza per mostrare agli indigeni il segno della salvezza, e per ispirar loro il timor salutare del Signore, ch'è il principio della sapienza. Diffatti, i cacichi ringraziarono l'Ammiraglio, e se ne andarono lodando il Dio dei cristiani [2], di cui non parlavano altro più che con gran

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CIII.

[2] « Essi rendevano molto grazie all'Ammiraglio, e lodavano il suo Dio... lodando continuamente il Dio de' cristiani. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CIII.

rispetto. Da quel punto mandarono esattamente le provvigioni, che venivano puntualmente pagate co' soliti oggetti di scambio.

§ III.

Erano passati dieci mesi da che gli equipaggi delle due caravelle naufraghe in quella magnifica baia aspettavano la loro liberazione. I piloti erano allora scaduti da ogni speranza: pigliavano mestamente il loro partito, considerandosi come perduti, e mettevano la loro consolazione nel pensiero di vendere caramente la vita, quando fossero esauriti i giuocatoli, e le merci con cui pagavano i viveri. Nonostante la modestia di Colombo, i favori ricevuti dal cielo in tante occasioni gli davano una fiducia estesissima nella sua bontà. Sapendo che così quaggiù, come nel rimanente dell'universo, niente avviene senza permissione di Dio, egli cercava d'indovinare quale potess' essere il perchè della interruzione della sua impresa, e donde procedeva quella lunga sua stazione, affatto inutile alla gloria di Dio, ed alla salute delle anime.

Egli si rendeva conto delle contrarietà infernali provate durante la navigazione, e credeva di conoscere la tenebrosa origine di quella persecuzione senza esempio: nondimeno, dopo di averlo sottomesso a tai dure prove, il Signore era venuto in suo aiuto, ed a malgrado dell'accanimento della lotta, avevagli permesso di piantare la croce in diverse parti del Nuovo Continente: lo aveva miracolosamente condotto comechè mezzo naufrago, attraverso settecento miglia di mare, combattendo il furore dei flutti, per indi deporlo in luogo sicuro, da lui già conosciuto: ma oggidì, perchè mai Dio pareva abbandonarlo?

Cristoforo Colombo si accusava continuamente di questa sua strana posizione. Noi possiamo affermarlo, quantunque nessuno degli storici contemporanei abbia detto checchessia intorno a siffatto proposito. Fernando Colombo era troppo giovane per conoscere le perplessità di suo padre: l'annotatore Diego di Porras, era disertato, e l'Ammiraglio non dice nulla di tuttociò nella relazione del suo viaggio. Ma in mezzo alle sue solitarie meditazioni, non trovando Cristoforo Colombo con chi

effondersi, si scielse egli tal confidente che, in capo a tre secoli ci ha rivelato il suo pensiero, e insegnato qual fu la sua preoccupazione nell'ansia dolorosa di quell'esilio. Questo confidente è la brutta-copia del libro delle Profezie, che l'Ammiraglio aveva recato nella sua navigazione, e ch'era solito tener seco insieme a pochi libri, compagni ordinari de' suoi viaggi, tra gli altri l'*Imago Mundi* [1] del dotto cardinale Pietro d'Ailly, divenutagli intima e familiare.

Si vede dalla rivelazione postuma del libro delle Profezie, che l'anima di Colombo rimaneva immutabilmente giovane e poetica sotto il peso degli anni, e l'oppressione de' patimenti. Il rivelatore del globo parlava a sè medesimo in versi, e si proponeva questo quesito: qual può essere la cagione del mio esilio? [2] e la sua fede cercava la soluzione di tal problema divino!

Erano corsi otto mesi dopo la partenza di Diego Mendez, e non si aveva peranco alcuna notizia della Hispaniola: eccettuato l'Ammiraglio, certo del di lui felice arrivo, nessuno conservava

[1] Non senza interesse si verrà a conoscere, che questo esemplare dell'*imago mundi*, da cui Colombo mai non levavasi nelle sue esplorazioni, sembra esistere ancora colle annotazioni in margine di sua mano. La Biblioteca Colombina fondata a Siviglia da don Fernando Colombo, secondogenito dell'Ammiraglio, conserva preziosamente questa reliquia del genio. Nelle note e documenti giustificativi del primo volume della sua storia generale del Brasile, il signor di Varnhagen cita alcune di quelle note autografe. Questo dotto autore espone ponderatamente la sua opinione sulla origine di questo esemplare. — Chegamos a convencer-nos de que essas notas marginaes bemque escriptas em lettra muito mais muida para poupar as margen, são do proprio punho de Colombo, e não de sen irmão, como julgou com Las Casas o Sr Washington Irving. « — *Historia Geral do Brazil.* Notas ao tomo primeiro.

[2] Al foglio 77 del libro *de las Profecias*, leggonsi questi due versi scritti da Colombo di sua mano

Qual sea la causa de tanto destierro
Por mill prolungado y mas de quinientos.

L'istoriografo reale don Bauttista Muñoz ha segnato questo autografo e postovi in calce « *Es de letra del Almirante* » Coleccion diplomática pag. 272.

la menoma speranza che si fosse salvato: ammettendo, cosa miracolosa, che Mendez fosse sbarcato alla Spagnuola, v'erano ancora da valicare per mezzo ad aspre montagne, più di cento leghe dal Capo San Michele a San Domingo. Una voce vaga diffusa ad arte dalla masnada di Porras fra gli indigeni, toglieva ogni speranza di soccorso: asserivasi ch'era stata vista perire una nave trascinata dalle correnti verso il sud. Gli animi già paurosi e cupi diventavano ogni giorno più fieri ed ostili. Giovandosi di queste loro disposizioni, il medico Bernal, l'antico farmacista di Valenza, ch'esecrava l'Ammiraglio coll'odio che il delitto professa alla virtù, si affiliò [1] uno scudiero della *Capitana*, chiamato Alonzo de Zamora, ed un aspirante del *San Giacomo di Palos*, Pietro di Villatoro, i quali erano stati malati: tirò a sè altresì Gonzalo Camacho di Siviglia, cui il parentado coll'onorevole Pietro de Terreros, maggiordomo dell'Ammiraglio, avrebbe dovuto preservare da tale traviamento.

Perchè non fosse mancata a Colombo alcuna amarezza, quei medesimi che risanarono mercè le sue cure, e la sua morale medicina, tramarono in segreto una macchinazione, di gran lunga più terribile della prima. Cedendo alle insinuazioni di Bernal, cotesti dianzi ammalati risolvettero d'impadronirsi dei canotti di servizio, di rapire tutto quello che si trovava a bordo, e di trucidare l'Ammiraglio che gli aveva posti in quella infelice condizione. Il segreto non traspirò. Colombo non avea sospetto; ma la Provvidenza vegliava a difesa di lui. « Dio rimediò a questo pericolo [2]; » il complotto de' malati doveva scoppiare la notte. Poche ore prima, verso sera [3], furono vedute al nord-est sui flutti

[1] Cristoforo Colombo. — « Este maestre Bernal se diz que fue el comienzo de la traicion. » — *Lettera dell'Ammiraglio a suo figlio D. Diego datata da Siviglia il* 29 *dicembre* 1504.

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*, Decade 1, lib. VI, cap. VII.

[3] « Ma vedendo Nostro Signore il gran pericolo che all'Ammiraglio soprastava, da questa seconda sedizione, gli piacque di rimediarvi con la venuta di un caravellone... » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CIV.

apparire le vele di una piccola caravella, la qual vista inaspettata fece mandare a vuôto il complotto. La nave si accostò, e lasciò cader l'áncora a poca distanza dal campo di Colombo.

§ IV.

Per ispiegare come giungeva sì tardo il soccorso di Ovando, bisogna risalire all' arrivo dei due messaggeri dell'Ammiraglio ad Hispaniola.

L'assistenza invisibile che aveva favorita la navigazione di Diego Mendez, lo condusse sano e salvo per mezzo a monti pieni di ostacoli e di nemici, fino al governatore generale, il quale visitava allora militarmente la parte centrale degli stati di Xaragua. Con tutto il calore dell'anima sua, il degno capitano espose l'imminenza de' pericoli corsi dall' 'Ammiraglio e dagli equipaggi, e non risparmiò parole per indurlo a liberarli incontanente. Ma quantunque Ovando accogliesse cortesemente il capitano del padiglione dell'Ammiraglio, non parve sentire molto addentro ciò ch'ei gli disse: sospettava un qualche malizioso e segreto pensiero in quel naufragio, e pensava che quell'accidente fosse stato preparato dall'Ammiraglio per avere un plausibile pretesto di venire all'Hispaniola [1]: quindi non prese alcuna immediata risoluzione, e tratteneva Diego Mendez, facendo le mostre di non voler esporlo ai pericoli di un viaggio di settanta leghe a traverso d'un paese sospetto di ribellione; ma, in realtà, affine di togliergli ogni mezzo di comunicare coi pochi partigiani dell'Ammiraglio. Quando il fedele Diego Mendez, tornato caldamente alle sue istanze, ricordava lo stato deplorabile del suo Capo, e offriva di prendere a nolo, co' propri soldi, una caravella con cui portargli viveri, e ricondurlo in Castiglia, Ovando rispondeva che sicuramente nessuno desiderava più di lui trarlo dal luogo in cui languiva; ma per fare questo bisognavano navi, e, per mala ventura, non ve ne aveva neppur una nei porti dell'isola. E diffatti, da un anno e più

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV.

non n'era giunta alcuna [1]. Intanto, il governator generale continuava la sua visita nel paese di Xaragua.

Lo stato di Xaragua, il più vasto dei cinque regni di Haiti, apparteneva, come abbiam detto, a Behechio. Da poco tempo la sua morte aveva fatto passare la corona sul capo di sua sorella, la celebre Anacoana. La giovane vedova di Behechio, l'incomparabile Guanahattabenechena, ch'era la più bella donna di quelle isole, secondo l'uso del paese, era stata sepolta viva col defunto unitamente alle sue gemme [2] e due altre mogli di lui [3]. Anacoana rimaneva dunque sola e senza rivali, così per bellezza, come per ingegno ed il potere. Il suo elegante primato era riconosciuto dai grandi e dai piccioli sovrani dell'isola: adoravano la sua persona, e veneravano i suoi comandi: essa era la personificazione della poesia di quegli isolani, il tipo della bellezza e la prima sublimità accessibile alla loro intelligenza.

Certi complici di Roldano, che si erano sottratti all'ordine di tornare in Castiglia, e avevano ottenuto terre negli stati di Behechio, ove commettevano orribili eccessi, pensando conciliarsi il favore del governatore, e prevenire le lamentanze che potevano essere a lui fatte contro le loro iniquità, avevano imaginato di scrivere diverse volte, che gl'Indiani di quella contrada apparecchiavano una sollevazione.

Seguendo l'esempio dell'Ammiraglio, Ovando risolvette di andare egli stesso ad esaminare i luoghi e gli uomini, e di comprimere gl'Indiani. Ad ogni buon conto si fece accompagnare da trecento fanti e settanta cavalli, annunziando che andava ad esigere

[1] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del Almirante don Cristóbal Colon.*

[2] Secum sua monilia sibique viventi gratos ornatus sepelivit. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber nonus*, fol. LXIII.

[3] « Due delle sue donne entrarono affatto vive con lui, non tanto per l'amore che gli avessero, quanto per forza e contro voglia loro; affatto vive furono poste nella sepoltura, e compirono quelle infernali funebri esequie ad osservanza del costume che pur non era generale in tutta l'isola, » Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. V, cap. III. Traduzione di Gio. Poleur cameriere di Francesco I.

il tributo, ed a visitare una sovrana che si era sempre dimostrata benevola pei Castigliani. Incontanente Anacoana mandò l'ordine a tutti i cacichi di riunirsi nel suo palazzo in gran pompa, per rendere omaggio al governatore; trasse ad incontrarlo con eletto corteo, al qual erano familiari quelle danze di sua composizione, cui ballerini in leggiadro assetto alternavano e intessevano con fanciulle che imbalsamavano l'aria coi loro fiori e le loro ghirlande [1]. Ella fece eseguire da trenta coriste una danza nuova, la danza verginale, ove non figuravano maritati [2]. Il governatore, e chi lo seguiva furono albergati in case a ciò preparate, e vennero lor dati banchetti di una insolita profusione. Trascorsero diversi giorni in allegrie. « Non poteva alcuno stancarsi di ammirare il buon gusto che regnava in quella corte selvaggia [3]. » Gli antichi complici di Roldano si conturbarono vedendo il severo Commendatore cadere anch'esso preso dalle allettative di Anacoana e addoppiarono i loro sforzi per farlo persuaso che sotto quella nobile ed amichevole accoglienza si occultava il colmo della perfidia.

Lo spirito inquieto e sospettoso di Ovando prestò facilmente fede a tale accusa, e s'indusse a fatti orrendi. Gli Indiani avevano trastullato coi loro giuochi i Castigliani; il Commendatore annunziò che mostrerebbe loro i giuochi equestri della Spagna. Indicò una tal festa per la domenica seguente ed invitò ad intervenirvi la regina di Xaragua, insinuandole che sarebbe cosa degna della sua grandezza condurvisi con tutta la sua nobiltà. La sala ove conveniva la corte indiana prospettava la piazza in cui si doveva eseguire il carrosello. Anacoana, il fior d'oro, sempre bella, come allorquando il cavalleresco Adelantado rendeva

[1] La descrizione dei costumi d'Haiti, e del genio poetico della regina Anacoana è fatto mirabilmente da don Ferdinando Denis nel suo romanzo storico *Ismael ben Kaizar*. A malgrado della finzione della forma, la realtà dell'osservazione si fa sentire in questo serio studio locale; e sarà riconosciuto assai più importante e completo che nol sia la *Storia dei Cacichi d'Haiti*, di Emilio Nau.

[2] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. V, cap. I.

[3] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV.

omaggio alla sovranità delle sue grazie, ma leggermente affetta da malinconia per le afflizioni cagionate a sua figlia Higuenemotta da Fernando di Guevarra, si assise, avendosela a fianco, al di sopra dei cacichi, impazienti di vedere lo spettacolo sconosciuto.

Gli Spagnuoli si fecero un poco aspettare.

Drappelli di fanti occuparono successivamente tutti gli accessi nella piazza: e intanto che ciò avveniva, Ovando giocava freddamente alle piastrelle. Era stato convenuto che quando egli metterebbe la mano sulla sua croce d'Alcantara [1], cavalieri e fanti farebbero man bassa sulla moltitudine. Quando tutte le entrate furono chiuse, salito Ovando a cavallo, apparve in capo al suo squadrone: dopo alcune manovre sguainò la spada, e tutti i cavalieri parimenti, la qual cosa pose in qualche agitazione il cuore di Anacoana. Immantinente dopo, il Commendatore fece il segnale convenuto. Allora, la schiera de' cavalli irruppe sopra i curiosi smemorati, mentre drappelli di fanti gli assalivano alle spalle, e fu strage spaventevole. Donne, fanciulli, vecchi, tutti erano ad un modo feriti, rovinati, calpesti dai cavalli. La sala in cui si trovava la regina, circondata dai cavalieri, si tramutò in prigione pei cacichi. La sola Anacoana ne fu tirata fuori [2]; ma pesta e strettamente legata. Ottantaquattro signori [3] furono legati ai pilastri e sottoposti alla tortura, affinchè confessassero qualche cosa del preteso complotto. I dolori strapparono menzognere confessioni di cui fu preso atto; dopodichè venne appiccato fuoco alla sala e quegli sciagurati morirono arsi. La capitale di Xaragua così incendiata scomparve in brevi ore: e i suoi ruderi diventaron sepolcro degli infelici Indiani.

A ricambio della sua ospitalità, e della sua confidenza l'infelice Anacoana vide catene di ferro surrogare le sue ghirlande di

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. IV.

[2] Herrera, *Storia generale delle Indie.* Decade 1, lib. VI, cap. IV.

[3] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del ultimo viage del almirante don Cristóbal Colon.*

fiori. Colle testimonianze estorte ai patimenti della tortura, fu condotta siccome una vile colpevole a San Domingo, quivi, giudicata secondo le formole di una derisoria procedura e condannata alla forca! Ovando la fece pubblicamente appiccare. Così periva la nobile e ospitaliera Anacoana, poetica e gloriosa regina d'Haiti.

Finchè non ebbe commesso questa spaventevole atrocità, Ovando non cedette alle istanze di Diego Mendez: ma poscia che gli Indiani si furono salvati fuggendo in tutte le direzioni, permise al capitano di padiglione di andare a San Domingo. Oltre ai pericoli di morte a cui lo esponeva in quel momento, non temeva punto che il fedele scudiero potesse soccorrere il suo signore, perocchè non era giunta alcuna nave: nondimeno Diego Mendez non istette in forse; partì pedestre e percorse quelle settanta leghe [1] sotto la guardia di quello che lo aveva già protetto.

§ V.

Tuttavia sapevasi a San Domingo in quale abbandono languiva l'infermo Ammiraglio. Il nobile Fieschi, e i dodici spagnuoli venuti in canotto avevano sparsa in diversi luoghi la notizia del naufragio alla Giammaica. Ma quando Diego Mendez ebbe rimesso al bravo Sanchez di Carvajal, fattore dell'Ammiraglio, la lettera che non aveva osato trasmettergli; quando Martino Gonzalez, fornaio della marina, Diego de Salcedo, antico scudiero, e Diego di Salamanca, antico intendente del Vice-re, seppero che da sette mesi il governatore, consapevole del naufragio dell'Ammiraglio, non aveva dato alcun ordine per soccorrerlo, non si poterono tenere dall'esprimere la loro indegnazione per così colpevole abbandono. Nonostante le cieche preoccupazioni cumulate contra l'Ammiraglio dagli sforzi invidiosi dei ribelli, il suo genio, le sue virtù, la sua affabilità avevangli conquiso il cuore di tutti gli addetti alla sua casa. Inoltre, il suo naufragio

[1] *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos del último viage del almirante don Cristóbal Colon.*

sopra una costa non sottomessa, dopo una navigazione così gloriosa per le sue scoperte e così disastrosa per la sua persona, attraeva alla sua sciagura le vive simpatie degli uomini di mare. Vari notevoli personaggi, ed anco magistrati, professavano un'alta ammirazione per l'Ammiraglio: il gran giudice dell'isola dottore Maldonado, Michele Diaz, antico alcalde della fortezza, Giovanni Velasquez, Garcia di Barantes, il bravo Malaver erano affezionati a Colombo: Cristoforo Garcia di Palos, e il giovane Bartolomeo Las Casas, immortalato poscia dal suo amore pegl'Indiani, ambedue andavano debitori all'Ammiraglio di favori ricevuti: Gerolamo Grimaldi, Brione ed altri, venuti per colonizzare il paese, onoravano colui che lo aveva scoperto, e dato alla Spagna.

Fra gli abitanti più influenti di San Domingo andava segnalato un già tenente di vascello, antico ufficiale di Colombo, il piloto Bartolomeo Roldano, ch'ebbe l'onore di accompagnarlo nel primo viaggio. Avendo lavorato felicemente nelle miniere, e acquistatevi grandi ricchezze, da lui poscia accresciute con sagaci industrie, aveva fatto edificare nelle quattro principali contrade di San Domingo un ordine intero di case [1] per affittarle o venderle. La sola idea che da ben sette mesi il suo Ammiraglio, naufrago su d'una costa selvaggia, era lasciato privo di soccorso, rivoltava il suo cuore. L'influenza delle sue relazioni cogli operai di fabbriche, e co' tanti suoi locatori gli davano gran credito. In breve l'opinione si commosse al più alto punto. Non potendo i Religiosi di San Francesco andare in persona a soccorrere il rivelatore del globo, pregavano Dio di sostenere la sua pazienza in quella lunga prova: ogni giorno invitavano pubblicamente i fedeli ad unire le loro preghiere a quelle ch'essi facevano [2]. Lo zelo di quegli eccellenti Religiosi non temeva

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. V, cap. IV.

[2] Questo fatto affermalo Las Casas che fu testimonio oculare ed auriculare dei loro sforzi. Questi religiosi erano partiti di Spagna con Ovando il 15 febbraio 1502. Ma eglino non potevano scordare che a Cristoforo Colombo, nè ad altri prima di lui era la Chiesa debitrice del Nuovo Mondo. — *Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXV.

punto di riprendere dal pergamo una così ributtante ingratitudine: gridavano con solennità e coraggio contro un tale abbandono.

Non era cosa che giustificasse la noncuranza di Ovando. Se non aveva una caravella abbastanza grande per ricondurre tutta la gente di Colombo, poteva, almeno, spedire ai naufraghi provvigioni e speranze col mezzo di uno dei brigantini che facevano il servizio lungo le coste di Hispaniola: se non avesse trattenuto Diego Mendez, questi avrebbe avuto agio di far costruire una feluca, e di spedirla a Santa Gloria per soccorrere l'Ammiraglio.

Tuttavia, l'opinion pubblica si era fatta conoscere così fortemente, che, per darle soddisfazione, l'Ovando divolgò che manderebbe a Colombo un brigantino. Ma a chi fidò il comando di quella piccola nave? Ad un ufficiale di terra. E qual ufficiale trascelse? Il nemico più ardente che l'Ammiraglio avesse ad Hispaniola. Le provvigioni ed i ristori furono in giusta rispondenza coi sentimenti che il governatore nutriva per Colombo: la metà di un porco salato, ed un barile di vino erano propriamente un gran sollievo pei centotrenta uomini che si trovavano coll'Ammiraglio [1]! Venne fatto divieto a quell'ufficiale di comunicare colle caravelle; di portare o di ricevere lettera o pacchetto; di far la menoma parola coi naufraghi [2]: doveva solamente consegnare all'Ammiraglio il dispaccio e il dono del governatore, e tornare indietro subitamente. L'odio dell'inviato assecurava Ovando dell' esatta esecuzione de' suoi ordini.

[1] Ovando ignorava allora la rivolta dei Porras, seguita da diserzione con armi, bagaglio e bottino. Egli sapeva da Diego Mendez che rimanevano centotrenta uomini sulle caravelle arenate. Ben è vero che nella sua relazione Diego Mendez parla di duecento trenta, ma evidentemente fa errore di un centinaio; voleva dire certo centotrenta, perchè tenendo conto della perdita toccata al *Fiume del Disastro*, al fiume di Belen, e di quattordici Spagnuoli che su canotto passarono alla Spagnuola, trovasi che rimanevano solo centotrenta uomini a Santa-Gloria.

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi, e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*. Decade 1, lib. VI, cap. VII.

§ VI.

Non era per anco sonata la ritirata, quando comparve il brigantino nella baia di Santa Gloria, e i Castigliani videro con gioia mista a dubbio quella piccola nave, che, a loro giudizio, avrebbe dovuto gettar l'áncora più davvicino.

La scialuppa del brigantino si avvicinò subito alla *Capitana*. I rematori dimandarono una fune, e fu loro gettata: legarono con essa un barile di vino e la metà di un porco salato, che furono tirati a bordo: indi l'ufficiale pose in capo ad un graffio il dispaccio per l'Ammiraglio e lo presentò in questa forma: preso che fu, incontanente fece spingere la scialuppa a qualche distanza dalle caravelle; e allora alzò la voce. In riconoscerlo tutti i piloti rimasero stupefatti. Era costui Diego di Escobar, quel comandante del forte della Maddalena, che, quando l'Ammiraglio scoperse il Nuovo Continente, si era ribellato contra il Vice-re delle Indie, collegandosi con Roldano e suoi complici. La sua presenza colà era una violazione degli ordini della Regina, i quali portavano che tutti gli antichi ribelli sarebbero ricondotti a Castiglia. La missione che gli aveva affidata Ovando costituiva una grave offesa all'Ammiraglio.

Nondimeno Colombo uscì dalla sua camera, e andò sul ponte. Escobar gli gridò che il governatore sentiva gran dispiacere di non avere nel porto una nave abbastanza grande da mandarlo a prendere con tutti i suoi; che vegliava a' suoi interessi; che appena il potrebbe lo caverebbe di là; e gli offerse d'incaricarsi della risposta, se voleva farla immediatamente, perchè il brigantino doveva partire senza indugio. Colombo diegli per Ovando la ricevuta del messaggio, e raccomandò alla sua bontà Diego Mendez e Fieschi, assicurandolo di averli spediti al solo fine di informarlo della sua sciagura, e chiederne soccorso. Gli dava notizia della ribellione dei Porras, la qual aumentava i pericoli del suo stato; e terminava pregandolo ad affrettarsi.

In questo frattempo il canotto stette immobile. Dalle caravelle i piloti fecero alcune dimande agli uomini della scialuppa, ma,

secondo l'ordine avuto, questi osservarono un rigoroso silenzio. Appena fu sigillato il dispaccio dell'Ammiraglio, la scialuppa si raccostò alla *Capitana*, lo prese, indi remigò velocemente verso il brigantino, il quale fessi tosto a raccogliere la sua áncora e spiegare tutte le vele per pigliare il po' di vento di terra, e allontanarsi.

CAPITOLO SETTIMO

L'Ammiraglio manda a pregare i ribelli di non continuare nella loro ribellione. — Lungi dall'emendarsi, Porras stimola la sua masnada a impadronirsi della persona dell'Ammiraglio. — La fazione di Siviglia. — L'Adelantado cogli ufficiali e coi malati va ad affrontare i ribelli. — Ultimi sforzi per evitare uno scontro sanguinoso.— Don Bartolomeo uccide i tre più violenti avversari, e fa prigioniero Francesco Porras. — I ribelli si sottomettono. — Due Caravelle vengono finalmente a ritirare dal loro esiglio l'Ammiraglio, e i suoi equipaggi. — Difficoltà del tragitto dalla Giamaica alla Spagnuola. — Ricevimento di Colombo a San Domingo. — Dispiaceri del suo soggiorno presso Ovando. — Suo ritorno in Ispagna. — Tempeste successive, pericoli e guasti sopportati dalla sua nave. — Giunge provvidenzialmente soccorso, a San Lucar di Barrameda.

§ I.

Quando al loro svegliarsi gli equipaggi non videro più il brigantino, credettero di aver sognato. Le circostanze di quell'arrivo e di quella partenza di nottetempo, l'attitudine di riservatezza e di assoluto silenzio dei rematori della scialuppa, parevano agli ufficiali che non si erano coricati, sospetti e di cattivo augurio: il messaggio, portato da un traditore, da un nemico noto a tutti, aveva un significato minaccioso: giudicarono che il governatore non voleva salvarli, a motivo della sua nimicizia contro l'Ammiraglio. Per tranquillarli, Colombo mostrò di essere interamente soddisfatto, e recò quale ragione della così sollecita partenza del brigantino, il desiderio di mandare più prontamente a liberarlo.

Ovando aveva spedito il traditore Escobar unicamente per vedere se l'Ammiraglio poteva co' suoi propri mezzi uscire di là [1]. Ma l'interesse che suscitava quella sciagura, e le calde proteste de' Religiosi Francescani l'obbligarono a non avversare gli sforzi di Diego Mendez per soccorrere i naufraghi, ed a mostrare di volerli salvare egli medesimo.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CV.

Nei suoi sentimenti di paternità adottiva l'Ammiraglio soffriva di vedere una parte de' suoi marinai follemente separati da sè; consideravali come figli traviati; sperava, coll'annunzio di un vicino ritorno in Castiglia, di ricondurli al dovere, e risparmiare agl'Indiani i danni che i ribelli arrecavano loro continuamente: offrì ad essi un'amnistia piena ed intera, a condizione che si riconducessero tosto alle caravelle. E affine di provare che aveva ricevuto notizie da Hispaniola, mandò loro un pezzo di porco ed una misura di vino [1], e scelse a messaggeri due uomini di merito, che avevano avuto precisamente relazioni coi Porras. Quando questi due inviati apparvero al quartiere dei ribelli, Porras andò ad incontrarli, e li prese in disparte, non volendo che i suoi uomini udissero le loro proposizioni, nel timore che le accettassero; nondimeno seppero che Diego Mendez era giunto ad Hispaniola, e che si aspettavano dall'un giorno all'altro caravelle.

Porras conferì per breve istante co' suoi principali complici, e disse loro che l'Ammiraglio era un uomo crudele: egli ripeteva questa eterna accusa che Pedro Margarit, il padre Boil, e tutti i ribelli avevano divulgata per autorizzare i propri delitti: aggiunse altresì che nessuno poteva fidarsi di lui; che Roldano, il quale lo conosceva bene, non si era mai lasciato prendere alle sue belle promesse, e aveva finito per farlo mandare in Castiglia incatenato. Porras rispose agl' inviati dell'Ammiraglio che i suoi compagni non accettavano le loro proposizioni: consentivano solamente, se giungevano due caravelle, a prenderne una per sè, ed ove ne fosse arrivata una sola, ad imbarcarvisi, lasciandone metà a disposizione dell'Ammiraglio: inoltre, poichè avevano perduto una parte delle loro vesti sul mare, lorchè avevano tentato di andare in canotto all' Hispaniola, pretendevano che l'Ammiraglio ne fornisse loro altre [2]: e siccome i due inviati fecero osservare, che quella non era proposizione

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. VII.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CVI.

da potersi fare, Porras rispose che si procaccerebbe colla forza ciò che non gli si concedeva di buon grado; e, detto questo, congedò i due ufficiali.

Tuttavia, temendo Porras che la promessa del perdono e la speranza di una pronta partenza non influisse sovra alcuni uomini della sua masnada, sicchè tornassero alle caravelle, negò l'arrivo di veruna nave; e disse loro che quell'apparizione di nave era una pura illusione operata dall'Ammiraglio che sapevasi essere un molto abile negromante [1]; perocchè, caso che si fosse presentata qualche nave, Colombo sarebbevisi subito gettato dentro con suo figlio e con suo fratello per salvare la propria vita, invece di marcire vergognosamente sulle caravelle. Non potendo quelle anime sordide comprendere la nobiltà dell'Ammiraglio, e la generosità del suo messaggio, si arrendettero a questa dimostrazione, tanto che Porras « li persuase d'impadronirsi della persona dell'Ammiraglio, e d'impossessarsi di quanto si trovava nelle sue navi [2]. »

I ribelli, condotti dal loro capo, si avvicinarono alla baia Santa Gloria, e vennero a stabilirsi nel villaggio indiano di Maima [3].

Questa masnada insolente e furiosa si componeva sopratutto di genti di Siviglia, e rappresentava la fazione sivigliana nemica accanita di Colombo. Sulle caravelle non la si chiamava che col nome di Siviglia; perocchè si era formata meno assai per l'ascendente personale di Porras, che per le predisposizioni ostili de' suoi compatrioti. Al nome indiano di Maima fu da quel punto sostituito quel di Siviglia, e anche oggidì, poscia che scomparvero dalla Giamaica tutti gli antichi nomi spagnuoli, sendo la Giamaica diventata preda degli Inglesi, questo nome significativo di Siviglia sussiste eccezionalmente, in mezzo ai nomi britannici, a perpetuare la memoria della perfidia e della

[1] Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. II, cap. xxxv. Ms.

[2] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali*. Decade I, lib. VI, cap. vii.

[3] « Ad una popolazione d'Indiani che si chiamava Maima, dove poi i cristiani fabbricarono una popolazione che nomarono Siviglia. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap cvii.

persecuzione che patì l'Ammiraglio nella magnifica baia di Santa Gloria, chiamata oggimai la baia di *Don Cristoforo*.

Avendo la masnada occupato, adunque, la posizione di Siviglia, ad un chilometro circa dalla riva, Porras ardì mandare un cartello di sfida alla persona stessa dell'Ammiraglio. « Colombo era malato e non usciva dal letto. [1] » Egli stupì di tanta insolenza, e fremette d'indegnazione sentendo che i ribelli erano per venire ad assalirlo: pertanto raccomandò espressamente all'Adelantado di offerir di nuovo il perdono a tutti quelli che deponessero le armi.

A fronte di un tale pericolo, l'Adelantado raccolse tutte le sue genti. Per mala ventura alcuni erano convalescenti; gli altri persone di studio, ufficiali più prodi che gagliardi: diede loro eccellenti armature e stimò profittevole partito affrontare egli stesso il nemico. Giunto appiè d'un dosso ad un trar di balestra dal villaggio di Siviglia, don Bartolomeo, conforme alle sue istruzioni, spedì ai ribelli i due ufficiali stati loro mandati precedentemente: ma Porras, non volendoli udire, gli scacciò colla spada in mano. Contando nelle loro file gli uomini di maggior corpo e gagliardia, e altresì più esercitati alle armi, i ribelli guardavano con occhi di pietà que' gentiluomini e que' malati che pretendevano misurarsi con loro: non temevano che un solo guerriero, l'Adelantado; ma si erano insieme accordati di raccogliere contro di lui i loro comuni sforzi: i sei più valenti della masnada avevano giurato di ucciderlo [2], e dovevano, perciò gettarsi tutti al tempo stesso sopra di lui.

Sentendo vicino il momento della lotta, con alcune parole bene ispirate, l'Adelantado rianimò l'ardore de' convalescenti, e raccomandò alle genti sue di fare il lor dovere, com'egli farebbe il proprio. La masnada di Porras irruppe improvvisamente sulla schiera dell'Adelantado, gridando: ammazza! ammazza! e i più gagliardi si gettarono tutti di conserva sopra don Bartolomeo. Ma, al primo affronto, l'Adelantado atterrò morto

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV, p. 254.

[2] Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali*. Decade I, lib. VI, cap. XI.

sul colpo Juan Barba, mastro armaiuolo della *Capitana*, il primo che aveva sguainato la spada contro l'Ammiraglio; indi abbattè il piloto maggiore Juan Sanchez, e fece due grandi ferite a Pedro di Ledesma: in un batter d'occhio i sei uomini erano caduti. Allora Francesco Porras assalì più daccosto don Bartolomeo, e gli menò un colpo di sciabola così violento che ruppegli lo scudo e vi penetrò sino alla guardia; ma, quantunque ferito ad una mano, l'Adelantado lo abbracciò pel corpo, facendo ogni sforzo per atterrarlo: in questa lotta Francesco Porras toccò tali ferite, che lo posero fuor di combattimento, e rimase prigioniero. L'Adelantado continuò la battaglia. In breve, caduti i più valenti ribelli, il rimanente pigliò in disordine la fuga. L'Adelantado era sull'inseguirli, quando i suoi ufficiali gli rappresentarono che gl'Indiani, fin allora spettatori della pugna, potrebbero assalirli appena li vedessero dispersi e rifiniti dalla fatica [1]: Don Bartolomeo tornò alle caravelle coi prigionieri e li presentò all'Ammiraglio.

Colombo ringraziò suo fratello, ma sopratutto il Signore: rendette molte grazie a Dio, « tenendo per certo che lo aveva liberato dalla morte. [2] »

Questa vittoria non costò che due ferite agli uomini dell'Ammiraglio: Don Bartolomeo guarì presto della sua; ma sciaguratamente il bravo capitano del *Galiziano*, Pietro de Terreros, già maggiordomo del Vice-re, era stato côlto nell'anguinaia; e, nonostante le cure dell'Ammiraglio, moriva poco dopo. Questo servo fedele di Colombo, sdegnato del procedere del suo parente, Camacho, ch'era entrato nella cospirazione del medico Bernal, rivocò il testamento da lui fatto in suo favore durante quella campagna, e legò il suo patrimonio ad altri parenti lontani [3].

Non avendo più capo da guidarli, i ribelli chiesero di fare la loro sottomissione; obbligavano con giuramenti e spaventevoli

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CVII.

[2] Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali*. Decade 1, lib. VI, cap. XI.

[3] Cristoforo Colombo, *Lettera a suo figlio don Diego, datata da Siviglia il 29 dicembre 1504*.

imprecazioni la loro obbedienza per l'avvenire. L'Ammiraglio degnò perdonare a tutti; tenne solo Francesco Porras prigioniero sulla sua caravella: pose i ribellati sotto il comando di un capitano di certa fede, probabilmente Pedro de Coronel, e li collocò nell'isola, per evitare gli alterchi che avrebbero potuto nascere se fossero stati insieme coi loro vincitori.

§ II.

Già era trascorso oltre un anno, quando, con inesprimibile soddisfazione degli equipaggi, due caravelle entrarono nella baia di Santa Gloria. Trovavansi sotto il comando di un profumiere patentato, unico fabbricante di sapone della Spagnuola [1], Diego di Salcedo, già scudiere della casa dell'Ammiraglio, diventato sotto i suoi ordini esperto nella navigazione, e che si era pel suo commercio, da cinque anni stabilito a San Domingo. Lo stimabile profumiere non aveva esitato ad abbandonare il suo negozio, appena vide che si trattava di soccorrere il Vice-re, suo antico signore. La prima di quelle caravelle era stata noleggiata dall'infaticabile Diego Mendez, « e caricata di viveri, pane, vino, carne di maiale, di castrato e frutti [2]. » La seconda era stata noleggiata dal governatore Ovando, che l'opinion pubblica costringeva a mostrare un po' di buon volere anche suo malgrado. Egli temette di essere preceduto da Diego Mendez, e fidò anche a Salcedo il comando di questa nave. Appena le due caravelle erano uscite dal porto di San Domingo, Diego Mendez, il quale aveva noleggiata un'altra nave, s'imbarcò per la Castiglia con Bartolomeo Fieschi, e andò a render conto ai Re di questa spedizione marittima.

Dopo avere ringraziato Dio della sua misericordia, Colombo

[1] Volendo ricompensare i servigi resi da Diego di Salcedo al governo di Ispaniola, il Vice-re aveagli, dietro sua domanda, il 5 agosto 1499, concesso per Brevetto il privilegio della vendita del sapone nelle Indie. — *Coleccion diplomatica*, docum. n° cxxxi.

[2] Cuarto y último viage de Colon, *Relacion hecha por Diego Mendez de algunos acontecimientos*, etc.

sali sulla caravella noleggiata a sue spese, insiem co' suoi ufficiali, e quelli che gli furono fedeli. Gli altri s'imbarcarono sulla caravella spedita dal governatore. Il 28 giugno le navi abbandonarono la baia di Santa Gloria, ove tanti pericoli e soccorsi misteriosi, tanti patimenti e consolazioni invisibili avevano ad ora ad ora oppresso e rialzato il cuore più grande che fosse al mondo.

La lotta che l'Ammiraglio aveva sostenuta contro i flutti in tutto il corso di questo viaggio, dopo l'ora solenne in cui aveva predetto la tempesta, ricominciò uscito che fu appena dalla baia. La doppia violenza dei venti e delle correnti lo rattenne più di un mese in quel tragitto. Fu cosa notevole, che colle sue vele e co' suoi esercitati marinai, gli bisognò manovrare continuamente per oltre un mese onde valicare lo spazio che, per divina misericordia, il suo inviato Diego Mendez aveva corso in quattro giorni a remi e in canotto.

Nonostante i nautici perfezionamenti dell'età nostra, lo studio idrografico di quelle spiagge, e gli aiuti della sperienza de' secoli, non evvi pur oggi ufficial di mare, mozzo o ammiraglio, che, per un regno vorrebbe tentare il passaggio dalla Giamaica ad Haiti, nelle condizioni che si offrivano a Diego Mendez. Non si potrebbe disconvenirne; durante questa quarta spedizione appare sempre chiaro il prodigioso, e comprendiamo come Colombo aveva ragione di dire ai Re Cattolici, narrando cose tanto straordinarie « chi potrà credere ciò che io scrivo qui? » soggiungendo « in questa lettera non ho riferito la centesima parte di quanto mi è accaduto. Quelli che furono meco potranno accertare la mia asserzione [1]. »

[1] Cristoforo Colombo. — « Quien creyera lo que yo aqui escribo? Digo que de cien partes no he dicho la una en esta letra. Los que fueron con el Almirante lo attestigiien. » — *Lettera ai Re Cattolici datata dalla Giammaica il 7 luglio* 1503. — Nella loro traduzione li signori Verneuil e de la Roquette, tutti e due membri dell'Accademia reale di Spagna, dicono: « È molto straordinario che Colombo parli così di sè medesimo, » in terza persona. *Coloro che furono coll'Ammiraglio possono attestarlo.* Noi siam lungi dal partecipare all'imbarazzo dei due traduttori. Questa forma di linguaggio sfuggita alla penna di Colombo, ci è al contrario una

Finalmente l'Ammiraglio arrivò alla piccola isola Beata, donde per la via di terra, fece avvertire il governatore del suo giungere; indi, continuando la navigazione, si ancorò il 13 agosto nel porto di San Domingo.

Il governatore con gran corteo, accompagnato da tutti i magistrati e dai notevoli abitatori, trasse a incontrare Cristoforo Colombo. Fu accolto con indubbie dimostrazioni di rispetto. Le genti di mare onoravano in lui il navigatore incomparabile; i Francescani, il messaggero della salute, precursore della loro futura predicazione: il popolo salutava in lui la maestà della sciagura; il suo infortunio gli riguadagnava tutti gli animi. Ovando albergò l'Ammiraglio nel palazzo del governo, e gli diede banchetti e feste.

Nonostante l'apparenza di queste buone relazioni, l'Ammiraglio, che vedeva sempre il fondo delle cose, sapeva ridurre al loro giusto valore le dimostrazioni di Ovando. E dal canto suo, il governatore non poteva credere che l'Ammiraglio non cercasse di accaparrarsi gli animi nell'isola, speranzoso di esservi in breve rimesso nel possedimento de' suoi diritti; perocchè Ovando era stato nominato per due soli anni.

In breve l'Ovando volle mostrare a Colombo ch' egli era realmente il governatore della Spagnuola: sollevò una quistione di competenza, e pretese istituir egli il processo a Porras, per la ragione che la costui ribellione er'avvenuta nel territorio della sua giurisdizione: esigette che il prigioniero gli fosse consegnato; e, dopo il primo esame, lo fece porre in libertà, senza far altro, nè scrivere la menoma cosa [1]. Andò anche più in là; parlò di far carcerare e porre in giudizio quelli che avevano preso le armi

prova della sua sincerità. Egli aveva scritto per il Santo Padre tutti i suoi viaggi, alla maniera dei commentari di Cesare, cioè in terza persona. In questo stesso momento egli completava il suo lavoro colla storia della sua quarta spedizione; e la forza dell'abitudine avrà sorpreso una fiata alla sua penna, scrivendo ai Re, questa forma di stile, che non era destinata per esse.

[1] Cristoforo Colombo. — *Lettera a suo figlio don Diego, datata da Siviglia il* 21 *novembre* 1504. — Cartas del Almirante.

per difendere l'Ammiraglio [1]: e diceva far tutto questo nel solo interesse della buona giustizia, e pel mantenimento dei diritti del governo, contra i quali non potevano prevalere i diritti dell'ammiragliato. Deciso Colombo a sostenere pazientemente ogni iniquità, anzichè cagionare la menoma controversia nella colonia, si ristrinse a rappresentargli come sarebbe illusoria l'autorità di un ammiraglio, se non potesse punire sulla sua propria nave una ribellione: indi sorrise [2], colla calma della rassegnazione cristiana da cui era compenetrato.

I miserabili partigiani di Porras, che non avevano già disertato arrivando, chiedevano di ritornare in Ispagna. Sprovveduti di ogni cosa, perfin di vesti, dimandavano caldamente di salire su qualche nave: l'Ammiraglio avrebbe potuto lasciarli alla guardia del governatore, ed egli imbarcarsi colle sue genti e co' suoi ufficiali sulla caravella, con tanto maggior ragione, perchè una sola nave non poteva capire tutta quella gente. Ma, considerando tutto quanto essi avevano sofferto in quella esplorazione delle coste della terra-ferma, sentì pietà dei loro delitti, di ciò che egli chiamava la « loro infermità morale; » e credette che « sarebbe stato un caso di coscienza lasciarli in abbandono. [3] » Pose a loro disposizione la nave che si racconciava, e a sue spese comprò una caravella, nella quale sarebbe salito colla sua famiglia, la sua casa ed i suoi amici.

Affine di supplire a quell'accrescimento di spesa, dovette farsi rendere conto del danaro che si era per lui riscosso durante la sua assenza. Secondo il calcolo approssimativo fatto da' suoi amici, la somma montava a circa undicimila castigliani, e nondimeno non gliene erano offerti che quattro mila; il perchè ebbe intorno a ciò col governatore una contesa violenta. Questi, nella discussione, gli tese accorte insidie; ma la sagacità di Colombo

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CVII.

[2] « Egli dissimulava tutto ciò, e non faceva altro che riderne. » — Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali*. Decade 1, lib. VI, cap. XII.

[3] « Porque fuera gran cargo de conciencia á los dejar y desamparar-los. » — *Lettera dell'Ammiraglio a suo figlio don Diego datata da Siviglia il 1° dicembre* 1505.

le rese vane, e seppe dominare la propria indegnazione: solamente affrettò quanto più poteva la riparazione della caravella; perocchè la dimora di San Domingo nella casa di un avversario di tanto artificiosa cortesia gli diventava insopportabile. La sua condizione, inoltre, era delle più sciagurate: non poteva esporre i suoi pensieri, dare un consiglio, esprimere sinceramente le proprie idee sopra alcuna cosa: doveva diffidar di tutto e di tutti: sentivasi stranio all'amministrazione di un paese di cui era il donatore, il Vice-re, il governatore perpetuo: vedeva insanguinata e spopolata quell' isola magnifica ove aveva voluto portare l'incivilimento, e la dignità del Cristianesimo.

La grand'anima del Messaggero della Croce ne trangosciava.

Dei cinque regni, de' gran vassalli, de' tanti cacichi d'Hispaniola non rimaneva più nulla. Era scomparsa anche quell'Anacoana, il fior d'oro, la sovrana incantatrice d'Haiti, quella musa visibile delle più poetiche regioni, ch'era ad un tempo l'Egeria, la Clio e la Talia delle Antille. La tortura, l'ignominia, la morte avevano triplicatamente pagata la generosità della sua fiducia, e della sua ospitalità. Insieme con lei erano tramontati per sempre i canti, le graziose danze, gli scenici giuochi. La desolazione e il terrore regnavan soli sui dispersi avanzi delle tribù decimate.

Alle stragi di Xaragua, a quelle dell'Higuey era succeduto il tranquillo omicidio quotidianamente commesso dall'eccesso dei lavori nelle miniere.

Poscia che Bobadilla ebbe fatto caricar di catene Csistoforo Colombo, protettore degli Indiani, cotesti sciagurati isolani, che, ingannati dai ribelli, si erano allegrati della sua sciagura, si videro sottoposti ad un regime di ferro, tolti alla tutela dei loro cacichi, e divisi fra' coloni, a cui appartenevano diffatti in assoluta proprietà. Allora, per la prima volta, si trovarono regolarmente assoggettati ai lavori delle miniere; e il patronato, in prima cristiano, dei *repartimientos*, si tramutò in dura schiavitù.

Gli ordini dati poscia ad Ovando dalla Regina a temperamento della sorte degl'Indiani, furono in breve messi in oblio. Sotto pretesto che gl'Indiani erano di loro natura inchinevoli

all'infingardia, non che ai vizi più schifosi, e ch'era salutare per l'anima loro addimesticarli col lavoro, vennero distribuiti per gruppi o categorie a Spagnuoli insaziabili, i quali erano venuti nell'isola, unicamente per cavarne utile. Questi barbari padroni non concedevano riposo a quegli sciagurati: la loro cupidigia costringevali a fatiche incessanti, mentre la loro avarizia rifiutava ad essi un sufficiente alimento. Que' miseri, separati dalle mogli, dai figli, strappati a tutte le loro abitudini, dovevano, sotto pena di morte, seguire i padroni nelle lontane escursioni, a cui li trascinava la ricerca dell'oro. La scoperta di una miniera era per essi come un fatale decreto: ogni miniera diventava una specie di tomba: i lavoratori perivano per difetto di alimenti e per isfinimento: trovavano la morte nelle miniere, e la subivano nelle foreste ove li perseguitavano cacciatori implacabili d'uomini: la desolazione, lo spavento, la fame, la stanchezza li decimava ogni giorno: la mortalità mieteva intere tribù.

Le popolazioni migravano, inseguite, come belve, da cani e da cavalieri: altre, disgustate della vita, se ne privavano in comune col suicidio: le malattie compievano la distruzione cominciata dalla barbarie. Queste calamità, questi mali, tanti delitti freddamente commessi opprimevano il cuore dell'Ammiraglio. Ah! questo non era ciò che egli aveva sperato lorchè scoperse quelle contrade: egli amava que' sinceri fanciulli delle foreste: aveva ricevuto il dono di conoscerli, indovinarli, e soggiogarli col suo ascendente personale: essi piansero la prima volta che si allontanò da loro alla Navidad: anche a Santa Gloria piansero la sua partenza: ma ora non poteva ei più nulla in lor favore: unica speranza restavagli la giustizia della Regina: ma la nobile Isabella accresceva anch'essa tutte le afflizioni di lui, dacchè le ultime notizie giunte dalla Castiglia annunziavano ch'ella veniva in salute meno ogni dì; e il cuore di Colombo ne dolorava amaramente.

§ III.

Secondo gli ordini di suo fratello, l'Adelantado affrettava quanto più poteva gli apparecchi della partenza.

Finalmente il 12 settembre, dati gli ultimi saluti al governatore, e ricevuti i voti de' più onorevoli coloni, l'Ammiraglio salì co' suoi amici, co' suoi ufficiali e le genti della sua casa a bordo della caravella da lui comperata. Nell'altra, ch'era stata racconciata, s'imbarcarono i marinai che volevano tornare in Ispagna: la comandava l'Adelantado.

Corse circa due leghe erano tuttavia in vista del porto, quando un colpo di vento spezzò l'albero maestro della nave dell'Ammiraglio [1]. In cambio di provvedere a riparare l'avaria, l'Ammiraglio si trasferì col suo seguito a bordo dell'Adelantado e continuò la via, mentre la caravella maltrattata rientrava a San Domingo. La navigazione fu felice sinchè durò tramezzo alle Antille: ma poscia il mare diventò procelloso, e, durante una spaventevole tempesta, l'Ammiraglio fu côlto dal suo reuma articolare.

Era ricominciata la lotta contro i venti ed i flutti.

Il sabbato, 9 ottobre, dopo una forte burrasca, e mentre il mare sospingeva ancora onde alte, un turbine spezzò l'albero maestro in quattro luoghi. I consigli dell'Ammiraglio, trattenuto a letto, e l'industria inventiva dell'Adelantado rimediarono a questo accidente. Fu racconciato l'albero maestro, e se ne attaccarono i pezzi e assodarono con altri, fortemente commessi con funi.

Pochi giorni appresso, un'altra tempesta ruppe l'albero di trinchetto.

Rimanevano da fare ancora più di settecento leghe.

In cambio di porre ogni suo studio per giungere alle Azzorre onde ripararvi i guasti subìti dall'alberatura delle sue navi, come avrebbe fatto anzitutto qualsivoglia prudente capitano, l'Ammiraglio, avvezzo a' soccorsi del cielo, non mostrò di preoccuparsi di questo nuovo accidente. I suoi dolori non gli davano requie: cupi presentimenti agitavano il suo spirito: era impaziente di parlare alla Regina, e perciò continuò a procedere diritto verso la Castiglia. Il rimanente di questa navigazione fu costantemente difficile e penoso. Sospinto a forza di

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. CVII.

tempeste verso le coste dell'Europa, finalmente il 7 novembre, così permettendo Iddio [1], Colombo giunse al porto di San Lucar di Barrameda.

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi nelle Indie occidentali* Decade I, lib. VI, cap. XII.

CAPITOLO OTTAVO

L'Ammiraglio è costretto dalla malattia a dimorare in Siviglia. — Mestizia della Spagna a motivo della infermità sovraggiunta alla Regina. — Progresso del male. — Ultimi momenti d'Isabella. — Indicibile dolore di Colombo a questa irremediabil perdita. — Malattia, povertà, e patimenti morali dell'Ammiraglio. — Dal suo letto sventa a Roma un intrigo del vescovo Joan de Fonseca. — Colombo presenta i suoi richiami al Re Ferdinando. — Studiata cortesia e ritardi artificiosi del Re. — L'arcivescovo di Siviglia D. Diego Deza assunto arbitro fra il Re e l'Ammiraglio. — Aggravandosi le strettezze e la malattia di Colombo, il Re gli fa proporre in iscambio de' suoi titoli e diritti nelle Indie, un picciol feudo ed una pensione in Castiglia. — Nobile rifiuto dell'Ammiraglio. — Arrivo della principessa dona Juana, erede della Castiglia. — Ripigliando speranza, Colombo manda a incontrarla Don Bartolomeo. — Graziosa accoglienza fatta all'Adelantado. — Guasti irremediabili della malattia di Cristoforo Colombo.

§ I.

La viva gioia che palpita nel cuore del marinaro, quando, dopo i pericoli di una lunga navigazione, rivede la patria, fu d'un colpo repressa dall'aspetto della pubblica mestizia. L'angelo protettore della Castiglia, Isabella, la Regina adorata, era presso a morire di lenta malattia.

Nonostante l'ardore che lo avrebbe immantinente fatto correre a Medina del Campo, stanza della corte, l'Ammiraglio fu costretto di fermarsi a Siviglia, precipua sede de' suoi nemici. I suoi patimenti ve lo trattennero in un'osteria. I rari amici che aveva in quella città n'erano allor assenti: perfino il suo ammirator fedele, il dotto teologo padre Gaspardo Gorricio, aveva per breve tempo abbandonata la Certosa delle Grotte. La stagione malinconica aggravava i suoi patimenti: aveva preso stanza in quell'osteria come un qualsia straniero in quella città diventata sede degli affari delle colonie. Durante la sua assenza, gli uffici della marina erano stati organizzati. L'Ammiragliato delle Indie costituiva un vero ministero della marina e delle colonie, di cui era presidente il vescovo Juan Fonseca, implacabile

avversario del grand'Uomo: quel ministero si denominava col nome di Palazzo della *Contratacion.*

Colombo, il quale aveva sperato di potersi alla perfine riposare delle sue fatiche e delle sue cure, si trovava per tal modo, e suo malgrado, spinto sotto la mano de' suoi persecutori. I marinai che per commiserazione aveva condotti a sue proprie spese, e fra' quali aveanvi antichi ribelli, non potevano ottenere dagli uffici della marina il pagamento del loro salario. Conoscendo la sua generosità, importunavano l'Ammiraglio coi loro richiami, nella ferma persuasione che non tralascerebbe di far valere i loro diritti. Obbligato a stare in letto, impedito da' suoi dolori, scrivendo a gran fatica, egli sapeva che gli emissari de' suoi nemici, i ribelli che avevano attentato alla sua vita, erano liberi e accolti alla corte, ove andavano arricciati, e olezzanti di odori e di muschio, secondo la sua propria espressione, a mostrare le loro barbe impudenti [1], ed a macchinare contro di lui, mentre i documenti del loro processo erano rimasti sulla nave, che uscita appena dal porto dovette rientrare a San Domingo per rifornirvisi di alberi. Colombo scriveva ai Re affine di prevenirli di quanto er' avvenuto: scriveva al tesoriere Morales e, per timore che prestasse orecchio alle calunnie dei Porras, mandavagli copia degli scongiuri co' quali i ribelli, sollecitando il suo perdono, si erano obbligati a obbedirgli. Si rivolse altresì al dottore Angulo, ed al licenziato Zapata, segretario della corte, per attenuare l'effetto delle accuse dei Porras.

Oppresso da' suoi dolori fisici, l'Ammiraglio pativa altresì del più vivo patimento morale che potesse straziare uman cuore: sapeva in preda ad un male incurabile l'eroica Donna che lo aveva compreso, e si era fatta sua protettrice, e sua amica: egli non poteva in quel terribile contrattempo nè parlarle, nè scriverle: non osava nemmeno richiamarsi direttamente alla sua memoria; era morta la virtuosa donna Juana della Torre, la

[1] « Ellos fueron allá con sus barbas de poca vergüenza. » — *Cartas de don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* — Fecha en Devilla á 21 noviembre 1504.

sola, forse, che avrebbe avuto il coraggio di parlar di lui alla moribonda Isabella. Ogni settimana giungevano a Siviglia corrieri della Corte, e le notizie da lor recate straziavano la grande anima dell'Ammiraglio, e secondo la sua propria espressione « gli facevano drizzare sul capo i capelli [1].

Ahimè! quando Colombo sbarcava, ogni speranza già si era dileguata.

La Regina si trovava a Medina del Campo, quando sentì i primi assalti della malattia, i cui progressi non si arrestarono più: gli uni l'attribuivano ad una irritazione cagionata dalle fatiche dell'equitazione durante la guerra [2]; gli altri, alle afflizioni prodotte dalla morte successiva del principe don Giovanni, di sua figlia primogenita, l'infanta Isabella, di don Miguel, e i contrasti interni che rendevano cotanto infelice sua figlia donna Juana, sposatasi coll'arciduca Filippo il Bello. Tutti questi motivi insiem uniti peggiorarono crudelmente il suo stato [3]. L'energia della sua volontà dovette cedere a poco a poco all'indebolimento delle sue forze fisiche: dovette sospendere una parte delle sue ordinarie fatiche. Tuttavia consacrava ancora ogni giorno alcune ore agli affari del regno. In tale stato ricevette la lettera dell'Ammiraglio, scritta il 7 luglio 1503 dalla Giammaica, portata miracolosamente da Diego Mendez alla Spagnuola, e di là in Castiglia.

[1] « Y las nuevas acá son tantas y tales que se me encrespan los cabellos todos de los diretan revés de lo que mi anima desea. » — *Cartas de don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* — Primero de diciembre de 1508.

[2] « Putridum et verecundum ulcus quod ex assiduis ad granatam equitationibus contraxisse aiunt. » — Alvar Gomez de Castro, *De rebus gestis Francisci Ximenii*, lib. III, fol. 47.

[3] « Las muertes successivas del principe don Juan, de su hija la infanta doña Isabel y de su nieto el principe don Miguel, junto con las extravagáncias de la infanta doña Juana y sus disturbidos matrimoniales con el Archiduque don Felipe habian producido en la Reina un estado habitual de tristeza, que hizo mas púigrosa la enfermedad de que adolecio..., etc. » — Lucio Marineo, *Las cosas memorables de la España*, lib. XXI.

La Regina non aveva aspettato l'arrivo di questo bravo scudiero per occuparsi dell'Ammiraglio. Mentr'egli languiva abbandonato sulle coste della Giammaica, Isabella davagli segno della sua costante memoria nominando guardia del corpo suo figlio primogenito con un salario di cinquantamila maravedis all'anno [1]. Poco appresso, ella scrisse due volte al governatore Ovando, perchè conservasse intatti i diritti dell'Ammiraglio [2], conforme alle reali stipulazioni; indi aveva conceduto a suo fratello don Diego Colombo lettere di cittadinanza spagnuola, affine di poterlo investire di qualche benefizio [3].

Isabella volle ammettere alla sua presenza il pio e fedele servo di Colombo: udì i particolari di quella navigazione, contro la quale parevano essersi collegate tutte le potenze dell'aria; ultima lotta del rivelatore del globo contra forze, dianzi ignote, della natura, spedizione unica pei pericoli e pei patimenti, contro cui si erano raccolti tutti gli attacchi dell'atmosfera e cumulati tutti i rigori del mare. Ella riseppe da Diego Mendez la scoperta delle miniere d'oro di Veragua, la ricerca ostinata dello stretto, che non si era trovato per difetto di navi in istato di continuare l'esplorazione delle coste, ma la cui apertura in un luogo più lontano era confermata dall'esistenza nuovamente riconosciuta di un mare oltre la terraferma. La Regina seppe dalla bocca di quel valentuomo lo stato della colonia, ove aveva passato nove mesi suo malgrado; ella seppe le stragi di Xaragua, quelle dell'Higuey, la schiavitù orribile a cui serviva di pretesto il lavoro delle miniere: conobbe il fine lamentevole della poetica regina di Xaragua, la nobile e ospitale Anacoana. Il suo cuore fu oppresso d'amarezza a quelle orribili particolarità; e nella sua indegnazione disse al presidente di giustizia don Alvaro, par-

[1] *Nombramiento de contino á don Diego Colon.* — Archiv. de Simancas; lib. de Continos, Letra C.

[2] Carta de la Reina al Comendator Ovando, fecha en Segovia á veinte y siete dias del de noviembre de 1503. — *Documentos diplomáticos*. n° CLII.

[3] Naturaleza de Reinos à don Diego Colon hermano del Almirante. — *Registrada en el Real Archivo de Simancas, en el sello de Corte.*

lando di Ovando: « Io lo destino a tal posto che non sarà mai stato occupato [1]. »

A premiare l'attaccamento del valoroso Mendez [2], che l'Ammiraglio aveva fatto capitano di vascello, essa volle sollevarlo alla nobiltà, e dargli, insiem colle lettere patenti, uno stemma che avesse a perpetuare la tradizione del suo eroismo.

In breve il mutamento avvenuto nella persona d'Isabella si rese palese a tutta la corte. Per la cura di una malattia, la cui causa era interna ed organica, i consulti della medicina furono sempre esterni e verbali. Il pudore della Regina non permise mai alcuna delle esplorazioni chirurgiche che si usavano, ed erano necessarie nel suo stato: i mezzi dell' arte non furono che accessorii per lei. Dopo che fu dichiarata la malattia, durò cento giorni senza interruzione [3].

La sollecitudine de' popoli per la loro Sovrana fu estrema. Le chiese erano sempre stivate di una calca piangente che indirizzava al cielo preghiere [4]: furono annunziati digiuni, si cele-

[1] « Yo vos le hare tomar una residencia cual nunca fué tomada. » — Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste, ecc.* Decade 1, lib. IV, cap. IV.

[2] A chi voglia sapere fin dove spingasi presso una certa scuola la forza delle prevenzioni, e l'eccesso dell'ingiustizia contro il cattolicismo, Diego Mendez, ne somministra la misura. Ecco in quale stima tenesse questo eroico cristiano, che ben tre volte aveva salvato la spedizione nel corso di queste campagne, Humboldt, il qual non osando trattar da matto don Diego Mendez, tiensi pago di appellarlo « uomo bizzarro ». Vedete! lo trova bizzarro perchè è mirabilmente singolare e singolarmente sublime! — « Un uomo bizzarro, Diego Mendez, fedele compagno dell'Ammiraglio, ecc. » — Humboldt, *Esame critico della Storia della geografia del Nuovo Continente*, t. III, p. 239.

[3] *Storia Palentina*. — Del continuatore anonimo del vescovo Rodrigo Sanchez de Arevalo.

[4] « Quibus diebus cum omnes suae domus equites, sacerdotes, et totius Hispaniæ populi per omnes ecclesias sacrificiis, orationibus, jejuniis et lachrymis pro ejus salute profusis Deum optimum maximum deprecarentur..., etc. » Lucius Marineus Siculus, *De rebus Hispaniæ memorabilibus*, lib. XXI.

brarono novene, si offerse il Santo Sacrifizio, e molto si pianse, perchè la Regina era l'onore, la gloria, la protezione di ogni famiglia castigliana: ella personificava la delegazione del potere divino nella dignità regia: la potenza immacolata del suo nome riassumeva l'autorità materna della corona. Tocca Isabella dall'iniziativa de' suoi popoli, non pose ostacolo alla loro pia sollecitudine: ma quando ebbe riconosciuta l'inefficacia di que' voti, porgendo l'esempio di un' assoluta rassegnazione alla volontà di Dio, ordinò che cessassero le preghiere pubbliche per la sua guarigione, volendo si pregasse solamente per la salute dell'anima sua.

Come avviene spesso in simili casi, la malattia pigliò in quel periodo il carattere idropico [1]; la Regina avversava ogni specie di alimenti, e sentivasi arsa da sete inestinguibile [2]. L'esacerbazione de' patimenti locali non iscemava in nulla i dolori che provava in tutte le articolazioni.

Tre giorni prima della sua morte Isabella aggiunse un codicillo al suo testamento, fatto il 12 precedente ottobre. Un sentimento di pudica sollecitudine le fece prevedere e vietare pel suo corpo le cure dell'imbalsamamento preventivo alle esequie dei sovrani: non volle che neppure la morte potesse abrogare quella legge di sospettosa decenza che fu la casta regola della sua vita. Per umiltà vietò altresì di consacrare alla sua sepoltura alcun monumento sontuoso. Correva voce alla corte che Isabella aveva fatto promettere al Re di rivocare e castigare Ovando, il quale si era bruttato del sangue degli Indiani; di proteggere que' popoli lontani, ch'ella aveva tanto desiderato raccogliere sotto lo stendardo della croce, e di rintegrare nei suoi diritti, titoli e governo il Vice-re delle Indie, don Cristoforo Colombo. Questa voce era perfettamente fondata. Si diceva altresì a Siviglia che la Regina aveva parlato di Colombo nel suo testamen-

[1] « Sparsus est illi humor per venas, paulatim labitur in hydropisiam. Nec deserit illam febris intra medullam jam delapsa. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. — Epist. CCLXXIII.

[2] « Die noctuque perpetuum est potus immoderatum desiderium; cibi vero nausea. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*. — *Ibidem*.

to [1]; ma questo era un errore. Motivi di prudenza le imposero un silenzio, che, lungi dal provar oblio, faceva testimonianza di fedele memoria; si astenne da ogni disposizione in favore dell'Ammiraglio nell'interesse medesimo di lui: egli aveva già troppi nemici, ed ella temeva d'invigorire a suo danno l'odio del Re.

Mentre egli esponeva la sua vita in pro della Castiglia, nel tempo stesso in cui naufragava alla Giamaica, gli uffici di Siviglia, sentendosi favoreggiati da un'alta influenza, dimandavano alla Regina, allora impedita dalla salute, di spedire colla consueta prontezza gli affari, di eleggere presso di sè qualche persona di confidenza, a cui volgerebbonsi per ciò che risguardava l'amministrazione delle Indie e le imprese nei mari d'Occidente. Una lettera scritta in Alcala il 5 luglio 1503, in risposta agli uffici della marina, manifesta le importunità e le male arti de' persecutori del grand'Uomo. Essi presentavano emoli concorrenti in violazione dei diritti e dei trattati dell'Ammiraglio: senza gradirli, la Regina elesse per ricevere comunicazioni di questo genere, Ruyz di Castaneda, segretario della camera reale [2].

Finalmente, venendo meno le sue forze, Isabella vestì l'abito del terz'ordine di san Francesco [3], di cui seguiva la regola da più anni, e ricevette con tutto l'ardore della sua pietà il santo Viatico. Ella fu dolce colla morte. La fermezza reale e la grazia femminina accompagnandola sino al fine, duravano associate presso al suo letto di dolore. L'oppressione delle sue membra, l'indebolimento di tutto quel povero corpo così segretamente torturato, le sue palpebre chiuse rendevano la sua agonia simile al sonno della tomba. Le furono recati gli ultimi soccorsi della Chiesa. La sua immobilità era completa. Ma quando si

[1] *Cartas del Almirante don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* — Lettera datata da Siviglia il venerdì 13 dicembre 1504.

[2] *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España*, tom. XIII, p. 496.

[3] « Cujus corpus habitu sancti Francisci reconditum animam Deo reddidit. » — Lucius Marinus Siculus, *De rebus Hispaniæ memorabilibus*, liber XXI, § de Isabellae reginae morte.

venne a scoprirle i piedi per la santa unzione, un fremito improvviso agitò la moribonda: il pudore sopravviveva all'annichilimento; ella fece un gesto, ricuperò le sue forze per ritrarre e coprirsi i piedi [1], cui nessun occhio, neppur quello delle sue cameriere, aveva unqua veduti ignudi.

La lotta contro la distruzione durò alcune ore ancora, e il martedì 26 novembre 1504 [2], verso il mezzogiorno [3], quella squisita essenza di tutte le virtù esalò verso Dio.

E insiem con lei si eclissò la gloria e la felicità delle Spagne.

§ II.

Durante quel tempo un'angoscia crudele agitava l'Ammiraglio: egli tremava all'idea di perdere la Regina, l'anima delle scoperte, la patrona delle Indie, la protettrice del vero e del giusto, l'imagine del bello e del buono, l'ideale della superiorità regia. Egli indirizzava alla Santa Trinità [4] i suoi voti per la conservazione della vita di Isabella.

[1] « Non erit silentio praetereundum tantam fuisse in ea honestitatis et « pudicitiae copiam, quod et dum unctionem extremam reciperet, etsi « jam semianimis esset, pedem nudum in quo unctio poneretur, nulli « etiam familiari neque mulieri ostendi pateretur..., etc. » — *Historia Palentina.* — « Cuya honestitad fué tanta hasta que el ánima se le que- « ria salir, que cuando le daban la extrema uncion no consintió que « le descubriesen el pié..., etc. » — *Las cosas memorables de la España.*

[2] « Obiit autem Hispaniarum maximum decus in oppido Methyna Campi, die vigesimo sexto novembris anno millesimo quingentesimo quarto. » — Lucii Marinei Siculi, *De rebus Hispaniae*, lib. XXI.

[3] « Obiit 1504 die 26 novembris inter undecimam et duodecimam prope meridiem. » — *Apuntamientos de Pedro de Torres.* Bibl. Real, n° 96, fol. 10. — Abbiam dovuto precisare minuziosamente il giorno e l'ora di questa morte, per fissare l'incertezza causata dalla differenza delle date attribuite a questo avvenimento da storici accreditati. Lucio Marineo era cappellano dei Re, e Pedro de Torres, fratello di doña Juana, la nutrice dell'infante, era stato segretario dei comandamenti della Regina.

[4] « Plega á la santa Trinidad de dar salud á la Reina nuestra señora. »

Fin dal suo arrivo a Siviglia, Cristoforo Colombo aveva combinato un mezzo di andare a Medina del Campo. Fuor di stato di sopportare il passo del cavallo e le intemperie della stagione, imaginò di farvisi trasportare a braccia. Ma una seggiola portatile di dimensione ordinaria non avrebbe potuto convenire al suo stato di continuo dolorare; e per evitare i ritardi, risolvette, cotanto era ardente il suo desiderio, di fare il tragitto nella lettiga dei morti, quella che fu adoperata per portare il defunto ultimo arcivescovo-cardinale don Diego Hurtado de Mendozza. L'Ammiraglio pregò il consiglio capitolare di Siviglia, di volergli prestare quella lettiga funebre, poichè il suo stato non gli permetteva altro modo di trasporto. Si vede negli archivi della cattedrale, che fu tenuto un consiglio il 26 novembre 1504 dal Capitolo ad effetto di deliberare sulla dimanda dell'Ammiraglio delle Indie [1]. Nondimeno, a malgrado del loro desiderio di compiacere a Colombo, siccome la povertà notoria dell'Ammiraglio non assecurava i Signori del Capitolo contro i guasti e il deterioramanto che potrebbero esser fatti alla lettiga negli accidenti della strada, il prestito del feretro mortuario non fu consentito che alla condizione che Francesco Pinelo, tesoriere della marina, si obbligasse esso medesimo a far riportare il detto feretro alla cattedrale in buona condizione [2].

Colombo disegnava allora di seguir la strada molto più lunga, ma più comoda *della plata* o via d'argento, l'antica strada romana che da Medina conduce a Salamanca. Però non potè partire: chè il peggioramento del suo stato e il rigore insolito del freddo lo impedirono di uscire dal letto.

— *Carta de don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* — En Sevilla primiero de diciembre 1504.

[1] « Este dia mandaron sus mercedes que se preste al almirante Colon las andas en que se trujo el cuerpo del señor Cardinal don Diego Hurtado de Mendozza. » — *Archivo de la contaduria de la Santa Iglesia de Sevilla.* — Coleccion diplomatica, n° CLIV.

[2] « É se toma una cedula de Francisco Pinelo que asegure de las volver a esta iglesia sanas. » — *Archivo de la contaduria de la Santa Iglesia de Sevilla.* — Coleccion diplomatica, n° CLIV.

Il carteggio stesso dell'Ammiraglio fa conoscere che ogni settimana giungevano a Siviglia messaggeri della corte. Nondimeno, il 3 dicembre Colombo ignorava ancora la gran calamità, e preparava la partenza di suo fratello don Bartolomeo, di suo figlio Fernando, e del zelante Corvaial: pregava per l' angelica Sovrana, quando già essa aveva ricevuto il premio celeste delle sue opere egregie.

Finalmente egli conobbe la sua sciagura!

Chi sarà che possa dire il dolore di quel cuore eroico, e l'amarezza del suo cordoglio senza nome? Il padre che perde la figlia unica non prova nelle viscere strazio più acuto. Per dipingere questa inenarrabile afflizione, bisognerebbe poter misurare nella sua sublimità l' attrazione di due anime che la Provvidenza aveva predestinate a elaborare la più grand'opera della specie umana. Per la sua immensità il dolore di Colombo toccava all' infinito; il suo patimento molteplice era vasto come lo spirito che animò quel corpo di regina improntato di una indelebile maestà: era lo spezzamento di una simpatia superiore, radicata nella tenerezza dell'anima, nata al soffio lirico dell'entusiasmo per la natura, fecondata dagli splendori della fede, e vivificata in Cristo, che n'era il principio, la salvaguardia e il fine immortale.

L'uomo che aveva addoppiata la creazione, e misurato l'Oceano, non poteva misurare l'immensità della sua perdita.

Il suo unico sostegno in questo mondo era caduto. Egli aveva perduto più assai di una protezione, di una sovrana; aveva perduto la sua amica. Sì, la Regina amava con filiale tenerezza e onorava con rispettosa deferenza l'uomo che Dio avevale mandato per raddoppiar lo spazio noto della creazione. Isabella ritrovava in Colombo le sue proprie doti, vale a dire le sue eminenti virtù. Ell' ammirava inoltre quella modestia d'eroe, quella semplicità di santo, quella schiettezza di fanciullo e di poeta, verginalmente conservata da quel patriarca dell'Oceano in mezzo alle vicissitudini degli anni e delle sue favolose fatiche. Ell'amava il contemplatore della creazione, che presentiva le leggi della natura, e ne' suoi pittoreschi trattenimenti le fidava con gran calore i segreti delle sue percezioni coll'eterna

freschezza d'ispirazione e di linguaggio proprio del genio dell'Ammiraglio. Un rispetto involontario inclinava la grande Isabella, tanto venerata, dinanzi a quel vecchio, il quale respirava la possanza, traspirava il sublime, e raggiava, sin da questo mondo, dell'impronta dell'immortalità.

Ella sola vedeva chiaramente queste grandezze; essa sola provava il rispetto che imponeva la sua missione provvidenziale. Perocchè, eccettuate le anime elette, alcuni vescovi, alcuni religiosi, il rimanente degli Spagnuoli non iscorgeva in lui che un alto magistrato di mare che serviva la corona in terre straniere, un ammiraglio in oceano poco conosciuto, cui la origine genovese rendeva sempre un po' sospetto. Ella sola aveva sostenuto i suoi disegni, la sua amministrazione contro gli uffici della marina, contro i cortigiani e i consiglieri, contro la voce pubblica, contro il Re medesimo, e non aveva ceduto che una volta all'illusione delle apparenze; perocchè bisognava che l'imperfezione umana, che la debolezza della donna pur apparisse nel corso di quest'amicizia senza pari: ma aveva riparato il suo errore versando segretamente lagrime di tenerezza e dolore sulla sciagura ond'era stata complice involontaria.

Per l'anima ardente di Colombo, un tale istante di fiacchezza non era esistito: vedeva sempre nell'incomparabile Isabella il tipo della purezza, della costanza e della fedeltà alla parola, il fiore delle grazie umane, e la poesia dell'umanità [1]. A chi potrà

[1] La Francia, terra ospitale alla gloria, paese di giustizia storica, non conosce quanto basta la vita della nobile Isabella. Però debbesi al signor Ferdinando Denis, autore delle *Cronache Cavalleresche della Spagna*, una importantissima notizia sulla Regina Cattolica, pubblicata alcuni anni fa, nella *Revue de Paris*. Dopo questo bel lavoro sotto ogni riguardo commendevole, i giudizi del dotto abate Rohrbacher, autore della *Storia generale della Chiesa*, e quelli di Rosseeuw-Saint-Hilaire, autore della *Storia di Spagna*, componevano ciò che noi abbiamo di più completo sulla vita d'Isabella, quando l'illustre Padre Ventura di Raulica, tanto giustamente soprannominato il Bossuet italiano, in un'opera monumentale scritta in francese, con animo affatto francese, venne a rendere popolare fra noi la gloria di questa Sovrana.

La Regina cattolica trovava naturalmente il suo posto fra i modelli

egli oggimai narrare i rapimenti che suscitavano in lui le maraviglie delle regioni sconosciute? Per chi vorrà intraprendere nuove scoperte? Chi lo seguirà ora col pensiero e gli saprà grado delle sue lontane fatiche? Chi verrà in suo aiuto per recare finalmente ad effetto lo scopo definitivo delle sue speranze, la redenzione della tomba del nostro Salvatore?

Quando egli ebbe compreso che la sua sciagura era compiuta, che la Regina era morta, Colombo sentì gelarglisi il cuore. La sua desolazione rimase muta come la tomba. Il suo dolore inesprimibile non cercò effusioni, e s' inabissò nel silenzio di uno strazio infinito. Solamente è noto che i suoi fisici patimenti si addoppiarono crudelmente. E, sempre così duro e laconico in ogni cosa risguardante la propria persona, confessa nella sua prima lettera al figlio, che fa un grande sforzo nello scrivere in quel momento « a cagione del male spaventevole » che prova [1].

In quel medesimo tempo, il più illustre guerriero della Spagna, Conzalvo di Cordova, aveva anch'esso l'anima traffitta dal dolore; le lagrime solcavano il volto del gran Capitano. Quella morte lo sprofondò in una indicibile afflizione [2]. L'elegante latini-

della grandezza e della pietà, che alla nostra contemplazione tanto magnificamente espone il libro della *Donna Cattolica*. Il maestro degli oratori italiani, che altresì è il primo dei predicatori francesi, a cui emulo è solo il celebre domenicano Lacordaire, uomo unico nel suo genere, non ha guari sorprendente per la sua parola, ed ora non meno ammirabile pel suo silenzio, il reverendissimo Padre Ventura di Raulica, usando dell'autorità che gli appartiene, venne a chiarire l'alta superiorità della Regina Isabella sopra il suo sposo. Egli ha ridotto al suo giusto valore Ferdinando il Cattolico, spiegata la vera causa della sua rinomanza, e ci ha saputo indicare succintamente, con apprezzamenti pieni di profondità, il carattere di quel Re, che non fu grande se non con Isabella e per Isabella. Rimandiamo i nostri lettori per formarsi giusta idea della Regina Cattolica, alla grande opera la *Donna Cattolica* che fa continuazione alla *Donna del Vangelo*.

[1] *Memoria scritta di mano dell'Ammiraglio per suo figlio Diego.*

[2] « Nec multis inde diebus Regina fate concessit, incredibili cum do-

sta della corte, Pietro Martire d'Anghiera, scriveva all'arcivescovo di Granata: « la mia destra vien meno pel dolore; nondimeno mi sforzo di scrivere... La Regina ha esalato la sua anima immensa, segnalata dall'eccellenza delle azioni! La faccia della terra è priva d'un'ammirabile ornamento sin qui senza esempio..... [1].

Appena fu ritirato da questo mondo quel tipo di onore, di unione e di fiducia, riapparve subitamente lo spirito di discordia. Diffidenza e malcontento occuparono le alte ragioni della corte; le fronti si oscurarono; gravi inquietudini assalirono gli uomini di pace e di preveggenza; la politica si diede in braccio al machiavellismo; le mediocrità gelose, le astute ipocrisie rialzarono il capo; i buoni e i giusti diventarono sospetti; mentre nelle campagne corse il presentimento di calamità impensate.

Parvero mutare perfino gl'influssi celesti. Intemperie eccessive, disordini atmosferici contrassegnarono quell'epoca di corruccio e lamentazioni. Negre nubi velavano l'orizzonte; il sole non si mostrava più: pioggie incessanti guastavano le terre, le strade, e cagionavano innondazioni. Tutte le pianure andarono sott'acqua, e le sementi marcirono, il che produsse una generale carestia. Il feretro della Regina, condotto a Granata, secondo la sua volontà, per poco non fu portato via dalle correnti. Il cappellano del Re, incaricato di dirigere il funebre convoglio, dice che non si era mai veduto a memoria d'uomini un simile diluvio: più fiate corse rischio della vita in quel lugubre tragitto [2]. Le lettere dell'Ammiraglio accennano al cattivo

lore atque jactura Gonsalvi. » — Paulus Jovius, *Vitae illustrorum vivorum*, fol. 275.

[1] « Cadit mihi pro dolore dextera. Cogor tamen scribere... animam illam ingentem insignem, praeclare gestis optimam Regina exhalavit. Orbata est terrae facies mirabili ornamento, inaudito hactenus.... » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. Epist. CCLXXVIII.

[2] Nella sua prima lettera dell'anno 1505, Pietro Martire parla di questa perturbazione generale dell'atmosfera: « *Coelorum illa rabies inau-*

stato del mare, che riteneva le navi nel porto di San Lucar, e l'inondazione di Siviglia per lo straripamento del Guadalquivir [1]. La miseria, le dissensioni, la fame, e la violata giustizia chiarirono in breve che la Regina non era più di questo mondo. La Spagna si trovò in procinto di cadere nella confusione, e il suo territorio di dividersi.

Ma noi ci dobbiamo ristringere alla parte di questi avvenimenti che riguarda l'Ammiraglio.

§ III.

Dacch'era sbarcato, Colombo non poteva uscire dal letto, nè servirsi delle sue mani, sopratutto durante il giorno, a motivo di una debolezza che gl'impediva di tenere la penna, e non gli permetteva di scrivere altro che la notte [2]: era obbligato di rubare alle ore del sonno quelle del suo carteggio e della discussione degli affari. Nondimeno la sua attività di spirito in mezzo a' suoi dolori desta anche oggidì maraviglia.

Fin dal suo arrivo, aveva saputo che il Sommo Pontefice, Giulio II, il quale sapeva certamente i rapporti esistiti fra' suoi predecessori e il rivelatore del Nuovo Mondo, si lamentava di non ricevere da lui alcuna notizia delle Indie: onde fece al Capo della Chiesa una relazione sulle sue scoperte. Ma, temendo che queste comunicazioni officiose colla Corte Pontificia non dessero motivo a nuove accuse, prima di spedire quel documento a Roma, stimò prudente darne copia al Re ed al nuovo arcivescovo di Siviglia, il domenicano Diego de Deza, suo

dita. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus Epistolarum*, liber decimus septimus. Epist. CCLXXIX.

[1] « Unos navios detiene en San Lucar el tiempo... » — « Las aguas han sido tantas acá que el rio entró en la ciudad. » — *Viernes trece de diciembre de* 1504. — Cartas de don Cristobal Colon á su hijo don Diego.

[2] Cristoforo Colombo. — « Mi mal no consiente que escriva salvo de noche, porque el dia me priva la fuerza de las manos. » — *Cartas del Almirante don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* En Sevilla, primero de diciembre de 1504.

amico, e stato suo difensore nella celebre conferenza di Salamanca.

Nondimeno ciò che riesce ammirabile più ancora, della sua forza morale, e della sua pazienza in mezzo a tante prove, ella si è la sua generosità di carattere, e la perfezione evangelica della sua carità che gli fece prendere a proteggere i marinai che aveva ricondotti, una parte dei quali aveva pur attentato alla sua vita: non si limitò a perdonar loro: per provvederli dei mezzi di rientrare in patria, dovette spendere milledugento castigliani della somma da lui esatta a San Domingo. Giungendo a Siviglia, nella sua prima lettera, raccomandava vivamente alla sollecitudine dei Re questi uomini, la cui paga era scaduta, ed il bisogno appariva estremo. Alcuni giorni dopo ricordava da capo alla corte le loro necessità, la loro miseria. Il 28 novembre raccomandava a suo figlio Diego di parlare in favor loro [1]; e senza timore di essere importuno colla sua insistenza, il 1.° dicembre ricominciava a scrivere in lor favore.

Siccome gli uffici, non ostante le doglianze de' marinai e le istanze delle loro famiglie, non davano evasione al loro affare, nel punto ch'egli non poteva mandare che centocinquanta ducati a suo figlio, e gli raccomandava di usarne con parsimonia, faceva altresì, non ostante le sue strettezze, un'anticipazione a quegl'ingrati; e quando, stanchi di supplicare invano gli uffici sordi ai loro richiami, si decisero d'indirizzarsi al Re medesimo, egli diede loro una lettera per l'arcivescovo di Siviglia; incaricò suo figlio, suo fratello l'Adelantado, e Alonzo di Carvajal di aiutare coi loro consigli quegl'infelici, quantunque fra loro ve ne avessero alcuni, diceva egli, piuttosto meritevoli di castighi, che di ricompense, lo che si riferiva ai ribelli [2].

Nè qui si limitava la sua sollecitudine: si occupò a far levare

[1] « Que proveyeran á la paga desta gente pobre, que han pasado increibles trabajos, y les traido tan altas nuevas. » — *En Sevilla á* 28 *de noviembre.*

[2] « Y ansí es razon; bien que entrellos hay que mas merescian castigo que mercedes. Esto se diz por los alzados. » — *Carta de don Cristobal Colon á su hijo don Diego*, á 29 de diciembre de 1504.

gli ostacoli messi fuori dagli uffici nella spedizione di tutti gli affari che lo risguardavano, e mandava egli stesso alla corte i fogli regolari di pagamento fatti dal suo fedele Diego Mendez.

Ma questa energia di suppliche in nome dell'umanità e della giustizia non veniva impiegata da lui pe'suoi propri interessi: si limitava a ricordare i suoi servigi e gli obblighi che la corona aveva contratti verso di lui. Egli aveva fatto tutto quello che il suo stato permetteva di fare. Fin dal suo arrivo a Siviglia, aveva scritto ai Re per annunziare il suo ritorno, e prendere i loro ordini. In tale occasione il re Ferdinando disse a suo figlio don Diego, guardia del corpo, cortesie, che, nella sua purezza di cuore, il giovine credette sincere e trasmise al padre. Ma nel mandare al Re il suo dispaccio, l'Ammiraglio aveva aggiunto una memoria in forma di « lunghissima lettera » sull'amministrazione delle Indie, nella quale esponeva qual era propriamente lo stato della colonia, l'origine dei mali, e indicava quali rimedi fossero indispensabili: alla qual memoria non fu data risposta.

L'Ammiraglio scrisse di nuovo e inutilmente.

Il 12 dicembre, indirizzò una nuova lettera al Re, la qual pare che non abbia avuto miglior sorte delle precedenti.

La sciagura che aveva percosso la Spagna poteva aver fatto trasandare queste lettere dell'Ammiraglio; ond'egli non s'insospettì di tal silenzio: scrisse ripetutamente a suo figlio Diego, che instasse per ottenere risposta.

Ma tutto fu vano.

Nonostante quel silenzio del Re, venuto a sapere da qualche persona degli uffici di Siviglia, probabilmente da Francesco Pinelo, che si volevano in breve fondare tre vescovadi nelle Indie [1], dimandò di essere udito prima che si decidesse definitivamente tal cosa.

Anche a ciò nessuna risposta.

Nel dicembre, Colombo scrisse di nuovo a suo figlio: e non si ristrinse a questo solo il desiderio dell'Ammiraglio. Seppe dalla voce pubblica che le presentazioni erano state fatte e gra-

[1] « Acá se diz que se ordena de enviar ó facer tres ó cuatro Obispos de las Indias. » — *Lettera di Colombo del* 1.° *dicembre* 1504.

dite secondo la forma ordinaria. Allora dimandò che si ritardasse almeno la partenza dei vescovi [1] finch'egli avesse parlato al Re; correva il 18 gennaio. Sicuramente, anche questa dimanda sarebbe stata messa da parte, se la cosa fosse dipenduta solo dalla corte: sendochè il dì medesimo, il corriere recava a Siviglia, da trasmettersi al governatore di Hispaniola, nuove istruzioni di cui l'Ammiraglio ignorava il suggetto.

Ma in quella che l'Ammiraglio languiva disgraziato, infermo, e povero nella città calunniatrice, diventata per lui una nuova Cedar [2], il Capo della Chiesa, che pigliava sul serio la vice-reggenza dell'Araldo della Croce, si maravigliava come in questa creazione di vescovadi, motivata da rapidi progressi della conversione degli indigeni, il Vice-re delle Indie non avesse pronunziata alcuna opinione, nè fosse fatta parola di lui. Questo silenzio di Colombo, e sopra Colombo, Porta-Croce del Cattolicismo, parve sospetto.

Alla Corte Pontificia non erano ignote nè l'invidia nè le persecuzioni ond'esso era oggetto. Questa creazione di un arcivescovado, e al tempo stesso di due vescovadi, per rispondere ai bisogni improvvisi dei tre centri delle popolazioni indiane sollevò gravi dubbi nella Cancelleria Romana. Incontrastabilmente i tre vescovi proposti offrivano tutte le guarentie desiderabili di pietà e di ortodossia: erano il padre Francescano Garcias di Padilla, il dottor Pietro de Deza, nipote del Domenicano arcivescovo di Siviglia, e il licenziato Alonzo Mansa, canonico di Salamanca [3]: onde queste elezioni furono gradite alla Santa Sede. Nondimeno, nella sua prudenza, essa non fece la spedizione della Bolla, sin a più ampie informazioni: così la Corte di Roma esaudì, come se

[1] « El enviar Obispo á la Española se debe dilatar fasta fablar yo á su Alteza. » — *Cartas de don Cristobal Colon á su hijo don Diego.*

[2] « Heu mihi quia incolatus meus prolungatus est! Habitavi cum ha-« bitantibus Cedar. » — Psalm. cxix.

[3] I tre soggetti proposti e accettati furono: il dottor Pietro di Deza, nipote dell' arcivescovo di Siviglia, per l'arcivescovado di Xaragua; il padre Garcia di Padilla, francescano, pel vescovado di Larez, e il licenziato Alonzo Mansa, canonico di Salamanca, per quello della Concezione. — Il padre Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. v, pag. 310, in-4.°

gli avesse uditi, i voti dell'Ammiraglio, che il re Ferdinando aveva rigettato: intanto i vescovi non partirono.

Se Colombo insisteva cotanto per dare il suo parere intorno a questa creazione di vescovadi, gli è perchè la gloria di Dio e l'onore del Sommo Pontefice lo empievano di una pia inquietudine: sentiva chiaro che veniva fatto abuso della lontananza per indurre in errore il Santo Padre, e far servire a fini mondani la sua sacra autorità.

Questa circostanza, che non fu mai notata da veruno storico, merita di essere qui finalmente esposta.

Nella speranza di crescere importanza al suo governo, e dare all' Hispaniola un lustro profittevole a' suoi disegni ulteriori, Ovando aveva imaginato di sollecitare la creazione di un arcivescovado e di due vescovadi nella sua isola. Il solo fatto di questa proposta chiarisce sufficientemente qual era lo zelo religioso, e quale l'abilità amministrativa di costui.

Dimandava, dunque, l'erezione dell'arcivescovado di Xaragua, avente a suffraganei i vescovi di Larez e della Concezione.

Ovando trovava un interesse speciale a far erigere in sede episcopale il villaggio di Larez, fondato sotto i suoi auspicii, e che contava da sessanta abitatori. Con questo mezzo sperava attirarvi coloni, ed eternare la sua impresa. Rispetto alla Concezione, in cui si erano allogate circa centocinquanta persone, protette dalla soda fortezza che vi aveva costrutto l'Ammiraglio, il vescovo avrebbevi trovata dicevole residenza: erale dato nome di città: il luogo presentavasi salubre e sicuro.

Per ciò che risguardava l'arcivescovado, pareva cosa molto naturale di fondarlo a San Domingo, capitale della colonia, la qual possedeva una cittadella, un porto militare e la più gran terra dell' isola. Ma quantunque Ovando avesse desiderato la creazione di una sede metropolitana, per crescere lustro al suo governo, pure il suo carattere ambizioso e dominatore gli faceva temere la presenza di un' autorità superiore e indipendente, la quale avrebbe potuto restringere e censurare le opere sue: propose eppertanto di stabilire l'arcivescovado a Xaragua, luogo lontano dalla capitale settanta leghe fra monti e valli, senza strade, senz'abitazioni, e senza abitatori possibili. Xaragua,

dolorosa imagine, orribile rimembranza che Ovando non avrebbe mai dovuto evocare! terra incendiata dopo la strage! cumulo di rovine e di ceneri, abbandonato al silenzio della diserzione e dello spavento!... Un arcivescovo er'allora a Xaragua tanto utile ai bisogni religiosi, quanto potrebb'essere oggidì uno nella foresta di Bondì, nella Sierra-Nevada, o nelle paludi Pontine.

Nonpertanto, una tale proposizione era stata esaminata, pesata e approvata da don Juan Fonseca, presidente degli affari coloniali. Ecco in qual modo questo vescovo meramente titolare provvedeva al servizio di Dio all'Hispaniola. Egli aveva osato dire che il Cristianesimo faceva gran progressi nelle Indie, perchè l'idolatria andava ogni giorno scemando. L'idolatria, diffatti, vi diminuiva, perchè gl'Indiani scomparivano: le stragi, le uccisioni in massa, gli assassinii, le morti particolari e arbitrarie, e i lavori delle miniere affrettavano la distruzione degli indigeni, e così a poco a poco veniva meno l'idolatria. Ma il Cristianesimo guadagnava per questo una qualche anima? Ecco perchè Colombo veniva respinto; perchè i traffici vergognosi, e le turpitudini sanguinarie abborrivano la sua chiaroveggenza.

Le osservazioni di Colombo furono segretamente comunicate da parte sua al Nunzio Apostolico.

Nè si limitò a questo la sollecitudine evangelica dell'Araldo della Croce.

Nonostante le sue strettezze, e le sue angustie giornaliere, tentando un ultimo sforzo, col mezzo delle firme di Francesco Ribarol, di Francesco Grimaldi, di Francesco Doria, e delle accettazioni di Pantaleone e di Agostino italiani, i quali mettevano il loro credito a sua disposizione [1], riuscì a mettere insieme il danaro per fare un viaggio a Roma, e vi spedì in tutta fretta l'Adelantado, latore di un messaggio particolare pel Santo Padre. Don Bartolomeo, sempre pronto ai desiderii di suo fratello, partì sotto il pretesto di andare a rivedere il suo paese natio, affine di non destare sospetti, e compì rapidamente il suo viag-

[1] Come scorgesi dalle lettere di Cristoforo Colombo, a suo figlio, sotto la data delli 13 e 29 dicembre 1504.

gio. Noi abbiam prove che nel 1504 egli si trovava a Roma, ove tessè la storia del primo viaggio di Cristoforo Colombo, accompagnata da una carta delle sue scoperte, di cui fece dono a un canonico di San Giovanni di Laterano, il quale ne arricchì Venezia per affezione al dotto Alessandro Zorzi [1], suo amico, autore della *Raccolta*, formata sotto i suoi auspicii. Questa particolarità si trova mentovata sopra un esemplare del *Mondo Nuovo* posseduto dalla biblioteca Magliabecchi.

Il soggiorno dell'Adelantado nella Città Eterna non fu di lunga durata. Partito da Siviglia verso il cadere del gennaio 1505, prima del dicembre era tornato in Ispagna: ma aveva raggiunto lo scopo del suo viaggio. Il Santo Padre ricusò la spedizione dei Brevi. Tutte le istanze dell'ambasciatore spagnuolo presso la Santa Sede caddero a vuoto. Sul Capo della Chiesa l'avviso confidenziale di Colombo prevalse in confronto alle affermative della corona di Spagna e sulle astute arti del carteggio diplomatico. La presentazione ai tre vescovadi rimase come non avvenuta, e trascorsero così diversi anni.

Bisognò che la corte di Spagna riprendesse ab ovo l'affare, e modificasse il suo piano secondo i suggerimenti confidenzialmente comunicati da Colombo al Santo Padre. La pretesa del chimerico arcivescovado di Xaragua fu annullata, anzi l'arcivescovado scomparve per lungo tempo dalla Spagnuola [2].

Il freddo eccessivo stancava l'Ammiraglio ed inaspriva i suoi dolori. Egli si trovava altresì inquieto pel suo stato di povertà.

[1] Pare che il lavoro di don Bartolomeo fosse intitolato, sia dal donatario, sia da Alessandro Zorzi: *Una informazione di Bartolomeo Colombo delle navigazioni di Ponente e Garbin nel Mondo Nuovo.*

[2] « Il re Ferdinando, quando in appresso riprese questo affare, propose un nuovo accomodamento, che venne approvato dal Papa. Egli consentiva a sopprimere la Metropoli di Xaragua e ad erigere San Domingo, la Concezione, e San Giovanni di Portorico in vescovadi suffraganei di Siviglia; il che venne concesso. Li stessi soggetti che già erano stati nominati lo furono di nuovo, il dottor Deza al vescovado della Concezione, il padre di Padilla a quello di San Domingo, ed il licenziato Mansa a quello di San Giovanni. » — Il padre Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. IV, pag. 310, in-4.°

Sapeva che alcune caravelle partite da Hispaniola, e che il tempo aveva costrette a riparare in Lisbona, recavano dell'oro, ma che non avevan nulla per lui; mentr'egli credeva di aver a ricevere sessantamila once d'oro [1], ch'era l'ammontare de' suoi diritti, e che il governatore avrebbe dovuto porre in disparte per lui. Perciò, saputa questa mala notizia, scriveva a suo figlio: « Fa grande attenzione alla spesa; questa è una necessità [2]. »

Riesce facile comprendere l'imbarazzo pecuniario di Colombo. Lasciando stare il suo scotto giornaliero all'osteria, era obbligato di sostenere alla corte i suoi due figli, don Bartolomeo e i suoi inviati Diego Mendez, Carvajal, Geronimo, i quali non riscuotevano neppur essi il loro salario. A que' giorni era dovuta a suo figlio don Díego una paga scaduta qual guardia del corpo di circa 25,000 maravedis; inoltre, su quello ch'ei doveva riscuotere per suo fratello 59,860 maravedis. L'Adelantado andava creditore di 261,665 marevedis [3], e don Fernando di 60,000 per la loro paga di mare. Non sorprende adunque la sollecitudine dell'Ammiraglio obbligato di far fronte a tanti bisogni [4]. Nondimeno, nè le sue pene morali, nè i suoi dolori fisici alteravano la sua dolcezza, e le sue simpatie per tutto ciò che parevagli degno di stima.

L'indomani, dopo la partenza di Diego Mendez per la corte,

[1] Non mai fu veduta tanta grande bricconeria, che sessanta mille pezzi, lasciati, per me, siano scomparsi. » — *Lettera dell'Ammiraglio a don Diego Colombo, del* 18 *gennaro* 1505.

[2] « Ya dije como es necessario de poner buon recabdo en los dineros fasta sus Altezas nos den ley y asiento. » — *Lettera di Colombo a don Diego, datata da Siviglia il* 21 *dicembre* 1504.

[3] Partido de paga hecho á don Bartolomé Colon. — Suplemento primero á la coleccion diplomatica, nº LX.

[4] Ciò nullameno, all'epoca del pagamento, che ebbe luogo solo nel 1506, dietro i documenti verificati da Muñoz, Ferdinando non ebbe più che 31750 maravedis, e l'Adelantado 52916 maravedis. — *Nota al documento,* nº CLIV, *della collezione diplomatica.* — Pare che l'Ammiraglio dovesse pagare la metà di questa somma sulla sua parte di redditi; e gli uffici amministrativi di Siviglia vi prestaron mano.

ricevette la visita di Americo Vespucci, il quale, chiamato dal Re per affari di mare, veniva a prendere le sue commissioni, vale a dire, sotto pretesto di essergli gradevole, dimandargli qualche lettera d'introduzione. Come è noto, Americo Vespucci, primo fattorino del suo compatriota fiorentino Juanoto Berardi, si era disgustato del commercio, e dato allo studio della cosmografia a misura che le conversazioni dell'Ammiraglio aveano desto in lui un nobile desiderio di conoscere. Egli aveva fatto, con Alonzo di Ojeda e col piloto Juan de la Cosa, un viaggio alla terraferma coll'aiuto delle carte dell'Ammiraglio, delle quali l'ordinatore generale della marina, vescovo Fonseca, aveva loro a tradimento dato copia. E nondimeno l'Ammiraglio non fa caso di tal sua partecipazione più o meno indiretta a questa fellonia: sa che ha viaggiato, osservato, patito senza profitto pecuniario; e siccome in tutte le sue relazioni anteriori con lui Vespucci era stato onestissimo, Colombo, non guardando per minuto, lo giudicava « un uom molto dabbene [1], » accettava le sue offerte di servizio, e lo indirizzava a suo figlio don Diego.

Cinque giorni dopo l'Ammiraglio scriveva ancora a suo figlio per raccomandargli che procurasse di ottener la grazia di due uomini sottoposti a processo criminale, e di porre la loro supplica fra quelle che dovevano essere messe sotto gli occhi del Re nella settimana santa [2], tempo delle grazie reali. Questa lettera è l'ultima che ci sia giunta fra quelle che l'Ammiraglio indirizzò da Siviglia a suo figlio; la sola che non sia scritta interamente di sua mano.

Sul cominciar del gennaio 1505, riconoscendo l'Ammiraglio che il mal volere della corte gli dava poca speranza di ottenere giustizia, e pensando che forse la sua persona era la sola che formasse ostacolo all'adempimento de' suoi desiderii, imaginò di presentar finalmente e, far gradire al Re il suo primogenito

[1] « Es mucho hombre de bien. » — *Lettera di Colombo a don Diego, di Siviglia il* 5 *febbraio* 1505.

[2] « Ten forma que Diego Mendez ponga esta dicha peticion con las otras en la Semana Santa que se da á su Alteza de perdon. » — *Da Siviglia il* 25 *febbraio* 1505.

don Diego, qual successore a' suoi diritti, titoli e privilegi, in virtù dei trattati fatti colla corona di Castiglia nella pianura di Granata, firmati dai due Re, e da essi due volte ratificati con formole solenni. Consigliato da lui, don Diego indirizzò una memoria al Re cattolico per ricordargli i servigi di suo padre, le promesse che gli aveva fatte a viva voce e per iscritto, pregandolo di volerlo rintegrare nel suo governo e nell'esercizio de' suoi diritti; chiedendo questo atto di equità per sua propria giustizia, e per iscaricare la coscienza della Regina che si era in ciò obbligata. Don Diego lo supplicava di volere, almeno in virtù delle stipulazioni espresse nelle convenzioni reali, nominarlo in luogo, stato e diritti dell'Ammiraglio suo padre, e mandarlo alle Indie, dandogli direttemente, se tale era il suo piacere, consiglieri per assisterlo coi loro lumi nel suo governo [1].

A Diego Colombo non venne fatta risposta.

L'Ammiraglio potè credere che questo silenzio procedesse da una irregolarità di forma nella presentazione, e che piacesse al Re di ricevere da lui medesimo l'espressione del suo desiderio: perciò scrisse al Re una breve lettera, franca e insiem rispettosa. Invocando i diritti scritti ne' trattati, l'Ammiraglio ricorda ch'è stato ingiustamente strappato al suo governo, e che questa ingiustizia fu manifestamente punita da Dio nel suo autore e ne' suoi agenti, e supplica il Re d'investire suo figlio don Diego, in propria vece, del governo delle Indie. Per mala ventura Colombo, onde commovere il Re, e accelerare la spedizione dell'affare, aggiungeva essere probabilmente le contrarietà cagionate da quegli eterni ritardi la principal cagione della strana e dolorosa infermità che lo rendeva impedito del corpo [2].

Ah! una tale confessione diventò la sentenza di Colombo.

[1] « Con que vayan con migo las personas que V. A. sea servido, cuyo consejo y parecer yo haya de tomar. » *Memorial de don Diego Colon.* — Las Casas, *la Historia de las Indias*, lib. II, cap. XXXVII, fol. 115.

[2] « Que creo que la congoja de la dilacion deste mi despacho sea aquello que mas me tenga así tullido. » — *Carta del almirante don Cristobal Colon, pidiendo al Rey Catolico.* — Suplem. primer. á la colecc. diplom., n° LVI.

Per sì alto che fosse collocato, Ferdinando non lasciava cader niente a terra: i suoi odii erano inoltre indovinati e serviti con arte diabolica. Da quel punto il sistema di andare a rilento, nelle cose che risguardavano l'Ammiraglio, oppresso da patimenti, fu come ordinato, e voluto dal Re medesimo.

Come ben si può prevedere, non fu data risposta alla lettera. Avendo l'Ammiraglio gran voglia di andare alla corte, nella fiducia che di viva voce affretterebbe i suoi affari, rinunziò al funebre e dispendioso viaggio, che voleva fare in un feretro mortuario. Il tempo si er'addolcito. Egli pensava di poter sopportare il passo di una mula, essendo troppo penoso pel suo stato di patimento quello di un cavallo. Già il 29 dicembre aveva scritto al figlio di ottenere un permesso dal Re di andarne a lui sopra una mula sellata ed imbrigliata [1]; cosa vietata da una ordinanza del 1494 [2].

Don Diego ottenne tal licenza, che venne firmata a Ciudad de Toro il 23 febbraio [3]. Ma in quel mentre i dolori crudeli dell'Ammiraglio, raddoppiati dal dispiacere di tali ritardi, e da nuovi rigori della temperatura, lo impedirono muoversi: passò la quaresima a Siviglia, dolorando. Nonostante i suoi patimenti, egli non iscemava le sue mortificazioni, osservava rigorosamente il digiuno quaresimale, e seguiva esattamente la regola dell'Ordine Serafico.

[1] « La licencia de la mula, si sin trabajo se puede haber, folgaria de ella y de una buena mula. » — *Carta del almirante don Cristobal Colon a don Diego.* — En Sévilla a 29 de diciembre.

[2] La comodità del servizio delle mule, avendo fatto trascurare affatto in Castiglia la riproduzione dei cavalli, i corpi di cavalleria si trovavano nelle ultime guerre ridotti alla metà dell'effettivo del primitivo contingente. L'ordinanza del 1494 più non permise l'uso delle mule che alle donne ed al clero; e un posteriore decreto, emanato a Granata il 20 gennaio, rinnovò questa interdizione, alla quale il Re fu il primo a sottomettersi. — Andres Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, cap. CXXXIV. Ms. — Ramirez, *Libro de Pragmat.*, nel 1503, fol. 284.

[3] « Por la presente vos doy licencia para que podais andar en mula « ensillada é enfrenada por cualesquier partes destos reinos, etc. » — *Cédula registrada en el real archivo, libros de la Camara.*

Finalmente le dolci influenze della primavera migliorarono il suo stato. Nel maggio, sostenuto da suo fratello l'Adelantado, e cavalcando una mula, prese la via di Segovia, ove si era stabilita allora la corte. Tuttavia, era tale ancora il suo patire, che, giungendo all'estremità della via detta dell'Argento, cadde di bel nuovo malato a Salamanca. Il fedele Diego Mendez venne a trovarlo ed a prestargli le sue cure [1]. Dopo alcune altre stazioni dolorose, cagionate dalla gravità del male, Colombo giunse al termine del suo viaggio.

Il Re lo accolse colla sua solita cortesia; ma non gli diede il suo titolo di Vice-re, e non lo fece trattare secondo il suo grado, come si costumava quando viveva la regina: ascoltò il racconto della sua pericolosa navigazione, e con interesse, la scoperta delle miniere di Veragua: lasciò che l'Ammiraglio narrasse il suo forzato naufragio alla Giamaica, l'abbandono in cui lo aveva lasciato il governatore di Hispaniola, la ribellione dei Porras, gli insulti patiti a San Domingo, e non gli diede altra consolazione che quella di poche parole vagamente affabili, che non potevano più ingannare l'esperienza di Colombo: e mentre protestava del suo interesse, e riconosceva i titoli così antichi come incontrastabili dell'Ammiraglio alla gratitudine della corona, il Re trovò il mezzo di terminare la udienza senza aver deciso, e neppur promesso cosa alcuna.

Lasciati correre alcuni giorni, Colombo credette di dover ricordare al Re i servigi da lui resi. Ferdinando gli rispose in guisa oltremodo cortese, che non era possibile dimenticarli. Tuttavia la freddezza dell'accento, che distruggeva l'affabilità delle parole, l'aria imponente da lui presa a bella posta perchè Colombo si conservasse in una circospetta riservatezza, e si astenesse da ogni richiesta diretta che avesse potuto recarlo ad un'aperta dichiarazione, mostravano le vere disposizioni del Re: parlava sopratutto all'Ammiraglio della sua gotta, de' suoi reumi, gli raccomandava sopra ogni cosa di aversi gran cura,

[1] « Venido su señoria á la corte, y estando en Salamanca en la cama enfermo de gota. » — *Testamento olografo di Diego Mendez.*

gl' indicava medici, indi con un gesto grazioso lo accomiatava.

Se questo modo di trattare da vecchio imbecille il Rivelatore del Globo, pareva a Ferdinando una faceta accortezza, ciò ch'esso accogliea di crudele dovette profondamente ferire il cuore di Colombo. Per alquanti giorni se ne stette ritirato, offerendo a Dio quegli oltraggi; indi si provò di mettere in brevi linee sotto gli occhi del Re l'oggetto del suo richiamo.

Lunge dal sentirsi nella sua lettera impacciato per la noncuranza quasi disdegnosa che gli mostrava la corte, l'Ammiraglio, ch'evitava sempre di ricordare il carattere sovrumano della sua scoperta, e i favori onde il Signore lo aveva privilegiato, questa volta parlava alto e forte al suo signore terrestre. Egli chiama col loro nome le cose che altri fingeva ignorare. La memoria degli ottenuti prodigii, la coscienza de' diritti violati, il sentimento della giustizia calpestata imprimono al suo stile una forza interiore, indipendente dalle espressioni, dalle forme della frase, vigoria che la traduzione non può rendere. Ecco in qual modo principia questa lettera, sublime di laconismo ed energica semplicità:

Potentissimo Re.

« Dio, nostro Signore, mi mandò miracolosamente qua per servire le Altezze Vostre. E dico miracolosamente, perchè io era andato a presentare la mia impresa al Portogallo, il cui Re s'intendeva di scoperte meglio d'ogni altro, e ch'ebbe gli occhi, l'udito, e tutti i sensi chiusi a tal punto, che, per ben quattordici anni non potè comprendere quello che io gli esponeva. Dico altresì miracolosamente, perchè io ho ricevuto istanze per lettere di tre principi, che la Regina (Dio l'abbia seco) ha veduto, e sono state lette dal dottore Villalon, ecc. [1] »

[1] « Dios Nuestro Señor milagrosamente me envió acá porque yo sirviese á V. A. Dije milagrosamente porque fué á aportar à Portugal, « adonde el Rey de allí entendia en el descubrir mas que otro: él le « atajó la vista, oido y todos los sentidos, que en catorce años no le pude « hacer entender lo que yo dije. Tambien dije milagrosamente porque

L'Ammiraglio aggiungeva, che, secondo la grandezza de' suoi servigi, e i vantaggi che ne dovevano conseguitare, tutto il mondo aveva creduto che Sua Altezza l'onorerebbe, e gli mostrerebbe la sua benevolenza; che, così operando, ella non farebbe che adempiere ciò che aveva promesso a viva voce, e ciò a cui ella si era obbligata per iscritto colla sua firma.

Ferdinando rispose essergli nota la importanza delle Indie: e Colombo meritare tutti i favori che gli erano stati fatti. Tuttavia, siccome la sua dimanda era complessa, poichè si trattava ad un tempo di titoli, di governo, di diritti pecuniari, e di conti da rivedere, insomma di cose quasi litigiose, conveniva scegliere persona capace per cosiffatta sorta di arbitramenti. L'Ammiraglio accettò questa proposizione e pregò il Re a voler rimettere l'affare nelle mani del nuovo arcivescovo di Siviglia, don Diego de Deza. Ferdinando consentì. Nondimeno l'Ammiraglio specificò espressamente quale quistione intendeva di sottomettere all'approvazione altrui: ed era esclusivamente quella che risguardava le rendite, il montare dei diritti sugli oggetti tratti dalle Indie: perocchè rispetto a' suoi titoli, ed al governo delle Indie, non ammetteva che si potessero discutere, essendo il suo diritto troppo chiaramente scritto. Pare che l'arcivescovo di Siviglia non accettasse un tale mandato, sia che credesse che la sua amicizia per Colombo lo rendesse sospetto in questo affare, sia che la sua modestia lo impedisse di pronunziarsi come árbitro fra il suo Sovrano ed il Vice-re delle Indie: fatto sta che ricusò di esser l' árbitro in tal lite.

In capo a qualche tempo, l'Ammiraglio tornò a supplicare il Re di ricordarsi de' suoi servigi, delle sue fatiche, della sua prigionia cotanto immeritata: gli ricordò che si trovava privato de' suoi diritti e del suo governo, senza essere stato nè accusato, nè esaminato, nè convinto, nè difeso, e ch'era punito senza che si fosse pronunziata sentenza contro di lui; ch'era stato

« hobe cartas de ruego de tres principes, que la Reina, que Dios haya. « vido y se las leyó el doctor Villalon..., etc. » *Carta del Almirante don Cristóbal Colon al Rey Catolico.* — Suplemento primero á la coleccion diplomática, n° LVIII.

incatenato senza saperne il perchè; che le loro Altezze, nell'esprimergli a viva voce e per iscritto il dispiacere che sentirono per tale trattamento a lui fatto, gli avevano promesso di rintegrarlo nell'esercizio del suo potere e delle sue dignità.

Anzichè far le mostre di respingere o stornare un tale richiamo, Ferdinando ne riconosceva la giustizia, e pareva incoraggiarlo a lamentarsi dello stato in cui si trovava; ma non andava più in là. Tutte le volte che l'Ammiraglio si presentava alla corte, il Re accoglieva con estrema cortesia le sue istanze, e gli rispondeva parole officiose. Quando egli cominciava le sue lamentanze, anche il Re aveva da offerirgli nuove gentilezze lusinghevoli, e tali da suscitar nuove speranze: contuttociò l'affare non moveva passo.

Finalmente, vedendo Colombo che i suoi diritti non avevano forza, dappoichè gli mancavano i mezzi da farli valere, tentò di rimettersene alla generosità propria del Re: gli disse, per evitare le lentezze di una lite, di fissare egli stesso ciò che a lui si doveva, perocch'era estenuato dalle fatiche, dalle infermità; e sospirava il termine di quella contesa per potersi ritirare in un cantuccio ignorato, e morirvi in pace.

Il Re gli rispose graziosamente che non voleva privarsi ancora de' suoi servigi; che pensava a soddisfarlo sotto tutti i rispetti; che non poteva dimenticare di andargli debitore delle Indie, e che pensava non solamente di concedere a lui tutto ciò che gli apparteneva legalmente in virtù de' suoi privilegi, ma di guiderdonarlo altresì con beni propri della corona [1].

Dopo sicurazioni così formali esprimere un dubbio sarebbe stata un'offesa. Bisognava tacere e aspettare. D'altronde, se dopo morta Isabella i grandi lo abbandonavano, gli rimaneva però il suo antico amico Diego di Deza. L'Ammiraglio era altresì in grande estimazione ed amore presso l'illustre francescano [2] Fran-

[1] Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste dei Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade, 1, lib. VI, cap. XIV.

[2] « Egli era molto amato altresì da Francesco Ximenes, arcivescovo di Toledo, religioso dell'ordine di San Francesco. » — Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali,* Decade 1, lib. VI, cap. XIV.

cesco Ximenes de Cisneros, cardinale, arcivescovo di Toledo: conservò un'ombra di speranza, perocchè di quando in quando Colombo si lasciava pigliare alle parole insidiose di Ferdinando: la sua rettitudine non poteva credere ad una dissimulazione sì lungamente condotta, nè ad un tanto dispregio de' più sacri diritti.

Siccome la Regina era sopratutto quella che si trovava obbligata verso l'Ammiraglio, parve conveniente di sottomettere il suo richiamo ad un consiglio istituito per vegliare all'esecuzione delle intenzioni e degli obblighi testamentari dei Re di Spagna. Il Consiglio prese regolarmente a trattar l'affare; mise gran tempo ad esaminare le carte, a deliberare, ma non pronunziò alcuna decisione. Sarebbesi detto che non credesse l'affare di sua competenza. Un alto personaggio pareva segretamente rendere inutile e impossibile qualsivoglia decisione. A Segovia si faceva sentire il medesimo spirito ond'era animata la fazione di Siviglia.

In capo ad un certo tempo, l'Ammiraglio ottenne che quel consiglio ripigliasse la trattazione del suo affare; ma non fu per altro che per ricominciare le dilazioni. La corte era molto divisa nel suo parere sulla istanza di Colombo. Nella loro rettitudine, il cardinale Ximenes e l'arcivescovo di Siviglia non ammettevano che fosse possibile dispensarsi dal tenere a Colombo le promesse che gli erano state fatte. L'autorità di questi due eminenti prelati raccolse al loro avviso gli uomini tementi Dio: ma allato al Re i bassi cortigiani erano in maggioranza: per essi la ragione di Stato la vinceva sopra ogni considerazione privata di coscienza e di obbligo. L'interesse dello Stato, dicevano, si opponeva all'esecuzione del trattato del 17 aprile 1492, non ostante che fosse stato ratificato: la ricompensa dimandata era troppo superiore ai servigi resi: non conveniva fare così potente un privato, sopratutto uno straniero[1].

Il Consiglio a cui Colombo si era rivolto non pronunziò alcuna sentenza: evidentemente l'intervento segreto del Re era cagione di questo rifiuto di giudicare: ma Colombo, il quale non po-

[1] Il P. Charlevoix. *Storia di San Domingo*, lib. IV, in-4.

teva pensar mai il male, credette, che, avendo quest'affare una grande importanza, il Re non voleva pigliare sopra di sè di deciderlo, allor appunto che sua figlia, l'infante donna Juana, erede del trono di Castiglia, era sul giungere accompagnata dal suo sposo l'arciduca Filippo d'Austria; e prese pazienza di tal contrattempo. Nondimeno, non mancava occasione di ricordare al Re quale ingiustizia fosse lasciarlo privo del suo governo, delle sue rendite, e come venisse commesso contro di lui un atto di violenza cui nulla poteva giustificare. Nonostante il suo diritto, veniva così sancito l'infame operato di Bobadilla.

Dal canto suo, il figlio primogenito dell'Ammiraglio, don Diego, ricordava anch'esso al Sovrano la dimanda che gli aveva diretta per l'investitura del governo ereditario delle Indie, che gli apparteneva in virtù dei trattati di cui presentava copia. Il Re non lasciava mai senza risposta queste dimande: ne accusava ricevuta con puntuale esattezza. Nelle udienze e nelle conversazioni, aggiungeva cortesie e proteste di benevolenza alle assicurazioni già date. Non si mostrò mai importunato dall'insistenza dell'Ammiraglio, nè da quella di suo figlio; tutto al contrario, quante più istanze gli erano fatte, e tanto più rispondeva garbatamente: non era possibile lamentarsi dell'accoglienza invariabilmante cortese fatta alle urgenti dimande; ma tutto rimaneva in sospeso, niente si terminava.

Nell'aspettazione, intanto, di una decisione differita per la paura di avversare le intenzioni del Re, la borsa dell'Ammiraglio si vuotava: le caravelle d'Hispaniola non recavan nulla per lui: il suo amministratore, sottomesso all'arbitrio del governatore, non osava [1] far valere presso Ovando diritti che venivano contrastati e disconosciuti: questo ufficiale aveva altresì gran motivo di temere. Non potendo più innanzi sostenere la spesa a cui l'obbligava il suo grado nella residenza reale, Colombo partì per Valladolid, ove la corte non fece che una breve e passaggera dimora. Ma affinchè le sue tribolazioni

[1] « Non vi fu alcuno che osasse reclamare per me in questo paese. » — *Lettera dell'Ammiraglio a don Diego Colombo,* del primo dicembre 1504.

fossero al loro colmo, alle torture della gotta ond'egli era travagliato, venne ad aggiungersi un'altra malattia [1].

Allora Ferdinando, che, senza mostrare di pensarvi, seguiva con attenzione lo scadimento delle forze dell'Ammiraglio, e l'imbarazzo delle sue finanze, giudicando il momento opportuno, fecegli proporre di rinunziare a' suoi privilegi e di accettare in iscambio un dominio situato in Castiglia, il feudo di Carrion de los Condes, al quale si aggiungerebbe una pensione sui fondi della corona. L'Ammiraglio rigettò disdegnosamente una tale offerta, colla quale si era sperato sedurre la sua miseria. Altrettanto inflessibile allora nella sua povertà e nelle sue infermità, quanto lo era stato nel tempo delle sue speranze sotto Granata, allorchè costrinse la corte a concedergli i suoi privilegi, egli non cedette nulla, non rinunziò ad un iota de' suoi diritti disconosciuti, e serbò il silenzio dell'indegnazione, limitandosi ad appellarsi a Dio di quella iniquità.

Dal letto Colombo scrisse al suo antico difensore davanti la Giunta di Salamanca, Diego Deza, diventato arcivescovo di Siviglia e rimasto suo fedele amico: versò nel segreto dell'amicizia il suo dolore colla ritenutezza ed il laconismo di un uomo avvezzo a soffrire, e gli disse « pare che Sua Altezza non giudichi a proposito di eseguire le promesse che mi hanno fatto egli e la Regina (che è ora nel seno della gloria) sulla loro parola e sul loro sigillo. Lottare contro la sua volontà, sarebbe un lottare contro il vento. Io ho fatto tutto quello che doveva fare. Lascio il rimanente a Dio, che mi è stato sempre propizio in tutti i miei bisogni. »

Così l'uomo che in quel tempo rendeva la Spagna il paese più ricco e più potente della cristianità, non aveva tetto ove riparare il suo capo; dormiva in un letto a nolo, e si trovava ridotto a far debiti per pagare la spesa all'albergo.

Questa miseria non bastava al tacito odio del Re. Non solamente ei lo privava delle sue rendite, ma voleva spogliarlo anche de' suoi titoli e de' suoi onori. Qual era dunque il delitto

[1] Propria espressione di Colombo.

di Colombo? Qual cosa gli si poteva rimproverare? Nessuna accusa gli era intentata, e nessuno storico potè mai raccoglierne contra di lui. La sua sommessione non era stata forse eguale al suo zelo? il suo zelo alla sua prudenza? la sua prudenza alla sua fedeltà? la sua fedeltà al suo ossequio e attaccamento? Anche dopo la morte della Regina, sua amica, suo sostegno, manifestò egli il suo dolore con iscapito del servizio del Re? Non conservò all'ingrato Monarca la sollecitudine che Isabella avrebbe desiderato per lui?

Noi abbiamo intorno a ciò una prova fuor d'ogni sospetto, perchè fu sorpresa all'intimità dell'espansione paterna, alle comunicazioni della famiglia, nel momento medesimo in cui, percosso in tutto il suo essere dalla morte della Regina, Colombo indicava al suo primogenito, allora vicino al Re, qual condotta doveva tenere. Questi consigli acquistano un doppio interesse dalle circostanze medesime. Ecco come il padre parlava a suo figlio: « ora, la cosa principale è di raccomandare affettuosamente a Dio e con gran divozione l'anima della Regina, nostra signora. La sua vita fu sempre cattolica e sànta, e per questi motivi si deve credere ch'essa è nella sua santa gloria, senza dispiacere d'avere abbandonato questo aspro e penoso mondo [1]. »

« Indi, l'importante e sola cosa che val tutte le altre, è di applicarsi e far continui sforzi pel servizio del Re, nostro signore, e di lavorare a risparmiargli fastidi. Sua Altezza è il capo della cristianità: vedi il proverbio il quale dice che quando la testa soffre, soffrono anche tutte le membra: ed è perciò che tutti i buoni cristiani devono pregare per la prolungazione della sua vita, e la conservazione della sua salute; e noi che abbiamo più specialmente obbligo di servirlo, dobbiamo fare di ciò uno studio maggiore di tutti gli altri [2]. »

[1] « Su vida siempre fue católica y santa y pronta á todas las cosas « de su santo servicio; y por esto se debe creer que está en su santa « gloria, y fuera del deseo deste áspero y fatigoso mundo. » — *Cartas de don Cristobal Colon.* — Memorial de letra del Almirante.

[2] « Su Alteza es la cabeza de la cristiandad: ved el proverbio que

Queste raccomandazioni dell'Ammiraglio non manifestan esse il fondo dell'anima sua? Non si trova forse in esse una sommissione assoluta, e l'attaccamento più sincero?

Ma che importava a Ferdinando della fedeltà di Colombo? Per questo gran politico, l'interesse era l'unica regola del cuore. Egli non supponeva in alcuno quella generosità, di cui non sentivasi capace esso medesimo, e non perdonava la superiorità. Ciò che lo offuscava in Colombo, ciò che lo rendeva implacabile contro di lui, era la sua gloria, la sua involontaria grandezza. Nessun servizio poteva riscattar l'importanza acquistata da questo straniero da lui veduto cotanto povero, implorante l'onore di una udienza, supplicante che gli si volesse credere; e che, dopo sette anni d'importunità, aveva in meno di otto mesi conquistata la dignità di Vice-re di regioni più vaste della Spagna; si era veduto trattar da sovrano dal Capo della Chiesa, dalla Corte di Portogallo, di Castiglia e dalle Potenze Cattoliche.

Vedendo tanta ingratitudine rispondere a tanti benefizi, col cuore straziato da sì nera slealtà, si vorrebbe per l'onore della specie umana poter attenuare l'odiosità di un tale procedere. Dicasi a scarico di Ferdinando, che, indipendentemente della sua antipatia naturale per la grandezza di Colombo, egli temeva che il progresso delle scoperte, lo sviluppo delle colonie finisse per dare ai Vice-re delle Indie un'autorità, che, favorita dalla distanza e da immensi tesori, fosse per suscitarli a dichiararsi indipendenti e formare uno stato emolo della Castiglia. L'aumento indefinito di territorio cui presagivano le scoperte successive avrebbe potuto naturalmente ispirare i medesimi timori, le medesime previsioni a qualunque altro monarca. Nondimeno, questo sospetto dell'avvenire, la diffidenza inerente a siffatti pensieri non potevano sciogliere il Re dai suoi obblighi. Primieramente la defezione e il delitto non si suppongono; non

« diz: cuando la cabeza duele, todos los miembros duelen. Ansi que to-
« dos los buenos cristianos deben suplicar por su larga vida y salud,
« y los que somos obligados á le servir, mas que otros, debemos ayudar
« á esto con grande estudio y diligencia. » — *Cartas de don Cristobal Colon.* — Memorial de letra del Almirante.

si possono, almeno, punire prima di provarli: indi, in queste previsioni ipotetiche non v'era pericolo immediato per l'esistenza del regno: perciò Ferdinando non osava invocare questa necessità suprema della pubblica salute, questa generalmente ammessa ragione di stato, che permette sospendere, sciogliere o rompere qualsivoglia obbligo contrario alla legge della propria conservazione.

Se dall'esecuzione dei trattati esistenti fra la Corona e l'Ammiraglio dovevano conseguitare per quest'ultimo vantaggi enormi, essi erano proporzionati ai profitti medesimi della Castiglia. Inoltre quest'eventualità felici, ora divenute oggetto di stupore e d'invidia, erano entrate anticipatamente nello spirito di Colombo, allora ch'egli aveva poste le sue condizioni rimuneratorie. La corte ne stupiva e ne temeva allora; ma egli non n'era in verun modo sorpreso. Tutti i suoi obblighi ei gli aveva adempiuti e oltrepassati: aveva trovato più assai di quello che cercava, e dato ai Monarchi più di quanto aveva promesso e molto al di là delle loro speranze: in guisa che la violazione fragrante degli obblighi della Corona, l'oblío della parola e della firma reale non possono trovare pur l'apparenza di una scusa, e neppure di un pretesto.

Qualunque sia il grado d'indulgenza con cui si voglia considerarla, la condotta di Ferdinando ripugna alla coscienza. Si patisce a vedere sì alto allogarsi cotanto dispregio della giustizia. Il partito preso di non osservare gli obblighi contratti, perchè diventano gravi o impaccianti, e perchè si possiede la forza, offende l'onestà pubblica. La mala fede è tanto più ributtante lorchè si mostra sotto le volte dorate. La premeditazione di Ferdinando, quel suo speculare sulla miseria e l'indebolimento del Rivelatore della Creazione, la sua spoliazione dell'eroe malato, offrono alcunchè di crudele ed empio, come l'attentato contro l'orfanello o la vedova senza protettore. La giustizia non conosce prescrizione alcuna, e la storia non ha perdono per simili iniquità.

La slealtà di Ferdinando doveva indegnare Colombo quanto la sua ingratitudine; poichè, malgrado il silenzio della sua mo-

destia, portava in sè il sentimento della grandezza dell'opera sua, e perciò de' suoi servigi così ostinatamente disconosciuti.

Secondo una certa scuola, la maggior parte dei biografi ripetono ciecamente che l'Ammiraglio morì inconsapevole dell'importanza delle sue scoperte, e che scambiò sino alla fine il Nuovo Continente per la costa asiatica.

Non se l'abbia a male il signor Humboldt, questo è un madornalissimo errore. Bisogna ricordarsi che Colombo diede il nome d'Indie alle terre scoperte, affine di interessare ad esse la Corte, perchè le Indie erano allora tenute in conto della regione più ricca in perle, oro, diamanti e spezierie: Fernando Colombo lo dice positivamente [1]. Altri contemporanei, il Torquemada, l'Herrera, hanno egualmente assicurato ch' egli non diede quel nome alle sue scoperte se non per tal motivo [2]. Si deve altresì aggiungere che l'Ammiraglio, fin dal suo terzo viaggio, indicava una terra di cui non si era mai udito parlare. Rispetto a Cuba, siccome nessuno ne aveva fatto il giro, ed anche più anni dopo la morte dell'Ammiraglio, quell'isola fu creduta un continente; anch'egli aveva potuto pensar a quel modo, e figurarsi fosse il prolungamento della costa d'Asia, la qual si avanzava verso l'est fin nel mare delle Antille [3]. Ma questo non pregiudica punto all'esattezza della sua nozione sull'esistenza del Nuovo Continente. Dopo la sua terza spedizione, egli seppe non solamente che la terraferma era un Continente, ma altresì che l'Oceano ne faceva il giro.

[1] Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. VI.

[2] « Otros dicen que no tuvo Colon mas causa para llamarlas Indias, sino aver querido poner mas codicia á los principes con quien trataba, y autorizar mas su navegacion con este nombre, por el oro, plata, perlas y otras cosas... » — Juan de Torquemada, *la Monarquia indiana*, libro primero, cap. VII.

[3] Nel 1508, due anni dopo la morte dell'Ammiraglio, il re Ferdinando diede l'ordine di esplorare tutte le coste di Cuba, onde si venisse finalmente a sapere se essa fosse un'isola ovvero un continente: Sebastiano da Ocampo, a quest'uopo ricevette una commissione. — Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali*. Decade 1, lib. VII, cap. I.

La logica dei fatti è più forte di quella degli storici, e la vince altresì sulle loro sottili induzioni.

Noi abbiam detto e ripetiamo, che, sin dal suo terzo viaggio, l'Ammiraglio sapeva che il nuovo continente non era l'Asia; e possiamo assicurare eziandio, ch'egli sapeva che l'Oceano circonda co' suoi flutti il Nuovo Continente; perocchè prima d'intraprendere la sua quarta spedizione, parlava di trovare uno stretto, un passaggio che lo avrebbe condotto in quel mare sull'altra riva dell'istmo di Panama.

Questo è un fatto positivo, stabilito sulle parole medesime di Colombo, sulla testimonianza de' suoi nemici, sulla voce unanime degli scrittori del suo tempo. Essendo a Granata sotto gli archi a sesto acuto dell'Alhambra, l'Ammiraglio annunziava l'esistenza dell'Oceano dall'altra banda del Nuovo Continente. Se nella lettera del 7 luglio 1503 parla di Ciguare e di Ganges, ripetendo le denominazioni date dagl'indigeni, si conforma alle idee allora generalmente ammesse, e fuor delle quali non lo si sarebbe compreso; ma non crede di aver trovato l'Asia. E anche, allorquando è ridotto a usare il nome d'*Indie*, per prudenza o per modestia, non osando nè volendo crearne uno egli stesso per imporlo ad una terra sì vasta, sa bene che Dio gli ha dato in balía lo sconosciuto, regioni totalmente ignorate dall'antico Mondo.

Colombo ha un'idea così chiara della sua scoperta, è talmente convinto che questo Nuovo Continente non è l'Asia, che indica come il mare lo circoscrive; traccia la giacitura geografica di Veragua rapporto alle terre opposte sull'altra riva dell'Oceano, e dice ch'elle si trovano situate come Tortosa è a risguardo di Fontarabia, e Pisa a risguardo di Venezia [1].

Se per un certo tempo Colombo si era potuto figurare di es-

[1] « Tambien dicen que la mar boxa á ciguare, y de allì á diez jornadas es el rio de Guangues: parece que estas tierras estan con Veragua como Tortosa con Fuenterabia, ó Pisa con Venecia. » — Cristoforo Colombo, *Lettera ai Re Cattolici*, *scritta dalla Giammaica il 7 luglio* 1503.

sere giunto alle Indie, le sue ultime spedizioni avevano rettificato e fissato le sue idee sull'importanza delle fatte scoperte. Non esistevano più dubbi per lui dopo il suo quarto viaggio [1]. L'intuizion potente che gli aveva fatto indovinare l'esistenza di uno stretto fra le due divisioni del Nuovo Continente, e presentire il luogo predestinato alle grandi comunicazioni dell'avvenire fra'popoli, gli mostrava chiaramente l'immensità delle sue scoperte. Egli aveva, dunque, intera coscienza dell'enormità dell'ingiustizia del re, e sentiva che non era mai stata commessa verso d'un uomo iniquità maggiore. Colla donazione apostolica della Santa Sede, e colla linea del papale scompartimento, egli aveva assicurato alla Castiglia la metà del globo, ed erangli rifiutati i suoi diritti, i suoi titoli, i suoi onori, il suo pane! non possedeva al mondo che le sue rendite, e le si facevano scomparire! andava debitore alla fiducia o alla commiserazione di alcuni Genovesi di poter vivere miseramente col mezzo di prestanze!...

Egli vedeva allontanarsi indefinitamente la liberazione del Santo Sepolcro, desiderio supremo di tutta la sua vita, allora che ogni cosa pareva in pronto per recarlo ad effetto. L'oro abbondava ad ogni arrivo, e prometteva per la seguente stagione ricchezze più grandi; ma nulla giungeva per lui. Qual traffittura non doveva sentirsi in cuore? Nondimeno, non emise alcuna lamentanza, e trattenne sulle sue labbra ogni rimprovero pronto ad uscirne. Racchiudendo in fondo al suo isolamento l'amarezza delle sue tristezze, le offrì a Colui di cui aveva portato la croce. Cotesta calma nel colmo delle afflizioni non lascia indovinare altro che virtù? Vi ha forse nella storia esempio da potere raffrontare con questo? La filosofia è impotente così a ispirare come a spiegare questa sublime rassegnazione. Il messaggero della salute teneasi dinanzi agli occhi il Crocifisso: si ricordava che il nostro divin maestro Gesù, venendo a re-

[1] « Estuvo un tiempo en opinion que estava al fin de Oriente y principio de Asia; pero como descubrió la tierra firme, y la halló atravessada, se desengano. — Herrera, *Storia generale delle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. VI.

care all'umanità più che un mondo e tutti i mondi, la verità, la via e la vita, era stato calunniato, perseguitato, legato, battuto con verghe, dato in ispettacolo alla moltitudine, e condannato all'ultimo supplizio nonostante la sua dichiarata innocenza. Ad imagine di lui, il Rivelatore del Globo taceva sopra il suo letto di dolore, e come il liberatore delle nazioni perdonava a' suoi nemici.

Nella seconda quindicina di aprile, l'Ammiraglio seppe che il Re er'andato colla corte alla Corogna, per ricevere sua figlia, ora regina, dona Juana, la quale veniva accompagnata dall'arciduca Filippo, suo sposo, a prendere possesso della corona di Castiglia. Un raggio brillò sopra il suo letto di dolore. Colombo sperò di trovare nella figlia di Isabella un po' di quella affettuosa giustizia che aveagli mostrata la madre, l'incomparabile Regina: scrisse a lei per iscusarsi di non andare a incontrarla, e incaricò l'Adelantado di portare il suo messaggio, diretto a dona Juana ed al suo reale sposo.

In questa lettera spicca anzitutto la rassegnazione alla volontà divina: dice loro che piacque a Nostro Signore privarlo della fortuna di andare a incontrarli e dirigere egli stesso la loro navigazione: gli assicura, che, nonostante i dolori che lo martoriavano senza pietà, potrà render loro tali servigi che non saranno mai pareggiati. Facendo allusione alla morte di Isabella ed ai mutamenti avvenuti dopo quella inesprimibile perdita, dice che questi tempi sventurati lo hanno ridotto a quella estremità: il perchè egli non può presentarsi, e nemmen suo figlio [1]; di cui nel suo stato non potrebbe far di meno: termina esprimendo la speranza di essere rintegrato nella sua dignità e ne' suoi onori, conforme ai trattati che obbligano la Castiglia verso di lui.

Questa lettera fu scritta verso il primo del maggio.

[1] « É otras angustias en que yo he sido puesto, contra tanta razon, « me han llevado á gran extremo a esta causa no he podido ir a vues- « tras Altezas ni mi hijo » — *Carta del almirante don Cristóbal Colon á los reyes don Felipe y doña Juana.* — Suplem. primer, á la coleccion diplomat., n° XLII.

La Regina di Castiglia e l'arciduca Filippo giunsero il 7 alla Corogna. L'Adelantado non potè adempiere il suo messaggio che in capo ad alcuni giorni. I nuovi Sovrani di Castiglia accolsero graziosamente la sua dimanda, e promisero di darle pronta evasione [1]. Appena lo permisero le convenienze, l'Adelantado partì per recare a suo fratello questa buona notizia.

Ma durante questo tempo la malattia di Colombo aveva fatto irremediabili guasti.

[1] I Re fecero buona accoglienza alla lettera, e diedero speranza all'Adelantado che l'affare dell'Ammiraglio sarebbe prontamente sbrigato. — Herrera, *Storia generale dei viaggi e conquiste fatte dai Castigliani nelle Indie occidentali.* Decade 1, lib. VI, cap. LIV.

CAPITOLO NONO

La malattia di Colombo aggrava. — Egli riconosce che si approssima la sua fine: depone il suo testamento olografo nelle mani del notaro della Corte. — Errore degli storici e de' biografi intorno alla data di questo testamento e delle disposizioni relative a dona Beatrice Enriquez. — Ultimi sacramenti dati all'Ammiraglio. — Sue supreme parole. — Sua morte avvenuta il giorno dell'Ascensione. — Viaggi postumi dell'Ammiraglio.

§ I.

Dopo la morte della Regina, le forze dell'Ammiraglio scemavano lentamente. La vigoria della sua potente organizzazione, logora da sì lunghe fatiche, aggravata dai patimenti, non essendo più sostenuta dalla presenza d'Isabella, venne meno improvvisamente. La natura ripigliava i suoi diritti. L'energia della sua volontà fu la sola che ritardasse gli effetti di una distruzione che sembrava imminente.

Quando, per iscoprire lo stretto, egli si era rimesso in mare a settant'anni, dopo di averne passati quaranta a navigare, Colombo non aveva spiegato meno eroica audacia che nella sua prima spedizione. Già più volte, infermo per oftalmia e per gotta, egli dovette patire in questo viaggio privazioni, fatiche e intemperie indicibili, alle quali succumbettero giovani marinai de' suoi equipaggi, e di cui suo fratello l'Adelantado, non ostante la sua atletica complessione, sentiva ancora le conseguenze più di un mese dopo sbarcato [1]. Inoltre, gli si era riaperta una delle sue antiche ferite; le sue mani e i suoi piedi doloravano della gotta, e il male si era disteso nelle parti principali del corpo. Nonostante la sua calma apparente, e la sua stoica ritenutezza di parole, la perdita d'Isabella aveva aperto nel suo cuore una piaga, da cui sfuggiva a goccia a goccia la sorgente della sua

[1] « Tu tio ha estado muy malo, y está de las quijadas y de los dientes. » — *Cartas de don Cristobal Colon á su hijo don Diego Colon.*

vita. Da quel momento, fu visto precipitare verso il termine fatale.

Ne' suoi atroci calcoli sul tempo che rimaneva a Colombo da vivere, il re Ferdinando era stato sagace. Nonpertanto era in Colombo un altro segreto patimento, di cui non poteva sospettare quel profondo politico.

Nonostante la sua rassegnazione, a' voleri di Dio, ed il perdonare che faceva alla iniquità, una desolazione più amara dell'ingratitudine regia lo martoriava incessantemente nella sua solitudine; ed era la memoria de' paesi ch'er'andato a scoprire in nome di Gesù Cristo, la compassionevole imagine di quelle popolazioni che dianzi aveva ambito acquistare al Redentore, a cui egli per primo aveva mostrato e fatto salutare la Croce, e che allora venivano distrutte con istolta barbarie. Il Rivelatore del Nuovo Mondo sentivasi martoriato negli Indiani, smembrato nella dislocazione delle loro tribù e ne' supplizi inflitti a quegli sciagurati, che si spegnevano maledicendo la sublime Religione, ch'egli aspirava far loro amare.

In mezzo alle sue torture fisiche, ed agli umilianti imbarazzi della sua miseria, Colombo, rimettendo la sorte de' suoi due figli alla commiserazione della Provvidenza, avrebbe potuto ancora dimenticare le sue strettezze, il suo abbassamento e la perfidia del Monarca: ma nessuna umana precauzione sarebbe riuscita a torgli dinanzi l'imagine di quegl'infelici Indiani, e allentare il battere accelerato del suo cuore indegnato. Con quali parole consolare una tale afflizione? Qual cosa osar dire? Come moderare l'afflizione che penetrava sino ne' visceri al discepolo del Verbo? come addolcire quell'agonia morale, dolore immenso molteplice come le popolazioni di quella razza sciagurata, di cui esso prevedeva il fine, e pareva udire le ultime lamentazioni?

Per prolungare di qualche giorno ancora la vita di Colombo, sarebbe bisognato poter risuscitare la grande Isabella, e chiudere incontanente la piaga [1] sanguinolenta delle Indie. Ma dopo tante

[1] Qui non possiamo scordare che, solo fra i numerosi scrittori che hanno parlato di Colombo, il conte di Falloux ha posto il dito su questa

traversie e dolori senza nome, la sua conservazione sino a quel punto potrebbe sembrare un fenomeno. Inoltre egli portava nella sua propria sensitività, nella sua compassione ai mali altrui, la causa di una distruzion imminente.

In breve conobbe che nessun umano soccorso poteva ristorare in niun modo la rovina di un corpo logoro in tutto il suo organismo; rilesse per l'ultima volta il suo testamento, e non vi trovando cosa da mutare, volle farne deposito autentico.

Il dovere ci trattiene per brevi istanti davanti a questo atto di ultima volontà, che fu appiglio alle accuse più temerarie contro la purezza di questo gran servo di Dio.

Washington Irving pretende che « la vigilia della sua morte, fece un codicillo definitivo e regolare. » Questo autore aggiunge: una clausola di questo testamento « raccomanda alle cure di don Diego Beatrice Enriquez, madre del suo figlio naturale, don Fernando. Le sue pratiche con lei non erano mai state legalizzate dal matrimonio; e, sia per conseguenza di questa circostanza, sia che avesse da rimproverarsi di averla trascurata, pare fosse tocco da viva compunzione intorno a ciò ne' suoi ultimi momenti [1]. »

piaga nascosta del suo cuore. Nella coraggiosa sua *Storia di San Pio V*, questo nobile difensore del cattolicismo ha indicato questa causa intima di patimenti, che era sfuggita alla sagacità di tutti i biografi di Cristoforo Colombo. Subito al primo colpo d'occhio si riconosce in questo addentrarsi nell'anima dell'Eroe, la finezza del tatto, un sicuro giudizio, un delicato apprezzamento, fatti risaltare dall'elegante vigoria dello stile che furono le primizie del gran carattere, e della seducente eloquenza che il signor di Felloux doveva manifestare nei giorni più tristi della nostra repubblica; e fare che dopo la sua troppo sfuggevole comparsa sulla scena politica, nelle nostre ricordanze restasse egli come la sola, incontestabile e completa superiorità posta in luce dalla rivoluzione del febbraio 1848. — In tale occasione è curioso il riconoscere col fatto che il solo gran talento prodotto sotto la repubblica non era quello di un repubblicano.

[1] Washington Irving, *Storia della vita e viaggi di Cristoforo Colombo*, t. IV, lib. XVIII, cap. IV, p. 37.

Galeani Napione, sviluppato con grande acrimonia da Giovanni Battista Spotorno, cui hanno alla lor volta commentato don Martin Fernandez di Navarrete, Washington Irving ed Humboldt, seguiti da tutta la scuola protestante, tutti a dir breve i biografi di Colombo riprodussero questa affermazione del dispiacere che ispirava all'Ammiraglio ne' suoi ultimi momenti la memoria di Beatrice Enriquez, e giudicarono qual prova della « sua viva compunzione, » il suo ultimo codicillo fatto « la vigilia della sua morte, » vale a dire il 19 maggio 1506.

Noi non lasceremo più a lungo calunniare perfino nella sua agonia il Rivelatore del Globo. È tempo oggimai d'imporre termine a questa falsificazione dei fatti procedente da una audace confusione delle date.

Dichiariamo, pertanto, francamente che questa « viva compunzione di Colombo ne' suoi ultimi momenti » è un error grossolano.

Affermiamo inoltre che Cristoforo Colombo non fece alcuna disposizione testamentaria « la vigilia della sua morte. »

Certifichiamo che il « codicillo definitivo e regolare » che si pretende fatto « la vigilia della sua morte, » e perciò il 19 maggio 1506, aveva la data dell'ottobre di quattro anni prima!

L'ultimo codicillo di Cristoforo Colombo, « documento scritto di sua propria mano, del dì 1 aprile 1502 » e deposto nella cella del reverendo padre Gaspare Gorricio, della Certosa delle Grotte, prima della partenza dell'Ammiraglio pel suo ultimo viaggio, fu, dopo il suo ritorno, confermato nel suo pieno tenore. Lo dichiara egli medesimo. In prova della sua costante volontà, Colombo lo riprodusse di sua mano il 25 agosto 1505. Solamente, sentendo approssimare il proprio fine, l'Ammiraglio desiderò rivestirlo di un carattere autentico, deponendolo nelle forme legali in mano del notaro reale, e nominando a suoi esecutori testamentari suo figlio primogenito, don Diego Colombo, suo fratello don Bartolomeo, e Juan de Porras tesoriere generale della Biscaglia; cosa ch'ei fece il 19 maggio 1506, assistito dagli onorevoli testimoni il bacelliere de Mirueña e Gaspare della Misericordia, ambedue cittadini di Valladolid, e alla presenza di sette ufficiali della sua casa, cioè: Bartolomeo Fie-

schi, suo nobile compatriota, Alvaro Perez, Juan d' Espinosa, Andrea e Fernando de Vargas, Francesco Manoel e Fernando Martinez; come appare dall'atto di deposito [1].

Per ben apprezzare il senso delle brevi e sottintese parole di Colombo intorno a Beatrice Enriquez, la rettificazione di questa data è indispensabile; perocchè l'intervallo che separa la data del testamento dall'atto di deposito rende inammissibile l'interpretazione ingiuriosa data ai dispiaceri ch' esprimette l'Ammiraglio.

Ora, stabilite le date nel loro ordine, rintegriamo i fatti nel proprio luogo, e restituiamo alle parole testamentarie il loro vero senso.

Nel suo ultimo codicillo del 1.° aprile 1502, ricopiato di sua mano [2] il 25 agosto 1505, e deposto in forma legale solamente il 19 maggio 1506, il Vice-re delle Indie si occupava diffatti della sua compagna, sempre abbandonata, Beatrice Enriquez: ma ciò, lungi dal provare, come fu detto, un rimorso, ci manifesta una delicatezza di cuore.

Il lettore ricorderà in quali circostanze fu conchiuso il matrimonio di Colombo con questa nobile cordovana. Nonostante i suoi alti natali, Beatrice, nel fiore della bellezza, aveva sposato Colombo già incanutito, straniero, povero, sconosciuto, respinto a motivo dell'incredibile grandezza de' suoi disegni, non recando in patrimonio del suo genio che un progetto rigettato da tre governi, non trovando, invece di protezione, altro che l'in-

[1] « Testigos que fueron presentes, llamados é rogados á todo lo que « dicho es de suso, el Bachiller Andres Mirueña é Gaspar de la Miseri- « cordia, vecinos desta dicha villa de Valladolid, é Bartolomé de Fresco, « é Alvaro Perez, é Juan Despinosa, é Andrea é Hernando de Vargas, é « Francisco Manuel, é Fernan Martinez, criados del dicho S. Almirante. » — *Testamento y codicilo del almirante don Cristobal Colon en Valladolid á 19 de mayo de 1506.* — Coleccion diplomatica, docum. n° CLVIII

[2] « El tenia escrito de su mano è letra un escrito que ante mí el dicho Escribano mostró é presentó que dijo que estaba escrito de su mano é letra, é firmado de su nombre, etc... » — *Déclaration du notaire royal Pedro de Hinojedo au sujet du testament olographe que déposait, en ses mains, l'Amiral des Indes.* — Coleccion diplomatica, docum., n. CLVIII.

credulità e le beffe. Ell'aveva affrontato l'opposizione della famiglia, delle amiche, l'opinione del mondo, il ridicolo, facendosi una gioia segreta d'ogni suo sacrifizio; e, nondimeno, per dimostrargliene la sua riconoscenza, Colombo, poco dopo il suo matrimonio, si allontana da Cordova, non vi ritorna quasi mai, e non vi dimora più. Ed era perchè egli non apparteneva più a sè medesimo, e doveva tutto consacrarsi a' servigi dei Re, lo che tornava quaggiù a gloria di Dio, a crescimento della Chiesa; sacrificava la sua felicità domestica al bene del genere umano. Come gli apostoli si erano separati dalle mogli e dai figli per andare a diffondere fra le nazioni la buona notizia, Cristoforo Colombo, anch'egli pospose le dolcezze terrene, e la domestica felicità al suo sublime apostolato.

Nonpertanto, nel punto che intraprendeva la sua ultima esplorazione, la più ardita e pericolosa, mentre scriveva le sue intenzioni testamentarie, ricordando i lunghi sacrifizi, il silenzioso attaccamento di Beatrice, l'abbandono in cui l'avea lasciata per tanti anni, pensando che non le aveva costituito uno stato vedovile nel suo atto di maggiorasco, Colombo fu preso da un intimo cruccio, da uno scrupolo di cuore: temette di apparire ingrato; di aver realmente trascurata troppo colei che gli si era sacrificata, ebbe paura di non avere abbastanza conciliato i risguardi dovuti alla sua compagna colle esigenze del servizio di Dio.

Non potendo oggimai modificare, rispetto al fondo, la sua istituzione di maggiorasco, conosciuta dai Sovrani e dalla Santa Sede, in favore della nobile Beatrice, la quale non dimandava nulla, dovette limitarsi a raccomandarla al suo erede universale, in tali termini da rendere doppiamante obbligatoria la sua volontà testamentaria. E questo era, dic'egli, a sollievo della sua coscienza: ricorda in due parole di quanto le va debitore: e siccome non giudicava conveniente consegnare in quell'atto di ultima volontà il perchè di tal sua raccomandazione, stimò bastasse dire: « Non è dicevole scriverne qui la ragione [1]. »

[1] « La razon dello non es licito de la escribir aqui. » — *Ultimo articolo del testamento olografo scritto e ricopiato da Colombo il 25 agosto* 1505. — Coleccion diplomatica, docum., nº CLVIII.

In queste parole Napione, Spotorno, Navarrete, egualmente estranei alla Storia di Colombo, ed alla conoscenza del cuore umano, hanno creduto scorgere la prova di una illecita unione [1]: Washington Irving non osando contraddirli, si è quasi messo del loro parere, quantunque con manifesta esitazione.

La inettezza di una tal interpretazione ben ha diritto di lasciarci stupiti.

E che! se il movente della raccomandazione mortuaria, quella ragione che non conveniva scrivere in quel luogo, fosse stata una pratica colpevole, avrebbe forse Colombo ricordato che Beatrice Enriquez era la madre di don Fernando? Dal momento che ricordava la maternità di Beatrice, che cosa sarebbegli rimasto da celare sulla natura delle sue relazioni con lei? Il mistero diventa impossibile dopo siffatta chiarezza di espressioni: dunque la reticenza del testatore non era relativa alla nascita del suo secondo figlio.

Gli stessi scrittori che hanno veduto in queste parole la confessione di una colpa strappata alla coscienza nel terribile momento di dir addio alla vita, hanno dimenticata la data di questo testamento: confusero la redazione di questo documento olografo coll'atto di deposito, che ne venne fatto quattro anni dopo dall'Ammiraglio, la vigilia della sua morte. In alcune parole, di cui non compresero la forza, perchè ignari del carattere dell'uomo che le diceva, hanno conchiuso ad una illecita unione e a sterili rimorsi in sugli stremi della vita: la differenza delle date non gli ha trattenuti. Non ci faremo qui a confutare la loro cieca ostinazione. Riferendoci alle prove che abbiam dato nella nostra Introduzione, ci basterà dire che il matrimonio di Colombo con dona Beatrice Enriquez, dimostrato esistente da tante induzioni logiche, da tanti documenti e prove diverse, riconosciuto da' suoi discendenti, dagli alberi genealo-

[1] Navarrete ha creduto sulla parola di Spotorno, il quale aveva creduto a Napione, mentre questo erasi riferito allo spregevole rigiro d'un procuratore che tentava la sua ultima colpa di malizia prima di perdere il suo processo: il prete licenziato Luigi de la Palma e Freytas. — *Pleytos de los descendientes de Colon.*

gici, dalle tradizioni del suo parentado, era confessato da lui, di sua propria mano, cinque anni, quattro mesi e diciotto giorni prima dell'atto di deposito fatto « la vigilia della sua morte » in un documento autografo che, per buona fortuna, ci è stato conservato. Cristoforo Colombo chiama moglie, *muger* [1], la sua consorte, quella donna, da cui la sua missione lo ha sempre allontanato: egli esprime il motivo di quella coraggiosa separazione [2].

Mi aprirò qui d'un mio pensiero. Avrebbe la Regina voluto avere a proprio paggio un bastardo? la Regina, nella sua corte e col Re tanto nemico di Colombo!

E in questo testamento, anche l'articolo invocato contro Beatrice Enriquez offre una prova della legittimità di suo figlio. Se dona Beatrice Enriquez non fosse stata moglie legittima dell'Ammiraglio, questi avrebbe messo la sua pensione a carico di suo figlio Fernando, il qual ereditava un milione e mezzo. Non era egli naturale d'imporre quest'obbligo al figlio di Beatrice, invece di trasportarlo al figlio di un altro letto? Ma Colombo lo lasciò espressamente a don Diego nella sua qua-

[1] Per la comune dei lettori non sarà inutile il far conoscere che il nome di *muger* adoperato da Cristoforo Colombo parlando di Beatrice d'Enriquez, non vuol dir solo *donna* in generale, ma che altresì significa moglie. Appunto con questo nome di *muger* indicavasi la regina dona Juana, vedova del re Enrico IV. Nel suo testamento olografo, fatto in Aprile del 1475 ella denominavasi: « *Muger del rey don Enrique que Dios haya.* » Questo nome di *muger* era dato altresì da Ferdinando alla regina cattolica la grande Isabella, il re diceva: « La serenisima reina doña Isabel mi muger, ec. » Ed era ancora il nome di *muger* che il vecchio re cattolico dava alla sua seconda moglie, la giovine germana di Foix. » Serenisima Reina nuestra muy cara é muy amada muger. » — *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España,* por D. Miguel salvá y D. Pedro Sainz de Baranda, tomo XIV.

[2] « Y dejé muger y fijos que jamas vi por ello. » — *Lettera di Cristoforo Colombo ai membri del Consiglio, scritta alla fine dell' anno* 1500. — La brutta copia di questa lettera, tutta di mano dell'Ammiraglio ci pervenne, e la sua autenticità fu riconosciuta implicitamente ed esplicitamente dagli storiografi reali Muñoz e Navarrete. — *Coleccion diplomática.* Documentos diplomáticos, n°cxxxvii.

lità di primogenito, perchè la pensione della vedova dell'Ammiraglio delle Indie doveva esser pagata dal suo successore nell'ammiragliato, continuatore de' suoi titoli e de' suoi privilegi. Conchiuderemo che quest'ultima calunnia degli ultimi biografi di Colombo non cadde mai nell'animo de' suoi persecutori, nè durante la sua vita, nè durante l'esistenza della sua stirpe diretta: lo spirito di falsa critica e di vana erudizione l'hanno creata a' dì nostri.

Nondimeno, per giudicare sino all'ultimo istante del carattere di Colombo, questo testamento è di grande importanza. Le date non vi sono meno significative delle medesime espressioni. Le date attestano l'invariabile determinazione del testatore. Ciò che aveva scritto nel 1501, prima della sua ultima spedizione, lo ha confermato nel 1505. Ciò che aveva confermato allora, lo riconfermò nel 1506, coll'atto di deposito fatto « la vigilia della sua morte. » La immutabilità della sua intenzione fa prova della costanza di volontà e precision di ragione che n'era la causa e formava il fondo della sua energia.

Questa consacrazione delle sue ultime volontà, in tai circocostanze solenni, dinanzi al notaro regio Pedro de Hinojedo, viene, giustificandolo, ad autorizzare ciò che abbiamo già affermato rispetto al candor sublime ed all'indole amorevole di Cristoforo Colombo. A giusta ragione l'abbiamo detto suscitato dall'alto, infiammato per la gloria del Verbo divino, e tale che sottometteva la sua scienza alla fede, il suo genio all'umiltà.

Non v'hanno ipocriti sotto la sindone della morte: non si dissimula più sulla soglia dell'eternità. Ora, coll'atto di deposito fatto « la vigilia della sua morte » il Rivelatore del Globo provava per l'ultima volta il carattere sovrumano della sua scoperta. Egli replicava in faccia alla tomba ciò che l'ingratitudine della corte lo aveva costretto di scrivere al Re ed ai suoi consiglieri: « per la volontà di Dio, nostro Signore, io ho dato al Re ed alla Regina le Indie, come cosa ch'era mia: posso dire così, perchè... [1] »

[1] « Digo servi, que parece que yo por la voluntad de Dios Nuestro Señor se las di, como cosa que era mia, puédolo decir, porque... » — *Testamento y codicilo del almirante don Cristobal Colon, otorgado en Valladolid.* Coleccion diplomática, docum., n° CLVIII.

Egli indica altresì in quel momento solenne la famosa linea di demarcazione che va da un polo all'altro; non la linea arbitraria di confine convenuta diplomaticamente fra le Corone di Castiglia e di Portogallo, sulla quale tacque sempre per rispetto, di cui parve però non fare alcun conto, che non mentovò mai, risguardandola come un'offesa verso la Santa Sede; sibbene quella linea sorprendente, che fu tirata a cento leghe dalle Azzorre [1] e dalle isole del Capo Verde, dal Sommo Pontefice, assistito dal Sacro Collegio, e la quale rimarrà sempre qual testimonianza dell' ispirazione indefettibile della sede Apostolica.

§ II.

Udita la lettura di questo atto di ultima volontà, e poscia che i testimoni del pari che il notaio regio Pietro de Hinojedo l'ebbero firmato, Cristoforo Colombo prese la penna.

Già con raccomandazioni verbali al suo primogenito, egli aveva provveduto agli interessi de' suoi fedeli servi. Precedentemente, aveva promesso all'eroico Diego Mendez il commissariato generale di polizia alla Spagnuola [2]; Carvajal e Geronimo venivano fidati alla benevolenza del suo erede; ma in quel momento supremo, la sua benevolenza volle dare l'ultimo pegno della sua memoria ad alcune persone stimabili che gli aveano resi servigi ne' primi anni della sua dimora in Portogallo. Siccome ve ne aveano di trapassati diede ai loro figli od eredi quella prova di affettuosa ricordanza: aggiunse una nota al suo testamento, e di sua propria mano scrisse, durante la medesima seduta, l'indicazione de' piccoli legati che intendeva far loro.

Così l'Ammiraglio lasciò agli eredi di Geronimo del Puerto,

[1] « Las dichas Indias, islas é tierra firme, que son al Poniente de una raya que mandaron marcar sobre la islas de los Azores y aquellas del Cabo Verde, cien leguas la cual pasa de Polo á Polo... » — *Testamento y codicillo del almirante don Cristobal Colon, otorgado en Valladolid.* — Collecion diplomática, docum., nºCLVII.

[2] Diego Mendez, *Testamento olografo del* 19 *giugno* 1536.

padre del cancelliere di Genova, venti ducati d'oro; a Vaso Antonio, mercante genovese, stabilito a Lisbona, duemilacinquecento reali di Portogallo; agli eredi di un altro mercante genovese, Luigi Centurione Escoto, settantacinque ducati d'oro; agli eredi del genovese Paolo di Negro, cento ducati d'oro; ad un povero ebreo di Lisbona, che dimorava presso la porta degli Ebrei, un mezzo marco d'argento.

Inoltre, per una generosa delicatezza d'intenzione, il testatore volle che questi legati fossero pagati integralmente, e rimessi ai legatarii, senza che alcuno di loro potesse sapere per qual motivo, e da qual parte giungeva loro quel dono [1].

Poich'ebbe consegnato al notaro del Re l'atto delle sue ultime volontà, Colombo separò interamente il suo pensiero dalle cose terrene, cessò di partecipare agli interessi del mondo e della famiglia, per non conversare altro più che col cielo.

Secondo una legge generale della fisiologia e della storia umana, le cose tendono a finire nel medesimo modo che hanno cominciato. Il mistero che avvolge l'origine di Cristoforo Colombo ne oscura anche la fine. Poche particolarità ci sono state trasmesse intorno a questa esistenza senza pari fra gli uomini. Il dotto canonico di Piacenza, Pietro Maria Campi, era giunto a raccogliere sulla morte di questo eroe cristiano, nozioni esatte, che si preparava a pubblicare, quando mancò repentinamente di vita. Nelle informazioni che aveva potuto procurarsi intorno agli ultimi momenti del Rivelatore del Globo, egli trovava la certezza che morì da predestinato, e che il termine de' suoi giorni fu degno d'un apostolo e di un martire [2].

Nondimeno, nella deficienza di documenti particolarizzati sulla fase suprema di questo astro luminoso nell'ordine delle intel-

[1] « Hásele de dar en tal forma que no sepa quien se los manda de dar. » — *Memoria ó apuntacion á continuacion del codicilo de mano propia del Almirante.* — Coleccion diplomática. Docum nº CLVIII.

[2] « Vi si adaptò egli di sorte con ogni maggior patienza e carità, che fece l'ufficio d'apostólo, la vita di un martire, e la morte alla fine da un confessore di Christo. » — Pietro Maria Campi, *dell'Historia ecclesiastica di Piacenza, parte terza*, p. 225.

ligenze, è però possibile di additarne con bastante esattezza le più notevoli circostanze.

Ciascuno può di leggieri indovinare ciò che doveva essere in quel tempo un'osteria in Ispagna. È facile figurarsi la camera in cui giaceva l'Ammiraglio dell'Oceano sopra il suo letto di dolori. Solo ornamento delle nude pareti erano le sue catene che conservava sempre sospese dinanzi a sè [1], come in passato i generali di Roma, trionfatori, conservavano le corone civiche e murali ottenute in premio del loro valore. Quivi, colui che aveva ricevuto tanti favori divini, colui che Dio aveva suscitato per sollevare il velo occultatore all'umanità del rimanente del globo, giaceva dimenticato dai grandi, dal popolo e in preda agli strazi accompagnanti la decomposizione del nostro corpo mortale. Nondimeno, anche in mezzo agli assalti della morte, la sua fermezza di spirito sussisteva intera; aveva il pensiero limpido e chiaroveggente come al tempo delle scoperte.

Conforme all'uso del tempo ed all'inclinazione particolare della sua pietà, vestì l'abito del terz'Ordine di san Francesco, che aveva così sovente portato; sotto il qual abito anche la grande Isabella aveva voluto rendere a Dio [2] il soffio che aveva da lui ricevuto. I suoi due figli, i suoi ufficiali, e alcuni padri Francescani, suoi amici, ad ora ad ora inteneriti e riconfortati dalle parole dell'ardente discepolo del Verbo, assistevano a quest'ultima lotta della sua forte natura contro la distruzione, a' cui rapidi progressi egli teneva dietro con chiara percezione. Terminate le sue esortazioni edificanti, volle per l'ultima volta, col Sacramento di penitenza, porsi in istato di ricevere Dio. Nessun orgoglio delle sue opere, nessun pensiero della sua gloria venne con importuna tentazione a sturbare il raccoglimento di quell'ora solenne. L'umiltà della veste di san Francesco posavagli veramente in cuore.

[1] « Egli havea deliberato di voler salvar quei ceppi per reliquie in memoria del premio de' suoi molti servigi, si come anco fece egli.... » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

[2] « Recibió con mucha devocion todos los sacramentos... » — *Historia general de las Indias occidentales*. Decade 1, lib. VI, cap. XV.

Ei si vedea dinanzi agli occhi, appese alle povere pareti della sua stanza, le catene, unica ricompensa rimastagli delle sue sovrumane fatiche. Ma temendo forse che quella vista inasprisse i suoi figli contro l'ingiustizia della corte, per cancellar l'imagine dell' ingratitudine reale, comandò che coteste catene fossero calate insieme con lui nella tomba [1]. Dopo aver data a sè medesimo questa prova della sincerità del suo perdono delle offese, sicuro che non conservava alcun'amarezza in cuore, confessò per l'ultima volta le sue colpe, e ne ricevette l'assoluzione. I guasti fisici avevano rispettato tutte le sue facoltà. Nel rifinimento del corpo, egli non aveva patito alcun indebolimento dell' intelletto. Il contemplatore della Creazione doveva conservare la sua lucidità d'intuizione per tutto il tempo che l'anima rimaneva in lui unita al corpo.

Spuntava il giorno sacro ad una delle grandi feste del Cattolicismo, anniversario di quello, in cui il Figliuol dell'Uomo, avendo compiuta la redenzione, e istituita la Chiesa, risalì verso il Padre per rientrare nella sua gloria. Dall'un'ora all'altra, il grande Ammiraglio dell'Oceano si sentiva sempre più attirato verso il porto della sua eternità: dimandò il favore di ricevere un'altra volta sulla terra il Pane degli Angeli. Quale spettacolo dovette allora offrire quella cameruccia di osteria! L'inviato dell'Altissimo, l'ardente adoratore del Verbo, da cui tutto è stato fatto, che riceve la visita del Verbo divino sotto il simbolo eucaristico! Qual effusione di cuore, quale soavità di conforto sovrabbondarono in quell'uomo di fede! Qual divina illuminazione dovette rischiarare il suo letto di dolori! Con quale felicità si prostrò dinanzi al suo Signore che andava a lui! Il divino Salvatore che legge nelle anime, sapeva come ardentemente aveva desiderato la liberazione del suo Sepolcro, la glorificazione del suo Nome appo tutte le nazioni della terra, e i suoi perseveranti sforzi e le sue dolorose aspirazioni verso quel sacro scopo; perciò, nonostante il tremore che ogni mortale creatura deve pro-

[1] « Io gli vidi sempre in camera cotai ferri; i quali volle che con le sue ossa fossero sepolti. » — Fernando Colombo, *Vita dell'Ammiraglio*, cap. LXXXVI.

vare dinanzi alla maestà dell'Autore della vita, Cristoforo era pieno di speranza. Assicurato dalla bontà e dalla misericordia che gli aveva sin allora mostrate il Redentore, la sua anima dovett'espandersi ineffabilmente deliziata a quella venuta del Salvatore sotto il suo povero tetto.

Un istante ancora, ed egli andava finalmente a possedere la vita eterna.

L'integrità della sua intelligenza perdurava a malgrado del continuo inoltrarsi della distruzione. Quando sentì vicinissima la sua fine, Colombo uscì dal suo raccoglimento serafico, e chiese il sacramento dell'estrema Unzione [1]. La sua lucidezza non aveva perduto nulla della sua forza: potè tener dietro alle preghiere degli agonizzanti che si dicevano per lui: ascoltò con umile compunzione la raccomandazione che andava facendo dell'anima sua uno dei Religiosi Francescani, e diceva egli medesimo le risposte: indi, dopo di avere saporate le angosce dell'agonia, sentendo venuto il momento supremo, all'ora del mezzodì, il discepolo del Verbo indirizzò al Padre dei mondi le parole stesse che proferì il Salvatore spirando sulla croce: « Mio Dio, io rimetto l'anima mia nelle vostre mani! [2] » e Gli rendette lo spirito.

Era il giorno dell'Ascensione 20 maggio 1506.

§ III.

Come ai tempi delle persecuzioni della Chiesa si seppellivano insiem coi Martiri, nelle catacombe, ampolle piene del loro sangue, e strumenti del loro supplizio, così le catene che avvinsero i piedi e le mani del messaggero della croce furono chiuse nel

[1] « Poi, sentendo avvicinarsi l'ora della sua morte, si fece amministrare l'estrema unzione. » — Herrera, *Storia naturale delle Indie occidentali*, Decade 1, lib. VI, cap. xv.

[2] « Y dicho estas últimas palabras: *In manus tuas Domine commendo spiritum meum.* » — Hernando Colon, *Historia del Almirante Cristóbal Colon*, cap. CVIII.

suo sepolcro. Indi i Francescani accompagnarono il corpo alla chiesa cattedrale di Valladolid, Santa Maria l'Antica, ove si celebrarono modestissimamente l'esequie dell'Ammiraglio dell'Indie. Dopo di che que' Religiosi trasportarono le sue spoglie mortali nelle tombe del loro convento dell'Osservanza. Cristoforo Colombo, che aveva trovato presso i Francescani il suo primo asilo, ricevette da essi l'ultima ospitalità. Pochi giorni appresso, nessuno in Valladolid, dalla famiglia Francescana in fuori, pensava a quella gloriosa sepoltura. Sicuramente la morte di un vice-prefetto, di un colonnello leva di sè maggior grido in un dipartimento francese, che non ne causò allora in Ispagna la morte dell'uomo che aveva raddoppiato lo spazio noto della creazione.

Lo storiografo regio non degnò mentovare quella morte, Pietro Martire d'Anghiera, dianzi giustamente orgoglioso della sua dimestichezza [1] con Colombo, non mentovò nè la sua malattia, nè la sua fine, quantunque dimorasse allora assai presso, a Villafranca di Valcazar. La cronaca locale, *Cronicon di Valladolid*, [2] solita registrare con grande esattezza i piccoli avvenimenti della città, non ne disse verbo; così poco si pensava a Colombo.

La gran notizia, la prima occupazione di que' giorni era l'arrivo della principessa dona Juana col galante arciduca d'Austria, Filippo, soprannominato il Bello. Tutti parlavano sotto voce delle contese sorte fra' giovani sposi per la freddezza del leggiadro principe, e la tenerezza mal ricambiata della figlia d'Isabella. Buccinavasi che quelle afflizioni di cuore avevano alterata la sua ragione, senza diminuire il suo amore, e che il re Ferdinando detestava cordialmente suo genero, il quale dal canto

[1] « Scripsit enim ad me Praefectus ipse marinus cui sum intima familiaritate devinctus. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceanæ Decadis primæ*. liber secundus.

[2] La cronica di Valladolid, che comincia all'anno 1333 e va sino al 1539, fa spesso menzione di fatti di così minima importanza, che oggidì nessuno al certo li raccoglierebbe. I suoi redattori, nell'anno 1506, hanno giudicato che la morte di Colombo era d'un interesse ancor minore, poichè l'hanno passata sotto silenzio.

suo rendeagli pane per focaccia. In mezzo agli intrighi ed alle parti, ond'era divisa la corte, il nome di Cristoforo Colombo giaceva dimenticato. In un ordine dato dal Re il 2 giugno 1506, quattordici giorni dopo la morte dell'Ammiraglio, per far mandare a suo figlio primogenito don Diego l'oro e gli oggetti che appartenevano a suo padre [1], non si trova neppur una di quelle espressioni cui le più semplici convenienze avrebbero dovuto suggerire.

In Castiglia, nessuno pensava a Colombo. La sua morte aveva fatto sì poco romore, che, negli anni seguenti, alcune opere pubblicate fuor di Spagna accennavano di lui come se vivesse ancora. Ma Roma vegliava alla sua gloria: Il Papato proteggeva contro l'oblío il nome del Rivelatore della Creazione.

Passati erano già sette anni sulla sua memoria, e non l'avevano compiutamente cancellata. Quanto più si distendevano le scoperte, e tanto più spiccava l'importanza dell'opera di Colombo.

Comprendendo che nè le preoccupazioni, nè le calunnie, nè l'ingiustizia non potevano nulla contro l'eternità dell'opera sua, il vecchio Ferdinando, volendo forse calmare l'interna accusa della sua coscienza, o forse ingannare l'opinion pubblica, cancellando la memoria della sua ingiustizia verso l'eroe, e acquistando nome di monarca giusto e riconoscente, imaginò di ordinare che fossero fatte al grande Ammiraglio dell'Oceano esequie pompose a spese della corona, e che la Castiglia concedesse gratis due metri di terreno all'uomo che le aveva data metà del globo.

Perciò, nell'anno 1513, la solitudine funebre di Cristoforo Colombo fu improvvisamente turbata. Un ordine reale fece ritirare dal convento de' Francescani di Valladolid il suo feretro, il quale fu trasportato con grande apparato a Siviglia. Si fecero esequie solenni nella cattedrale: ed havvi ogni ragion di credere che vi assistessero gli alti magistrati della marina e gli uffici delle colonie. Coloro che avevano attraversata la missione di Colombo, abbeverata di fiele la sua grand'anima, abbreviata la sua vita e calunniata la sua memoria, i suoi nemici di ogni grado e di ogni condizione, vestiti a grama-

[1] Coleccion diplomatica. — *Documentos diplomaticos*, n°. CLIX.

glia, con portamento rispondente alla circostanza, circondarono ipocritamente il suo catafalco. Strana cerimonia, comandata dall'autore della morte di Colombo, celebrata dal concorso de' principali complici di quel morale assassinio! accoppiamento sacrilego della pietà verso i morti, con un odio che sopravviveva alla tomba! Non fu mai spoglia mortale più gloriosa oggetto di una simile solennità: e forse non fu mai veduto feretro più straordinario, dacchè racchiudeva la sola ricompensa che ricevette dal mondo l'uomo che lo aveva addoppiato! Nella sua vita aveva avuto catene; almeno dopo morte gli fu concessa una prece.

Compiuta la funzione, i Certosini suoi amici trasportarono il feretro dell'Ammiraglio oltre il Guadalquivir nel loro pacifico ritiro di Santa Maria delle Grotte; fuvvi deposto, non nelle tombe de' signori d'Alcala, come dice per errore l'annalista di Siviglia, ma in un sepolcro nuovo, in fondo alla cappella di Cristo, fatta da poco innalzare dal frate don Diego Lugan. Le sue spoglie riposarono al riparo de' gradini dell'altare, e sotto la protezione di que' buoni Religiosi che lo amavano, allato ai quali egli suolea cercar ristoro contro le contrarietà cittadine. Quando Colombo aveva posto il fiume tra' suoi nemici e sè, parevagli d'essere al sicuro dai loro attentati. In seno alla pace di quel chiostro, ove si era ricoverato sì spesso, rimase addormentato nel Signore sino all'anno 1526.

Allora il martello, che aveva turbata la calma della sua sepoltura presso i Francescani di Valladolid, risonò di bel nuovo nella sua funebre stanza. Allato a lui fu calata per l'eterno riposo la spoglia mortale di don Diego Colombo, suo successore. Que' medesimi che avevano martoriato e ucciso lentamente il padre, erano giunti a fare altrettanto col figlio.

Dopo un oblio di dieci anni, di nuovo andò rotta la calma dei due feretri. La spoglia mortale di Colombo, tolta in silenzio dalla Certosa delle Grotte, venne trasportata a bordo di una caravella. Così l'uomo che primo di tutti aveva valicato l'Oceano, infiammato di sante speranze, che primo ne aveva misurato gli spazi carico di ceppi, fu anche il primo che lo rivalicò dopo morto:

tornò conservando le sue catene, nella città che gliele aveva inflitte.

Nel 1536, il corpo di Cristoforo Colombo fu trasportato dalla Castiglia a San Domingo, città costrutta per ordine suo, a cui aveva dato quale stemma, oltre il leone e la torre d'Isabella, la croce e la chiave, emblemi del Cattolicismo [1]. Quivi fu deposto in una tomba nel santuario della cattedrale, a destra dell'altar maggiore.

Indi corsero dugentosessant'anni e nulla fu che violasse la pace del feretro di piombo, che racchiudeva l'eroica spoglia; talmente abbandonata, che, verso il 1770 s'ignorava nell'isola il luogo della sua sepoltura. Un francese, l'onorevole Moreau di San Merry ebbe la fortuna di scoprirla nella cattedrale di San Domingo, e di ristorarla [2]. Nel mondo erano avvenuti di gran fatti così sulla terra come sul mare. Un trattato di pace, conchiuso tra la Francia e la Spagna, nel 1795, avendo sicurato alla prima il possedimento definitivo della Spagnuola, il governo di Spagna non volle abbandonare questa preziosa reliquia dell'isola.

Sulla proposizione dell'ammiraglio don Gabriele de Aristizabal, fu decretato il disseppellimento del feretro di Colombo e il suo trasferimento a Cuba. Perciò, il 20 dicembre 1795, le autorità civili e militari della colonia si raccolsero nella cattedrale di San Domingo. Il sepolcro fu aperto alla loro presenza, e vi si trovarono i frammenti di una cassa di piombo mescolati di ossa umane e di terra. Questi avanzi furono piamente raccolti e deposti in una cassa di piombo dorato, che si coperse di velluto nero ornato di galloni e fiocchi d'oro [3]: venne deposta tempora-

[1] Quantunque Ovando avesse cambiato posizione alla città di San Domingo con pregiudizio dei veri interessi della colonia, tutti gli abitanti, nonchè una gran parte dei materiali della nuova città, provenivano dall'antica, e formavano la continuazione della città fondata dall'Adelantado, in conformità agli ordini di Cristoforo Colombo.

[2] *Annali marittimi e coloniali*, t. IX, I.ª serie, p. 342. — Egli trovò in una chiesa di San Domingo la tomba di Cristoforo Colombo, della quale gli abitanti del paese ignoravano l'esistenza.

[3] « La caja es de largo y ancho como de media vara y de alto una tercia: y se trasládó á un ataud forrado en terciopelo negro, guarnecido

riamente sopra un catafalco coperto di nero. Fedeli alle loro antiche affezioni, i Francescani vegliarono accanto al feretro, e recitarono l'ufficio dei morti.

La dimane, il governatore di San Domingo, lo Stato Maggiore della piazza, e della marina, tutte le magistrature, e i notevoli della città si raccolsero nella chiesa, ove l'arcivescovo monsignore Fernando Portillo y Torres, assistito da' suoi quattordici canonici [1], dai Religiosi Francescani, dai Domenicani e dai Padri della Mercede, celebrò la messa solenne; indi pronunziò l'elogio funebre del Vice-re delle Indie [2]. Poscia alle quattro pomeridiane del medesimo giorno, si fece il trasporto di que' preziosi avanzi sul brigantino chiamato *La Scoperta*. Questa traslazione compartecipava della pompa militare e della cerimonia religiosa: la si sarebbe detta la marcia trionfale delle reliquie di un santo. La Chiesa rese onore al messaggero della croce, al primo cristiano che pubblicò il nome di Gesù Cristo in quell'isola. Tutte le bandiere coperte a bruno, formavano parte del corteo. Il feretro portato per turno dalle persone principali della colonia, fu processionalmente addotto al luogo dell'imbarco in mezzo ai canti degl'inni ed agli spari delle artiglierie dalle mura, alternati da quelli delle navi ancorate nel porto. Giunto fuor delle mura di San Domingo, il corteo posò. Il clero cantò le ultime sue preghiere in vista del mare sulla riva dell'Ozama; e durante quel tempo la cittadella salutò Colombo con quindici colpi di cannone, come per un ammiraglio in attività di servizio. Nel punto in cui il feretro fu deposto nella scialuppa,

de galon y flecos de oro. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc. — Coleccion diplomatica, nº CLXXVII.

[1] La primazia delle Indie, che da prima era unita all'arcivescovado di Siviglia, era stata in seguito trasferita a San Domingo, che venne eretto in arcivescovado, con arcidiaconato e capitolo, composto di quattordici canonici. — Charlevoix, *Storia di San Domingo*, lib. VI.

[2] « Se cantó solemnemente vigilia y misa de difuntos, predicando despues el mismo Sr Arzobispo. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los gefes y autoridades*, etc. — Coleccion diplomatica, nº CLXXVII.

che lo doveva trasportare sul brigantino *La Scoperta*, l'arcivescovo consegnò al comandante la chiave [1].

Al cospetto della calca accorsa sulla riva dell'Ozama, *La Scoperta* spiegò le vele e si diresse sulla baia d'Ochoa, ove ancorava la nave il *San Lorenzo*, la quale, ricevuto appena quel prezioso deposito, veleggiò incontanente alla volta dell'Avana, e vi giunse il 15 gennaio 1796. Quivi nuovi onori attendevano la spoglia mortale dell'eroe dei mari.

Fu ricevuto colla maggiore possibil pompa. Tre ordini di feluche e di canotti lo accompagnarono al porto in mezzo al rimbombo di tutte le batterie della costa e delle navi da guerra. Il governator generale di Cuba, e tutti i principali magistrati dell'Isola vennero sulla spiaggia a ricevere il feretro ed a portarlo in mezzo ad una doppia fila di soldati, sino alla Piazza Maggiore, ove l'aspettava un ricco padiglione. Fu deposto quivi un istante in un cenotafio, per consegnarlo poi al governator generale, a cui fu data la chiave. Una specie di emozion religiosa agitava tutti i petti. Il processo verbale della cerimonia prova espressamente che su questo luogo era stata celébrata la prima messa allorchè venne fondata la città [2]. Tutti andarono processionalmente verso la cattedrale; l' arcivescovo vi officiò, poi le spoglie mortali furono deposte vicino all' altar maggiore, nel santuario a destra, al cospetto di tutti i più ragguardevoli dell'isola.

Guardiamoci dal cader in errore:

Questo apparato guerriero e religioso, questo concorso insolito della popolazione, questa pia sollecitudine delle milizie di terra e di mare, delle autorità civili e delle corporazioni ecclesiastiche, meglio che una testimonianza di riconoscenza resa alla scoperta di quelle contrade, era un omaggio offerto alla

[1] « En seguida el gobernador capitan general tomo la llave del ataud de mano del Sr Arzobispo y la entregó al S^r comandante de la armada pare que la entregase al S^r gobernador de la Habana. » — *Coleccion diplomática* n° CLXXVII.

[2] « Delante del obelisco donde se celebró la primera misa en aquella ciudad. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc.

memoria dell'eroe cristiano, che « dopo scoperta quell' isola vi aveva per primo inalberato lo stendardo della croce, e seminata fra gli indigeni la fede di Gesù Cristo [1]. »

A questi successivi disseppellimenti, vediamo che le vicissitudini di Colombo, e le agitazioni del suo destino non erano terminate colla morte, ch'è pure rifugio dell'eterna immobilità pel comune degli uomini. A quella guisa che per ben quattro volte egli aveva chiesto un asilo alla Famiglia Francescana, a quella guisa che aveva fatte quattro spedizioni di scoperte, anche il suo corpo fu quattro volte mandato in cerca di una definitiva sepoltura. Non direbbesi che il prodigioso gli sopravvisse oltre la tomba, come se non dovess' egli somigliare al rimanente de' mortali anche nella morte!

[1] « En prueba de la alta estimacion y respetuosa memoria que hacian del Héroe que abiendo descubierto aquella isla plantó el primero allí la señal de la Cruz, y propagó entre sus naturales la Fé de Jesu Cristo. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los Gefes y autoridades*, etc. — Coleccion diplomática, n°. CLXXVII.

CAPITOLO DECIMO.

Errore sistematico ed errore tradizionale dei biografi di Colombo. — Vita privata dell'Ammiraglio. — Sua scienza, suo stile, suo amore della natura. — Vita pubblica di Colombo, modello per gli amministratori. — Suo carattere provvidenziale. — Sua missione cristiana, e sue relazioni colla Chiesa. — Sue affinità spirituali. — Del maraviglioso e del mitico nelle vicende della sua vita. — La leggenda di san Cristoforo. — Relazioni di Colombo coi Patriarchi, i Profeti, gli Apostoli. — Parallelo tra Mosè e Colombo. — Santità di Cristoforo Colombo. — Testimonianza che l'Altissimo rese al suo messaggero. — Miracoli di una Croce piantata da questo gran servo di Dio.

§ I.

Sinora, senz' arrestarci all'esame filosofico de' fatti compiuti da Colombo, abbiamo, abbreviandoli, raccontato semplicemente i principali avvenimenti della sua vita. Ora gettiamo uno sguardo sul tutto assieme di questa vasta esistenza che fummo costretti riassumere con tanta brevità.

Tenteremmo indarno di applicare a Cristoforo Colombo i recenti principii che la scuola razionalista mette fuori nel formulare che fa la sua teorica della filosofia della storia; e nemmeno ci penseremmo racchiudere i nostri giudizi nelle regole sistematiche della biografia moderna, ispirata anch'essa a quel modo.

La vita di Colombo è tutt'affatto il contrario delle pedantesche abitudini, imperiosamente imposte dalla scuola razionalista a scrittori che si reputano filosofi per questo appunto che procedono sempre per via di negazione, e pensano che dubitar di tutto sia saggezza. La storia genuina dello scopritore del Nuovo Mondo non potrebbe abbassarsi fino a questo sistema filosofico di biografia, vero letto di Procuste, alla cui misura piacerebbe ridurre la umanità, fosse anco a prezzo delle più crudeli mutilazioni della verità, e della dislocazione degli avvenimenti più sicuri della storia.

Noi non possiamo ammettere l'opinione di Navarrete, fondata su questa teorica, lorchè giudicando Colombo, dice che « i suoi difetti voglionsi attribuire alla natura ed alla fragilità umana, e furono probabilmente il risultato dell'educazione che ricevette; della carriera che abbracciò e del paese in cui nacque, paese ove il traffico ed il negozio [1] formavano il principal ramo della ricchezza, pubblica e particolare [2]. » Noi non crediamo a questa trasmissione originale delle virtù o dei vizii di una nazione ne' privati che la compongono; perocchè, allora, ogni membro dell' aggregazione s' impronterebbe egualmente del medesimo carattere e delle medesime predisposizioni. L'esperienza smentisce questa inezia in maschera di dottrina: nessuno istinto di traffico, nessuna abitudine di cambio e di banco traspare dagli atti amministrativi di Colombo.

Non accettiam neppure l' opinione di Washington Irving, espressa secondo il medesimo sistema [3]: « gli uomini segnalati sono un composto di virtù e di debolezze. La loro grandezza procede in gran parte dalla lotta che sostengono contro le imperfezioni della loro natura; e le loro più nobili azioni nascono talvolta dalla lotta delle loro qualità opposte [4]. »

[1] Navarrete suppose in Colombo l'istinto mercantile, quella finezza genovese, che ha una rinomanza proverbiale, di cui parla Humboldt; ma Colombo non mai commerciò, nè speculò, nè possedette, nè mai in alcun atto della sua vita egli discese fino alla finezza; poichè in fine la finezza non è che l'astuzia colla coperta dello spirito, e l'astuzia e l'artifizio non sono l'arme dei forti: *Armatura fortium.*

[2] Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espanoles,* etc. — Introduction, § LVII.

[3] Washington Irving, *Storia della vita e viaggi di Cristoforo Colombo,* tom. IV, c. V, p. 41.

[4] Vale a dire, in altri termini, che la loro mollezza crea la loro energia, e la loro debolezza la loro bravura! Come mai il contrasto delle qualità opposte alle nobili azioni, donde avrebbero a sortirne de i vizi, ottiene delle virtù, la grandezza il sublime? Sfidiamo anima qualunque vivente a darci di ciò la spiegazione. Considerate a qual alto grado di assurdità può giungere questo moderno sistema di biografia. Pur veggasi di quali inezie appaghinsi gli addetti della scuola razionalista.

In questo sistema non si potrebbe mai scrivere la vita di un santo, sopratutto se operò in circostanze critiche e su di una scena elevata; perocchè dovette necessariamente avere debolezze, mostrar difetti, dacchè bisogna assolutamente che l'uomo, perchè è uomo, ci offra una mescolanza di virtù e di debolezze. Questa Scuola non ammette che un uomo sia differente dagli altri, rispetto al fondo del carattere egualmente composto di virtù e di difetti; solamente le sue qualità buone e cattive sono più pronunziate le une che le altre, secondo i lineamenti che distinguono la sua individualità. Così, non potendo spiegare umanamente la sublimità del linguaggio di Colombo, nè la sua visione sulle coste di Veragua, stupefatto della maestosa elevazione del vecchio marinaro, anzichè riconoscervi la grandezza della sua anima cristiana, Humboldt ardì emettere la strana opinione che « l'eloquenza delle anime incolte, gettate in mezzo ad un incivilimento avanzato, è come l'eloquenza dei tempi primitivi. Uomini superiori, di una tempera forte di carattere, poco familiari alle ricchezze di una lingua di cui si servono in una effusion passionata, la quale, colla sua violenza si oppone al libero corso del pensiero, si trovano invasi da quel sentire poetico che appartiene all' eloquenza delle prime età [1]. » Donde conséguita logicamente, che ogni uomo di tempera forte e poco familiare collo spagnuolo, avrebbe in un caso simile tenuto anch'esso il sublime linguaggio di Colombo!

Lo scritto più recente pubblicato in Francia su Cristoforo Colombo contiene la prova di questa maniera sistematica di giudicar gli uomini. In una notizia largamente sviluppata, e notevole per erudizione, il dotto direttore della Nuova Biografia Generale, dottor Hoefer, dice: « I grandi genii del paro che gli altri mortali, ritraggono assai della natura umana, e del loro secolo; sono gli storici, che, giudicando il passato col prisma del presente, ce ne danno una falsa idea. Gli è così che ci rappresentano Colombo come ispirato dalla gloria di servire l'umanità; mentre una simile ambizione non gli era mai ve-

[1] Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, tom. III, p. 240, 241, ediz. franc.

nuta nell'animo; come non mai venne a Gutenberg suo contemporaneo, il quale con Schoeffer e Faust, vendeva quali manoscritti i primi libri stampati.

« Prima di valicar l'Oceano, la prima cosa che ebbe a cuore Colombo fu di stipulare per sè e pe' suoi eredi rimunerazioni magnifiche: ecco quanto all'uomo. Egli ebbe poscia a cuore di portar la fede cattolica sino agli antipodi e di strappare il Santo Sepolcro fuor dalle mani degli infedeli: ecco quanto al secolo [1]. »

Secondo questo principio, la personalità di Colombo si ridurrebbe alla riproduzion delle idee generali dell'età sua; e sarebb'egli soltanto la incarnazione del pensiero dominante al suo tempo.

L'osservazione dei fatti, l'imparzialità della storia, del paro che la dottrina cattolica, distruggono interamente questa teorica. Ad ogni pagina la storia della Chiesa smentisce queste balde pretensioni. Sicuramente nessun uomo può sfuggire ad ogni influenza delle idee dominanti della sua età, e del luogo in cui vive: ove non aspirasse che il falso non potrebbe assimilarsi il vero, nè mostrarsi grande se fu sempre a contatto colle picciolezze. Ma la provvidenza di Dio, quella forza invisibile che mena gli uomini nonostante le loro agitazioni, opera su certe anime, e sembra modificare la natura: l'uomo, così assistito, diventa allora padrone di cose a cui non pareva destinato naturalmente, e delle quali la sua educazione, la scienza acquisita, e la sua propria finezza di spirito non l'avrebbero reso capace. La sublimità dell'evangelista san Giovanni, uomo senza educazione e senza lettere, basta a rovesciare dalla sua base il sistema della moderna filosofia della storia.

Qual emanazione troviam noi dell'idea ebraica o romana contemporanea in san Giovanni, il figlio di luce, il certificatore del Verbo, e suo prediletto discepolo? A qual êra della letteratura, a qual genere di scuola appartengono i suoi collaboratori involontari, i compilatori de' Vangeli, opera così senza tipo conosciuto,

[1] *Nuova biografia generale pubblicata dalli signori Firmin Didot fratelli.* — Dispensa 103, articolo Cristoforo Colombo.

come senza possibile imitazione; onninamente straniera alle produzioni delle lingue antiche, alle tradizioni del dotto Oriente, e nondimeno accessibile a tutti, e per ciascuno maravigliosa!

Su qual modello, e in qual ambiente fu concepito questo genere inudito di storica esposizione, di narrazione schietta, che conquide ogni mente colla coscienza del vero, coll' ingenuità delle imagini, e coll'incomparabile allettativa del sovranaturale?

Procedendo secondo la sua teorica la scuola razionalista non può spiegare il Vangelo: non ispiegherà neppure i suoi propagatori apostoli e martiri. La storia della Chiesa, che ci offre lungo diciotto secoli di osservazione, la sperienza d'una vita operosa e benefica, ha pure il diritto di essere tenuta per qualche cosa a questo mondo, dacchè fa indissolubilmente parte della costituzione delle nazioni europee. Ora, questa tradizione di milleottocento anni contiene la confutazione permanente dei principii di quella scuola. Perocchè da una generazione all'altra, mediante una successione spirituale non interrotta, la Chiesa ha prodotto uomini sorprendenti e perfetti, eternamente degni di ammirazione, i quali hanno giustificato questo detto: « Dio è ammirabile ne' suoi santi. » Questi uomini perfetti, questi Santi, per chiamarli col loro nome glorioso, sembra a noi che non possano, come la Chiesa medesima, essere per niun modo spiegati in conformità a quelle teoriche.

Quella scuola è obbligata di attribuire all'esaltazione dell'anima, all' allucinazione di certi fatti, i cui risultamenti felici oltrepassano i calcoli della scienza, le meditazioni della più elevata sapienza. Volendo evitare di riconoscere l'azione soprannaturale, cioè la Provvidenza, bisogna ammettere una potenza cieca e sorda, il caso; quindi cadere in ispiegazioni contrarie al buon senso, ripudiar le leggi della ragione, rovesciare le regole del giusto, la nozione del bello, per deferire all'illusione, all'errore od alla soperchieria il governo delle cose umane. Questa stolta filosofia della storia non è che il fatalismo applicato al racconto degli avvenimenti del mondo.

Gli scrittori imbevuti di questo sistema, affine di sottomettere Colombo alla lor teorica, accettano volontieri ogni imputazione, ogni errore biografico che tende ad abbassarlo, a col-

locarlo a livello degli altri uomini: lo accusano d'ingratitudine [1], di vanità puerile, d'ignoranza, di avidità, di doppiezza, di scostumatezza, e di entusiasmo religioso, che ai loro occhi è la peggiore delle debolezze. Nondimeno, l'ineluttabile potenza della verità li sopraffà per modo, che, non potendo negare la sublimità di Colombo, sono costretti di ammirare la sua pazienza, il suo disinteresse, la sua generosità in perdonar le offese, e la sua magnanimità; talchè, nonostante la loro critica, Cristoforo Colombo rimane tuttavia un prodigio di grandezza morale.

Ma nessuno di questi scrittori fa presentire il carattere provvidenziale di Colombo, e ne riconosce la missione cristiana.

Per non tornar più su questo argomento, noi dichiariamo che questo sistema di filosofia, concepito al di là del Reno, covato dal protestantismo, introdotto e naturalizzato in Francia ne' primi anni della Ristorazione, non potrebbe nè davvicino nè

[1] Humboldt dà a Colombo la taccia d'ingratitudine verso Martino Alonzo Pinzon, e lo accusa di un odio a lungo dissimulato contro il capo di questa famiglia potente di Palos, alla quale l'Ammiraglio aveva molte obbligazioni. — Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, t. III, § II, pag. 180-1. — Humboldt in prova di questo *odio lungamente dissimulato* (tanto lungamente, che mai non manifestossi se non per la clemenza e l'obblio), dice che l'Ammiraglio scese alla piccolezza di chiamare Fiume di Grazia, il fiume al quale Martino Alonzo Pinzon aveva dato il suo nome, quantunque Pinzon sia ivi stato all'áncora sedici giorni prima di lui. Humboldt dimentica che Martino Alonzo Pinzon era venuto furtivamente in questo luogo durante la sua diserzione doppiamente colpevole, perchè egli aveva abbandonato il suo posto, ed erasi, in opposizione al divieto dell'Ammiraglio dato al traffico dell'oro, senza pensare a riparare l'alberatura della sua caravella durante i sedici giorni d'ancoraggio. Poteva egli Colombo, conservando a questo fiume il nome di Martino Alonzo, sembrare consacrare la sua diserzione e giustificare il suo delitto? In quale mai marina del mondo si fece ad un disertore l'onore delle sue scoperte? L'Ammiraglio nominò il fiume di Martino Alonzo, fiume di Grazia, precisamente perciò ch'egli facevagli grazia del castigo che meritava il suo tradimento. E difatti, al suo ritorno in Castiglia non fece alcun rapporto su tale delitto. Ed invece d'ammirare Colombo, Humboldt lo accusa?

da lontano accomodarsi alla scoperta del Nuovo Mondo ed alla vita del suo rivelatore. Si ha un bel ristringere, impicciolire gli uomini, torcere e porre i fatti fuor di luogo, il soprannaturale ne scaturisce evidente, sendo impossibile attribuire certa serie di avvenimenti al mero caso; e appena il caso scompare, la Provvidenza diventa manifesta.

Eppertanto colla nostra libera sincerità diciamo:

Apostolo della croce, e messaggero del cattolicismo, Cristoforo Colombo, riassumendo il pensiero e il fervor militare del medio evo, non può essere compreso e apprezzato altro che dai Cattolici; l'Eroe della Fede non è intelligibile alla incredulità.

Cristoforo Colombo ha un'esistenza a parte. Ben ci pare naturale che un uomo, il cui genio cresciuto alla fede, s'impadronì dello sconosciuto, e addoppiò lo spazio noto del nostro globo, non sia assolutamente paragonabile, sotto ogni aspetto ai gran personaggi della storia, su cui lo spirito di osservazione e di critica gode di esercitarsi.

§ II.

Vanno grandemente ingannati coloro, che, dopo aver letti i Santi Evangeli, e gli Atti degli Apostoli, s'imaginano conoscere l'intera storia di Nostro Signore Gesù Cristo. Il suo prediletto discepolo, terminando di raccontarci la vita del divin Maestro, dice chiaramente ch'Egli operò molte altre cose, e che i libri, che le scrivessero tutte, empierebbero il mondo. La semplice ragione indica, effettivamente, che i soli fatti riferiti dagli Evangelisti non possono comprendere tutta quell'esistenza, e neppure la pienezza dei tre anni della predicazione e degli insegnamenti della vita pubblica del Redentore.

Similmente coloro i quali credessero di aver trovata qui entro registrata la vita intera del discepolo di Gesù Cristo, Cristoforo Colombo, andrebbero errati. Colombo ha fatto, detto e scritto molte cose che non saranno mai ripetute, mai lette, mai conosciute dagli uomini. Il suo genio abbreviatore sopprimeva le particolarità; egli stesso disse che non scriveva la centesima parte

di quello che gli era accaduto; e noi ne abbiamo avuto di frequente la prova, cercando di ricostruire la sua vita.

Indipendentemente da queste cause di oscurità, le preoccupazioni de' suoi contemporanei, ed appo gli scrittori spagnuoli, uno spirito mal inteso di amor patrio, ci hanno occultato Cristoforo Colombo. Chi ne scrisse mentre viveva Ferdinando o suo nipote Carlo Quinto, per timore d'irritare il Cattolico o la maestà Cesarea, sfiorarono di volo le azioni e le parole di Cristoforo Colombo: trascorsero perfino a negare che avesse fatto realmente una scoperta: dissero che la scoperta dell'America, facile e da lungo tempo preveduta, non era stata interamente nuova: « Nella sua genealogia di Spagna, Damiano di Goes, non si dà neppure pensiero di nominar Colombo quale scopritore del Nuovo Mondo. Giovanni Vaseus, dotto ebraicista, versato nel diritto, venuto da Lovanio a Siviglia sull'invito del dottor Nicola Clénard e di Fernando Colombo, parlando anch'esso della scoperta del Nuovo Mondo nella sua prefazione delle Cronache Spagnuole, aveva già dimenticato il nome dello scopritore. Colombo era tenuto sì fattamente estraneo all' opera sua, che il protonotaro apostolico Pietro Martire, nel quarto libro della terza decade oceanica, pubblicato sotto gli auspicii di papa Leone X, protestava contra questa spoliazione reputandosi coscienziosamente obbligato di restituire a Colombo quel primato d'invenzione [1] che gli veniva negato.

Oltre i magistrati e gl'impiegati di Siviglia, Colombo aveva contro di sè gli idalghi, che non amavano che uno straniero avesse acquistato coi danari di Castiglia una simil gloria, e studiavansi d'impiccolire l'avvenuto per alleggerire la soma delle proprie obbligazioni. Gli uomini di stato dell'Aragona, quelli che superstiziosamente ligii alle vecchie costumanze spagnuole avversavano le imprese d'oltre-mare, le conquiste nello sconosciuto, si erano sistematicamente opposti a Colombo, e ave-

[1] Defraudare virum et admittere scelus mihi viderer inexpiable, si labores toleratos, si curas ejus perpessas, si denique descrimina quæ subivit ea navigatione, silentio preterirem. » — Petri Martyris Anglerii, *Oceaneæ Decadis tertiæ, liber quartus.*

vano annunziato la sterilità de' suoi tentativi e la rovina del tesoro [1], per l'ostinazione di siffatte sue imprese, tutti costoro non potevano perdonargli di aver data una così solenne mentita alla loro sperienza amministrativa. Se a questo gran numero di personaggi molto ragguardevoli nei due consigli di Aragona e di Castiglia si aggiungano i cortigiani, solleciti d'indovinare e secondare l'odio del Re, si comprenderà qual inciampo l'opinion pubblica opponeva alla verità, e come gli storici contemporanei dell'Ammiraglio, sopra tutto gli arcicronografi imperiali e reali, dovessero necessariamente essere pieni di preoccupazioni contra Colombo. La nimicizia che dopo il volgere di tre secoli, sopravvive a sua denigrazione appo lo storiografo della marineria spagnuola, Martin Fernandez di Navarrete, ci chiarisce quanto ebbe a trovarsi avversata in addietro la verità: i costui giudizi portati sui nemici di Colombo, la maniera timida di qualificarli, e vile di giustificarli, ci rende manifesta la preoccupazione comune a tutti gli scrittori Spagnuoli a danno del grande Uomo.

Ecco in qual modo l'arcicronografo imperiale Oviedo giudica il commendatore Bobadilla, lo sciagurato che osò far incatenare Cristoforo Colombo.

I Re cattolici « fermarono e conchiusero di mandare un gentiluomo, servitore antico della loro casa, a governare quest'isola; uomo sicuramente molto onesto e religioso, il cui nome era Francesco di Bobadilla, cavaliere dell'ordine militare di Calatrava; il quale, giunto appena in quella città, fece carcerare, e stringere in ceppi l'Ammiraglio, il luogotenente don Bartolomeo Colombo e don Giacomo Colombo, suoi fratelli, e furono così menati in Ispagna, e messi nelle mani del governatore della città di Cadice sintantochè il Re e la Regina comandassero ciò che piacerebbe loro di fare intorno alla prigionia e demerito degli accusati. Alcuni dissero che non era stato comandato al commendatore Bobadilla di carcerare l'Ammiraglio, e ch'egli

[1] Cristoforo Colombo. *Lettera ai Re Cattolici sul terzo viaggio dell'Ammiraglio.*

era venuto come giudice di residenza, e per informarsi soltanto della ribellione di Roldano Ximenes, e suoi compagni. Nondimeno, fosse per comando o no, egli fece prendere l'Ammiraglio e i suoi fratelli, e li mandò in Ispagna, e dimorò in quell'isola, avendone il governo, e la resse in buona pace e giustizia sino all'anno 1502, in cui fu rivocato, e gli venne comandato di tornare in Ispagna [1]. »

Raccontando questo fatto ributtante, Oviedo non trova una sola parola di compassione a favore di Colombo, non una di biasimo contro Bobadilla. Questa insensibilità, anzi indulgenza per un atto che susciterà a indegnazione la posterità sino alla fine del mondo, dipinge meglio d'ogni nostr'asserzione l'odio del castigliano Oviedo y Valdes contro del genovese Cristoforo Colombo.

Piace conoscere fin dove può trascorrere l'accecamento della preoccupazione? Udiamo il giudizio di Oviedo sull'ipocrito e sanguinario Ovando, che, ne' suoi giuochi equestri trucidò l'innocente popolo di Xaragua, e colla gravità delle forme giudiziarie fece salire il patibolo alla ingegnosa sovrana d'Haiti, la nobile Anacoana.

« Ho udito dire da molti testimoni degni di fede, e da molti altresì che sono tuttavia in vita, tutti di accordo, che non vi fu mai uomo nelle Indie che eguagliasse e superasse Ovando in ben amministrare, e si mostrasse più largamente fornito delle doti che costituiscono il buon magistrato.

« Perocch'era molto divoto, buon cristiano, gran limosiniero, compassionevole ai poveri, dolce e cortese con tutti; solo cogli sfacciati e irriverenti usava rigore: favoriva gli umili ed i necessitosi; si mostrava severo coi superbi ed altieri com' era di dovere: gastigava i trasgressori delle leggi colla temperanza e moderazione volute: sicchè, governando in tal guisa l'isola, er'amato e temuto da tutti: favoriva altresì grandemente gl'Indiani, e trattò qual padre tutti i cristiani che seguivano l'arte militare sotto il suo governo.

[1] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. XII. Traduzione di Gio. Poleur, cameriere di Francesco I.

« Insegnava e dava a tutti esempio di ben vivere, da cavaliere religioso, qual era, di gran prudenza e sapere, a tale che tenne il paese in gran pace e quiete [1]. »

Quando vien qualificato « buon cristiano, gran limosiniero, compassionevole a' poveri, dolce e cortese con tutti » uno scellerato siffatto vuolsi per natural conseguenza, mostrarsi severo anzi ingiusto verso de' galantuomini: chi loda il delitto trionfante non può applaudire la virtù oppressa.

I nostri lettori ricordano certamente il procedere frodolento di Ovando verso Colombo, dopo il suo naufragio alla Giamaica, e gli oltraggi di cui lo abbeverava, nel tempo stesso che lo albergava in sua casa, affine di conciliarsi l'opinione della colonia, sdegnata della sua tardanza a soccorrerlo. Oviedo tace delle offese fatte all'Ammiraglio; e ci mostra il commendatore che lo festeggia sino al momento della sua partenza [2].

L'ultimo e più violento tra' calunniatori di Colombo in Ispagna, don Martin Fernando di Navarrete, loda anch'esso Bobadilla; e per accreditare l'opinione di Oviedo, si appoggia alla testimonianza di Las Casas, il quale dichiara di non aver mai sentito dire di lui « cosa disonorevole o che indicasse avarizia, neppur dopo la sua deposizione e la sua morte [3]. Indi, contorce le parole di Oviedo per accusar Colombo di *colpe nascoste!* le quali indiziavano il segreto motivo della punizione inflitta dai Monarchi; e soggiunge che questi gli avevano usato favore e fatto grazia: si può egli spingere più in là l'impudenza dell'odio?

Oviedo non parla nè di favore nè di grazia; che se riferisce l'opinione dei nemici dell'Ammiraglio, aggiunge, almeno, qual correttivo « certo è che non fu mai penuria di mormoratori e d'invidiosi in questo mondo, principalmente in quel paese così

[1] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle indie*, lib. III, cap. XII. — Traduzione di Gio. Poleur, cameriere di Francesco I.

[2] Ecco le parole di Oviedo. — « Llegado el Almirante á esta ciudad de Santo-Domingo estuvo algunos dias descansando aqui. Y festejóle el comendador mayor y tuvóle en se posada, fasta que despues se partió el Almirante en los primeros navíos que fueron a España. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. IX.

[3] Las Casas, *Historia general de las Indias*, lib. II, cap. VI.

lontanó dal suo Re [1]. « Navarrete attribuisce a colpa di Colombo di essersi approssimato a San Domingo nel suo quarto viaggio, quando cercava di mutare il *Galiziano* con altra nave. « Nonostante, dice, questa insinuazione delle loro Altezze, che gli avevano fatta con tanta dolcezza e solamente come un consiglio ed un desiderio, mentre avrebbero potuto farne un divieto positivo, Colombo si presentò alla Spagnuola e volle sbarcarvi [2]. »

È chiaro che nel proposito di dissimulare i torti del Re Ferdinando, e di rendere meno odiosi gli eccessi commessi nel conquisto delle Indie, gli scrittori ufficiali di Spagna hanno sistematicamente falsata la storia di Cristoforo Colombo. Studiaronsi di abbassare e calunniare gl'indigeni, e principalmente i due sovrani che avevano in miglior modo accolti i Castigliani, il nobile e fedele Guacanagari [3], l'ingegnosa e affettuosa Anacoana. Non potendo provar fatto alcuno contra l'Ammiraglio, hanno propalate vaghe insinuazioni intorno il suo carattere, e ommesse le particolarità edificanti della sua vita, che rivelando tutta la sua grandezza cristiana, avrebbero fatto sentir meglio l'iniquità del subdolo e ostile Ferdinando. La parte edificante e spirituale della sua vita, che, per modestia, il suo figlio Fernando aveva taciuta, non è stata messa in luce da verun istoriografo; a tal punto che Oviedo, da cui abbiamo notizie particolarizzate sulla morte di don Diego Colombo, figlio primogenito dell'Ammiraglio, indica appena la data di quella di Cristoforo. Come avrebbe uno scrittore ufficiale osato parlare di un vicere, a cui si negava il suo titolo, di un grande ammiraglio senza squadra, di un governator generale impedito di amministrare? La disgrazia del Re pesò sopra di lui sin nella tomba.

Tuttavia, la purezza suprema di Colombo, ciò che offre di strano e quasi sovrumano la sua condotta, e la sua influenza

[1] Oviedo e Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. VI.

[2] Navarrete, *Viages y decubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fine*, etc., tomo I, introduccion, § LXIII.

[3] Washington Irving riconosce che « Oviedo ha cercato di denigrare il carattere di questo principe indiano. » — *Storia di Cristoforo Colombo*, lib. VIII, cap. VIII.

sui nuovi destini della Spagna, hanno tocco il cuore di questi uomini preoccupati; e li recarono a confessare che l'antichità avrebbe elevato templi a cotesto semi-Dio, che aveva scoperto il Nuovo Mondo: la verità li costrinse a confessare, che meritava una statua d'oro massiccio [1] colui che aveva ampliato in quel modo le vie al Vangelo. Senza osare dichiarar la cosa apertamente, riconobbero così l'apostolato di Cristoforo Colombo.

Questo silenzio vergognoso, questa premeditazione degli scrittori a spegnimento d'una gloria immortale c'impone obbligo di esporre ciò ch'essi speravano nasconderci; di riconoscere autenticamente il carattere speciale di Colombo; di stabilire, una volta per sempre, l'indole provvidenziale del suo mandato, e d'indicare i segni di favor celeste coi quali questo personaggio eccezionale si distinse dal rimanente degli uomini.

§ III.

La grandezza morale in Colombo non fu da meno dell'opera sua.

Intralasciando ciò che offre di sovrumano questa vita mirabile, consideriamone la missione provvidenziale. E per giudicar meglio Colombo uomo pubblico, facciamoci ad esaminare in lui primieramente l'uomo privato: penetriamo l'interiore della sua casa, e per breve istante torniamo a Genova, nel fondaco dello scardassiere del vicolo Mulcento.

L'amore de' genitori forma pel fanciullo il primo de' suoi doveri, e deve amarli avanti conoscere Dio; e Colombo amò teneramente i suoi genitori, e l'abbiam veduto sforzarsi di sollevare la loro povertà quando egli stesso era povero: sicurare contro il bisogno la vecchiezza del padre prima di avventurare la propria vita nelle scoperte: mandò le primizie del suo buon suc-

[1] « Lo storiografo Oviedo scriveva dalla Hispaniola: Per avere recato la fede cattolica qui ove siamo e nelle Indie tutte dove, per la grazia di Nostro Signore, la religione cristiana cresce di giorno in giorno. » — *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. VI, cap. VIII.

cesso e de' suoi agi passeggeri al venerabile vecchio: e quando questo trapassò, Cristoforo non lo dimenticò mai, e neppure la pia donna che prima d'ogni altra gli aveva insegnato ad amar Dio ed a servirlo: impose il nome del padre alla capitale dell'isola Spagnuola: il tempo non intiepidì la sua pietà filiale: l'età, i disinganni, i patimenti, le cure della paternità non ispensero nel suo cuore la memoria de' genitori: nel suo settantesimo anno, dava ancora al padre ed alla madre un pegno di affettuosa sollecitudine, pensando al sollievo dell'anime loro, e fondando messe a lor suffragio.

Alla devozione filiale corrispondeva in cuore a Colombo la tenerezza fraterna; e i fratelli ne lo contraccambiavano associando l'affetto alla reverenza: ambedue gli mostrarono eguale attaccamento. Nel raccomandare al suo primogenito di amare il minor fratello, dicevagli « dieci fratelli non sarebbero troppi per te. Io non ho mai trovato migliore amico alla mia destra ed alla mia sinistra de' fratelli [1] ». Ma, altresì, unqua non v'ebbe fratello primogenito più previdente, più riconoscente di Cristoforo. La sua sollecitudine si manifesta perfino nelle sue relazioni ufficiali coi Monarchi: pensava alla sorte di Bartolomeo e di Diego istituendo il maggiorasco: aveva presenti al pensiero i loro servigi nello scrivere il suo testamento: in tutte le circostanze appare come si occupa di que' due amici datigli dalla natura ch'ei (per servirmi della sua pittoresca frase) trovò sempre in pronto ne' suoi bisogni a destra e a sinistra: nominò qual suo primo esecutore testamentario, don Bartolomeo, e seppe ispirare a' suoi figli, pe' suoi fratelli, il rispetto e l'attaccamento di cui questi erano degni.

L'immolazione che del suo cuore aveva fatta Cristoforo Colombo alla causa del Vangelo, c'impedisce giudicarlo come sposo: non parleremo della sua vita coniugale, che fu una incessante privazione della felicità intima. Tutto quanto sappiamo del suo matrimonio, si è che n'ebbe unicamente che i pesi, e le

[1] *Cartas del Almirante don Cristobal Colon á su hijo don Diego.* — Lettera del 1° dicembre 1504.

cure, senza gustarne le dolcezze. Ma come dubitare che non sia stato marito perfetto, dacchè si mostrò padre così affettuoso?

Il marinaro, la cui infanzia era stata provata duramente nel navigare i mari del Levante, aveva pel suo primogenito, che fu sì presto privo di madre, viscere veramente materne: lo amava colla tenerezza previdente che avrebbe avuto dona Filippa se fosse vissuta: careggiava di pari affetto il secondonato Fernando. La schietta compiacenza con cui parla di questo fanciullo, perfino nelle sue lettere ai Re, e il modo con cui loro lo raccomanda ci dicono di quale squisita sensibilità er'animato il suo cuore di padre.

A considerarlo quale capo di casa, vediamo Cristoforo essersi chiarito in ogni incontro così scrupoloso zelatore del proprio dovere che si affezionò tutte le persone che lo servirono. La sua egualità di carattere, la giustizia da cui non si dipartiva mai, la bontà colla quale moderava la sua vivacità, la sua mansuetudine, la paternità delle sue previdenze pe' suoi scudieri e pe' suoi servi gli avevano guadagnato l'affetto di tutti quelli che vivevano a' suoi stipendi. Uno solo gli fu ingrato, il qual non era nè soldato, nè marinaro, nè gentiluomo; ma una specie di leguleio improvvisato, un formalista, amator di raggiri e litigi, il giudice Roldano; epperò, parve, che, vergognando del suo procedere, riconoscesse i torti che aveva verso il suo benefattore. Tutti coloro ch'ebbero l'onore di far parte della casa dell'Ammiraglio conservarono una specie di culto per la sua memoria.

V'ebbero scrittori che faticarono per conoscere qual era stata la causa prima della convinzione di Colombo e della determinazione in cui venne di scoprire il Nuovo Mondo. Alcuni pensarono che aveva nozioni matematiche superiori a quelle del suo secolo; che a lui prima d'ogni altro fu noto l'uso dell'astrolabio, del quarto-di-cerchio; e sopratutto garbò attribuire ai versi quasi sibillini di una tragedia di Seneca, intitolata *Medea* [1],

[1] Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et INGENS PATEAT TELLUS,

una grande influenza sullo spirito di Colombo: finalmente venne creduto che l'idea dell'esistenza di una terra-ferma situata all'Occidente, oltre le colonne d'Ercole, gli era stata suggerita da autori antichi.

Queste induzioni, di cui tanti barbassori si contentarono sino ad oggi, sfumano sottoposte ad un serio esame.

Primieramente, gli strumenti nautici conosciuti da Colombo, èrano già familiari a tutti i marinari del suo tempo; molto prima ch'ei nascesse, si servivan essi della bussola, del quadrante, dell'astrolabio. La sua profondità nelle matematiche non è menomamente provata: l'illustre Humboldt lo accusa d'imperizia e di « false osservazioni nelle vicinanze delle Azzorre: » trova che Colombo « si era familiarizzato, colla pratica dei metodi di osservazione senza studiare sufficientemente le basi sulle quali sono fondati que' metodi [1]: » alle matematiche trascendentali non voglionsi dunque attribuire i concetti e le determinazioni di Colombo; Colombo stesso ne fa ingenua dichiarazione.

Viene generalmente attribuita soverchia importanza ai versi della *Medea*, perchè rinvennersi due volte copiati da Colombo: nulla prova ch'essi abbiano avuto la menoma influenza sulla sua determinazione. Que' versi, a cui nessuno, neppur Colombo, aveva posto mente prima della grande scoperta, sono trascritti sulla brutta-copia del libro *las Profecias* dopo il suo quarto viaggio, mentre languiva naufrago alla Giammaica. Ad attribuire una celebrata significazione a que' versi valse la scoperta dell'America [2].

Tetphisque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule...

Medea, atto II, v. 371.

[1] Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, tom. III, p. 20, ediz. franc.

[2] Nella sua curiosa pubblicazione dei *Viaggiatori antichi e moderni*, il signor Edoardo Charton, diffidando di questa comune opinione sulla influenza dei versi della *Medea*, ha indicato con molta sagacia che essi non ebbero per Colombo l'importanza che loro si attribuisce; e che sino ad allora alcuno non ne avea fatto conto seriamente. — *Viaggiatori antichi e moderni*, tom. III, pag. 85, ed. franc.

Non sarebbe giudizioso neppure di attribuire un'azione determinante a frammenti di autori cui ciascuno, al paro di Colombo, poteva compulsare. Sicuramente certe idee di Erastostene e di Possidonio, riferite in Strabone, le parole del Timeo di Platone intorno all'Atlantide, alcune idee cosmografiche di Aristotile sulla forma e la poca estensione della terra, certi pensieri della geografia degli Arabi, l'opera di Alberto Magno, *Liber Cosmographicus* sulla natura dei luoghi, quello di Roggero Bacone, *Opus Majus* il libro del cardinale Pietro d'Ailly, *Imago Mundi*, erano conosciuti e studiati; nondimeno non avevano convertito chicchessia alle idee di Colombo: e quando nella giunta di Salamanca egli trovò un approvatore, costui non fu un cosmografo, ma un teologo, il domenicano Diego Deza.

Del resto, la scienza, a quel tempo, non avrebbe potuto far altro che fuorviare Cristoforo Colombo: primieramente, non emetteva alcun insegnamento positivo; opponeva a congetture altre congetture, senza che l'autorità dell'esperienza potesse porre fine al dibattimento: non vi er'accordo nè intorno alla forma, nè intorno alla estensione della terra: l'unica notizia su cui potè appoggiarsi Colombo relativamente all'estensione della massa acquea del globo, era un errore manifesto, il contrario degli insegnamenti messi in luce dalle osservazioni posteriori.

Se gli uni credevano agli antipodi, gli altri li negavano a tale che, anche dopo la morte di Colombo, v'ebbero dotti i quali gridarono contro una tale credenza. Mentre Herrera scriveva la sua storia generale delle Indie, certi barbassori si beffavano degli antipodi [1]. Questo storiografo reale dichiara che i pretesi schiarimenti che taluni imaginano di trovare in certi passi degli antichi sull'esistenza di terre sconosciute, erano molto incerti, oscuri e quasi incomprensibili, prima che la scoperta di Colombo avesse lor dato la chiarezza e il senso che poscia venne loro attribuito.

Le dissertazioni de' biografi, per conoscere l'origine del progetto di Cristoforo Colombo di scoprire l'altra metà del globo, ci sembrano egualmente insufficienti, prive d'autorità, inette a convincere chicchessia. Ove vanno essi a cercare tali cognizioni?

[1] Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada 1, lib. I, cap. III.

a che giovano le tante investigazioni erudite, ma lontane dalla vera sorgente? quale autore meglio di Colombo può dirci ov'egli attinse la sua prima idea? Prestiamglici attenti. Questa idea non gli venne nè dalla sfera, nè dal compasso, nè dalle matematiche, nè dalle sue proprie riflessioni: egli non se ne attribuì mai il merito. Questa idea prima sorse in lui per improvvisa ispirazione. La Santa Trinità, dic'egli, fu quella che gli suscitò il pensiero, che gli si rese a mano a mano sempre più chiaro, che si poteva andar per mare dall'Occidente all'Oriente [1]. Questa idea, che gli si affacciava sulle prime come un punto luminoso nel bujo dell'imaginazione, acquistò a poco a poco, mercè le fatiche di una meditazione penetrativa, il suo sviluppo e la sua lucidezza. Questa prima ispirazione fu poscia afforzata dalla lettura degli autori. Allora Colombo scoprì nel loro testo ciò che il volgo dei lettori non avea saputo intravvedervi. Noi possiamo certificare, che, per la loro sola autorità, alcuni passi d'autori antichi e alcuni versi di Seneca non avrebbero mai generata quell'inconcussa convinzione che seppe resistere a diciotto anni di dubbi, di negazioni e di dispregio scientifico.

Non ci reputiamo autorizzati a vantare la scienza di Colombo: ei non era nè cosmografo, nè astronomo, nè geometra, nè fisico, nè botanico; non ebbe mai l'onore di far parte di veruna commissione scientifica, o di appartenere alla menoma accademia: nondimeno, la sua penetrazione, e la sagacia delle sue osservazioni lo avviarono allo scovrimento d'importanti verità cosmografiche; e si appropriò nella storia del progresso delle scienze tale posto, del quale non sarà mai che alcuno riesca a spodestarlo. A' dì nostri, Humboldt, che i suoi ammiratori hanno soprannominato l'Aristotele moderno, è attirato verso Colombo; lo ammira « dacchè scerne in lui, in mezzo a tante cure materiali e minute, che affreddan l'anima e impiccioliscono il carattere, un sentimento profondo e poetico della maestà della

[1] Cristoforo Colombo. — « Ansi que me abrió Nuestro Señor el entendimiento con mano palpable a que era hacedero navegar de aqui á las Indias. » — *Libri de las Profecias*, fol. IV.

natura[1]. » È diffatti cosa inudita che in un capo-squadra, in un governatore nell'atto di fondare una nuova amministrazione, siasi allogata una simile assiduità d'investigazioni. Humboldt fa questa confessione: « ciò che caratterizza Colombo, è la penetrazione, la finezza estrema con cui coglie i fenomeni del mondo esteriore, ammirabil egualmente e come osservatore della natura e come intrepido navigatore. Giunto sotto un nuovo cielo e in un mondo nuovo, la configurazione delle terre, l'aspetto della vegetazione, le consuetudini degli animali, la distribuzione del calore secondo gl'influssi della longitudine, le correnti oceaniche, le variazioni del magnetismo terrestre, nulla sfugge alla sua sagacità: Colombo non si limita a raccogliere fatti isolati; li combina, e cerca lor vicendevoli rapporti, e s'innalza talvolta con felice arditezza alla scoperta delle leggi generali che reggono il mondo fisico[2]. » Sprovveduto com'era degli stromenti e del soccorso de' lumi moderni, il suo genio non tralasciava per questo di osservare i grandi aspetti della natura per investigarne e spiegarne i fenomeni. Le influenze atmosferiche, la direzione delle correnti, l'aggruppamento delle piante marine, le diverse densità degli strati acquei, i principii delle divisioni climateriche, la loro relazione colla differenza de' meridiani, questi arcani, allora imponenti e severi, non intimidivano l'audacia delle sue investigazioni. Non avendoci qui agio di esporre le conquiste del suo genio ne' campi dello sconosciuto, ci limiteremo a nominare le principali sue scoperte, ch'emergono provate dai suoi scritti.

Queste grandi scoperte spettanti all' ordine scientifico sono sette:

1.° L'influenza ch' esercita la longitudine sulla declinazione dell'ago magnetico.

2.° L'inflessione che provano le linee isoterme seguitando il tracciato delle curve, a cominciare dalle coste occidentali dell'Europa sino alle rive orientali del Nuovo Mondo.

[1] Humboldt, *Esame critico della storia della geografia del Nuovo Continente*, t. III, pag. 16.

[2] *Ibidem*, p. 20, 25.

3.° La posizione del banco di fuco ondeggiante nel bacino dell'Oceano Atlantico, ovile nettuniano, ove si riparano, si preparano e si formano le nazioni de' pesci destinati alla nostra alimentazione.

4.° La direzione generale della corrente dei mari tropicali.

5.° Le cagioni geologiche della configurazione dell'Arcipelago delle Antille.

6.° Il rigonfiamento equatoriale, implicante lo schiacciamento dei poli.

7.° L'equilibrio continentale del globo, da niuno dianzi supposto.

Ed ecco che oltre la sua scoperta del Nuovo Mondo, l'umanità va debitrice a Colombo di queste sette indicazioni, la menoma delle quali avrebbe illustrata tutta quanta un' accademia. Queste conquiste non erano il frutto della scienza acquistata, ma la ricompensa di un' assiduità congiunta ad una potenza di osservazione, che gli permetteva di paragonare e di cogliere la ragione dei fenomeni mondiali. Se non er'afforzato dalla scienza, come assicurano tutti i dotti di conserva con Humboldt, chi dunque gli rivelava i segreti di queste cause fin allora occulte alle perquisizioni umane!

Colombo non diede opera a scoperte nella quiete d'un gabinetto o d'un laboratorio, nè moltiplicando sperienze: le sue intuizioni furono sempre improvvise, sul campo stesso dell'osservazione. Diffettando di nozioni di fisica, egli recava nelle sue investigazioni un'assiduità sì grande, un desiderio così vivo di penetrare i naturali arcani, la fede lo aiutava per guisa a montar alto per coglier meglio l'ordinamento della creazione, e la relazione delle diverse leggi coll'unità cosmica del nostro pianeta, egli erasi per dir breve talmente addentrato nella contemplazione del Verbo, che doveva più facilmente di ogni altro cogliere gl'indizi pei quali si rivelano le leggi fondamentali dell'Universo. Non era la curiosità la sola spinta al suo genio; dimandava a Dio d'illuminarlo; lo supplicava di venire in suo aiuto, non per dispensarsi da veruna fatica dell' intelletto, a cui di sua natura l'uomo è obbligato, e quindi per conseguire senza sforzi la conoscenza delle cose, ma per aversi a guida, nella ri-

cerca del vero, la fonte stessa della luce: e il suo pensiero, assottigliato dalla contemplazione delle cose divine, alleggerito, e più facilmente sorretto nelle sublimi regioni, vedeva, così, più lungi, più ratto e più giustamente che non avrebbe potuto fare co' sussidii della scienza appoggiata a' propri dati.

Fermando uno sguardo tanto continuo sulla creazione, Cristoforo Colombo non cedeva unicamente alla tentazione di sorprendere qualche mistero della natura, ma abbandonavasi, senza un secondo fine, con ineffabile trasporto ai godimenti procuratigli da quel maraviglioso spettacolo.

Non fu uomo mai che amasse la natura d'un amore più veemente, più puro, più ingenuo come Colombo. Il sereno dell'azzurro celeste non eguaglia la pura limpidezza di cosiffatte dilettazioni dello spirito; sì nobil gioia non saprebb' essere sentita che da un' anima profondamente religiosa. Niente sfuggiva alla sua calda contemplazione della terra: il colorito dell'atmosfera, le tinte del mare, l'effetto delle rifrazioni luminose, le squame de' pesci, il fogliame degli alberi, la forma di piante sconosciute, le magnifiche piume d' ignoti uccelli, il frastaglio delle vegetazioni fluviali, le emanazioni dei boschetti, i melodiosi accenti del *tropiale*, l' usignolo de' tropici, le fragranze del mare, la frescura delle ombre, gli aromi delle alte foreste, il grido melanconico del grillo, il gracidar assopitore delle rane, la ondulazione de' venticelli, le gravi salmodie dell'Atlantico allo spirare de' venti regolari, il fragore dell'Oceano flagellante le spiagge, tutto rivive nelle sue rapide impressioni; tutto si accoglieva e associava in Colombo come gli armoniosi accordi di una divina melodia.

Ciò che distingue Colombo dai poeti e dai naturalisti, è ch'egli mostra di possedere egualmente la facoltà di osservare affatto propria del naturalista, l'ispirazione del poeta, e la sagacia del filosofo. Le sue estasi interiori non allentano o spengono le sue investigazioni cosmografiche. Mentre sapora i profumi e le armonie del Nuovo Mondo, il suo intelletto lavora a sciogliere i problemi capitali dello sconosciuto, di cui fa la conquista.

Colombo amava sopratutto la natura a cagione del suo Maestro, e vedeva continuamente l'Architetto nell'opera. Quanto più

addentravasi nella conoscenza del creato, e tanto più s'accendeva d'amore pel Verbo divino; e tanto più desiderava servirlo. Considerando la specie umana riserbata a destini immortali, dalle altezze della fede il suo genio si abituava alle misericordie di Dio. Ne' suoi slanci non v'ebbe mai esitazione; la sua credenza fu ferma e intera, perchè associava le cose visibili al lor principio invisibile, secondo la dottrina cattolica, sola vera filosofia. Se nelle sue prime esplorazioni, appoggiandosi un po' troppo sugli insegnamenti della scienza, commise errori e confusioni, l'esperienza, l'osservazione modificarono quei primi concetti, e giunse ad emendare sè stesso, e le proprie opinioni. Se, da principio, per combattere il concetto di quelli che risguardavano la terra siccome distesa all'infinito, egli aveva detto, paragonando il nostro pianeta alle altre creazioni di Dio « questo mondo non è grande come pensa il volgare, io dico che questo mondo è poca cosa, » gli è perchè giudicava essere cosa da poco ciò che aveva scoperto, relativamente a quello che giudicava tuttavia discovribile. Egli reputava le scoperte fatte come una sola centesima parte di ciò che rimaneva da scoprire del globo. L'amore di Colombo per la natura si effonde in poetici sentimenti. Come pittore delle scene della vita terrestre, egli avanza Camoens in poesia. Humboldt giudica che Cristoforo Colombo « sa goder meglio delle foreste che sono lungo le coste, e fa maggiore attenzione alla fisonomia delle piante [1]. »

Quel tanto del genio di Colombo che la carta raccolse, quello almeno che è giunto sino a noi, non è gran fatto esteso: non possediamo che un briciolo di quanto uscì dalla sua penna: aveva scritto moltissime lettere, così alla Regina come a Religiosi, al pronotaro apostolico Pietro Martire d'Anghiera, ed a personaggi della corte, ma sedici sole ce ne giunsero, a meno che non si vogliano chiamar lettere frammenti epistolari disseminati in diversi documenti.

La storia delle sue quattro spedizioni compilata pel Santo Padre, nella forma de' Commentari di Cesare, andò perduta, del

[1] Humboldt, Cosmos, *Saggio d'una descrizione del mondo fisico*, t. II, pag. 67.

paro che la relazione ai Re cattolici del suo secondo viaggio. Le sue note, le sue carte geografiche, che il curato di Palacios e don Fernando ebbero sotto gli occhi, sono scomparse. Le osservazioni che aveva raccolte dopo il suo terzo viaggio, i suoi pensieri cosmografici, le sue note sulla storia naturale rapitegli, insieme con tutte le sue carte, da Bobadilla il 26 agosto del 1500, quando il commendatore s'impadronì della sua casa, mentre egli era assente, non gli furono mai restituite. Pare che Bobadilla le abbia conservate come sua proprietà [1], e siano state imbarcate sulla *Capitana* che naufragò nella tempesta predetta dall'Ammiraglio. S'ignora assolutamente ciò che sia avvenuto del libro delle *Profezie*, dato dall' Ammiraglio alla Regina Isabella: non ne conosciamo che la brutta-copia informe e manchevole. Nondimeno, dal poco che ci rimane degli scritti di Colombo sfuggiti al naufragio dell'oblio, è permesso di poter portare un giudizio sopra il suo merito letterario.

Primieramente ciò che caratterizza il fare di Colombo è la spontaneità, la concisione, il vigore e l'assenza d'ogni artifizio nel modo di esporre. Ne' suoi scritti il pensiero scorre con abbondanza: evvi sentita la forza della vigoria, e la dovizia delle idee. Egli vorrebbe dire ogni cosa ad un tratto; dal che conséguita, in certi passi, alcunchè di diffuso, e in apparenza involuto, ma ch'è elevato, profondo, e sintetico alla maniera di san Paolo. Sobrio nello stile come nella vita, Colombo, volontariamente spoglio di ogni arcaismo fraseologico, va sempre dirittamente al fatto per la via più semplice e più breve. E tale è la sua noncuranza d'ogni ordine ne' suoi scritti, che anche le sue relazioni ufficiali ai Re cattolici portano l'impronta dell' improvviso e rapido vergare che fa la penna. Colombo non fece mai, quale Ammiraglio, una relazione elaborata. Si direbbe che vi hanno sempre in lui diversi uomini: scrive al tempo stesso quale inviato della salute, e contemplatore della creazione; parla da uom di mare, da missionario e da natura-

[1] L'Ammiraglio si lamentava di non avere mai potuto ricuperare le sue carte, delle quali il commendatore erasi impadronito « da vero corsaro. »

lista, e pare necessitato a dire ogni cosa contemporaneamente. Tuttavia quando procede col solo suo titolo di capo del governo coloniale, si mostra metodico, preciso, istruttivo, e ammirabilmente amministratore.

Questa intima relazione tra lo stile e il carattere dell'uomo, che ora è diventata una verità proverbiale, si fa sentire in una maniera manifesta negli scritti di Colombo.

Come a vedere il mare, il sentimento dell'immensità vieta alla nostra debolezza di descrivere questo infinito ch'è pur sentito, veduto, e di cui siam pieni, ma che ci travalica, e ci trasse seco nella sua stessa immensità; così Colombo riassume, compendia o passa sotto silenzio le sue più intime emozioni; nè tenta descrivere ciò ch'è al di sopra d'ogni descrizione. Non descrive le sue impressioni marittime, che nota perfino il grido del grillo e l'olezzar delle piante recatogli dal soffiar de' venticelli: la maestà dell'Oceano si è riflessa nella sua anima lasciandovi una impronta infinita, incommensurabile.

Solo, nel suo ultimo viaggio, la sua memoria, descrivendo tempeste ignorate nei mari d'Europa, colora con una vivacità pittoresca le scene della lotta che sostenne contra gli elementi; e la poesia sprizza dalle sue imagini come la fosforescenza dall'affronto delle onde in gran tempesta. Egli diventa allora un grande e vero modello nel genere descrittivo e terribile, quantunque sia abbreviatore, com'è sempre il genio. Nel suo vigoroso pensiero, le parole non sono che una veste dell'idea e non hanno alcun valore per sè: perciò nessuno studio di frasi, nessun coordinamento di vocaboli, nessuna cura di ottenere begli effetti di stile; rimane semplice e grande come il mare, ed è sentita nel suo stile una forza segreta, una possa ritenuta, un'abitudine di austera continenza.

Indoviniamo che quest'uomo ha vissuto innanzi a Dio. La sua meditazione si è formata per mezzo appunto della più grande manifestazione divina dell'infinito che sia accessibile ai nostri sensi, il mare; il mare, uno sopra tutto il globo e così diverso nella sua immutabile unità; il mare, nel quale si assorbe la nostra contemplazione, che lascia muto il poeta, interdetto il filosofo, spaventato il pensatore; il mare ha fecondato il genio

di Colombo. Sotto al ciel luminoso de' tropici, alle isole Fortunate, alle Azzorre, l'audacia del pensiero è diventata riflessione: la maturità della convinzione ha fecondato in lui, sotto l'ispirazione del Verbo divino, quel volere cui nè la forza del tempo nè la debolezza degli uomini poterono smuovere.

Uno spregiatore del cattolicismo rimase sorpreso egli stesso di trovare in Colombo una valentia inaspettata di scrittore: il signor Edgardo Quinet ebbe a dire: « il giornale di Colombo nella sua concisione ha un non so che di misterioso, di sublime, di religioso come il grande Oceano in mezzo a cui è stato scritto [1]. » Dopo averlo lodato in alcuni luoghi, Humboldt, il quale cerca secondo il suo sistema, di sminuire il merito di Colombo, censura il suo stile e i suoi versi: alla sua opinione digiuna d'ogni prova, noi contrapporremo il sentimento della più sicura autorità contemporanea, in fatto di buon gusto e di sana letteratura, quella del signor Villemain. Ecco le sue parole. « Io non esito ad affermare che questo straniero, il quale non imparò lo spagnuolo che tardi nelle sue udienze per far gradire la scoperta del Nuovo Mondo, Colombo, è stato nel suo secolo l'uomo più eloquente della Spagna. Egli è perchè Colombo aveva grandi idee, le quali recavan con sè espressioni sublimi; sovratutto l'entusiasmo lo investiva. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Le forme esteriori dell'arte, le frasi lunghe e dotte sino a que' giorni non erano mancate nelle cronache spagnuole: con lui comincia il sublime, ch'è la semplicità nella grandezza [2]. »

Come il genio, così lo stile di Colombo pare innalzarsi e grandeggiare cogli anni: la sua più notevole produzione è stata scritta che ne contava sessantasette. Fiamma giovanile e poetica celavasi sotto a' ghiacci dell'età, al modo che i vulcani delle Ande si coronano di nevi eterne: chiarita così l'immarcescibile virilità dell'anima, che si franca della legge del tempo e delle influenze fisiche. L'ardore della pietà, la freschezza dell'ispirazione si manifestarono anche al fine della sua quarta spedizio-

[1] Edgar Quinet, *Discorso pronunciato al Collegio di Francia nel* 1845.
[2] Villemain, *Quadro della letteratura del Medio Evo*, t. II, p. 392.

ne, nella sua disastrosa campagna del 1503. Sfuggito miracolosamente ad un naufragio inevitabile, colla sua nave fracassata, mezzo sommersa, e che giunse con gran pena in porto, tribolato dalla fame e dalla gotta, anzichè cedere all'abbattimento degli equipaggi, si unisce col pensiero alla Chiesa cattolica, solennizza con essa la festa di San Giovanni Battista, e, durante il digiuno ch'è costretto patire, la sua pietà celebra in versi la natività del venturoso Precursore del Messia. Questa ispirazione nonostante i patimenti e la miseria su navi quasi affondate, è certamente l'unico esempio di un componimento letterario scritto in simili circostanze.

Quale idea non dà della serenità di spirito e della pietà di Cristoforo Colombo quel canto pacifico dell'anima cristiana che signoreggia i dolori, gli sfinimenti della carne, intesa a comparteciparci da lunge all'allegrezza della Chiesa Cattolica nel dì natalizio del beato San Giovanni, il quale trasalì nelle viscere della madre sua alla voce della Vergine benedetta fra tutte le donne, nel cui seno posava il Salvatore! Le circostanze di tempo e di luogo non sono meno edificanti dell'argomento di cosiffatta ispirazione; e addoppiano l'attrattiva della ingenuità di tal poesia.

§ IV.

Se Colombo si fosse limitato a scoprir terre, anche riconoscendo la grandezza del suo genio, potremmo considerarlo unicamente qual marinaro cosmografo; ma le sue scoperte sono siffattamente collegate colla sua vita privata, colla sua fede, e la sua missione apostolica signoreggia per modo i suoi atti ufficiali, ch'è diametralmente contrario alla giustizia pretendere di giudicarlo, non tenendo conto del sentimento religioso, principio e fine della sua esistenza pubblica.

E se alcuno maravigliasse come, dopo aver notate le sue doti eccellenti, noi non abbiamo, colla severa probità ch'esige la storia investigato il lato debole del carattere di Colombo, affine di porre i suoi difetti allato alle sue virtù, abbandonandoli all'equo giudizio de' lettori; risponderemo anticipatamente a que-

sto rimprovero, che indarno abbiamo scrutato quel cuore eroico; lo esaminammo sotto tutti gli aspetti, e non ci riuscì di scoprire in lui colpa volontaria. E per dir tutto intero il pensier nostro, confessiamo, altresì, di non essere punto sorpresi di questo vuoto d'inclinazioni od azioni biasmevoli nel corso della sua vita.

In genere, ne' grandi uomini, i difetti inerenti alla nostra natura sono sempre riconoscibili, quantunque mitigati dalla propria loro generosità, dall' alta posizione in cui vivono, del rispetto verso l'opinione, dal timore della posterità: ma negli eroi del Vangelo non appare alcun difetto di carattere, nessuna debolezza; l'amore, purificandoli, li solleva, e nobilita: hanno talmente ammirato il Divino Modello, che modificarono la propria natura, affine di accostarglisi sin dove è consentito alla nostra natura.

Esponiamo schietto il nostro pensiero su Colombo:

Quest'uomo non ebbe difetti; abbiam forti motivi per crederlo santo.

E a giusta ragione andiamo dritti al fatto, parlando di ciò che vediamo in lui, senza darci fastidio di quello che non vi troviamo; appunto perchè i biografi che per obbedire alle esigenze del loro sistema di filosofia storica, hanno lungamente faticato, con induzioni erronee, a stabilire che Colombo aveva avuto dei difetti, non sepper citarne uno nè recarne un esempio od una prova. Oltrechè gli uni dopo gli altri, cotesti scrittori, cedendo alla forza dei fatti, cancellarono essi medesimi le conseguenze del loro biasimo, delle loro restrizioni, tessendo un elogio così compiuto delle virtù di Colombo da render vana ogni loro censura; dimodochè a lor insaputa posero viemmeglio in evidenza la sua superiorità: e per questo ci sembra più logico tendere dirittamente alla meta, senza preoccuparci di quella minuta autopsia la quale vorrebbe mostrare qualche dubbia qualità in una esistenza, la cui parte attingibile è interamente aperta agli sguardi della storia.

§ V.

Ei si può arditamente affermare che, per una specie d'intima solidarietà, la purezza dell'uom privato serve anticipatamente di prova alla dignità ed all'irreprensibile condotta dell'uom pubblico. Dopo veduto Colombo studiarsi ad innestare la giustizia e l'equità tra le abitudini della famiglia, noi ci aspettiam di leggeri a vederne osservare rigorosamente i doveri ogniqualvolta la responsabilità politica s'ingenera negli obblighi morali.

Sulla elevata scena, ch'egli saliva improvvisamente, insignito il giorno stesso della triplice dignità di grande Ammiraglio dell'Oceano, di Governator generale perpetuo, e di Vice-re delle Indie, Colombo non venne mai meno a' suoi triplici doveri. Mentre durò la sua amministrazione, niuno mai lo accusò di parzialità. I superbi idalghi, i persecutori degl'Indiani, furono i soli che si lamentassero, perchè proteggeva gl'indigeni. Il pensiero ch'ei si dava di costoro, offendeva l'alterezza castigliana: ma Colombo, discepolo del Vangelo, non riconoscea privilegi: stabilì scrupolosamente una intera eguaglianza davanti alla legge. Noi abbiam già dimostrato [1] che la sua amministrazione fu scevra d'errori; perciò non ci fermeremo sui particolari, fermandoci solamente e per poco a gruppi di fatti.

Il rifiutar che fece un principato per tema che i vantaggi particolari non lo stornassero da' doveri pubblici, pone in piena luce il suo disinteresse.

Grande Ammiraglio dell'Oceano, Vice-re e Governatore generale a titolo perpetuo, non fu mai che dimenticasse l'obbedienza; tutto al contrario si sottopose agli ordini di un semplice commissario dei Re, cotanto rispettava l'autorità legittima.

Dava costantemente l'esempio del sacrifizio e dell'eguaglianza nell'avversità: nella penuria de' viveri e nelle malattie, sia in mare, sia in terra, non usava de' suoi diritti e non volle accettar altro che la razione attribuita ad ogni marinaro.

I suoi provvedimenti amministrativi non presentano quel ca-

[1] Secondo volume, pag. 122, 125 sino a 147, ediz. franc.

rattere di cieca sommissione all'urgenza che regola la maggior parte degli atti dell'autorità nella pratica degli affari. Non sacrificava mai all'attualità provvisoria gl'interessi venturi; perchè sapeva che gli atti dell'amministrazione durano più dell'amministratore, e che l'avvenire è tutto quanto nel presente. In nessuna occasione lo si vide scendere alle seduzioni della gloria, e darsi vinto ad ambizione di popolarità, o tentare il favor della corte. Le cabale e le contrarietà degli uffici, l'ingiustizia e l'ingratitudine del Re non lo facevano mutare di condotta; il suo zelo rimaneva immutabile come il dovere; si occupava col medesimo ardore degli interessi della corona, e di que' dell'incivilimento.

Anche quando il testo delle sue convenzioni coi Sovrani gli dava diritto di difendere colle armi il governo perpetuo ond'era insignito, e la sua dignità di Vice-re delle Indie, che nessun ordine posteriore poteva legalmente annullare, egli diede l'esempio dell'obbedienza cristiana all'autorità: rispettò sino allo scrupolo il suo giuramento di fedeltà, e non se ne reputò sciolto dall'ingiustizia altrui. Quando fu carico di catene, non chiese ristoro, nè pubblica riabilitazione: invece di conservar ruggine, di punire i principi colla sua inazione, cercò ancora di servir la corona di Castiglia; e morta la Regina, raccomandò a suo figlio di raddoppiar di zelo pel servigio del Re, e di cercare di alleviargli il peso degli affari.

La sua operosità, la sua previdenza, la sua moderazione, la sua fermezza, il suo attaccamento, il suo rispetto de' superiori comechè iniqui verso di lui, la sua protezione dei deboli, dei marinai che avean presa parte a' suoi patimenti, la sua riconoscenza pe' suoi subordinati fedeli e zelanti, costituiscono Colombo il modello delle virtù pubbliche.

Siccome la religione era il fonte segreto di questa forza, e il legame di tutte le sue azioni, così Cristoforo Colombo vuolsi proporre a tipo d'ogni uomo. Pare a taluni che un santo non debba venir presentato modello che a puri cristiani: un vescovo, un fondatore di ordini monastici, un missionario, non si credono indicati esemplari che a vescovi, a sacerdoti, a religiosi: si direbbe che il chiostro o il santuario abbiano soli da pro-

fittare di quegl'insegnamenti pratici: la Provvidenza ha giudicato utile presentare agli uomini un laico, un magistrato secondo il Vangelo. Colombo è un eloquente insegnamento per l'alte magistrature ed anche pei Monarchi.

La sua vita contiene feconde istruzioni.

I subordinati v' impareranno a sopportare coraggiosamente le ingiustizie sopravvegnenti: la vita di Colombo mostra che al merito può benissimo venir negato il guiderdone. La ingiustizia, da parte de' superiori, non muta i doveri del subordinato, il quale soffre, ma non si ribella. Il cristiano vede in queste prove un mezzo di migliorar sè, e riscattarsi colla rassegnazione dalle segrete negligenze commesse verso Dio. D' altronde, la rassegnazione alla volontà divina comporta una dolcezza interiore che lo spirito del mondo non conosce.

Se, fondandosi sullo stretto diritto, e sul testo delle sue convenzioni colla corona di Castiglia, avesse Colombo respinto colle armi i commissari dei Re, Aguado, Bobadilla ed Ovando, i quali cercavano di spodestarlo delle sue dignità; se fosse riuscito a sicurarsi uno stato indipendente, ad appropriarsi l' isola Spagnuola, il suo fine sarebbe stato quello di un uomo volgare: la grandezza e la poesia delle sue fatiche sarebbersi eclissate in cosiffatta triviale peripezia e andrebb'egli spoglio di quell'aureola di cui lo coronò la sua sciagura santamente sopportata.

Vedendo sì grandi servigi così male retribuiti, e disconosciuti sì ben fondati diritti, impariamo a sopportare con minor pena le piccole ingiustizie, le offese recate all'amor proprio, i danni subiti, i torti del pubblico, i soprusi de' superiori. Che cosa sono i maltrattamenti di un'amministrazione, di un municipio, di un capo di corpo verso un particolare, un impiegato, un ufficiale, quando si pensa ai servigi resi da Colombo? Ricordando ciò che egli soffrì senza mormorare, chi ardirà lamentarsi di contrarietà o picciole vessazioni, o preferenze ingiuste?

Se rimontiamo alla causa della sua forza d'animo, della sua tranquillità di spirito, in ciò che lo tocca, si vedrà che aveva profonda conoscenza dell'umanità e delle debolezze della nostra natura: il suo alto concetto di Dio, la nozione della bontà divina, il suo desiderio di perdonare, per essere anch'egli perdonato,

la sua consapevolezza della instabilità delle cose di questo mondo, e il distacco naturale dell'anima sua tutta rivolta verso gli immortali splendori, lo sostenevano durante le sue prove: si consolava, nell'aspettazione del non perituro e sovrano bene, dei disinganni e delle miserie della vita presente.

§ VI.

Vedemmo un uomo di virtù perfetta, d'intera purezza di cuore, la cui grandezza morale avanza i tipi più celebri dell'antichità, e non è inferiore ai più nobili personaggi formati dal Vangelo.

Ma questo non basta.

Per giudicar Colombo, proviamoci di entrare nel fondo del suo carattere.

Sicuramente, quando lo si esamina e si abbracciano col medesimo sguardo gli atti e gli avvenimenti principali del suo arringo, siamo recati a riconoscere che il carattere pubblico di Colombo, in relazion necessaria col suo carattere privato, offre sopratutto il tipo della missione religiosa, e del mandato evangelico. Come disse già sapientemente l'illustre padre Ventura di Raulica « Colombo è l'uomo della Chiesa [1]. »

Diffatti Colombo appartiene alla Chiesa, molto più decisamente che alla marineria.

Egli viveva abitualmente piuttosto da religioso che da laico.

Fin dal suo arrivo in Ispagna, paese che la Provvidenza aveva eletto a secondare i suoi disegni, per guiderdonare la bontà di Isabella, Colombo è provvidenzialmente addotto ad un convento: quivi si lega unicamente con religiosi od ecclesiastici. Alla corte, ov'è introdotto da un antico Nunzio apostolico, monsignor Antonio Geraldini, eccettuata la Regina e il Gran Cardinale, non trova che opposizione ed incredulità: nel congresso dei dotti di Salamanca, non riscontra che diffidenza o dispregio: un sol uomo, un religioso, un teologo, Diego Deza, favo-

[1] P. Ventura de Raulica, *Cristoforo Colombo rivendicato alla Chiesa.* Manifesto, in-4° Parigi, 1853.

reggia il suo disegno: i Domenicani lo accolgon ospite presso di loro; soccorrendolo d'asilo, assistenza e danaro.

Quando, stanco di aspettare, vuole uscir dalla Spagna, un monaco lo trattiene, lo fa chiamare, e integrando colle sue preghiere ciò che aveva iniziato coll'esortazioni, gli ottiene la grazia di Isabella.

Colombo torna a quel convento, e vi si appresta alla spedizione, non col compasso, le carte, le indicazioni della scienza, ma colla penitenza, l'orazione, la meditazione delle cose divine. La sua spedizione assume il carattere religioso della sua origine e del suo scopo; dà il nome della Vergine Maria alla sua nave, e v'inalbera la croce: parte in venerdì, e comanda in nome di nostro Signore Gesù Cristo di spiegare le vele.

In nome di Gesù Cristo prende possesso della sua scoperta; e, per onorare il Redentore, pianta croci ovunque sbarca. Gridata sui flutti la gloria del Verbo, promulga il nome di Gesù Cristo nelle vergini terre degli Arcipelaghi e sulle rive del Nuovo Continente: mercè la sua ardente pietà, le preghiere della Chiesa nella lingua universale del Cattolicismo, echeggianvi ovunque: i figli delle isole, le popolazioni dei boschi hannovi salutato il simbolo del divino riscatto e della felice eternità: ad esempio di Cristoforo Colombo, sonosi volontariamente inginocchiati dinanzi a quell'emblema, di cui ignoravano il significato, ma del quale già subivano il misterioso ascendente.

Egli, per primo, ha recata la croce alla nuova terra, precursore delle missioni, araldo del Cattolicismo, mandatario tacito del Papato: per primo ebbe l'idea di un seminario delle missioni straniere, e volle fondarlo coi propri danari [1].

[1] Nel suo atto d'istituzione del Maggiorasco, del 22 febbraio 1498, Cristoforo Colombo imponeva al suo successore l'obbligo di fondare alla Hispaniola quattro cattedre di insegnamento teologico per la conversione degli Indiani. La Castiglia non eseguì questo trattato, e ciò impedì l'adempimento del suo desiderio. Or ecco che prima che siano scorsi 357 anni, il patriottismo d'un illustre genovese realizza nella città natale di Colombo le pie intenzioni di lui.

S. E. il marchese Antonio Brignole Sale ha fondato, a Genova, nel quartiere di San Teodoro, nel luogo detto Fassolo, un Seminario delle Mis-

Colombo fornì opportunità alla Santa Sede di chiarire lo spirito di sapienza infallibile perpetuamente ispiratore della Chiesa, e di provare in guisa autentica che il Papato, anzichè fulminare anatema su coloro che ammettevano l'esistenza del Nuovo Continente, come hanno tante volte ripetuto gli scrittori del secolo decimottavo, ne lodò effusamente lo scopritore, e portò intorno la forma e la dimensione del nostro globo, un giudizio ben più ardito, esatto e sagace di quel de' cosmografi e dei dotti di allora, e di ogni tempo.

sioni straniere. Questo Seminario, creato collo scopo di propagare la fede nei paesi idolatri, venne stabilito sovra proporzioni veramente reali. Ai tempi nostri poche case sovrane avrebbero ideato una tale fondazione.

Il Seminario di Fassolo conterà perpetuamente almeno ventiquattro allievi e cinque professori. I missionari formati in questo stabilimento, diretto dai preti di San Vincenzo di Paolo, saranno agli ordini della Sacra Propaganda, e sulla indicazione sua andranno a recare il Vangelo in tutte le contrade del Globo.

L' inaugurazione di questa casa ebbe luogo l'11 febbraio 1853 sotto la presidenza del venerabile arcivescovo di Genova, S. E. Monsignor Andrea Charvas, in presenza di scelta adunanza. Merita d'essere ricordata una circostanza di quel giorno: la sera del dì precedente, il signor Marchese Brignole Sale fece una caduta discendendo la scala del suo vasto palazzo che popolarmente è indicato col nome di Palazzo rosso, ed ebbe la sventura di rompersi e slogarsi l'avambraccio. Tutta la città ne fu desolata, ed ognuno pensava che l'inaugurazione dovesse essere protratta ad altro giorno. Ma con ammirabile energia di volontà, il marchese Brignole impedì che la cerimonia fosse differita, e recandosi col braccio fasciato, colla intrepidezza dello stoico pronunciò un discorso notevole per eleganza e modestia, e ciò come se accidente alcuno non avesse avuto luogo.

Per tal modo, S. E. il marchese Antonio Brignole Sale fecesi da sè l'esecutore testamentario del suo compatriotto Cristoforo Colombo, e con munificenza veramente condegna al Vice-re delle Indie, eresse questo monumento della sua pietà. Con una generosità che ricorda le donne consolari dei primi secoli cristiani, le Fabiole, le Marcelle, le Melanie, la signora Artemisia Negrone marchese Brignole Sale volle associarsi ai sagrificii pecuniari del suo nobile sposo; perciò il seminario è denominato a Genova: Collegio Brignole-Sale-Negrone.

Anzichè, dopo la sua scoperta, godersi del suo trionfo, e gustare le dolcezze della sua dignità vice-reale, Colombo non aspirò che a nuove esplorazioni, per gridare in contrade anco più remote il nome del Redentore. Egli recitava regolarmente l'offizio de' Religiosi Francescani. A Valladolid, a Granata, ovunque dimorava, alloggiava nei loro conventi. Fuor dell'Ordine Serafico, non aveva stretti legami che coi Domenicani, i Certosini, i Geronimiti, con ecclesiastici di vita edificante, e con uomini semplici e devoti. Non contrasse dimestichezza mai con grandi e favoriti della corte: viveva, ascritto del terz'Ordine di San Francesco, come un vero frate laico.

I viaggi posteriori di Colombo non ebbero altra mira che la propagazione del Vangelo. Tutte le scoperte posteriori non essendo state altro che l'esecuzione del suo piano, si può dire che la mercè di lui, il sacrifizio perpetuo della Nuova Legge, annunziato e profetato nell'antica, è stato realmente stabilito in America. Ad ogni ora del giorno e della notte, l'immolazione della Celeste Vittima si rinnova nei due emisferi. Quando il canto delle compiete annunzia il cadere del giorno nella nostra Europa, quello del mattutino precede l'aurora in altre regioni; e mentre la notte seppellisce sotto le sue ombre il nostro emisfero, l'augusto Sacrifizio vien celebrato sulle Ande, e nelle isole del mar Pacifico. Il sole illumina incessantemente le cerimonie della Chiesa di Gesù Cristo. Le parole de' profeti e dei salmisti, le letture del Vangelo si congiungono, si succedono secondo le regole della liturgia romana; e come nel vecchio Mondo, così nel nuovo, la gloria del Verbo, e le sue misericordie sono annunziate all'uomo. La potenza dell'unità cattolica splende nella permanenza di questo omaggio reso al Signore; perocchè sola su questo globo, la Chiesa Romana offre questa inalterabile perpetuità di aspirazioni verso il cielo. Il Santo Sacrifizio vi continua senza interruzione, come la vita organica, la respirazion delle piante, la rotazione della terra sopra il suo asse e la traslazione del medesimo sole nell'immensità dello spazio.

Dopo l'onore di scoprire la metà sin allora ignota del nostro pianeta, e di mostrar ivi l'emblema della Salute, il messaggero

della croce non ebbe che un desiderio, la liberazione del Santo Sepolcro, affine di agevolarne l'accesso a tutte le nazioni, e darne la proprietà alla Santa Sede. Ei non provava inquietudini altro che intorno a questo risultamento; desiderosissimo inoltre di preservare da ogni smembramento futuro il patrimonio della Chiesa. Il suo ricorso alla Santa Sede, i poteri spirituali che invocava da Lei, i servigi che si profferiva di renderle, la stima che di lui mostrò il Papato, la fidanza che in lui pose, così intorno alla linea di demarcazione, come nel rifiuto delle sedi episcopali delle Indie, sembrano confermare tacitamente il carattere di Legato Apostolico, di cui si mostrò insignito ne' suoi atti e nelle sue intenzioni. La sua esemplare pietà, la sua fiducia in Dio, lo splendore della sua carica, l'umiltà della sua vita, le sue sciagure inudite, i suoi servigi senza pari lo sceverarono dal rimanente de' mortali. Dal principio del mondo, in poi non v'ebbe mai uomo che adempiesse opera cotanto vasta. La dolcezza evangelica de' mezzi corrispose alla santità dello scopo. Senza versare una goccia di sangue, senza costare a chicchessia una lagrima, raddoppiò lo spazio noto della Terra, e schiuse alla scienza un campo illimitato.

Evidentemente Dio elesse messaggero della Salute il suo servo Cristoforo Colombo.

Fin dalla culla quest'Uomo fu contrassegnato di un suggello misterioso. Appartenente all'era del rinascimento, sembra partecipare altresì dell'esistenza legendaria dei Santi incivilitori del medio evo. Il maraviglioso lo investe da ogni parte a malgrado delle basse accuse de' suoi nemici, della precisione dei testimoni e dell'autenticità dei documenti contemporanei. Colombo ci si è fatto innanzi nel pieno movimento del progresso letterario, nell'epoca fiorente delle università e della stampa in Ispagna: ha fornito opportunità di creare scuole navali, commissioni di idrografia, e di ampliare immensamente la marineria e la navigazione. E, tuttavia, la sua imponente grandezza sembra sollevarlo al di sopra della storia, per trasferirlo all'età nuvolose del mito e dell'epopea. Egli è che invero ogni grandezza si distacca dalla terra portando seco la propria sublimità, ed ogni sublimità ravvolge seco la propria poesia.

Perchè Colombo, eletto da Dio, era chiamato a compier l'opera della provvidenza, il segno di questa elezione divina spicca nei più minuti particolari stessi, in mezzo a' quali versò la sua vita. Questo alto dignitario della marina, questo governator generale delle colonie serba in sè qualche cosa di strano e di eccezionale, a prima giunta non conosciuto dal volgo; ma che le anime cristiane e gli uomini interiori ponno facilmente avvertire.

§ VII.

Nella storia primitiva del Cattolicismo, che, per filiazione non interrotta, risale alla culla del mondo, vediamo, per una intenzione espressa della Provvidenza, i Patriarchi, i Profeti, ricevere al loro nascere un nome che simbolizza ciò che dovevano essere e fare. Similmente, nello stabilimento del Vangelo vediamo i primi cooperatori scelti da Gesù, portar nomi figurativi della loro particolare destinazione.

Avanti che il divino Istitutore degli uomini manifestasse la sua dottrina, il precursore Giovanni Battista uscito dalla stirpe sacerdotale d'Abia, portava nel deserto il nome significativo, che gli fu imposto da un'autorità soprannaturale [1] non ostante l'opinione de' suoi genitori e parenti, i quali lo volevano chiamare Zaccaria come suo padre, e respingevano il nome di Giovanni, perchè nessuno nella loro famiglia l'aveva portato [2]. Il nome di Giovanni, *Johannes*, esprime la vera pietà, la grazia, la misericordia cui veniva ad annunziare agli uomini colui che preparava le vie del Signore; *rectas facite semitas ejus.*

Il primo degli evangelisti si chiamava Levi, figlio di Alfeo. Chiamandolo Gesù Cristo a seguirlo, disselo Matteo, per espri-

[1] « Ait autem angelus, ne timeas Zacharia! quoniam exaudita est deprecatio tua, et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium, et vocabis nomen ejus Joannem. » — Evang. Luc., cap. I, v. 61.

[2] « Gli risposero: nella vostra famiglia nessuno v'ha di questo nome. » — San Luca, cap. I, v. 61.

mere ad un tempo il dono volontario e la gratuità del favore [1].

Per non moltiplicare gli esempi, ne riferiremo un solo, quello del principe degli Apostoli, del capo della Chiesa, San Pietro.

Quando il divin Maestro lo vide che gettava, aiutato da suo fratello, le reti nel mare di Galilea, ei si chiamava Simone Barjona. Già questi due nomi riuniti presentavano un significato interessante. Gesù gli disse di lasciar là le sue reti, che lo farebbe pescator d' uomini, ed incontanente, con illimitata obbedienza abbandonò le reti, con cui si buscava il pane. Quantunque ammogliato, e avente a suo carico la suocera inferma, seguì il Cristo, senza la menoma esitazione, senza neppure informarsi del modo con cui avrebbe quindinnanzi sostentato sè e la famiglia.

Questa candida fiducia, questa immediata obbedienza, indizio della rettitudine d'intenzione e della fedele semplicità che distinguono il primogenito degli apostoli, erano maravigliosamente rappresentate dal suo nome Simone Barjona; perocchè in ebraico-siriaco Simone vuol dire *che obbedisce*, e Barjona *figlio della Colomba*. Sin da principio il nome di questo oscuro pescatore del mare di Galilea, esprimente obbedienza e semplicità, presagiva, altresì, la primogenitura, poichè la colomba n'era il simbolo [2]. Ma a questi due nomi il divin Maestro ne aggiunse un terzo, che figura compiutamente il destino del Principe degli Apostoli: lo disse Cefa, che in siriaco significa *pietra* [3], la pietra fondamentale. E tal è la potenza del nome, che, dopo avergli detto « ti chiamerai Pietra, » *tu vocaberis Cephas*, il Redentore aggiunse « su questa pietra edificherò la mia Chiesa, *et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* [4]. »

[1] In linguaggio siriaco Matteo vale *che è regalato*.

[2] La Colomba, emblema del pacifico messaggio, ricordo dell'arca di Noè, era per motivo della sua antichità divenuto l'emblema della primogenitura, e per questo riguardo figurava sulle insegne del primogenito dei popoli, gli Assirii, dai quali, per Arfaxad, Giuda discendeva.

[3] « Tu es Simon, filius Jona: tu vocaberis Cephas quod interpretatur Petrus. » — Joan., cap. I, v. 42.

[4] « Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram ædificabo

Non ci sorprenderà che l'uomo eletto per raddoppiare lo spazio noto della terra, riunire i popoli che s'ignoravano l'un l'altro, e diffondere il Vangelo fra nazioni sconosciute, abbia presentato anch'esso nel suo nome un qualche significato misterioso o simbolico.

Fin dal suo nascere, il primogenito de' figliuoli dello scardassiere Colombo, fu portato al fonte battesimale sul monticello ov'è la chiesa consacrata al primo martire, Santo Stefano. Quivi un nome di battesimo fu aggiunto al suo nome patronimico. Questo fanciullo, riportato alla casa paterna, ebbe da quel momento i nomi meglio rispondenti a ciò che doveva operare fra gli uomini.

Chiamavasi, anzitutto, Colombo, voce che fa pensare ad innocenza, purezza, semplicità di cuore, e ricorda il messaggio sull'acqua, il messaggio pacifico, il messaggio divino, il pronto arrivo, la felice novella, la terra scoperta; esprime altresì la navigazione, il genio marittimo, il pezzo fondamentale d'ogni nave, la chiglia [1]. A questo nome così espressivo, che ritraeva dalla famiglia, la Chiesa ne aggiunse un altro, che doveva essere significativo della sua missione futura *Cristophorus*, vale a dire che porta Cristo, che trasferisce la Croce, che diffonde il Vangelo. E quando Colombo in Castiglia, per accomodare il proprio nome alla lingua spagnuola, lo abbreviò a Colon; per la forza originale del suo simbolismo, così raccorciato com'era, questo nome rappresentava tuttavia l'idea del viaggio, — dell'agricoltura d'oltre mare, — della colonia — del trapiantamento lontano. Anzichè mutilare la figura emblematica del suo nome, questo raccorciamento la distese, la compiè, la caratterizzò vieppiù profondamente.

La potenza del suo nome fa augurare quella del suo destino.

Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. » — Matth., cap. XVI, v. 18.

[1] Anticamente, in Italia, nella costruzione navale, la chiglia di qualunque bastimento era detta *Colomba*. Trovasi usato questo nome nel trattato di costruzione navale greco di Bartolomeo Crescenzio. — A. Sal. *Archeologia Navale*, t. II, pag. 138, ediz. franc.

Tutto è argomento di sorpresa e di stupore nella sua vita. Uscito di ceppo antico, sostiene oscure fatiche nella povertà: indi, nel giorno segnato dalla Provvidenza, tutto ad un tratto l'antico mozzo genovese emerge grande Ammiraglio dell'Oceano. L'antico giovane scardassiere del vicolo Mulcento si eleva Governatore generale perpetuo e Vice-re delle Indie, salutato nella sua triplice dignità su di una terra posta al di là del *mare tenebroso*: gli equipaggi ribellati, che due giorni prima volevano precipitarlo ne' flutti, si umiliano davanti al suo genio, e gli prestano giuramento di obbedienza, come a sovrano.

Se ci facciamo a considerare a parte a parte e nel loro tutt'insieme gli accidenti della vita di Colombo, sentiamo incontanente il pittoresco e il poetico degli avvenimenti uguagliarne quasi la grandezza.

Il bianco delle vele delle sue tre caravelle sulle onde azzurre ricorda le tre bianche colombe su campo cilestro del suo stemma paterno, avente ad impresa i nomi delle tre Virtù Teologali; la sua prima spedizione maravigliosa per rapidità, ed il cui ritorno fu più sorprendente ancora a motivo delle tempeste successive che lo minacciavano; i rapporti misteriosi tra 'l venerdì e gli avvenimenti di quella impresa in onore della croce; il grido del suo trionfo, che allegra il suo vecchio padre; i suoi tre primi viaggi fatti con tre navi in nome della Trinità; la sua carriera di scoperte, componentesi di quattro spedizioni marittime: la sua ammissione nella famiglia Francescana, che gli merita quattro volte l'ospitalità dell'Ordine Serafico alla Rabida; poi i suoi quattro viaggi postumi alla ricerca di quel funebre riposo cui Dante, ancor vivo, aveva dimandato ai Francescani di Corvo; l'assistenza visibile di Dio durante le sue gigantesche fatiche; i più gran conquisti scientifici dovuti a quest'Uomo, che i dottori moderni escludono dalla classe dei dotti; la protezione celeste accordata a chi gli stava presso o gli apparteneva; l'iniquità che fe' prova di lui, e i patimenti che lo tribolarono prestandogli campo di chiarire la propria pazienza e rassegnazione; le sue amarezze che gli venner tutte da coloro a cui si era dedicato: la maestà della sua vecchiezza, la vigorosa poesia della sua intelligenza resistente al tempo ed alla sciagura, finalmente la sua lu-

cida agonia e la sua liberazione nel giorno anniversario di quello in cui il Redentore salì al cielo; coteste circostanze così strane, coteste manifestazioni e grandezze che si direbbero da gran tempo destinate al coturno ed alla lira, non separano forse Colombo da ogni altra esistenza narrata dalla storia?

E coloro che videro questi eventi mirabili, coloro che hanno aiutato a compierli, i cooperatori di questi gran fatti non gli hanno compresi, o non vi hanno posto mente. I capi degli ufficii della marina, quel miserabile don Juan di Fonseca, furono uomini senza religione, ed altresì inettissimi: non vedevano che le loro persecuzioni crescevano la grandezza del loro innocente nemico, e che lo sollevavano alto agli occhi della posterità, quando credevano di averlo umiliato al cospetto d'un Re malvagio e de' suoi abietti cortigiani.

Ma per essere giusti, bisogna riconoscere che alcune anime elette, l'illustre Francescano, cardinale Ximenes Cisneros, il dotto Domenicano Diego Deza, arcivescovo di Siviglia, intravvedevano una impronta misteriosa apposta sui destini di Colombo: altri, lontani dalla corte, avevano anch'essi una chiara percezione della sua grandezza: come il dotto gioielliere di Burgos, eglino sentivano che Cristoforo Colombo aveva adempiuto un mandato provvidenziale: da quel punto, dotti teologi e glossatori spagnuoli furono sorpresi del rapporto mistico esistente fra gli atti di Cristoforo Colombo e certe parole de' Libri Santi. Il padre Acosta riconosce che diversi passi di Isaia, fra gli altri il capitolo LXVI, possono applicarsi alla scoperta delle Indie, e dice: « autori dottissimi dichiarano che tutto questo capitolo allude alle Indie [1]. » Nel suo libro *De Consolatione Ecclesiæ*, il cardinale di Verona, il gran Valerio, esaltava implicitamente la parte dell'araldo della croce. Malvenda, Tomaso Bozio, il frate Basilio Ponce di Leone, Botero, il padre Tomaso di Gesù, Solorzano, Herrera, tutti quelli che hanno impresi gravi studi sull'epoca della scoperta, sono andati persuasi della missione divina conferita a Colombo: furono sorpresi e ammirati in veder le sue navi e perfino i suoi stemmi annunziati dal Re-pro-

[1] P. Acosta, *Storia naturale e morale delle Indie*, lib. I, cap. xv.

feta additarono nelle Sante Scritture nove passi chiaramente applicabili alla scoperta del Nuovo Mondo.

Il correre del tempo non ha fatto che rendere più manifeste queste relazioni e chiarire vieppiù queste applicazioni. Il destino degli Americani, espresso nel versetto 12 del capitolo sessantesimo d'Isaia, farà stupefatto l'osservatore. Esposte che ha le cose sorprendenti racchiuse nei quattro versetti precedenti, il Profeta pronunzia sulla sorte delle nazioni d'oltremare che non osserveranno il culto divino: « popoli e regni periranno: » e come l'annunzio di questo terribile castigo non risguardava un tempo vicino, il Veggente Reale aggiunse questa parola dell'Altissimo: « Io, che sono il Signore, eseguirò tutto questo a suo tempo, [1] » vale a dire nel tempo fissato negli eterni decreti.

Che la missione del rivelatore del globo, avvenimento che doveva così profondamente modificare le condizioni future dell'umanità, sia stata mostrata al Profeta cui fu rivelato il Messia, non sarà cosa per niun conto ardua a venir creduta dalle anime felicemente penetrate della verità divina. Rispetto agli uomini che non vogliono risalire sì alto, e chiedono testimonianze più recenti, diremo che, lasciando stare i documenti scritti, esiste anche oggidì la prova di un annunzio dimenticato, di un presentimento misterioso dei popoli intorno la missione di Colombo; e li preveniamo lealmente che senza Colombo la misteriosa figura che siamo per additar loro sarebbe inesplicabile.

§ VIII.

Alle rivelazioni d'Israele è succeduta, posteriormente a' tempi del Messia, una profezia di cui sono ignoti l'autore, la culla, la data, la lingua, e che nonpertanto una trasmissione costante ha conservato fino a noi. Questa misteriosa profezia senza testo scritto, senza padre dichiarato, uscita non si sa donde, come le voci che commossero il mondo romano avanti la nascita del Salvatore, si è prodotta sotto la forma di una tradizione anonima, forse collettiva, sicuramente popolare.

[1] Isaia. Cap. LX, vers. 12.

Questa tradizione si è personificata colla scultura, si è installata nelle basiliche atterrate di Antiochia e di Bisanzio, nelle antiche chiese di stile romano, donde penetrò nei monasteri, nelle abbazie, nelle cattedrali gotiche, col mezzo dei dipinti murali e della statuaria. Una pia credenza ha fatto adottare come commemorativo del passato questa simbolica imagine dell'avvenire: intendiamo ricordare la colossale effigie di san Cristoforo e la sua leggenda popolare. Non si vuol dimenticare che Cristoforo era il Santo patrono del rivelatore del globo.

Vediam primieramente la storia reale di un tal santo, e poscia apprezzeremo il significato de' suoi attributi.

L'agiografia c'insegna quanto segue:

Ofero, siro di nascita, era un pagano di statura atletica, una specie di Golia, altero della sua forza e che non voleva servire che il re più potente della terra: diventato cristiano alla vista di un miracolo, nell'ardore della sua fede, non volle altro nome che quello di Porta Cristo, *Cristoforo*. San Babila, vescovo di Antiochia, lo ammise al battesimo. Cristoforo promulgò le parole di Cristo nel suo paese, ne' dintorni della Palestina, in diverse contrade dell'Asia Minore, e viaggiò costantemente, predicando coraggiosamente il Vangelo, fino al punto, in cui, imprigionato dagli emissari dell'idolatria, durante la persecuzione dell'imperatore Decio, bagnò del suo sangue la croce che aveva portato.

Il suo martirio in breve diventò celebre in Oriente: Orientali, Copti e Greci gli rendettero culto. Sant'Ambrogio lo ha preconizzato. San Cristoforo è notato ne' più antichi martirologi: a Costantinopoli erangli dedicate due chiese. Il Breviario Mozarabico, attribuito a sant'Isidoro di Siviglia, fa menzione di lui. Al tempo di san Gregorio Magno, esisteva in Siviglia un monastero sotto il nome di san Cristoforo. Fin dal settimo secolo, Toledo e diverse città di Spagna possedevano reliquie di questo martire. A Parigi, la chiesa parrocchiale del suo nome era una delle più antiche della città.

Non vi ha cosa più autentica e più precisa della storia di san Cristoforo, nulla che sia meglio stabilito dell'antichità del culto che gli fu reso sin dal quarto secolo della Chiesa. Nondimeno,

se ci facciam ora a considerare in qual maniera la pietà de' fedeli onorò san Cristoforo sin dal principio, non troveremo rapporto veruno fra gli atti apostolici della sua vita, e gli attributi sotto i quali lo si rappresenta.

La sua effigie è quella di un santo colossale, con attitudine ed azione che non esprimono nè dottrina, nè penitenza, nè martirio: non prega, non parla, non patisce: nondimeno, non si tiene punto immobile nella sua gloria: cammina per mezzo all'acqua, portando Cristo fanciullo sulle sue spalle.

Sicuramente in questa imagine del confessore della fede non è cosa che ricordi apostolato o martirio. Non essendo questa rappresentazione per alcun modo applicabile agli avvenimenti della vita di san Cristoforo, evidentemente non potrebbe riferirsi che al suo nome. Or è stata data a questo nome, realmente simbolico, una significazione, che, non potendo riferirsi al passato, per necessità dee risguardar l'avvenire.

Questo fatto implica per forza l'esistenza di una profezia da lungo tempo obliata, di un annunzio misterioso, di cui s'ignora al presente l'origine, ma su cui è stato necessariamente costrutto il tipo di san Cristoforo, quale lo produsse a bella prima l'Oriente, e quale lo conserva ancora il mezzogiorno dell'Europa cristiana; da che è permesso dedurre che tale profezia fu contemporanea forse del martirio di san Cristoforo. Non sarebbe impossibile che questa figura fosse letteralmente la riproduzione in pietra della profezia del santo che primo prese il nome di Porta-Cristo, e annunziatrice che un giorno un grand'uomo, portando anch'esso Cristo nel proprio nome, trasporterebbe effettivamente la legge di Gesù Cristo attraverso l'Oceano. Questo spiegherebbe come il genio orientale, dando al Martire l'emblema del santo viaggiatore annunziato, ha fatto un uomo colossale in allusione alla sua opera gigantesca. Per una eccezione unica nell'iconografia sacra e negli usi del culto, la pietà popolare adottò questi attributi figurativi dell'avvenire. La Chiesa ha dato asilo alla colossale effigie di san Cristoforo, che, rendendo omaggio al gigante martire della fede, rappresentava l'apostolato futuro di un grand' uomo che porterebbe Cristo.

Per ogni spirito serio diviene evidente 1.° che una tradizione misteriosa ha dato motivo alla figura di questa statua simbolica, nunzia dell'avvenire, non ricordatrice del passato, e perciò spoglia di tutte le memorie della vita apostolica e della palma del martirio di san Cristoforo, e che lo rappresenta unicamente là dove, sopratutto, egli non andò mai, sul mare; che gli fa traversare i flutti, mentre non evangelizzò che sulla terra: 2.° che la conoscenza di questa profezia, causa dell'effigie colossale, essendosi perduta, venne posteriormente composta sulla stessa effigie una leggenda pia che ha subíto alterazioni e varianti secondo i tempi ed i luoghi. Rimane certo che l'Oriente fu culla di questa tradizione; e che là sorsero le prime chiese e le prime statue di san Cristoforo.

Ora, in qual maniera fu primitivamente dipinto san Cristoforo? Come ha scritto il suo nome lo scalpello iconografico degli statuari?

I fatti rispondono.

San Cristoforo è invariabilmente rappresentato sotto forma di un gigante che porta il fanciullo Gesù sulle spalle, che passa il mare senza bagnarsi oltre il ginocchio; e si appoggia sopra un tronco d'albero verdeggiante, fornito della sua cima e delle sue radici.

Decomponiamo questo emblema; le particolarità ci faranno trovar facilmente il significato dell'insieme.

Questo santo gigante è un eroe del cattolicismo. — Egli porta al di là del mare Gesù fanciullo, vale a dire l'aurora del Vangelo sulla nuova terra. — Il piccolo Gesù tien in mano il mondo sormontato dalla croce: questa sfericità del globo riassume anticipatamente il sistema della scoperta. — La croce che sormonta il globo annunzia l'effusione del Vangelo fra tutti i popoli. — Il gigante cattolico, cinta la fronte dell'aureola, indizio della santità, si appoggia, traversando i flutti, sopra un tronco d'albero, che porta foglie e frutti, il qual ricorda ad un tempo la verga fiorita d'Aronne, la radice di Jesse, il tronco dell'albero della salute, quel legno che ha salvato il mondo. — Si vuol notare che quest'albero reca sulla cima palme di dattili, caratteristiche dell'Oriente, e al basso radici capellute, imagine di trapiantamento,

di nuova coltura. — Inoltre, la vecchia impresa latina di san Cristoforo, esprimente la bontà di questo apostolo gigante, spetta alla dolcezza di Colombo, alla buona novella di cui è nunzio, dacchè dice *qui te mane vident, nocturno tempore rident.* Queste parole evidentemente implicano il movimento futuro, il viaggio avvenire, nè possono in alcun modo riferirsi al passato.

In processo di tempo, dopo le invasioni dei Vandali, degli Ariani, essendo questa statua colossale diventata incomprensibile a molti, venne fuori in Alemagna, e ne' paesi nordici una leggenda intesa a spiegare questa figura, e adattarsi alla vita di san Cristoforo. A poco a poco si modificarono gli accessorii della sua effigie: invece di un missionario portante Cristo, venne imaginato un eremita, che trasferiva gratuitamente dall'una sponda all'altra dei torrenti i viandanti sulle proprie spalle. Questo impiego, in tempi ch'esistevano pochi ponti per comodo de' pellegrini, poteva essere utilissimo A motivo de' suoi gagliardi omeri, san Cristoforo diventò capo-squadra de' *frati pontefici,* o costruttori di ponti, modestamente dedicati a quell'opera, secondo l'esempio del giovane pastore san Benedetto, a cui il contado Venosino va debitore del ponte di Avignone. Fu detto, che, per provarlo, Gesù Cristo, sotto forma di un fanciulletto, venisse una notte a richiederlo di portarlo sull'altra riva del torrente ingrossato dalle piove, e che, quantunque al Santo dolesse alquanto di essere disturbato a quell'ora in cui suoleva pregare, pure, avendolo preso sulle sue spalle, riconobbe al peso enorme di quel bambolo, che andava sempre crescendo, che portava il Signore del mondo.

La tradizione misteriosa, e la grande effigie che la consacrava nelle chiese d'Oriente, presero, giungendo nelle foreste della Germania, e nelle nebbie delle plaghe settentrionali, il carattere di una leggenda volgare, di un aneddoto cristiano opportuno a trastullare le lunghe sere del verno. Avendo le pitture variato a somiglianza della tradizione, venne finalmente surrogato al mare un fiume, e rappresentato san Cristoforo, che traversa il fiume recandosi sulle spalle il fanciullo Gesù. Sovra una delle rive è un eremita, con in mano reliquie, vicino ad una cap-

pella col suo campanile; sull'altra un bravo alemanno a cavallo, che va al molino, di cui giace collocata in vista la ruota idraulica.

Quest'ultima versione della leggenda tedesca è stata riprodotta dal pennello in moltissime chiese del nord, sulle rive del Reno, in Baviera, nel Belgio, in Alemagna e nel cuor della Francia. Or fanno due anni, l'abbiamo ritrovata in Borgogna fra le pitture murali del coro nell'antica Abbazia de' Benedettini di San Sequano, una delle meglio conservate del medio evo. Riassumendo una leggenda pia, questa figura era così diffusa in Europa, che fornì soggetto alla più antica incisione munita di una data; ed è quella che si conserva nel gabinetto delle stampe della biblioteca imperiale, recante il millesimo 1423. Questa incisione ci è sembrata la copia fedele dell'affresco dell'abbazia di San Sequano, ripetuto presso a poco senza varianti nella maggior parte delle chiese del settentrione.

Nondimeno, a malgrado della sua profusione, non si deve cercare nel nord l'esatta rappresentazione del colosso emblematico di san Cristoforo. Per trovarla, vuolsi tornare al mezzodì, vicino al paese onde trasse origine. Qui san Cristoforo è propriamente il gigante che porta Gesù, e valica il gran mare, non entrando nell'acqua che sino alla cintola, e tenendo a mo' di bastone l'albero mistico da trapiantare, od anche avendo in mano la croce, che vuol portare alla riva opposta del mare. Il santo viaggiatore è talmente rivestito de' suoi attributi di missionario, che tiene appeso alla cintura il fiaschetto del viaggio.

Cosa strana! le chiese, le imagini e i nomi di san Cristoforo sono più divulgati nel mezzogiorno che nel settentrione; più fra le popolazioni del littorale che fra quelle dell'interno. Di tutti i paesi cristiani la Spagna fu quella in cui si moltiplicarono maggiormente l'effigie, le cappelle, le chiese di san Cristoforo. Nessun'altra nazione possedette così anticamente nè sopra tanti altari reliquie di questo martire, ed alzò statue al santo gigante che dovea passare il mare.

Perciò un'antica tradizione, da gran tempo perduta, risalente almeno al secolo duodecimo, e ricordata da Cristoforo Colombo

dopo il suo terzo viaggio [1], aveva indicata la Spagna siccome colei che doveva compiere una gran missione religiosa. Nella sua *Storia naturale e morale delle Indie*, il padre Acosta, di cui Humboldt ha notato lo spirito profondo e generalizzatore, dice che si afferma « essere stato predetto da lungo tempo che il Nuovo Mondo doveva andar convertito a Gesù Cristo dalla nazione spagnuola [2]. » Or non è strano che fosse designata per quest'opera evangelica una nazione confinata tra le montagne ed il mare, la quale non poteva, per conseguenza, distendersi che per via dell'Oceano? Quest'idea di un'azione evangelica oltre il *mar tenebroso* non è dessa sorprendente?

Dalla Spagna infatti, ove fu tanto onorato san Cristoforo parti il messaggero della buona novella, che andava a portar la croce oltre il mare.

Ed è così naturale vedere nella mission cattolica di Colombo la spiegazione dell'emblematica figura di san Cristoforo, che il primo geografo vissuto all'epoca della scoperta, Juan de la Cosa, riconosciuto dalla Regina Isabella pel più valente del suo tempo [3], nel compiere il disegno della carta del Nuovo Mondo, e mostrare il moderno progresso geografico dovuto a Colombo, invece di nominarlo vincitore del *mare tenebroso*, si tenne pago di dipingere la figura simbolica del santo che porta Cristo attraverso il mare [4]: a' suoi occhi la predizione contenuta in quella religiosa imagine era finalmente avverata.

[1] « El abad Joachin Calabres dijo que habia de salir de España quien habia de redificar la casa del monte Sion. » — *Libro de las Profecias*, vol. IV.

[2] Il P. Acosta, *Storia naturale e morale delle Indie*, lib. I, cap. XV.

[3] La Regina Cattolica, in una lettera in data da Alcala il 5 luglio 1505, diceva indicando Juan de la Cosa « porque creo que lo sabrá hacer mejor que otro alguno. » — *Real Archivo de Simancas*. — Legajo de la Camara, n° XLII.

[4] Questo documento prezioso eretto da Juan de la Cosa al Porto-Santa-Maria, nel 1500, e posseduto dal signor Walckenaër, fu ricuperato dal governo spagnuolo. Il signor Humboldt ne ha pubblicato la copia nell'ultima edizione della sua *Storia della Geografia del Nuovo Continente*. Vi si vede l'imagine di San Cristoforo, attraversante il mare, portando in

E veramente, da più che dieci secoli, la colossale effigie esprimeva in rilievo l'alta pietà che doveva mettere, un giorno, l'antico Mondo in possessione del Nuovo.

Notisi altresì che, dopo la scoperta, le statue di san Cristoforo sono meno colossali e si rimpiccolirono, le sue cappelle scemarono di numero: conservaronsi quelle ch'esistevano; ma di rado se ne costrusser di nuove intitolate al suo nome. Oggimai la gigantesca effigie ha ricevuto la sua spiegazione, si può restituire al Martire siro la palma del suo trionfo, la corona della sua vittoria: ci resta di venerare in lui il martire di Gesù Cristo, e probabilmente l'autore e l'occasione della profezia misteriosa che Colombo, rivelatore del globo, fu destinato a compiere.

§ IX.

Andrebbe forte errato chi prendesse a giudicare Cristoforo Colombo come farebbesi a giudicare l'imperatore Enrico III, Luigi XIV, Cromvello o 'l gran Federico.

Colombo non può venire spiegato interamente coi fatti di osservazione, poichè avvenimenti straordinari, ed un concorso di coincidenze maravigliose s'infrappongono alle sue imprese di navigatore, agli atti della sua amministrazione; e perchè la natura del suo spirito e il suo carattere religioso lo fanno piuttosto partecipare del cielo che della terra.

Il contemplatore del Verbo, araldo della croce, liberatore in isperanza del Santo Sepolcro, reca impresso in tutte le sue abitudini il suggello del suo apostolato.

spalla il piccolo Gesù. Il signor Ferdinando Denis pensa che Juan de la Cosa ha procurato di riprodurre in questa effigie proprio i lineamenti di Cristoforo Colombo. Noi avvisiamo perfettamente d'accordo con lui, e prima di noi così pensava pure l'editore Herrera, perchè nella sua pubblicazione del 1628, il ritratto inciso da Bouttats sembra altro non essere che l'ingrandimento della piccola miniatura del San Cristoforo posta in testa al documento di Juan de la Cosa.

L'ambasciatore di Dio alle nazioni sconosciute si distingue fra tutti gli uomini, pel carattere della sua augusta missione.

Ad ogni caso della sua vita si frammette alcunchè di misterioso, di sublime. Il dramma e la poesia compenetrano la sua esistenza. Tutto ciò che tocca quest'Uomo acquista nobiltà. Colla loro persistenza e i loro eccessi, fin le sue tribolazioni spettano non meno all' epopea che alla storia. I suoi dolori son diventati immortali: gl' ingrati e gl' invidiosi, dalla propria abiezione destinati all'oblio, appartengono alla storia perchè hanno fatto guerra all'araldo della croce, e il loro nome vive ad un obbrobrio eterno.

Ma coloro che servirono lealmente quel buon padrone guadagnaronsi l'immortalità pel solo contatto ch'ebbersi con lui; e il loro nome non saprebbe andar cancellato dal mondo. Tutto ciò che è di lui o vien da lui si solleva in gloria ed in utilità; a tale che i titoli di nobiltà conceduti a' suoi fratelli non son essi che valgono a farli grandi: essere fratelli di Colombo vale assai più dei lor diplomi. Il suo fedele scudiero Diego Mendez ottiene stemmi gentilizi, il titolo di cavaliere e l'ammirazione di ogni cuore generoso: il suo fedele mastro di casa, Pietro di Terreros, ferito a morte per difenderlo, aveva in prevenzione acquistato un titolo imperituro alla immortalità, dacchè Colombo gli aveva riserbato l'onore di porre prima d'ogni altro il piede sul Nuovo Continente: il suo interprete indiano, povero idolatra battezzato, il lucaiano Diego, sposa la sorella del più nobile sovrano d'Haiti. Il suo interprete spagnuolo, Cristobal Rodriguez « La Lengua » acquista una grande importanza: i suoi servi diventano ufficiali; i suoi ufficiali navigatori: i suoi primi piloti sono grandemente celebrati dalla fama; altri occupano cariche di fiducia od onorevoli impieghi, come Sanchez de Carvaial eletto guardia del corpo: il suo compatriota Bartolomeo Fieschi trovasi associato per sempre alla gloria dell'ultima spedizione di Colombo, mercè l' attaccamento che gli portò.

Se non avesse avuto relazioni con Cristoforo Colombo chi ricorderebbe il giureconsulto Nicola Olderigo, quantunque temporaneamente incaricato di una missione dalla serenissima Repubblica di Genova? chi conoscerebbe il generoso Domenicano

Diego Deza, il dotto teologo certosino padre Gaspare Gorricio? Dopo avere dilettata la corte letterata d'Isabella, Pietro Martire d'Anghiera sarebbe da tre secoli dimenticato, se, per sicurarsi contro gli effetti del tempo, non avesse parlato di Colombo. Col prestigio de' suoi trattenimenti, il Rivelatore del Globo recò il dottore Garcia Hernandez di Palos e il dottore Chanca di Siviglia a visitare le nuove regioni; e la lor fede in lui gli ha salvi da un inevitabile oblío. Conversando col primo commesso del sensale marittimo, Juanoto Berardi, Colombo fece di lui un cosmografo: sollevò questo scrivano contabile quasi ad essergli emolo, perocchè egli si chiamava Americo Vespucci.

Similmente, per avere generosamente accolto il viaggiatore, allora sconosciuto, quando giungeva povero e stanco al convento della Rabida, l'Ordine Serafico, non aspirando che a privilegio dell'umiltà, si è veduto investito degli onori ricusati alla scienza, e dividerà la gloria della scoperta. I figli di san Francesco hanno ricevuto il premio de' valorosi. Il primo prete che celebrò il Santo Sacrifizio sull'Oceano fu un Francescano: il primo prete che pose piede sulla nuova terra è stato un Francescano: il primo prete che ammirò la natura nelle nuove spiagge di Cuba, della Giammaica, dei Giardini della Regina e dell' Evangelista, fu un Francescano: il primo prete che predicò in indiano il nome del Signore, che promulgò nel Nuovo Mondo la legge di Gesù Cristo, e l'autorità della santa Chiesa cattolica, apostolica, romana, fu un Francescano.

L'Ordine Serafico ebbe la gloria di dare il primo battesimo, di edificare il primo convento e di fornire il primo vescovo alla Spagnuola, com'ebbe l'onore di fornire il primo martire che innaffiò l'America del suo sangue.

Producendosi sulla scena del mondo nel punto in cui esordiva l'êra del Risorgimento, Colombo non prese nulla a prestanza dall'età sua: egli la sopravanza sotto il rapporto dell'intuizione e della scienza; ma la fede implicita e ardente del medio evo col suo carattere militante e cavalleresco splendette in lui. Nondimeno egli partecipava sì fattamente dello spirito primitivo e fondamentale del cattolicismo, da farci pensare piuttosto ad un eroe del Vangelo, ad un profeta, ad un patriarca di

quello che ad un paladino crocesignato. Fu vano che la letteratura profana, allor appunto risuscitata dalla stampa, colle sue allusioni mitologiche, invadesse la Castiglia, seducesse i begli spiriti d'Italia, di Francia e tentasse perfino i dotti della Città Eterna; il messaggero della croce non venne mai a patti od accordi coll'errore dominante. Nessuna espressione, nessuna forma di pensiero palesa da parte sua la più leggera concessione alle opinioni acclamate a' suoi dì. Nelle sue relazioni coi propagatori dell'ellenismo e della bella latinità, il discepolo di san Francesco rimane ciò ch'era nella sua infanzia a Genova, e poscia sul mare, l'allievo del puro cattolicismo. Questo rispetto alla sua fede, questa ortodossia di linguaggio dice molto meglio d'ogni commentario, a qual punto il discepolo del Vangelo erasi profondamente addentrato nel significato delle cose divine, e com' era in lui permanente il sentimento della sua missione.

E perchè la sua missione era provvidenziale, parve Dio segnalar Colombo sino dal suo nascere, alla guisa di quegli eroi che Egli aveva chiamati a nome.

Non fu mai che questo discepolo della croce si confrontasse coi grandi cittadini della Grecia o di Roma. Se talvolta cerca similitudini e accostamenti, nella sua modestia fa velata allusione a questo o quel personaggio dell'Antico o del Nuovo Testamento: sembra che una volta si faccia forte nella sua fede ed accalori l'ardire che lo sorregge nella sua impresa coll'esempio di san Pietro: due fiate paragona le grazie di cui Dio l'ha ricolmo ai favori largiti a Mosè e Davide: il messaggero della salute paragonava più volontieri la sua missione a quella del legislatore degli Ebrei.

Era egli fondato a metter fuori questa somiglianza rispettosissima, e sicuramente nel suo pensiero alienissima da ogni vanità personale? Difetto di spazio ci vieta esaminare una tal quistione: solo diremo che appariscono punti di rassomiglianza fra Colombo e il Capo dell'apostolato. In lingue diverse l'uno e l'altro avevano ricevuto il medesimo nome di famiglia: San Pietro era figlio della Colomba, e Cristoforo, di Colombo: l'uno e l'altro avevano sulle prime vissuto dei prodotti del mare: il

primo ricevette da Cristo un nome significante che porterebbe la Chiesa; il secondo ricevette dalla Chiesa un nome significante che porterebbe Cristo: San Pietro rappresentava l'immutabilità del fondamento: Cristoforo Colombo rappresentava la dilatazione della Chiesa, la propagazione della croce.

Indi, se consideriamo le somiglianze maggiori fra 'l destino di Mosè, e quello di Colombo, apparirà che questi due uomini straordinari hanno egualmente adempiuta una missione provvidenziale: quella di Mosè, attestata dalla Chiesa, è riconosciuta egualmente dagli ebrei e dai cristiani: quella di Colombo, attestata dall'evidenza, sarà un giorno riconosciuta da tutti gli uomini di buona fede.

Al tempo fissato dalla Provvidenza, cinquecento anni prima di Gesù Cristo, Mosè ricostituisce il popolo di Dio, affralito dalla schiavitù; proclama il vero insegnamento, il culto del Dio unico, ed isola il suo popolo affine di guarentirlo meglio dal contagio dell'idolatria.

Al tempo fissato dalla Provvidenza, millecinquecento anni dopo Gesù Cristo, Colombo allarga le vie della terra, raccosta le nazioni, e dilata la Chiesa Cattolica.

Ambedue avevano un nome altamente simbolico.

Ambedue avevano quarant'anni lorchè cominciarono l'attuazione del loro mandato divino. Mosè dovette abbandonar Sefora sua sposa, per attendere alla sua missione: Colombo si tenne lontano da Beatrice per adempier la sua.

Il mare aprì suoi flutti, e diede il passo a Mosè. L'Oceano chiuse suoi abissi sotto le navi di Colombo.

Mosè recava una nuova legge, la legge dell'alleanza al popolo eletto. Colombo recava la nuova legge, la legge di grazia alle nazioni chiamate: il primo applicava la legge temporale colla sua sanguinosa inflessibilità; il secondo, la legge di grazia, di misericordia, di carità.

Mosè trionfò col segno della croce degli ostacoli che gli opponevano gli uomini e la natura: figurò questo segno colle mani sollevate sulla montagna, e col palo in forma di Tau su cui espose il serpente di bronzo. Colombo trionfò degli altri e di sè col segno sacro che portava in cuore, e nel nome.

Questi due mandatarii dell'Altissimo, diversamente occupati, ricevettero segni visibili dell'assistenza divina, e furono aiutati soprannaturalmente da un soccorso proporzionato alla differenza dei tempi e dei luoghi.

A guiderdone de' suoi pericoli, delle sue fatiche opprimenti e della libertà da lui conseguita pel suo popolo, Mosè subì contraddizioni, minacce, cospirazioni, ammutinamenti, e l'abbandono de' suoi parenti. A contraccambio dell'accrescimento della signoria terrestre, dei doni fatti allo spirito umano, delle ricchezze assicurate alla Spagna, Colombo dovette sottostare alla ribellione, all'abbandono, alla destituzione, alle catene, alla povertà, alla calunnia.

Mosè desiderava veder Dio faccia a faccia, ei che aveva avuto la ventura di udirlo e parlargli. Colombo ambiva scoprir le maraviglie delle opere di Lui e di conoscerlo così per l'esteriore, come ne sentiva in sè la onnipresenza.

Mosè aspirava a condurre il suo popolo nella terra promessa. Colombo aspirava ad aprire alle nazioni l'accesso al Santo Sepolcro.

Nessuno dei due aggiunse l'oggetto dei propri voti. Il nome dell'uno e dell'altro si perpetuerà sino alla estinzione del genere umano.

Le maraviglie operate in favore di Colombo rendono credibili, anche ai filosofi di buona fede, i miracoli del popolo di Dio, accompagnanti l'adempimento de' suoi destini fra le nazioni idolatre, in tempi ne' quai segni materiali e decisivi surrogavano l'autorità della parola di grazia e di amore, parlata indi dal Vangelo.

La natura imponente delle sue fatiche, il carattere strano de' suoi viaggi, il sorprendente ardimento delle sue investigazioni, le mirabili coincidenze e i segni prodigiosi dell'assistenza che ricevette dall'alto, e la possa del suo stile lo fanno risalire all'età eroica, a' tempi primitivi; e lo terremmo per una figura emblematica, per una formula di jerofante, se la sua tenerezza evangelica e il suo ardente cattolicismo non ce lo avvicinassero; avvegnachè mentre la moltiplicità degli affari troppo spesso assorbe la vita intera, e non lascia all'anima agio per le cose eterne,

Colombo, che, certamente disimpegnò affari immensi, non cessò di agire incessantemente memore della presenza di Dio. Perciò la sua virtù oltrepassò i confini delle forze umane, e potè elevarsi a quella costante altezza in cui sol Grazia vale a sostener la debolezza dell'essere mortale. Assumendo in minuta analisi questa esistenza, sottomettendo ad una critica minuta le azioni e le intenzioni di questo araldo della croce, arriviam necessariamente a riconoscere in lui una virtù costante, fondamentale, che sembra costituire il suo essere; non osiam quasi qualificarla col nome triviale e tanto prodigalizzato di virtù, e siam recati a chiamarla la santità.

Tutti i santi non sono giunti al cielo per la medesima via. Come vi hanno diverse dimore nel regno del Padre Celeste, così vi hanno diverse vie per aggiugnere alla santità.

In mezzo alle cure ed ai doveri del secolo, Colombo non poteva limitarsi all'orazione, agli uffici di coro, alle mortificazioni, al perfezionamento interno, come i Religiosi che vivono nel chiostro; ma si sforzò di conseguire il loro spirito di annegazione, il loro zelo pel servizio di Dio, e per la salute del prossimo nell'esercizio de' suoi doveri pubblici. La sua autorità fu più fiate compromessa, e la sua vita esposta a motivo dell'evangelica mansuetudine, da cui non volle dipartirsi, neppure in mezzo ai più gravi pericoli: come capo di spedizione marittima, e non ostante le più urgenti estremità, unqua Colombo non fe' versare pure una goccia di sangue. Sino a lui tutte le esplorazioni lontane erano state accompagnate da sanguinosi sacrifizi. Il primo circumnavigatore del nostro globo, Magellano, fu ridotto a far morire alcuno crudelmente. Prima di comandare agli altri, Colombo volle comandare a sè medesimo. L'impero ch' esercitava sulla violenza naturale del proprio carattere prova con quale perseveranza egli si abituò a combattere.

Colombo fu dolce ed umile di cuore. Al ritorno del suo primo viaggio, si mostrò sorpreso di averlo così facilmente compiuto; e fece omaggio di tale riuscimento alla sola bontà di Dio. La sua umiltà fu sempre tale, che non consentì mai a battezzare del suo nome veruna terra, isola o nave, mentre i suoi luogotenenti, si erano affrettati d'imporre il loro nome a qual-

che caravella [1]. La sua modestia e la sua evangelica dolcezza si appalesano nel modo con cui egli accoglieva i piccioli secondo il mondo, gli impiegati inferiori, i marinai i mozzi. È noto che i mozzi osavano parlargli, e che conversava benignamente con essi, ad esempio del Maestro, il quale voleva si lasciassero approssimare a lui i fanciulli.

Colombo aveva in particolare gran cura de' malati: si ha prova di ciò nell'odio comune di cui l'onoravano i direttori degli spedali, dell'infermerie e gli ufficiali di sanità della marina. L'oblío delle offese [2] non era semplicemente naturale alla sua generosità di carattere: lo allargava sì fattamente e rendeva così sinceramente evangelico il suo perdono dei nemici, che perorava in loro pro, pativa per essi, e pagava in lor vece. Ecco in quali semplici termini questo ammirabile cristiano biasimava coloro che attraversavano le sue spedizioni. « Degni nostro Signore dimenticar le persone che hanno combattuto e che combattono una così eccellente impresa, e che fossero per opporsi ai suoi progressi. »

Il suo attaccamento indefettibile alla fede cattolica, la sua previdente sollecitudine pel Papato non poterono essere superate da verun membro della santa Chiesa romana. Nella sua noncuranza di gloria personale, mentre non occupavasi nè di scrivere nè di stampare, compilava espressamente secondo la intenzione del Sommo Pontefice, il racconto delle sue cristiane spedizioni. E questa attenzion pia che mostra verso il Santo Padre, non l' ebbe egli pei Monarchi. Il qual semplice fatto prova semprepiù quanto poco le umane considerazioni influissero sulle sue risoluzioni. L'intimo e ardente desiderio ch'ebbe Colombo di liberare il Santo Sepolcro, e di far onorare la tomba del Salvatore da tutte le nazioni della terra, onde servire la pietà

[1] Fra altri, uno degli invidiosi di lui, il capitano Vincenzo Yañez Pinzon, il minore dei tre fratelli Pinzon di Palos.

[2] Ecco semplicemente in quali termini questo ammirabile cristiano biasimava coloro che attraversavano le sue spedizioni. — « Piaccia a Nostro Signore dimenticare le persone che hanno contrariato e tuttora stanno contrariando una impresa tanto eccellente, e che si opporrebbero a' suoi progressi. » — *Relazione ai Re Cattolici sul terzo viaggio*, traduzione delli signori Verneuil e de la Roquette.

de' cristiani nella proporzione, che le sue scoperte fossero per giovare agl'interessi del Cristianesimo e dell'incivilimento, non chiarisce forse in Colombo un vero eroe del Vangelo?

I suoi nobili disegni di scoperte, e i suoi conquisti dello sconosciuto nel campo delle verità scientifiche non alteravano menomamente il candore della sua divozione alla Vergine, di cui amava teneramente il culto, nè la sua filiale pietà verso san Francesco, glorioso fondatore dell'Ordine che gli aveva prestato il primo ricovero, e data la prima assistenza. Se le testimonianze del suo fervore e della sua purezza non risultassero per sè chiaramente da tutti i fatti della sua vita, le sue familiari relazioni coi più dotti e coi più edificanti religiosi del suo tempo basterebbero ad indicare lo stato di perfezione nel quale domandava a Dio la grazia di servirlo.

Questo insieme di aspirazioni, di calcoli disinteressati, d'imprese cristiane, di pie azioni, forma tale accordo, che indarno si vorrebbe trovar nel secolo un altro cristiano così grande per la fede, la costanza nelle prove, la rassegnazione alla volontà suprema.

Ciò che dimostra altresì che il rivelatore del globo non era un uomo semplicemente scelto per la scoperta, ma che, gradevole agli occhi del Signore, egli camminava con fermo passo la via angusta, è che, compita l'opera sua non gli venne meno il soccorso di Dio; anzi, i favori superni si moltiplicavano insiem colle fatiche dell'Araldo della Croce. Quanto più procedeva negli anni, e tanto più si avanzava in perfezione; tanto rendevaglisi viemaggiormente sentita l'assistenza miracolosa. L'azione cooperatrice della Provvidenza non è solamente sensibile per Colombo, ma diventa manifesta a tutti quelli che la osservano con occhi apparecchiati alla luce. Ma a misura che, fortificato dalle prove e dal soccorso invisibile, egli è diventato capace di sopportar molto, le tribolazioni gli sono scompartite con una oppressiva larghezza, moltiplicate e proporzionate alla grandezza di lui. E nondimeno non isfugge all'Araldo della Croce nessun lamento contra le sue afflizioni. La sua capacità per soffrire diventa immensa come il suo amore. La serenità del suo spirito, sino alla sua ultim'ora, la sua calma angelica nelle angosce della

morte, la sua conversazione cominciata ne' cieli prima che il suo soffio immortale abbia abbandonato questa terra, il principio prodigioso, e il fine edificante del gran dramma del suo terreno pellegrinaggio, tuttociò non indica forse in Colombo un predestinato?

Colombo possedette visibilmente le tre virtù teologali; praticò costantemente le quattro virtù cardinali; i sette doni dello Spirito Santo parvero discesi sopra di lui; e noi abbiamo in lui trovato Dio ammirabile, come lo è sempre ne' suoi Santi.

Dietro l'esame dei fatti, è difficile supporre che questo adoratore in ispirito e in verità, che questo seguace del Verbo, che quest'uomo di misericordia, il quale perdonava a' suoi nemici ed anche a' suoi carnefici, e rimase povero in mezzo alle ricchezze, che questo precursore della Buona Novella nel Nuovo Mondo, che questo araldo insomma del Re di gloria cotanto favorito da Dio, non sia nel numero de' suoi eletti nel cielo, dopo di esserlo stato così manifestamente sulla terra.

§ X.

I fatti che abbiamo ricordati, di qual ordine son essi? appartengono al mondo od alla santità? Se non si fosse letto ciò che precede, a scorrere anche solo questo capitolo, non si crederebbe che trattasi della storia di un beato, e che trascriviamo alcune pagine della vita di un santo?

Quanto a noi, da lungo tempo la nostra opinione è formata sotto questo rispetto. Primieramente, l'abbiamo chiaramente espressa nel 1843, nel nostro libro *Della Croce nei due Mondi;* indi ella si è corroborata per uno studio speciale di quell'epoca e di quel carattere. I nostri primi presentimenti si sono rifrancati; e considerando il Rivelatore del Globo come degno della riverenza del genere umano (perocchè senza l'autorizzazione della Chiesa non osiamo per anco dire di più), noi portiamo un pio amore alla sua memoria.

Ma questo non basta.

Scovriamo il fondo intimo del nostro pensiero: dichiariamolo

dinanzi agli uomini che lo ignorano, come davanti a Dio che lo sa: CRISTOFORO COLOMBO FU UN SANTO.

Noi usiamo la parola *santo*, per quanto è permesso alla sommessione di un cattolico d'usarne, in diffetto di espressione più esatta, per applicarla ad uomo che la Chiesa non ha peranche canonizzato; perocchè a' nostri occhi nessuno è santo nel vero significato della parola, se non chi fu dichiarato tale dalla Chiesa. Nel dire che facciamo come a nostro avviso Cristoforo Colombo sia santo, intendiam esprimere che il messaggero della croce si trova nelle condizioni d'un eroe del Vangelo, d'un gran servo della Chiesa, intorno a' cui meriti la Chiesa non ha peranco pronunziato. Grandi vescovi, martiri, fondatori d'ordini religiosi, illustri Santi sono rimasti temporaneamente in una simile condizione aspettando il giorno della canonizzazione.

Alquanti lettori sicuramente saranno sorpresi, forse scandolezzati dell'ardimento della nostra affermazione: ma noi possiamo assicurare che l'augusto Capo della Cristianità, e i Principi della Chiesa non rimarranno meravigliati delle nostre parole. Quando, non ha il gran tempo, abbiam a Roma reso testimonianza della purezza di Cristoforo Colombo, quando dichiarammo la grandezza del messaggero della salute, la nostra voce non ha incontrato nelle alte regioni del Pontificato altro che benevolenza e incoraggiamento. L'immortale Pio IX, il primo papa che abbia valicato l'Oceano ed abitata la terra scoperta da Colombo, conosce a fondo la sua pietà, la sua missione provvidenziale, e le simpatie della Santa Sede per la sua gloria. Il Sacro Collegio onora il gran Porta-Croce del Cattolicismo. L'onore del suo nome si è conservato nella Città Eterna, la quale non dimenticò che il Rivelatore del Globo ebbe l'onore di essere in relazione epistolare con tre Papi successivamente; che tre Papi, Leone X, Gregorio XIV, Innocenzo IX accettarono dedicatorie di opere nelle quali è parlato dello spirito divino ch'empieva Colombo: è tuttodì ricordato in Roma, che, ad esempio del papato, il cardinalato ha protetto la sua gloria; e che in diversi tempi i Cardinali Romani seppero ispirare e retribuire poemi che l'Italia mise fuori in lode di questo gran Cristiano, allora quasi sconosciuto al mondo.

I Francescani di Roma hanno dato asilo a questa non peritura memoria. L'amicizia del padre Juan Perez de Marchena per Cristoforo Colombo si è trasmessa nell'Ordine Serafico. I Francescani di Roma, i Minori Conventuali, i Religiosi dell'Osservanza, i Cappuccini sonosi conservati fedeli depositarii della sua memoria. E, dal canto loro, neppure i Domenicani lo hanno messo in oblio. Troveremmo anche oggi fra loro Dieghi Deza per difendere la sua fama, cominciando dal lor vicario generale, il reverendo padre Jandel, di cui si onora la Francia.

Noi adunque ripetiamo:

L'araldo del Re di gloria è in faccia alla Chiesa, nella condizione di un beato, prima della sua beatificazione.

E perchè non lo diremmo dacchè ne abbiamo il presentimento? Verrà giorno, sicuramente, in cui la virtù che Dio fece spiccare nel Messaggero della Salute sarà solennemente qualificata. Quello il qual esercita la sovranità spirituale del mondo parlerà, e la Chiesa aggiungerà un titolo ai nomi così maravigliosamente significativi dell'eletto dalla Provvidenza. Dichiarata la santità di Cristoforo Colombo, non mancherà oggimai nulla alla riabilitazione di questo eroe. Spetta al Papato, in tempo opportuno, decidere nella sua sapienza su quest'aureola che sarebbe il solo ornamento degno di una tal gloria.

Ma, si dirà forse, un Santo opera miracoli. Chi afferma e prova che l'Araldo della Croce non ne abbia mai operato? Noi addurremo la prova, che, dopo i prodigi operati in vita, egli ha fatto dopo la morte miracoli; sicchè non abbiamo alcun dubbio che non possa operarne di nuovi.

Dio ha voluto che il segno della Redenzione, la Croce che il suo Rivelatore aveva così amorosamente portata nel Nuovo Mondo, rendesse testimonianza alla virtù di lui, e che grazie particolari venissero a segnalare alla venerazione de' cristiani una croce che Cristoforo Colombo aveva piantato alla Spagnuola, qual omaggio di tenera pietà verso il Salvatore degli uomini.

Questo fatto merita di essere riferito.

§ XI.

Sul principiar dell'aprile 1495, Colombo visitò per la seconda volta alla Spagnuola la pianura reale, *La Vega Real*, ove l'anno precedente si era fermato compreso d'ammirazione, benedicendo Dio pubblicamente, e ringraziandolo di avergli scoperto siffatte bellezze [1]. Dopo la sommissione di Guarionex, sovrano del paese, l'Ammiraglio aveva ottenuto, tra le condizioni della pace, la facoltà di edificare una fortezza sull'entrata di quel magnifico paese. Volendo onorare il segno della Salute in quel luogo incantevole, ordinò al luogotenente di nave, Alonzo di Valencia, di prendere venti uomini [2], e di andare con questo drappello, composto principalmente di marinai e falegnami, ad abbattere un albero superbo da lui trascelto per formarne una croce. Il tronco, perfettamente spianato, formava l'albero, e il più grosso ramo, messo attraverso rappresentava le braccia. Questa gran croce, di notevole altezza, fu piantata dall'Ammiraglio sopra una collina appiè delle montagne, donde la vista abbracciava, insiem con un immenso orizzonte, l'aspetto più magnifico di quella magnifica pianura.

Applicando il suo ingegno innato d'ingegnere alla costruzione di una fortezza importante sotto il rapporto strategico di cui egli aveva ideato il piano, Cristoforo dimorò qualche tempo in quel luogo, da lui denominato *l'Immacolata Concezione*. La fortezza e la regione furono chiamate col medesimo nome. Durante l'esecuzione de' lavori, non avendosi presso nè sacerdote nè chiesa, egli ogni giorno pregava davanti a quella croce; vi raccoglieva ogni mattina e ogni sera al suo piè gli operai ed i soldati; accosto a quel sacro segno recitava regolarmente il suo ufficio. Il Rivelatore del Globo prediligea quella croce. Come il Sal-

[1] Tom. I, lib. II, cap. III, p. 457, ediz. franc.

[2] « Mando a veinte y tantos hombres que fuesen á cortar un buen palo derecho y alto y bien hecho. Y los mas de aquellos á quien lo mando eran hombres de la mar. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

mista cercava il Signore e ammirava le sue opere nel cuor della notte [1], così anch'egli veniva colà spesso al dubbio chiarore delle stelle. Appiè della Croce, simbolo della vita eterna, si raccoglieva in contemplazioni ineffabili. La vista degli astri gravitanti armoniosamente nell'etere, operava divinamente sull'anima sua, non altramente che se a quella distanza avesse udito la melodia de' cori celesti. Senza alcun dubbio la sua intuizione delle cose mistiche si distendeva sotto la protezione di quel segno da lui piantato con pietà sincera, e che Dio parve gradire. Noi vediamo nella storia di uno spagnuolo per sempre celebre, Ignazio di Lojola, che un giorno, mentre pregava vicino ad una croce, sulla via da Manresa a Barcellona, ciò che aveva conosciuto dianzi della religione, « gli fu posto avanti gli occhi in così grande chiarezza, che le verità della fede parvegli avessero perduta ogni oscurità per lui [2]. » Sembra che interne illuminazioni rischiarassero in quel luogo anche Colombo; perocchè vi si tratteneva molte ore.

La Concezione è il luogo dell'isola Spagnuola in cui egli fermò più lungamente la sua dimora: ivi non aveva famiglia, società, agi a lavori intellettuali; ma sublimi compensi erano largiti al suo isolamento. Perciò reduce dal suo terzo viaggio, dopo avere scoperta la Trinità e il Nuovo Continente, tornò sollecito alla Concezione. Quietate appena le turbolenze di Roldano, e lasciato suo fratello don Diego a governare San Domingo, e l'Adelantado a percorrere lo stato di Xaragua, tornò alla splendida solitudine della Concezione; vi dimorò più mesi consecutivi, e vi si trovava ancora quando Bobadilla sbarcò nell'isola per cacciarnelo. Non si potrebbe spiegare questa costanza e questa affezione altro che per le consolazioni e i favori spirituali che colà trovava. In quel luogo aveva invocata la Santa Trinità: lo dice lo stesso Colombo: perciò volle consacrarlo coll'edificazione di una chiesa, nella quale dovevano ogni giorno essere celebrate tre messe; la prima in onore della Santa Tri-

[1] « Media nocte surgebam ad confitendum tibi, super judicia justificationis tuæ. » — Psal. 118.

[2] Il P. Bouhours, *Vita di Sant'Ignazio*, lib. I, pag. 39 in 4°, ediz. franc.

nità, la seconda in onore dell'Immacolata Concezione, la terza a suffragio de' morti [1].

Quando il Rivelatore del Globo, a premio delle sue nuove scoperte fu strappato al suo governo e, gravato di ceppi, mandato in Ispagna, i Castigliani, avvezzi dal suo esempio a pregare appiè di quella croce, continuarono a convenirvi; e un giorno, implorata con una fede sincera, fec'essa miracolo; alcuni febbricitanti furono guariti con solo toccarla. Un tale prodigio trasse ad essa altri malati, altri cristiani sofferenti e che si raccomandavano vivamente a Dio. Alcuni di loro risanarono. Da che ne venne che questa croce fu chiamata la *Vera Croce*, perchè si distingueva dalle altre croci pei miracoli.

Il nome e le maraviglie della *Vera Croce* si sparsero da lontano. Gl'Indiani, oppressi dagli Spagnuoli sotto il governo di Bobadilla, notando la venerazione de' loro signori per questo segno, risolvettero di abbatterlo, attaccarono sode corde di aloe [2] al tronco della croce, facendo ogni miglior prova per atterrarla; ma nè il loro numero, nè i loro sforzi produssero effetto. La croce rimase immobile sfidando la loro gagliardia. Umiliati per questa prova infruttuosa, tentarono distruggere la croce col fuoco: cumulate assai legne minute e secche, di nottetempo ne la circondarono, ed acceserle. L'incendio scoppiò gagliardo e in breve la croce scomparve nel vortice delle fiamme e del fumo: gl'idolatri accompagnati dai loro sacerdoti, i Bohutis, si ritrassero soddisfatti: ma la mattina del dimani, videro la croce al suo posto intatta in mezzo alle ceneri fumanti: non n'era neppure stato alterato il colore; solo appariva appiedi un cotal po' di nero [3].

Interdetti e spaventati da quella potenza miracolosa, gl'In-

[1] *Testamento y Codicillo del Almirante don Cristobal Colon otorgado en Valladolid á* 19 *de mayo del año* 1506.

[2] « Ni jamas la pudieron mover de aquel lugar los Indios aun que la quisieron arrancar tirando della con cuerdas de hejucos mucha cantidad de Indios, etc. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

[3] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, t. I, lib. VI, p. 479.

diani se ne fuggirono allora tremanti, e tementi di aver provocato la superna collera, persuasi com'erano che quella croce provveniva dal cielo: tuttavia rabbia violenta spinse i loro Bohutis a ritentare la prova; accintisi a tagliarla colle loro scuri di pietre acute e coi coltelli che si erano procurati nei loro cambi coi Castigliani, essi trovarono nel legno una resistenza insolita, e notarono che appena ne avevano levato un pezzetto, il vuoto si riempiva [1], sicchè tornavano sempre da capo nella loro fatica. L'accanimento della lor ostinazione cedette alla vista di questo nuovo prodigio; e ricordando che la loro moltitudine era stata impotente, non solo ad atterrar la croce, ma pur a smuoverla, si prostrarono anch'essi dinanzi a lei [2].

A questi prodigi se ne aggiungeva un altro permanente, visibile da tutti, e la cui evidenza andava crescendo ogni anno; la conservazione perfetta di quel legno secco, che sebben non difeso da catrame od inverniciatura, resisteva all'azione dell'umidità e del calore, che in quel clima inducono rapida distruzione. Quella croce non era nè screpolata, nè aperta; nessun insetto la rodeva: sarebbesi detto che la si era alzata in quel punto. Cinquant'otto anni dopo ch'era stata piantata, la *Vera Croce* presentavasi tuttavia intatta come al primo giorno. Un'altra maraviglia sorprendeva sopra tutto gli abitatori della Concezione, ed era vedere in piè, rispettata dagli uragani e dalle trombe [3] quella croce, mentre gli alberi vicini, e le case intorno erano stati atterrati.

Il racconto di questi prodigi, e la vista delle guarigioni miracolose attraevano alla vera croce gran concorso di coloni: essa era diventata lo scopo d'un vero pellegrinaggio: Verifi-

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, t. I, lib. VI, p. 479.

[2] « Y accordandóse que aquella allí hincada non eran bastantes tantos hombres á la menear ni quitar de aquel lugar, la miravan con acatamiento y respecto y se humillavan á ella de ay adelante. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

[3] « Assi por sus miraglos como porque en tanto tiempo como estuvo descubierta, jamas se pudrió ni cajó, por ninguna tormenta de agua ni viento. » — Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. v.

cando il prodigio del rinnovamento del legno, molti ne recidevano, valendosi di coltelli, un qualche pezzetto, ed ogni giorno venivano fatte nuove incisioni: quelle faldelle riposte in reliquiari, distribuivansi numerose per la Spagnuola, nelle colonie del Nuovo Mondo, perfino in Castiglia. « Dio fece, per mostrare che gradiva la pietà dei fedeli, ciò che aveva fatto per confondere il sacrilego attentato degl'Indiani: si ebbe un bel tagliar via pezzi della croce per molti anni consecutivi; essa non fu vista scemare per questo [1] ».

Siffatta conservazion permanente, guarigioni in gran numero, ed affluenza continua alla Concezione diedero alla *Vera Croce* una immensa notorietà. Siccome l'umana debolezza si mostra ovunque son uomini, così pare che certi cherici, profittando della pietà dei fedeli, ricevevano numerose offerte destinate alla *Vera Croce*, ma non le applicavano secondo l' intenzione de' pellegrini e de' malati. Informato l'imperatore Carlo Quinto di tale abuso, comandò che il tesoriere del vescovo della Concezione provvedesse ad impiegare le somme offerte alla *Santissima Croce* secondo la indicata loro destinazione. Nel 1525, per onorare anch'egli la *Santissima Croce*, Carlo Quinto ordinò si levassero per quattro anni ventimila maravedis dall'ammontare delle ammende incassate a profitto della Camera regia, per contribuire ad ornare il luogo della *Santissima Croce*, adattandolo meglio in conformità al rispetto ed alla devozione ch'eranle dovute [2].

Moltiplicandosi sempre più i miracoli operati dalla *Vera Croce*, e questa diventando ogni giorno più celebre, la Spagna fu tocca di prodigi così bene accertati: l'Imperatore ne scrisse al Santo Padre, pregandolo a voler autorizzare la divozione dei fedeli a questa Croce e concedere alcune indulgenze a quelli che a lei

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, t. I, lib. VI, p. 480.

[2] « Su majestad mandó que de lo de las penas applicadas á su camara, le diesse de lismona veinte mil maravedis, en cada años, por cuatro años, para ayuda á que el lugar donde estava la Santissima Cruz, se tuviese con mas decencia y devocion. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada III, lib. VIII, cap. x.

n'andassero in pellegrinaggio, o facessero qualche offerta a sua intenzione [1].

Ma siccome nel dispaccio imperiale non si faceva menzione dell'Araldo della Croce, e si parlava solo di una Croce stata piantata presso la Concezione, così il Sommo Pontefice, nella sua prudenza, non fu sollecito a secondare il voto dell'Imperatore. La Santa Sede, e i teologi in generale non mostrano gran fidanza ai prodigi attribuiti ad operatori indeterminati: questa potenza, cui riconoscono e invocano così volontieri i filosofi alemanni, e i razionalisti, la potenza dell' indeterminato, stata in tanto credito presso gli scrittori del secolo decimottavo, non fa peranco autorità a Roma. La Chiesa non riconosce i meriti dell'indeterminato, nè crede a miracoli fatti da taumaturgi in plurale.

Diffatti, nella storia dell'antico Testamento non vediamo un solo miracolo senza nome di autore. Similmente nella storia primitiva dell'apostolato non v' è esempio di miracolo anonimo: e anche quando, per cause riservate ne' segreti della Provvidenza, il miracolo è operato da varii, il nome e la qualità di questi uomini eletti non restano mai occulti: il loro *plurale* può sempre decomporsi in *singolari* distinti; e sono o i figliuoli di Aronne, o i sacerdoti, o i profeti, o gli apostoli, o i discepoli, Santi, o corporazioni religiose eredi del loro spirito. Quando Dio, concedendo miracoli alla riunione de' fedeli, a quelli che lo pregano insieme, degnasi esaudire lor voti, non conferisce un potere miracoloso all'anonimo: fa miracoli in lor favore, ma non col loro mezzo; così è ordinariamente.

Certo che, si sono veduti miracoli in una tal cappella, sul tal altare, senza che alcuno ne potesse additar la causa, vale a dire l'occasion personale, e sapere per cui merito la grazia er'accordata: nondimeno, in generale, il miracolo che profitta a molti

[1] « Supplicó al Papa que para conservar y acrecentar la devocion de fieles Cristianos, concediese alguna indulgencia para los que la visitassen y ofreciessen alguna lismona. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada III, lib. VIII, cap. x.

si ottiene da uno, e l'indeterminato, il collettizio non vi hanno titolo o pretesa.

Che che ne sia, nella sua prudenza, Roma aspettò di avere più ampie informazioni: e forse voleva fidare al tempo di servir di prova a que' prodigi. Ma le successive esplorazioni nel Nuovo Mondo, il conquisto del Messico, quello del Perù, le scoperte de' Portoghesi nell'America Meridionale e nelle Indie Orientali facevano trascurar dalla Spagna la sua prima colonia. Ne' seguenti anni, una causa interamente sconosciuta dà fine al prodigio del rinnovamento del legno della *Vera Croce* della Concezione. Tuttavia a toccarla operava ancora miracoli; e siccome la pia avidità de' pellegrini continuava a levarne piccoli pezzi, così andava diminuendo di giorno in giorno: allora fu che il vescovo della Concezione la fece trasportare processionalmente nella sua cattedrale, ove fu collocata in una cappella. La *Vera Croce* vi si trovava ancora nel 1535, quando l'archicronografo imperiale Oviedo y Valdez, governatore della cittadella di San Domingo, compilava in questa città il suo terzo libro della *Storia naturale delle Indie*.

Ma venti anni dopo, nel 1553, uno spaventevole tremuoto distrusse quasi interamente la Concezione. Tutti gli edifizi in pietra furono atterrati, un solo eccettuato. La cattedrale, edificata con macigni, rovinò per la violenza degli scuotimenti. Sola una cappella resistette al fenomeno, quella in cui si conservava la *Vera Croce*. Fu notato, eziandio, che nessuno degli abitanti avente frammenti indosso o in casa della *Vera Croce*, rimaso per alcun tempo sepolto sotto le rovine delle proprie abitazioni, restò menomamente offeso nella persona [1]. Cosa strana! i primi amici dell'Araldo della Croce, inauguratore di quel segno miracoloso, i Francescani, si trovavano raccolti nella loro chiesa lorchè infuriò il tremuoto. Gittati a terra, oppressi sotto il peso de' materiali caduti sopra di essi, si rialzarono nonpertanto

[1] « Nel terremoto di cui feci parola, nessuno di coloro che ne avevano fu offeso, quantunque molti si fossero trovati sotto le rovine degli edificii. » — Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*, t. I, lib. VI, p. 480, ediz. franc.

protetti da una potenza invisibile: a nessuno era tocca la menoma offesa. L'unico edifizio che fu visto in piè cessato il terribile fenomeno, fu il convento di San Francesco, i cui religiosi possedevano un frammento della *Vera Croce* della Concezione. Mentre il padre Giambattista Le Pers raccoglieva sovra luogo le informazioni che servirono al padre Carlevoix per compilare la sua *Storia di San Domingo*, quel Convento, tuttavia solo in piè, torreggiava tramezzo le rovine della città.

Dopo un tal disastro, i sopravissuti si dispersero in luoghi lontani. Gli abitanti ch'erano maggiormente affezionati a quel suolo fondarono due leghe al sud-est della Concezione il borgo della Vega.

Che ne avvenne della *Vera Croce* dopo siffatta emigrazione? Questo è ciò che nessuno può dire. Quella terribile rovina mutò le condizioni di esistenza del paese. La sede episcopale della Concezione fu soppressa, e riunita a San Domingo. Lo sviluppo delle colonie del Darien, e della Castiglia d'Oro, la scoperta delle miniere del Messico e del Perù, per la loro importanza, stornarono l'attenzione del Consiglio reale delle Indie, e la Spagnuola fu quasi abbandonata a sè medesima. Giovandosi di siffatta negligenza, gl'Inglesi attaccarono e rovinarono San Domingo [1]. Dal canto loro i Francesi avevano preso terra in alcuni punti dell'isola senza chiederne licenza. Le relazioni tra la metropoli e questa sciagurata colonia si erano allentate a segno che non vi si mandava una nave se non ogni tre anni! L'abuso e l'avidità delle autorità locali trascorsero siffattamente, che il governatore osava, d'accordo coi principali magistrati, comprare in monte tutto il carico di quella nave prima che avesse gettata l'áncora, per rivenderlo poi al minuto a prezzi fuor d'ogni equità. E il fatto era sì vero, che i poveri abitanti avevano a mala pena modo di coprire la loro nudità, il che obbligò nei grossi borghi a dire una messa nella notte,

[1] Nell'anno 1586 l'inglese Francesco Drake rovinò e distrusse in gran parte San Domingo.

affinchè cotesti sciagurati cristiani fossero coperti dalle tenebre e non avessero a vergognare gli uni degli altri! [1]

In mezzo al disordine e al mal essere di un tale stato, col pericolo di una invasione imminente degli avventurieri inglesi, francesi ed olandesi, i quali formavano qua e là stabilimenti secondo che loro conveniva, non ostante l'impotenza dei coloni ad opporvisi, le comunicazioni dell'interiore dell'isola colla metropoli diventarono intermittenti, indi furono interrotte. Quindi non è cosa strana che in contrada rovinata, posta a soqquadro, e atterrita, siasi ignorato che cosa avvenisse della *Vera Croce*, miracolosamente preservata e preservatrice, mentre a San Domingo era interamente dimenticata la stessa sepoltura di Colombo.

Noi ci sorprende che i rapporti esistenti tra la missione di Colombo e la croce da lui piantata siano rimasti occulti ad uomini a' quali sfuggivano perfino di vista le correlazioni esistenti fra Colombo e la sua scoperta; e che di bonissima fede parlassero della sua scoperta in plurale, come parlavano in plurale della sua croce miracolosa [2]. Chi avrebbe osato sotto l'amministrazione di Ovando ricordare il nome di Cristoforo Colombo, a proposito de' miracoli di quella croce? Indi la modestia del suo successore don Diego, gl'imbarazzi che gli suscitavano gli odii ereditari con cui si trovava alle prese, il timore di aiutar le calunnie de' suoi vigili denunziatori lo impedirono di associare il proprio nome al grido dei prodigi attribuiti alla croce piantata da suo padre.

Ma la realtà de' miracoli della *Vera Croce* eretta alla Concezione non può essere posta in dubbio, portata com'è al più alto grado di certezza storica. Non solamente gli storiografi ufficiali riferiscono i fatti, ma li afforzano di testimonianze contemporanee e d'autentici documenti. Le conseguenze de' miracoli operati dalla virtù di quella croce diventarono oggetto di

[1] Il P. Charlevoix, *Storia di San Domingo*. Anno 1606.

[2] Il continuatore della Cronaca di Hernando di Pulgar, maestro Vallès, Gomara, Mariana, ecc., attribuiscono la scoperta ad uno sconosciuto, a molti uomini. Ne parlano in plurale, anzichè farne onore a Colombo.

un carteggio amministrativo colle autorità della Spagnuola, e di una comunicazione dell'imperatore al capo della Chiesa. La notorietà di questi prodigi valicò il mare, penetrò in Ispagna, e si diffuse, sopratutto, nel Nuovo Mondo.

Il nome della città di Vera Cruz non ha altra origine che la memoria della *Vera Croce*, onorata alla Concezione. La pretesa spiegazione del nome di Vera Cruz data da alcuni storici non merita pur di essere presa in esame: dicono che Fernando Cortez nominò così Villa-Rica, perch'era sbarcato colà il venerdì santo. Se avesse voluto consacrare la memoria del giorno del suo sbarco, avrebbe chiamato questo luogo *Ave Crux* oppure *Vexilla Regis*, ma non gli avrebbe dato il nome speciale di *Vera Croce*, spontaneamente attribuito dalla popolazione della Spagnuola alla sola croce dell'isola che operava prodigi.

Fernando Cortez è stato il più abile, il più felice, e, al tempo stesso, il più umano e più religioso de' *conquistadores*. Non vuolsi dimenticare ch'ei si trovava a San Domingo quando vi sbarcò Cristoforo Colombo reduce dal suo ultimo viaggio; e che nella sua qualità di parente di Ovando, il giovane Cortez, che dimorava probabilmente con lui, ebbe, nonostante la sua età, occasione di riconoscere la pietà dell'Ammiraglio. Il genio precoce di Fernando non trascurava osservazione veruna. A molti indizi si riconosce che gli stava a cuore l'imitazione degli uomini grandi, e che volle modellarsi su Colombo: ad esempio di lui, inalberò la croce sulle sue navi; ad esempio di lui, piantò croci, e proclamò il nome di Gesù Cristo nelle nuove contrade. È fuor d'ogni dubbio che la fama de' miracoli della *Vera Croce* lo avrà conquiso di ammirazione: sappiamo che si portavano come reliquie pezzetti di quella croce in Europa ed alle Indie. È sommamente probabile che Fernando Cortez abbia fatto inserire uno di que' pezzetti venerati nella gran croce che piantò nel luogo da lui chiamato, per questo motivo, la *Vera Croce*, la *Vera Cruz*.

Se non si possono negare i miracoli operati dalla *Vera Croce*, si può molto meno dubitare che questa croce non sia stata piantata da Colombo; perocchè il suo nemico Oviedo ne conviene. Egli scriveva queste particolarità vicino ai luoghi mede-

simi in cui si operavano i miracoli: perciò ne parlà col più gran rispetto: la chiama la *Santa vera Croce* della Concezione [1]: specifica il tempo in cui Cristoforo Colombo la elevò: nomina l'ufficiale di mare, che, per gli ordini dell'Ammiraglio, aveva comandato il drappello incaricato di eseguire la erezione di quella croce; il qual ufficiale, Alonzo di Valencia, viveva ancora, e dimorava a San Domingo.

Uno degli scrittori più vicini a quel tempo, l'abate Lopez di Gomara, dice assai chiaramente che guarivano molti malati mercè la croce piantata da Cristoforo Colombo, al tempo del suo secondo viaggio alla Vega, e che perciò le fu imposto il nome della *Vera Croce*. Se ne dispiccavano pezzetti a mo' di reliquie [2]: ricorda, che, nonostante il lor numero, gl' Indiani non poterono strapparla dal luogo ov'era. Un altro testimonio molto importante intorno a questa croce è lo stesso Cristoforo Colombo. Nel suo testamento, indica, per farvi costruire una cappella, il luogo ove ha invocato la Trinità. Il qual luogo è così familiarmente conosciuto da' suoi che non lo distingue che pel suo nome particolare: si limita a raccomandare che questa cappella, sotto l'invocazione della Trinità, sia, per quanto è possibile, edificata nel sito medesimo in cui la invocò [3], nella campagna chiamata la Concezione [4]. La notorietà di quella ubicazione, la modestia dello scrivente, e la ricordanza delle sue interne consolazioni lo fanno astenere da ogni particolarità.

[1] « *La Santa vera Cruz de la ciudad de la Concepcion.*

[2] « Sanaron muchos enfermos con el palo y devocion de una Cruz que pusó Cristobal Colon la segunda vez que pasó en la vega, que llamaron por eso, de la vera Cruz, cuyo palo tomaban por reliquias. » — Francisco Lopez de Gomara, *Historia de las Indias*, cap. XXXIV.

[3] Cristoforo Colombo. — « Holgaria que fuese allí donde yo la invoqué, que es en la Vega que se dice de la Concepcion. » — *Testamento y codicilo del almirante don Cristobal Colon otorgado en Valladolid à 19 de mayo del año* 1506.

[4] Questa cappella ad onore della SS. Trinità, al cui servizio dovevano essere addetti tre sacerdoti, non vuol confondersi colla Chiesa ad onore della Immacolata Concezione che l'Ammiraglio aveva fondata nella sua istituzione del Maggiorasco il 22 febbraio 1498.

La chiesa ideata da Cristoforo Colombo non potè venir edificata. Gli ostacoli frapposti dalla Corte all'esecuzione de' suoi trattati, e la deficienza delle rendite che gli appartenevano, impedirono al suo erede di adempiere più d'una delle sue pie intenzioni.

L'uomo che aveva scoperte così vaste contrade, miniere d'oro, di rame, di argento, ed altre infinite ricchezze nelle isole e nella terra ferma; il cristiano che ardeva del desiderio di liberare il Santo Sepolcro, di difendere il Papato, che progettava le decima a prò dei poveri, spedali pei malati, una facoltà di teologia per le missioni straniere, una chiesa per l'Immacolata Concezione, una cappella in onore della Trinità, si trovò onninamente scaduto dalla sua legittima aspettazion di opulenza. Nonostante il vivo ardore del suo desiderio, il Governator generale perpetuo, grande Ammiraglio dell'Oceano, Vice-re delle Indie, non potè offerire a Dio che questa croce di legno. E Dio gradì l'offerta, e si compiacque benedire il solo monumento della sua pietà che abbia potuto offerirgli in quell' isola di cui era stato scopritore e donatore. L'Altissimo fe' discendere la sua grazia su questa croce, emblema del nome e del cuore di Colombo: la dotò di una potenza miracolosa, come, in passato, la verga di Mosè, il bastone di Eliseo. Questa croce operò prodigi, guarì infermità, consolò afflizioni. La sua virtù soprannaturale si manifestò anche ne' suoi frammenti trasferiti in lontane regioni. E, tuttavia, nessuno forse di quelli che si partivano da lei risanati, attribuiva all'apostolo della croce la menoma parte in que' favori celesti.

Tale noncuranza non sorprenderà chi ricorda, che, su dieci lebbrosi guariti, uno solo riedeva al divin Maestro per ringraziarlo. Il carattere così miracoloso della *Vera Croce* fu appunto quello che tolse di pensare a Colombo. Come avrebbe il pubblico pensato che quell'uomo, rapito dall'isola carico di catene, che quel governatore deposto, rimasto in disgrazia, morto nell'indigenza e nell'oscurità, avesse la benchè menoma parte negli effetti della virtù maravigliosa di quel legno? Gli abitatori profittavano de' benefizii miracolosi di quella Croce senza pensare a Colombo, a quella guisa che godevano delle Indie senza ri-

sentire per lui la più leggera riconoscenza. Il Rivelatore del Globo giudicava con tal esattezza le preoccupazioni diffuse contra di lui, che scriveva pochi anni prima: « mi hanno fatto una riputazione così singolare, che se io facessi edificar chiese o spedali, si direbbe che sono caverne per ladri [1]. »

Nondimeno, e questo merita di essere notato, i primi cui il tocco di quella Croce restituì a sanità erano precisamente quelli, che, secondo l'esempio di Colombo, onoravano la Croce, appiè della quale aveva amato cotanto di raccogliersi. Senza che se ne rendessero conto, la sua memoria entrava per qualche cosa nella loro venerazione di quel simbolo. Ma tali erano infatti le voci che correano di Colombo, che, fra quei medesimi la cui guarigione miracolosa erale dovuta, nessuno avrebbe osato dichiarare apertamente che appiè la Croce, che la sua pietà aveva eretta, erasi raccomandato a lui.

Che che sia di ciò, non vi ha fatto più certo e meglio testificato di questo della croce miracolosa. Non vi ha motivo nè ragione da supporre qui la menoma frode o connivenza. Questa non è una reliquia dubbia, un oggetto misterioso celato dietro un qualche altare, a cui una inferriata vieta di accostarsi: è una semplice croce di legno, sorgente in pien' aria su di un'altura. Per ottenere i suoi favori non è bisogno di alcun intermediario. Per mezzi impenetrabili di un potere invisibile, questo legno opera a grado della Provvidenza, secondo il merito dell'impetrante; opera, dico, ora sul luogo medesimo in cui la fede lo implora, ora a lontane distanze, col mezzo di particelle che un pio candore ne ha spiccate. La scomparsa posteriore di questa croce non deve affievolire per niente la realtà storica de' suoi effetti, e l'autenticità de' suoi prodigi. Quante reliquie gloriose, oggetto della più autorizzata venerazione, sono state anch'esse nelle vicissitudini de' secoli perdute o distrutte!

La rinomanza di Colombo comincia finalmente a risorgere dall'oblio. Noi portiam ferma speranza che un giorno la santità

[1] *Lettera dell'Ammiraglio Cristoforo Colombo alla nutrice del principe don Juan.* — Traduzione dei signori di Verneuil e de la Roquette, membri dell'Accademia reale di storia di Madrid.

dell'Araldo della Croce emergerà dalla storia; e che, sotto la protezione del Papato, al Rivelatore del Globo saranno tributati solennemente gli omaggi che la Chiesa decreta ai Santi del Signore.

§ XII.

Il destino di questa biografia e il suo implicito valore è tale, che, anche spogliando del suo mandato Cristoforo Colombo, anche ostinandosi a negare la missione provvidenziale che adempiè, la sua vita presenta un alto insegnamento sotto il punto di vista della filosofia della storia.

Ridotto a sè medesimo il Rivelatore del Globo rimane nientedimeno inesplicabile, misterioso e grande come tutto ciò che non appartiene alla terra. La sua vita presenta una lezion pratica di saviezza e di ammirabile rassegnazione. Quale istruzione non racchiude il suo esempio!

L'uomo che compie l'opera più importante dell'umanità fu altresì colui che patì la più immensa ingratitudine. Disconosciuto e tenuto a vile prima della sua scoperta, per breve istante ammirato nello stupore del primo successo, indi odiato, spodestato, imprigionato e incatenato senza motivo, fu bensì restituito in libertà, ma per soggiacere alle più oppressive persecuzioni: indarno aggiunse nuove scoperte e nuovi imperi alle terre già date alla Spagna; non v'ebber prodigi che bastassero a raquistargli l'opinione, videsi abbandonato da tutti, perchè inviso al Re; colui che avea resa la Castiglia la più ricca nazione dell'universo, languì oscuramente, in preda ai disagi, alle privazioni, ai patimenti del corpo e del cuore, inquieto sul pane della vita di ogni dì, e morì senza che alcuno vi ponesse mente. Il cumulo delle sue traversie sopravanza le proporzioni umane. La sua sciagura supera quasi la sua gloria. Nondimeno quest'Uomo non si permette lamento, non accusa, non maledice alcuno; non lamenta la sciagura di esser nato. L'antichità non avrebbe pur sognato questo tipo di eroe: il Cristianesimo che lo creò è il solo che lo può comprendere.

Questo esempio ci mostra, che, anche padroneggiando le proprie passioni, anche adempiendo con amore ciascuno dei propri doveri, e mettendo al servigio delle più nobili intenzioni la saggezza più oculata, nessuno va esente dalle tribolazioni ordinarie della vita. Il genio, la gloria, la sublimità non preservano dagli strali avvelenati della maldicenza; la virtù, i doni di Dio non francano l'uomo dai malori della sua condizione. Nonostante i consigli della prudenza più illuminata, non siam padroni di sfuggire l'oppressione, e di allontanare da noi l'ingiustizia. Il tempo inesorabile ci curva, e ci tragge nel suo precipitare verso l'eternità: il corso degli avvenimenti dissipa le nostre risoluzioni, distorna o logora le nostre forze: siam costretti a fare quello che volevamo evitare, senza poter evitare ciò che non volevamo fare.

L'esempio di Colombo conferma che nessuno aggiunge quaggiù interamente lo scopo de' propri desiderii. L'uomo che addoppiò lo spazio noto della terra non potè giungere al suo scopo; si proponeva molto più di quello che fece.

Colombo accoglieva nel suo pensiero tre nobili ambizioni: scoprire il Nuovo Mondo, — fare il giro del globo, — liberare il Santo Sepolcro.

Una sola di queste tre aspirazioni del suo cuore fu esaudita; però, se scoprì il Nuovo Continente, non ebbe la soddisfazione legittima d'imporgli il proprio nome. Uno, il quale non aveva fatto altro che raccogliere i suoi discorsi, s'impadronì della sua gloria; e questa usurpazione non venne sturbata dai secoli! l'indifferenza pubblica ha sanzionato questa spoliazione dell'eroismo! Le intenzioni cattoliche del messaggero della croce furono quasi interamente ignorate dalla Spagna: non fu riconosciuto gran navigatore, e neppure gran cristiano: l'ingiustizia de' contemporanei si trasmise ai discendenti, da questi perpetuatasi fino a noi. L'ostinazione dell'errore è tenace come l'inferno, che però non sarà mai che alla fine prevalga.

Il cumulo delle difficoltà che dovette superar Colombo affine di compiere l'opera sua, sembra rinnovarsi a' dì nostri, per impedire che gli sia resa giustizia. Quanto fu agevole di seppel-

lir la sua gloria sotto le preoccupazioni, e di abbandonare ad uno stranio la più ambita mercede del suo genio, altrettanto oggidì torna difficile ricondurre le menti alla verità, cancellare i vecchi pregiudizii, e ottenere la sua terrena riabilitazione.

Primieramente importanti documenti sono scomparsi dagli archivi della Spagna, dopo la stampa delle Decadi di Herrera. La brutta-copia del libro delle Profezie è stata lacerata. L'occupazion francese sotto Napoleone I ha fornito occasione a dolorosi furti. Documenti manoscritti, che ci avrebbero permesso di esporre le grandezze spirituali dell'Araldo della Croce, sono scomparsi. Il dotto canonico di Piacenza, Pietro Maria Campi, è morto allor appunto che stava per raccontar il fine edificante di Cristoforo Colombo, e le carte preziose che si era procurato sono state distrutte dall' ignorante noncuranza de' suoi eredi. Ogni cosa risguardante Colombo, perfin la riabilitazione materiale della sua persona, perfino il suo ritratto, riscontrano ostacoli d'ogni genere. Figure di fantasia, imagini ignobili di una inverosimiglianza ributtante, accettate nelle gallerie storiche e ne' musei dell'Europa, sono accreditate e affermate genuine da persone autorevoli: ogni gran città d'Italia possiede una sua effigie particolare dell'Eroe genovese.

Si direbbe che lo strano destino di Colombo gli sopravvive; e che le fatiche imposte al Rivelatore del Globo, in compenso della sua gloriosa impresa, gli ostacoli contro i quali lottò per tutta la sua vita, pesano egualmente sulla sua memoria.

Volendo Genova elevare a Colombo un monumento del suo patriotico entusiasmo, ha da dieci anni in qua spese enormi somme senza potere ancora aggiungere allo scopo. Il celebre scultore di Firenze, Bartolini, fu strappato dalla morte all'esecuzione del suo lavoro. Dopo di lui l'eminente artista Pietro Treccia, côlto improvvisamente da un morbo cerebrale, lasciò incompiuta quella stessa opera. Altri scultori di merito dovevano immortalare col loro scalpello alcune pagine della vita di Colombo, sul piedestallo del monumento dell'Acqua Verde; ma infermità e sciagure sono venuti a troncare i loro studi. Noi medesimi, in mezzo a incessanti malori della salute, e sempre incerti del dimani, noi medesimi abbiamo scritto, facendo un gagliardo

sforzo, queste pagine così da meno de' nostri desiderii ed ite così discosto dal nostro primitivo concetto. La nostra mano infiacchita si è, nondimeno, affrettata, per la tema che soverchia sollecitudine di correzione letteraria ci togliesse di condurre a fine questo lavoro: e ringraziam Dio dal più profondo del cuore, di aver permesso, che, nonostante lo scadimento della nostra penna, siam giunti a questa pagina [1].

Se l'opera di Colombo profitta all'umanità collettivamente, la storia della sua vita non è meno utile ad ogni uomo in particolare.

Per gli spiriti superficiali o mondani n'esce così la dimostrazione del transitorio e del nulla delle cose umane, come la necessità di un'altra vita, che spieghi l'esistenza presente, e rimuneri le sue opere. Vi si vede che gli stimoli terreni della ricchezza e della fama non avrebbero potuto resistere all'imminenza dei pericoli ed all'infinità degli ostacoli di cui trionfò una determinazione inconcussa come la verità; e che insiem coi grandi atti dell'impresa di Colombo andò commisto alcunchè di superiore e di misterioso, estraneo al suo genio, superiore alla sua volontà. Questa potenza che la filosofia della storia battezza con ogni specie di nomi, eccetto il vero, nel linguaggio del Cattolicismo si chiama la Grazia.

Rispetto ai sinceri cristiani, mentre riconoscono l'influenza manifesta della Grazia sui prodigi del Rivelatore della Creazione, vedranno altresì al tempo stesso nella sua vita la più alta glorificazione individuale possibile del Cattolicismo. Sicuramente, nessun mortale affrontò impresa che sia nella sua importanza da paragonare a quella di Cristoforo Colombo. Lo spirito umano non saprebbe concepire come da quest'oggi sino alla fine del mondo un altr'uomo potesse eseguir opera ugualmente gigantesca. Non è meno evidente, altresì, che la sola Chiesa, vale a dire il Clero in tutti i gradi della gerarchia, concorse all'adem-

[1] L'illustre Autore non potè qui indicare (perchè sovraggiunta dopo) un'ultima sventura tocca a Colombo; ed è che il gran monumento erettogli nella Piazza Verde a Genova dovette di là sgombrare per dar luogo all'*embarcadero* della Strada Ferrata. (*T. D.*)

pimento della scoperta. Il solo Clero credette a Colombo, allora che la scienza l'opprimeva colle sue obbiezioni e colle sue avversioni.

Per un effetto istintivo de' rapporti che univano ai destini del Cattolicismo il cuore sacerdotale, e il genio apostolico di Colombo, il Clero ch' era stato il protettore delle sue idee, fu il consolatore delle sue sciagure, e rimase il solo difensore della sua gloria. Diremmo, che, precedendo l'epoca, il Clero sentiva che la causa di questo laico era la sua propria, e che, giustificando lui, onorava sè. Diffatti la vita di Colombo fa risplendere irrefragabilmente la superiorità del Cattolicismo; perocchè rivela il contatto del soprannaturale coll'uomo. A dir vero, senza il soccorso della Grazia non si potrebbe spiegare la scoperta, poichè è ammesso che il Rivelatore del Globo non possedeva alcuna conoscenza superiore al suo secolo, e nessun mezzo nautico di cui non avessero fatto uso prima di lui altri uomini di mare.

Inoltre la sua vita sembra giustificare anticipatamente il Papato dalle accuse mossegli dagli enciclopedisti intorno alla sua avversione al sapere, ed alle persecuzioni di Galileo. La rotazione della terra sopra il suo asse non era nè più impacciante, nè più compromettente per l'ortodossia della sfericità del globo, ammessa in principio e in fatto da papa Alessandro VI. La teoria della sfericità doveva necessariamente condurre al sistema della rotazione.

Dall'alto della sua infallibilità, il Papato aveva sin dal 4 maggio 1493, riconosciuta implicitamente la forma sferica del globo nel tracciato della sua linea di demarcazione per la divisione degli spazi ignoti fra le due corone di Castiglia e di Portogallo. Indi, nel secolo decimosesto, con accettar la dedicatoria dell'opera *De Revolutionibus orbium cœlestium*, il Sommo Pontefice, papa Paolo III, approvava le idee di Copernico. Come mai nel secolo decimosettimo, dopo i notevoli progressi dell'astronomia dovuti all'invenzione del telescopio, la Santa Sede avrebbe perseguitato in Galileo la sua dottrina del movimento terrestre? Evidentemente le precauzioni prese relativamente al grande Toscano ebbero motivi affatto personali: la sua teorica potè, per verità, fornirne l'occasione, ma sicuramente essa non ne fu la

causa unica o diretta. La fiducia conceduta a Colombo dal Pontificato Romano confutava anticipatamente le imputazioni posteriormente sollevate contra di questo a proposito di Galileo, il qual non ha fatto che rendere più manifesta la dimostrazione, già sì perentoria, della sfericità del globo.

L'infallibile sapienza della Chiesa è tanto visibile ne' suoi giudizii, quanto l'operazione della Grazia nell'opera stessa della scoperta. La storia di Colombo contiene la glorificazione della Chiesa Cattolica; mostra lo spirito di luce che guida sempre il Papato nel governo delle intelligenze; porge motivo di ammirare la fiducia ardita largita generosamente dalla Santa Sede al genio di un laico, nel quale la sua infallibile sapienza indovinava una missione provvidenziale, allor appunto che la prudenza de' politici diffidava de' suoi progetti e de' suoi calcoli.

La vita di Colombo porge gravi insegnamenti, suscita salutari riflessioni, fa che l'anime si ripieghino fruttuosamente in sè stesse. Il dramma di questa poetica esistenza, che influì così direttamente sopra i secoli avvenire, opera in triplice modo sull' imaginazione, sul cuore e sull'anima. Se l'aspetto delle sue lunghe traversie ci addolora, lo spettacolo della sua indefettibile costanza ci solleva, ci accosta a Dio. A vedere questo sublime donatore d'un mondo oppresso sotto l'ingratitudine, serbare un silenzio pieno di grandezza verso i suoi nemici, conservare il suo primo candore, non perder nulla della sua serenità e del suo inesauribile calor di affezione; riconosciamo, esaminando questo nuovo prodigio, che, in mezzo alle più terribili prove, l'Altissimo non ispogliò punto il suo servo della cintura di fortezza della quale aveva stretto i suoi lombi di viaggiatore; gli conservò la speranza, perch'egli aveva conservato la fede; e la poesia non derelisse l'anima di Colombo perchè il mondo lo avea derelitto: qual suo interiore guiderdone, Dio permise che conservasse la primitiva ingenuità di sentimento, che il tempo non producesse ruga nella sua anima, non induramento nella sua ragione, non aridità nel suo cuore. L'eccesso delle patite ingiustizie non generò in lui quella disposizione alla misantropia, e quelle diffidenti preoccupazioni così naturali a chiunque ebbe lungamente a lamentarsi degli uomini. Questo gran contemplatore della

creazione, giunto all'apogeo dell'esperienza umana e della conoscenza divina del Verbo, cercava di diventare fanciullo colla schiettezza della fede, e col candore delle speranze, affine di poter entrare nel regno de' cieli.

Quando ci facciamo a considerare l'insieme di questa vita di viaggiatore, di apostolo e di martire, quando vediamo questa potente intelligenza compenetrata dalla presenza di Dio al segno di soffrir sempre senza mormorare, cotanto essa è sicurata dall'immortale retribuzione promessa agli atti del nostro terreno passaggio, noi ci sentiamo tirati a credere docilmente e ad amare senza riserva. Commiseriamo le grandezze umane, e ci togliamo al caduco per aspirare all'eterno. A solo considerare una tale vita, ci solleviamo sopra le imperfezioni e le virtù terrestri; e andiamo consci di toccare alle regioni della santità. È impossibile ad un'anima cattolica di esaminar la vita di Colombo senza sentirsi intenerire e fortificare: cosiffatta intima emozione è forse un importante corollario della santità di questo gran servo di Dio.

Lo studio di questa biografia, profittevole a tutti, sarà, spezialmente per le anime cristiane, un argomento di edificazione. Leggendo il riassunto troppo succinto che ha scritto della vita di Colombo, trent'anni dopo di lui, il suo secondogenito don Fernando, comprendiamo esser questi tocco da una emozion religiosa, a motivo di ciò che rinviene nelle annotazioni di suo padre, e che per eccessiva modestia sventuratamente tace: egli scrive quel racconto con un sentimento di profonda pietà, e lo termina con una elevazione verso il Signore, ponendo ad unica conclusione del suo libro, queste due parole che ne contengono tutto il significato: *Laus Deo!* Lode a Dio!

CAPITOLO UNDECIMO

I nemici di Colombo guiderdonati. — Don Juan di Fonseca patriarca delle Indie. — Richiami di Don Diego Colombo, sue istanze inutili al Re. — Intervento dell'amore. — Il duca d'Alba, cugino germano di Ferdinando, protegge don Diego. — Don Diego Colombo sposa dona Maria di Toledo, nipote del duca d'Alba e cugina del Re. — Diego è mandato alla Spagnola. — Don Juan di Fonseca gli suscita mille molestie. — Suoi imbarazzi, sue tribolazioni. — È richiamato; obbligato a difendersi. — Suoi processi, sue istanze, suoi viaggi, sua morte in mezzo a tai prove. — Discendenza di don Diego. — I fratelli di Colombo. — Don Fernando, secondogenito dell'Ammiraglio, e suo storico.

§ I.

Appena muore un uomo, il cui nome alto suonò sulla scena del mondo, per un sentimento di legittima curiosità e di predisposizione benevola alla sua discendenza, cerchiamo di ritrovare in questa, se non la piena trasmissione del genio o delle virtù dell'uom celebrato, almeno alcuni segni caratteristici derivati da lui. Molti tra' miei lettori certamente si son già domandati quale fosse la sorte della famiglia di Colombo: perciò riassumiamo in breve ciò che avvenne alla sua posterità.

Morto l'Ammiraglio, i suoi nemici ricevettero in diversa guisa il premio dell'odio che avevangli portato. Il medico, mastro Besnal, autore della cospirazione dei malati, varie volte accusato di avvelenamento e imprigionato a San Domingo per ordine del governatore Ovando, era stato restituito in libertà per istanza di Colombo [1], sempre inclinato all'indulgenza finchè la prova del delitto non era sicurissima: reduce in Ispagna, costui si associò col suo antico complice Camacho, che il maggiordomo dell'Ammiraglio, Pietro di Terreros, aveva diseredato. Rabbioso nelle

[1] Precedentemente, alla Giammaica, era stato preso ed accusato di molte cose; per la preghiera dell'Adelantado e di alcuni ufficiali, Colombo gli aveva perdonato sotto condizione. — *Lettera dell'Ammiraglio a don Diego Colombo del* 29 *dicembre* 1504.

sue fallite speranze, aveva compilato contro il Vice-re una diatriba calunniosa; e temendo di essere imprigionato si era riparato in una chiesa donde non osava più uscire. Mastro Bernal e Camacho associarono lor odii. Gli uffici della marina assicuraronli della impunità; quindi poterono liberamente distillare il loro fiele a Siviglia, ov'era ben accetta ogni calunnia a' danni di Colombo.

Protetti dalla bellezza della loro sorella, i due Porras vennero premiati del loro tentativo contra l'Ammiraglio: il primogenito, Francesco, diventò guardia del corpo [1] con un salario di cinquantamila maravedis; il secondo fu promosso tesoriere a Mellila.

Il piloto ingrato, Pedro di Ledesma, ch'era guarito delle gravi ferite che gli aveva fatte l'Adelantado nella ribellione avvenuta sulla costa di Maimi, ripigliato il servigio, e tentato un nuovo viaggio alla terraferma, morì a Siviglia, assassinato in una lite notturna.

Imeno di Bribiesca, diventato pagator generale della marineria, e il più accreditato de' cortigiani di Fonseca, la mercè di lui conservò sino alla morte la sua carica.

Malgrado la promessa fatta da Ferdinando, al letto di morte della Regina, di punire esemplarmente Ovando, uccisore degli Indiani, assassino di Anacoana, ei sen rimase al governo delle Indie: l'oro che spediva al Re avevagli acquistato le sue buone grazie: sarebbe rimasto governatore perpetuo d'Ispaniola, se fidando troppo nel suo credito, non avesse osato contendere con don Juan di Fonseca. La sua deposizione seguì davvicino la collera del vescovo ordinator-generale. Nondimeno, protetto da Ferdinando, non solamente Ovando non soggiacque a castigo, ma rientrò onorevolmente in Spagna, capitanando la flotta che lo riconduceva; si godè il frutto delle sue esazioni, delle proprietà e degli schiavi che si er'attribuiti [2]; e ottenne dal Re una decisione che lo liberò dai richiami de' suoi creditori.

[1] Egli figurava col titolo di *Contino del Rey*, al nono interrogatorio delle inchieste del Fiscale il 21 marzo 1513. Allora aveva 39 anni e abitava in Siviglia.

[2] Don Diego Colombo ricevette ordine di vegliare a' suoi interessi colla

Rispetto a don Juan di Fonseca, esso era salito da un vescovado all'altro sino all'arcivescovado di Rosano, rimanendo sempre alla suprema direzione degli affari delle colonie. Ma l'alta dignità di arcivescovo cresciuta altresì da quella di gran limosiniero, non bastava alla sua ambizione: vagheggiava la porpora, e, credendo un giorno di ottenerla, imaginò di far creare il patriarcato delle Indie, speranzoso d'andarne insignito. Conforme a' suoi desiderii, il re Ferdinando incaricava, il 26 luglio 1513, il suo ambasciatore presso la Santa Sede di ottenere per l'arcivescovo di Rosano il patriarcato delle Indie; il Re vantava il disinteresse di Fonseca, il suo zelo del servigio divino, i suoi costanti sforzi diretti a convertire le Indie [1].

Tuttavia, quantunque fosse salito così alto, quantunque si trovasse così addentro nel favore del Monarca e avesse cumulato gli uni sugli altri titoli, salarii, dignità ed entrate così in Castiglia come nelle colonie, contuttociò don Juan de Fonseca non era felice: le sue ricchezze ammonticchiate non gli recavano piacere; incanutiva senza ristare dalle sue fatiche, per la tema di vedere venir meno la sua influenza in un colla sua utilità: il suo istinto geloso spiava intorno a sè l'ingegno come un avversario, e metteva ogni cura in allontanare dall'amministrazione chiunque parevagli sospetto di qualche speciale capacità, o che lasciava intravvedere qualche speranza di bello e onorato avvenire. Indarno aveva perseguitato Colombo, i suoi fratelli, i suoi figli, i suoi fedeli ufficiali, indi Fernando Cortez, Las Casas e chiunque l'offuscava col genio o colla virtù; la sua ambizione non era peranco soddisfatta; perocchè nonostante la protezion continua del Re, e le calde sue istanze, la porpora romana non gli veniv'accordata; l'esperienza oggimai distruggeva in lui ogni

maggiore attenzione. — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*, Decada 1, lib. VIII, cap. VI.

[1] « Es causa muy principal de muchos bienes que en las dichas Indias han sucedido y suceden y siempre continua sus trabajos para en lo porvenir con mucho zelo que las animas de todas aquellas gentes se convertian á Nuestro Señor, etc.... » — *Coleccion diplomática*, docum. n° CLXXIV.

illusione: sapeva quello che valevano gli omaggi de' suoi cortigiani, e non poteva dubitare della disistima che ispirava ai vescovi, cominciando dal Primate di Toledo, l'illustre cardinale Ximenes Cisneros.

Appagati suoi odii e cumulate ingenti dovizie, di cui dovevano andar lieti i suoi nipoti, Fonseca trovavasi astretto ad un lavoro forzato, abbandonato all'aridità del proprio cuore, all'inquietudine del proprio spirito, non potendo trovare consolazione nelle sue memorie, ned attingervi speranza per la sua ultima ora, cui la vecchiaia e le continue fatiche affrettavano. Così, il trionfo del più crudele nemico di Colombo non er' altro che apparente. Invidiato, adulato, egli si giudicava degno di gran compianto per la inutilità della sua fastidiosa opulenza, inetto a rifugiarsi in sè stesso, nè potendo far capitale d'alcuno.

Il solo fra' persecutori di Colombo, cui la sovrana elevazione sicurava contro la giustizia degli uomini, Ferdinando, non fu neppur esso felice, nonostante l'impunità della sua onnipotenza. L'effimere soddisfazioni dovute al riuscimento de' suoi fini artifizii non valevano a calmare le incessanti inquietudini della sua autorità gelosa e diffidente. Indarno aveva colpiti d'impotenza tutti i grandi ingegni militari del suo regno; indarno, per parere più grande, si era privato del concorso di chi era veramente grande per ingegno e per iscienza; realmente il vecchio Re Cattolico non era degno di invidia. Monarca della scuola di Luigi XI, tipo di principe secondo Machiavello, senza fede religiosa, senza legge di onore, portò vivendo la pena degli accorgimenti e delle arti di cui si era piaciuto. I Re non avevano fede nella sua parola; e per confessione del suo cappellano non gli credea neppur la famiglia [1]; aveva ingannato i suoi emoli coronati, i suoi ministri, i suoi cugini, la sua nobile compagna: atterrava gli uomini di stato troppo importanti e i capitani di troppo grande celebrità, siccome strumenti pericolosi; fu ingrato verso tutti quelli che avevano sollevato a grandezza la sua monarchia, e costituita la gloria del suo regno, il cardinale di Spagna don Pedro

[1] « Philippum ducunt persuasum ne ullo pacto socero credat. » — Petri Martyris Anglerii, *Opus epistolarum*.

Gonzalez de Mendozza, Cristoforo Colombo, Gonzalvo di Cordova, la regina Isabella, il duca d'Alba, l'arcivescovo di Granata e l'ammirabile cardinale Ximenes de Cisneros.

Fu gastigato dai desiderii del proprio cuore. Il vecchio Ferdinando aspirava all'amore, lorchè non poteva neppure ispirare fiducia, e trovar amicizia. Affrontando l'opinione della corte, il sentimento dei popoli, l'imagine sempre viva della Regina adorata, che l'onorò di un'affezione di cui non era degno, questo abile calcolatore unì ciecamente i destini della sua vecchiezza coi capricci di una principessa diciottenne, esigente e frivola, Germana di Foix; poco dopo ridotto a cercare nel lavoro un alleviamento ai cruci domestici. L'astuto Monarca non aveva avuto che uno scopo, quello di fondare la più potente monarchia d'Europa, affine d' immortalare il suo nome; ed ecco che vedeva lo scettro, presso a cadergli di mano, passare al figlio del suo nemico [1]; a questo erangli riuscite le lunghe previsioni, i tanti sforzi, le malizie, le astuzie diplomatiche! Ferdinando non poteva senza turbamento fermare, il pensiero sul passato, e neppure senza tremare considerar l'avvenire.

Se fossegli consentito di scegliere tra le sciagure di Colombo e le prosperità de' suoi nemici, qual uomo ragionevole non preferirebbe i patimenti di quello al trionfo di questi? La vita di Colombo, ripeteremo, racchiude sotto tutti gli aspetti, un'alta lezione per la filosofia della storia.

§ II.

Volgiam ora i nostri sguardi sulla posterità dell'Araldo della Croce.

Dopo i giorni concessi al primo dolore, don Diego, figlio primogenito di Cristoforo Colombo, ed erede del Vice-rè delle Indie, della dignità di grande Ammiraglio dell'Oceano, del governo perpetuo delle isole e della terraferma, a termini delle

[1] Il giovine principe Carlo, suo rampollo, figlio di una figliuola che egli non amava, e di un genero cui abborriva: doña Juana la pazza, e l'arciduca Filippo il Bello.

convenzioni stipulate da suo padre colla corona di Castiglia, il 17 aprile 1492, pregò il Re di concedergli ciò che legalmente gli apparteneva.

Ferdinando parve desideroso di soddisfarlo; ma disse di non avere più il diritto di regolare questo affare, il quale dipendeva unicamente dalla Castiglia. Limitato com'era allora al regno di Aragona, suo patrimonio, abbandonato dai grandi, detestato dal popolo indegnato contra di lui pel suo scandaloso oblio della Regina, alla quale andava debitore della sua gloria e del suo titolo di Cattolico, Ferdinando deciso di ritrarsi nel suo regno di Sicilia, lasciò che don Diego, per ottener giustizia, si rivolgesse alla nuova Regina di Castiglia. Fedele alle istruzioni di Juan di Fonseca, Ovando continuò a perseguitare nel figlio la gloria del padre. Gli ordini che aveva precedentemente ricevuti dal Re, per mandare a don Diego ciò che apparteneva a Cristoforo Colombo, furono messi da parte. Diego scrisse di ciò al Re, il quale espressegli il suo dispiacere, per que' mali trattamenti [1].

La morte impreveduta dell'arciduca Filippo il Bello tolse a doña Juana quel poco di ragione che le restava. Sempre presso al cadavere del marito, la sciagurata non consentiva che fosse portato nel sepolcro: inconsolabile nel suo corruccio, si ritrasse a Hornillos, rifiutando prestarsi più lungamente ai doveri della dignità regia. Lo stato mentale della Regina rendendole impossibile il governo de' suoi Stati, le città, ad istigazione del duca d'Alba, nonostante la disistima che avevano pel Re, mandarono a lui pregandolo di tornare ad assumere le redini del governo.

Appena il Cattolico fu reduce da Napoli, don Diego gli rinnovò le istanze, e gli ricordò le buone parole delle sue lettere, le speranze che gli aveva date e la legittimità del suo diritto. Ferdinando rispondeva sempre con misura e cortesia, ma non decretava mai nulla. Finalmente, noiato di questo eterno supplicare che non aveva termine nè conclusione, un giorno don Diego, rompendo l'etichetta reale, la quale vieta ogni quistion

[1] *Lettera del 26 novembre* 1506. — Coleccion diplomática. Docum. n° CLXI.

diretta, ed anche ogni forma interrogatoria parlando al Sovrano, osò domandargli perchè non concedeva, almeno come favore, ciò che apparteneva di pien diritto, a lui, ch'era presumibile avesse a servirlo fedelmente, dacch'era stato sotto i suoi occhi allevato a Corte. Non mostrando di offendersi menomamente della domanda, Ferdinando rispose che aveva intera fede in lui, ma che non poteva averne una simile ne' suoi figli e successori. Don Diego si avventurò a rispondere al Re, che non parevagli giusto di avere ad andar punito di presente per le colpe che potrebbero commettere discendenti e successori che non avrebbe forse mai, essendo tuttavia celibe [1].

Dopo nuove dimande egualmente infruttuose, riconoscendo don Diego l'inutilità delle sue istanze, pregò il Re a volergli concedere la facoltà di far valere i suoi diritti in giustizia e di formare un'istanza contro la corona di Castiglia; per togliersi la noia delle quai supplicazioni, Ferdinando gliela concedette, persuaso che i tribunali non avrebbero ardito sentenziare contro l'autorità reale. L'istanza fu presentata nella primavera del 1508. Ma, diciamolo pure a onore eterno della lealtà castigliana, non avendo alcun risguardo alla ripugnanza del Re molto ben conosciuta ed alle influenze degli uffici della marineria, i diversi tribunali a' quali fu data a giudicare questa causa, in varii tempi e luoghi, più occupati della giustizia che non della condizione delle parti litiganti, riconobbero i diritti di don Diego Colombo.

Nondimeno, mancando al buon diritto la forza esecutiva, il governo delle Indie non sarebbe mai stato reso a quello a cui legittimamente spettava, se un caso domestico sopraggiunto nella famiglia stessa del Re, non avesse modificate le sue disposizioni, e mutato il destino di don Diego.

Quantunque la gloria di Cristoforo Colombo paresse offuscata

[1] « El Rey le respondió que del bien lo confiaria, pero no lo hazia fixo por sus hijos y successores. A lo cual replicó el Almirante que no era razon que él pagasse los peccados de sus hijos y successores, que por ventura no tendria. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada 1, lib. VIII, cap. IV.

in Ispagna, pure rendendosi a mano mano palese e sentita l'immensità dell'opera sua, alcuni intelletti andavano presi dalla grandezza de' suoi servigi e dalla gloria del suo nome. Bello della persona, maturo di senno, don Diego Colombo toccò il cuore dell'illustre Maria di Toledo, figlia del gran commendatore di Leone, fratello del duca d'Alba e nipote del Re Cattolico. Diffetto di parentado e di patrimonio in don Diego, privato delle sue rendite e che non aveva allora altro che la sua paga di guardia del corpo, non parve un ostacolo all'unione della nipote del Re col nipote dell'antico scardassiere di lana: la gloria del Rivelatore del Globo, equivaleva al lustro de' secoli [1].

Allo splendore del sangue e della bellezza doña Maria di Toledo accoppiava le doti più nobili dell'anima: erano riconoscibili nella elevazione della sua pietà gl'influssi dell'educazione da lei ricevuta allato alla cattolica Isabella. Diego Colombo non avrebbe potuto scegliere compagna più degna di renderlo felice, indipendentemente dal lustro e dal parentado [2].

Il duca d'Alba prese sotto la sua particolare protezione l'inclinazione di sua nipote. Gradite ch'ebbe le proposizioni di don Diego, fece de' richiami di lui pel governo delle Indie, un affar suo. Appena il Duca si er'accorto dell'affezione di que' gio-

[1] L'accettazione che Colombo fa in Ispagna, delle lettere di nobiltà, nulla prova contro la nobile sua origine in Italia. Certamente, un gentiluomo non può, senza arrischiare la propria dignità, soffrire che il favor reale, conferendogli i diritti che gli derivano dal proprio sangue, abbia a togliergli così i beneficii del tempo, e compromettere l'onore genealogico della sua stirpe; ma bisogna considerare che per la Spagna, Colombo non era che uno straniero. Mandato ivi dalla Provvidenza, il Rivelatore del Globo, non volle esservi che il figlio delle opere sue. È d'altronde meno facile far rivivere un titolo caduto in disusanza, per casi di fortuna, che ottenere un titolo creato di nuovo. E quantunque egli avesse accettato in Castiglia delle lettere patenti, il Vicerè delle Indie sapeva ricordare, a proposito, non esser egli il primo Ammiraglio della sua famiglia.

[3] « Allende de que huvo por muger una señora prudentissima y muy virtuosa. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*, Decada 1, lib. VII, cap. VI.

vani, aveva con previdenza paterna, scritto a suo cugino il Re Cattolico, a que' di tuttavia a Napoli, chiedendogli di restituire al successore dell'Ammiraglio delle Indie i diritti redati dal padre.

Nessuno meglio del duca d'Alba era in condizione di ottenere ogni cosa dal re Ferdinando, così a motivo del loro stretto parentado, sendo lor madri sorelle, come pel diritto dell'antica amicizia e de' nuovi servigi [1]: perocchè quando la regina doña Giovanna aveva preso possesso del trono di Castiglia, e tutti i cortigiani, i gran signori, i *ricos hombres*, avevano abbandonato il Cattolico, il solo duca d'Alba, colla sua casa e le sue soldatesche si era fatto premura di scortarlo, di rendergli onore, e lo avrebbe seguito anche a Napoli, se il Re lo avesse consentito.

Ferdinando non potè resistere alla insistenza di suo cugino; non volle coll'ostinazione del suo rifiuto danneggiare gl'interessi della loro nipote doña Maria di Toledo: cedette ma con tali restrizioni, che facevano manifesta la sua natura sofistica, e diffidente.

Essendo Ovando scaduto delle buone grazie di Juan di Fonseca, la sua surrogazione fu risoluta. Il 9 agosto 1508 il Re si trovava ad Arevalo, e fece spedire a don Diego l'autorizzazione di fermare la sua stanza alle Indie, senza però riconoscerlo in qualità di Vice-re: con ordine del 13 dicembre 1508, non gli consentì che la facoltà di surrogare Ovando col titolo, cogli appuntamenti e cogli onori conceduti ad Ovando; dichiarando di fare ogni protesta e riserva [1], e non voler con tale autorizzazione aggiunger nulla ai diritti che potrebbero esser fissati dai giudici; perocchè allora la causa di don Diego contra il fisco non era peranco stato giudicata in ultima istanza. Con questa nomina non erano per niun modo osservati i trattati conchiusi tra la Castiglia e don Cristoforo Colombo: perciò, non

[1] « Perchè il Re lo amava non solo per la grande affinità che avevano fra di loro, poichè le madri loro erano sorelle, figliuole dell'Ammiraglio di Castiglia don Federico, e che eglino eran cugini germani; ma altresì, ec Oviedo y Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. III, cap. XII. Traduz. di Gio. Poleur.

ostante i doveri che gl'incorrevano verso il duca d'Alba, suo prossimo parente, nonostante i diritti di don Diego marito della nipote di questo, nonostante i servigi inapprezzabili che il suo nome ricordava, Ferdinando durò sino alla fine ostinato a negar giustizia, a violare gli obblighi assunti dalla Regina e convalidati colla sua propria firma [1].

L'Ammiraglio don Diego Colombo andò a Siviglia colla moglie doña Maria di Toledo, col fratello don Fernando Colombo, co' suoi due zii l'Adelantado e l'abate don Diego Colombo, accompagnato dal cavaliere Diego Mendez e da uno stuolo di gentiluomini, che dovevano comporre la casa della Vice-regina. Non ostante le riserve astute e paurose del vecchio Cattolico, un sentimento generale di cortesia fece chiamar sempre doña Maria di Toledo la Vice-regina. Il titolo di Vice-re fu meno comunemente dato a don Diego, che s' intitolava abitualmente, come suo padre, Ammiraglio delle Indie.

§ III.

L'Ammiraglio don Diego Colombo, accompagnato da tutta la sua famiglia, fece vela per San Domingo, ove giunse il 10 luglio 1509.

Il suo zelo illuminato per gl'interessi della colonia, il suo attaccamento alla religione, congiunti ad una inalterabile giustizia, facevano riconoscere in lui il figlio di tanto padre. Fregiato di nobili doti avrebbe potuto amministrare un gran regno. Ma niente valeva a guarentirlo dagli strali dell'invidia, non le sue alte relazioni di famiglia, non il suo parentado col Re, non la gloria del padre. Quanto più Ferdinando invecchiava, e tanto più amava di fidare a don Juan di Fonseca il peso degli affari coloniali, trovandosi bastevolmente gravato dal governo de' suoi Stati d'Europa. Dal canto suo Fonseca, oppresso

[1] « Con nombre solamente de Almirante y gobernador de las Indias, con protestacion que no era su intencion concederle por los poderes que le avia de dar mas derecho del que tenia pleyteando. » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada 1, lib. VII, cap. VI.

dalle assidue fatiche, si era chiamato presso il commendatore Lopes de Couchillos, al quale aveva innestato il suo odio contra Colombo, i suoi fratelli, i suoi figli. Fonseca e Lopez di Couchillos avevano mandato alla Spagnola, qual tesoriere delle Indie, Michele de Passamonte, lor fidato. Missione segreta di costui era di attraversare e guastare, se gli riusciva, l'amministrazione del Vice-re. Esso era sostenuto nelle sue ostilità contra l'Ammiraglio don Diego da alcuni antichi partigiani di Roldano [1], di cui Ovando aveva tollerata la dimora nella Spagnuola, contro gli ordini della Regina.

Costoro falsavano tutti gli atti del nuovo governo, calunniando le sue intenzioni, e si davano il vanto di difendere gli interessi del Re e della Castiglia contro l'usurpazione dell'Ammiraglio sotto gli auspicii del Passamonte, formarono un partito che si chiamava insolentemente il partito del Re. La vanità ebbe maggior parte in questo raggiro, che non l'amore e la fedeltà al Re. I coloni arricchiti si consideravano come i principali dell'isola, imitavano i *ricos hombres*. L'arrivo della Vice-regina, la qual teneva una corte veramente reale, colle sue dame e damigelle di onore, i suoi gentiluomini, e gli ufficiali dell'Ammiraglio, mutando le abitudini fin allora alquanto rozze e talvolta violente di San Domingo, ecclissò l'importanza e la boria dei cadetti arricchiti; da qui il lor odio.

La corte della Vice-regina diventò l'oggetto dell'ammirazione dell'isola. Don Diego si diportava nella sua qualità di governator generale con tutta la dignità di un Vice-re. Quantunque Ferdinando non gli riconoscesse quest'ultimo titolo, pur lo possedeva per diritto di eredità, e la sua piccola corte non mancava di darglielo in ogni occasione. Gl'Idalghi del partito del Re si trovavano annichiliti, non ostante il lor oro, e le loro rodomontate. Collegandosi cogli antichi nemici di Cristoforo Colombo, continuarono a danno del figlio la persecuzione che fatta aveano

[1] « Andavan de por medio algunos de los que avian sido desobedientes al Almirante viejo, reliquias de Francisco Roldan, y pretendian deshazer al Almirante nuevo, etc.... » — Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decada 1, lib. VII, cap. XII.

al padre. Lamentanze e memoriali partivano segretamente per Siviglia. Così Juan di Fonseca e Lopez di Couchillos erano appieno contentati nel loro odio.

Non tenendo conto dei diritti di don Diego, come se nessun trattato gli avesse assicurato i privilegi di suo padre, l'ufficio delle colonie aveva creato, lui insciente, due governi sul Nuovo Continente; la Nuova Andalusia, che venne fidata alla creatura di Fonseca, l'intrepido bandito Alonzo de Ojeda, e la Castiglia d'Oro, che fu data nelle mani all'inesperto Diego de Nicuesa.

Per le replicate lamentanze contro l'amministrazione dell'Ammiraglio, il Re stabilì a San Domingo nel 1510, una corte sovrana, con titolo di udienza reale, alla quale si poteva appellare da tutti i giudizii resi dall'Ammiraglio. La qual cosa era un aggiungere l'umiliazione all'ingiustizia: don Diego, come fatto aveva suo padre, tollerò pazientemente siffatta iniquità.

Tuttavia l'odio de' suoi nemici crebbe a tale, che suo zio l'Adelantado pensò fossegli mestieri tornare in Castiglia, per quivi attenuare alquanto l'influenza degli uffici di Siviglia, e far sì che i parenti di sua nipote dona Maria di Toledo aiutassero la causa del calunniato. In quel medesimo anno don Diego fece il conquisto di Cuba, assai fortunato, perocchè lo compieva senza spargimento di sangue.

Ma non cessando mai di giungere a Siviglia le sinistre e bugiarde relazioni de' partigiani di Michele Passamonte, il re Ferdinando rimandò nel 1512 l'Adelantado a suo nipote, portatore di nuove istruzioni, le quali restringevano viemmaggiormente que' suoi poteri, anche già troppo ristretti.

Nonostante la sua buona coscienza, la prudenza de' suoi avvisi, l'ascendente della Vice-regina sulla parte della colonia degna di maggiore stima, vedendo che da un anno all'altro gli uffici di Siviglia miravano a spogliarlo di tutte le sue prerogative, don Diego chiese e ottenne licenza di tornare in Castiglia per giustificarsi: partì il 15 aprile del 1515.

Fedele al suo sistema, il vecchio Ferdinando accolse l'Ammiraglio delle Indie con tanto maggior cortesia, in quanto ch'era il consorte di sua nipote: d'altronde le sue imprese nel Nuovo Mondo avevano sortito esito felice. Egli aveva fondata la colo-

nizzazione di Cuba e della Giamaica, e stabilita una pesca di perle a Cubaya. L'origine dell'odio de' suoi nemici non riconosceva altro movente che la protezione conceduta agli indigeni. Costretto il Re a riconoscere la sua innocenza, comandò che cessassero tutte le azioni civili intentate contro di lui, e volle esaminare egli stesso i documenti di tutti que' processi: nondimeno negò di concedergli la parte che, secondo i suoi diritti, riclamava ne' profitti tratti dalle nuove colonie di Darien e della Castiglia d'Oro. Il Re Cattolico morì prima che l'Ammiraglio terminasse le sue istanze presso di lui.

Don Diego fu obbligato di aspettar l'arrivo del nuovo Re, allora nelle Fiandre, il giovane principe Carlo, che diventò poi l'imperatore Carlo Quinto. Gli bisognò aspettar quattro anni, e far infinite istanze prima di poter ottenere nel 1520 una decisione del Sovrano, il quale dichiarava la sua innocenza e lo rimetteva ne' suoi diritti. Tuttavia gli uffici delle colonie riuscirono a conservare alla Spagnola il tesoriere Passamonte, lor emissario, il qual poteva intentar processi all'Ammiraglio davanti l'udienza reale, senza però avere contro di lui alcun mezzo di forza esecutiva.

Nel settembre del 1520, l'Ammiraglio ripassò il mare, e giunse alla sede del suo governo. Durante la sua assenza gravi abusi aveanvi guasta l'amministrazione; volle rimediarvi e rivedere i conti; da che sursero nuove nimicizie. La sua lotta coraggiosamente cominciata contra questi ostacoli, durò quasi tre anni. Durante questo tempo ricevette dal Consiglio delle Indie in Siviglia varie lettere, in cui all'ingiustizia si accoppiava la durezza. In conseguenza di una memoria mandata da Michele Passamonte, furongli fatti nel 1523 penosi rimproveri; e poco appresso il Consiglio gli scrisse di tornare in Castiglia per dare spiegazioni e far conoscere il suo parere intorno all'opportunità di diversi provvedimenti. Don Diego comprese ch'era rivocato: e obbedì incontanente a quest'ordine di richiamo.

Partì da San Domingo il 17 del settembre 1523: e sbarcato appena, trasse a Vittoria ove dimorava la corte; vi giunse nel gennaio 1524. Il Monarca e il Consiglio reale delle Indie riconobbero la falsità delle accuse appostegli; e apparve manifesto

che la sua rettitudine, la sua lealtà, la sua umanità verso gl'indigeni erano i suoi soli torti agli occhi di coloro che lo accusavano.

Nondimeno, a malgrado che fosse così onorevolmente giudicato di lui, non venne punto rintegrato nelle sue funzioni. Siccome si trattava di pagargli la parte dell'entrate che gli appartenevano in virtù dei trattati del 17 aprile 1492, istigate dagli uffici di Siviglia, sursero gravi contestazioni. Il fiscale si oppose alle giuste pretese di Don Diego; e fu solo a gran disagio che ottenne la creazione d'una commissione composta d'uomini integerrimi, e di cui faceva parte il Domenicano Garcia di Loyasa, vescovo d'Osma, confessore del Sovrano, presidente del Consiglio delle Indie.

L'affare fu menato tanto a dilungo da farne disperare Don Diego, riconosciuto innocente, approvato anche ne' provvedimenti della sua amministrazione e ridotto ad importunare i suoi giudici per ottenere una sentenza decisiva. Ma la revisione degli antichi processi, l'esame dei documenti che bisognava dimandare all'Udienza reale di San Domingo, e ostacoli impreveduti impedirono la Commissione di sentenziare. L'Ammiraglio continuò le sue istanze colla fermezza che aveva redato da suo padre: seguì la corte nelle sue diverse stazioni: da Vittoria l'accompagnò a Burgos, da Burgos a Valladolid, da Valladolid a Madrid, da Madrid a Toledo. Quivi ammalò alquanto gravemente. Intanto, a malgrado dell'inverno, l'Imperatore era partito per Siviglia. Don Diego volle seguirvelo. All'osservazione de' suoi amici, che lo trovavano troppo sofferente per sostenere quel viaggio, rispose che viaggerebbe in lettiga, e si fermerebbe a Nostra Signora di Guadalupa [1], ove farebbe una novena. Anche Oviedo y Valdez, che lo aveva veduto due giorni prima della partenza, voleva rattenerlo: risposegli che partirebbe, checchè n'avesse ad avvenire: perocchè bramava rivedere la moglie e i figli, e diceva che all'idea della loro riunione si trovava già mezzo guarito.

[1] Oviedo y Valdez, *la Historia natural y general de las Indias*, lib. IV, cap. VI.

Il mercoledì 21 febbraio 1526, l'Ammiraglio don Diego Colombo si pose in via, portato sopra una lettiga: ma dopo corse sei leghe, il male peggiorò in guisa che fu costretto di fermarsi nel borgo di Montalvan: conobbe che il suo fine era vicino; e gli riuscì dolorso trovarsi lungi da tutti i suoi, e perfino dai soccorsi spirituali, quantunque si fosse comunicato a Toledo, la vigilia della sua partenza. La Provvidenza permise che giungessero in quel luogo quattro Francescani: questi Religiosi appartenevano ad un Ordine amico ai Colombo: rimasero accanto all'agonizzante, consolandolo e sostenendolo nel momento supremo: morì nelle loro braccia, il venerdì 23 febbraio, a nove ore della sera [1] nei sentimenti di una perfetta rassegnazione; raccomandandosi alla santa Vergine e al beato san Francesco, ringraziando Dio che lo chiamava a sè, sollevandosi al cielo colle sue azioni di grazie, e pronunziando ad ultime parole il *Gloria in excelsis Deo!*

I servi dell'Ammiraglio continuarono la loro via e ne deposero il corpo nel monastero della Certosa delle Grotte a Siviglia, allato al feretro di don Cristoforo Colombo suo padre.

Diego Colombo lasciava, morendo, cinque figli: due maschi, don Luigi e don Cristoforo; e tre femmine, doña Maria, doña Giovanna, e doña Isabella.

La Vice-regina, doña Maria di Toledo venne in Ispagna per sostenere i diritti di suo figlio don Luigi, il quale aveva soli sei anni. Quando ella giunse in Castiglia l'Imperatore era partito per la sua coronazione. L'Imperatrice le fece un'eccellente accoglienza. Al suo ritorno l'Imperatore concedette al giovane don Luigi il titolo di Ammiraglio delle Indie: ma gli ricusò quello di Vice-re. Alcuni anni appresso, il giovane Ammiraglio cominciò inutilmente a rivendicare per le vie legali il suo titolo di

[1] « Quattro religiosi di San Francesco, ordine cui egli affezionava assai lo consolarono e assistettero ne' suoi momenti estremi. Venerdì a 9 ore di sera, egli rese lo spirito, avendo gran memoria e contrizione, rendendo infinite grazie a Dio, e con una grande rassegnazione, raccomandandosi a Lui ed alla gloriosa sua Madre. È da credersi ch'egli salì alla gloria celeste. » — Oviedo y Valdez, *Storia naturale e generale delle Indie*, lib. IV. Traduzione di Gio. Poleur.

Vice-re. Dopo d'essere stato alla Spagnola qual governatore generale, vedendosi attraversato nella sua amministrazione da ostacoli infiniti, e riconoscendo l'impossibilità di ottenere il proprio diritto contra la volontà dell'Imperatore, don Luigi Colombo, venutone a definitivo componimento colla Spagna, rinunziò alla qualità di Vice-re, di Governatore generale, e ai diritti risultanti dai suoi privilegi ereditari, e accettò il titolo di duca di Veraguas, e di marchese della Giamaica, con una pension ragguardevole, indi ridotta a ventiquattromila piastre, circa centodiecimila franchi, che si levava ogni anno dalle rendite di Cuba e di Porto Ricco.

Don Luigi Colombo morì non lasciando che due figlie, doña Filippa e doña Maria, la qual si monacò nel convento di San Quirico, a Valladolid.

Il fratello di don Luigi ebbe un figlio chiamato don Diego, il qual fu erede dei titoli di suo zio, e due figlie, doña Filippa e doña Maria.

Don Diego sposò sua cugina donna Filippa, ma morì senza posterità.

La linea mascolina dei Colombo andò spenta nel 1578.

Allora la posterità femminina mise fuori ed intentò cause interminabili, del cui romore andarono piena Spagna ed Italia, noiosa storia che non vogliam neppur compendiare.

Un nipote di donna Isabella, terza figlia dell'ammiraglio don Diego Colombo e della vice-regina donna Maria di Toledo, don Nuño de Gelves in Portogallo, della casa reale di Braganza, fu giuridicamente messo in possesso de' titoli di duca di Veraguas, e di marchese della Giamaica.

§ IV.

Che cos'avvenne dei due migliori amici che trovasse mai alla sua destra ed alla sua manca Cristoforo Colombo, i suoi fratelli, don Bartolomeo e don Diego?

I due fratelli di Colombo, uomini virtuosi e dotati dalla Provvidenza delle qualità acconcie al mandato ch'essa aveva assegnato loro, hanno un egual diritto all'attenzione della posterità.

Don Bartolomeo Colombo, Adelantado delle Indie, verrebbe sicuramente annoverato fra' grand'uomini, se il suo attaccamento fraterno non gli avesse imposto di rimanersene al secondo posto, se non avesse preferita l'utilità allo splendore, il dovere alla gloria, se non avesse, insomma, compreso che bastava per lui di essere stato luogotenente di Cristoforo Colombo.

Al re Ferdinando avea dato nel genio l'Adelantado, nè più nè meno di un superbo destriero di guerra, o di un'armatura preziosa; sarebbesi augurato poter caricare un esercito intero alla testa d'un solo squadrone composto tutto quanto di cavalieri della gagliardia di Bartolomeo: se lo teneva volentieri accanto, amava considerarlo come un tipo di gran capitano, benchè, per la sua innata gelosia, si astenesse d'impiegarlo efficacemente. Talvolta pareva disposto a fidargli una spedizione di scoperte marittime; ma, venuti a parlarne seriamente, mutava parere, e diceva di volerlo, invece, porre duce d'un esercito di terra. Nondimeno a dimostrazione incontrastabile del pregio in cui il Re cattolico teneva don Bartolomeo, avvertiremo come, a malgrado della sua avarizia, gli facesse, sotto diversi pretesti, frequenti doni in danaro: diegli altresì l'isoletta Mona, vicino alla Spagnuola, la quale aveva sei leghe di circonferenza, e dugento Indiani per coltivarla.

Intanto Bartolomeo conservando il suo titolo di Adelantado delle Indie, accompagnò il nipote ammiraglio don Diego Colombo al suo governo. Alcuni anni dopo abbandonò la Spagnuola per andare a difendere gl'interessi di suo nipote in Castiglia. Avendo migliorata la propria condizione, tornò a lui, e vi rimase occupato a tutelare i suoi diritti contra le creature di Juan de Fonseca, e primo tra tutti Michele Passamonte. In quel frattempo Ferdinando fu più volte in procinto d'impiegare utilmente l'Adelantado: finalmente, l'anno 1514, il vecchio Cattolico, notando il nessun buon riuscimento de' primi tentativi di colonizzazione assaggiati sul Nuovo Continente, si decise d'incaricare di una spedizione don Bartolomeo: ma questa prova, troppo ritardata, riuscì vana; perocchè, nel punto che la caravella recante quella commissione giungeva a San Domingo, l'Adelantado aveva cessato di vivere: dicesi che cuocesse al Re

d'essersi per eccesso di prudenza, privato de' servigi di quel valentuomo.

Nel grado secondario, che occupava, l'Adelantado fe' prova d'una capacità superiore, e si chiarì fornito d'un'anima eroica. Il suo disinteresse, e la purezza de' suoi costumi, non furono inferiori al suo coraggio, ed alla sua abilità di comando: esatto, fedele modesto, camminò sempre sulle pedate dell'Ammiraglio di cui ammirava il genio, ed eseguiva puntualmente i comandi. Quantunque non fosse fervente al pari di lui in fatto di religione, si mostrò profondamente attaccato alla fede cattolica, ne praticò le massime, e fu di costumi irriprovevoli. Rendendo generosamente senza condizione a suo marito la sorella del cacico Mayobanex, famosa bellezza di Haiti, caduta prigioniera, don Bartolomeo rinnovò senza orgoglio l'atto di continenza di Scipione, tanto vantato dalla storia, e la sua riserbatezza piena di cortesia colla seducente Anacoana, non ci sembra da meno di questo tratto di virtù: il sentimento del dovere era innato in lui.

Gli uffici di Siviglia unqua non osarono ordire contro la sua persona le aperte persecuzioni di cui fecero vittima l'Ammiraglio. Per travagliarlo, dovettero ricorrere a mezzi obliqui, addoppiando malizie e cautele. L'Adelantado ispirava naturalmente tema per la sua forza fisica, di cui aveva date cavalleresche prove nelle sciagure dell'ultima spedizione al Rio-Belen, presso Veragua, ed a Maimi nella Giamaica, durante la ribellione della fazione di Siviglia, cui da solo aveva distrutto colla propria spada: il Re lo ammirava, e ne avea soggezione: in quanto a lui, parve non avere altro timore al mondo che di mancare al suo dovere: seguì docilmente la volontà di suo fratello finchè visse, e, fedele alla sua affezione anche oltre la tomba, non cessò di portare a' nipoti un attaccamento paterno.

L'abate don Diego Colombo, entrato negli Ordini Sacri per provata vocazione, aveva accompagnato anch'egli suo nipote alla Spagnuola, come se avesse preveduto che gli diventerebbe necessario. Messo dalla benevolenza della Regina a portata di tutte le dignità ecclesiastiche, non accettò titolo, nè benefizio, e servì fedelmente il Padrone pel quale aveva abbandonato il mondo. Avendo amministrato l'isola durante l'assenza del Vice-re,

e prima dell'arrivo di don Bartolomeo, nel 1494, si rese di bel nuovo utile durante l'assenza del nipote. Dopo la morte dell'Adelantado, dovette dirigere il governo coloniale e proteggere la Vice-regina: ma profittando del ritorno dell'ammiraglio don Diego, pare che abbia abbandonata la città di San Domingo, per seguire la inclinazione che lo traeva a vita ritirata ed oscura.

La storia non registra più nulla di lui. Si ha motivo di credere che il pio abate don Diego Colombo siasi ritirato alla Concezione, vicino alla Croce piantata da suo fratello; perocchè se fosse trapassato a San Domingo, dimora di suo nipote, sarebbe stata conservata memoria dell'epoca della sua morte. Questo ritiro nel luogo prediletto dal suo venerato Genitore, sembra conforme alla natura contemplativa di sì pio figlio, e dovette far pago il suo desiderio di servir Dio lungi dal romore del mondo: ivi crediamo morisse, conforme ai suoi voti, ravvolto nell'oblio a cui aspirava: per la sua pietà si era mostrato costantemente degno fratello di un Santo.

§ V.

Ci rimane a dire del secondogenito di Cristoforo Colombo, don Fernando, cui, sulla fede di Spotorno, gli Scrittori Liguri si recano a dovere di abbassare e calunniare, mentr' egli amava i Genovesi, e gli onorava, fino a volersi dire lor concittadino, per la ragione che suo padre aveva sortiti i natali in Genova.

Nella tenera età di otto anni, don Fernando passò dalla nobile ma povera casa degli Enriquez alla corte, ove la materna bontà di Isabella degnò collocarlo, qual paggio, presso al Principe reale suo figliuol unico. A tredici anni, dalle stanze del favore e delle grandezze, trasportato improvvisamente a spiagge sconosciute, nell'ultima spedizione di suo padre, si affacciò ai più fieri pericoli, e sostenne le angosce più crudeli che mai provasse uom di mare: cominciò a sperimentare la vita per la via dei patimenti, divenuto zimbello de' più formidabili fenomeni. Questi aspri assaggi palesarono le qualità precoci del suo carattere. Fernando spiegò una fermezza di coraggio affatto insolita in adolescenti: curava e consolava con rispettosa af-

fezione il padre infermo: quantunque fosse gentiluomo della casa della Regina e figlio del Vice-re delle Indie, non vergognava faticare all'uopo come l'ultimo de' mozzi: l'istinto del marinaro si rivelava in lui in un modo che sorprendeva e dilettava l'Ammiraglio, in mezzo ai suoi patimenti del cuore e ai suoi dolori corporali.

Fernando per farsi innanzi nella via dell'onore e della virtù sapea ben egli chi dovea imitare per la sua elevazione di spirito: per la ragione precoce, per la sagacità di osservazione, per la modestia, per l'attrattiva del conversare [1] ricordava vivamente a ciascuno l'illustre suo padre. La sua attitudine particolare alle scienze geografiche e nautiche manifestava l'eredità dei doni, senza che il suo sviluppo intellettuale così rapido avesse rallentato lo sviluppo, non meno pronto, delle forze del suo fisico: era più alto del padre, e di maggior persona dello zio Adelantado. Tuttavia, a malgrado di questi vantaggi esteriori, dopo la morte dell'Ammiraglio, don Fernando si consacrò unicamente a Dio ed alla scienza. Il distacco più intero dal mondo si operò nel suo cuore prima che i disinganni della vita, e la perdita delle illusioni avessero potuto ispirargli tal sacrifizio. Datosi al Signore nel fiore della sua gioventù, come un casto giglio posto sui gradini del santuario, esalò lungi dal mondo la fragranza delle sue virtù. Comprendendo che la felicità di essere nato da Cristoforo Colombo avanzava ogni gloria, e che rimarrebbe sempre immerso nella luce di quella illustrazione, come il pianeta Mercurio ci è quasi invisibile a motivo della sua vicinanza al sole, non pensò che ad imitare le virtù di un padre, di cui non er' uomo al mondo che potesse pretendere di uguagliare il genio.

La terribile maestà dell'Oceano, i prodigi della Grazia, e la sublimità di Cristoforo Colombo, erano stati i primi oggetti che si offrirono alla riflessione di don Fernando: nell'abbandonare le corte di Castiglia gli s'impresse in mente alcunchè di grande

[1] Il suo nemico Oviedo y Valdez è forzato di rendere a lui giustizia su questo punto. « Y mas de ser de mucha nobleza y afabilidad y dulce conversacion; es docto en diversas ciencias; y en especial en cosmographia... » — *La Historia natural y general de las Indias*, lib. III, cap. VI.

e di silenzioso, come la calma dell'Atlantico: ebbesi familiare il raccoglimento; e perchè l'immensità, compenetrandoci, soffoca la nostra parola, la qual sente la propria impotenza davanti l'Infinito, il figlio del Contemplatore della Creazione diventò laconico in parlare, e non moltiplicò nè gli scritti, nè i discorsi: pensò molto più che non operò; operò più assai che non parlò; e parlò più che non iscrisse.

Ma le sue nobili doti, la sua vasta erudizione, quella maturità di ragione, cui Cristoforo Colombo riconosceva già, allorchè Fernando appena toccava il diciassettesimo anno, la sua edificante pietà, e la specialità delle sue conoscenze in cosmografia ed anche in nautica, gli attraevano la stima della corte, stima mista ad invidia per parte degli uffici di marina e la confidenza dei Monarchi. Fernando non brigò da questi alcun favore, o distinzion personale; nè volle dalla Chiesa altro che l'onore di portare la sua assisa, non avendo mai ardito sollevarsi fino al sacerdozio.

Quando suo fratello primogenito, l'ammiraglio don Diego Colombo partì per la Spagnuola, ei lo seguì co' suoi zii don Bartolomeo e don Diego. Prima della sua partenza il re Ferdinando aveva raccomandato all'Ammiraglio di concedere a don Fernando nel suo governo tutto ciò che potesse tornare in di lui vantaggio [1]. Non si vede che don Fernando usasse di questo real favore, curiosa eccezione alle grette abitudini del Re Cattolico: L'Ammiraglio provvide generosamente a' suoi bisogni, dandogli terre, per la cui coltivazione bisognavano quattrocento Indiani. La dimora di don Fernando ad Hispaniola fu di soli due anni; perocchè sin dal 1512 era in Italia. Visitata ch'ebbe la città natale del padre, indi Cogoleto e i dintorni, e corso il Piacentino, soddisfece alla sua pietà andando a Roma, ove si trovava verso il cadere di quell'anno. La sua passione pei libri e per le belle lettere lo condusse in tutte le biblioteche, e a tutti i pubblici corsi d'insegnamento che allora colà si tenevano: è ricor-

[1] « Tuvo orden del Rey para aprovechar á su hermano don Hernando en quanto pudiesse. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*, Decada 1, lib. VII, cap. VI.

dato che udì spiegar Giovenale da un professore di bella latinità [1].

Don Fernando rivalicò l'Atlantico, visitò diverse regioni del Nuovo Mondo, e tornò in Europa dopo la morte di suo zio l'Adelantado. L'imperatore Carlo Quinto apprezzò il suo merito, volle averlo vicino, e seco lo condusse ne' suoi viaggi d'Italia, di Fiandra e d'Alemagna [2]. È probabile che il monarca favorisse le sue inclinazioni con munificenza, poichè a malgrado delle sue piccole entrate don Fernando mandò ad effetto nobili disegni. La sua curiosità della natura, il suo amore delle opere di Dio lo spinsero, dopo avere corsa l'Europa, ad addentrarsi nell'Asia, valicato il Mediterraneo: andò probabilmente a visitare i Luoghi Santi, che il suo glorioso Genitore aveva così ardentemente desiderato di francare dall'islamismo: indi scese in alcune contrade dell'Africa, e non fece ritorno in Ispagna se non dopo osservate assai cose, e raccolti molti libri e manoscritti.

La superiorità delle conoscenze cosmografiche di don Fernando lo fece eleggere da Carlo Quinto preside di una commissione di geografi e di piloti incaricata di correggere gli errori che rendevano pericoloso l'uso delle carte marine tracciate sotto la direzione di Americo Vespucci. In diverse occasioni il governo di Spagna ebbe ricorso a' suoi lumi. Nell'anno 1524, durante le controversie sorte fra la Castiglia e il Portogallo intorno al possedimento delle Molucche, Fernando Colombo ebbe l'incarico di esaminare i punti in litigio, e di compilarne una relazione alla corona di Spagna: ma lungi dal giovarsi di quest'alta fiducia, e non affidandosi ai soli suoi lumi, don Fernando volle sottomettere la sua opinione ai cosmografi Acuña, Manuel e Bar-

[1] Questa particolarità è scritta di sua mano sull'esemplare di Giovenale, ch'egli recò con sè dal suo viaggio. — D. Eustachio Fernandez de Navarrete. *Noticias para la vida de D. Hernando Colon.*

[2] « .... Y despues con el Emperador á Italia, Flandes y Alemania, y en estos, y en particulares viages, peregrinó toda la Europa, y mucho de la Asia y Africa.... » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XIV. f. 496.

rientos, i quali non poterono che approvare le sue conclusioni. Il celebre navigatore Sebastiano Cabot risguardava don Fernando come la prima autorità cosmografica del suo tempo: si vede che pensava a lui nelle sue esplorazioni; e dalle rive del Rio della Plata pregava il Sovrano di non lasciar porre ad esecuzione certi articoli sul *pilotaggio*, se non si era ottenuto in prima l'assenso di don Fernando Colombo.

Correndo il 1527, Fernando Colombo fu eletto presidente della commissione di esame degli ufficiali di mare, durante l'assenza del celebre Sebastiano Cabot. A notar meglio in qual considerazione fosse tenuto don Fernando, e forse a motivo delle sue temporanee ma gratuite funzioni, l'Imperatore comandò che gli esami per tutti i gradi sarebbero fatti non solamente in sua presenza, ma nella sua propria casa [1], affine di risparmiargli ogni disagio; e decise che non potrebbe esser rilasciata alcuna patente senza sua autorizzazione.

L'imperatore Carlo Quinto avrebbe desiderato di averlo sempre seco, ma nessun'offerta giunse a sedurre don Fernando, il quale rinunziò volontariamente all'alta posizione in cui la benevolenza imperiale volea conservarlo; e fermò definitivamente la sua stanza in Siviglia, ove di frequente gli erano pôrte occasioni di servir la corona e la scienza coll'applicazione de' suoi lumi tecnici. Nella elezione di questa dimora, pare che don Fernando abbia voluto vendicarsi di Siviglia con un procedere degno di suo Padre, stato perseguitato sin oltre la tomba da quella città calunniatrice.

Ed ecco in qual modo combinò la sua vendetta.

Durante il suo viaggio nelle Fiandre accompagnando Carlo Quinto, il figlio di Cristoforo Colombo aveva stretta relazione con teologi e dottori in diritto di alta rinomanza: imaginò di formare con questi uomini di studio e di pietà una specie di comunità libera, nella quale le simpatie surrogherebbero i voti,

[1] « Se ordenó que.... el examen y desputas se hiziessen en presencia de don Hernando Colon y en su casa; y que no pudiesen dar el grado, sin su aprobacion, hallandose en la ciudad de Sevilla. » — Herrera, *Historia general de las Indias occidentales*. Decada 4, lib. II, cap. v.

che servirebbe la Chiesa ad un tempo e la Spagna, diffondendo le buone lettere ed arricchirebbe Siviglia, fino allora priva di scuola celebre, di una dotta accademia, d'un collegio di matematiche [1] e d'una biblioteca che fu la più ricca della Spagna.

I severi principii di ordine e di economia da lui attinti negli esempi paterni, posero don Fernando in condizione di sostenere da sè le spese enormi dei disegnati istituti. Egli aveva aperto carteggio con bibliofili di tutte le capitali. Per l'intramessa dei Genovesi, che trattava da compatrioti, e di cui parlava la lingua con predilezione, era giunto a raccogliere tal copia di libri che potè alla perfine formare una biblioteca di oltre ventimila volumi [2]. L'Imperatore lo autorizzò a fondare una scuola di matematiche, vicino alla porta di Golo, nel luogo occupato oggidì dall'antico collegio Laureano. Don Fernando raccolse intorno a sè alcuni dotti, la maggior parte ecclesiastici, non meno eminenti per erudizione che per pietà. L'orazione, lo studio e l'insegnamento occupavano tutto il suo tempo: accademiche discussioni in passeggiando sotto i viali alla guisa de' peripatetici, questi erano i loro sollievi. Volendo procurare a Siviglia il comodo dell'ombra e la frescura di una abbondante vegetazione, fece piantare cinquemila alberi [3], gli uni disposti in viali diritti, gli altri distribuiti con isvariati disegni, affine di alleviare le fatiche dello studio e rendere gradevole la via adducente al ritiro, che faceva edificare per la sua congregazion letteraria.

Siccome il suo titolo di figlio, di fratello e di zio dell'Am-

[1] « Y en ella con licencia del Emperador deseó establecer una Academia, y Colegio de las ciencias mathematicas, importantissima á la navegacion. » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla*, lib. XIV, f. 496.

[2] « .... Enriquiciendose de noticias y de libros, de que juntó numero de mas de veinte mil selectissimos en esta ciudad.... » — Ortiz de Zuñiga, *Anales ecclesiasticos y seculares*, lib. IV, f. 496.

[3] « Comenzó á hacer un edificio y plantar una huerta de mas de 5,000 arboles por la largo del rio, haciendo que la ciudad por allí tuviese lustre y la ribera quedase mas fresca. » — Juan de Malara, *Recibimiento que hizo la ciudad de Sevilla á Felippe II*, f. L.

miraglio delle Indie, di cognato della Vice-regina e il suo grado nel favore imperiale lo costringevano a tenere gran casa, così ebbe cura di scegliere pegli uffici della sua famiglia uomini cristiani e letterati. Noi vediamo che annoverò fra' suoi gentiluomini, due francesi, dottori in diritto, e ambedue borghignoni; il primo si chiamava Giovanni Antonio di Fontaret, l'altro Desiderato di Javahon: avevasi altresì quali dimestici Vincenzo di Monte e Pedro de Arana, suo parente dal lato materno. Il primo conservatore della sua biblioteca, omonimo, e forse nipote del generoso guardiano della Rabida, si chiamava Juan Perez: il suo stipendio annuale ammontava a sessantadue ducati d'oro. Queste particolarità indicano che don Fernando avrebbe potuto fare gran figura nel mondo, se avesse accettata una delle dignità che l'amicizia dell'Imperatore offeriva alla sua scelta. Ma assai per tempo comprendendo i carichi inerenti all'eredità di gloria e di santità che gli era stata trasmessa, non cercò che di servir Dio prima di tutto, e poscia il suo paese, in una maniera eccezionale, assicurando alla Spagna una grande superiorità marittima sulle altre nazioni. Per questo perfezionò l'insegnamento dell'idrografia e della cosmografia, e scrisse un trattato, che rimase manoscritto, sulla maniera di operare nelle scoperte e di fondar colonie alle Indie [1]. Compilò un'opera divisa in tre libri, intitolata *Colon de Concordia* che non fu mai stampata. Noncurante della celebrità, perocchè si trovava abbastanza onorato dal lustro paterno, Fernando non pose alcun pensiero a pubblicare le proprie opere: non si diede neppur la cura di fare stampare la sua laconica storia dell'Ammiraglio, quantunque l'avesse terminata cinque anni prima di morire. Tal era la sua umiltà, che, scrivendo la vita dell'eroe del Vangelo, di cui gloriavasi di essere figlio, non lo chiama padre che una sola volta. Lo stesso Humboldt non ha potuto trattenersi dal notare questa singolare modestia.

Gli scrittori che sospettano Fernando di avere apposta gettato qualche confusione sull'origine di suo padre, non sapevano chec-

[1] Questo libro ha per titolo: *Tradado sobre la forma de descubrir y poblar de las Indias.*

chè si fosse della sua vita pia, e della sua intera rinunzia al mondo. Se avessero conosciuto la sincerità della sua annegazione cristiana, più naturalmente avrebbero supposto, secondo ogni verosimiglianza, che l'orgoglio castigliano di suo nipote don Luigi Colombo, primo duca di Veraguas, puro idalgo, avente nelle sue vene sangue reale per parte di sua madre, cavalier brillante, galante, fastoso e alcun po' dissipatore, aveva corretto a modo suo diversi passi del manoscritto dello zio, prima di deporlo nelle mani del patrizio genovese Fornari, nel 1568, vale a dire trentaquattro anni dopo vergato, affine di lasciar così nella indeterminatezza la vera patria di Cristoforo Colombo e per conseguenza l'origine de' suoi avi.

Rifiutando di porre a servigio delle vanità mondane, e delle affezioni carnali la potente comprensione ond'era dotato, per applicarla unicamente allo studio delle scienze ed alla contemplazione della natura, don Fernando era giunto ad addentrarsi in quasi tutti i rami dello scibile: era egli una vera enciclopedia vivente. Da sè medesimo, o mercè i dotti che avevasi intorno, avrebbe potuto discutere *de omni re scibili*, perocchè ospitava poliglotti, ebraicizzanti, dottori *in utroque*, astronomi, naturalisti, fisici, geografi, teologi e poeti. Questa vita di fatica, di orazione, d'insegnamento, soggetta ad una regolarità claustrale, che diffondeva incessantemente un'istruzione profittevole al cuore della gioventù, sollevandola a Dio, conteneva segrete delizie nelle sue stesse fatiche, nella sua stessa monotonia. Fernando Colombo era giunto a fondare, sotto nome di *collegio delle matematiche*, una vera accademia di scienze, ed a suscitare l'emulazione de' forti studi. Scrisse un'opera in quattro volumi, contenente il riassunto de' suoi viaggi e di quelli di suo padre. Questo lavoro, che fu l'opera sua capitale, ebbe anch'esso la sorte della maggior parte de' suoi scritti: andò perduto, e perfino il suo titolo, che si leggeva in passato, nell'iscrizione della sua tomba, e cancellato dal tempo, omai non si legge più. L'indifferenza di don Fernando per la gloria personale lo aveva impedito di fare stampare cotesta raccolta delle sue osservazioni: egli evitava, eziandio, ogni spesa, la cui utilità non gli sembrasse immediatamente sicura.

Il figlio di Cristoforo Colombo aveva imparato dal padre l'uso del tempo; ne sapeva il pregio: la sua vita era quella di un uomo che non vuole essere sorpreso dall'eternità, e appresentarlesi colle mani vuote. Mentre si abbandonava a questo generoso amore della scienza per devozione a Cristo, sentì che gli cominciava a venir meno la gagliardia del corpo; e previde la gravità del male, senza darsi alcun pensiero delle sue funeste conseguenze. Quantunque non avesse compiuto il cinquantesimoprimo anno, e conservasse nel suo esteriore una vigoria proporzionata alla sua alta statura, pure gli era sovraggiunta la vecchiezza, essendogli la età matura cominciata quando gli altri son giovani. Chiunque muta la legge del tempo, patisce le pene della sua infrazione alla regola eterna: l'immunità dell'eccezione non appartiene che alla Provvidenza. Don Fernando aveva scambiata l'adolescenza nella virilità. A cominciare dal tredicesimo anno, i suoi viaggi, le sue fatiche, le sue veglie, il suo osservare continuo, l'applicazione prolungata di tutte le sue facoltà ad un tempo, avevangli logori gli organi del pensiero: tutto ad un tratto, nella tranquillità delle sue pacifiche occupazioni, sentissi percosso alle sorgenti della vita; e, con quel coraggio medesimo di cui aveva fatto prova ancor fanciullo, subito conosciuto il pericolo, ringraziò il Signore di aver degnato avvertirnelo.

Cinquanta giorni prima della sua ultima ora, seppe che doveva morire, e perciò avvertì i compagni della sua solitudine cristiana, che gli rimaneva breve tempo di dimorare con loro [1]. Egli rianimava il loro coraggio, li preparava a quell'avvenimento, li consolava, sclamava col salmista: « Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domo Domini ibimus! » Indi fece esattamente l'inventario di tutto quello che possedeva, e profittò del breve tempo, che la morte gli concedeva, per pagar pic-

[1] « Cincuenta dias antes que muriese supo que habia de morir con su grande saber y llamó á sus criados, y le dijo que poco habia de estar con ellos en este mundo. » — *Carta de Sevilla escrita por Julio de* 1539 *á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.* — Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, tomo XVI, p. 420.

coli debiti, soddisfare scrupoli di coscienza, e contemplare davvicino l'eternità nella quale stava per entrare. Come, in passato, un gran banchetto di famiglia soleva solennizzare la festa delle nozze, don Fernando volle celebrare con un banchetto le proprie nozze colla morte: ordinò un convito di trentatrè persone, a cui fece sedere trentatrè poveri [1], e li servì colle sue proprie mani, quali membri di Gesù Cristo. Quando, pel rifinimento delle forze gli venne meno la voce, il suo esempio continuò ad edificare ancora i suoi compagni.

Don Fernando, di conserva col suo amico, il licenziato Marco Felipe, che nominò suo esecutore testamentario, si occupò delle sue ultime disposizioni.

Vietò che si vestisse per lui gramaglia, stimando che bisognava piuttosto allegrarsi. Lasciò la sua ricca biblioteca al nipote don Luigi Colombo, ammiraglio delle Indie, il quale la conservò cinque anni in deposito, finchè fu trasportata nel convento di San Paolo, sotto certe condizioni. Il testatore indicava in qual maniera si potrebbe aumentarla, col mezzo del concorso de' negozianti genovesi, che in qualità di compatriotti [2], fossero per prestarsi ad agevolare la compera e il trasporto dei libri destinati alla sua biblioteca.

Don Fernando non dimenticò nè i poveri, nè le Chiese, e particolarmente il convento de' Francescani dell'Osservanza a Roma, al quale lasciò, per dir messe, tanto danaro, quanto a tutti gli altri monasteri insieme. Provvide agl'interessi de' suoi servi, facendo ad essi un legato proporzionato alla durata del loro servizio; e combinò le cose con tal equità, che Pedro de Arana, nonostante il suo parentado, venne favorito meno di Vincenzo da Monte, entrato al servigio della sua persona otto anni prima.

Non avendo il figlio di Colombo cessato di sollevarsi a Dio in ogni istante della sua vita, fu, come suo padre, liberato dei ter-

[1] « Despues que supo su muerte, dió de comer á 33 pobres y él mismo les sirvió á la mesa .. « — *Carta de Sevilla escrita por Julio de 1539 á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.*

[2] « .... Y porque razon de ser de la patria del fundador, le pide por merced le favorezca, etc. » — *Testamento otorgado en 12 de julio 1539.*

rori dello spaventevole momento della morte. Egli desiderava così vivamente possedere il suo Creatore nella vita eterna, che prescrisse di far celebrare, il giorno delle sue esequie, una messa in onore dei Santi Angeli, con paramenti bianchi, per esprimere la sua gioia e ringraziar Dio di avergli così presto permesso di abbandonare la prigione di questo mondo [1].

Quando giunse il dì fatale, la morte trovò don Fernando preparato a riceverla. Ella s' impadronì lentamente di una preda che non faceva alcuno sforzo per ritardare il suo giungere: nondimeno rispettò le sue facoltà intellettuali. La vita si ritraeva a poco a poco. Aveva l'agonizzante ricevuto gli ultimi Sacramenti: le sue estremità inferiori si freddavano; pareva che la vita rifuggisse al cuore. Due ore avanti l'ultimo momento, don Fernando chiese gli fosse recato un piatto pieno di terra, e comandò che glielo versassero sul capo e sul volto: chi lo assisteva credette che delirasse, perciò nessuno si mosse: a quella disobbedienza, don Fernando fece uno sforzo, allungò la mano verso il piatto, vi prese un pugno di terra, e se ne cosparse pronunziando queste parole della Chiesa *memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris* [2]. Questa fermezza cristiana toccò il cuore di tutti gli astanti; quanto a lui, già separato dal mondo, parlava segretamente al Signore, di cui sperava la misericordia: indi, rompendo tutto ad un tratto il silenzio dell'agonia, e levate le braccia, sclamò: *Te Deum laudamus!* e l'anima sua volò al cielo.

[1] « Se diga una misa de los angeles cantada con ornamentos blancos, para denotar el alegria que dese tener él que sale de carcel deste mundo. » — *Declaraciones del Testamento de D. Hernando Colon que hizo su albacea y amigo el licenciado Márcos Felippe, relator de la Audiencia Real de grados de Sevilla.* — Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, tomo XVI.

[2] Dos horas antes que muriese demandó un plato de terra, y trujeron lo que no sabian para que lo queria, y mandó que se la echasen en rostro, y pensado que no tenia sentido y echaban ninguna, y enojose y metió la mano en el plato, y hincho el puño y echósela en cima del rostro y de los ojos diciendo en latin, etc... » — *Carta de Sevilla escrita por Julio de 1539 á D. Luiz Colon, Almirante de las Indias.*

In quell'istante l'ago del pendolo passava dal mezzodì all'un'ora. Diversi erano presenti, e fra gli altri l'abate Giovanni Tirado, curato della parrocchia; il licenziato Marco Felipe, suo amico, Pedro de Arana, suo parente, e il bacelliere Giovanni Perez, suo bibliotecario, i quali figurarono come testimoni nell'atto di morte, scritto un'ora dopo [1] dall'alcade di Fuentes, assistito da quattro notai. Correva il 12 luglio 1539.

La perdita del dotto e virtuoso don Fernando Colombo, il primo illustre personaggio scientifico della Spagna, fu vivamente sentita dagli uffici della marineria. I Francescani lamentarono venuta meno con lui un'affezione ereditaria, i poveri piansero perduto un benefattore, i professori un modello ed un protettore. Tutta la città presentiva come questa morte pregiudicherebbe al Collegio delle matematiche, all'accademia composta dalle sue cure, non meno che agli istituti letterari che ne dovevano formare gli annessi, e sopratutto ai disegnati stabilimenti de' passeggi pubblici e delle vie lungo il fiume. Le sue esequie furono celebrate con tale e tanta pompa, che fu poscia impossibile usarne maggiore per principi, e neppure per l'Imperatrice [2].

In tal guisa si dipartiva dal mondo l'ultimo membro della famiglia di Colombo, che aveva avuto il vanto di amare e servire il Rivelatore del Globo.

Raffrontando la vita così pura di don Fernando Colombo coll'arringo sempre attraversato del fratello primogenito, il secondo Ammiraglio delle Indie; ricordando i loro due zii, don Bartolomeo e don Diego, fedeli ausiliari dell'Araldo della Croce; ve-

[1] « El licenciado Marcos Felipe relator de los grados, diciendo ser fallecido dicho Colon habia una hora (segun tres deponen de vista, Juan Tirado Presbytero, Pedro de Arana, Bachiller Juan Perez). » — *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, tomo XVI.

[2] « .... Fué tan devota y solemne que por ningun principe ni por la Emperatriz nuestra señora, se dijo ni hizo mas. » — *Declaraciones del testamento de D. Hernando Colon que hizo su albacea y amigo el licenciado Márcos Felipe relator de la Audiencia Real de grados de Sevilla.* — Vedi gli articoli 6 e 10 del Rendiconto dell'esecutore testamentario.

dendo, che ciascuno di questi uomini, già grande per sè medesimo, fatto vieppiù grande dalle traversie, conservò una individualità notevole, nonostante la vicinanza abbagliante dello scopritore del Nuovo Mondo, e presentò l'esempio delle più alte virtù, nel tempo stesso che fu modello all'adempimento de' più umili doveri, risentiamo una sorpresa edificante: perocchè indarno cercheremmo altrove simile gloria; nè la storia sa mostrarci due volte un tale patrimonio di virtù così fedelmente conservato, e felicemente trasmesso. Chiunque osserva attentamente, non rimarrà meno sorpreso del privilegio di superiorità morale conceduto a questa famiglia, che del carattere chiaramente provvidenziale di Cristoforo Colombo. Una benedizione del Cielo rivelasi propriamente discesa sulla nobile stirpe dell'umile Operaio Genovese. L'eroismo della sua discendenza eclissa le virtù umane, ed offre, intorno ad un miracolo di sublimità, fenomeni costanti di grandezza. Cristoforo Colombo, gloriosa meteora, spegnendosi, lascia dietro di sè, qual traccia luminosa, l'esempio de' suoi fratelli, l'eccellenza de' suoi figli. Quando si tenta di penetrare per intuizione oltre le apparenze, affine di cogliere alla sua origine il prodigio di questa sorta di predestinazione, il dubbio in breve si dilegua: bisogna abbassare il proprio orgoglio, e riverire con ammirazion riverente. Ci pensiamo vedere la sorgente di questi favori misteriosi risalire sino all'oscurità del vicolo Mulcento, come per guiderdonare ne' figli la fede del giusto che servì Dio, con tutto il suo cuore, nella fatica e nella povertà. Contemplando il quadro di questa famiglia cristiana nelle sue tre generazioni, riesce impossibile di non sentirsi tocco come all'aspetto della santità; e di non riconoscere in mezzo a queste maraviglie della Grazia, l'adempimento dell'eterna parola dei Libri Santi — la posterità de' giusti sarà benedetta, *generatio rectorum benedicetur*.

FINE DELLA STORIA DI CRISTOFORO COLOMBO.

GLI AMICI POSTUMI DI CRISTOFORO COLOMBO

§ I.

Dopo tre secoli d'indifferenza, l'Uomo, che, durante il corso di sua vita, non ebbe amici fedeli che due monaci, annovera oggidì in tutti gli Stati Cattolici vive simpatie. Come una madre non va ingannata sopra il suo figliuolo, riconosce le sue doti, ne fa giusta stima, e gli conserva un posto nel suo cuore, anche alloraquando tutti l'abbandonano, il Papato ha conservato una tenera sollecitudine per la gloria del suo figliuolo Cristoforo Colombo. Imitata dal Cardinalato Romano, la Santa Sede fu la sola ad impedire che l'Italia dimenticasse di aver dato i natali a questo Eroe del Vangelo.

In chiudere questa biografia, così compendiata, pare a noi preferibile di scrivere, invece di un epitafio a Colombo, il nome de' suoi principali ammiratori, nobili spiriti, che un'affezion generosa avvince tuttavia a lui, nonostante la distanza di tre secoli. Questo vivo omaggio ci sembra il più degno dell'immortalità dell'opera sua. Gli amici futuri di Colombo conosceranno, così, coloro che gli hanno preceduti nella loro affezione retrospettiva; porteranno ad essi gratitudine, e ne serberanno grata memoria.

Pel triplice titolo della riconoscenza, del rispetto e della verità, fra tutti gli amici attuali di Colombo dobbiamo nominar prima la Santità di papa Pio IX.

Il Vicario del Cristo ama Cristoforo Colombo.

Pio IX ha avuto il presentimento della sua grandezza morale. Il Santo Padre non è semplicemente il protettore della sua gloria, è altresì l'amico della sua personalità. Al modo che la sua penetrazione della storia gli fece onorare, fra le donne coronate, la Cattolica Isabella, così riconobbe il legame provvidenziale che univa al regno di quella pia la missione di Colombo. L'immortale Pio IX ha desiderato che la vita di questo cristiano esemplare fosse esposta al mondo. Piacesse a Dio che non fossimo rimasi troppo inferiori ad incarico tanto onorevole!

Ad esempio del Santo Padre, i membri del Sacro Collegio pongono un vivo interesse alla gloria del Messaggero della Chiesa. Ci troveremmo forte impacciati se dovessimo or qui classificare per grado di simpatia, i Cardinali a' quali è cara la ricordanza di Colombo: eccettuato un solo, tutti onorano questo gran servo di Dio e dell'umanità.

Colla elevazione di spirito, col patriotismo liberale e colla finezza di criterio che lo distinguono, il Ministro segretario di stato di Sua Santità, cardinale Antonelli, non poteva essere indifferente alla fama di Colombo; e si degnò nel più grazioso modo d'incoraggiarci nel nostro lavoro [1].

Fra' sinceri ammiratori dell'Araldo della Croce siam lieti di annoverare uno spirito profondo, pieno di forza antica, di erudizione, di arditi concepimenti, fecondo di pensieri gagliardi e di una edificante pietà, il cardinale Pietro Marini, che per sa-

[1] Le periodiche diatribe della demogagia italiana, l'accanimento della stampa piemontese e toscana non ci saranno di ostacolo a rendere omaggio all'Eminentissimo Cardinale, la cui vigilanza e moderazione fanno testimonianza del suo liberalismo del pari che della sua bontà. La coscienza delle immense difficoltà della situazione, l'apprezzamento degli uomini di stato, la stima della intiera diplomazia debono essergli indennizzazione delle incessanti calunnie dei nemici della libertà e dell'incivilimento.

pere politico, e per merito amministrativo tien seggio illustre ne' fasti del governo di Roma.

Una gran soddisfazione del nostro cuore è quella di dover nominare, altresì, un vasto e luminoso intelletto, ricco per sua natura propria, sapiente in patrologia, nodrito de' sagri testi, la cui scienza si effonde nel linguaggio, come i profumi d'Aronne su tutte le vesti del Gran Sacerdote, e che fa posare la saviezza de' suoi pensieri sulla fermezza di una fede vivificante: il cardinale di Andrea.

Nè potremmo dimenticare un uomo di sapere e di azione, dotato di bella imaginazione e di fino gusto, che porta in sè un vivo sentimento dell'onore ecclesiastico, che apprezza col proprio cuore i servigi resi alla Chiesa, e l'attacamento alla Santa Sede, il cardinale Ferretti.

Non passeremo altresì sotto silenzio un de' lumi del Sacro collegio, vero tipo dell'antico patriziato, gran signore romano in tutto il significato della parola, pieno di grazia e di nobile semplicità, caritatevole e generoso sino alla magnificenza, il cardinale Altieri. Non dimenticheremo neppure il cardinale Brunelli, e il cardinale Fieschi, ad un antenato del quale Colombo, tanta era la stima che ne faceva, fidò il comando della *Biscaglina* nel suo ultimo viaggio. Il venerabile decano del Sacro Collegio, Macchi, e i cardinali Patrizi, Morichini, Bofondi, Wiseman, Amat, Riario-Sforza, Gaude, Giusto Recanati, e Cajano d'Azevedo hanno pur essi fatto prova di una sincera benevole sollecitudine per la gloria di Cristoforo Colombo.

I Capi degli Ordini Religiosi, in cui vive e scorre, come il sangue nelle arterie, il pensiero della Chiesa, ci hanno del pari attestato il loro interesse per la memoria dell'Araldo della Croce: e ci gode l'animo citare il generale della Compagnia di Gesù, padre Becx, il padre Jandel, generale dei Domenicani conventuali; il padre Alfonso di Rumilly, procuratore generale de' Cappuccini; il padre Trullet, rettore del collegio San Bonaventura; il padre Modena, teologo eminente, e segretario della Sacra Congregazione dell'Indice; il padre Filippo Rossi, poeta, letterato e segretario generale de' Minori conventuali. La nostra affettuosa ricordanza deve particolarmente far menzione di un

dottissimo religioso, uom d' alti pensieri, conoscitore di varie lingue, ed a cui l'erudizione non grava lo spirito e non dissecca il cuore, uomo pieno di modestia come di vero merito, e di cui si onora ben a ragione l'Ordine de' Teatini, il padre Cirino.

I tre Ordini di San Francesco presero parte alla riabilitazione di Colombo con quello schietto calore medesimo ch'ei trovò già presso i Francescani di Spagna.

Fra' più teneri della gloria di Colombo è un Francese dotato d'una mirabile abilità nella direzione delle coscienze, il qual occupata una delle principali dignità della Chiesa sotto il pontificato di Gregorio XVI, e continuando a godere dell'augusto favore dell'attual Vicario di Gesù Cristo, ha vestito l'assisa dell'umiltà, l'abito di San Francesco, e piacquesi consacrare a Dio nel chiostro la sua profonda conoscenza delle cose e degli uomini. Infaticabile nella sua cortesia, inesauribile nella sua bontà, il padre Vaure, del convento de' SS. Apostoli, è diventato l'introduttore della riabilitazione di Colombo: egli ha mostrato per la memoria di lui quell'affetto evangelico che provò per l'Eroe il guardiano della Rabida, padre Juan Perez de Marchena, degno di eterna ricordanza.

§ II.

Sicuramente, di qua dall'Apennino, nessuno, meglio del valoroso re Vittorio Emanuele II, ha sentito quanta gloria derivi alla Sardegna dalla rinomanza di Cristoforo Colombo.

Il generoso Monarca, altrettanto fermo difensore della libertà del suo popolo, quanto preveggente tutore della sua gloria, degnò egli stesso incoraggiarci con parole di una grazia cavalleresca, attinte alla sorgente del vero amor patrio nel suo cuore di re. Sua Maestà Sarda compiaquesi ella medesima annunziarci la sua reale sottoscrizione all'opera nostra, come una doppia testimonianza così della memoria ond' esso onora lo scopritore del Nuovo Mondo, come della sua costante volontà di favoreggiare tutto che potrebbe crescere lo splendore della città di Genova.

Dopo l'intrepido re Vittorio Emanuele II, nobile alleato della

Francia, e degno erede dell' ammirazione che il magnanimo Carlo Alberto portava all' Eroe genovese, cercheremmo invano in tutti gli Stati Sardi, un amico che fosse più tenero di Colombo, del primo pastore della Liguria, il santo arcivescovo di Genova, Andrea Charvaz.

Il venerabile Prelato ha avuto il presentimento dell'apostolato di Cristoforo Colombo, quel Messaggero della Salute che nacque alla patria e alla Chiesa nella sua diocesi. Mentre, per onorare il loro immortale concittadino, i Genovesi lo paragonavano ai più gran genii della storia, agli Eroi dell' antichità, il dotto e pio arcivescovo di Genova augurava meglio del suo anteriore diocesano: riconosceva in lui il mandatario della Provvidenza; constatava gli atti e le intenzioni che porgono le ragioni di crederlo abitatore delle beate Sedi. Monsignor Andrea Charvaz non ha solamente contribuito, col suo conversare così profondamente attraente, e colla sua opinione di cui è noto il valore, a diffondere in Italia un' alta idea di Colombo, ma ha altresì manifestato il suo giudizio davanti l'intera nazione, rappresentata dal Re, dalla Corte, dai grandi corpi dello Stato, dalle deputazioni delle città e da un immenso concorso di popolo, lorchè venne inaugurata l'apertura della strada ferrata da Genova a Torino il 20 febbraio del 1854 [1].

Non fu alcuno ch'esprimesse un sentimento così favorevole alla santità di Cristoforo Colombo, come l'arcivescovo della città in cui nacque, niuno dimostrò mai maggior sollecitudine per la storica riabilitazione del Rivelatore del Globo, e pel compimento del monumento che deve rendere eterno l'omaggio della Liguria alla memoria del suo Eroe.

I nomi dei Membri della Commissione spontaneamente istituita per attuare l'erezione di questo monumento non devono cadere in oblio: il marchese Durazzo, Lorenzo Pareto, Vincenzo Ricci, Giacinto Viviani, Luigi Bartolomeo Migone e Pietro Elena hanno ben meritato dagli ammiratori di Colombo. Dobbiamo in particolar modo ringraziare delle sue simpatie un dotto letterato e poeta, il reverendo padre Isnardi, presidente

[1] Vedi nel primo vol., introduzione pag. 57

dell' Università di Genova. Nondimeno, sopra tutti questi onorevoli cittadini, l'equità vuole che nominiamo il generoso patrizio, che, in capo a tre secoli, fu costituito dal proprio zelo cattolico l'esecutore testamentario dell'Araldo della Croce.

Commesso al valente scalpello di Raggi un monumento particolare, a pia glorificazione dell'apostolato di Cristoforo Colombo, S. E. marchese Antonio Brignole-Sale, mettendo ad esecuzione il pensiero di questo Messaggero evangelico, eresse in Genova il Seminario delle Missioni straniere, fondato da Colombo a San Domingo. Solamente egli ha perfezionata e ampliata la idea di lui. Con munificenza veramente reale, questo rampollo della vecchia repubblica ha creato un seminario apostolico nella città de' suoi antenati. Come, la mercè di tal sua larghezza uscì da Genova il primo missionario avviato al di là dei mari, così da questo punto, senza interruzione, la città di marmo manderà alle estremità delle nazioni i portatori della Buona notizia, al modo che Colombo voleva formarne pel suo governo di Hispaniola. Il marchese Antonio Brignole-Sale e la marchesa Artemisia Negrone, sua nobile compagna, associati così nella pietà come in tutta la lor esistenza, hanno consacrato insieme una parte del loro censo a questa fondazione magnifica. Noi dobbiamo parlare di questo fatto di un amor patrio evangelico e incivilitore, a motivo della sua propria generosità, fatta astrazione dai sentimenti di alta ammirazione, affettuosa stima, e sincero attaccamento che portiamo all' autore di tal creazion cattolica: amiamo, altresì, mentovare questo nobile adempimento delle intenzioni di Colombo, affinchè in ogni paese i nostri lettori cattolici risentano la gratitudine de' Genovesi, e chiamino le benedizioni del Cielo su questa istituzione, che assicura a' suoi fondatori una eterna ricordanza. *In memoria æterna erit justus.* L'annunzio di quest'opera allegrerà il cuore de' missionari e de' neofiti, sino agli estremi confini del mondo. Tutti gli anni, usciranno dal seminario Brignole-Sale-Negrone nuovi operai per andare a lavorare alla vigna santa, e fertilizzare il campo del Padre di famiglia.

La religiosa Savoia non venne meno a Colombo. Il suo illustre metropolita, monsignor Billet, arcivescovo di Chambery, vera

fonte di scienza, profondo naturalista e geologo, non men che teologo eminente, poteva meglio d'ogni altro apprezzare lo spirito osservatore e il genio penetrativo del Rivelatore della Creazione; e ci sentiam onorati del suo illuminato suffragio.

Anche l'isola di Sardegna ha pagato all'Eroe Genovese il suo tributo di venerazione per mezzo del venerabile arcivescovo di Cagliari, strappato testè alla sua sede. Un sentimento alternativo di edificazione e di tristezza ci prese allora che abbiam veduto monsignore Marongiù sostenere nobilmente il suo esiglio, e rimanere inconcusso ne' suoi principii, perdonando a' persecutori, pregando per loro, e considerando con occhio sereno il lungo durare della sua prova crudele. Al suo linguaggio che respira un vivo amore del popolo e delle istituzioni liberali [1], abbiam cessato di comprendere la cagion vera del suo bando; ma riconoscemmo come la sua anima coraggiosa aveva il diritto d'interessarsi particolarmente alla memoria di Cristoforo Colombo.

Antiche relazioni di convenienza e di amicizia uniscono la Liguria cogli Stati Lombardi, del paro che la geografia politica unisce la Lombardia agli Stati Veneti. Le simpatie di questo paese per la gloria di Colombo sembrano raccogliersi tutte nella persona di un eminente scrittore, che appartiene alle glorie dell'antica Venezia, ed al lustro della Lombardia; che riunisce colle grandezze del passato, e le prove del presente, le speranze dell'avvenire; vo' dire il conte Tullio Dandolo, autore di opere pregevoli sulla filosofia della storia, e di una gran copia letteraria di scritti diventati familiari a tutta l'Italia. Carattere pieno di elevazione e di disinteresse, spirito sagace, superiore alle esagerazioni dei partiti ed alle preoccupazioni di un cieco liberalismo, questo nobile pensatore ha dedicata la sua penna alla difesa della verità storica e religiosa. Da più anni il suo nome ha valicato l'Apennino e le Alpi: e la scuola cattolica lo annovera fra le sue glorie.

[1] Non possiam entrar qui nelle particolarità, ma a non dubitarne, solo per una strana prevenzione S. Eccell. l'Arcivescovo di Cagliari è rappresentato a Torino come un nemico irreconciliabile dello *Statuto*.

Il nostro onorevole amico Tullio Dandolo fu de' primi a riconoscere il carattere quasi sacerdotale di Cristoforo Colombo; e correndo il 1852, riprodusse nella sua notevol opera *I secoli di Dante e di Colombo*, la prima idea che dava di questo Eroe cristiano il nostro libro *La Croce nei due Mondi*. L'ammirazione ch'egli professa per Colombo, e la sua amicizia per noi, gli hanno ispirato, or volgono due anni, coll'intento di annunziare all'Italia la presente storia, un manifesto eloquente sulla necessità delle riabilitazioni storiche. Questo rapido scritto, dettato in meno di una notte, in data da Adro, provincia di Brescia, il quale fu stampato a Parigi ed a Milano, ha meritato di essere citato in altro manifesto al Clero d'Italia, sul medesimo argomento, dall'illustre Padre Ventura di Raulica, uno de' protettori più teneri della fama di Colombo.

Da Genova, centro di ammirazione e di entusiasmo pel Rivelatore della Creazione, raggiò quel patriotico ardore per le contrade vicine. Genova comprende il proprio onore. Nessuna città fu dotata da così magnifica gloria; dalle sue mura è uscito il segreto dell'altra metà del globo. Ama vivamente Colombo, o città di marmo! fai cosa giusta, serbandoti fida alla memoria di Colui che serbò in cuore la tua sino al báttito supremo. Il tuo glorioso figlio Cristoforo Colombo partì per la sua scoperta durante il pontificato di un tuo concittadino, colla segreta associazione de' suoi voti, coll'assistenza delle sue preghiere e colla sua intima benedizione: sotto gli auspicii della Chiesa, in nome di Cristo, il Vincitore *del mare tenebroso* si lanciò verso lo spaventevole sconosciuto: colla sua fede guadagnò un mondo, e acquistò una rinomanza immortale fra' cristiani: non dimenticare la cagione de' suoi successi, non vergognarti della tua fede, o città magnifica! il lustro delle tue mura, i monumenti della tua carità, lo splendore delle tue Chiese a ciò ti costringono: i tuoi antichi titoli di gloria t'impongono il Cattolicismo più puro. Risveglia la tua prudenza: non ti fidare degli stranieri banditori di filantropia, che i tuoi costumi ospitali generosamente ricoverano: essi non sono nè del tuo sangue nè della tua lingua; non credono, non praticano ciò che forma la forza de' tuoi illustri patrizi. Cotesti stranieri, dispregiatori de' nostri

dommi, non hanno alcun legame di memorie, di affetti e di parentado colla Italia che ammorbano dei loro errori, e travagliano colla loro propaganda: non lasciar piantare nella tua terra la radice dei forastieri costumi: ti sta da te, nobile Liguria! Verresti meno a te medesima guastando quel grande avvenire che ti attende. La navigazione a vapore, e il prossimo taglio dell'istmo di Suez [1], promettono al tuo porto e alle tue strade ferrate una prosperità incalcolabile. I nostri voti per la tua felicità sollecitano l'arrivo di tal giorno. Ti affretta a compiere il marmo monumentale aspettato dalla storia. Abbi continuo davanti agli occhi la ricordanza del tuo Eroe. Medita su questo modello di grandezza cristiana; e sappi che la miglior maniera di onorarlo è quella d'imitare le sue virtù; imperocchè, se a niuno è dato di potere uguagliare il suo genio, è permesso a tutti di accostarglisi per la fede.

§ III.

Noi siamo costretti a confessare questa verità: le donne, sin anche in Francia, paese della gloria e d'ogni generoso entusiasmo, non s'interessano a Colombo; e così la sua memoria rimane priva della loro simpatia, come la sua vita si svolse digiuna delle cure consolanti della famiglia. Questa noncuranza procede sicuramente dal non avere le donne cattoliche peranco letta una fedele biografia di questo Eroe del Cattolicismo: mentr'esse sentono gran compassione di alcuni volgari uomini di mare, de' quali la storia compendiata de' naufragi racconta ad esse le sciagure, ignorano gli infortunii del principe dei navigatori.

Oggidì, una sola Donna ha manifestato per la gloria di Co-

[1] È a vedersi in proposito un lavoro studiato e notevolissimo del marchese Antonio Brignole Sale, pubblicato sotto il titolo di *Rapporto sul taglio dell'istmo di Suez*, stampato in dicembre 1855. In tale lavoro ove campeggia l'erudizione storica e geografica, il signor marchese de Brignole espone i vantaggi che debbono risultare da questa colossale impresa, sotto il punto di vista generale degli interessi del commercio, dell'incivilimento, e della propagazione del cattolicismo. Noi lo raccomandiamo a tutti gli amici della scienza e del progresso.

lombo una benevolenza mista di rispetto e pietà. Questa nobil Donna, unica per generosità di simpatie, come per grandezza morale, pel prestigio delle grazie e pel primato del grado, non la nomineremo qui non trovando nel suo sesso nomi che abbiano meritato di conseguir l'onore di farle corteo in questa occasione.

Le pratiche d'uso e le preminenze non prevarranno qui sulle simpatie mostrate per Colombo. Noi presenteremo la lista degli amici dell' Eroe secondo ch'ella suggerirà alla nostra memoria.

Fra tutti gli uomini il cui istinto elevato ha indovinato Colombo, non ostante il travestimento sistematico, sotto cui ce lo occultavano i suoi biografi, presentasi primieramente al nostro pensiero colui che ha penetrato meglio il cuore del grand'uomo; perchè ha la sua fede, il suo coraggio, la sua modestia, il suo distaccamento terrestre; perchè ricevette eziandio il dono di farsi amare, ed i cui servigi sono stati troppo presto dimenticati dal nostro paese. Perocchè, come diceva e provava Cristoforo Colombo, « quegli che serve tutti non serve alcuno. » Questo sincero amico del Rivelatore del Globo è il conte Alfredo di Falloux, già ministro dell'istruzion pubblica e dei culti, che primo, fra novecento rappresentanti del popolo, osò levarsi e dimandare fosse licenziato l'esercito de' centomila uomini delle fabbriche nazionali, infingardi inscritti e distribuiti in formidabili squadre in nome del lavoro, pagati dallo Stato a pro degli ammutinamenti, moltitudine brutale che minacciava colle sue violenze ogni principio di ordine e di governo regolare.

Il coraggio di questo provvedimento non deve andar perduto per la storia. Questa protesta dello spirito contro la materia, del diritto contra il numero, di una parola contro dugentomila braccia, questa voce che s' eleva da principio sola, forte di un'intima fiducia in Dio, signore de' cuori, questa impresa così sproporzionata e così felice accoglie alcunchè di colossale e d'eroico alla maniera di Colombo. Forse noi offenderemo certuni ricordando quelle cupe ore; ma chi può negar la verità conosciuta? essa è la vita della storia. Gli uomini dabbene, difensori dell'equità storica, ci sapranno grado di questo incidente sfuggitoci per la forza delle ricordanze; la nostra amicizia non

è complice di questa diversione. Colla sua squisita delicatezza di sensibilità, il signor di Falloux penetrò nel segreto di un dolore del quale nessuno aveva prima di lui avuto compassione, e di cui sicuramente non si era preoccupato alcuno de' biografi di Colombo: mentre noi riabilitavamo l'Araldo della Croce, è giusto ricordare i titoli gloriosi de' suoi amici postumi, di quelli che lo hanno onorato più presto o più altamente, e che attirati verso di lui per la loro propria grandezza, rimangono in comunicazione naturale colla sua memoria.

Un antico Ministro della Giustizia e dei Culti, che, sotto il regno dell'ultima monarchia, ebbe l'onore di presiedere per lungo tempo la Camera dei Deputati, e sagrificò intrepidamente all'amore della giustizia una popolarità gloriosa per trionfi di eloquenza e luminose prove di patriottismo, l'onorevole signor Sauzet vuolsi annoverare tra' più caldi ammiratori di Colombo. La rivoluzione del febbraio 1848 lo sorprese che sedeva sul suo scanno curule, e continuò a sedervi alloraquando non vi fu più nè dignità regia, nè reggenza, nè corte, nè ministero. Non si levò di là, se non dopo l'invasione del caos, scomparsa essendo colla monarchia ogni autorità costituita, quando nessuna potestà umana poteva salvare o difendere ciò che avea cessato di esistere. La dimora che fa Sauzet per una metà dell'anno in Italia, lo collocò addentro negli interessi di questo paese, per modo da riuscirgliene cara la gloria, quasi ne fosse cittadino; ond'è divenuto amico naturale dell'Eroe genovese.

A questi due Ministri dei Culti si devono aggiungere due Ministri dell'istruzion pubblica: l'illustre Guizot, che si può giustamente chiamare il reggente della filosofia politica, il precettore degli storici moderni e il maestro degli scrittori dell'età nostra; e Villemain, retore inimitabile, critico inimitato, modello di atticismo francese e di eleganza letteraria. Fra gli eredi della memoria di Colombo sono da porre gli scrittori che primi hanno accolta la risurrezione della sua fama. In capo ad essi troviamo primieramente il celebre chimico Gualtier di Claubry, uomo di civica energia, di coraggio esemplare, protettore delle Missioni, e affezionato al Santo Sepolcro: l'abate Cadoret aggiunto cappellano in capo della marina, Luigi Roche autore di un

pregiato lavoro sul nostro Eroe, pubblicato nel giornale ufficiale dell'impero, Barbey d'Aurevilly redattore del giornale dell'impero, un caldo poeta e filosofo cristiano, nostro dotto amico, il barone Gaston de Flotte; un nobil campione della verità, da lunga pezza caro alle lettere, alla monarchia, alla religione, leale avversario, viva lezione di cortesia nell'arena della discussione, il signor di Lourdoneix; nè separiam Enrico di Riancey da tutti questi generosi ammiratori di Colombo.

Fra gli uomini del mondo elegante non allignano profonde simpatie in favore di Colombo.

Così in Francia, come in ogni altra parte del mondo, il Clero porta affetto alla fama di Colombo. La sua memoria ha avuto questa fortuna, che i due primi oratori sacri dell'età nostra, ambo monaci, sonolesi chiamati caldi amici, il padre Ventura di Raulica, e il padre Enrico Domenico Lacordaire.

Quando il reverendo padre Lacordaire c'intratteneva di questa storia, ricordavamo il caritatevole appoggio che i suoi fratelli Domenicani di Salamanca avevano prestato a Colombo sconosciuto: pensavamo allo splendore, onde la sua affascinatrice parola farà forse un giorno raggiare l'ospite dei Domenicani, allorchè, venendo a riassumerne sua vita, mostrerà il prodigio di quest'Uomo che fu più forte del tempo. Mosso dal suo zelo per la Chiesa e per la gloria dell'Italia, ed anche dall'amicizia di cui ci onora, l'illustre padre Ventura di Raulica piacquesi di annunziare a' suoi compatrioti, la nostra riabilitazione di questo gran servo di Dio. Il suo manifesto che il Santo Padre, il Sacro Collegio, i principali Sovrani d'Italia, gli Arcivescovi e Vescovi della Penisola hanno avuto sott'occhio, vero capo-lavoro letterario, ammirato da tutti i begli spiriti di Roma, rimane notevole sotto il rapporto della forza e dell'eleganza anche nella traduzion francese, ch'è stata fatta in due edizioni col titolo *Cristoforo Colombo rivendicato alla Chiesa.* Da Parigi è partita questa chiamata elettrica di una grande anima al Clero d'Italia. Questo giudizio di un grand'uomo su d'un gran genio è avvenimento doppiamente felice, per la gloria di Colombo che si trova improvvisamente accresciuta, e per l'onore della Fran-

cia, che sembra così riparare un po' certi antichi torti verso tal sublime rinomanza.

La città del Cattolicismo, la culla della propagazione della fede, Lione non poteva essere indifferente verso del primo missionario del Nuovo Mondo; e il cardinale arcivescovo primate delle Gallie, monsignor di Bonald lo ha provato. L'Eroe dei mari aveva diritti naturali alla memoria del cardinale Mathieu, arcivescovo di Besanzone: questa dotta città comprende la scienza e la gloria. Un' altra città vicina alla Spagna e all'Oceano, Bordò, la mercè del suo primo Pastore amerà anch'essa il Rivelatore del Globo. Il suo arcivescovo, il cardinale Donnet, ha degnato esprimerci vive simpatie. L' interesse ch'egli non ha cessato di professare per la corona e pei popoli della Spagna, il suo delicato sentimento degli obblighi della porpora romana, la sua deferenza all'invito dell'augusto esempio del Sommo Pontefice, la sua adesione istintiva alle cose utili, alle memorie gloriose pel Cattolicismo ci hanno attirato il suo suffragio e dannogli diritto alla riconoscenza degli ammiratori di Colombo.

Avvisiamo conforme alla giustizia che in ogni paese gli amici di Colombo sappiano i nomi dei vescovi di Francia che, nonostante il cumulo delle cure della loro diocesi, vollero seguire l'esempio del Santo Padre, unirsi alle intenzioni del Sacro Collegio, simpatizzare coll' Italia, onorare il primo missionario del Vangelo sull'Oceano; e anzi, per la maggior parte, nel disegno di agevolare la propagazione della sua storia, collocarsi anticipatamente nel novero de' suoi soscrittori.

Citeremo, anzitutto, il dotto e pio arcivescovo di Tours, monsignor Guibert, così edificante per la dottrina e le opere, la cui prudenza ed il cui zelo sono apprezzati da tutti i suoi colleghi nell'episcopato. A questo dotto prelato abbiamo avanti ogni altro esposti i nostri pensieri di riabilitazione.

Indi, secondo l'ordine delle date, dobbiamo mentovare monsignor Sibour, arcivescovo di Parigi, il quale incoraggiò sempre graziosamente le nostre fatiche: monsignor Jolly, arcivescovo di Sens; monsignor Chalandon, arcivescovo d'Aix; il santo vescovo di Chalons, di Prilly, decano dell'episcopato francese; Dupanloup, vescovo d'Orleans; Jacquemet, vescovo di Nantes;

di Garsignies, vescovo di Soissons; di Morlhon, vescovo del Puy; Roess, vescovo di Strasburgo; di Mazenod, vescovo di Marsiglia; Doney, vescovo di Montauban; Croizier, vescovo di Rhodez; Thibault, vescovo di Mompellieri; Menjaud, vescovo di Nancy; Chatrousse, vescovo di Valenza; Pallu du Parc, vescovo di Blois; Angebault, vescovo di Angers; Lanneluc, vescovo d'Aire; Gignoux, vescovo di Beauvaix; Wicart, vescovo di Laval; di Dreux-Brezé, vescovo di Moulins; Caverot, vescovo di Saint Dié; Casanelli d'Istria, vescovo di Ajaccio; Bonnamie, arcivescovo di Calcedonia; Timarche, vescovo d'Adras.

In riabilitare la gloria di Cristoforo Colombo, non dimentichiamo que' suoi amici che ci hanno preceduti nell'eternità. Fra questi il nostro cuore gode ricordare l'immortale arcivescovo di Parigi, martire delle nostre discordie civili, monsignor Affre. Il pastore secondo il cuore di Gesù aveva, com'è noto, affettuosamente incoraggiato i primi passi della nostra impresa. Non passeremo sotto silenzio il cardinal Lambruschini, compatriota di Colombo, e che con sua mano tremante apponeva a suo onore, il proprio nome su queste carte. Non possiamo dimenticare il cardinale prefetto degli studi, Fornari, antico nunzio a Parigi, nè il suo successore monsignore Garibaldi, nè il dotto cardinale Angelo Mai, infaticabile diciferatore di palinsesti, autore di sì copiose ed importanti rivendicazioni storiche.

Particolarità degna di attenzione! I panteisti, i puri razionalisti, i protestanti sono generalmente inclinati a sminuire la gloria di Colombo: gli uomini di traffico e di finanza, le indoli fredde o scettiche, del paro che le anime insensibili alle bellezze della natura, non fanno parte di cotesta schiera eletta del mondo morale, che, nelle sommità del Cattolicismo, tien dietro con sollecitudine alle fasi della rinomanza del grande Uomo. Quest'associazione di voti e di memorie, invisibile riunione di scienza, di pace e di virtù, costituitasi a grandi distanze tra spiriti eletti in tutti i paesi veramente cattolici dell'Europa, viene, in capo a tre secoli a formare un concento spirituale a lode del Contemplatore del Verbo, sorgente da ogni ordine, costituito da ogni armonia, vago d'ogni bellezza: dimodochè anche nel modo di

ammirazione che ispira, Colombo è unico, eccezionale e fuor d'ogni possibile paragone.

Ma basti: accomiatamoci dai nostri lettori.

È conveniente serbare pel momento dell'addio il miglior pensiero e la parola più espressiva; e, così, vogliamo qui scrivere un nome che abbiam rispettosamente conservato sino a questo momento, destinando collocarlo qual suggello di gloria sulla vita di Colombo.

Non guardando sta volta alle regole del cerimoniale, nomineremo dopo tutti gli altri Quella che doveva star prima, dappoich'Ella è ad ogni altro superiore: questa enumerazione, cominciata col primo tra gli uomini nella gerarchia spirituale, chiudesi colla prima tra le donne nella gerarchia sociale, colla Donna la più capace d'illustrare il diadema, e di farne benedire la possanza.

L'imperatrice Eugenia è l'unica spagnuola e la sola francese che abbia effettivamente desiderata la riparazione dovuta al Rivelatore del Globo. Una tale simpatia, che sopravvive al tempo ed alla tomba, onora ugualmente lo spirito che la riceve, e l'anima che la concede. L'amicizia della cattolica Isabella, rimasa fedele a Colombo, sembra in tal guisa risuscitata sul trono, trasmessa dalla Spagna in Francia, quasi pio legato della più grande delle Regine alla più degna delle Imperatrici.

Nel porre fine a questo libro, ci stimiamo felici di poter deporre, a mo' di fresca corona di fiori sull'immortale rinomanza di Colombo, il suffragio dell'imperatrice Eugenia, di cui avevamo con intima compiacenza saporata la dolcezza lungo l'intero corso della nostra coraggiosa fatica; trovando in esso, ad un tempo, la consacrazione di questa biografia, una speranza di clemente indulgenza per la nostra prosa disadorna, e l'aurora di un felice presagio per la riabilitazione del sublime Scopritore del quale abbiamo compilata la storia.

FINE DEL SECONDO ED ULTIMO VOLUME

Mon cher Ami !

Milan 15 juillet 1857.

Ma tache est achevée : je viens de finir ma révision de la traduction italienne de votre Colomb : elle m'a coûté beaucoup d'attention et de travail ; mais la satisfaction qu'elle m'a procurée a été plus grande encore, au point de changer en occupation favorite cette laborieuse et pédestre confrontation de frases et de mots. Quand j'étais fatigué d'écrire pour mon compte, je me rafraîchissais et remontais l'esprit avec Colomb : s'il m'arrivait de sentir quelque retour de la tristesse maladive dont Dieu m'a frappé jadis, je recourais à Colomb, sûr de me récréer et regaillardir. Où chercherais-je dorévenant un semblable refuge ?

Un livre aimé, qui nous verse à flots des idées que nous faisons nôtres, qui nous filtre dans le sang ses nobles consolantes convictions, qui s'assimile notre intelligence l'échauffaut de ses affections, ce livre ressemble trop à un compagnon de voyage savant, spirituel et bon, par nous fortuitement rencontré, et que nous ne voudrions plus quitter : il s'était fait, sans préliminaires, accepter ami et confident, moyennant une intimité improvisée, avec autant plus d'abandon, qu'elle paraissait ne pas devoir tirer à conséquence ; une semaine, un mois passent vite, et après l'on se dit adieu : on peut donc sans craindre de se compromettre, se donner le plaisir si rare de lâcher les écluses de son âme, et en laisser déborder le flot tumultueux de ses souvenirs, de ses espérances, de ses regrets.... Mais il n'y a pas de jouissance sans contrecoup : à l'heure de la séparation le voyageur s'aperçoit qu'il va payer cher le bonheur imprévu dont il a joui ; et qu'une oppressive sensation de vide va remplacer cette expansion pleine de charmes, ce rajeunissement du cœur, ce repos moral délectable, au quel il s'était abandonné inattentivement....

Voila ce que j'éprouve en prenant congé de votre Colomb. Si Vous étiez mon compatriote, et demeuriez ici, je me consolerais aisément que l'œuvre m'échappât, puisque j'en tiendrais l'auteur, et, à defaut du courant, je continuerais à puiser à la source : mais notre excursion intellectuelle est à bout, et nous allons nous quitter. Nous ne nous sommes jamais vus : nous verrons nous ?.... Singulière puissance des sympathies qui atteignent et relient deux hommes, nonobstant que Dieu ait placé entr'eux la distance des lieux, la différence des langues, voir même l'aversion des nationalités! Sans avoir bu à la même coupe, sans avoir reposé sous le même toit, sans s'être serré une seule fois la main, sans s'être jamais rencontrés, ces deux hommes sont devenus mieux que frères, car la fraternité du sang est imposée, et la fraternité des âmes est élective. N'y-at-il-pas-là un admirable triomphe de la spiritualité humaine?

Votre Colomb m'abandonne; et, comme ces cavaliers de l'antiquité qui lançaient en fuyant leurs flèches infaillibles, c'est en me quittant que Vouz m'avez visé au cœur : m'attribuant, dans les dernières pages de votre livre, une place si honorable parmi les amis posthumes du Héros ; c'est un diplôme de véritable noblesse qu'il Vous a plu de me décerner. Voila donc, grâce à Vous, mon nom rapproché de celui de l'immortel Génois; et cela dans une page qui sera lue de toute l'Europe, dans chacune de ses langues: ceci est bien autre chose que d'annoncer, comme j'ai fait [1] votre chef-d'œuvre à mes compatriotes : ma faible voix n'a pu avoir qu'un petit retentissement dans un

[1] Nella prima edizione della Vita di Colombo, al capitolo di chiusa intitolato *les amis posthumes de Colomb*, leggesi: notre honorable ami Tullio Dandolo a reconnu de bonne heure le caractère quasi sacerdotal de Christophe Colomb, et il reproduisit en 1852, dans son remarquable ouvrage *I secoli di Dante e di Colombo*, la première idée que donnait de ce Héros chrétien notre livre *la Croix dans les deux Mondes*. Son admiration de Colomb, et son amitié pour nous lui ont inspiré, il y a deux ans, en vue d'annoncer à l'Italie la présente histoire, un chaleureux manifeste sur la nécessité des réhabilitations historiques. Cette rapide improvisation de plume, écrite en moins d'une nuit, datée de Adro province de Brescia, a mérité d'être citée dans un autre manifeste au clergé d'I-

cercle restreint; la vôtre est destinée à résonner par tout où il y a des esprits avides de vérité, des imaginations impressionables à l'attrait de la grandeur morale, des âmes chez qui la Religion s'allie à la poésie, et qui aiment les Grands Hommes

talie sur le même sujet, par l'illustre père Ventura de Raulica, un des protecteurs les plus dévoués de la renommée de Colomb. »

Il manifesto di cui è accennato in queste righe, siccome quello che rende meritata giustizia al generoso lavoro di Roselly, ed alla santa memoria di Colombo, non è fuor di posto in questo luogo: eccolo.

« Dio destina il secolo decimonono ad essere illustre per molti titoli. Il primo suo quarto fu splendido per le rivendicazioni cattoliche coraggiosamente affrontate e luminosamente conseguite da Chateaubriand, da de-Maistre, da Bonald, mercè cui poesia, filosofia, giurisprudenza, riavutesi dalle tocche contaminazioni, tornarono pure e onorande: ned il secondo quarto di secolo (dal qual uscimmo testè) trascorse manco glorioso, mercè le riabilitazioni storiche costituenti il suo carattere speciale. Empietà e ghibellinismo avevano incollata in viso alla Musa della Storia un'abbominevole maschera; il suo stilo era stato intinto nel fiele, e la sua mano, per subita violenza, avea vergato note calunniose: piacque alla Provvidenza che la rintegrazione irrecusabile venisse di là d'onde aveano traboccato le fonti dell'errore: l'Alemagna protestante fornì per prima i ristoratori della critica storica, gli sperditori delle crasse tenebre, state malignamente diffuse intorno i salutari svolgimenti del Cattolicismo, e i grandi uomini che ne furono gli operatori; e così l'Europa ebbe a meravigliare, che in pastori luterani, in professori zuingliani, in ministri anglicani avessero i più grandi Santi, i maggiori Papi, i più vitali dommi di nostra Santa religione a rinvenire biografi eruditissimi, difensori eccellenti: i nomi di Hurter, di Voigt, di Hook, di Leo, di Hulman, di Leander, di Ranke, di Newman, di Manning, spiccatisi dai centri dell'errore, brillan omai scritti ne' vestiboli, o nei penetrali medesimi del sublime tempio dell'eterna verità.

Alteramente rialzata nel primo quarto del nostro secolo, dal fango in cui l'avevano gettata, la bandiera cattolica, e tosto (nel successivo quarto) creata intorno ad essa una forte imprendibile trincea, la missione attuale de' leali Cattolici consiste a condecorare il sagro redento vessillo di serti e fregi imperituri: lettere ed arti sieno evocate adornatrici dello sperato, del cominciato trionfo: pittura, e scultura, purificate in lor aspirazioni, esprimeranno, meglio che le voluttuose sensazioni, le sant'emozioni: la poesia, ripudiati le amalgame impure, di cui potenti ingegni d'Oltralpe

bien plus à cause de leurs malheurs, que de leurs prospérités.... A quelle hauteur Vous m'avez placé! c'est le brin de paille que l'aigle emporte dans son vol...

Sur le point de prendre congé définitif, non de Vous, mon

(Hugo, Lamartine, Béranger) la contaminarono testè, costituendola ligia alla demogagia, al panteismo, all' epicureismo, riederà serena a' suoi canti; e mentre la scienza andrà cercando tra gli arcani di natura nuove dimostrazioni di sapienza e bontà, la storia investigherà nel passato i trasparenti misteri della Provvidenza governatrice del Mondo.

Questa è la missione che reputo fidata ai cinque lustri da poco apertisi a costituire il quarto di secolo in cui viviamo: anch'esso avrà fisonomia sua propria, caratteristica, e (se valgono le mie speranze) consolante. Ch'io ne accolga fiducia nell'intimo del cuore, ne rendono ragione gli arditi lavori a cui mi sono consacrato, quella *Storia del Pensiero* nella qual si contengono così la difesa d'ogni verità, come l'apologia d'ogni bellezza.

Or ecco che, un altro argomento, per avventura più poderoso, — chè amor proprio facilmente c'illude in checchè ci riguarda, — mi giunge di Francia, per fidare nell' incipiente lustro dell'èra presente, e giudicarla propriamente serbata alla testè presagita missione.

Tornati all'augusto lor seggio i dommi stati smossi da mani sagrileghe, restituiti alla meritata venerazione i grandi uomini, cui la calunnia avea travestiti, ci spetta far vieppiù amare questi nobili Veri ricuperati, ricingendoli di splendide infule, di profumate ghirlande: lo spirito che suscita Overbeck a pingere le sue celestiali Madonne; Malatesti, deposta la magica tavolozza, a trattare lo scalpello per onorare di pubblico monumento un suo grande concittadino; Pugin a far rifiorire a pro del concentramento religioso lo stile a sesto-acuto de' monaci-architetti del Medio Evo; quello spirito stesso ecco ch'io lo scerno animare un gagliardo alunno della Musa Cristiana, il qual, invaso dal suo soffio, scioglie la voce ad una specie di maestosa epopea, alle cui penetranti strofe tutta è per risonare l'Europa. Oh come, in ascoltarlo, la povera Italia palpiterà confortata! conciossiachè d'un suo figlio ella è per udire celebrati, chiariti, riscattati da ignobili pregiudizii, da tradizionali errori i servigi stupendi, la virtù disconosciuta.

Strano lavorío intellettuale della Gente Italiana, felice ed infelice ad un tempo! spende mezza la sua vigoria a creare grandi Uomini, e grandi cose, e l'altra mezza l'è mestieri consumarla a difendere quegli Uomini da oblivione, da denigramento, a tutelar quelle cose dalla usurpazione di

ami, que je compte continuer à aimer, et commencer, bientôt, à voir, mais de notre Colomb, j'ai envie de dire un dernier mot sur son compte; et Vous me comprendrez si je Vous confesserai que ce mot est difficile à dire. Colomb Vous a pris plus de mille pages, fruit de recherches assidues dans toute l'Europe; et en terminant votre admirable travail, Vous Vous plaignez de n'être réussi à développer qu'en partie votre sujet, tant il était grand; de n'avoir su rendre que la moitié de ce que vous éprouviez au fond du cœur d'amour et de vénération pour Colomb: or imaginez contre quelles difficultés je me briserais pour peu que j'eusse la présomption de résumer en peu de lignes l'expression des sentimens aux quels votre modestie affirme qu'ont fait défaut les pages nombreuses de votre livre.

prepotenti, dalle, pur troppo, infaticate riuscenti insidie di ladri! Essa genera i grandi Uomini, ma le sono furati dagli stranieri, e consacrano allo ingrandimento di questi la vigoria fecondante del lor divino ingegno; crea le grandi cose, ma per avverar sempre fatalmente la maledizione virgiliana *sic vos non vobis!* E in chi mai s'incarnano queste querele, meglio che in Cristoforo Colombo, il qual nacque italiano, ma per servire la Spagna, e scoverse l'America, ma per darla a' peggiori nemici del suo paese?

Epperò Colombo era fervente cattolico, e non intendeva dare l'America a Ferdinando e Isabella, sibben a Cristo Salvatore. Questo è il lato magnifico, ned abbastanza studiato da quella biografia, racchiudente le più pure glorie dello spirito umano; questa è la rivelazione, che, in mezzo ad un tesoro di pellegrine notizie, sta per isplendere dominatrice del libro che sono lieto di annunziare. Conciossiachè Cristoforo Colombo, il massimo Italiano, ha trovato finalmente un degno biografo. Washington Irving, ed Alessandro Humboldt erano mal preparati dalla grettezza del loro sentir eterodosso a giudicar e descrivere la vita di quel fervente Cattolico: Napione, Cancellieri, Spotorno, agghiacciati dalla erudizione, aveano troppo miope lo sguardo per abbracciare nel suo assieme il gigante: un francese, di sangue italianò, l'illustre Roselly di Lorgues si è assunto di collocarci innanzi Colombo qual fu veramente: credevamlo da tanto?

A Roselly io scrissi testè: « Je m'étais habitué à recevoir, à peu près tous les deux ans, une visite de Vous: le *Christ devant le Siècle*, le premier de vos ouvrages, me causa une profonde impression, et vous plaça, du premier coup, dans le nombre de mes auteurs favoris: suivit la *mort avant*

Mon dernier mot sur Colomb, et sur le travail que je viens de quitter, ne consistera qu'en une action de grâces, et quelques citations. Mon action de grâce est tout-à-fait simple et courte : c'est à vous que je la rends en ma qualité de catholique et d'italien, pour avoir charmé, nourri, fortifié mon âme, lui présentant, dans toute sa saisissante et émouvante majesté, le type le plus historiquement épique de la plus noble chevalerie, une personnification frappante de tout ce qu'il y a de plus intelligent et doux dans le Catholicisme, l'innocence des Vierges, le dévoument des Martyrs, le zèle des Apôtres. A cet Homme, encore plus bon que grand, rien ne manque désormais

l'homme, dont je goûtai la haute philosophie : *la Croix dans les deux Mondes* me présenta une magnifique odyssée en honneur de Jésus et de son Évangile : *le livre des Communes* fut le dernier qui m'arriva de Vous, descendu des sublimes hauteurs, aux besoins et aux pratiques de la vie sociale : toutes ces études me parurent frappantes d'éloquence, de savoir, de rectitude, et créèrent en moi le besoin de Vous avoir visiteur habituel, periodique : pourquoi quatre années se sont elles écoulées sans que Vous ne me donniez signe de vie ? »

Sia benedetta la risposta che ieri mi è giunta ! Il Valentuomo ha spesi questi anni, ch'io lamentava silenziosi, a ricostruire la vita del gran Genovese : ei mi annunzia ch'ella è per offrire agli attoniti lettori mirabili rivelazioni, documentate da prove che attinse alle fonti più sicure : toccante è l'entusiasmo che lo scalda per Colombo, proclamato da lui il personaggio più poeticamente santo della sua età, il più glorioso figlio dell' Italia.

Possano queste poche e semplici parole trasfondere ne' miei compatriotti una qualche parte della commozione, che siffatti annunzi hanno desta in me ; e, con avvertirli della imminente pubblicazione di siffatta rivificazione di Colombo, predisporli a ben accoglierla !

Innocenzo III illustrato da Hurter, Dante da Fauriel, da Artaud, da Balbo, Bonifacio VIII da Tosti, Cosimo e Lorenzo de' Medici da Roscoe, Leon X da Audin, Savonarola da Rio, Raffaello da Quatremère, Pio V da Falloux, Colombo da Roselly domandano compagni Tomaso d'Aquino, Enea-Silvio, Leonardo, Galileo, Vico, Muratori, luminari italiani, che anch'essi rischiararon il mondo, e la piena ristorazione della cui fama chi sa che non sia per essere frutto di questo quarto di secolo che ora ci corre, e presagimmo destinato alle confortevoli riabilitazioni ?

hors l'auréole des Saints; et vous l'invoquez, non pour Lui, au bonheur du quel rien d'ici-bas ne pourrait désormais ajouter, mais pour que nous puissions nous donner la satisfaction de lui rendre de par l'Église, le culte que nous lui avons déja dévoué de par le cœur.

Mes citations, les voici; j'aime à former un bouquet de quelques fleurs d'un parterre magnifique; le lecteur italien me saura gré de lui en gouter le parfum primitif.

Colomb poète.

« Parfois, dans l'intervalle de ses recherches, le Contemplateur du Verbe, électrisé par la poésie d'Israël, et les magnifiques hymnes de l'Église romaine, essayait aussi de rendre en vers les émotions de la piété: poète par le sentiment, il l'était encore par l'expression, même dans le langage de sa patrie adoptive. Ces stances chrétiennes de Christophe Colomb se sont malheureusement perdues. Les derniers vestiges se trouvent précisément jettés au hasard dans l'esquisse de son travail sur les prophéties. Sa poésie est grave et solemnelle comme le génie chrétien : on y sent le désenchantement du monde, les profondeurs de la Foi, la logique des choses divines.... Si dans une langue devenue tardivement la sienne, et qu'il ne bégaya que vers sa quaranteneuvième année, Colomb se montrait poète, combien n'aurait-il révélé d'harmonies dans l'idiôme de Dante, du Tasso, ce doux parler de son enfance?... La jeunesse débute par le rythme, la vieillesse y revient comme à un soulagement, à une consolation. Mais ce retour à la poésie comme à la musique, reflet de l'éternelle jeunesse de l'âme, semble la récompense exclusive de l'âge qui a blanchi pratiquant la vertu (p. 148).

Colomb contemplateur de la Création.

« Il ne pouvait se lasser d'admirer la création, et d'élever son âme vers le Créateur : aucun homme en ce monde n'avait parcouru une telle étendue de mers et de rivages: plus il avait vu, plus large était sa notion des magnificences du Verbe, plus profonde était aussi la grandeur de ses impressions. A terre, pendant son repos, dès que son génie cessait d'être aux prises avec l'inconnu, et que sa pénétration n'avait plus à s'aiguiser

pour surprendre quelque grande loi de notre univers, son esprit méditatif s'épanchait dans une contemplation délicieuse. Lorsque, dans le silence de son isolement, entre les intervalles de la prière, se recueillant en lui même, Colomb s'abandonnait à la saveur du souvenir, il lui semblait écouter encore, au fond des lointains échos de l'âme, les sonores harmonies de la poésie équatoriale, ou les frémissemens des souffles alisés, et les sévères accens des mélodies pélagiques. D'un simple retour vers la mémoire il voyait dans sa fidèle empreinte apparaître à la fois depuis les brumeuses mélancolies de l'Océan germanique et les glaces des mers polaires, jusqu'aux splendeurs des Antilles, aux magnificences de la Flore équatoriale. Les îles Fortunées, les Açores, l'Archipel du Cap-Vert, les grandioses aspects de la terre-ferme, la majesté de l'Orénoque, le Golphe des Perles, le ciel éclatant de la Trinité, les constellations australes, tout ce qu'avaient aperçu ses yeux, tout ce qu'avaient deviné ses intuitions, s'unissait à ce qu'il entrevoyait en espérance. L'immensité de ses investigatives se déroulait entière, simultanément, dans sa vision, comme un seul tableau, et sa conception du Créateur, se déployant sublime, s'élevait en proportion de cet inexprimable infini (pag. 160).

Fin épouvantable des lâches persécuteurs de Colomb.

« Un vaste balancement rompit la plaine unie des eaux : les vagues, après quelques oscillations, se gonflèrent noircissant ; leurs cimes blanchissantes s'élevèrent en bouillonnant. Bientôt le fond de la mer sembla se soulever ; le souffle strident de la tempête grinça dans les mâtures, ballottant, comme un jouet, parmi les masses d'écume, cette superbe flotte. Les vergues frappaient l'eau ; l'avant et l'arrière plongeaient tour à tour sous les lames. Les trésors accumulés sur les navires furent rudement secoués. La fureur des vagues fit entrechoquer les caravelles : quelques unes s'entrouvrirent, et sombrèrent à l'instant ; d'autres luttèrent par d'impuissantes manœuvres. Un épais embrun s'ajoutait à l'affreuse obscurité du ciel : on ne se voyait point ; on entendait à peine les commandements inutiles du porte-voix, et les cris désespérés de l'horreur. La *Capitana*, si merveilleusement encombrée d'or, malgré ses solides

charpentes fut saisie par l'ouragan, fracassée, ouverte aux flancs, dépecée, puis engloutie dans l'abyme: de tout ce qu'elle portait, hommes et trésors, rien ne reparut: vingtsix caravelles chargées d'or, dépouilles des malheureux Indiens, furent brisées et ensevelies dans les gouffres des vagues; d'autres, emportées dans les sillons écumeux de l'Océan, furent entraînées sous des parallèles inconnus, et sombrèrent plus loin, après avoir ressenti plus long-temps les angoisses du désespoir. De toute cette superbe flotte il ne revint à Hispaniola que deux navires fracassés; tandis qu'un seul, le plus mauvais, le plus usé, le plus petit de tous, nommé l'*Aiguille*, » continuait sa route vers l'Europe; il portait tout le bien de Colomb, et ce fut le premier qui arriva en Castille, comme par la permission de Dieu » (Herrera). Dans cette terrible journée périrent, sans en excepter un seul, les traîtres, les calomniateurs, les ennemis jurés de Colomb. Là, dit un historiographe royal, là prit fin Bobadilla, qui avait envoyé l'Amiral et ses frères en Europe les fers aux pieds, sans l'accuser ni lui donner lieu de se défendre; là prit fin aussi le rebelle Roldan, et quantité de ses complices, qui s'étaient soulevés contre l'Amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens: « les deux mille *pesos*, furent submergés avec ce grain d'or de grandeur prodigieuse — » (Herrera). Tout fut perdu: la mer engloutit à la fois avec ces richesses iniques, leurs iniques possesseurs *au nombre de plus de cinqcent hommes* (Oviedo): Or, pendant que s'accomplissait ce désastre, l'Amiral, ritiré dans le port caché, *puerto escondido*, laissait gronder l'ouragan, et se confiait à Dieu (pag. 186).

Portrait de Colomb.

« L'ardente foi de Colomb surmontait seule les contrariétés des influences extérieures: tout occupé de son projet, sans cesse les yeux fixés sur son but, il ne s'arrêtait pas à compter les obstacles. Sa soixanteseptième année commençait à peser sur lui, sans qu'il se fût douté de son approche. La subtilité de ses sens n'avait rien perdu de sa délicatesse. En dépit de ses atteintes rhumatismales, sa taille, encore droite et ferme, soutenait à merveille la majesté de sa physionomie, sur laquelle semblait naturellement empreinte la noblesse de sa pensée. A

mesure qu'il avançait en âge, il avançait aussi en perfection chrétienne. La douceur de son regard, tout imbibé d'un fluide aimant et tendre, exprimait quelque chose d'évangelique. Ses travaux de mer, ses tribulations si longues, sa dévorante activité d'esprit, les injustices souffertes n'avaient point durement imprimé leurs sillons sur ses traits. Ses cheveux d'un blanc lustré entouraient son front de cette couronne dont parle l'Écriture. Avec l'ampleur de son vêtement franciscain, sa dignité d'attitude, toute sa personne rappelait une de ces images de patriarche, ou de prophète, dont on se fait un idée d'après les Livres Saints : on eût dit un roi-pasteur transporté de l'Idumée, ou de la Mésopotamie sur les plaines de l'Atlantique (pag. 199).

Un miracle de Colomb.

« Le mardi 13 décembre 1502, pendant que l'Amiral agonisait sur le lit de la douleur, une clameur déchirante partie de l'une des caravelles, fut presqu'aussitôt répétée par les autres : ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond : il frissonna et rouvrit les yeux.

« Quelque chose d'horrible se passait à la portée du regard.

« Sur un point de l'espace agité par un mouvement giratoire, la mer se gonflant de tous les flots qu'elle attirait à ce centre, se soulevait comme une seule montagne, tandis que de noirs nuages, descendant en cône renversé, s'allongeaient vers le tourbillon marin qui se dressait palpitant à son approche, comme cherchant à le joindre. Ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup par un effroyable embrasement, et se confondirent en forme d'X tournoyant. » C'était, dit l'Historien de Saint Domingue, une de ces pompes, ou trombes marines, que les gens de mer appellent fronks, que l'on connaissait alors si peu, et qui ont depuis submergé tant de navires » (le P. Charlevoix). Un âpre sifflement précédait l'haleine fatale qui poussait vers les caravelles cet épouvantail, alors sans nom dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale, à qui l'Orient donne le nom même de l'esprit du mal, *Tiphon*; malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage!

« Au cri de détresse qui frappa son cœur le grand Homme s'était ranimé. Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur, et sort de sa cabine afin de mesurer d'abord le péril. Lui aussi aperçut la chose formidable qui approchait. La mer était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu il ne vit point de remède : l'art était inutile, la navigation impuissante; d'ailleurs on ne pouvait plus gouverner.

« Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature, quelque maneuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les puissances de l'air d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le Sacerdoce; mais il se rappela qu'il était chef d'une expédition chrétienne; que son but était saint, et voulut, à sa manière, sommer l'Esprit des ténèbres de lui livrer passage. Il fit soudain allumer dans les fanaux des cierges bénits; arbora l'étendard royal de l'expédition; ceignit son épée par dessus le cordon de S. François; prit en ses mains le livre des Évangiles; et debout en face de la trombe qui s'approchait, lui notifia la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien aimé de Jésus, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

« S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le Messager du Salut déclara au typhon qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que toutes choses ont été faites par Lui.... qu'il s'*est fait chair*, et qu'il a habité parmi nous.

« Alors, de par ce Verbe Divin notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents, et apaisait les flots, Christophe Colomb comande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfans de Dieu, s' en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la Croix, et décrit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellement la trombe. Et, en effet, o prodige! la trombe qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement, passa entre les na-

vires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques.

« Cette subite retraite du phénomène destructeur parut à l'Amiral une nouvelle faveur de Sa Haute Majesté = il crut en avoir été garanti par la faveur divine = (Herrera), p. 226.

Tristesses de Colomb.

« La grande âme du Messager de la Croix était submergée d'amertume.

« Des cinq royaumes, des grands vassaux, des Caciques si nombreux d'Hispaniola, rien ne restait. Elle avait disparu aussi cette Anacoana, la fleur d'or, la souveraine enchanteresse de Haïti, au renom séduisant, cette muse visible des plus poétiques régions, qui était à la fois l'Égérie, la Clio, et la Thalie des Antilles. La torture, l'ignominie, la mort avaient triplement payé la générosité de sa confiance, et de son hospitalité royale. Avec elle s'effaçèrent les chants, les gracieuses danses, les jeux scéniques, et la douce rêverie. La désolation et la terreur régnaient seules sur les restes épars des tribus décimées. Aux massacres de Xaragua et de l'Higuey avait succedé le tranquille homicide quotidiennement commis par l'excès des travaux des mines (pag. 329.)

« Colomb priait pour Isabelle quand déja ella avait dû toucher le prix céleste de ses œuvres royales.

« Enfin il connut son malheur.

« Qui dira le brisement de ce cœur résigné? Le père qui perd sa fille unique n'éprouve pas dans ses entrailles un déchirement plus aigu. Pour peindre cette inénarrable affliction il faudrait pouvoir mesurer dans sa sublimité cette attraction de deux âmes que la Providence avait prédestinées à élaborer la plus grande œuvre des races humaines. Par son immensité la douleur de Colomb touchait à l'infini; sa souffrance multiple était vaste comme l'esprit qui animait ce corps de reine, empreint d'une indélebile majesté. C'était le brisement d'une sympathie supérieure, enracinée dans la tendresse de l'âme, épanouie au soufle lyrique de l'enthousiasme pour la nature, fécondée par les splendeurs de la foi, et vivifiée dans le Christ, qui en était

le principe, la sauvegarde et la fin immortelle... A qui racconterait-il désormais les ravissements qu'élevaient en lui les merveilles des régions inconnues? pour qui entreprendrait-il de nouvelles découvertes? qui le suivrait maintenant par la pensée, et lui saurait gré de ses lointaines fatigues? qui lui viendrait en aide pour réaliser enfin le but définitif de ses espérances, la rédemption du tombeau de notre Sauveur? Quand il eut compris que son malheur était accompli, que la Reine était morte, Colomb eut froid au cœur... (pag. 344.)

Mort de Colomb.

« Le jour qui s'annonçait marquait une des grandes fêtes du Catholicisme, l'anniversaire de celui où le Fils de l'Homme, ayant accompli la Rédemption, et institué son Église, remonta vers son Père, pour rentrer dans sa gloire. D'heure en heure le grand Amiral de l'Océan se sentait toujours plus attiré vers le port de son éternité. Il demanda la faveur de recevoir encore une fois sur la terre le pain des anges. Quel spectacle dut alors offrir cette chambre d'hôtellerie! L'envoyé du Très-Haut, l'ardent adorateur du Verbe, par qui tout a été fait, recevant la visite du Verbe Divin sous le symbole eucharistique!... Quelle effusion de cœur, quelle suavité de confortation surabondèrent chez cet Homme de foi? Quelle divine illumination dut éclairer sa couche de douleurs! Avec quel bonheur il se prosterna devant son Maître arrivant à lui! Le divin Sauveur, qui lit dans les âmes, savait combien ardemment il avait désiré la délivrance de son tombeau, la glorification de son nom parmi toutes les nations de la terre, et ses persévérants efforts, et ses douloureuses aspirations vers ce but sacré. Ainsi, malgré le tremblement que toute créature mortelle doit éprouver devant la majesté de l'Auteur de la vie, Christophe Colomb était rempli d'espérance. Rassuré par les bontés et la miséricorde que lui avait déjà montrées le Rédempteur, son âme dut s'épandre avec de tendres délices, à cette venue du Sauveur sous son toit d'emprunt.

« Un instant encore, et il allait enfin posséder la vie eternelle.

« L'integrité de son intelligence se maintenait complète malgré l'invasion croissante de sa destruction. Quand il sentit sa

fin tout-à-fait proche, Colomb sortit de son recueillement séraphique, et demanda lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction. Sa lucidité n'avait rien perdu de sa force. Il put suivre les prières des agonisants que l'on disait-pour lui. Il écoutait avec une humble componction la recommandation de l'âme, que faisait près de son lit l'un des religieux franciscains, et disait lui-même les réponses. Puis, après avoir amèrement savouré les transes de l'agone, sentant venu le moment suprême, à l'heure du midi, le Disciple du Verbe adressa au Père des mondes les propres paroles que proféra le Sauveur expirant sur la Croix = mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains = et il lui rendit l'esprit.

« C'était le jour de l'Ascension 20 mai 1506 (pag. 395). »

A ces élans d'une éloquence saintement passionnée je n'ose ajouter que ces mots, avec les quels j'ai commencé cette correspondance tombée dans le domaine de la publicité, et avec les quels j'aime à la finir :

Que toutes les âmes catholiques vous bénissent, mon ami, d'avoir écrit, comme vous venez de faire, la vie de Christophe Colomb...! [1].

[1] Un giovine, gentilissimo poeta, mio concittadino ed amico, Pasquale Contini, il qual già diè saggio di sè con un volume di soavi versi, che d'altri presto, io spero, saranno seguiti, diemmi su Colombo queste strofe.

Chi è costui dalla fronte pensosa,
Dallo sguardo fremente, infinito
Come il mare sul quale si posa,
Come il ciel che confine non ha;
Dal bel volto, dal rozzo vestito,
Dalla balda freschissima età ?

Chi è costui, cui dal viso traspare
Ogni affetto che in core gli ferve ?
Che mai cerca dinanzi quel mare,
Che sospira baciandogli i piè?
Donde venne, a chi impera, a chi serve ?
La sua patria, il suo nome qual è ?

Dalla terra, che Italia si appella,
Dov' eterno ha natura il sorriso,
Dove ogni opra più vaga, più bella
È una gloria, un mistero d'amor,
Dove ride novel paradiso
Di profumi, di luce, di fior;

Là d'un mar sulle libere sponde
Bebbe l'aure del suolo natío;
Fanciulletto amò i venti, amò l'onde
E godeva sovr' esse vogar;
Era in esse la voce di Dio,
Che il chiamava altre terre a cercar.

Giovinetto raccolse quel grido,
E celato nel petto lo tenne:
Fu suo sogno un incognito lido,
Popolato da mille città;
Fu suo sogno l'aurora solenne
Che al suo mondo quel mondo darà.

O Colombo! va, sorgi, t'affretta,
Sfida l'adre mugghianti tempeste;
Una gente ignorata t'aspetta,
Ti richiama con lungo desir;
L'aura, l'onde, han quel grido celeste
Che t'invita il tuo voto a compir.

Sorgi e vola! a chi spera, a chi crede
Nulla in terra negato fu mai;
Parte il sol fra le nubi, ma riede
Più lucente che prima non fu:
Tra' perigli, tra l'ansie, tra' guai
Grande, splendida emerge Virtù.

Se l'Europa con zotico scherno
Ride, e insulta al sublime pensiero,
Che t'importa? ti scorge l'Eterno
Fra gli abissi, fra i gorghi del mar,
Sull'inospito lido straniero
Una croce sublime a piantar.

Obbedisti: i perigli vincesti,
Alla speme risposer gli eventi;

Sulla Terra scoperta sedesti
Sorridente d'averti con sè;
E stupite le barbare genti
T'inchinaro qual padre, qual re.

Ma tuo serto fur ceppi, e ritorte;
Tua mercede fur l'odio e l'oblio:
Infelice t'incolse la morte
Lunge, lunge dall'italo suol;
Premio pari al tuo merto fu Dio,
Cui sciogliesti con giubilo il vol.

Or risorgi dal tumulo santo;
E contempla qual culto ti rende
Questa Terra di gloria, d'incanto,
Che dall'altre mai vinta non fu:
Mira, o Grande, siccome si accende
All' amor dell'antica Virtù!

INDICE DELLE MATERIE

Lettera al Conte Roselly de Lorgues del C. T. Dandolo. . . . . *pag.* 1

LIBRO TERZO.

Capitolo I. — Cristoforo Colombo partito da San Lucar di Barremeda, passa per le Canarie, e le isole del Capo Verde; discende sotto il parallelo di Sierra-Leone, subisce le calme della zona torrida nella loro maggiore intensità. — Il calore corrompe i viveri, fa scoppiare le botti, dileguare il catrame. — L'Ammiraglio, in pericolo di morire di sete, è costretto di mutare strada. — In mezzo alla costernazione degli equipaggi, il suo famiglio scopre l'isola della Trinità. — Scoperta della Terraferma. — Primo aspetto del Nuovo Continente. — L'Orenoco, il golfo di Paria. — La bocca del Serpente e la bocca del Drago. — Felice uscita delle navi dal passo terribile della bocca del Drago. — Scoperta successiva delle isole, i Testimoni, la Margherita, e Cubaga, ove si pescano le perle. — Il guasto dei viveri, delle navi, e il suo stato di cecità sforzano Colombo a partire per la Spagnuola. . . . . » 1

Capitolo II. — Presentimenti di Colombo sul carattere dei luoghi esplorati — Sua scoperta del gonfiamento equatoriale. — Suo concetto della forma della Terra. — Sue idee sul sito del paradiso terrestre. — Per le sue induzioni Colombo giunge alla certezza di aver trovato un nuovo Continente. — Sua Scoperta del fiume Oceanico, o gran corrente equatoriale. — Conquiste scientifiche risultanti da questo terzo viaggio. — Arrivo dell'Ammiraglio alla picciola isola Beata, davanti la Spagnuola. — Suo fratello l'Adelantado gli va incontro con una caravella. . . . . » 18

Capitolo III. — Avvenimenti accaduti ad Hispaniola durante l'assenza dell'Ammiraglio. — Divieto fatto, per suo ordine, ai cattivi cristiani di lavorar nelle miniere. — Malcontento de' Castigliani. — Viaggio dell'Adelantado a Xaragua. — Corte della regina poetessa Anacoana. — Il gran Cacico Behechio consente a pagare il tributo. — Durante l'assenza dell'Adelantado il gran giudice dell'Isola si mette in ribellione. — Arrivo delle tre caravelle che l'Ammiraglio aveva dalle Canarie spedite direttamente alla Spagnuola. — Il ribelle Roldano ottiene viveri ed armi. — Su quaranta condannati sbarcati sotto gli ordini del capitano Giovanni Antonio Colombo, trentatrè si uniscono ai ribelli . . . . . » 27

Capitolo IV. — Manifesto del Vice-re delle Indie agli abitanti della colonia. — Licenza di ritornare in Europa, conceduta ai malcontenti. — Sospetti

degli ufficiali di Colombo sulla persona di Carvajal. — Fiducia dell'Ammiraglio nella sua lealtà. — Egli lo elegge per negoziare coi ribelli. — L'Ammiraglio, ridotto a combattere i ribelli, passa in revista la forza armata di San Domingo e riconosce la sua debolezza. — Non può tentare la lotta. — I ribellati assediano il forte della Concezione, si fanno beffe d'un nuovo manifesto dell'Ammiraglio, che offre loro amnistia. — Carvajal induce Roldano ad un componimento col Vice-re . . . . . *pag.* 44

Capitolo V. — I malcontenti non vogliono più imbarcarsi. — Non potendo Roldano governare i ribelli, confessa a Carvajal che vuole rappattumarsi col Vice-re. — Propone un trattato esorbitante, che l'Ammiraglio sottoscrive per necessità. — Ojeda, conducendo quattro caravelle, sbarca la costa sud-ovest dell'isola, e viene a far sollevare di nuovo i ribelli assopiti. — Ribellione simultanea degli indigeni. — Abbandono in cui è lasciato l'Ammiraglio. — Egli pensa a fuggire sul mare la rabbia de' suoi nemici. — Assistenza miracolosa che riceve il giorno di Natale nel momento più pericoloso. — Scoperta di nuove miniere. — Partenza di Ojeda: sommissione degli indigeni: obbedienza sincera di Roldano. — Complotto degli antichi complici di Roldano contro la sua vita. — Arresto, giudizio e punizione de' colpevoli. — Riforme amministrative, sicurezza e miglioramento della colonia: principii di prosperità ad Hispaniola . . . . » 53

Capitolo VI. — Nimicizia segreta del re Ferdinando contra l'Ammiraglio. — Preoccupazioni della Corte contra la sua amministrazione. — Arrivo a Siviglia dei malcontenti tornati da Hispaniola. — Gli ufficii li suscitano a presentare le loro lamentanze al re. — Essi vanno a Granata a inquietare colle loro grida la Corte. — Le influenze della Corte determinano la Regina a nominare un commissario per giudicare e punire gli autori delle turbolenze che hanno afflitto la Spagnuola. — Nomina del commendatore Bobadilla. — Poteri straordinari ond'è investito. — Secondo arrivo di malcontenti che tornano dall'isola, o ne sono stati scacciati. — Essi vendono come schiavi degli Indiani che avevano di nascosto imbarcati sulle caravelle. — La Regina annulla questa vendita, e comanda di rimandar liberi quegl'indiani ai loro paesi. — Viaggio d'Isabella a Siviglia. — Ella accorda la spedizione dei poteri dati al commendatore Bobadilla, e affida gl'Indiani alle cure de' Religiosi di San Francesco . . . . . » 65

Capitolo VII. — Arrivo a San Domingo del commendatore Bobadilla. — Egli fa pubblicare sulla soglia della Chiesa il suo titolo di commissario reale. — Bobadilla intima tre volte a Diego Colombo e Rodrigo Perez di consegnargli i prigionieri detenuti nella fortezza. — Rifiutandovisi essi replicatamente, assedia la fortezza, vi entra senza contrasto, e mette in libertà i condannati. — Il commissario s'impadronisce della casa, delle masserizie e delle carte dell'Ammiraglio, e annunzia che lo manderà in Ispagna incatenato. — Carceramento successivo di don Diego Colombo, dell'Ammiraglio e dell'Adelantado. — Sono posti in prigioni separati. — Bobadilla comincia il processo contra di loro. — Li manda in Castiglia incatenati sotto la guardia di un ufficiale, creatura di Fonseca, con ordine di toglier loro le catene arrivando. — Colombo, sulla caravella, rifiuta di farsi sciogliere dai ceppi. — Egli scrive a dona Juana de la Torre, nutrice dell'infante » 76

Capitolo VIII. — Rapido viaggio dalla Spagnuola in Castiglia. — La lettera di Colombo giunge alla nutrice dell'infante. — Dolore della Regina in

udire le indegnità commesse contro l'Ammiraglio. — Essa gli scrive per protestare contro di quelle: lo consola e gli manda di che ristorarsi. — Arrivo di Colombo e de' suoi fratelli alla Corte. — Accoglienza dei due Monarchi. — Conferenza particolare di Colombo e d'Isabella. — Deposizione di Bobadilla. — Nomina di un governatore interinale. — È scelto il commendatore Ovando, segretamente legato con Fonseca. — Gli è conceduto un magnifico stato di casa, e, per condurlo al suo governo, una flotta di trentadue vele. — Colombo ospitato da' suoi amici Francescani si occupa della liberazione del Santo Sepolcro. — Compone poesie religiose, e un estratto delle Sante Scritture, intitolato: *Libro delle profezie* . . . . . *pag.* 95

Capitolo IX. — Varii motivi di Colombo per intraprendere il suo quarto viaggio. — Prima della sua partenza da Granata, egli mostrava alla Regina, sulla carta non finita del globo, il luogo ove doveva trovarsi un passo per entrare nel grande Oceano. — Don Bartolomeo rifiuta da prima di accompagnare l'Ammiraglio, e vi si decide poi per fraterno attaccamento. — Colombo scrive al Santo Padre, e gli parla del suo disegno di liberare il Santo Sepolcro dalla schiavitù dei Turchi. — Diffidenza dell'Ammiraglio rispetto al re Ferdinando. — Sue precauzioni contro la perfidia della Corte. — Ardore cattolico dell'araldo della Croce . . . . . » 130

LIBRO QUARTO.

Capitolo I. — Cristoforo Colombo parte da Cadice con quattro navi. — In passare, soccorre la fortezza portoghese d'Arcilla, sulla costa del Marocco, assediata dai Mori. — Giunge dinanzi all'Isola spagnuola, e fa dimandare al governatore Ovando il permesso di sbarcare per riparare una delle sue navi in cattivo stato e procurarsene un'altra. — Rifiuto del governatore. — Colombo predice una violente tempesta e avvisa Ovando di trattenere nel porto la Flotta che partiva per la Spagna. — Ovando si beffa del suo avvertimento. — La tempesta scoppia e distrugge la flotta. — Intervenzione manifesta della Provvidenza. — L'Ammiraglio e le sue navi sono preservate. — Colombo, trascinato, prima in vicinanza di Cuba, nell'Arcipelago dei *Giardini della Regina*, discopre, poscia, l'isola di Guanaja presso il Nuovo Continente . . . . . » 140

Capitolo II. — L'Ammiraglio scopre la Terraferma vicino al Capo Caxinas, giunge al *Fiume della Possessione*, segue la riva, arriva alla *Costa dell'Orecchio*. — Contrarietà atmosferiche, patimenti degli equipaggi, guasti delle caravelle. — Sinistro al *Fiume del Disastro*. — L'Isola Quiribi. — Curiosità dei popoli della riviera. — *La baia dell'Ammiraglio*. — Gl'indigeni assalgono gli Spagnuoli nella laguna di Chiriqui. — Ricerca dello stretto a Chagres. — L'Istmo di Panama. — Il capo *Nome di Dio*. — Il porto delle Provvigioni. — Il Porto *ritiro* . . . . . » 167

Capitolo III. — Lotta accanita di Colombo contro l'atmosfera. — Rigori della tempesta, sevizie del mare. — Tempesta oceanica, lampi globulari, tromba marina. — Cristoforo Colombo agonizzante, rianimato dai gridi d'orrore degli equipaggi, invoca Dio e scongiura la Tromba. — Il flagello passa tramezzo le quattro caravelle, e si dissipa da lontano. — Apparizione di cattivo augurio. — Gruppo di pesci cani girano intorno alle navi. — Corruzione de' viveri. — Patimenti de' marinai. — L'Ammiraglio entra nel fiume di Betlem, vicino al fiume di Veragua, e alle miniere d'oro. — Relazioni

degli Spagnuoli cogl'indigeni. — Il loro capo disegna distruggere gli stranieri. — L'Adelantado s'impadronisce di lui in mezzo al suo popolo, e fa prigionieri i suoi ufficiali e i suoi servi . . . . . *pag.* 180

Capitolo IV. — Gl'indigeni attaccano il campo spagnuolo. — Coraggio dell'Adelantado e di Diego Mendez. La scialuppa della *Capitana* è presa dagl'Indiani, che ne trucidano l'equipaggio. — La violenza del mare impedisce all'Ammiraglio di soccorrerlo. — Afflizione estrema di Colombo. — Visione e consolazione miracolosa. — L'Adelantado e la sua schiera raggiungono le Caravelle. — Partenza per la Spagnuola. — Le navi a mezzo sommerse sono spinte sulla Giamaica, ove si arenano volontariamente nella magnifica baia di *Santa Gloria* . . . . . » 197

Capitolo V. — Cristoforo Colombo prepara pei Re una lettera, che non può far ricapitare altro che per miracolo. — Diego Mendez, s'incarica di portarla: — è maravigliosamente aiutato dalla Provvidenza, e approda finalmente alla Spagnuola sopra un canotto de' selvaggi in mezzo a spaventevoli pericoli. — Questo viaggio è veramente miracoloso. — I fratelli Porras ordiscono una trama contro l'Ammiraglio, loro benefattore. — Lor si associano le genti di Siviglia. — Tutti costoro mettono ad esecuzione il complotto. — Suo esito . . . . . » 217

Capitolo VI. — I ribelli, vogliono ad imitazione di Diego Mendez, andare alla Spagnuola. — Tre volte tentano valicare il passo, e tre volte il mare li respinge: — danno il guasto alle abitazioni degli indigeni e li suscitano contra l'Ammiraglio. — Gli Indiani disegnano far morire di fame gli stranieri stivati sulle due navi arenate. — Cessano di portar viveri. — Timore dell'Ammiraglio. — La carestia è imminente. — Egli si rivolge a Dio che gli dà l'idea di profittare del prossimo eclissi di luna. — Rettificazione di questo aneddoto. — La cospirazione dei malati. — Un emissario di Ovando viene in segreto a spiare lo stato di Colombo e de' suoi equipaggi. — Egli reca ad unico soccorso la metà di un porco salato ed un barile di vino » 238

Capitolo VII. — L'Ammiraglio manda a pregare i ribelli di non continuare nella loro ribellione. — Lungi dall'emendarsi, Porras stimola la sua masnada a impadronirsi della persona dell'Ammiraglio. — La fazione di Siviglia. — L'Adelantado cogli ufficiali e coi malati va ad affrontare i ribelli. — Ultimi sforzi per evitare uno scontro sanguinoso. — Don Bartolomeo uccide i tre più violenti avversari, e fa prigioniero Francesco Porras. — I ribelli si sottomettono. — Due Caravelle vengono finalmente a ritirare dal loro esiglio l'Ammiraglio, e i suoi equipaggi. — Difficoltà del tragitto dalla Giamaica alla Spagnuola. — Ricevimento di Colombo a San Domingo. — Dispiaceri del suo soggiorno presso Ovando. — Suo ritorno in Ispagna. — Tempeste successive, pericoli e guasti sopportati dalla sua nave. — Giunge provvidenzialmente soccorso, a San Lucar di Barrameda » 256

Capitolo VIII. — L'Ammiraglio è costretto dalla malattia a dimorare in Siviglia. — Mestizia della Spagna a motivo della infermità sovraggiunta alla Regina. — Progresso del male. — Ultimi momenti d'Isabella. — Indicibile dolore di Colombo a questa irremediabil perdita. — Malattia, povertà, e patimenti morali dell'Ammiraglio. — Dal suo letto sventa a Roma un intrigo del vescovo Joan de Fonseca. — Colombo presenta i suoi richiami al Re Ferdinando. — Studiata cortesia e ritardi artificiosi del Re. — L'arcivescovo di Siviglia D. Diego Deza assunto arbitro fra il Re e l'Ammiraglio.

— Aggravandosi le strettezze e la malattia di Colombo, il Re gli fa proporre in iscambio de' suoi diritti nelle Indie, un picciol feudo ed una pensione in Castiglia. — Nobile rifiuto dell'Ammiraglio. — Arrivo della principessa dona Juana, erede della Castiglia. — Ripigliando speranza, Colombo manda a incontrarla Don Bartolomeo. — Graziosa accoglienza fatta all'Adelantado. — Guasti irremediabili della malattia di Cristoforo Colombo . *pag.* 269

Capitolo IX. — La malattia di Colombo aggrava. — Egli riconosce che si approssima la sua fine: depone il suo testamento olografo nelle mani del notaro della Corte. — Errore degli storici e dei biografi intorno alla data di questo testamento e delle disposizioni relative a dona Beatrice Enriquez. — Ultimi sacramenti dati all'Ammiraglio. — Sue supreme parole. — Sua morte avvenuta il giorno dell'Ascensione. — Viaggi postumi dell'Ammiraglio » 308

Capitolo X. — Errore sistematico ed errore tradizionale dei biografi di Colombo. — Vita privata dell'Ammiraglio. — Sua scienza, suo stile, suo amore della natura. — Vita pubblica di Colombo, modello per gli amministratori. — Suo carattere provvidenziale. — Sua missione cristiana, e sue relazioni colla Chiesa. — Sue affinità spirituali. — Del maraviglioso e del mitico nelle vicende della sua vita. — La leggenda di san Cristoforo. — Relazioni di Colombo coi Patriarchi, i Profeti, gli Apostoli. — Parallelo trà Mosè e Colombo. — Santità di Cristoforo Colombo. — Testimonianza che l'Altissimo rese al suo messaggero. — Miracoli di una Croce piantata da questo gran servo di Dio . . . . . » 329

Capitolo XI. — I nemici di Colombo guiderdonati. — Don Juan di Fonseca patriarca delle Indie. — Richiami di Don Diego Colombo, sue istanze inutili al Re. — Intervento dell'amore. — Il duca d'Alba, cugino germano di Ferdinando, protegge don Diego. — Don Diego Colombo sposa dona Maria di Toledo, nipote del duca d'Alba e cugina del Re. — Diego è mandato alla Spagnola. — Don Juan di Fonseca gli suscita mille molestie. — Suoi imbarazzi, sue tribolazioni. — È richiamato; obbligato a difendersi. — Suoi processi, sue istanze, suoi viaggi, sua morte in mezzo a tai prove. — Discendenza di don Diego. — I fratelli di Colombo. — Don Fernando, secondogenito dell'Ammiraglio, e suo storico. . . . . » 408

Gli Amici postumi di Cristoforo Colombo . . . . . » 439

Altra lettera al Conte di Roselly de Lorgues del C. T. Dandolo . . . . » 455

FINE DELL' INDICE

CRISTOFORO COLOMBO

RIVENDICATO ALLA CHIESA

MANIFESTO

al Clero Italiano

DEL M. R. P. VENTURA DI RAULICA

Antico Generale dei Teatini Esaminatori dei Vescovi, ecc.

Cosa veramente singolare! l'uomo che ha compiuto il più grande avvenimento de' tempi moderni, **Cristoforo Colombo,** non conseguì finora nemmeno in Italia, di cui è la più gran gloria una biografia completa e fedele.

Cosa ancora più singolare! nessuno scrittore cattolico ha mai pensato a tessere la vera storia di questo gran genio, il più benemerito del Cattolicismo.

Ne' paesi cattolici non sono stati finora pubblicati, su questo grand'uomo, che libri di autori per lo più senza nome, o compilazioni informi e deformi, o compendii per trastullo più che per istruzione dell'infanzia; e la vita dello scopritore del Nuovo-Mondo, dell'uomo della Chiesa, suscitato da Dio per una missione evidentemente superiore alla scienza ed all'ardire umano, non è stata scritta seriamente che da autori protestanti.

Mentre che LA VITA DI CRISTOFORO COLOMBO di Luigi Bossi giunge appena a quarantaquattro pagine (il resto del volume non contenendo che note), quella del protestante Americano Washington Irwing forma quattro volumi in ottavo. La storia critica, sullo stesso argomento del celebre Humboldt, protestante anch'esso, riempie cinque volumi, pure in ottavo. Ora nessun autore cattolico si è peranco provato a lottare contro l'erudizione di questi scrittori: essa è restata vittoriosa senza combattimento; e quindi gli errori capitali di cui queste due opere sono ripiene, assimilati alla verità, han fatto legge per tutti gli scrittori su lo stesso argomento. Da ventotto anni a questa parte, le Academie, le Assemblee de' dotti, le Enciclopedie e

le Biografie universali ripetono questi errori con rispetto, e vi si riposano con piena fiducia.

Il poeta Lamartine, andando ancor più lungi sulla strada di queste aberrazioni storiche, ha melodiosamente sfigurato la storia di Cristsforo Colombo, ed ha convertita questa sublime esistenza in un personaggio teatrale, grandioso, è vero, ma quasi pagano.

Or, come la scoperta del Nuovo-Mondo non fu già il frutto del caso o di calcoli matematici, ma l'opera bensì del genio cattolico, e per ausiliario non ebbe che il Clero; così molto importa alla gloria del Sacerdozio mostrare la parte importante ed ammirabile che la Chiesa rivendicasi in questo fatto, il più grande nella storia dopo quello dello stabilimento del Cristianesimo, il più influente sull'avvenire de'due Emisferi, e i cui effetti, lungi dall'indebolirsi col tempo, diventano sempre più grandi di generazione in generazione, ed acquistano maggiore importanza collo scorrer de'secoli.

Cristoforo Colombo rigettato dalla sua stessa patria, da Venezia e dal Portogallo, solo dal Clero e pel Clero ottenne i mezzi d'intraprendere la sua scoperta: sicchè, a rigore, la gloria del Colombo è un trionfo del Cattolicismo. Narrare dunque, nella sua verità, questa vita prodigiosa, è lo stesso che fare risplendere l'ispirazione possente del Cattolicismo, essendo di fatto, che i diversi ordini del Clero, e i diversi gradi della gerarchia della Chiesa concorsero alla scoperta del Nuovo-Mondo. I primi ad incoraggiare Colombo, a procurargli le raccomandazioni e gli appoggi che gli permisero di arrivare sotto il nuovo cielo di cui aveva il presentimento, furono i Religiosi di S. Francesco e di S. Domenico, furono semplici ecclesiastici, a cui si aggiunsero, in pari tempo, canonici, vescovi, un arcivescovo, un cardinale, il Nunzio del Papa e lo stesso Sommo Pontefice. E dopo che il grand'uomo ebbe compiuta l'opera sua, nell'ora delle sue disgrazie, mentre che re, corte e popolo, egualmente ingrati, lo dimenticavano nel suo infortunio, il Clero solo sosteneva il suo coraggio, difendeva i suoi dritti e ricordava i servizi da esso resi, la cui grandezza non poteva per altro esser intieramente compresa al suo tempo.

Tre papi, Innocenzo VIII, Alessandro VI, e Giulio II, incoraggiarono personalmente Colombo, e benedissero le immortali sue fatiche. Dopo la sua morte, il Sacro Collegio parve prendere sotto la sua protezione diretta il rispetto dovuto alla sua memoria. Quattordici Cardinali successivamente furono, come per istinto, i mecenati di poemi che l'Italia pubblicò in onore di questo gran Servitore di Dio e degli uomini, oggi ancora sì mal conosciuto!

Nulla, pertanto, è più a desiderarsi, pel trionfo della verità, per l'onore del Cattolicismo, per lo splendore del Sacerdozio, quanto che siano ristabiliti nella loro verità i fatti occorsi nella scoperta del Nuovo-Mondo, e che sia provato che questa scoperta fu opera tutta cristiana, ed ispirazione del genio cattolico.

Come navigatore, come naturalista e contemplatore della creazione, questo inviato di Dio non è conosciuto dalla moltitudine. Gli stessi uomini di qualche coltura non hanno generalmente che nozioni confuse ed erronee sopra questo grand'Uomo ch'ebbe la santità per madre del suo genio. Diffatti, come sarà dimostrato, **Cristoforo Colombo** è stato un vero santo, poichè fuori degli Eroi del Vangelo che la Chiesa onora del culto e del nome di Santi o di Beati, non è forse stato cristiano più acceso dell'amore di Gesù Cristo, più penetrato dello spirito del Cristianesimo, e alla Sede Apostolica più sinceramente devoto. Se, dunque, è qualche volta permesso di dare per similitudine, per enfasi di linguaggio, il titolo di «Santo» ad un cristiano che la Chiesa non ha canonizzato, questo titolo tocca sicuramente al Messaggiero de' cieli, all'Angiolo, all'Apostolo che ha portato la Croce in un Nuovo Mondo.

La profonda pietà del **Colombo**, la santità dello scopo che si era prefisso, il carattere, direbbesi quasi, di predestinazione e sovrannaturalissimo che involge i principali avvenimenti della sua vita, sono un argomento intieramente nuovo, e di un incomparabile incanto.

Frattanto questo Araldo fedele della Croce non ha punto dotato del suo nome il Continente che ha scoperto.

Senza volerlo, la Francia contribuì più di ogni altra nazione a spogliare Colombo della sua gloria, dando al Nuovo Mondo il nome di Americo Vespucci, che non fu se non l'imitatore e il plagiario dell'Eletto della Provvidenza. Il primo libro che servì a propagar quest'errore e questa ingiustizia in Germania e in tutti i paesi divenuti protestanti, fu stampato a Saint-Diè, nel paese de'Vosgi, l'anno 1507, dal geografo Waidseemüller (Martinus Hylacomylus) sotto titolo di *Cosmographiæ Introductio, insuper quatuor Americi Vespucii navigationes.*

Apparteneva dunque alla Francia di riparare, in qualche modo, questo torto che si è fatto alla memoria di un sì grand'uomo.

Parimente, l'onore di riabilitare finalmente la fama di **Cristoforo Colombo**, traendola fuori del velo d'impostura sotto il quale il protestantismo credeva averla eternamente sepolta, spettava naturalmente al grande scrittore, al dotto e zelante apologista, che, primo in Francia, dopo la rivoluzione del 1830, innalzò la bandiera in difesa del Cattolicismo, publicando il libro famoso, CRISTO AVANTI AL SECOLO, il cui successo europeo è attestato dalle traduzioni che ne sono state fatte nelle principali lingue della Cristianità e dalle DICIASSETTE EDIZIONI che ha avuto nella sola città di Parigi; intendiam dire dell'illustre **Roselly de Lorgues**, i cui servigi alla causa del Cattolicismo si sono andati moltiplicando per mezzo delle opere che ha in séguito publicate, e che hanno ottenuto lo stesso buon successo.

Già, nel suo libro LA CROCE NE' DUE MONDI, lo stesso dotto Autore avea consacrato alla missione di Colombo un capitolo che ha destata l'ammirazione di quanti lo han letto, e particolarmente dell'immortale Monsignor Affre, l'arcivescovo di Parigi, martire delle ultime civili discordie. Da quel tempo ad oggi molti Cardinali e Vescovi ed il fiore del Clero di Francia non han cessato di stimolare **Roselly de Lorgues** a trattare diffusamente questo argomento, e a formarne un'opera speciale.

Prima però d'intraprendere questo lavoro, tutto a gloria della Chiesa, l'Autore ha voluto sottometterne il piano al Sommo Pontefice PIO IX, che nella sua alta sapienza, nel suo amore della verità, e nella sua sollecitudine per la vera gloria dell'Italia, ha benedetto il bello e nobile pensiero del **Roselly de Lorgues**, e si è degnato di scrivergli per incoraggiarlo a continuare un'opera sì grande e sì desiderata.

Ora una tale luminosa storia, al supremo grado istruttiva ed edificante, e ricca dei più autentici e più importanti documenti, è terminata; e l'amicizia che ci lega al suo illustre autore ci ha messo nella felice congiuntura di conoscerla pria che sia pubblicata, e di apprezzarne il merito e l'importanza. Non sapremmo pertanto raccomandarla abbastanza ai zelatori sinceri della vera scienza storica, dell'onore d'Italia, e della gloria della Chiesa, e particolarmente al **Clero** che certamente non avrà bisogno che di averne contezza per farsi un vanto ed un dovere di patrocinarla e propagarla, come quella che fa il più grande onore ai sentimenti ed all'azione del **Clero**.

In una specie di annunzio di questo bel lavoro ai letterati di Lombardia, che noi abbiamo sott'occhio, un gran letterato italiano, il dotto autore di tante insigni opere

sulla filosofia della storia, il signor conte **Tullio Dandolo** si esprime in questi termini:

« **Cristoforo Colombo** era fervente cattolico, e non intendeva far dono dell'America a Ferdinando ed Isabella, sibben a Cristo Salvatore. Questo è il lato magnifico e non abbastanza studiato e noto di questa biografia racchiudente le più pure glorie dello spirito umano. Questa è la rivelazione che, in mezzo ad un tesoro d'altre peregrine notizie, sta per isplendere dominatrice nel libro che son lieto di annunciare.

« **Colombo,** il sommo Italiano, ha trovato finalmente un degno biografo. Washington Irwing, Alessandro Humboldt erano troppo mal preparati dalla grettezza del lor sentire eterodosso, a giudicare, a descrivere la vita di quel fervoroso Cattolico: Napione, Cancellieri, Spotorno, agghiacciati dalla erudizione aveano troppo miope lo sguardo per abbracciare con questo il colosso. Un Francese, l'illustre **Roselly de Lorgues,** si è assunto di collocarci innanzi l'immortal Genovese degnamente rappresentato.....

« ... Questa ricostruzione della vita del Colombo è per offrire agli attoniti lettori impreviste rivelazioni, documentate da irrefragabili prove, ch'ebbe agio di attingere in Ispagna, alle fonti più genuine e sicure. L'entusiasmo che lo scalda per **Colombo** è toccante, è contagioso: egli lo proclama non solamente il più grande, ma il più praticamente santo Uomo della sua età, il più glorioso figlio dell'Italia.

« Possano queste poche semplici parole trasfondere ne' miei compatriotti una parte almeno della commozione profonda che sì fatti annunzii hanno desta in me; e, con avvertirli di cotesta imminente pubblicazione, predisporli ad accoglierla com'ella si merita. »

Non si può dir meglio, nè più vero. In quanto a noi crediamo di potere affermare che, benchè grande sia l'aspettazione che questi cenni desteranno nel Pubblico Italiano, essa, quando il libro di che si tratta verrà letto, sarà non solo soddisfatta, ma ancora superata.

Parigi, 1.° luglio 1857.

P. VENTURA DI RAULICA
ex-Generale de' CC. RR.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

LD
URL
DISCHARGE-URL
SEP 24 1981
OCT 3 1981

3 1158 00716 5904

BC

UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 480 251 8